Jean-Paul Desbiens (1927-2006)

Alias Le Frère Untel
Professeur de philosophie

(1998)

À l'heure qu'il est. Journal 1996-1997

Un document produit en version numérique par Gemma Paquet, bénévole,
professeure de soins infirmiers retraitée du Cégep de Chicoutimi

Courriel: mgpaquet@videotron.ca

[Page web personnelle](#) dans la section des bénévoles.

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf., .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

Cette édition électronique a été réalisée par Gemma Paquet, bénévole, professeur de soins infirmiers retraitée du Cégep de Chicoutimi,

Courriel : mgpaquet@videotron.ca

à partir du livre de :

Jean-Paul Desbiens (alias Le Frère untel)

À l'heure qu'il est. Journal 1996-1997.

Montréal : Les Éditions logiques, 1998, 493 pp.

[Autorisation formelle accordée, le 20 janvier 2005, par l'auteur de diffuser toutes ses publications dans Les Classiques des sciences sociales.]

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 10 octobre 2009 à Chicoutimi,
Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.

DU MÊME AUTEUR

[Retour à la table des matières](#)

[Les insolences du Frère Untel](#), Éditions de l'Homme, 1960, 158 p. Traduit en anglais sous le titre *The Impertinences of Brother Anonymous*, Miriam Chapin, Harvest House, Montréal, 1965, 125 p. [Livre disponible dans Les Classiques des sciences sociales. JMT.] Réédition française annotée par l'auteur et préfacée par Jacques Hébert en 1988.

[Sous le soleil de la pitié](#), Montréal, Les Éditions du Jour, 1965, 122 p. [Livre disponible dans Les Classiques des sciences sociales. JMT.] Traduit en anglais sous le titre *For Pity's Sake*, Frédéric Côté, Montréal, Harvest House, 1965, 134 p. Nouvelle édition française revue et augmentée en 1973.

[Introduction à un examen philosophique de la psychologie de l'intelligence chez Jean Piaget](#). Québec, Presses universitaires Laval et Éditions universitaires de Fribourg (Suisse), 1968, 189 p. [Livre disponible dans Les Classiques des sciences sociales. JMT.]

[Dossier Untel](#), Montréal, Les Éditions du Jour et les Cahiers de Cap-Rouge, 1973, 329 p. [Livre disponible dans Les Classiques des sciences sociales. JMT.]

[Appartenance et Liberté](#) (propos recueillis par Louise Accolas-Bouchard), Saint-Nazaire, Éditions JCL, 1983, 208 p., illustré. [Livre disponible dans Les Classiques des sciences sociales. JMT.]

[L'actuel et l'actualité](#), Sainte-Foy, Le Griffon D'Argile, 1986, 438 p. [Livre disponible dans Les Classiques des sciences sociales. JMT.]

[Se dire, c'est tout dire. Journal](#), L'Analyste, Montréal, 1989, 238 p. [Livre disponible dans Les Classiques des sciences sociales. JMT.]

Jérusalem, terra dolorosa, Beauport, Éditions du Beffroi, 1991, 225 p.

[Comment peut-on être autochtone?](#), Secrétariat aux affaires autochtones du Québec, 1993, 36 p. [Livre disponible dans Les Classiques des sciences sociales. JMT.]

[*Journal d'un homme farouche*](#) (1983-1992), Montréal, Les Éditions du Boréal, 1993, 360 p. [Livre disponible dans Les Classiques des sciences sociales. JMT.]

[*L'école, pour quoi faire?*](#) En collaboration avec François Caron, Arthur Tremblay, Jean-Noël Tremblay, Éditions LOGIQUES, Montréal, 1996, 146 p. [Livre disponible dans Les Classiques des sciences sociales. JMT.]

[*Les années novembre. Journal 1993-1995*](#). Montréal, Éditions LOGIQUES, 1996, 542 p. [Livre disponible dans Les Classiques des sciences sociales. JMT.]

Traductions

Du courage (De Fortitudine), présentation et traduction française du commentaire de saint Thomas d'Aquin sur *l'Éthique à Nicomaque*, leçons XIV, XV, XVI, XVIII du Livre III, 1957 (*Les Cahiers de Cap-Rouge*, vol. 3, no 4, 1975, p. 63-96).

[*Du maître \(De Magistro\)*](#), présentation et traduction française de la question XI du *De veritate* de saint Thomas d'Aquin, 1958 (*Les Cahiers de Cap-Rouge*, vol. 2, no 2, 1974, p. 13-73). [Livre disponible dans Les Classiques des sciences sociales. JMT.]

Préfaces

Place à l'homme (Henri Bélanger, Montréal, HMH, 1972).

Le thème de notre temps (Ortega y Gasset, Sainte-Foy, Le Griffon d'Argile, 1986).

Un cri dans le désert (Gérard Blais, Sainte-Foy, Le Griffon d'Argile, 1987).

Les insolences du Frère Untel: un best-seller de la Révolution tranquille (Alain Fournier, Creliq, Université Laval, 1988).

Vérité et sourires de la politique (Doris Lussier, Montréal, Stanké, 1988).

Le monopole public de l'éducation (Jean-Luc Migué et Richard Marceau, Silery, Les Presses de l'Université du Québec, 1989).

Le Québec et ses cloches (Léonard Bouchard, chez l'auteur, 1990).

Les frères éducateurs (Georges Croteau, Montréal, HMH, 1996).

Jean-Paul Desbiens (1998)

À l'heure qu'il est. Journal 1996-1997.

Montréal : Les Éditions logiques, 1998, 493 pp.

Sommaire

[Retour à la table des matières](#)

[Du même auteur](#)

[Index](#)

1996

[Janvier](#)

[Février](#)

[Mars](#)

[Avril](#)

[Mai](#)

[Juin](#)

[Juillet](#)

[Août](#)

[Septembre](#)

[Octobre](#)

[Novembre](#)

[Décembre](#)

1997

[Janvier](#)

[Février](#)

[Mars](#)

[Avril](#)

[Mai](#)

[Juin](#)

[Juillet](#)

[Août](#)

[Septembre](#)

[Octobre](#)

[Novembre](#)

[Décembre](#)

Liste des documents

[Retour à la table des matières](#)

- [Document 1.](#) Les frères éducateurs
- [Document 2.](#) Le Rapport Juneau
- [Document 3.](#) Mourir pour le Labrador
- [Document 4.](#) Colloque de l'aile québécoise du Parti progressiste-conservateur du Canada
- [Document 5.](#) L'école et la religion
- [Document 6.](#) Le juge et l'enfant
- [Document 7.](#) Lettre à Jean O'Neil au sujet de son ouvrage *Les terres rompues*
- [Document 8.](#) Foi et art
- [Document 9.](#) Frère Donatien Lanouette (Casimir-Jérôme)
- [Document 10.](#) Lettre à Jean Forest
- [Document 11.](#) L' amour de Dieu
- [Document 12.](#) La mort d'un seigneur
- [Document 13.](#) L'autonomie pédagogique ou Jonas dans la baleine
- [Document 14.](#) Trente ans d'enseignement collégial au Campus Notre-Dame-de-Foy
- [Document 15.](#) *Et statim Spiritus expulit eum in desertum*
- [Document 16.](#) Lettre à Jean Forest
- [Document 17.](#) Lettre à Jean O'Neil
- [Document 18.](#) Des noms et des surnoms
- [Document 19.](#) Lettre à Jean Forest
- [Document 20.](#) L'avenir de la francophonie en Amérique du Nord

À l'heure qu'il est. Journal 1996-1997 (1998)

INDEX

[Retour à la table des matières](#)

A

Abboud, Samir
 Adam, Marcel
 Adenauer, Konrad
 Alain
 Angers, François-Albert
 Angers, Pierre
 Arafat, Yasser
 Archambault, Gilles
 Aristote
 Aron, Raymond
 Ars, curé d'
 Assise, sainte Claire d'
 Athanase, saint
 Augustin, saint
 Ayoub, Joseph

B

Baillargeon, Normand
 Baillargeon, Stéphane
 Balthazar, Louis
 Barbeau, Raymond
 Barbusse, Henri
 Bardot, Brigitte
 Baril, général
 Barrette, Antonio
 Baruch, Bernard
 Bauchau, Henry
 Baudelaire, Charles
 Baulu, Roger
 Béart, Guy
 Beaudoin, Andrée
 Beaudoin, Dollard
 Beemans, Pierre
 Béland, Claude

Bélanger, Jules
 Bélanger, Suzanne
 Béliveau, Laurent
 Bellefeuille, André
 Belmondo, Jean-Paul
 Benoît, saint
 Bensoussan, David
 Bergeron, Rosaire
 Bergson, Henri
 Berlin, Isaiah
 Bernanos, Georges
 Bertrand, Jean-Jacques
 Bérubé, Yves
 Bienvenue, Jean
 Bissonnette, Lise
 Blais, Florence
 Blais, Gérard
 Blais, Hélène
 Blais, Régent

Blanchette, Josée
 Bloy, Léon
 Boivin, Richard
 Bolduc, Roch
 Bombardier, Denise
 Bonhoeffer, Dietrich
 Bossuet
 Bottero, Jean
 Bouchard, Alain
 Bouchard, Andréa
 Bouchard, Ghislain
 Bouchard, Léonard
 Bouchard, Lionel
 Bouchard, Lucien
 Bouchard, Michel-Marc
 Bouchard, Monique
 Bouchard, Rachel
 Bouchard, Sixte

Boulay, Jasmin
 Boulet, Gilles
 Bourassa, Robert
 Bourgault, Pierre
 Bourgeoys, Marguerite
 Boutin, Raymond
 Brantôme, Pierre de
 Bourdeille
 Brassard, Jacques
 Brel, Jacques
 Breton, Irénée
 Brown, Peter
 Bruckberger, Raymond-
 Léopold
 Buechner, Frederick
 Buffet, Bernard
 Bush, George
 Butler, Hubert

C

Cadieux, Jean
 Cadrin-Pelletier, Chris-
 tine
 Camus, Albert
 Cardinal, Jean-Guy
 Cardinal, Linda
 Careil, Paul
 Caron, François
 Carette, Hélène
 Carré, Ambroise-Marie
 Carrel, Alexis
 Cartney, Pat
 Catherine de Sienne,
 sainte
 Cau, Jean
 Céline, Louis-Ferdinand

Cesbron, Gilbert	Desbiens, Michel	Fournier, Bertrand
Chagnon, Jacques	Desbiens, Mozart	Franco, Francisco
Champagne, Maurice	Desbiens, Reine	François Xavier, saint
Charbonneau, Yvon	Dessureault, Normand	Frédéric II
Chardin, Teilhard de	Dion, Jean-Paul	Freud, Sigmund
Charles, Pierre	Dion, Léon	Fujimori, Alberto
Charron, Claude	Dion, Rodrigue	
Chesterton, G.K.	Dion, Stéphane	G
Chirac, Bernadette	Domenach, Jean-Marie	Gabin, Jean
Choquette, Jérôme	Dor, Georges	Gable, Clark
Chouraqui, André	Dorgelès, Roland	Gagné, Monique
Chrétien, Jean	Dostoïevski, Fedor	Gagné, Thérèse
Chrysostome, saint Jean	Drapeau, Jean	Gagnon, Denis
Churchill, Winston	Drewermann, Eugen	Gagnon, Luc
Chwaluszyk, Janusz	Drumont, Édouard	Gagnon, Lysianne
Cioran, E.-M.	Dubourg, Bernard	Gagnon, Margot
Ciry, Michel	Dubuc, Alain	Gagnon, Michèle
Claudél, Paul	Duceppe, Gilles	Gaillot, Mgr Jacques
Clément VIII	Duffy, Quentin	Garant, Léopold
Clinton, Bill	Dufresne, Jacques	Garaudy, Roger
Clinton, Hillary	Dumont, Fernand	Garneau, Annette
Cloutier, François	Dumont, Mario	Garneau, Jules
Clovis	Duplessis, Maurice	Garon, Jean
Colbert, Jean-Baptiste	Dupont, Luc	Gaudet, Pierre
Colette		Gauthier, Wilfrid
Comte-Sponville, André	E	Gautier, Théophile
Conche, Marcel	Ellis, Albert	Gauvreau, Marie-Claude
Constantin	Eltisne, Boris	Gélinas, André
Copernic	Étiemble, René	Gênes, sainte Catherine
Couture, Mgr Jean-Guy		de
Couture, Mgr Maurice	F	Genest, Jean
Cresson, Édith	Fabian, Lara	George VI
Croteau, Georges	Falardeau, Jean-Charles	Georghiu, Virgil
	Falchetto, Claudino	Gérin, Marie-Ève
D	Faravel, Jacques	Gérin-Lajoie, Paul
Daladier, Édouard	Faravel, Thérèse	Germain, Christian
Dallaire, Georges	Faucher, Jacques	Gertrude, sainte
D'Auteuil, Réginald	Ferland, Félix	Gervais, Richard
Damien, Florent	Ferland, Louis	Gide, André
Damien, Paul-Henri	Ferry, Jules	Gingras, Marcel
Daudet, Alphonse	Fessou, Didier	Gingras, Paul-Émile
De Gaulle, Charles	Filion, Gérard	Giroux, Michel
De Maistre, Joseph	Fillion, Raymond	Godbout, Adélard
Derome, Bernard	Fo, Dario	Godbout, Jacques
Desbiens, Lucien	Forest, Jean	

Goethe, Johann Wolfgang	J	Lagrange, Albert
Golaneck, Michel	Jammes, Francis	Laliberté, Raymond
Gorbatchev, Nicolai	Jaurès, Jean	Lamarche, Claire
Göring, Hermann	Jean XII	Landry, Bernard
Gould, Jean	Jean XXIII	Lanouette, Donatien
Grant, George	Jean-Baptiste de la Sal-	Lapalme, Georges-
Green, Julien	le, saint	Émile
Grégoire le Grand, saint	Jean-Paul II	Laplante, Laurent
Grenier, Denise	Jérôme, saint	Lapointe, Renaude
Groulx, Lionel	Jerome K. Jerome	Laporte, Pierre
Grove, Andrew	Jeury, Michel	Laurendeau, André
Guillotin, Joseph-Ignace	Joli-Cœur, André	Laurendeau, Doris
Guitry, Sacha	Johnson, Daniel (père)	Laurendeau, Jean-Marie
Guitton, Jean	Johnson, Daniel (fils)	Laurin, Camille
Guyard, Philippe	Johnson, Pierre-Marc	Lauzon, Jean-Claude
	Joly, Richard	Lavoie, Raymond
H	Jones, James	Le Hir, Richard
Hamel, Thérèse	José, Camilo	Le Pen, Jean-Marie
Hammaraskjold, Dag	Joyce, James	Leclerc, Félix
Harvey, Vincent	Jünger, Ernst	Lefebvre, Mgr Marcel
Hautmann, Bruno		Légaut, Marcel
Hébert, Bruno	K	Léger, Jean-Marc
Hébert, Jacques	Kabila, Laurent-Désiré	Léger, cardinal Paul-
Hegel, Friedrich	Keats, John	Émile
Heinemann, Uta Ranke	Kehrle, Karl	Lemire, Guy
Hemingway, Ernest	Ketty, Rina	Lénine
Hémon, Louis	King, Mackenzie	Léon XIII
Hesse, Hermann	Koestler, Arthur	Lépine, Jean-François
Hitler	Kolbe, saint Maximilien	Lépine, Marc
Hodja, Enver	Khrouchtchev, Nikita	Lesage, Jean
Howard, Charles	Krystal, Arthur	Lessard, Marc-André
Hubert, Mgr Bernard		Lever, Yves
Hudon, Normand	L	Lévesque, Georges-
Hugo, Victor	Labonté, Louis-Nazaire	Henri
Hurly, Robert	Laborit, Henri	Lévesque, René
Hussein, Saddam	Lachapelle, Bernard	Leys, Simon
Huston, Nancy	Lacoursière, Jacques	Lindbergh, Charles
Huxley, Aldous	Lacouture, Jean	Loiselle, Gilles
	Lady Di	Louis-de-Gonzague,
I		saint
Ignace d'Antioche, saint	Laferrière, Dany	Louis XIV
Illich, Yvan	Laflèche, Mgr Louis-	Louis XV
Innocent VIII	François	Louro, Manuel
Ionesco, Eugène	La Fontaine, Jean de	Lubac, cardinal Henri de
		Lucrèce

Lustiger, cardinal Jean-Marie	Mongrain, Jean-Luc	Parent, Réjean
	Montaigne	Parizeau, Jacques
M	Montand, Yves	Pascal
	Montminy, Jean-Paul	Pastinelli, Jean-Pierre
	Moré, Marcel	Paul VI
Magritte, René	Morin, Jacques-Yvan	Pavelitch, Ante
Maisonneuve, Pierre	Morin, Rosaire	Paz, Octavio
Malègue, Joseph	Morrow, Lance	Péguy, Charles
Mallarmé, Stéphane	Mouskouri, Nana	Péladeau, Pierre
Malraux, André	Mugnier, Arthur	Pelletier, Gérard
Manent, Pierre	Mulroney, Brian	Pétain, Philippe
Mann, Thomas	Murdock, Janouk	Philippe II
Manning, Preston		Picher, Claude
Maranda, Pierre	N	Pie V
Marchand, Jean	Nadeau, Claudette	Pie VII
Marconi, Guglielmo	Nadeau, Gisèle	Pie IX
Marcotte, Gilles	Nadeau, Pierre	Pie XII
Marie Noël	Napoléon	Pierre, abbé
Maritain, Jacques	Narrache, Jean	Pinard, Guy
Marois, Pauline	Naud, André	Plamondon, Diane
Martel, Marcel	Netanyahu, Benjamin	Plamondon, Jeannine
Martin, Jean-marie	Niehans, Paul	Plamondon, Robert
Martin, Louise	Nietzsche, Friedrich	Pohier, Jacques
Martin, Pierre	Nolin, Christian	Poisson, Jacques
Martin, Yves	Nourissier, François	Pompidou, Georges
Masse, Marcel		Potvin, Rosaire
Masson, Claude	O	Pouliot, Lucien
Massu, Jacques	O'Neil, Jean	Pratte, André
Mauffette, Guy	O'Neill, Louis	Proulx, Jean-Claude
Mauriac, François	Origène	Proust, Marcel
Maurois, André	Ortég y Gasset	Purnelle, Michel
Maurras, Charles	Osty, Émile	
McNamara, Jo Ann Kay	Ouaknin, Marc-Alain	Q
Meersch, Maxence Van der	Ouellet, Albert	Quesnel, Serge
Mercier, Maurice	Ouellette, Fernand	
Mercier, Thérèse	Ozanam, Frédéric	R
Merton, Thomas		Rabelais, François
Mesrine, Jacques	p	Rahner, Karl
Messadié, Gérald	Pagé, Lorraine	Ratzinger, cardinal Joseph
Miron, Gaston	Pagé, Michel	
Mitterrand, Danielle	Paillé Jean	Rauch, Jonatham
Mitterrand, François	Papini, Giovanni	Remarque, Erich Maria
Mobutu	Papon, Maurice	Renan, Ernest
Moingt, Joseph	Paré, Jean	Renard, Jules
	Parent, Jean-Marc	Revel, Jean-François

Richelieu, cardinal	Sibilot, Anne	Tremblay, Laura
Rilke, Rainer Maria	Siegfried, André	Tremblay, Marc-Adélard
Rivard, Gilles	Socrate	Tremblay, Michel
Richepin, Jean	Solidor, Suzi	Tremblay, Paul
Rictus, Jehan	SoIjénitsyne, Alexandre	Tremblay, Richard
Ringuet	Soubirous, sainte Bernadette	Tremblay, Suzanne
Rip van Winkle	Speer, Albert	Trempe, Robert
Rivest, Jean-Claude	Spinoza	Trenet, Charles
Robespierre, Maximilien de	Staline, Joseph	Trochu, Louis
Robillard, Lucienne	Steel, Ronald	Trudeau, Pierre Elliot
Robin, Marthe	Stein, Gertrude	Turcotte, cardinal Jean-Claude
Rochon, Jean	Stépinac, cardinal	
Rommel, Erwin	Suétone	U
Rossi, Tino	Sullivan, Jean	Unamuno, Miguel
Roufs, Gerry	Sylvestre, Jacques	Ussher, James
Rougemont, Denis de		
Rousseau, Jean-Jacques	T	V
Roux, Jean-Louis	Taché, Mgr Alexandre-Antonin	Vachon, Guy
Roy, Gabrielle	Talleyrand, Charles-Maurice	Valentino, Rudolph
Roy, Raoul	Taxil, Léo	Valéry, Paul
Rueda, Basilio	Teffaine, Réal	Vallerand, Marie
Ruffo, Andrée	Teresa, mère	Ventura, Ray
Rufini, cardinal	Tertullien	Verlaine, Paul
Ryan, Claude	Thatcher, Margaret	Vigneau, Henri
	Thérèse d'Avila sainte	Vigny, Alfred de
S	Thérèse de Lisieux, sainte	Voltaire
Saint-Cyr, Gaston	Therrien, Richard	
Saint-Exupéry, Antoine de	Thibon, Gustave	W
Saint-Pierre, Guy	Thomas d'Aquin, saint	Williamson, Marianne
Salinger, Pierre	Tocqueville, Alexis de	White, John
San-Antonio	Tougas, Marie-Soleil	White, Peter C.
Sartre, Jean-Paul	Tremblay, Arthur	Wiesel, Élie
Sauvageau, Florian	Tremblay, Gilles	Wieseltier, Leon
Sauvé, Paul	Tremblay, Jacques	Wilde, Oscar
Savard, Félix-Antoine	Tremblay, Jean-Noël	Windsor, duc de
Savard, Pierre	Tremblay, Jean-Paul	
Schweitzer, Albert	Tremblay, Joseph-Herménégilde	X
Scott, Barbara Ann		Xiaoping, Deng
Shephard, Gillian		
Sertillanges, Antoine-Dominiqu(		Y
		Yer, Pico

À l'heure qu'il est. Journal 1996-1997 (1998)

QUATRIÈME DE COUVERTURE

*À l'heure qu'il est
Journal 1996-1997*

[Retour à la table des matières](#)

La vie est un flux qui s'écoule avec continuité, mais jonché d'étincelles. (Guiton)

Tenir un journal, c'est jeter un regard neuf à chaque instant. Devenir attentif à ce que l'on entend et à ce que l'on voit. Être un témoin des faits et gestes des gens autour de soi. Or, en nos temps de communications instantanées et universelles, « l'autour de soi » est devenu l'humanité. Tenir un journal et le publier, c'est répondre à la question de Julien Green : « Comment font les autres ? »

Dans À l'heure qu'il est, Jean-Paul Desbiens (*alias* le Frère Untel) renoue avec ce besoin d'enregistrer les grands et petits remous de l'existence. En compagnie de ceux qui partagent son quotidien, il commente les événements de l'actualité et dénonce tout ce qui semble mener nulle part. Ses humeurs, son humour, ses émerveillements, ses inspirations nourries par sa foi et par ses nombreuses lectures, nous donnent matière à confronter nos propres perceptions.

L'heure qu'il est, c'est aussi l'heure des bilans pour Jean-Paul Desbiens. Continuera-t-il à s'indigner du mensonge et de la bêtise ? Qu'il suscite la colère, l'admiration ou la complicité, il ne laisse personne indifférent !

Un index de plus de 600 noms complète l'ouvrage.

En plus d'oeuvrer dans le monde de l'éducation et du journalisme, Jean-Paul Desbiens se consacre à l'écriture. Après *Les Années novembre*, titre également paru aux Éditions Logiques, *À l'heure qu'il est* constitue la cinquième tranche de son journal.

Révision linguistique : Corinne de Vailly, Nathalie Prince,

Cassandra Fournier

Mise en pages : Édiscript enr.

Graphisme de la couverture : Christian Campana

Photo de l'auteur : Christian Hébert

À l'heure qu'il est.
Journal 1996-1997 (1998)

1996

[Retour à la table des matières](#)

À l'heure qu'il est.
Journal 1996-1997 (1998)

1996

JANVIER

[Retour à la table des matières](#)

1^{er}. Hier soir, coucher à 20 h.

Hier et ce matin, j'établis l'arrêté des comptes de la communauté au 31 décembre 1995.

Nous sommes deux dans la résidence. Le silence est total. Il fait un temps splendide. Ce matin, il faisait -17° C, vent nul.

2. Souper chez Claudette avec les Laurendeau.

4. Séance de travail avec François en vue d'un article sur la culture québécoise.

9. Je remets au frère Georges Croteau la préface qu'il m'avait demandée pour son livre sur le rôle des frères dans la genèse et le développement du niveau secondaire public. (Cf Document 1)

19. J'ai reçu il y a deux jours les épreuves de *L'école, pour quoi faire ?* L'après-midi même, séance de révision avec François. Hier après-midi, dernières vérifications, toujours avec François. Nous continuons ensuite à explorer le sujet de la prochaine intervention que nous comptons faire pour donner suite à nos trois interventions précédentes en ce qui concerne la question québécoise. Notre projet est ambitieux sinon prétentieux. Il s'agit, ni plus ni moins, de répondre à la question : « Qu'est-ce que la culture québécoise ? »

Ce matin, j'expédie le bon à tirer de notre ouvrage aux Éditions LOGIQUES. Dans ma lettre d'accompagnement, j'écris à Suzanne Bélanger :

Madame,

Sous pli séparé, je vous retourne le jeu d'épreuves de notre manuscrit *L'école, pour quoi faire ?*

Contre l'opinion de votre correcteur, nous maintenons certaines expressions archaïques (par exemple : puis donc). Nous maintenons également l'expression petit d'homme, régulièrement employée par Alain, et qui a un tout autre sens que petit homme ! Nous maintenons aussi l'expression casser les reins, qui est une forte expression populaire.

Cela dit, nous sommes satisfaits du travail minutieux et compétent de votre correcteur.

Quitte à passer pour importuns, M. Caron et moi-même nous permettons d'insister pour que votre maison fasse diligence en vue de publier ce volume le plus tôt possible. Dans les semaines qui viennent, en effet, le gouvernement va être forcé de reparler d'éducation. Tout le monde sait déjà que les jours de M. Garon sont comptés. Et nous pensons modestement que nous représentons un point de vue sortable.

Pour amorcer la discussion avec François sur la culture québécoise, j'avais écrit ceci :

M. Jean Chrétien nous a informés, quelques jours avant le référendum d'octobre dernier, que le Canada est son pays et le Québec, sa patrie. Peu après, il déclarait qu'il n'y a pas de culture québécoise. De quelle culture M. Chrétien se réclame-t-il ? De la culture de Shawinigan ? Du Canada ? Des États-Unis ?

On rapporte que Hermann Göring aurait dit : « Quand j'entends le mot culture, je sors mon revolver. » Avant de sortir son revolver, on est autorisé à commencer par le dictionnaire. Le fait est que le mot culture est embarrassant. Le fait est aussi que l'existence d'une culture entraîne des conséquences politiques, pour la raison qu'il faut tenir compte de la culture dans le gouvernement d'une société et dans les rapports entre les sociétés. En pleine guerre du Golfe, au moment même où les soldats américains défendaient la vie des Koweïtiens, ils étaient obligés de se plier à certaines exigences de la culture arabe et musulmane. En outre, ils venaient de changer de civilisation.

Il faut, en effet, distinguer culture et civilisation. Passer de Montréal à Paris, Rome, Buenos Aires, c'est changer de culture, mais ce n'est pas changer de civilisation. Par contre, passer de Montréal à Calcutta, c'est non seulement changer de culture, c'est aussi changer de civilisation.

On s'entend généralement pour distinguer la civilisation occidentale et la civilisation orientale. La culture occidentale, à son tour prend des formes diverses : la culture française, la culture italienne, la culture espagnole, etc.

Soyons intrépides : nonobstant la déclaration de M. Chrétien, posons que la culture québécoise existe. Mais alors comment la définir ? En quoi consiste-t-elle ? Comment s'exprime-t-elle ?

De son côté, François avait fait de minutieuses recherches sur les mots culture et civilisation. Lisant mon texte d'amorce, il dit : « Je sors mon revolver ». Manifestement, nous n'avons pas trouvé notre angle d'attaque. À titre d'exercice, nous passons en revue un certain nombre de personnalités québécoises en nous demandant : X, Y, Z, sont-ils des hommes cultivés ? Nous nous déclarons cultivés, tous les deux ! Fallait s'y attendre !

20. Je passe la journée presque complète à travailler avec Claudette à la présentation finale de mon journal pour les années 1993, 1994, 1995. Plus de 300 pages. Au fait, depuis le début de janvier, je passe plusieurs heures par jour à toiler mon manuscrit empucé dans mon ordinateur. Ce dernier donne des signes d'engorgement et je perds beaucoup de temps à essayer de contourner ce problème.

24. Voyage à Montréal, avec Diane, Claudette et François, pour assister à la soutenance de thèse de Jean-Noël à l'École des Hautes Études Commerciales. Jean-Noël s'en tire brillamment. Voilà huit ans qu'il est attelé à ce travail sur le métier de policier et le management. Plusieurs policiers de différents corps assistent à la soutenance.

29. Visite dite canonique du Provincial, par opposition à une visite d'occasion. Lors d'une visite canonique, le Provincial rencontre chaque frère en particulier, après quoi, en réunion communautaire, il fait ses recommandations. Notre vie communautaire ici est nulle. Nous ne faisons rien ensemble. Nous sommes quatre vieux garçons, locataires d'un même condo. Le Provincial propose timidement quelques exercices communautaires. Il frappe un mur et, seul avec moi, il en convient.

Nous avons appris, ces jours-ci, la mort du frère Basilio Rueda, supérieur général pendant 18 ans, de 1967 à 1985. On demande aux frères qui l'ont connu de faire parvenir le plus tôt possible quelques notes en vue de la rédaction de la notice biographique. J'envoie ceci, par télécopie :

LES CIRCONSTANCES DE NOS RENCONTRES

Lors de la première visite des provinces maristes du Québec par frère Basilio, j'étais éditorialiste en chef de *La Presse*, le plus grand quotidien de langue française en Amérique. Forcément, je demeurais à Montréal. Je l'avais rencontré longuement, mais mes obligations professionnelles m'avaient empêché de participer à l'une ou l'autre des retraites qu'il avait présidées. Frère Basilio, d'ailleurs, connaissait assez bien mes petites misères, qui dataient d'avant lui.

Lors de sa seconde visite, en 1977, j'étais cloué au lit depuis une quinzaine de jours à la suite d'une hernie discale lombaire. J'ai été opéré d'urgence le jour même où il commençait la retraite à la résidence Champagnat. Une dizaine de jours plus tard, je l'avais cependant rencontré à notre maison de Valcartier, où je séjournais pour ma convalescence.

Par la suite, je l'ai rencontré à deux reprises, à la maison généralice, dans l'exercice de mes fonctions de provincial, dont une fois à l'occasion d'une assemblée générale des provinciaux.

TÉMOIGNAGE SUR L'EXERCICE DE SON SUPÉRIORAT

On l'a déjà souligné, mais il vaut la peine d'y revenir, frère Basilio a gouverné l'institut durant une période tourmentée de son histoire : l'après concile de Vatican II et la crise d'identité qu'ont traversée la plupart des communautés religieuses. C'est durant son premier mandat que notre communauté (comme beaucoup d'autres) a connu une véritable hémorragie de son effectif et un ralentissement de la relève (pour ne pas dire un tarissement, en ce qui concerne les provinces du Québec). Le frère Basilio ne s'est pas laissé abattre. Il a lancé ce qu'il appelait lui-même une refondation de l'Institut.

Sur le plan théorique, il a écrit des circulaires décapantes sur des points fondamentaux : l'obéissance, la vie communautaire, la prière, la fidélité ¹. Notons qu'il recourait volontiers à des penseurs plus ou moins marginaux (Yvan Illich) ou bien peu connus dans les milieux catholiques (Dietrich Bonhoeffer ²). Il a implanté la théorie et la pratique du Projet de vie communautaire, qui répondait aux besoins de l'époque. Dans ses conférences ou ses écrits sur ce sujet, il insistait beaucoup sur le discernement, qui deviendra un des thèmes majeurs de son successeur, frère Charles Howard. Pour les fins de ce bref hommage, j'ai relu sa conférence sur le Projet de vie communautaire (retraites à Iberville et Lévis, juin-juillet 1977). Vingt ans plus tard, ce texte demeure éclairant et inspirateur.

Sur le plan pratique, il est sans doute le supérieur général du XXe siècle qui aura visité le plus grand nombre de provinces et de communautés locales, et rencontré le plus grand nombre de frères. Pour ne rien dire de ses innombrables communications individuelles, écrites, endisquées ou téléphoniques.

¹ Sa circulaire sur la fidélité, qui fut sa dernière, me paraît particulièrement remarquable et courageuse à cause de la méthodologie adoptée et des témoignages retenus. Je le lui avais d'ailleurs écrit, alors qu'il venait tout juste de quitter ses fonctions de Supérieur général.

² Notamment De la vie communautaire.

Frère Basilio était d'un abord facile et chaleureux ³. Il était assez sûr de lui pour n'avoir point besoin d'être cérémonieux. Il n'en assumait pas moins ses responsabilités de chef. Comme provincial, j'avais été amené à lui soumettre deux ou trois problèmes relatifs au gouvernement des hommes. Ses réflexions me furent toujours utiles et libératrices.

Malgré quelques hispanismes faciles à décoder, il maîtrisait fort bien le français parlé.

Ajoutons que frère Basilio avait su composer (ou, en tout cas, harmoniser) une équipe d'assistants fort efficaces. Le bassin international de l'Institut permet ce genre d'emprunts ! Et ce n'est certes rabaisser personne que de mentionner que frère Basilio (Mexicain) et frère Quentin Duffy (Australien), venant chacun des antipodes, formaient un admirable couple complémentaire.

³ Je rapporte ici une anecdote délicieuse. Lors de sa visite à la résidence Champagnat (en juin 1977) où il venait présider une retraite, le supérieur local l'attendait, assis sur les marches du porche. Frère Basilio lui avait dit en espagnol : « Un perro sin dueño ! » Quelques jours plus tard, le frère en question avait demandé au frère Basilio de lui écrire ce dicton (ou ce proverbe ?) espagnol. Ce frère conserve encore ce bout de papier par-devers lui.

À l'heure qu'il est.
Journal 1996-1997 (1998)

1996

FÉVRIER

[Retour à la table des matières](#)

6. J'expédie le manuscrit de mon journal aux Éditions LOGIQUES.

7. Participation, à Montréal, au colloque sur le Rapport Juneau, organisé par le Centre d'études sur les médias de l'université Laval. (Cf. Document 2)

9. J'apprends la mort de Richard Joly. J'ai souvent rencontré cet homme et, à un moment, nous avons correspondu ensemble. Au Québec, il fut un des pionniers de l'orientation comme discipline universitaire. Peu connu de ce que l'on appelle le grand public, il marquait profondément ceux qui l'approchaient par la rigueur de sa pensée et son élévation morale.

10. Lucien Bouchard répond à la lettre de Trudeau publiée dans les journaux samedi dernier. Il n'y a pas grand-chose à en tirer. Ce que l'on continue d'appeler la « nuit des longs couteaux », à propos du rapatriement de la Constitution, en 1982, demeure brumeux. Il faudrait une recherche objective des faits. René Lé-

vesque, l'un des principaux acteurs, sinon le principal, est mort. Les autres donnent leur version partisane.

12. Montréal, aller-retour en autobus, pour une réunion du Conseil de l'Ordre national du Québec.

15. Jean Chrétien empoigne un manifestant. L'incident fait les manchettes, évidemment, photo à l'appui. Le Premier ministre, lunettes fumées, bouche tordue, sert solidement des deux mains le cou d'un manifestant. Une prise digne d'un film. Précisons que depuis la visite nocturne qu'il a vécue dans sa résidence, M. Chrétien a quelque raison d'être nerveux. De plus, les manifestants perturbaient depuis une bonne heure une cérémonie qu'il présidait. Enfin, le manifestant qu'il a empoigné est un manifestant professionnel. Il reste que le Premier ministre était mal protégé par les agents de la GRC. Au total, je ne réproouve pas une réaction aussi primaire qui s'explique aisément par une surdose d'adrénaline. Napoléon a souffleté Pie VII et cela n'a pas terni sa gloire. Il est vrai que la chose s'est passée en privé, en l'absence d'un photographe.

19 Départ pour Chicoutimi, souper avec Mozart. Le lendemain, entrevue à Radio-Canada à 8h 15. À 12h 30, rencontre avec un groupe d'étudiants, principalement des adultes, à l'amphithéâtre de l'université. À 14 h 30, conférence devant les membres de l'École de langue française et de culture québécoise. J'avais choisi comme thème « identité et culture ». Retour à Québec le soir même.

21. Je reçois les exemplaires d'auteur de *L'École, pour quoi faire ?*

23. Visite de François. Nous célébrons frugalement la sortie du volume qui nous aura demandé, à nous deux surtout, beaucoup de travail. François est bien content. J'expédie à *La Presse* un article intitulé : « Mourir pour le Labrador », en guise de commentaire sur la déclaration de Stéphane Dion à l'effet que si le Canada est divisible, le Québec l'est aussi. (Cf. Document 3)

28. Depuis le début de cette année, j'ai beaucoup négligé mon journal, me contentant de quelques notes quotidiennes. Une raison en est que j'ai beaucoup travaillé à la toilette de mon journal. Une autre raison, c'est que je suis depuis un bon moment dans un creux, avec seulement de brèves remontées. Au total, manque de discipline. Je me rends compte que cette façon de faire, ou plutôt de ne pas faire, est mauvaise. Les réflexions que j'ai pu me faire, au fur et à mesure des événements ou de mes lectures, ne se retracent pas facilement. Bon nombre de réflexions se sont tout simplement délayées dans des conversations, elles-mêmes évanouies, sans guère laisser de traces nulle part.

À l'heure qu'il est.
Journal 1996-1997 (1998)

1996

MARS

[Retour à la table des matières](#)

2 « On enferme les élèves dans leur culture en ne leur choisissant que des adultes proches d'eux. » Certes, il faut être proche des élèves, c'est-à-dire attentif et disponible. Mais il faut maintenir la distance qui seule permet la tension du jeune vers son devenir.

Je lis régulièrement *Le Nouvel Observateur*, hebdomadaire très parisien. Rubriques sur la littérature, le cinéma, la politique, l'économie, les mœurs. Toujours brillamment écrit, mais terriblement mondain. Ovide, Horace, Tacite, Suétone aussi écrivaient bien. Pour ne rien dire de Sénèque, Cicéron, Marc Aurèle, lesquels pensaient assez loin, assez profond. Tout ce monde n'en vivait pas moins la fin d'un monde.

« Nous avons laissé les producteurs de l'éducation (tous ceux qui assurent l'enseignement) trop longtemps au centre de notre système éducatif, au détriment des consommateurs, parents et élèves. Il est temps de faire l'inverse. » (Mme Gillian Shephard, ministre de l'Éducation de Grande-Bretagne)

Toute politique fondée sur le postulat d'un progrès libérateur est une mièvrerie.

Derrida parle de « l'hétérogénéité du temps politique ». Autrement dit, nous vivons, même dans une petite société comme la nôtre, avec un grand nombre de non-contemporains, même si, évidemment, nous sommes tous mesurés par le même calendrier.

Fort vent d'ouest, rageur et gémissant, qui fait tourbillonner de petites boules de neige folle sur la neige durcie.

6. Brutalité de la technique.

- Le téléphone sonne.
- Vous répondez.
- « Jacques ! »
- Vous faites erreur de numéro.
- OK !

Ce genre d'appel est fréquent. Il peut survenir n'importe quand et de plus en plus, ces années-ci, de la part de sollicitateurs commerciaux, de vendeurs par téléphone. Comment protéger son intimité ? Par une autre technique : afficheur, répondeur, boîte vocale. Pour l'heure, si je veux être tranquille ou bien si je suis avec un ami, je débranche tout simplement.

7. Soixante-neuvième anniversaire de naissance. Après la lecture de l'Évangile, Gérard dit un mot de circonstance. Le jour même, je lui écris :

Merci pour le mot de ce matin, que je n'attendais pas et que je ne souhaitais pas. Pascal : « Je ne veux pas que l'on m'aime, car je ne suis la fin de personne. » Je retiens que tu nous as engagés à prier pour l'augmentation de ma foi. Prière fondamentale ; prière fondement de toute prière.

Par je ne sais quelle alchimie de la mémoire, un souvenir m'est venu, cinq minutes avant le début de la messe. Un souvenir de méchanceté, vieux de 54 ans. Je ne dis pas un vieux péché, car ce n'était pas un péché

dont je pouvais me confesser ; je dis : une méchanceté. Envers un être humain, évidemment. Comment peut-on imaginer que l'on puisse offenser Dieu ? Lui faire de la *pepeine* ? On ne peut pas offenser Dieu. On peut seulement offenser l'image de Dieu. N'importe qui avec qui l'on vit. J'ai jamais offensé un Chinois de Chine, parole ! Or, que disait Jérémie, ce matin : « *Pravum est cor omnium, et inscrutabile : quis cognoscet illud ?* » Heureusement que Dieu est plus grand que notre (propre) cœur ! Quand tu seras vieux, tu comprendras : « Scies autem postea. » Jn 13, 7)

Toi, tu es dans la chaire de Moïse. Tu peux souligner l'anniversaire de naissance d'un vieux bouc captif. Mais moi, simple ouaille, je ne peux pas. je peux toutefois t'écrire, et te répéter, que j'admire (au sens étymologique : je m'étonne) l'à-propos de tes réflexions quotidiennes avant la messe. L'à-propos et plus que l'à-propos : l'enracinement biblique et humain.

Digression : ce matin, tu as choisi le vieux canon ; celui de mon enfance, avec la mention de Félicité et Perpétue (dont c'était la fête), Côme et Damien, Lin, Clet, etc. Il fut un temps où je savais par cœur, et en latin, le canon en question. Ce n'est pas de ma faute si tes conciles ont bouleversé *ma* liturgie. Fin de la digression.

À mon tour, je te souhaite bon anniversaire, le 12 courant. je pourrais t'appliquer les réflexions que tu as faites ce matin, à mon sujet. Au fait, tu as déjà cité Claire d'Assise disant : « Seigneur, je te remercie de m'avoir créée. » Malgré tout ce que je sais de moi, je me suis réveillé ce matin en disant cela. À plus forte raison, tu peux le dire.

Ce qui me paraît assez sûr, c'est que tu intériorises de plus en plus ton sacerdoce, ton ministère, c'est-à-dire l'administration (quotidienne) du MYSTÈRE. je cite une hymne du Carême : « Point de prodigue sans pardon. Nul n'est trop loin pour Dieu. [...] Point de blessure que sa main ne guérisse. Rien n'est perdu pour Dieu. [...] Point de ténèbres sans espoir de lumière. Rien n'est fini pour Dieu. »

Ce n'est pas pour rien que saint Jérôme a refusé le cardinalat, et peut-être même l'exercice de son sacerdoce. Il connaissait trois langues, et il se chicanait avec tout le monde, y compris Ambroise de Milan, qu'il appelait hideuse corneille : *informis comicula*. Présentement, ils doivent jouer aux cartes ensemble avec une couple de séraphins.

La vieillesse ne garantit rien. *I know, I am in.* « Une vie sans tache tient lieu de cheveux blancs. » (Sg 4,7-19) Et alors ? Prions l'un pour l'autre et surtout, toi pour moi.

Je reçois également plusieurs cartes ou lettres de bons vœux, de même que plusieurs appels téléphoniques. À compter de 14h, séance de travail avec François sur un nouveau dossier que nous a confié le directeur général du Campus Notre-Dame-de-Foy. Nous soupçons ensemble fort simplement sinon sobrement.

9. Je trouve cette amusante information dans *The Economist* du 9 mars : « *Several times in 1953 the ailing Pope Pius XII had an injection of testicular tissue - or monkey gland as the euphemism of the day had it - at the hands of Paul Niehans, a doctor who earlier in a successful career had rejuvenated other notables, including Winston Churchill, Konrad Adenauer, Bernard Baruch, and the Duke and Duchess of Windsor* » ⁴. Ben ! Que la duchesse de Windsor ait souhaité être prolongée, je comprends et elle en avait bien besoin. Mais cela m'agace qu'un pape ait voulu se faire lifter. On peut rappeler ici qu'Innocent VIII (pape de 1484 à 1492) tenta une expérience analogue en se faisant transfuser le sang de trois jeunes hommes. Après cette opération, il mourut. Il est plausible, dit Carrel, que la mort fut causée par la technique même de la transfusion.

11. Séminaire de lecture sur la *Cité de l'homme*, de Pierre Manent. Pour mon propre compte, je consigne les remarques suivantes, à partir de notre échange :

1. L'homme, animal raisonnable, est libre, mais sa liberté ontologique (ou formelle) est inscrite dans sa nature.
2. Concrètement, l'homme est un être en capacité de liberté. Un être en voie de libération. De tous les animaux, l'homme est celui qui naît le moins libre. En apprenant à marcher, à parler, à lire, il acquiert de plus en plus de liberté.

⁴ À plusieurs reprises en 1953, le pape Pie XII alors souffrant se fit injecter du tissu testiculaire appelé plus prosaïquement à l'époque glande de singe. Cette injection fut effectuée par le Dr Paul Niehans qui, au cours de sa brillante carrière passée, avait réussi un autre tour de force, celui de rajeunir des personnages aussi illustres que Winston Churchill, Konrad Adenauer, Bernard Baruch ainsi que le duc et la duchesse de Windsor.

N.D.L.R. : Toutes les traductions sont de l'auteur.

3. Au cours de sa vie (de son histoire et de l'Histoire), il peut réduire sa liberté. *Sur le plan individuel*, le péché, les vices, les simples mauvaises habitudes (alimentaires, par exemple) diminuent l'aire de sa liberté.

La maladie, les accidents, la vieillesse agissent dans le même sens réducteur. Sans parler de la loterie génétique tributaire, pour une bonne part, des « péchés de nos pères contre l'espèce ». (Sertillanges) Il n'y a guère de maladies chez les animaux sauvages. Il y en a beaucoup chez les animaux domestiques, à cause de l'intervention de l'homme. Ou bien, à cause de la pollution (encore l'homme).

4. *Sur le plan social ou collectif*, les cultures et surtout, à l'intérieur d'une même culture, les mentalités, conditionnent fortement la liberté. Il est très difficile de sortir de la mentalité d'une époque. Il est très difficile de n'être point *politically correct*, même dans un milieu réduit. Avant même le courage, il faut beaucoup de réflexion personnelle, et donc solitaire.
5. La science et la technique corrigent bon nombre de limitations imputables à la maladie ou aux accidents. Bien plus, elles procurent des libertés dont ne jouissaient ni Aristote ni nos pères. Elles extensionnent nos sens : vue, ouïe, locomotion, etc. Mais ni la science ni la technique n'élèvent le regard au-dessus des mentalités régnautes.
6. La politique organise et protège le jeu des libertés individuelles. Selon Pierre Manent, ce qui caractérise l'homme moderne (la modernité), c'est d'avoir voulu fonder la politique (la cité) en rompant avec toute autorité extérieure à l'homme. Premier temps : refus d'une nature de l'homme issue de Dieu. L'homme définit sa nature. Second temps : refus de la liberté inscrite dans une nature. C'est la volonté de l'homme qui détermine sa liberté, laquelle (avec Hegel) trouve son expression ultime dans l'État.

Curieusement, on parle des droits de l'homme (au pluriel), mais on continue de parler de la nature humaine (au singulier). Hormis les Nazis, on n'ose pas encore parler de différentes natures humaines.

16. Mon article « Mourir pour le Labrador » sort aujourd'hui dans *La Presse*. Je n'y comptais plus.

Vers 11h, long téléphone de Léon Dion. Il m'apprend que son fils, Stéphane, l'a appelé ce matin vers 8 h pour lui parler de mon article. En écrivant l'article, je ne pensais ni à l'un ni à l'autre. J'ai d'ailleurs différé l'expédition de l'article pendant une semaine.

17. Ensoleillé, venteux et frais. Je fais trois promenades dans la journée. Le reste du temps, je lis *Chaque jour que Dieu fait* (Jean Guitton, entretiens avec Philippe Guyard, Bartillat, 1995). Guitton et son interlocuteur passent en revue un certain nombre de sujets : l'éducation, la prière, la mort, le mal, la foi. La deuxième partie, intitulée « Les justes », fait défiler des personnes et des personnages que Guitton a fréquentés et sur lesquels, souvent, il a écrit un ouvrage : Bergson, le Père Lagrange, Marthe Robin, Paul VI, Teilhard de Chardin. La troisième partie, intitulée « Repères pour demain », est une méditation sur cette fin de siècle, le Concile, l'athéisme généralisé. L'ouvrage se termine par une dizaine de pages sur Marie, assez remarquables.

Note postérieure (25 décembre 1997) :

Ayant lu *Mon testament philosophique*, je me rends compte qu'il reprend, mais en le renouvelant d'étonnante façon, son *Chaque jour que Dieu fait*.

Lors de sa première rencontre avec Guitton, le 8 septembre 1950, Montini (futur Paul VI) avait fait promettre à Guitton de lui rendre visite chaque année, le 8 septembre. Guitton le fit régulièrement pendant 27 ans.

Paul VI disait à Guitton : « Quant à votre langue, elle est celle dont je me sers pour savoir si ma pensée est vraiment une pensée. »

Arthur Krystal, écrivain et critique littéraire, signe un article dans *Harper's* (mars 1995) intitulé : « Closing the books ». Il s'agit, ni plus ni moins, d'un homme qui déclare avoir perdu foi dans la lecture. Il écrit : « *It's easy enough to say*

*that books are important, but what exactly does this mean ? Just how necessary are Proust, Henry James, Joyce, Dante, Baudelaire, Wordsworth ? Has reading them truly affected the course of my life in anything but a professional sense*⁵ ? Il fait une exception pour la Bible.

J'ai lu plusieurs centaines de volumes, quelques milliers, peut-être. Mais vient le moment où l'on est plutôt porté à relire du vieux qu'à lire du nouveau. Dans le Guittou que je viens de lire, je reconnais des idées davantage que je n'en découvre de nouvelles. Je n'ai jamais lu Goethe ni Proust. Je ne me sens pas privé. Je ne sais plus quel grand écrivain français disait à ses amis, avant de mourir : « Dites que je déteste Goethe ! » Vers 1955, j'ai acheté *Ulysse*, de Joyce. Je le traîne depuis ce temps. Je n'ai pas encore réussi à le lire.

Au demeurant, il y a quelque chose qui porte à faux dans le fait d'écrire qu'on ne lira plus ! Si l'on écrit, c'est pour être lu.

18. Je lis l'entrevue accordée à *Paris Match* par le cardinal Lustiger à l'occasion de sa nomination à l'Académie française. Le Cardinal n'a rien demandé et ne s'est soumis à aucune visite protocolaire. Il avait d'ailleurs écrit dans *Le choix de Dieu* (Éditions de Fallois, 1987) : « J'avais été sensibilisé par une objection rencontrée en 1946 quand j'étais entré au séminaire, celle de l'Église comme système de promotion, comme système de puissance. J'en avais tiré conséquence pour vivre au net en cette matière. Jamais, de quelque façon que ce soit, je ne me mettrais dans des positions qui favorisent ce qui, aux yeux des systèmes administratifs ou sociaux, s'appelle la promotion. Jamais je n'entrerais dans ces circuits. »

21. Le sommet économique de Lucien Bouchard se clôture sur un pacte à l'arraché, comme titre *Le Soleil*. Lucien Bouchard avait annoncé des remèdes de cheval. Il avait annoncé des interventions chirurgicales ; il distribue des aspirines. L'opinion est soulagée, comme celui qui s'est enfin décidé à se faire arracher une

⁵ Il est assez facile de prétendre que les livres sont importants, mais que cela signifie-t-il exactement ? Simplement que Proust, Henry James, Joyce, Dante, Baudelaire et Wordsworth sont des auteurs d'une importance capitale ? Le fait de les lire a-t-il vraiment influencé le cours de ma vie, sinon celui de ma vie professionnelle ?

dent, qui se présente chez le dentiste et qui apprend que le dentiste est absent. Il est tout content, mais nullement guéri.

24. Je lis *Ce que je crois* de Drewermann (Éditions Le Fennec, 1994). J'y reviendrai.

Depuis janvier, je néglige mon journal. Je prends des notes quasi quotidiennes, mais je n'ai pas le courage de les transcrire et de les développer. Je retrouve des citations dont je n'ai pas pris soin d'indiquer la source, me disant que je les retrouverais bien. Ainsi, j'ai noté : *Non in dialectica placuit Deo salvum facere hominem*. Mais je ne sais plus où j'ai puisé cette citation.

J'ai négligé mon journal courant parce que j'ai mis beaucoup de temps à faire la toilette de mon journal des trois dernières années, et à repiquer les corrections de la révision linguistique des Éditions LOGIQUES. Ajoutons que je ne suis pas en forme ni physiquement, ni psychologiquement. François, à qui je parle de la chose, me dit que j'ai « une déprime d'ado ».

À l'heure qu'il est.
Journal 1996-1997 (1998)

1996

AVRIL

[Retour à la table des matières](#)

Semaine sainte (31 mars au 6 avril) : Récollecion au Grand Séminaire de Québec. Les participants sont toujours les 12 ou 15 qui ont formé ce groupe, il y a une quinzaine d'années, à l'instigation, je pense, de Fernand Dumont. Deux nouveaux participants, cette fois-ci : Robert Hurly, professeur d'exégèse à Laval et Hélène Carette, directrice des stages à la Faculté de théologie. Cette année encore, c'est l'abbé Pierre Gaudet qui anime la rencontre. La Passion selon Matthieu est le thème des méditations de la journée.

L'abbé Gaudet a l'ingénieuse idée de commencer par la fin, c'est-à-dire par les quelques versets sur la résurrection. C'est cet événement, en effet, qui donne son sens à la Passion de Jésus. S'il n'y avait pas eu résurrection, il y a longtemps qu'on ne parlerait plus de cette affaire. À l'époque, on crucifiait à tour de bras. Les Annales de l'Empire ne font aucune mention de cet incident survenu à l'autre bout de la Méditerranée.

On peut porter trois regards sur la Passion :

- Un regard de compassion. Un exemple fameux de ce premier regard, c'est le texte de Pascal intitulé : *Le mystère de Jésus*.
- Un regard d'appropriation, sous lequel on peut relire sa propre vie, avec ses péchés, ses souffrances, son espérance.
- Un regard contemplatif.

Après l'exposé de l'abbé Gaudet, je sors marcher autour du bâtiment. Je fais cinq tours, ce qui donne 2 000 pas. Au début de la période d'échange, je pose la question : Matthieu rapporte qu'au moment de la mort de Jésus, les cieux s'obscurcirent, la terre trembla et « les corps de nombreux saints qui dormaient se relevèrent et, sortant des tombeaux après sa résurrection, ils entrèrent dans la Ville sainte et se manifestèrent à un grand nombre de gens. » Devant un tel phénomène, comment les habitants de Jérusalem ne furent-ils pas retournés comme un gant ?

Ma question fait sourire l'exégète. Il me traite quasiment d'enfant d'école, ce qui fait rire toute la tablée, y compris moi-même. Il y a pourtant longtemps que je porte cette question (et bien d'autres). Et j'ai pu vérifier, séance tenante, que tout le monde, au fond, se la posait. Mais voici la chose : quand un élève ose poser une question, il se libère et il en libère beaucoup d'autres. Car enfin, dans le récit de la Passion, il y a plusieurs petits détails vrais : le reniement de Pierre, la trahison de Judas, etc. Or, si rien n'est vrai au premier degré, rien n'est historique, tout est symbole, fabulation, construction intéressée. Mais alors, que signifie la mention des morts qui sortent de leur tombeau ? Doit-elle être traitée ou reçue autrement que le reniement de Pierre ou la trahison de Judas ?

La réponse a été laborieuse, et cela ne me gêne pas. Les vieux cuirs sont du bon cuir. Être devant l'Écriture, ce n'est pas être devant un théorème de géométrie ni même devant une explication scientifique d'un phénomène physique. De toute façon, à ce que je sache, nous ne possédons pas encore une explication définitive d'une réalité aussi vieille, et aux applications aussi familières, que l'électricité.

Durant l'échange sur cette question, Marc-André Lessard avance ceci : « De même que Jésus s'est appliqué les prophéties d'Isaïe sur le serviteur souffrant, de même, les résurrections que Matthieu rapporte doivent-elles être comprises se-

cundum scripturam, c'est-à-dire comme des prophéties réalisées par la résurrection de Jésus. »

Après l'exposé du début de l'après-midi, je demande quel est le lien entre la Passion et la mort de Jésus et le péché originel, ce péché dont Augustin disait : *Ô felix culpa ! Ô heureuse faute qui nous a valu un tel rédempteur !* En d'autres termes : pourquoi fallait-il que l'amour de Dieu pour l'humanité exigeât la mort de Jésus ?

De la longue réponse, je retiens que le pardon est *antérieur* au retour du prodigue. Le péché originel est une rupture de l'alliance de Dieu avec l'humanité. Et cette rupture vient de l'homme. La Passion de Jésus fournit le modèle de l'homme nouveau. Le péché originel, c'est l'homme qui expulse Dieu du Jardin ; la Passion, c'est Dieu qui reprend l'homme en se plaçant au plus bas possible de la condition humaine, de sorte que rien de la condition humaine n'échappe à la réparation de la brisure qu'a provoquée le péché.

On fait souvent état des divergences et même des contradictions entre les récits des quatre évangélistes. Le moins que l'on puisse répondre à cela, c'est que la Tradition et l'Église n'ont jamais rien gommé de ces difficultés. Aucune fraude, aucun arrangement *a posteriori*. Pour Matthieu, par exemple, qui s'adressait principalement aux Juifs, il s'agissait de montrer que Jésus avait accompli les Écritures et qu'il était bien celui que le prophète Isaïe et les autres avaient annoncé.

Je note à ce sujet le dossier de *Time Magazine* du 8 avril, intitulé : « The Search for Jesus ». On y fait état d'un séminaire tenu récemment auquel participaient une cinquantaine de théologiens et d'exégètes protestants. Selon ces experts, il n'y aurait qu'une dizaine de phrases ou même de mots que l'on peut vraiment considérer comme ayant été prononcés par Jésus. Le reste, y compris les miracles et les guérisons opérés par Jésus, de même que sa propre résurrection, serait « *Christianizing propaganda* » (une propagande pour convertir au christianisme).

L'impasse, ici, c'est de vouloir considérer l'Écriture comme un ouvrage scientifique (dans le cas de la Genèse, notamment) et comme une histoire (dans le cas des Évangiles) que l'on doit aborder selon les canons contemporains de la science et de l'histoire. En fait, les Évangiles ne sont pas des histoires, une histoire, mais des témoignages. De toute façon, l'histoire scientifique, même contemporaine, ne

nous fournit pas beaucoup de certitude. Que savons-nous, au sujet d'une affaire aussi banale que la « nuit des longs couteaux » ? On en est réduit aux versions contradictoires de Trudeau ou de Lévesque. Ou des scribes intéressés à l'une ou l'autre version.

L'Evangile n'est pas un reportage journalistique. Ni non plus le récit que l'on peut se faire, entre amis, de telle ou telle rencontre. Prenons l'exemple d'une soirée du jour de l'An, à laquelle auraient participé tous ceux qui se la raconteraient, ne serait-ce qu'un mois plus tard. On aurait des remarques comme celles-ci : « À tel moment, Fernand a dit ceci. » D'aucuns se souviendraient de la chose, d'autres, non. Quelqu'un pourrait dire : « Ce n'est pas Fernand, c'est Claude qui a dit ça. » De toute façon, il y en aurait très peu qui seraient capables de rapporter exactement les propos en question.

La Bible n'est pas la parole de Dieu. La Parole de Dieu est unique dans son Verbe. Et le Verbe n'a pas écrit un seul mot. Il écrivait dans les cœurs. On se dispute sur ses mots écrits et transmis. Admirable effort et qui vaut bien les milliers d'heures et de pages que l'on consacre à établir l'édition *ne varietur* de Verlaine ou de Proust. Mais au demeurant, dans ce qui a été écrit et transmis (et il fallait bien que cela fût rapporté), il n'y a que peu de choses qui importent.

- Dieu est Père.
- Dieu est amour.
- Ne jugez pas.
- Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés.

Le Pater est la réponse au péché originel en ceci qu'il est la reconnaissance de Dieu et la reconnaissance de l'état de créature. « Ne nous soumetts pas au Malin. » Retire-nous des mains du Malin dans lesquelles nous nous sommes remis.

Péché originel : discours du Malin, ironique et persifleur : « Il vous a dit ceci et cela. N'en croyez rien ! Il a peur de vous. Il se protège. Devenez ce que vous êtes : des dieux. Prenez ma parole.

Vous n'en mourrez pas ! » Après avoir écouté le Malin, ils virent qu'ils étaient nus. Et mortels. L'assassinat d'Abel, tout de suite après. C'est alors, *humanum dico*, que Dieu a décidé de rebrasser les cartes. *Mirabiliter formasti ; mirabilius reformasti*. Admirablement créés, plus admirablement recréés.

Ce matin, un participant s'indignait de l'existence du mal. Mais voudrait-on d'un Dieu *infirmier suprême*, comme le souhaite de façon infantile Drewennann. Un Dieu qui lâche dans l'existence ses propres rivaux et qui, ensuite, passe son temps à intervenir dans le jeu des libertés et dans l'exercice des lois physiques ? Un Dieu qui passe son temps à rebrasser les cartes parce que le jeu, tel que distribué, nous empêche de gagner ?

On veut un Dieu magicien. Un Dieu qui rebrasse les cartes, à tout moment, et surtout quand ça fait notre affaire. « Il a sauvé les autres, qu'il se sauve ! Il se prétend Fils de Dieu, voyons si Dieu est de son bord ! »

Spinoza disait que le monde tel qu'il existe est le meilleur possible. Il avait raison. Mais, en fait, Dieu a rebrassé les cartes. Par la Passion de Jésus, il nous a assumés jusqu'au plus creux.

J'imagine une espèce de discours de Dieu qui se dirait ainsi :

Je vous ai créés libres. Libres, je vous créais rivaux de moi-même. Vous vous êtes choisis contre moi, c'est-à-dire contre vous-mêmes. L'histoire le montre bien, du Déluge au Rwanda, en passant par Babel et l'Holocauste. Bien !

Mais moi, je maintiens mon idée sur vous. Je ne veux pas vous décréer. Je ne veux pas vous enlever votre liberté. Que me restait-il à faire ? Il me restait à m'incarner, c'est-à-dire à vous assumer moi-même. Je me suis incarné, je suis descendu d'abord dans l'ombre humaine d'un utérus. Je suis descendu plus bas, plus creux. Au fin bout du désespoir de vous-mêmes sur vous-mêmes. Je me suis dépouillé de moi jusqu'à douter de moi. Je me suis renié jusqu'à me faire dire par mon Fils Jésus : « Père, pourquoi m'as-tu abandonné ? »

Je vous ai donc assumés jusqu'au désespoir absolu. Jésus m'a renié bien plus que Pierre ou Judas. Mais il a fini par remettre son esprit entre mes mains. Depuis que les hommes naissent et meurent, chacun d'eux a crié ou simplement assoupi cette rémission de son esprit, cet hommage ultime. « L'accomplissement est la mort, dans laquelle, par l'anéantissement

de la vie, la créature rend à Dieu tout l'hommage dont elle est capable, en s'anéantissant devant les yeux de Sa Majesté, et en adorant sa souveraine existence, qui seule existe. » (Pascal) « Il y a encore une autre partie, après la mort de l'hostie, sans laquelle sa mort est inutile : c'est l'acceptation que Dieu fait du sacrifice. C'est véritablement celle-là qui couronne l'oblation ; mais elle est plutôt une action de Dieu vers la créature, que de la créature vers Dieu, et n'empêche pas que la dernière action de la créature ne soit la mort. »

Jésus, tu as assumé notre humanité et notre histoire. Quand viendra le moment d'assumer mon histoire et ma mort, je te demande de me faire dire : « Béni sois-tu pour ton éternel amour et ton immense gloire. Donne-moi de croire que mourir, c'est voir ta face. »

La résurrection de Jésus fut aussi discrète que sa naissance. Tout se passe à l'aube. Rien à voir. Deux femmes. Une rumeur. La discrétion de l'être. Notre être aussi est discret. Nous nous tenons pour acquis : nous nous levons, nous nous couchons, nous nous tenons pour nécessaires. Et voilà bien pourquoi la mort nous terrifie.

Légèreté. Dans *Le Devoir* d'aujourd'hui, sous la rubrique « À faire », après les mentions du chocolat de Pâques, de la pleine lune, des fleuristes, on écrit : *chemin de croix*, avec le commentaire : « Pour célébrer vous savez qui ... » C'est ainsi que ce journal, qui est né et qui a survécu grâce à la religion catholique, désigne le Vendredi saint.

13. Le jeudi 11, départ à 7h en autobus pour Montréal. Je dois d'abord rencontrer Suzanne Bélanger, des Éditions LOGIQUES, pour régler les derniers détails en vue de la publication de mon journal pour les années 1993, 1994, 1995. Je dîne avec elle et je me rends ensuite à la réunion du Conseil de l'Ordre national du Québec. La séance de l'après-midi et de la soirée, qui se poursuivra d'ailleurs le lendemain, a pour objet de recommander au Premier ministre quelque 25 candidats de la promotion 1996, parmi les 148 candidatures présentées.

Retour en voiture avec Ghislain Bouchard, créateur et metteur en scène de *La fabuleuse histoire d'un royaume*. Tout au long du trajet, il raconte l'histoire de ce

spectacle qui est elle-même fabuleuse. J'ignorais que toute la troupe (plus de 180 artisans) avait donné des représentations en France.

Un mendiant m'aborde. C'est un Noir. Il me demande : « Êtes-vous un prêtre ? » Je réponds que non. Il poursuit : « Êtes-vous un chrétien ? » Je réponds que oui. Il ajoute : « Êtes-vous raciste ? » Je réponds que oui. Il va de soi que je lui remets une pièce de monnaie. Je n'aime quand même pas que l'on cherche à m'enfermer dans mon appartenance présumément religieuse ni que l'on spéculé sur ma correction raciale.

A Raison passion, entrevue avec Danielle Mitterrand. Proclamation de la cohérence ou, si l'on veut, de la fidélité. La fidélité à une certaine idée de soi. Dans son cas, il s'agissait de la fidélité à elle-même, vis-à-vis de la fidélité de son (à peu près) mari, à l'aide, et sous la protection duquel elle fut Mme Mitterrand. Être la femme officielle du Président de la République, ne peut pas nuire.

14. Évangile du jour : le doute de Thomas. Grégoire le Grand (plus ou moins cinq siècles après la mort de Jésus, n'importe !) remarque à ce sujet : « *Minus enim mihi Maria Magdalena præstitit quæ citius credidit quam Thomas qui diu dubitavit* : la foi de Marie-Madeleine m'est moins utile que le doute de Thomas. »

19. Séance de travail avec François. À la demande du directeur général du Campus, nous entreprenons de bâtir un programme d'une durée de quatre ans après la cinquième secondaire, et qui conduirait à un diplôme de premier cycle universitaire en sécurité publique. Nous ne savons pas trop dans quoi nous nous embarquons, mais nous embarquons.

20. Les vaches folles. Les revues et les journaux sont pleins de nouvelles paniques sur la maladie transmise par la viande de vaches anglaises nourries, en partie, avec de la moulée tirée d'abats d'autres animaux. Je résume l'affaire ! Embargo sur la viande britannique. Et tout ça, en vue d'une production toujours plus efficace. Alexis Carrel avait, pour ainsi dire, prévu le phénomène. Dans *L'homme, cet inconnu*, publié en 1935, il écrivait : « Les manipulations chimiques des denrées alimentaires ont été acceptées uniquement parce que ces innovations étaient

agréables et commodes. Mais leur effet probable sur les êtres humains n'a pas été pris en considération. »

L'un de mes amis se trouve dans la résidence Champagnat avec une quarantaine de membres, jeunes et adultes, de sa parenté. Un garçonnet se pointe sur le seuil de mon bureau dont la porte est ouverte. Je l'invite à entrer. Il refuse en invoquant « le périmètre de sécurité ». Tel quel. Ainsi donc on apprend aux enfants du primaire à se méfier systématiquement des adultes.

22. Communication à Joliette, chez les Clercs de Saint-Viateur, dans le cadre d'une rencontre organisée par Bruno. Sujet : mes lectures.

27. Je participe à une table ronde organisée par l'aile québécoise du Parti progressiste conservateur, avec le sénateur Jean-Claude Rivest et Peter C. White. (Cf. Document 4)

Cette nuit, je rêve à un oiseau qui saigne. Des gouttes de sang tombent de sa poitrine. Je le considère un moment, puis je m'en vais. Je reviens, l'oiseau saigne toujours. Puis, tout à coup, le sang sort en abondance et l'oiseau tombe de sa branche, mort.

Manie des sondages : la vingtaine d'élèves du programme de musique du Campus Notre-Dame-de-Foy organisent un *party* de fin d'année. Sur une feuille affichée au mur, on demande aux élèves d'indiquer leur choix quant à l'heure, au lieu et au prix qui leur conviennent. Ça devient compliqué de s'amuser.

À l'heure qu'il est.
Journal 1996-1997 (1998)

1996

MAI

[Retour à la table des matières](#)

1^{er}. Vive polémique en France au sujet de la prise de position de l'abbé Pierre en faveur de Roger Garaudy. Ce dernier vient de publier un volume dans lequel il reprend la thèse des historiens révisionnistes selon laquelle l'Holocauste ne serait qu'un épiphénomène de la grande tuerie des années 1939-1945. L'abbé Pierre, pour se justifier, invoque sa très vieille amitié pour Garaudy. Là contre, on peut invoquer l'adage antique *Amicus Plato, magis amica veritas*.

8. La Fondation Lionel-Groulx prépare une anthologie de son œuvre. On a demandé à une quarantaine de personnes de fournir des suggestions de morceaux pour ladite anthologie. J'ai d'abord pensé de m'abstenir de répondre, puis je me suis ravisé. La bibliothèque du Campus contient un grand nombre d'ouvrages de Groulx. J'en emprunte une bonne douzaine : les deux volumes de son journal, les quatre tomes de ses mémoires, etc. Je lis plusieurs centaines de pages et j'en tire une douzaine de suggestions. Au fond, je suis heureux d'avoir eu cette occasion. Je découvre, en tout cas, la dimension colossale de son oeuvre. Il est vrai qu'il est mort à 89 ans. Il est surtout vrai qu'il a beaucoup travaillé et, pendant longtemps, presque gratuitement, n'étant aucunement prébendé.

Au début du siècle, il était professeur au collège de Valleyfield. Il a connu très tôt les petites infamies de l'envie, telle qu'elle peut se manifester dans les milieux ecclésiastiques. Au bout du compte, on l'a expulsé du séminaire, profitant du fait qu'il était en vacances à l'extérieur. Quand il est rentré, ne sachant rien, il a trouvé ses effets dans le corridor devant sa chambre !

Note postérieure :

Je n'ai eu aucune nouvelle de ladite Fondation. Même pas un accusé de réception de ma petite contribution qui m'a quand même demandé plusieurs heures.

11. Dossier pour et contre la légalisation du mariage entre homosexuels dans *The New Republic* (6 mai 1996). Pour justifier le mariage aussi bien entre homosexuels qu'entre hétérosexuels, Jonathan Rauch avance deux raisons fondamentales : *to tame and to cure*. En clair, le mariage est l'institution la plus apte à dompter les mâles et à pourvoir aux soins mutuels en cas d'accidents (maladie, infirmité, vieillesse). C'est gai !

24. À la une de *La Presse*, on lit ceci :

- Un religieux (montréalais) est accusé de cruauté envers une mouffette. Il est passible de six mois d'emprisonnement et d'une amende de 2 000 \$.
- Sept moines trappistes français égorgés en Algérie.

On peut se demander laquelle des deux sociétés est la plus civilisée. Ou, en tout cas, la moins anesthésiée par le progrès et ce qu'on appelle la démocratie, le mot fétiche des sociétés libérales et techniquement développées.

25. Avec Mme Cadrin-Pelletier, sous-ministre associée, et Paul Tremblay, je participe à un colloque organisé par les Dominicains de la Grande-Allée sur la confessionnalité scolaire. La rencontre dure toute la journée. Faible assistance : une trentaine de personnes, manifestement encadrées par des membres de *l'Opus Dei*. (Cf. Document 5)

28. Je reçois aujourd'hui les exemplaires d'auteur de mon journal : *Les années novembre*.

Quelques dédicaces :

À François Caron, sur l'air du Roi *Dagobert*, d'après Péguy : « Tous les ans Dagobert / Se payait un Jean-Paul Desbiens ; / Le grand saint Éloi/Disait toutes fois : Livres qu'achetez/Sont fort mal portés ;/Ne tenez auteurs / Que des colporteurs ; / Livres qu'achetez / Seront mal notés ; / C'est vrai, disait le roi ; / Mais les lisait en tapinois. »

À André Naud : « Quand je pense à vous, je pense à un homme qui a de la classe. J'ai une admiration de vieille date pour vous. Pour votre netteté. je ne sais plus quelle sainte, à qui on demandait après une vision : "Dieu, comment vous a-t-il paru ?" répondait : "Nettezza." Note : j'ai retrouvé qu'il s'agissait de Catherine de Gênes, citée par Claudel dans son Journal. »

À Christian Nolin : « Dont le prénom est prophétique. Saute-ruisseau annuel. Finira par enregistrer le destin dérisoire des colibris, des hirondelles et autres insectes de l'histoire. Puisse-t-il découvrir que le sens de l'histoire, c'est Jésus. »

30. Je goûte à la chirurgie d'un jour. J'étais atteint depuis quatre ou cinq ans de la maladie dite de Dupuytren. Cette maladie entraîne le repliement progressif d'un doigt. J'en étais rendu avec l'auriculaire presque collé sur la main. L'opération se fait sous anesthésie locale, de sorte que l'on peut suivre l'opération, si l'on veut. Ce que je fais.

À l'heure qu'il est.
Journal 1996-1997 (1998)

1996

JUIN

[Retour à la table des matières](#)

8. Départ pour Laterrière, en autobus. Je couche chez Guy Lemire. Le lendemain, rencontre avec une dizaine de professeurs de français et de linguistique. Vers 15h, je rencontre brièvement Mozart avant de reprendre l'autobus pour Québec.

16. Bonne rencontre et souper avec Laura et Jacques. Laura, après une rémission de huit mois, connaît de nouveau les agréments de la chimiothérapie. Je lui remets un exemplaire des *Années novembre* avec, comme dédicace, un seul mot : À Laura, exploratrice.

20. Hier, témoignage au Palais de justice de Montréal dans la cause de la juge Andrée Ruffo. Le banc est occupé par cinq juges désignés par le Conseil de la magistrature. Les avocats de la défense sont André Joli-Cœur et Louis Masson. C'est Me Joli-Cœur qui m'a demandé d'apporter mon témoignage « d'expert ». Pour me faire expliquer les procédures, j'ai rencontré André Joli-Cœur et Louis Masson à trois reprises. J'avais lu entretemps un dossier de plus de 200 pages

format 81/2 sur 14 po. Beaucoup de mots pour rien, absolument rien, dans tout ça. Un second « expert » était Laurent Laplante.

L'audience commence à 10h. Je témoigne en premier, parce que j'avais demandé d'être libéré vers 13h, vu que j'avais un engagement à Radio-Canada. En fait, l'enregistrement prévu avait été annulé la veille, pour cause majeure : la mort subite de la sœur de Pierre Maisonneuve, l'animateur. Laurent Laplante, par contre, voulait rentrer tôt. J'ai averti les avocats de ma liberté quant à l'horaire, mais ils ont décidé de ne point changer leur stratégie. C'est leur mot.

La première partie de mon expertise se termine, je pense, vers 10 h 45. L'avocate assistante (je ne garantis absolument pas l'exactitude de mes termes techniques, en l'occurrence) demande alors un délibéré, lequel dure une bonne demi-heure. À la reprise, on déclare que je ne suis pas reconnu comme expert, mais que l'on veut bien entendre quand même mes opinions. J'ai l'impression de parler à vide et, pour ainsi dire, par charité. Vers 12h 15, ajournement pour le dîner, à la cafétéria du Palais, où se trouvent une bonne centaine d'élèves du secondaire ou du primaire, je ne sais. Je dîne sans appétit avec les deux avocats, Mme Ruffo et Laurent Laplante. Un peu avant l'ajournement, Laurent Laplante avait commencé son témoignage. Il reprend à 14 h et la manœuvre se termine à 15 h.

Laurent Laplante n'avait pas été autorisé à assister à ma prestation. Mais moi, vu que mon témoignage était terminé, je pouvais assister au sien. Laurent Laplante, beaucoup plus familier que moi avec ce genre de parade, fait un excellent numéro. Il sinue, s'allonge, bref, il va, à mon sens, *ultra petita*. Il en met plus que le client en demande. Mais c'est peut-être justement ce qu'exige cette comédie.

Pour ma part, hormis la récitation de mon CV, j'avais préparé un texte que j'ai placé en annexe. Au total, je me demande bien pourquoi je me suis laissé embarquer dans cette comédie. (Cf Document 6)

22. « Un maître, c'est trente ans de gagnés d'avance. » (Guitton, *Dialogues avec Monsieur Pouget*, Grasset, 1954) Certes, en l'occurrence, Guitton parle d'un grand maître. Il demeure vrai qu'un simple bon maître, pour parler familièrement, fait gagner du temps à un élève. Un élève fait plus qu'un an en un an, s'il est accompagné d'un bon maître. Il fait des bonds, même à son insu, et à celui du maître aussi. On peut étendre cette remarque à d'autres rencontres. Je me souviens, par

exemple, d'une remarque de Pierre Martin, au moment où je me trouvais en un passage serré : « Beaubien (c'est ainsi qu'il m'appelait), il y aura toujours quelqu'un pour t'aider. »

24. À titre de membre du Conseil de l'Ordre national du Québec, je dois me rendre au parlement de Québec pour 9 h, afin de recevoir les nouveaux membres de l'Ordre avant la cérémonie officielle de remise des insignes qui commence à 9 h 30. Je demande au chauffeur du taxi de me conduire au parlement. Il me dit : « Si on peut s'y rendre ! » Il m'apprend alors qu'il y a eu une grave émeute toute la nuit.

Effectivement, l'entrée principale est bloquée. Des policiers sont postés un peu partout. Le terrain devant l'édifice est jonché de débris, de tessons de bouteilles de bière. Vu que j'ai une bonne demi-heure d'avance, je marche sur le trottoir. J'entends trois hommes d'âge mûr dire : « Ça nous fait une belle image pour les touristes. » Comme si cela avait une quelconque importance ! Ville touristique, ville servile.

J'observe du coin de l'œil des petits groupes de jeunes qui circulent devant le parlement. Les garçons et les filles ont les cheveux bariolés ou coupés à l'iroquoise. Il doit falloir beaucoup de soin pour s'habiller comme ils le sont. Autant que pour porter veston et cravate, comme je fais !

La cérémonie se déroule comme à l'accoutumée. C'est la première fois que je vois Lucien Bouchard de près. Il est obligé de se déplacer ou de se lever plusieurs fois durant la cérémonie. Sa jambe artificielle l'embarrasse beaucoup. On s'en aperçoit un peu quand on le voit à la télévision, mais de près, on mesure que chacun de ses déplacements exige une ou deux décisions qui sont assumées par mode de réflexe quand on n'est pas infirme. Au demeurant, il dégage un air de force. Sa femme n'est pas jolie ; elle est belle.

J'ai l'occasion de parler longuement avec la vedette des nouveaux membres : Guy Mauffette. Je dis vedette, car il l'est naturellement, et après un silence social de près de 30 ans.

Après la cérémonie, vers midi, je fais le tour du parlement avec Arthur Tremblay. Le saccage est beaucoup plus considérable que je ne l'aurais pensé. Toutes

les fenêtres du rez-de-chaussée, sur deux faces, sont cassées, de même que beaucoup de fenêtres du second étage et même quelques-unes du troisième. La porte de la bibliothèque a été défoncée. Nous parlons avec un groupe de jeunes, tous de la région de Montréal, assis sur le gazon. Étaient-ils ou n'étaient-ils pas de l'émeute ? Comment savoir ? Ils ne sont pas hostiles ; ils ne sont pas non plus désapprobateurs de l'événement. Nous demandons : « Mais pourquoi le parlement ? » Un jeune homme répond : « Parlementerie », sans autres mots.

Nous pénétrons sur les Plaines. Nous croisons un autre groupe, qui nous paraît, comment dire ? encore un peu « en voyage ». Je dis à Arthur : « Ceux-là, on ne leur parle pas. » Mais l'un d'eux nous interpelle : « Avez-vous l'heure ? » Nous engageons la conversation. Ils sont de la région de Hull. Nous cherchons des pistes d'explication. Nous ne tirons pas grand-chose. Je dis à Arthur : « Nous ne comprenons pas, nous deux. Comment peuvent-ils comprendre, eux ? »

Au fait, qu'y a-t-il à comprendre ? L'explication par les comportements irrationnels de n'importe quelle foule ne suffit pas, puisqu'il faut d'abord répondre à la question : pourquoi une foule, à tel moment, à tel endroit ?

25. Les journaux du jour sont pleins de photos et de commentaires. La télévision nous donne et redonne des images prises la nuit dernière. Lune des plus saisissantes, c'est celle d'un gros tuyau de béton de quatre ou cinq pieds de diamètre et de six ou sept pieds de longueur que des manifestants sont allés chercher sur le chantier tout près et ont fait rouler sur la foule d'émeutiers et de policiers. Cette masse aurait pu écraser à mort plusieurs personnes. Il ne s'est rien produit.

Parmi les émeutiers du 24 juin, plusieurs détenus se sont plaints de n'avoir eu à manger que des sandwiches au creton pour déjeuner.

29. Lecture de la messe du jour : Pierre vient d'être arrêté par Hérode. Il doit comparaître le lendemain et être massacré. Il est en prison, gardé par quatre escouades de quatre soldats. Les Actes précisent que Pierre dormait. Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il n'était pas anxieux ! Dans le même ordre d'idées, Ignace d'Antioche écrivait dans le corps de garde en attendant de se faire dévorer par les

lions romains. Je trouve cette remarque dans Guitton, *Dialogues avec Monsieur Pouget*, Grasset, 1954.

Critère pour juger les dénonciateurs de la technique : Avez-vous un appareil téléphonique, un appareil de télévision ? Voyagez-vous à pied ? Utilisez-vous un four à micro-ondes ? Êtes-vous déjà allé chez un dentiste ?

Critère pour juger les dénonciateurs des multinationales : Avez-vous déjà mangé une banane ou un kiwi ? D'où viennent les jeans ou les chaussures que vous portez ?

30. Ouverture de la retraite annuelle à 20 h. Nous sommes 32 frères. La moyenne d'âge est de 67 ans. Cette année, c'est une infirmière qui agit comme personne-ressource. Autrement dit, elle remplace les Pères prédicateurs de naguère et de jadis. Le thème de la retraite : Pour vivre une retraite en santé. Mais attention ! Retraite, en l'occurrence, signifie non pas l'exercice annuel de prière, de méditation, de silence. Il signifie : la retraite au sens social du terme. La cessation des activités professionnelles.

À l'heure qu'il est.
Journal 1996-1997 (1998)

1996

JUILLET

[Retour à la table des matières](#)

1er juillet. Notre prédicatrice nous donne des cours d'hygiène élémentaire : comment respirer, comment tousser, comment éternuer, comment mastiquer, quand et comment déféquer. C'est à pleurer. Long numéro, évidemment, contre la boucane. Comme si c'était le problème numéro un de la vie communautaire. Il n'y a pas, il n'y a plus, 10 frères qui fument dans toute la province communautaire. Et puis, tous ces conseils de CLSC infantilisent. Les frères meurent plus vieux que la moyenne de leurs contemporains. Ils ont donc trouvé moyen de respirer, de mastiquer et de déféquer convenablement !

La prédicatrice nous a distribué des documents comme on en trouve dans les salles d'attente des hôpitaux, des dentistes, des CLSC et même des salons de coiffure. Comme on en trouve, à pleines pages, dans les journaux et les magazines. Il me semble qu'il y a autre chose à dire à une trentaine de vieux frères.

Pour tout arranger, la prédicatrice ne respecte pas le temps convenu pour ses entretiens. Elle dépasse la durée annoncée, même si quelqu'un est chargé de lui rappeler que le temps est expiré. Je n'ai jamais enduré ce manque de respect. Je me demande si notre prédicatrice, qui est dans la cinquantaine avancée, sinon dans la petite soixantaine, ne s'est pas trouvée une clientèle facile et payante pour

sa troisième carrière, pour sa « retraite en santé ». Elle a déjà « fait » trois ou quatre communautés de frères, auditoires doublement captifs, puisque obligés de faire retraite annuelle et n'ayant aucun choix des thèmes ni des prédicateurs(trices). Après le deuxième entretien, je décide de rester dans mon bureau. Mais, dira-t-on, si le tiers des frères, mettons, faisaient la même chose ? Réponse : cela ne se produira pas. Et à supposer que cela se produisît, il aurait bien fallu que la prédicatrice et le Provincial ajustassent leur flûte.

5. Frère Christian Germain quitte la résidence aujourd'hui. Il a pris sa retraite à la fin de l'année scolaire, après 40 années d'enseignement, dont 24 ici, au Campus. Il a 61 ans.

Je lui écris un petit mot :

J'envisageais de t'écrire un mot, mais j'avais oublié que c'est aujourd'hui que tu quittes la résidence.

Je veux d'abord te répéter que tu as pris une bonne décision en prenant ta retraite maintenant. Tu ne le regretteras pas. Au demeurant, il s'agit d'une rupture. Ce n'est pas la première que tu vis et ce ne sera pas la dernière. La racine du mot rompre porte l'idée d'arracher, mais aussi l'idée de sorcier et l'idée de route. Tu romps avec ta vie professionnelle, dont presque un quart de siècle au Campus. Ce n'est pas rien. Dans ma propre vie, j'ai remarqué que les ruptures ou, en tout cas, les changements radicaux avaient toujours été des occasions de renouvellement et de dynamisme nouveau et imprévu.

Dans le psaume 131, on trouve ceci : « Je tiens mon âme égale et en silence, comme un enfant repu sur le sein de sa mère : *sicut ablactatus super matrem suam*. »

Remarque altière de Bossuet : « Après la mort, nos cellules retournent dans le commerce. »

Comme chrétien, je n'ai pas le droit de juger les autres. Pour la même raison, les autres non plus n'ont pas le droit de me juger. Moralité : ne point se soucier du jugement des autres. J'en suis loin.

14. Départ pour Joliette avec Bruno. Je compte y passer quatre ou cinq jours. De la bibliothèque de la maison, je retire *La manne du désert*, de Thomas Merton (Editions de l'Orante, 1954). Je note : « Le mystère du Christ est intemporel : nous y entrons cependant en consacrant la petite part d'histoire et de temps qui est la nôtre ; et nous y parvenons par la liturgie et son accomplissement ascétique. Et voici le secret des Psaumes : ils contiennent tout ce qui compte pour un chrétien de l'histoire du monde, parce que d'une manière mystérieuse et quasi sacramentelle, par la vertu de leurs relations intimes avec le sacrifice de la messe, la Rédemption du monde y est réalisée. » [...] L'histoire d'Israël, c'est-à-dire celle du peuple de Dieu - l'Église - est aussi l'histoire de chaque âme dans l'Église. »

Prendre Jésus à part, l'entraîner dans la solitude, pour lui réclamer, comme firent souvent les Apôtres, ma part de lumière.

De moins en moins de réponses nous sont données, à mesure que l'on vieillit, parce que l'on approche du moment où, de mort des questions en mort des questions, la réponse est plus proche.

Dans la pire détresse, dans la sécheresse la plus totale, on a encore la possibilité de croire à même la foi des autres en s'unissant, ne fût-ce que physiquement, à leur prière.

Je marche seul pendant une heure sur la place Bourget, qui est le centre commercial de Joliette. Toutes les boutiques, tous les magasins annoncent des soldes quand ce ne sont pas des liquidations pures et simples.

Je commence la lecture de *Frère François*, de Julien Green. Je « n'embarque » pas vraiment. La raison en est, je pense, que je connais trop l'histoire : depuis que je sais lire, je connais l'anecdote du loup de Subiaco et cent autres traits de sa vie.

Mon séjour : une autre *preview*. Je veux dire : le spectacle de ce que je serai, que j'ai même commencé à être.

19. Avant hier, téléphone de Laurent Béliveau, père du Saint-Sacrement. Je l'ai connu à l'hôpital Laval, en 1947. Pendant plus de deux ans, nous avons partagé la même chambre. Durant son séjour à l'hôpital, il avait subi une thoracoplastie en « trois temps », comme nous disions dans l'argot local. L'opération consistait

en l'ablation de trois côtes, en vue de comprimer le poumon le plus atteint et de circonscrire l'étendue des surfaces envahies par les bacilles. Trois ou quatre mois après le premier temps, c'était le deuxième, puis le troisième temps. Une forme de boucherie, mais l'état de la science, à l'époque, conduisait à pratiquer cette médecine mécanique.

J'ai beaucoup joué aux échecs avec lui, jusque de part en part du bol de toilette, pour déjouer le couvre-feu, Laurent a pu quitter l'hôpital avant moi. Je ne l'avais pas revu depuis près de 40 ans. Je lui rends visite ce matin. Il m'apprend qu'il sort à peine de très grosses maladies : hydrocéphalie, congestion pulmonaire. Il est encore très affaibli.

Un confrère qui déménage ses pénates me remet, à toutes fins utiles, le numéro spécial du *Devoir* publié à l'occasion du 50e anniversaire du journal (29 janvier 1960). Attendant ! D'abord, les photos. Hormis Henri Bourassa lui-même, tous les artisans et collaborateurs ont leur face d'il y a 36 ans : Filion, Laurendeau, Laporte, le père Angers, G.-H. Lévesque, Gérard Dion, Trudeau, Normand Hudon, Germaine Bernier. J'en passe.

Je relève quelques titres ou citations :

Jean-Charles Falardeau : « Notre culture : un phare ou une lampe du sanctuaire ? Une collectivité qui discute d'éducation est sauvée. »

Gérard Filion : « Pas besoin de dire que *Le Devoir* repoussera avec la dernière vigueur les propositions de ceux qui s'expriment en faveur de l'école neutre et les actes de ceux qui, tout en protestant de leurs intentions droites, nous donnent l'école d'État et l'instituteur fonctionnaire. Les uns et les autres sont également dangereux et méritent une égale réprobation. » Lire cela, à 36 ans de distance, c'est pas beau, non !

Pierre Angers, sj. : « Les collèges classiques et la culture. »

Jacques Poisson, à propos des *social scientists* de l'Université Laval : « L'internationalisme est leur dernier effort onomastique, mais, pour ceux qui appellent un chat un chat, ce terme signifie tout simplement assimilation progressive avec remords. »

Paul-Émile Gingras : « La promotion du laïcisme dans l'enseignement. »

Pierre Elliot-Trudeau, sur le développement économique du Québec : « Les Canadiens français rateront encore une fois le tournant. »

Le Congrès du travail du Canada répudie la juridiction des provinces sur l'éducation.

Castro : « Washington n'entend rien aux objectifs de la révolution. »

Raymond Barbeau : « Notre Gibraltar intellectuel, *Le Devoir*, incarne l'âme troublée et meurtrie du Canada français. »

Jean-Louis Roux : « Si nous ne parvenons pas à créer des œuvres dramatiques canadiennes valables, notre théâtre va mourir. »

International : « Paris laisse l'alternative aux insurgés d'Alger : De Gaulle ou la guerre civile. »

20. Il pleut et il vente fort depuis deux jours. Les nuages se déplacent d'est en ouest comme des navires de guerre en convoi.

Hier soir, ouverture des Jeux olympiques d'Atlanta, précédée de peu par l'écrasement d'un Boeing 747, quelques minutes après le décollage. Aucun survivant. Il va de soi que l'hypothèse d'un acte terroriste est vite soulevée, aussitôt démentie par les autorités, évidemment.

Note postérieure :

Neuf mois plus tard, on ne connaît toujours pas la cause de l'accident. Récemment (8 novembre), Pierre Salinger affirme détenir la preuve que le Boeing a été abattu par erreur par un missile d'un navire américain en manoeuvre dans les parages. Nouveaux démentis officiels.

21. Désastre à La Baie, Chicoutimi, Jonquière, une partie de la Côte-Nord, à cause des pluies abondantes des derniers jours : plus de 160 mm dans la seule journée d'hier. Des barrages cèdent, les rivières débordent, des milliers de maisons sont emportées par les eaux torrentielles. Dans ce pays, de mémoire d'hom-

me, on n'avait encore jamais connu une telle catastrophe. L'année est à pied d'œuvre, et fort efficace. Les politiciens aussi.

Les citoyens sont invités à donner de l'argent pour venir en aide aux sinistrés par le biais de divers organismes sous la coordination de la Croix-Rouge. Le slogan, il fallait s'y attendre : « Je donne. *J'y crois.* »

24. Hier, départ à 7 h pour Trois-Rivieres, en autobus. Je fais trois entrevues promotionnelles pour *Les années novembre* : radio CHLN, télévision CHEM, journal *Le Nouvelliste*. Vers 14 h, je suis rejoint par Jean Paillé avec qui je visite le Musée des arts et traditions populaires. Bonne rencontre avec Gilles Boulet, directeur du Musée. Je pars ensuite avec Jean Paillé pour Hérouxville où il a sa maison de repos qu'il a appelée Sûre-la-Montagne.

Effectivement, elle est bâtie sur un piton rocheux à plus de 100 pieds au-dessus de la vallée. Elle est en bois rond. Il y travaille depuis une quinzaine d'années. Il y a entassé 100 souvenirs et objets d'art, y compris une épinette d'époque. Ma chambre est au sous-sol, lequel a été creusé à même le roc, de sorte que le lit repose en partie sur le rocher. Je reviens à Sainte-Foy par l'autobus de 10 h.

Jean me demande d'écrire un mot dans son « livre d'or ». Cela donne ceci :

Les plus beaux bruits sous la lune :

- une cataracte ;
- un train qui siffle dans la nuit ;
- le bruit du vent dans les arbres ;
- les pas d'un cheval sur un pave ;
- un concert de rainettes
- un soir de printemps ;
- un rire de fillette ;
- une volée de cloches.

Bonum est sui diffusivum

L'Être, l'Un, le Bon, le Beau, la Vérité, le Bien, pour être parfaits, doivent être partagés.

Dieu se « partage » et cela donne la Trinité. Le Père se partage et cela donne la création. Le Fils se partage et cela donne l'Eucharistie. L'Esprit se partage et cela donne l'Église. Cela était, est et vient.

En foi de quoi

Jean Paillé « n'oublie pas l'hospitalité, car c'est grâce à elle que, sans le savoir, certains ont hébergé des anges. » (He 13,2) Dans mon cas, mon ange gardien, certes !

30. Entrevue téléphonique sur Radio-Côte-Nord, pour la promotion des *Années novembre*.

À l'heure qu'il est.
Journal 1996-1997 (1998)

1996

AOÛT

[Retour à la table des matières](#)

1er. Entrevue téléphonique à Radio-Canada de Chicoutimi, pour les mêmes fins.

Tous les matins, je me lève à 5 h. Je n'y suis aucunement tenu par le règlement, si tant est qu'il en subsiste encore dans la situation où je me trouve. J'ai deux heures libres devant moi avant la messe. C'est un privilège et un luxe. Combien de mères de famille, combien de travailleurs se lèvent à la même heure, sont tenus de lever un ou deux enfants, de préparer un lunch ou le déjeuner, de sauter dans une auto ou d'attendre un autobus, etc. ? C'est ainsi que je croise tous les matins les livreurs de journaux pour le Campus et les maisons environnantes. À quelle heure commencent-ils leur tournée ?

2. Visite non annoncée d'un prêtre qui accompagne un groupe. Il voudrait dire sa messe avant l'arrivée du groupe. Je prépare le nécessaire. Après sa messe, il me rejoint dans mon bureau. Il s'appelle Cadoret. Il me récite les premiers mots d'un cantique de l'époque : « Ô Seigneur qu'adoraient nos pères ! »

3. Funérailles, à Saint-Jean-Port-Joli, d'un frère de Jean-Marie Laurendeau.

5. Par un curieux détour, je reçois une lettre d'une Française de Grenoble qui m'apprend la mort de Jacques Faravel, avec qui je m'étais lié d'amitié durant mon séjour d'études en Suisse, en 1962-1964. Je réponds :

Anne Sibilot, Grenoble

Madame,

Votre lettre du 28 juillet me parvient ce matin. J'ai bien connu les Faravel durant mes études à Fribourg. Lors d'un second (bref) séjour, en 1965, je les ai rencontrés de nouveau. Ils habitaient alors à Martigny. Durant cette visite, nous étions allés à Grenoble, justement. Par la suite, nous avons correspondu régulièrement pendant plusieurs années, puis nous nous sommes perdus de vue, si je puis dire. La dernière lettre que je retrace dans mes vieux papiers est datée du 25 septembre 1968.

Je rencontrais souvent les Faravel. Jacques m'avait fait visiter quelques-unes des églises qu'il avait contribué à concevoir et à réaliser. En 1964, j'avais passé une journée extraordinaire à visiter l'exposition nationale suisse, événement qui ne se produit que tous les 25 ans, comme vous savez sans doute. C'est plus tard, je pense, qu'il s'était mis à peindre.

Je vous remercie d'avoir pris la peine de m'annoncer la mort de Jacques. Je note que Thérèse habite toujours dans le canton du Valais. Je lui écris aujourd'hui même.

Je vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments respectueux.

P.S. Je suis Canadien et Québécois, comme on est Espagnol et Catalan, je suppose. Ou Français et Breton.

Lettre à Thérèse Faravel

Thérèse Faravel, Martigny, Suisse

Chère amie,

Dans une lettre datée du 28 juillet, votre amie de Grenoble, Anne Sibilot, m'apprend la mort de Jacques, survenue il y a deux ans. Elle me dit la peine que vous avez eue, mais aussi le baume que représente pour vous votre petit-fils, Jérémy, fils de Jean.

À une telle distance de l'événement, je ne veux pas vous proposer de dissertation. On entre difficilement dans la peine des autres, même quand elle est toute proche dans le temps et dans l'espace. Je m'assure, toutefois, que l'amitié de Madame Sibilot vous aura été précieuse, et qu'elle continue de l'être. Sa lettre en est la preuve.

Je préfère donc me remémorer les délicieuses rencontres que nous avons eues à Fribourg, d'abord, et à Martigny, ensuite. Peu avant mon retour au Canada, nous avons passé une journée extraordinaire à visiter l'exposition nationale suisse à Lausanne. En 1965, j'étais retourné à Fribourg pour mettre la dernière main à ma thèse. Vous étiez venus me cueillir à Genève, je pense. Nous avons fait le trajet en auto vers Martigny. Nous avons visité le barrage de Vence. Nous étions allés à Grenoble. Jacques m'avait fait découvrir Brel et San-Antonio !

À ce moment-là, j'étais fonctionnaire au ministère de l'Éducation. En 1970, j'étais éditorialiste en chef à La Presse, un quotidien de Montréal. Par la suite, j'ai été 10 ans directeur général au Campus Notre-Dame-de-Foy, dans la banlieue de Québec ; provincial de ma communauté au Saguenay-Lac-Saint-Jean pendant cinq ans, etc. je suis à la retraite depuis janvier 1991.

La lettre de Madame Sibilot m'a donné l'idée de fouiller un peu dans mes vieux papiers. J'ai retrouvé plusieurs lettres de vous à moi, et l'inverse. Les derniers documents retracés sont une coupure de la Gazette de Lausanne, une lettre de Jacques datée du 31 mai 1967 et une lettre de vous, datée du 8 mars 1967.

Malgré la nouvelle qu'elle contenait, il demeure que la lettre de Madame Sibilot m'aura permis de renouer contact avec vous et de revivre de précieux souvenirs.

6 Entrevue avec Marie-Ève Gérin, une jeune journaliste, stagiaire au *Soleil*, à propos des *Années novembre*. Il est manifeste que la jeune fille a lu le volume avant de me rencontrer, ce qui n'était pas le cas des quatre ou cinq journalistes que j'ai rencontrés ces dernières semaines. Bienvenue ferveur des débutants !

Le même jour, une inconnue me téléphone au sujet du volume. Elle a plutôt aimé, mais elle n'aime pas ma face en page couverture ! Que voulez-vous que la bonne y fasse ?

13. Visite de Rosaire Bergeron, qui fut longtemps professeur au Campus. Ce frère du Sacré-Cœur, docteur en philosophie, enseigne depuis dix ans au grand séminaire de Maroua, dans le nord du Cameroun. Le peu de temps libre qu'il lui reste, il le consacre à visiter les prisonniers. Il me parle longuement de l'innommable misère de ces pauvres hommes qu'on laisse pratiquement mourir de faim et de chaleur dans des lieux immondes. Il les visite régulièrement, leur donne un peu d'argent, des vêtements, de la nourriture. Ce qui n'empêche pas qu'il a été lui-même cambriolé à plusieurs reprises. Quelques jours avant son retour au Québec, il s'est fait voler tout son argent et beaucoup d'effets personnels. Il y a peu, on l'a averti qu'il était en danger de mort. Il me raconte tout cela les larmes aux yeux, mais sans ressentiment.

18. Avant hier, souper, à Québec, avec Jean O'Neil et Janouk Murdock. Ce matin, j'écris à Jean O'Neil. (Cf. Document 7)

19. Je suis en train de lire *Le prix de la grâce*, de Dietrich Bonhoeffer. Le livre commence ainsi : « La grâce à bon marché, c'est la grâce considérée comme une marchandise à liquider, le pardon au rabais ; la grâce servant de magasin intarissable à l'Église, où des mains inconsidérées puisent pour dispenser sans hésitation ni limite à la grâce non tarifée, la grâce qui ne coûte rien. Car on se dit que, selon la nature même de la grâce, la facture est d'avance et définitivement réglée. Sur la foi de cette facture acquittée, on peut tout avoir gratuitement. Les dépenses engagées sont infiniment grandes, par conséquent les possibilités d'utilisation et de

dilapidation sont, elles aussi, infiniment grandes. D'ailleurs, que serait une grâce qui ne serait pas une grâce à bon marché. »

Ces réflexions sont terriblement exigeantes. Il serait trop simple de dire que c'est du luthéranisme. En tout cas, ces propos me rejoignent et me condamnent. De plus, leur auteur a payé de sa vie, ce qui est toujours une assez bonne caution. J'ai à l'esprit, en écrivant ces lignes, le passage de l'appel de Jésus au publicain Matthieu. Matthieu était un publicain, un pécheur public, un voleur et, en plus, un collaborateur des Romains. Le passage de l'Évangile en question se termine comme ceci : « Je ne suis pas venu appeler des justes, mais des pécheurs. » (Mt 9, 13) Fort bien ! Jésus est venu appeler les pécheurs, mais non pas pour les confirmer dans leur état de pécheur. Jésus dit à Matthieu : « Suis-moi. » Dès l'instant, Matthieu devenait disciple de Jésus. Et lui aussi, comme son Maître, a cautionné sa décision de sa vie.

Et revoici Bonhoeffer. Dans un long commentaire sur l'épisode du Jeune homme riche, Bonhoeffer écrit : « Voilà la somme de tous les commandements, le jeune homme doit vivre dans la communion du Christ, le Christ est le but des commandements. Ce Christ se trouve maintenant devant lui et l'appelle. Aucune échappatoire n'est plus possible en direction du mensonge du conflit éthique. Le commandement est clair : Suis-moi. »

Au début de la rencontre en question, on le sait, le jeune homme pose des questions. Là-dessus, Bonhoeffer note : « Le diable seul offre une solution au conflit éthique : continue à poser des questions, tu ne seras pas obligé d'obéir. » Le diable avait d'ailleurs utilisé la même tactique avec Adam et Ève. Le « conflit éthique », le péché originel : l'arbre du bien et du mal. « Décidez de votre bien ; décidez de la vérité. Vous êtes majeurs, non ! » Mais Jésus : « Pourquoi m'appelles-tu bon ? Dieu seul est bon. »

Le chrétien s'échappe à lui-même. Il est à noter que les premiers chrétiens ne se sont pas nommés eux-mêmes « chrétiens ». Ils furent ainsi nommés par ceux qui les voyaient vivre et, surtout, prier. (Cf Ac 11, 26) Le vrai chrétien ne s'arrête jamais à se dire ou à se penser chrétien. Il y a beaucoup plus de chrétiens inconnus (et d'abord d'eux-mêmes) qu'il n'y en a de déclarés. Chrétien inconnu, comme on dit, Soldat inconnu. Encore que le Soldat inconnu était immatriculé comme soldat. Le chrétien suit Jésus, même sans le savoir, comme un alpiniste suit le

premier de cordée. En alpinisme, le second ou le dernier de cordée n'a qu'une préoccupation : mettre ses pas dans les pas (ou les crampons) du précédent. Et voilà pourquoi, au bout du compte, le chrétien ne sera jamais immergé dans le politique. Le chrétien est un bon citoyen, là où la citoyenneté a quelque sens. Tertullien (155-222 a.d.), le premier apologiste, le proclamait. Le chrétien est d'abord le sujet du Seigneur Jésus, nonobstant les sondages, les référendums et autres prestidigitations « démocrateuses ».

21. Entrevue à RDI pour la promotion des *Années novembre*. Je me prête à ça. Il le faut bien. Mais, au fond, le faut-il ? Je ne sais plus trop. Certes, on écrit pour être lu, et pour être lu, il faut se promouvoir ou être l'objet de promotion. Et après ? Pascal n'est jamais passé à la télé. Par contre, Jean-Paul II passe à la télé. Mais je mesure très bien deux choses :

- La superficialité des apparitions à la télé.
- Le côté dérisoire de la notoriété et, beaucoup plus généralement, le côté dérisoire de l'existence humaine.

Il me semble, mais c'est une réflexion hypothétique, que si je n'avais pas la foi en Jésus, je serais un anarchiste (à supposer que j'en aie le courage), ou un clochard, chose qui ne demande aucun courage ponctuel, mais chose qui repose sur un choix de vie. Et ceux qui ont fait ce choix de vie en paient le prix, périodiquement pris en pitié par les médias, ou bien (pour un sur dix mille d'entre eux) s'en sortent par l'écriture. On dira ce que l'on voudra, il n'y a que l'écriture. Job l'avait bien compris, lui qui voulait que sa plainte fût gravée dans le roc, pour l'information des galaxies.

22. Retour à Québec par autobus, après l'entrevue (médiocre, à tous égards, y compris moi-même). Le lendemain, pour le retour, j'attends mon tour sur le quai d'embarquement. Quelqu'un me propose de prendre le Grand Express. Je lui dis : « J'ai un billet pour l'autobus régulier. » Il rétorque : « Allez ! Allez ! » Précisons que le trajet Québec-Montréal ou l'inverse coûte deux fois plus cher dans cet autobus que le voyage régulier dans les boîtes à peuple ordinaires. Or, qu'y a-t-il de plus dans cet autobus ? Ma foi ! Rien. La boisson est interdite, la boucane aussi.

Peut-être y sert-on un déjeuner pour gorilles, le matin, à 7 h. Je n'ai pas vérifié. Chose certaine, je ne paierai jamais deux fois plus cher pour voyager dans une boîte à peuple. De toute façon, le service entre Québec et Montréal me convient. Le problème, c'est les passagers qui embarquent, une fois que vous êtes assis. Ils vous écornent la tête avec leur sac à dos, et ils se mettent à raconter leur vie. Je crois savoir : les autobus haïtiens, c'est pire. Les autobus camerounais aussi. J'ai vu. De quoi je me plains ? Mais de rien, je vous assure. Après tout, on n'est pas obligé de sortir. Pascal : « Tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos, dans une chambre. »

Diminution de la terre :

- Ptolémée (11^e siècle) : l'Univers tourne autour de la Terre.
- Copernic (1473-1543) : la Terre tourne autour du Soleil.
- La NASA : la vie a existé sur Mars.

Dernière (dernière ?) frontière : la vie aurait existé en dehors de la Terre. Mais la vie réflexive (intelligente) n'existe, jusqu'à plus ample informé, que sur la Terre. Le *Time Magazine* du 26 août fait tout un plat à ce sujet. Mon Dieu ! On n'avance pas ! On recule ! Dans son livre *Dialogues avec Monsieur Pouget*, Guitton discute de la pluralité des mondes de façon autrement plus radicale. Il n'est pas le premier à le faire. Je dirais que les chrétiens ont un intérêt (ou une curiosité particulière) à ce sujet, car ils croient à l'incarnation du Fils de Dieu.

Ce que je retiens des lectures au sujet de la vie sur Mars, c'est ceci : ainsi donc, l'homme ne serait pas SEUL. Et que devient mon *credo*, là-dedans ? Réponse : il ne bouge pas. Je le récite, tous les matins, vers 5 h 30. Je crois en Dieu Créateur. Je crois en Jésus mort et ressuscité. Je crois surtout (si j'ose dire) en l'Esprit. Là-dessus, je fais ma petite promenade quotidienne, beau temps, mauvais temps ; chaud temps, froid temps. Du moins, tant que je le pourrai. Et quand je ne le pourrai plus, ben, Seigneur Jésus, on verra.

Après quoi, je fais mes petites dévotions, après quoi, je déjeune. Et comme, à ce moment-là, je suis debout depuis presque trois heures, j'ai faim. Mais j'ai de quoi manger. C'est une grâce quotidienne que 80 % de l'humanité n'ont jamais connue. Cela étant, ose te plaindre de quoi que ce soit.

Ainsi donc, on fait tout un « barda » avec une vie cellulaire (non encore prouvée scientifiquement) sur Mars. Mon idée là-dessus est la suivante :

- a) S'ils sont plus fins que nous, ailleurs, en haut, en bas, à gauche ou à droite, qu'ils nous le signifient. Nous autres, on essaie de communiquer avec eux. Les chrétiens, en tout cas. Les catholiques, parmi les chrétiens, tous les jours, en plein Canon de la messe.
- b) Je me dis aussi qu'ils ne peuvent pas être plus fins que nous. Ça se serait su. Je dis : « Ça se serait su. » Qu'en sais-je ?
- c) L'histoire est bien jeune. Peut-être sont-ce des anges, dont saint Thomas disait qu'ils surpassent infiniment le nombre d'êtres visibles. Le Credo de Nicée mentionne le Créateur des choses visibles et invisibles. Or, il y a infiniment plus de choses invisibles que de choses visibles.

Les intelligences galaxiques attendent peut-être notre maturation. Peut-être attendent-elles que nous soyons alphabétisés. Pour l'heure, nous sommes analphabètes en matière de bonheur. Je dis bonheur collectif ; je dis bonheur politique. Car, s'agissant du bonheur individuel, nous en sommes toujours à Caïn et Abel.

Pour en revenir aux anges ou à la vie sur Mars, cela ne m'inquiète aucunement. Surtout pas les anges. Je suis le Dauphin du Roi. Les anges ne sont que mes « gouvernantes ». Plus savants (pour l'heure), plus forts, plus tout. Mais non pas Fils de Dieu. La preuve, c'est que j'ai un ange gardien affecté à ma protection. C'est un dogme de la foi catholique. Il n'est pas syndiqué. Autrement, il aurait demandé depuis longtemps d'être affecté à quelqu'un d'autre. Ou bien, il aurait fait la grève des ailes.

24. En réponse à ma lettre du 18 courant, Jean O'Neil m'écrit : « N'aimez pas trop Jean O'Neil. » Aucun risque. Je suis d'une espèce pauvre en amour. Comme tous ceux de mon espèce. l'espèce humaine. Sauf, peut-être, les mères. Et encore, n'exagérons rien. Je serais plutôt porté à penser que c'est les pères qui aiment (non pas le plus, mais le mieux). Car aimer, c'est rendre libre. Or, les pères n'aiment

rien tant que de se débarrasser. Tandis que les « mômans » n'en finissent plus de clôturer. Leur physiologie enfermante les y porte.

Une vieille chanson du *Far West* est décisive : *Don't fence me in*. L'amour n'enferme pas. Il libère. Il libère jusqu'à la mort. Aimer, c'est mourir à tous ses caprices, à tous ses fantasmes, à tout son temps, à toutes ses petites ambitions. À tout. Je répète : à tout son temps. Or, le temps, c'est la substance de sa vie. Aimer comme Jésus (sans le savoir), c'est mourir à tout ça, sans s'en apercevoir, sans ressentiment. Car s'il y a ressentiment, il n'y a plus d'amour, fût-il, soi-disant, maternel.

28. Hier, avec Mozart, visite à mon neveu Michel à l'hôpital de Rivière-des-Prairies. Nous faisons le voyage aller-retour dans la même journée. Mozart couche à la résidence Champagnat. Pour lui, c'est un voyage de 1000 km.

31. Pique-nique traditionnel avec Robert Trempe et Christian Nolin. Compte tenu de notre destination, deux églises seulement se trouvent sur notre route : Sainte-Catherine-de-la-Jacques-Cartier et Saint-Raymond-de-Portneuf. Nous pique-niquons à Duchesnay.

À l'heure qu'il est.
Journal 1996-1997 (1998)

1996

SEPTEMBRE

[Retour à la table des matières](#)

1er septembre 1996. Réunion des supérieurs de communauté à Château-Richer. Après dîner, brève visite à l'infirmierie provinciale. La maison compte 37 frères, dont 17 à l'infirmierie. La moyenne d'âge est de près de 80 ans. Visiter l'infirmierie, c'est se donner une *preview* de ce qui nous attend ! La plupart d'entre eux sont en perte totale d'autonomie. On est obligé de verrouiller les portes, vu que deux ou trois sont complètement confus. L'un d'eux, que j'ai longuement connu, est atteint de la maladie d'Alzheimer. Vieux capitaine d'un navire naufragé.

2 septembre 1996. Visite surprise de John White et de sa femme.

4 septembre 1996. Il me vient cette idée que les miracles ne sont peut-être que des évidences différées. Valéry imagine une réunion des plus grands penseurs, philosophes, scientifiques de l'Antiquité jusqu'au XVIIe siècle. On place ces hommes devant un moteur électrique. On leur dit : cette machine produit de la chaleur, de la lumière, du mouvement. L'examen minutieux du moteur par les membres de cette assemblée ne les conduirait pas à comprendre son fonctionne-

ment, parce que ces savants, par définition, ignoreraient les lois de l'électricité qui sont maintenant connues (?) d'un élève du secondaire. Ce qui, pour nous, est devenu une évidence, serait pour eux une énigme ou une supercherie.

6. Pique-nique à la plage Jacques-Cartier avec François.

8. À la demande de Gérard Blais, je donne une communication sur le thème « foi et art » après la messe dite des artistes, à la chapelle des Sœurs du Bon-Pasteur. (Cf. Document 8)

16. Lettre de Gilles Rivard, ancien jésuite, à propos des *Années novembre*. Il me communique un texte qu'il avait écrit en octobre 1960 sur les *Insolences*. Ce texte avait été refusé par le magazine L'Actualité, qui était alors dirigé par le père Brouillé. Je lui réponds :

Votre lettre datée du 5 septembre m'est arrivée le 16, par les Éditions LOGIQUES. Un mot d'abord sur votre texte inédit. L'histoire et le destin de votre texte, tels que vous me les révélez, disent déjà dans quelle atmosphère nous étions. Le père Brouillé avait d'ailleurs prédit, dans sa revue, que « Jean-Paul Desbiens aurait du mal à chausser les bottes du Frère Untel. » J'ai eu quelques misères, et vous les connaissez bien. Tout cela a été raconté cent fois plutôt qu'une. Nous sommes 36 ans plus tard. Relisez *Le Devoir* du 16 septembre. On y trouve un article de Normand Baillargeon intitulé : « Popaul en Chiraquie ? À bas la calotte ! » On y trouve aussi un article de Stéphane Baillargeon sur le même événement : le voyage du Pape à l'occasion du 15e centenaire du baptême de Clovis. On y trouve enfin un long article sur le 20e anniversaire de *L'Actualité* (le magazine de Jean Paré), lequel, si mon souvenir est bon, est né des cendres de *L'Actualité* du père Brouillé. Dans l'article qui lui est consacré, Jean Paré annonce et souhaite une nouvelle révolution tranquille, et il dénonce les nouveaux curés, c'est-à-dire les bureaucrates et autres ingénieurs sociaux. À 36 ans de distance, tout cela est assez amusant. Ou plutôt : assez triste.

Effectivement, on a beaucoup ri des frères, et on continue de le faire, même s'il n'y en a pratiquement plus. N'importe ! On rit beaucoup, au

Québec : *La ptite vie*, les festivals juste pour rire, la pléthore d'humoristes. Culture de la dérision.

Votre lettre et votre inédit m'amènent à vous demander si vous avez lu *Les insolences du Frère Untel, texte annoté par l'auteur* publiées en 1988 par les Éditions de l'Homme et comprenant un dossier de plus de 100 pages : lettres de lecteurs, correspondance avec le cardinal Léger, caricatures de l'époque, etc.

Vous me dites que vous lisez beaucoup de biographies et de journaux intimes. Vous savez aussi que, jusqu'à maintenant, j'ai publié plus de 1 000 pages du mien journal, en quatre tranches. Je le fais en écho à la remarque de Julien Green, que vous rapportez : « Et les autres, comment font-ils ? » Autrement dit : comment s'arrangent-ils avec eux-mêmes et avec la vie ?

Vous dites que j'ai moins d'humour et de mordant. Mon Dieu ! je suis mauvais juge. Mais il me semble que j'ai conservé une certaine cohérence. Au demeurant, il y a deux moments où l'on peut être insolent : dans l'innocence de la jeunesse et dans le détachement de la vieillesse. Quoi qu'il en soit, je ne me suis pas privé, tout au long de ma vie publique, même du temps que j'étais fonctionnaire au ministère de l'Éducation. Pour quoi (en deux mots), je fus blâmé, devant notaire. L'équivalent laïc d'un *monitum* canonique. Je n'en connais pas beaucoup qui ont publiquement et violemment dénoncé les grèves dans les hôpitaux. J'ai même été convoqué devant un tribunal du Travail, à propos de la grève à Saint-Ferdinand-d'Halifax, lâchement abandonné par le pouvoir politique. J'ai dénoncé le mensonge politique, lors du dernier (?) référendum.

18. *Apis Pater*. Dans le chant de l'Exsultet, la liturgie du Samedi saint mentionne la mère abeille (*apis mater*) à propos du cierge pascal : « Les molles cires, que, pour former ce précieux flambeau, la mère abeille a distillées. » *The Economist* (14 septembre 1996) publie une notice nécrologique du bénédictin Karl Kehrle, qui vient de mourir à l'âge de 98 ans. Ce moine apiculteur a réussi le croisement d'abeilles anglaises inséminées avec du sperme d'abeilles africaines, mettant ainsi au point une variété d'abeilles beaucoup plus productives et plus pacifiques que les abeilles britanniques ! Il reprenait ainsi le travail d'un autre moine (Gregor Mendel), le fondateur de la génétique. Ce dernier, toutefois, s'il a connu le succès avec les pois, n'avait jamais réussi avec les abeilles.

La découverte du père Kehrle fut évidemment fort rémunératrice pour le monastère, un peu comme l'élixir du père Gaucher dans le conte de Daudet. Sa re-

nommée et les revenus qu'il rapportait suscitérent quelque jalousie. Un confrère disait de lui qu'il aimait les abeilles autant que Dieu. Quand il eut atteint 80 ans, l'abbé lui interdit son travail auprès des abeilles. « Je suis sûr, disait-il, qu'il se considère comme moine d'abord et apiculteur, ensuite. »

20. Visite des frères Claudino Falchetto (Brésilien) et Henri Vigneau (Français), tous deux conseillers généraux. Les huit conseillers généraux se partagent la visite des communautés dans les quelque 75 pays où se trouvent des frères maristes, dans le but de raffermir l'unité de ce vaste organisme et de promouvoir les objectifs du Chapitre général.

24. Séminaire de lecture au Campus. L'ouvrage retenu : *Les pouvoirs mystérieux de la foi* (Jean Guitton et Jean-Jacques Antier, Perrin, 1994). Dans cet ouvrage, les auteurs étudient les phénomènes paranormaux qu'ont connus des centaines de mystiques : bilocation, lévitation, extase, inédie, etc. Le fil conducteur de cette recherche, c'est que les phénomènes en question sont des signes d'une transcendance.

Deux membres du séminaire se déclarent d'emblée hostiles à l'hypothèse du volume. Moi-même et deux autres participants sommes davantage ouverts à cette exploration.

26. Souper avec Claudette et André Bellefeuille chez Gisèle, la soeur de Claudette.

Éclipse de lune. Revenant à pied de chez Gisèle, je contemple longuement la progression de l'ombre de la terre sur la lune. Devant la résidence, je dis à deux jeunes pensionnaires : « Regardez la lune ! » Elles ne savaient pas qu'il y avait éclipse et elles ne savaient pas ce que c'est qu'une éclipse.

27. Séance de travail avec François.

28. Longue promenade dans le boisé avec Thérèse.

Violent article de Lysianne Gagnon dans *La Presse* d'aujourd'hui contre la position du Pape en ce qui a trait au mariage des prêtres. Donnez-leur des femmes ! Comme si la femme était une solution ! En outre, dans l'état actuel de l'institution du mariage, on se demande en quoi on peut proposer le mariage comme une solution.

30. Dernière de cinq ou six séances chez le dentiste depuis la mi-mai. Tout a commencé par une dent que je me suis cassée en... dormant. Faut-il être enragé ! Quoi qu'il en soit, les travaux préparatoires et l'installation de ce qu'on appelle un pont papillon m'auront coûté près de 2 000 \$. Je n'ai pas eu la prudence de demander un estimé des coûts avant le commencement du traitement. Auquel cas, je serais probablement resté avec un trou dans la bouche.

Je trouve que la facture est salée, mais je n'ai guère le moyen de contester. D'abord, encore une fois, je ne me suis pas informé des coûts avant le début des traitements. Ensuite, comment aurais-je pu magasiner auprès d'autres dentistes ? Les professionnels (médecins, dentistes, avocats, et les curés en homélie) détiennent, à toutes fins utiles, un pouvoir incontrôlé.

À l'heure qu'il est.
Journal 1996-1997 (1998)

1996

OCTOBRE

[Retour à la table des matières](#)

2 octobre 1996. Robert Bourassa est mort tôt ce matin des suites de son cancer. Il avait 63 ans. Il m'avait demandé à deux reprises de me présenter lors des élections qui eurent lieu en mai 1970. Il aura été premier ministre pendant 15 ans : mai 1970-novembre 1976, et décembre 1985 - janvier 1994.

De mon vivant, le Québec aura connu : Taschereau, Duplessis, Godbout, Duplessis, Barrette, Sauvé, Lesage, Daniel Johnson père, Bertrand, Bourassa, Lévesque, Pierre-Marc Johnson, Parizeau, Bourassa, Daniel Johnson fils, Lucien Bouchard.

Le premier mandat de Robert Bourassa aura été difficile. Quatre mois après son élection, ce fut la crise d'Octobre. Je l'ai rencontré une fois durant cette crise. Nous avons soupé seuls tous les deux. Je ne me souviens plus où et j'avoue n'avoir gardé aucun souvenir précis de notre conversation. Durant cette période, je ne tenais pratiquement plus mon journal, trop perturbé par les événements et trop préoccupé par l'obligation dans laquelle j'étais d'écrire deux ou trois éditoriaux par semaine. Après l'assassinat de Pierre Laporte, il m'avait téléphoné pour me remercier des positions que j'avais prises durant les semaines précédentes. Il m'avait donné quelques détails sur les circonstances de l'assassinat, mais tout cela était

flou. Peut-être ne connaissait-il pas la vérité lui-même. J'étais demeuré avec une impression d'irréel.

L'agitation sociale était grande. Les manifestations se succédaient. Puis vinrent les mesures de guerre, au grand soulagement de la population, quoi qu'en ait dit l'intelligentsia, et quoi qu'elle continue de dire, quand elle en parle encore.

Les syndicats voulaient faire sauter le système, comme ils disaient. Pendant quelques jours, la ville de Sept-Iles a bien failli être prise en otage. Les agitateurs s'inspiraient des événements qui ont provoqué la chute du tsar et installé le bolchévisme. S'emparer de Léninegrad (ville-symbole) c'était mettre le pied dans la porte. Tenir, détenir Sept-Îles (ville-symbole, elle aussi), ç'aurait été un événement aux conséquences imprévisibles. Beaucoup plus tard, j'ai eu des informations de première main à ce sujet, de la part du maire de la ville, Jean-Marc Dion.

Dira-t-on que Trudeau veillait au grain ? Il n'a en tout cas pas perdu les pédales. Vingt ans plus tard, ce fut la crise d'Oka. Encore une fois, Bourassa a demandé l'armée. Et il le fallait bien.

Nous étions, et nous sommes encore, une société virginale ; une société non vaccinée. Un peu à la façon de ces populations autochtones du Grand Nord dont on rapporte qu'elles attrapaient la grippe, du seul fait qu'un avion de guerre avait été obligé de se poser dans la région, et que le contact avec des Blancs constituait, pour les Autochtones, une agression de microbes contre lesquels les Blancs étaient justement vaccinés. Seul un grand malheur collectif nous purgera de nos petits drames.

Je mets la crise d'Octobre et celle d'Oka parmi les deux plus grands problèmes que Robert Bourassa aura rencontrés. Victoria, Meech, Charlottetown, ce n'était que de la politique politicienne. Je ne dis pas que c'est facile ; je ne dis pas que ce n'est pas épuisant. Je dis que c'est de la politique usuelle. Ajoutons que, depuis plus de deux ans, Robert Bourassa se débattait avec le cancer. En cela, il est semblable à des milliers d'autres citoyens. Je me demande seulement s'il a mesuré le côté dérisoire de toute vie. C'est la première pensée que j'ai eue quand on m'a annoncé sa mort, ce matin. Et qu'importe qu'après sa mort on ait baptisé LG-2 de son nom. On a rebaptisé le pont Frontenac en celui de Pierre-Laporte, après l'assassinat de ce dernier.

On pouvait aimer ou haïr Duplessis. On ne pouvait ni aimer ni haïr Robert Bourassa. Pourquoi ? Lui-même, détestait-il ou aimait-il qui que ce soit ? En ce qui a trait aux personnes, je n'en sais rien. Chose certaine, il aimait le pouvoir. Mais qui a du pouvoir, dans notre société ? Clinton a le pouvoir de convoquer Benjamin Netanyahu et Yasser Arafat. Quatre millions de barils de pétrole par jour sont à la clé. Mais de quel pouvoir dispose un Lucien Bouchard, aujourd'hui même ? Le seul pouvoir de jouer avec les seules institutions dont notre société est maîtresse. L'éducation, notamment. Et ce pouvoir-là, nous l'avons cédé aux syndicats, et aucun gouvernement n'a le courage de le reprendre.

3. Les journaux d'aujourd'hui sont remplis de bilans et de jugements sur les quelque 30 ans de vie politique de Robert Bourassa. Même si j'ai vécu la période en question en citoyen averti et, pour une bonne part, en commentateur, je suis surpris de la turbulence de cette période : crises constitutionnelles, référendums à répétition, crises linguistiques, crise d'Octobre, crise d'Oka, saccage de la Baie James, coups de force des syndicats, grève des pompiers de Montréal, etc.

Comme il va de soi, les jugements des collaborateurs de Bourassa et ceux de ses homologues provinciaux ou fédéraux sont tous bienveillants, élogieux, bref, convenus. Les jugements de certains journalistes sont plus nuancés. On parle de son cynisme, de ses manipulations, de son ambivalence.

Je n'arrive pas à formuler, pour moi-même, un jugement global. À 36 ans de distance, on commence à peine à apporter des nuances sur le régime de Duplessis. A fortiori, ne le peut-on pas à propos de Bourassa. Par jugement global, j'entends un jugement selon les dichotomies : bon/mauvais ; bénéfique/ catastrophique. Ce que je reprocherais à Robert Bourassa, c'est d'avoir acheté du temps et de la paix sociale. Or, ce genre de commerce n'est jamais payant. Bourassa gouvernait à crédit : il achetait de brefs consensus à prix fort, plutôt que de payer comptant une mesure impopulaire.

Je passe en revue les premiers ministres québécois atteints dans leur santé au cours de leur mandat : Duplessis, Sauvé, Daniel Johnson, morts subitement ; Robert Bourassa, gravement atteint en cours de mandat.

5. Les noms des trois filles de Job : Colombe, Cinnamone (Cannelle ou fleur de jasmin) et Corne à fard (Cornu *stibii* : de *stibium*, antimoine), dont on tirait un fard semblable au mascara, je suppose.

Robert Bourassa en chapelle ardente au Salon rouge de l'Assemblée nationale. Depuis le fond des âges, les foules défilent devant la dépouille d'un grand, pape ou tyran. On a défilé pendant 50 ans devant le tombeau de Lénine ; on a défilé devant celui de Staline ; on a défilé devant la dépouille du frère André ou de Paul VI, ou du cardinal Léger. Mettons que j'en passe !

À une tout autre échelle, on défile devant la dépouille d'un ami ou de l'ami d'un ami. Aucun défilé devant le tombeau de Jésus. Ensevelissement hâtif et presque clandestin. Mais, depuis, des millions de personnes se sont recueillies devant son tombeau vide et dont on ne peut même pas certifier qu'il s'agit bien de son tombeau. Le tombeau de Jésus, c'est le cœur des hommes.

On défile donc. Que signifie ce phénomène ? Je ne pense pas ici à ceux qui défilent en raison de leur fonction, laquelle suffirait à expliquer leur geste. On ne saurait nier que la curiosité, la simple curiosité joue un rôle pour beaucoup. Quand je fus à Moscou, en 1967, j'aurais bien pu faire la queue devant le tombeau de Lénine. Je ne l'ai pas fait. Mais des millions de Moscovites ont défilé devant le tombeau de Lénine. Devant celui de Staline aussi, et ce n'était ni par obligation ni par simple curiosité d'ordre touristique. C'était une sorte de piété. C'était pour honorer l'espoir naguère investi dans ces hommes.

Le sénateur Jean-Claude Rivest, qui fut pendant un quart de siècle un conseiller intime de Bourassa, rapporte une remarque de ce dernier après une conférence de presse : « J'espère que je n' ai rien dit, hein ? » Robert Bourassa, en effet, était passé maître dans l'art de ne rien dire.

Cette remarque m'a d'abord choqué, bien que j'en connaisse depuis longtemps la substance. Puis, je me suis rappelé le mot de De Gaulle aux Algériens, aux pieds-noirs, aux conscrits de l'armée française, aux généraux : « Je vous ai compris ! » Tout le monde s'est senti compris. De Gaulle lui-même savait-il ce qu'il déciderait quelques mois plus tard ? Mais, au fait, peut-on gouverner sans mentir ? Je ne le crois pas. La raison en est que les foules ne veulent pas connaître la vérité. Plus profondément, la raison en est que nul ne connaît la vérité, c'est-à-dire la juste décision à prendre. Hormis sous le coup de l'urgence, laquelle n'est jamais

objet de débat. Le devoir, c'est ce qui ne fait pas de doute. Mais alors, il faut le courage, en haut et en bas. Le propre de la prudence, ce n'est pas de tergiverser ; c'est de faire passer à l'action. Après quoi le courage prend la relève.

Jean-Claude Rivest avance le jugement suivant : « Bourassa a raté son rendez-vous avec l'Histoire. » Vite dit. Le 23 juin 1990 (après l'échec de Meech), si Bourassa avait déclenché des élections portant sur l'indépendance du Québec, il est probable qu'il l'aurait emporté. Il aurait créé de l'irréversible. Il s'est contenté de dire : « Jamais plus nous ne négocierons à 11 ! » J'étais présent lors de cette déclaration. Je l'ai cru. Quelques mois plus tard, il négociait à 17 ! *To no avail*, évidemment.

Fallait-il, ce jour-là, chevaucher le mustang de l'émotion ? Fallait-il créer de l'irréversible ? Dans sa vie personnelle, on peut créer de l'irréversible. Par exemple, en démissionnant d'un poste, pour une question de principe ou même sur un coup de tête. Mais quand on est responsable de toute une société, il en va autrement. Jean-Claude Rivest rapporte encore que lors de la crise d'Oka, en juillet 1990, les militaires lui ont offert d'ouvrir de force le pont Mercier. « Pourrait-il y avoir des morts ? » demande Bourassa. « On est entraînés pour ça », lui répond-on. Et Bourassa : « Messieurs, explorons d'autres solutions. » Il portait sans doute la mort de Pierre Laporte dans un repli de son cœur.

En mai 1968, De Gaulle, comme par hasard, ordonna des manœuvres militaires à quelques kilomètres de Paris. Quelques jours plus tard, il se rendit secrètement (en territoire allemand) pour vérifier auprès du général Massu, les états d'âme de l'armée. Il était pourtant rentré précipitamment de Roumanie pour faire cesser la chienlit. Les circonstances ont viré autrement. Nul ne saura d'ailleurs si De Gaulle aurait été prêt à sortir le feu.

Dans son discours au remerciement du maréchal Pétain à l'Académie française (1929), Valéry dit : « Vous avez découvert ceci : que le feu tue. Je ne dirai pas qu'on l'ignorât jusqu'à vous. On inclinait seulement à désirer de l'ignorer. » Je ne peux m'empêcher de noter que, depuis, on sait beaucoup mieux que le feu tue.

Je m'égare. On sait très bien que Bourassa n'était pas l'homme à sortir le feu. À deux reprises, pourtant, il a demandé l'armée ! Nous ne pourrions cependant pas nous en sortir sans sortir le feu. D'où mon article « Mourir pour le Labrador », dont j'ai fait mention plus haut.

Les commentateurs répètent *ad nauseam*, ces jours-ci, que Bourassa était le reflet de l'ambivalence des Québécois. Les gérants d'estrade le lui reprochent. Ils ne seraient pas les derniers à se plaindre si l'on sortait le feu. Les journalistes ont été les premiers à monter en manchettes le fait que des émeutiers emprisonnés le 24 juin dernier se sont plaints de n'avoir eu que des sandwiches au creton pour déjeuner en prison, le lendemain matin. C'est exactement ce que je mange, tous les matins, et fort heureux de pouvoir le faire.

6. Dimanche. Le célébrant s'excuse au début de la messe d'être un peu grippé. Au début de l'homélie, il nous informe qu'il n'a pas préparé d'homélie, à cause de sa grippe. J'étais tout content. Une homélie de moins, c'est un gain net. Le fait est cependant que l'homélie a été beaucoup plus longue que d'habitude et, par voie de conséquence, d'autant plus insignifiante. Et en plus, il hurlait, le saint homme, comme s'il avait été au Colisée. Or, la chapelle est grande comme un mouchoir, et nous étions 13 ou 14 vieux frères. En sortant, je m'étais promis de ne rien dire, pour expier mon irritation, mais j'entends un frère dire à un autre : « Heureusement qu'il avait la grippe ! »

Je sais que l'affaire est minuscule. Là n'est pas mon point. Mon point est qu'on a beau aimer discourir, on n'a pas le droit d'imposer ses amours à un auditoire captif. Si l'on aime faire du théâtre, on se fait artiste. Les artistes n'ont jamais devant eux que des auditoires volontaires.

Des fuites calculées nous informent que le rapport final des États généraux sur l'éducation recommandera de sortir la religion des écoles et de garrotter davantage les écoles privées. Notons que le garrot est (était ?) l'instrument de l'État espagnol pour l'exécution des condamnés à mort.

Tu parles si ça presse de sortir la religion des écoles ! Et tu parles si ça presse de garrotter les écoles privées ! N'importe ! Il faut quand même que l'État québécois s'affirme ! Et qu'est-ce qu'on fait quand on a peur de son boss, au bureau ? On bat sa femme en rentrant à la maison, et si l'on a peur de la battre, on « botte » le chien.

7. Funérailles de Robert Bourassa à la basilique Notre-Dame, à Montréal. Je regarde le début de la cérémonie à la télévision. Je remarque que toutes les chaînes, sauf TQS, retransmettent la cérémonie. Y aurait-il une manière de concertation des médias (journaux, radio, télévision) dans la célébration de ce deuil qui dure maintenant depuis cinq jours ? Une façon d'ancrer dans les esprits que le gouvernement de Bourassa était le meilleur. Autrement dit : une façon d'avertir les Québécois que l'on ne doit pas trop s'écarter de la ligne Bourassa.

8. Dans le témoignage qu'il a publié dans *La Presse* du 5 octobre, le Dr Joseph Ayoub, médecin traitant de Robert Bourassa concluait ainsi : « Il nous a quittés à l'aube du 2 octobre. C'était la fête des saints anges gardiens. Je sais que son ange gardien était là pour accompagner son âme vers le Seigneur. Ce n'est qu'un au revoir, monsieur Bourassa. » Le même, interrogé hier après les funérailles, parlait simplement de son « départ pour le ciel ».

Sauf dans la bouche des prêtres qui président l'eucharistie des funérailles, et encore ! on n'entend plus guère ce genre d'affirmation simple et claire de la foi catholique.

9. Du secret. Je ne peux demander, même à un ami, de garder mes secrets si je n'accepte pas qu'il garde les siens propres. Autrement dit, le « dis-moi-tout-et-je-te-dirai-tout » est soit une duperie soit un marché inégal, donc une illusion, quand ce n'est pas une injustice.

Titre d'une annonce de livres récents : « Un pays qui s'écrie. » Ingénieux ou désolant ?

Un article de *The New Republic* (14 octobre) intitulé *The Last Taboo* cherche à démontrer que les États-Unis ont besoin d'athéisme. L'article est manifestement écrit en réaction contre l'exploitation du sentiment religieux par les politiciens. Duplessis ne se gênait pas, en son temps, pour dénoncer ceux qui voulaient enlever le crucifix de nos écoles.

Note postérieure (17 décembre 1997) :

Guitton : « Moi aussi, je suis athée, et vous aussi Pascal, vous êtes athée. Vous êtes athée du Dieu des stoïciens, du Dieu de Giordano Bruno et du Dieu de Pomponazzi, comme je suis athée, moi, du Dieu de Spinoza, du Dieu de Hegel, du Dieu de Taine et de Renan. »

Pascal : « Il faut se résigner. On est toujours l'athée de quelque Dieu . »

Guitton : « Et aussi le mécréant de quelqu'un. Mais on est toujours trop pieux, alors on ne s'en rend pas compte. Ce qui manque le plus à nos chrétiens, Pascal, c'est d'être athées. Moi, je suis athée du Dieu de Nietzsche, du Dieu de Marx, du Dieu de Freud. Un athée jubilant, un athée impie. » (Jean Guitton, *Mon testament philosophique*, Presses de la Renaissance, 1997.)

En conclusion, l'auteur de l'article dont je parlais plus haut écrit : « *Faith denies facts, and that is not always a virtue.* » (La foi nie les faits, et ce n'est pas toujours une vertu.) Cette conclusion est beaucoup plus faible qu'une bonne partie de son argumentation. Le christianisme ne nie pas les faits. Il ne nie pas, par exemple, le fait de l'exploitation des pauvres ; le fait de l'inégalité de fait, justement, entre les hommes. Il en indique même la cause, et le remède qui s'appelle conversion du cœur et non pas programmes politiques. Pour tout dire assez brièvement, merci, je ne veux pas du tout que l'État s'occupe de mes affaires spirituelles. C'est déjà trop qu'il s'occupe autant de ma santé corporelle.

Assez curieusement, le même numéro du magazine publie un long article intitulé : « *Sisters in arms : Catholic Nuns Through Two Millennia* » (Sœurs en armes : les Sœurs catholiques depuis 2 000 ans.) Équilibre éditorial ! Il s'agit d'une recension du volume de Jo Ann Kay McNamara (Harvard University Press, 751 p.) L'auteur écrit notamment : « Beaucoup d'intellectuelles féministes contemporaines ont délibérément ignoré les Sœurs comme leurs plus importantes ancêtres (*foremothers*). » Et encore : « J'ai été particulièrement intéressé de lire au sujet de Marguerite Bourgeoys qui, s'écartant du choix traditionnel entre Marthe et Marie de Béthanie, espérait devenir l'émule de la Vierge Marie dans sa vie voyageuse. » Ce dernier mot, en français dans le texte.

12. Séance de signatures au Salon du livre de Québec. Comme toujours durant ce genre de séance, un auteur fait des rencontres intéressantes, parfois émouvantes. Une femme se présente : c'est la nièce de Michel Golaneck, à qui j'avais dédié les *Insolences*. Elle me dit tout le plaisir que cela avait fait à la mère de Michel. A l'époque, cette famille d'Ukrainiens était plus ou moins ostracisée. C'était des ethniques et ils étaient pauvres. Une autre femme me dit que lors de la parution des *Insolences*, elle demeurait à Ottawa, jeune mariée et enceinte. Elle s'était promis, me dit-elle (et nous sommes 36 ans plus tard), d'élever ses enfants dans l'amour de la langue française. Gilles Loiselle, ancien ministre du gouvernement Mulroney, achète un exemplaire.

Comme il arrive régulièrement aussi dans ce genre de rencontres, deux ou trois personnes se présentent, non pas pour acheter le livre que je viens de publier, mais pour faire dédicacer les *Insolences* ! Quelqu'un se présente. J'ouvre le volume à la première page et je lis, bien étampé à l'angle supérieur droit : « Pour adultes avertis ». L'exemplaire en question doit venir d'une communauté des frères de l'Instruction chrétienne ou d'une bibliothèque paroissiale du temps !

Georges Dor se pointe. Je ne l'ai jamais rencontré, mais ce visage me dit quelque chose. Il m'offre le volume qu'il vient de publier chez Lanctôt : *Anna brailé ène shot (Elle a beaucoup pleuré)*. Il s'agit d'un essai sur le langage parlé des Québécois.

13. Dans le cadre du Salon du livre, je donne une entrevue à Marie Vallerand. Ça commence raide. Elle me demande, d'entrée de jeu : « Pourquoi avez-vous toujours le visage en christ ? » Tel quel. Lui suis-je antipathique ? Voulait-elle me désarçonner ? Pour une fois, je n'ai pas l'esprit de l'escalier. Je rapporte la remarque que me faisait récemment une lectrice qui me téléphonait pour me dire qu'elle avait beaucoup aimé *Les années novembre*, mais qui terminait en disant : « Je n'aime pas votre face sur la couverture du livre. » Ma repartie fait rire l'assistance, ce qui est toujours un avantage pour, comme on dit au tennis. La suite de l'entrevue se passe plutôt bien. Je ne rate d'ailleurs pas ma chance de revenir sur son ouverture.

C'est Pierre Bourgault qui me succède. J'ignorais qu'il devait être là. Il présentait la suite de ses écrits polémiques : *Colère*. Dès la première phrase, et assez

gratuitement, il me semble, il déclare : « J'ai des colères. Je ne suis pas comme Desbiens. Lui, c'est de la hargne. » Son propos est de bonne guerre : j'ai déjà égratigné Bourgault. Tigre, pas touche !

Ayant lu l'essai de Georges Dor, que je mentionnais plus haut, je me décide à écrire un bref article pour *La Presse*. Rappelons que le rapport final des États généraux sur l'éducation recommande de sortir la religion des écoles et de garrotter l'enseignement privé. Déjà l'exposé de la situation, publié le printemps dernier, n'annonçait rien de bon touchant ces deux problèmes.

1. La séparation de l'Église et de l'État est un acquis de civilisation.

2. Le christianisme est essentiellement libérateur. Il propose. Le christianisme, c'est : « Si tu veux ... »

3. L'école est despotique. La grammaire, la mathématique, la physique, les boîtes à puces électroniques, le sexe du chat et les conventions collectives sont despotiques.

4. Mais alors, mon très cher frère, la religion à l'école, c'est du despotisme, du césaro-papisme recyclé !

5. Pas du tout ! Séparation de l'Église et de l'État, fort bien ! Mais l'école, ce n'est pas l'État. L'école est un service public. La fabrication et la distribution du pain sont également des services publics. Dieu veuille qu'ils ne deviennent jamais des services étatiques. On n'a pas besoin d'un État boulanger.

6. Gardons le symbole du pain. Le besoin de pain est despotique, mais je veux demeurer libre de choisir entre le pain blanc, le pain au plâtre, le pain de blé et le pain aux raisins. je veux demeurer libre aussi de choisir le boulanger et le distributeur.

7. En ce qui a trait à l'enseignement religieux et à la pastorale scolaire, il ne revient pas à l'État de décider que les enfants des citoyens n'ont pas besoin de pain. « Qu'ils mangent de la galette », comme disait Marie-Antoinette.

8. Aux niveaux primaire et secondaire, les parents ont le droit d'exiger la sorte de pain qu'ils veulent pour leurs enfants. je ne parle ni de grammaire ni de mathématique, car, encore une fois, ces disciplines sont despotiques, d'une part. D'autre part, l'État doit en assurer la distribution. Mais même a ce sujet, l'État n'a pas à se mêler des

recettes de fabrication. Pas besoin d'un État boulanger ni d'un État pédagogue. Un ministère de l'Éducation pédagogue, c'est un ministère de la Propagande déguisé en sondage.

9. Si donc les parents veulent de l'enseignement religieux à l'école, l'État doit en assurer la place.

10. Dans un autre ordre d'idées, un mot sur l'enseignement privé. Voilà 25 ans qu'il se débat pour survivre contre les idéologues de la Centrale de l'enseignement du Québec et ses alliés bureaucratiques. La justification simplement économique de l'enseignement privé est ignorée par ceux-là mêmes qui nous cassent les oreilles avec les compressions, les coupures et la privatisation de l'eau. La justification économique de l'enseignement privé est pourtant évidente. N'importe ! « La République n'a pas besoin de chimistes », disait Robespierre au moment de faire guillotiner Lavoisier.

11. Incapable de sortir l'école du carcan des conventions collectives, on peut toujours sortir la religion et garrotter l'enseignement privé. La république de Pauline (depuis que Lucienne est réfugiée à Ottawa) n'a pas besoin de chimistes.

12. Et soyez tranquilles : il n'y aura pas de débat héroïque. La situation n'est pas encore assez pourrie. De toute façon, les minorités sont suicidaires.

Note postérieure (2 novembre) :

La Presse n'a pas jugé opportun de publier mon texte.

16. Séance de travail au Campus avec Jean-Noël Tremblay, François Caron et Marie-Claude Gauvreau, chercheuse associée au Centre d'étude sur les métiers. Nous reprenons le dossier sur un éventuel programme de quatre ans après le secondaire devant conduire à un diplôme de premier cycle universitaire en sécurité publique. François et moi, nous travaillons là-dessus depuis février dernier. Mais il s'agit de bien plus qu'un programme particulier. Il s'agit de défoncer le monopole des universités. En plus clair, il s'agit de prendre acte que le niveau collégial a honorablement accompli sa mission de formation professionnelle, mais qu'il a échoué dans sa mission de formation pré-universitaire. Pour rompre avec la pratique des chevauchements de cours et un allongement coûteux des études postse-

condaires il faut résolument créer des collèges universitaires, c'est-à-dire des collèges qui conduisent leurs élèves à un premier degré universitaire, quatre ans après la fin des études secondaires.

À 18h 45, j'avais rendez-vous avec Gérard. J'ai oublié. Cherchez l'erreur. Le lendemain, j'écris à Gérard :

Comme le corbeau de la fable, je suis honteux et confus d'avoir manqué à notre rendez-vous d'hier soir. Je suis sans excuse. Et dire que je me pique d'être toujours ponctuel !

18. Voyage aller-retour à Montréal, en autobus, pour la séance de l'élection du nouveau président du Conseil de l'Ordre national du Québec. C'est le Dr Jean Genest qui est élu.

Devant le terminus Voyageur, une jeune fille m'aborde. Elle est bien vêtue et s'exprime correctement. Elle me demande un peu d'argent pour manger. Comment savoir ? Je sors moi-même du restaurant. Je lui remets 2\$. Le mot « remettre » m'a échappé. C'est peut-être le mot juste, à tous égards. Saint Basile disait : « Si tu as deux manteaux, rends-en un au pauvre. »

20. Disposant d'une heure de liberté avant la réunion de vendredi dernier, je traverse au Colisée du livre. D'après ce qui est écrit sur les vitres du magasin, on y trouve plus de 100 000 volumes usagés. Impression de vanité, au sens premier du terme, devant cet étalage, je devrais dire, devant ce cimetière de volumes offerts à vil prix. Chaque auteur, du plus petit, du plus industriel au plus grand (et il ne manque pas de grands auteurs) a dû se croire important en son temps. Je ne cherche rien en particulier. Je compte sur la chance. Effectivement, je tombe sur un tome du journal de Michel Ciry. J'en ai déjà lu deux ou trois. Celui que j'achète s'intitule : L'Approche du soir (Plon, 1978). Il couvre les années 1975-1976-1977-1978, mais l'année 1978 se termine en février. L'ouvrage compte 455 pages, grand format.

Sur la foi du titre, je conclus que Michel Ciry est un vieil homme. Or, en 1975, il n'avait que 56 ans ! L'auteur est peintre et graveur. De son œuvre, je n'ai

jamais vu que deux reproductions de visages : celui d'un des deux disciples d'Emmaüs et celui qui apparaît sur la couverture du présent volume, intitulé : *À l'écoute de Dieu*. Splendide. On ne se lasse pas de regarder cette simple reproduction. On n'est ni devant une devinette ni devant un chromo. On est devant le résultat d'une longue quête.

L' auteur nous communique d'ailleurs longuement ses angoisses, ses reprises, son insatisfaction vis-à-vis de son oeuvre. Il ne se prive pas non plus de juger féroce-ment les œuvres de ses pairs vivants ou morts. Il a des jugements terribles sur Millet, par exemple, et ses célèbres tableaux : *L'Angelus* et *Les Glaneuses*.

Paraclet est un des noms que la liturgie donne au Saint-Esprit. En latin, le mot est encore plus beau, plus sonore : *paraclitus*, ce qui signifie « avocat ». Or, dans le *Salve, Regina*, c'est également le nom que l'on donne à Marie : notre avocate, *advocata nostra*. Certes, nous avons bien besoin d'avocat, car Satan est le Grand Accusateur.

Licence poétique. Dans *Harper's* de novembre, je lis une brève entrevue du prix Nobel de littérature (1989) Camilo José Cela, qui a maintenant 86 ans. Le monsieur s'est vu retirer son permis de conduire parce qu'il trouvait stupide de s'arrêter à un feu rouge. Il venait de heurter et de tuer cinq passagers. « Ils étaient saouls, dit-il, et entassés dans une petite voiture. » Et voilà comment on peut être poète et « nobélisé ».

Je reçois une lettre d'une femme de 86 ans. La lettre commence ainsi : « J'ai un secret à vous confier. » Elle me parle un peu de mes écritures et ensuite elle me fait part de son désenchantement (c'est son mot) quand elle a lu, à l'époque, le passage de *Sous le soleil de la pitié* où je rappelle sèchement la dureté d'un créancier de mon père. Elle a cru qu'il s'agissait de son oncle, qui fut, lui aussi, un de nos créanciers. C'était là son secret. Je lui réponds :

Mme Irène, Québec

Madame,

J'ai pris connaissance de votre lettre du 11 octobre en revenant de Montréal vendredi soir dernier. J'admire votre capacité d'écrire si fermement à votre âge. Mais venons-en tout de suite à l'essentiel.

Je me souviens fort bien de Joseph-Herménégilde Tremblay et de ses nombreux enfants, tous plus vieux que moi. Comme vous savez, je l'ai toujours entendu appeler J-H. Quant à votre secret, il fait allusion à un passage de *Sous le soleil de la pitié*. Or, voici de quoi il retourne :

Je suis parti pour le juvénat de Lévis en 1941. J'avais 14 ans.

Le fait que je rapporte dans *Sous le soleil de la pitié* date certainement de deux ou trois ans plus tôt j'avais donc 11 ou 12 ans. Nous habitions encore pour un peu de temps, c'est-à-dire avant qu'elle ne fût « vendue pour les taxes », comme on disait, la maison où je suis né.

Le fait que je rapporte s'applique au sellier Boily (j'oublie son prénom) et non pas à J.-H. Tremblay. De la fenêtre de notre maison, on pouvait voir dans la cour du sellier Boily. On ne pouvait pas voir la maison de J.-H., située beaucoup plus loin, vers l'église. Puisque vous dites avoir égaré votre exemplaire de *Sous le soleil de la pitié*, je vous transcris le passage auquel vous faites allusion. « Je me souviens qu'un printemps, mon père accepta de travailler sans toucher de salaire. L'épicier qui nous faisait crédit, ayant remarqué que mon père chômait, l'engagea pour scier du bois de poêle, mais en spécifiant que son salaire servirait à éteindre sa dette. Il lui donnait soixante-quinze cennes par jour, à verser sur la dette. Pendant plusieurs jours, mon père scia du bois au petit « sciote », dans la cour de l'épicier. Par la fenêtre, nous pouvions le voir. C'était vers la fin de mars. Une image me reste : il tombe une neige pourrie. C'est à peine si l'on distingue la silhouette de mon père courbé sur son chevalet. L'homme qui engageait mon père était parmi « les gens en moyens » du village. En plus de son commerce, il possédait une terre dans le troisième rang. Certes, il était lui-même un rude travailleur, mais enfin, il possédait largement de quoi vivre. Il n'avait pas besoin de nos quelques dollars. En tout cas pas de façon urgente. Je pense qu'il fut, à son niveau, aussi dur qu'il pouvait envers un pauvre qui vivait à côté de lui. À son niveau, il exploitait le pauvre autant qu'il pouvait. »

Après mon départ pour le juvénat (1941) ou même avant, mon père a bien pu travailler pour J.-H. « pour éteindre une dette ». Je l'ignorais au moment où j'écrivais le livre mentionné plus haut. Ce n'est donc pas à lui que je faisais allusion.

J'espère que ces précisions vous feront revenir de votre désenchantement à la suite de la lecture du passage en question.

Au demeurant, nous avions des dettes un peu partout : chez J.-H., chez le boucher Dufour, chez Michaud, qui tenait un commerce de marchandise sèche, expression que je ne comprenais pas à l'époque, chez le ferblantier

Ferland. Quincailler, dirait-on aujourd'hui, mais, en fait, dans ce temps-là, tous les commerçants tenaient des magasins généraux, comme les pharmacies aujourd'hui. Aucune dette de luxe : je ne suis jamais sorti du village, sauf à pied, pour courir les fruitages ; je n'ai jamais eu de « waguine » ; jamais de patins ; jamais de bicyclette, etc.

Merci pour votre lettre et puissiez-vous finir vos jours dans la sérénité, conformément à votre prénom qui veut dire, en grec : paix et sérénité.

Il est quand même étrange qu'à 86 ans, on tienne à tirer au clair une aussi vieille affaire. Étrange ? Non pas.

Note postérieure :

J'ai bien fait de répondre à la lettre de cette femme. Ce matin (22 janvier 1997), elle m'écrit :

Je vous remercie d'avoir eu la bonté de m'écrire et de me téléphoner, à la suite de ma lettre de l'automne. Je suis heureuse de redorer le blason de l'oncle Joseph-Herménégilde. Le doute que j'avais de savoir qu'il avait fait travailler quelqu'un dans de si pénibles conditions m'enlevait la confiance que j'avais en lui. Tout est bien qui finit bien !

L'étymologie de mon nom me va comme un gant, je vous le dis sans vanité. On m'a photographiée avec mes six enfants à l'automne. Ma figure reflète ce que vous m'avez dit.

20. À 14h, conférence de Jean O'Neil au collège Saint-Charles-Garnier. La conférence est organisée par la Société de géographie de Québec. Les amis de Jean O'Neil me disent qu'il a un trac fou. Cela me console de mes propres tracs. Assistance considérable : au moins 300 personnes. Le sujet de la conférence : La Côte-Nord, de Jacques-Cartier à Jean-Marc Dion, beauté et richesse d'un pays à découvrir. L'exposé était accompagné d'un montage vidéo. Les photos et le montage sont de Jean O'Neil et de Janouk Murdock, qui l'accompagnait lors de son reportage, lequel a d'abord pris la forme de l'avant-dernier de ses volumes : *La dicte Coste du Nort*, publié par Libre Expression en 1996.

Trajet aller-retour avec Jean-A. René et sa femme Lise Lavoie. Brève visite chez ces derniers après la conférence.

24. Lundi, le 21, et aujourd'hui, séances de travail avec François sur le programme de baccalauréat en sécurité publique.

Ce matin, au moment de la Consécration, je pensais : le « Faites ceci en mémoire de moi » signifie : faites ce que Jésus a fait : aimer les autres jusqu'à livrer sa vie pour eux.

26. Longue et bonne rencontre avec Christian Nolin, chez lui, à Québec. Nous regardons sur vidéo le film *Le soleil vert*. Ce film est sorti au début des années 70, je pense. Alain Bouchard m'en avait longuement parlé lors d'un pique-nique que nous avions fait aux Trois-Chutes de la Métabetchouan, en 1980 ou 1981. Depuis, je me promettais de voir ce film.

L'action se passe en 2022, à New York, qui compte alors 40 millions d'habitants. Il met en vedette un vieil homme qui a connu la vie d'avant, c'est-à-dire la vie où il y avait encore un peu de vie naturelle : de l'eau potable, de la viande, des fruits, du papier, des livres. Ce vieillard est l'ami et le chercheur d'un jeune enquêteur de police qui est sur une piste devant le conduire à crever le secret de l'organisation sociale de New York, notamment la provenance du fameux *Soleil vert*, qui est un aliment synthétique analogue au soma du *Meilleur des mondes*, de Huxley. Or, il se trouve que cet aliment, distribué et contrôlé par les autorités, provient du trafic des cadavres. Vu la surpopulation, les citoyens sont encouragés à se rendre à l'Echangeur, vaste édifice, propre et fonctionnel, où l'on peut obtenir, sur demande, un passeport pour la mort. Le demandeur reçoit une injection qui lui procure 20 minutes de retour à une vie antérieure. Le film nous fait assister au rêve du vieux chercheur. Il revoit les couchers de soleil, les animaux, les champs de blé, les oiseaux, la mer. Les 20 minutes passées, il mourra et son cadavre servira à la fabrication du *Soleil vert*.

27. L'oraison de la messe porte ceci : « Dieu éternel et tout-puissant, augmente en nous la foi, l'espérance et la charité ; et pour que nous puissions obtenir ce que

tu promets, fais-nous aimer ce que tu commandes. » Il n'est pas facile de dire davantage en moins de mots. Et je ne vois pas l'utilité d'un quelconque commentaire à cinq cennes.

L'Évangile du jour : Jésus résume la Loi et les Prophètes en deux commandements (contre les 613 que comptait la loi moulinée par les pharisiens) : aimer Dieu et aimer son prochain. L'Évangile dit expressément : « Tout ce qu'il y a dans l'Écriture - dans la Loi et les Prophètes - dépend de ces deux commandements. » (Mt 22, 34-40) Certes, il y a beaucoup de passages obscurs dans l'Ancien Testament et même dans les Évangiles. Mais on ne peut pas dire que ces deux commandements ne sont pas clairs. Je ne dis pas qu'ils sont faciles à observer ; je dis qu'ils sont clairs.

Le même jour, dans la première lecture, merveilleux passage du Deutéronome : « Si tu prêtes de l'argent, tu n'imposeras pas d'intérêts [...] Si tu prends en gage le manteau de ton prochain, tu le lui rendras avant le coucher du soleil. C'est tout ce qu'il a pour se couvrir. [...] Tu ne maltraiteras point l'étranger, car vous étiez vous-mêmes des immigrés en Égypte. » Déjà, 1500 ans avant Jésus-Christ, l'Écriture indiquait clairement ce que c'est que d'aimer concrètement son prochain.

Au bulletin de nouvelles de 18h, j'apprends la mort d'Arthur Tremblay. Je suis assez secoué.

28. De 8 h à 11h, séance de travail sur le programme des sciences policières du collège universitaire. François et moi, nous travaillons ce dossier depuis février dernier. Je dîne avec François. Nous parlons longuement d'Arthur Tremblay.

En soirée, visite au salon funéraire. La mort est une grille de lecture impitoyable. Une grille de relecture aussi. Infirme locomoteur, et n'ayant pas de chauffeur d'occasion, j'y vais en taxi, car je tiens à saluer la dépouille d'Arthur et à rencontrer les membres de sa famille. Par ailleurs, je ne suis point sûr d'avoir une occasion demain, ni pour les funérailles, mercredi.

29. Rétroactivité de la prière. Dans *l'Ave, maris stella*, on dit : « Rendez-vous chastes et doux. » Dans le *Miserere*, on dit : « Crée en moi un cœur pur. » Réciter ces prières, à mon âge, c'est vraiment demander une création rétroactive.

Le 17 septembre, je m'étais engagé à donner une conférence devant des membres du corps professoral de la commission scolaire de Lévis sur le thème de la prière, à la suggestion de Marthe Dallaire, l'organisatrice de cet événement. La conférence devait avoir lieu le 1er novembre, à 7 h 30. Est-ce le sujet, le conférencier ou l'heure trop matinale, toujours est-il que j'apprends ce midi que la conférence est annulée, faute d'inscriptions suffisantes ! Mon travail de préparation m'aura en tout cas permis de mettre la main sur un très beau texte de saint Thomas, que j'ignorais jusqu'à maintenant :

La divine Providence, dont la Sagesse ordonne les démarches, fournit à chaque être les moyens de parvenir à sa fin en accord avec sa nature. Les humains trouveront donc un moyen d'obtenir ce qu'ils espèrent de Dieu, en harmonie avec leur condition. Que fait-on, sur le plan humain, lorsqu'on veut recevoir de quelqu'un, surtout d'un supérieur, ce qu'on espère en obtenir ? On l'en prie. Tel sera le moyen fourni aux hommes d'obtenir ce qu'ils attendent de Dieu : la prière. Marquons d'ailleurs la différence qu'implique cette analogie. Le besoin ici n'est pas le même. Entre humains, il s'agit d'abord de faire connaître ses désirs et ses besoins, puis de fléchir celui à qui l'on s'adresse. Dans le cas de Dieu, il n'en est pas question. Nous n'entendons aucunement, en le priant, lui manifester nos désirs et nos besoins. Dieu sait tout. Seigneur, dit le Psalmiste, mon désir est étalé devant Toi. (Ps 37, 10) Votre Père, assure l'Évangile, sait que vous avez besoin de tout cela. (Mt 6, 32) Pas davantage nos mots humains n'influencent la volonté divine pour l'amener à modifier ses vœux. Dieu ne ressemble pas à l'homme menteur, il n'est pas comme un fils d'homme, changeant. Il ne connaît point de repentir, dit le Livre des Rois. (I Rois, 15, 29) C'est nous qui avons besoin de la prière : qui prie verra mieux tout ce qui lui manque, et c'est son âme à lui qu'il va changer en s'appliquant à désirer avec ferveur et piété ce qu'il espère obtenir. Et c'est là ce qui le met en état de recevoir. Ajoutons cette autre différence : on ne peut adresser de requête à un homme si l'on n'est déjà son familier. Il faut pouvoir l'aborder. Près de Dieu, c'est la prière même qui nous sert d'introduction. Nous voilà ses familiers, dès que, élevant notre esprit, nous entrons en conversation avec lui par un mouvement tout spirituel du cœur, l'adoration en esprit et en vérité. Ainsi, nous frayons-nous la voie, et le sentiment d'intimité qui en résulte provoque une prière plus confiante encore. J'ai crié, dit le Psalmiste - et il veut exprimer par là l'assurance de sa prière - parce que tu m'as entendu. (Ps 77) Introduit par sa prière en l'intimité divine, il clame désormais en toute assurance. Ainsi, quand on s'adresse à Dieu, l'assiduité, la fré-

quence des demandes, ne créent nulle importunité. Bien au contraire, on les tient pour agréables à Dieu. Il faut toujours prier, dit saint Luc (18, 1), sans relâche. Et le Seigneur nous invite à le faire en ces termes : Demandez et l'on vous ouvrira. (Mt 7,70) Quelle différence avec les hommes près de qui l'on se rend si vite importun en demandant sans cesse ! » (Saint Thomas d'Aquin, collection Textes et études, Aubier, 1957)

Visite inattendue de Thérèse et Maurice Mercier. Joyeuse rencontre et joyeux souper. J'étais un peu en froid avec Maurice depuis trois ans. Par sa très grande faute, évidemment. Il est venu à Québec à l'occasion de la mort d'Arthur Tremblay avec qui il a beaucoup travaillé du temps qu'il était fonctionnaire au ministère de l'Éducation. Comme quoi, le dernier don que fait un mort, c'est de rassembler des êtres qui, autrement, n'en auraient pas trouvé le temps ou suscité l'occasion.

30. Ce matin, panne d'électricité. Je me suis levé par cœur, ai cherché une chandelle, et suis sorti faire ma promenade plus tôt que d'habitude, vu l'impossibilité de me faire une tasse de café. J'ai aussi enfilé des chaussettes de couleurs différentes.

Depuis une heure, il tombe une neige fine, la première de la saison.

À 14h, j'assiste aux funérailles d'Arthur Tremblay avec Jean-Noël Tremblay. François, Jean-Noël et moi, nous avons passé quelques centaines d'heures, entre décembre 1992 et juin 1994, à rédiger cinq ou six longs articles sur l'école, d'abord publiés dans *La Presse*, puis réunis dans *L'École, pour quoi faire ?* (Éditions LOGIQUES, 1996).

À mon retour des funérailles, le Provincial m'apprend la mort, à 85 ans, d'un confrère, Donatien Lanouette, avec qui j'ai vécu ici même pendant près de 20 ans. Il me demande de prononcer l'homélie à la messe des funérailles qui aura lieu le samedi, 2 novembre. Du même coup, il me demande d'écrire la notice biographique. (Cf Document 9)

31. Rêve de la nuit dernière : Lucien Bouchard veut m'apprendre le maniement d'une arme à feu. La particularité de l'arme en question, c'est que l'on doit la charger par le bout du canon. Il prend une cartouche et me montre comment l'insérer dans l'arme, mais moi, je n'y arrive pas. De plus, nous devons faire l'opération en cachette, et il y a toujours du monde près de nous.

Pureté rétroactive. La France s'apprête à transférer les restes de Malraux au Panthéon. À cette occasion, on lance un timbre ou une affiche quelconque. On a choisi la célèbre photo prise durant la guerre civile espagnole, sur laquelle Malraux porte une cigarette aux lèvres. On a gommé la cigarette. On a fait la même chose pour une photo de Laurendeau, il y a quelques années. Mao et Staline, eux aussi, gommaient les photos des personnages qui ne faisaient plus l'affaire.

À l'heure qu'il est.
Journal 1996-1997 (1998)

1996

NOVEMBRE

[Retour à la table des matières](#)

1er novembre 1996. La Toussaint. La multitude d'anges, de patriarches, de prophètes, de martyrs et de saints inconnus, justement. La multitude de nos intercesseurs auprès de Dieu, la Vierge Marie en tête.

Le saint, c'est celui qui se sauve, selon les deux sens du mot : sauver son âme et se sauver, c'est-à-dire quitter, abandonner, se « pousser », comme on dit au Lac-Saint-Jean. Pascal disait : « On ne doit point consulter si on est appelé à sortir d'une maison pestiférée ou embrasée. » Et d'abord, sortir de soi. Le saint, c'est celui qui se sauve de lui-même, qui sort de lui-même, qui ne se regarde plus, qui ne s'intéresse plus à lui-même. Si Marie s'était repliée sur elle-même, s'était regardée, s'était attardée à elle-même, ne fût-ce qu'un instant, elle aurait chuté de sa condition de mère immaculée de Dieu. Marie ne dit pas : « Je suis la servante du Seigneur. » Elle dit : « Voici la servante du Seigneur. »

Pelures d'hiver. Au lever, ce matin, je me décide à m'ajouter mes pelures d'hiver : chaussettes, sous-vêtements, casque, manteau d'hiver. Je fais comme les animaux. On peut noter que pelure signifie « peau ».

2. novembre 1996. Dans *Le Soleil du jour*, je lis une déclaration énergique de Mgr Jean-Guy Couture, évêque de Chicoutimi, pour protester contre l'intention du gouvernement (élections obligent) de prendre 25% des dons faits à la Croix-Rouge pour les sinistrés du Saguenay lors des inondations de juillet dernier. Ces 25% serviraient en partie à dédommager les propriétaires de chalets ! J'écris une lettre d'appui à Mgr Couture. Les évêques aussi ont besoin d'être confirmés !

Monseigneur,

Je prends connaissance, dans *Le Soleil* d'aujourd'hui, de votre prise de position touchant « l'aide aux propriétaires de chalet ». Votre position est claire comme l'Évangile. Elle rejoint aussi le sens commun. Quand on a les moyens d'avoir un chalet, on peut attendre plus longtemps qu'un père de famille qui n'a que sa maison et son terrain.

Le ministre Brassard et son gouvernement écoutent plus attentivement et plus rapidement les gros que les petits. C'est dans le vieil ordre des choses. Dans l'exercice de votre ministère, et en ces lieux, vous étiez celui qui pouvait et devait dire ce que vous venez de dire. Il ne faut pas vous gêner pour le répéter.

Je vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments respectueux en Notre-Seigneur.

Visite à mes sœurs à Roberval, et à Mozart, à Chicoutimi. Je voyage par occasion avec Alain Bouchard. En route pour Chicoutimi, petit détour par le rang Trompe-Souris, pour voir l'éboulis survenu en juillet dernier. Les journaux n'en ont même pas parlé. Il aura quand même fallu 8 000 chargements de camions de terre pour combler le ravin.

Démission de Jean-Louis Roux. Sa nomination au poste de lieutenant-gouverneur avait été très mal reçue. Qu'importent les raisons alors invoquées par les médias et les politiciens du Parti québécois (c'est-à-dire les déclarations de M. Roux lors du référendum d'octobre 1995), n'importe quoi d'autre aurait soulevé des commentaires négatifs et les bouderies de Lucien Bouchard. Quand on n'est pas capable de battre sa femme, on fait la tête. N'eût été l'article de *L'Actualité*, il est probable que M. Roux eût fait un lieutenant-gouverneur honorable. L'article en question dévoile un péché de jeunesse de M. Roux. Il avait alors 19 ans. C'était

durant la crise de la Conscription. Il a porté une croix gammée par provocation de carabin. Là-dessus, le Congrès juif canadien exige des excuses, et les politiciens (comme dirait Sol) de rameuter.

Le Confiteor reconnaissait quatre catégories de péchés : les péchés en paroles, en pensées, par actions et par omissions. On a changé tout cela. Il n'existe maintenant qu'une seule catégorie : les péchés rétroactifs. Cette mini-affaire arrange les péquistes, pour l'instant. Jusqu'au moment où l'on sortira, de la morgue des journaux, au sujet d'un détenteur actuel d'un provisoire pouvoir, un propos raciste ou antiféministe ou antisémite ou même le cadavre d'un amour bafoué. Un pur trouve toujours un plus pur qui l'épure, même rétroactivement.

Il faut même faire attention à ne pas trop s'épurer soi-même rétroactivement. Regretter ses péchés devant Dieu, ce n'est pas se gratter jusqu'au sang de son inconscient. Ni non plus tourner la page comme une tête heureuse. Nous ne pouvons pas nous refaire, mais le pardon de Dieu crée en nous un cœur pur. Le pardon n'efface pas, il ne gomme pas. Il crée.

Clinton est réélu. Avec 49% de participation de l'électorat américain. La plus puissante démocratie au monde, celle qui veut imposer la démocratie au Timor et en Papouasie, n'est même pas foutue d'intéresser la majorité de ses citoyens à simplement faire le geste de déposer un bulletin de vote derrière un isoloir.

8. Rêve de cette nuit : j'accompagne le pape dans une cérémonie. Le pape tombe devant moi ; il vomit. Il se relève et je me retrouve dans une église où doit se dérouler une confirmation. Je m'inquiète un peu de la longueur appréhendée de la cérémonie. On a les rêves que l'on mérite, disait Aristote.

À l'office du matin, je récite le psaume de l'invitatoire : « Acclamez Dieu, terre entière. Le Seigneur est bon. Éternel est son amour. » Comment réciter ce psaume avec, en tête, les images du drame du million de réfugiés au Zaïre ? Eh bien ! On peut le faire. À moins de vouloir un Dieu magicien, créateur et accompagnateur de robots bienfaisants, il faut porter dans sa prière en Église tout le malheur et surtout toute la bêtise du monde, dans l'espoir « qu'Il viendra, un soir où rôde le malheur. Ce soir-là, sur nos peurs, l'amour l'emportera. Criez à tous les hommes que rien n'est compromis de leur espérance. »

9. Avec Jean-Marie Laurendeau, je vais aux funérailles de la mère de Michel Giroux, professeur depuis plus de 20 ans au Campus Notre-Dame-de-Foy. L'église du Saint-Esprit est un immense vaisseau d'au moins 1200 places assises. Nous sommes une petite cinquantaine de personnes. Le curé me dit que d'ici à 5 ans, des cinq églises du quartier, il n'y en aura plus qu'une seule réservée au culte. L'église du Saint-Esprit a à peine 50 ans !

La veille au soir, on me parlait du clocher d'une église qu'on a dû détruire, car il représentait un danger. Il arrive que c'est précisément l'église du Saint-Esprit. La charpente de bois, recouverte de tuiles de plomb, était vermoulue (littéralement : moulue par les vers). Chaque tuile pèse 16 livres. De quoi écraser n'importe quel chrétien. Et après, les poursuites en cour, les assurances, les accusations d'incurie de la Fabrique.

Je reproduis ici le très beau chant de sortie, et très bien rendu, après la messe. C'est celui que j'avais demandé lors des funérailles de ma mère et de celles de mon frère Lucien. Aux funérailles de Lucien, nous étions sept dans l'église, y compris le célébrant.

Il faut marcher de très longues routes
Pour rencontrer les fleurs du printemps.
Il faut marcher, traverser le doute,
Pour retrouver son coeur d'enfant.
Il faut marcher et franchir la peine
Pour découvrir que Tu es la joie.
Il faut mourir, dépasser la haine,
Pour Te connaître et vivre avec Toi.
Il faut aller au bout de sa peine
Pour allumer l'espoir comme un feu.
Il faut aller au bout de soi-même
Pour découvrir le coeur de Dieu.
Il faut aller au bout de sa vie
Pour retrouver son premier amour,

Et pour chanter d'une âme éblouie
La symphonie de l'éternel retour.

Refrain

Tu as voulu, sur une croix,
Nous apprendre les chemins de la joie.

10. Lecture du jour : « Celui qui cherche la Sagesse dès l'aurore ne se fatigera pas : il la trouvera assise à sa porte. » Le psaume 50 porte ceci : « Au fond de moi, tu veux la vérité ; dans le secret, tu m'apprends la sagesse » Si misérable que je suis, je ne m'interdirai certes pas de prier. Au contraire, c'est quand on se dégoûte soi-même, et de par sa faute, qu'il faut prier. Je dis prier. Je ne dis pas se lamenter. Je dis : « Béni sois-tu, Seigneur, pour ton immense gloire et ton éternel amour »

L'Évangile du jour me fait difficulté. Il s'agit des cinq vierges sages et des cinq vierges folles. Toutes attendent le retour de l'Époux. Les cinq folles n'ont pas fait provision d'huile. À l'annonce du retour de l'Époux, elles veulent emprunter aux cinq sages de l'huile pour leur lampe. Ces dernières répondent : « Z'aviez qu'à faire comme nous. Vous apporter une réserve. » Si les cinq sages avaient partagé leur réserve avec les folles, toutes les dix auraient pu faire au moins la moitié du chemin. Il aurait bien fallu que l'Époux s'arrange avec le problème !

Par contre, dans la parabole des ouvriers de la onzième heure, tous reçoivent le même salaire. Les ouvriers de la première heure protestent. « Z'avaient qu'à faire comme nous : être là dès la première heure. » Mais, dans cette parabole, le Maître les rabroue. L'enseignement, dans le premier cas, c'est que toutes les 10 avaient été invitées en même temps, pour un événement dont l'heure n'était pas connue. Dans le second cas, les ouvriers sont invités à des heures différentes, pour un salaire convenu, et le même pour tous.

Par ailleurs, je décide d'écrire à Jean Forest au sujet de son ouvrage *Anatomie du québécois* (Éditions Triptyque, 1996). (Cf Document 10)

Longue et bonne rencontre avec Gérard, hier soir. Nous parlons longuement de l'affaire Roux et, par association d'idées, de Lionel Groulx, qui joua un rôle

important, justement au moment de la crise de la Conscription de 1942. À ce moment-là, Groulx avait 64 ans. Il était maurrassien, comme Jean Drapeau, d'ailleurs. En ce qui a trait à ce dernier, je l'affirme de bonne source : c'est lui-même qui m'a dit, en 1986, que Maurras était toujours son auteur de chevet. Je n'ai jamais lu trois lignes de Maurras. Gérard a lu, au début des années 50, étant dans une maison de formation de sa communauté, *L'Appel de la race*, publié en 1922. C'était une lecture obligée. Il n'avait pas acheté.

J'ai 15 ans de plus que Gérard. J'ai 70 ans d'inexpérience et lui, 55. Mais, l'un portant l'autre, nous avons été barattés dans les mêmes moules. Quand tu as 14 ou 15 ans, et que tous tes maîtres sont pétainistes, franquistes ou mussoliniens, comment peux-tu être gaulliste, churchillien ou qui sais-je ? Les États-Unis ont entretenu des relations diplomatiques avec l'Allemagne hitlérienne jusqu'en 1941. Lindbergh fut hitlérien. Il est facile d'y voir clair après coup. En moins dramatique (pour l'heure), il n'est pas facile d'être fédéraliste ou sécessionniste. Aucun péquiste, d'ailleurs, ne se déclare sécessionniste. Mais il n'y en a pas beaucoup parmi eux qui passent leurs vacances en haut du 45^e parallèle. Gérard, lui, en tout cas, déclare que sa patrie, c'est Jérusalem et non pas Saint-Édouard-de-Lotbinière. Il préside, tous les jours, une messe catholique.

Cet après-midi, brève visite du frère Robert Tremblay, un très humble parmi les humbles. Pendant une dizaine d'années, il fut secrétaire du Secrétaire général, à Rome. Ce dernier est un Alsacien faussement bourru, ancien provincial, ancien soldat. Il ne donnait pas d'ordres au frère Robert ; il les criait de son bureau : « Rôbert ! », avec l'accent. Et Robert accourait. Il aimait son travail. N'eût été que de lui, il serait encore à Rome. Rappelé au pays, il fut secrétaire du provincial. Mais depuis un an ou deux, l'âge aidant, il devenait de moins en moins efficace. En juillet dernier, on l'a démissionné. Il ne s'en est pas encore remis.

Quand j'étais écolier, dans une école dirigée par les frères maristes, on nous annonçait régulièrement la mort d'un ou de plusieurs frères espagnols. C'était pendant la guerre civile espagnole. Cent soixante-douze frères maristes furent alors assassinés par la *horda roja*, comme j'ai pu lire en maints endroits sur des plaques commémoratives quand je fus en Espagne en 1962.

Soixante ans après le début de la guerre civile espagnole, j'apprends la mort de trois frères maristes espagnols tués ces derniers jours dans un camp de réfugiés

rwandais au Zaïre. Tous des volontaires. Deux ans plus tôt, sept frères rwandais et un frère britannique furent tués.

Le même jour, je reçois copie d'un article du père Denis Gagnon, o.p., intitulé : *La vie religieuse, une école de préparation au martyre*. J'éprouve un certain malaise devant ce genre de réflexion. Bien assis, bien au chaud, bien nourri, bien en sécurité, il me paraît facile de parler du martyre. Certes, et cela fait partie de la doctrine catholique, advenant que l'on doive affronter le martyre, on peut espérer que l'on aurait alors la grâce nécessaire. Mais pour l'heure, je ne me sens pas l'âme d'un martyr. Au demeurant, les frères espagnols qui viennent d'être assassinés étaient des volontaires et ils savaient qu'ils ne portaient pas pour un pique-nique.

11. Jour du Souvenir. Lucien Bouchard et Jean-Louis Roux, côte à côte pour la cérémonie devant le cénotaphe, à Québec. Jean-Louis Roux remplissait sa dernière fonction officielle. Sur une photo, on voit Lucien Bouchard regardant vers le ciel et Jean-Louis Roux, vers le sol. Ce dernier n'aurait tout simplement pas dû démissionner. N'importe ! Quant à Lucien Bouchard, il fait le triste métier de politicien. De Gaulle pouvait condamner à mort un opposant politique. Lui-même avait été condamné à mort par contumace, par Pétain. Lucien Bouchard condamne à la mort civile. Grand bien lui fasse, jusqu'à ce que l'on découvre un cadavre dans ses placards. Nous en avons tous.

Note postérieure (15 novembre) :

Les journaux d'hier (14 novembre) nous entretiennent du juge Richard Thérien, ex-felquiste en octobre 70, et nommé juge en septembre dernier par le gouvernement Bouchard. Tu as dessiné une croix gammée sur ton blouson de carabin, il y a 54 ans, et bang ! t'es mort. Tu as caché des kidnappeurs et des assassins et te voilà juge.

12. De 3 h 30 à 6 h 30, nouvelle interruption de l'électricité. Au lever, il faisait un peu cru, mais je ne suis pas frileux. Le pire, c'est l'impossibilité de me faire un café. Pas la peine, par ailleurs, de se mettre à lire le journal à la chandelle. Gain net : trois quarts d'heure de promenade, au lieu d'une demi-heure.

Jours de grève au Campus. Les élèves se joignent au mouvement de protestation des autres cégeps contre le dégel appréhendé des frais de scolarité. Ils avaient d'abord voté en assemblée générale deux jours de grève, mais en apprenant que les jours en question seraient repris à la fin de la session (ce qui aurait prolongé le calendrier jusqu'au lundi 23 décembre), l'exécutif de l'Association générale des étudiants s'est rabattu sur une seule journée de grève. En revenant de la messe, ce matin, à 7h 30, je croise deux jeunes piqueteurs avec qui j'échange quelques mots. Ils ont l'air vaguement intimidés par leur nouveau rôle. Vers 10h, un groupe de grévistes pénètrent dans la résidence. Ils portent des pancartes et ils scandent, sur ordre : « So-So-Solidarité ! » Ils font comme les adultes. Ils ont d'ailleurs l'appui des enseignants. Mais eux non plus ne veulent pas de prolongation du calendrier scolaire. Coupez partout, sauf chez nous.

Mieux informés, et de plus longue main, ils protesteraient contre les mensonges huileux des États généraux sur l'éducation. Ils essaieraient de faire sauter l'organisation actuelle des programmes préuniversitaires, ce dans quoi la direction du Campus veut faire une brèche avec sa proposition d'un programme de quatre ans (au lieu de cinq) conduisant à un diplôme de premier cycle universitaire pour les finissants du secondaire.

13. Statistiques. Il me prend fantaisie de calculer le nombre de pages de réclames publicitaires et autres annonces dans deux numéros récents de *The Economist* et *The New Republic*. Dans le premier cas, 64% de réclames et d'annonces ; dans le second cas, 40%. Cela ne prouve pas grand-chose, sinon qu'on paye une partie de ces réclames dont on n'a aucunement besoin. Ajoutons que plusieurs réclames sont fort ingénieuses et souvent très belles. Elles valent le détour. Au demeurant, je n'ai pas de solution de rechange : la matière dite rédactionnelle sert de support au commerce et vice versa.

14. Messe du jour : épître de Paul à Philémon, le priant d'accueillir Onésime, esclave fugitif de Philémon. À ce moment-là, Paul est prisonnier à Rome. Il écrit à Philémon qu'il le remboursera des dommages qu'aurait pu lui causer l'absence d'Onésime. (Notons qu'Onésime signifie : utile.) Cela signifie deux choses : a) Paul, malgré tout, espérait sortir de prison ; b) il avait un compte en banque quel-

que part à l'autre bout de la Méditerranée. Il écrit en effet : « Mets cela sur mon compte. Je te rembourserai. » Paul n'oblige pas Philémon à affranchir son esclave ; il souhaite simplement qu'il le reçoive comme un frère. Les premiers chrétiens ne se mêlaient pas d'égalitarisme ni d'équité salariale. Une fois pour toutes, et radicalement, ils croyaient qu'il n'y a ni hommes, ni femmes, ni Juifs ni Gentils, ni esclaves ni maîtres, mais seulement des fils de Dieu.

15. Ce matin, à 5h 30, il fait -12 °C. L'hiver ferme lentement son étreinte de yéti.

Cet après-midi, visite de l'abbé Jean-Paul Tremblay, accompagné de l'abbé Bertrand Fournier. Nous ne nous sommes pas vus depuis le 24 juin dernier. Nous parlons longuement d'Arthur. Tous les deux furent condisciples au Séminaire de Chicoutimi. L'abbé Jean-Paul attribue la conversion politique d'Arthur, lors du référendum du 30 octobre 1995, au fait qu'il se sentait libéré de ses allégeances « bleues » du fait qu'il était sénateur retraité. Ce n'est pas du tout mon sentiment là-dessus. Arthur s'est laissé tenter par son vieux démon : « J'essaie le OUI. » Et il se justifie en analysant des sondages pendant six pages. Dès qu'il voyait des statistiques, il partait en « baloune ». À la fin des années 50, il me disait qu'il avait été surpris de toujours trouver dans les statistiques du Département de l'instruction publique, un élève de 16 ans en quatrième ou cinquième année du primaire. D'où l'idée d'une fin obligatoire du primaire après une sixième année. Et de l'inscription au primaire d'un élève qui a six ans au 30 octobre. Dieu connaît toutes les contorsions et toutes les injustices de fait qui ont découlé de cet arrêt statistique. Dans le même ordre d'idée, 30 ans après la réforme scolaire, il niait les méfaits des grosses polyvalentes. Il ramenait l'argument statistique que la moyenne des polyvalentes n'a jamais (ou guère) dépassé 1500 élèves, tel que préconisé par le Rapport Parent. Les polyvalentes de 4 000 élèves, à Rimouski, à Chicoutimi, à Chambly étaient des exceptions. Je rapporte ces choses après sa mort. Du temps que nous préparions ensemble *L'école, pour quoi faire ?*, je les lui rappelais. Il était imperméable.

18. Hier, dimanche, voyage aller-retour au Salon du livre de Montréal, pour une séance de signature. Je signe exactement un volume des *Années novembre*. Le

terminus d'autobus de Sainte-Foy ouvre ses portes, le dimanche, à 6 h 45. Cinq ou six voyageurs font comme moi : ils attendent dehors, que les portes ouvrent. Le préposé au service se pointe à 6 h 47. Il retire les journaux de la veille et place les journaux du jour dans les présentoirs. Après quoi, il met sa caisse à jour et pitonne sur différentes machines. Après quoi, il commence à vendre les billets. Deux jeunes filles demandent des billets pour Saint-Hyacinthe. Le jeune préposé les informe que le seul et unique autobus pour cette destination part à 17 h 30. Il leur propose un détour par Drummondville, ce qui ne fait pas l'affaire des jeunes filles. J'imagine que les deux jeunes filles ont dû plaider quelque arrangement, puisque je les vois monter dans l'autobus pour Montréal. Parvenu à la hauteur de Saint-Hyacinthe, l'autobus arrête et laisse descendre les deux passagères, chose qui ne se produit jamais sur ce trajet express. Un jeune homme, à plus forte raison un vieux magané, n'aurait jamais ni demandé ni obtenu ce passe-droit.

Au Salon, je cause un bon moment avec Samir Abboud, une vieille connaissance. Il est palestinien de naissance, né à Jaffa. Pétant d'intelligence, et d'une rare délicatesse en matière d'amitié. Je rencontre également un jeune homme qui s'informe de l'abbé Jean-Paul Tremblay, dont il est un ancien élève. Il se souvient de la remarque de Cantor que j'ai déjà rapportée, au sujet d'un nombre infini de paires de bottes. Je fais également une brève visite au kiosque de Georges Dor et je me pousse.

Je dîne dans un restaurant de la rue Saint-Hubert. Vu l'heure un peu tardive (il est 13h 30), je suis seul dans la salle à manger. Mais il s'agit d'un restaurant ouvert 24 heures par jour. Au moment où je quitte, un homme se présente et demande deux toasts avec du beurre d'arachide. Il aurait dû dire soit : deux toasts et du beurre de peanuts, soit deux rôties et du beurre d'arachide. On mange dans la langue qu'on peut, et bienheureux de pouvoir manger en trois langues. La serveuse, d'ailleurs, s'en fout complètement. Je suis seul depuis une bonne heure ; je quitte ; un autre client entre.

Les journaux nous apprennent que Julien Green vient de quitter l'Académie française. Il donne comme raison que « les honneurs ne l'intéressent pas du tout, quels qu'ils soient. » Il poursuit : « La phrase qui a compté dans ma vie est celle du Christ : "Je suis la résurrection et la vie." Elle m'a suivi toute la vie. Qu'est-ce que l'Académie à côté ? » Ben ! Il a 96 ans, deux mois et 12 jours. Et sur la cou-

verture de tous ses livres figure la mention : Julien Green, de l'Académie française. Cette mention, qui dure depuis 1971, n'a pas dû nuire à la vente de ses livres.

Dans son journal, Michel Ciry transcrit une très longue lettre à François Nourissier en réponse à des attaques fourrées que ce dernier a fait paraître dans *Le Point*. Je trouve cela bizarre. Ça manque d'altitude. Ciry ne se prive aucunement d'éreinter ses contemporains, peintres, écrivains, hommes politiques. Il me semble qu'il devrait accepter avec équanimité qu'on l'égratigne un peu à l'occasion. Au demeurant, Ciry ne manque pas de courage.

19. Séminaire de lecture sur le livre de Guitton : *Les pouvoirs mystérieux de la foi*. Guitton et Antier y traitent des phénomènes paranormaux : inédie, stigmates, lévitation, bilocation, etc. À la fin du XIXe siècle, ces phénomènes étaient traités Par-dessus la jambe par les scientifiques et les philosophes (avec la notable exception de Bergson). Vis-à-vis de ces phénomènes, on se contente encore souvent et majoritairement d'explications réductrices. Tous ces miracles, car il s'agit au fond de miracles, peuvent cependant être des signes de la transcendance. Doit-on laisser de côté ce que l'on ne comprend pas ? Croire donne plus à penser que le refus de croire.

Les scientifiques contemporains sont beaucoup plus ouverts que les scientifiques de la fin du XIXe siècle. Renan disait que « la réalité d'un seul miracle réfuterait l'athéisme ». Cela dit, il se dépêchait de réduire le miracle à l'hallucination, l'hystérie, l'autosuggestion.

Pour ma part, je vis assez bien avec l'idée que les miracles sont des *évidences différées*. Nous ne connaissons pas tout sur la structure du créé. La physique contemporaine suggère déjà qu'un élément aléatoire permet l'acte libre. Et puis, au nom de quoi ne permettrait-on pas à Dieu de connaître un peu mieux que nous sa physique, et de pouvoir intervenir dans la matière sans détraquer pour autant l'ordre, les lois, la nature et l'être des choses ? Le miracle suppose la foi. Jésus prend toujours soin de dire à un miraculé : « C'est ta foi qui t'a sauvé. » Mais viendra le temps où toute foi disparaîtra, puisque nous serons dans l'évidence.

Confirmation entre mille de la thèse de Georges Dor : en passant devant le bureau de la réception de la résidence, j'entends une élève à qui on vient de remettre un message : « A t'y dit c'était quoi ? »

L'été dernier, François m'a prêté un recueil de textes sur la civilité chrétienne, par saint Jean-Baptiste de la Salle, édition de 1733. Je relève quelques passages. Ainsi, dans le chapitre intitulé : « Des cheveux », je lis : « Il n'y a personne qui ne doive prendre pour règle et pour pratique de se peigner tous les jours, et il ne faut jamais paraître devant qui que ce soit avec des cheveux mêlés et malpropres. »

Dans le chapitre « Des yeux et de la vue » : « Il y en a qui ont des yeux affreux, qui marquent un homme ou en colère ou violent ; il y en a d'autres qui ont toujours les yeux extrêmement ouverts et qui regardent avec hardiesse ; c'est l'ordinaire des esprits insolents, qui n'ont du respect pour personne. »

Dans le chapitre « De la propreté et de la mode des habits » : « La règle la plus sûre et la plus raisonnable touchant les modes, est de n'en être pas l'inventeur, de n'être pas des premiers à s'en servir, et de ne pas attendre qu'il n'y ait plus personne qui les suive pour les quitter. »

« C'est une incivilité, quand on salue une personne supérieure, de lui demander comment elle se porte. »

Quand on fait un compliment, « il faut prendre garde de ne point élever les personnes à qui on les fait beaucoup au-dessus de ce qu'elles sont, et de ne point faire de grandes exagérations qui se détruisent elles-mêmes. »

20. Je dîne avec Jean-Pierre Pastinelli, cadre au siège social de l'Université du Québec. Nous nous sommes un peu connus en 1967. Il était alors fraîchement arrivé au Québec. Il s'y est établi et y a élevé sa famille. Récemment, après avoir lu *L'école, pour quoi faire ?*, il a manifesté le désir de me rencontrer. Excellent dîner et profitable revue d'histoire !

21. Dynastie syndicale et mouvance politique. Il me vient à l'idée de retracer les ministres de l'Éducation depuis 1960, en regard des présidents du pouvoir d'en face : la Centrale de l'enseignement du Québec. Cela donne ceci :

Paul Gérin-Lajoie, Jean-Jacques Bertrand, Marcel Masse, Jean-Guy Cardinal, Jérôme Choquette, Guy Saint-Pierre, Camille Laurin, Jacques-Yvan Morin, François Cloutier, Bernard Lachapelle, Jean Bienvenue, Yves Bérubé, Claude Ryan,

Jacques Chagnon, Michel Pagé, Lucienne Robillard, Jean Garon, Pauline Marois.
Total : 19. Durée moyenne : 2 ans.

Du côté de la Centrale de l'enseignement du Québec (en 1960, la CIC), on trouve : Léopold Garant, Raymond Laliberté, Yvon Charbonneau, Lorraine Pagé.
Total : 4 et même, on pourrait dire 3, vu que Léopold Garant n'a pas mené grand train. Durée moyenne : 12 ans.

Ces deux listes sont déjà une explication de l'état des choses. Du côté gouvernemental, discontinuité, impossibilité de dominer des dossiers complexes, improvisation. Du côté syndical, permanence, maîtrise des dossiers, maintien d'une idéologie directrice.

Le premier responsable de l'Éducation devrait être nommé par l'Assemblée nationale pour un mandat de sept ans. De la sorte, on ne sortirait pas l'éducation de la politique, mais on sortirait la politique de l'éducation.

23. Concours annuel d'excellence au Campus Notre-Dame-de-Foy. Les concours s'adressent à des élèves de 5e secondaire. Depuis quatre ou cinq ans, je prépare le concours dit « Connaissances générales » : questions en français, en histoire, en géographie, etc. Ce concours comporte également une question qui exige un bref développement de la part des candidats. La question proposée cette année était : « L'opinion publique et les médias affirment que la société est bloquée par les *baby-boomers*, qu'il n'y a pas d'avenir pour les jeunes, que les emplois se raréfient. Quel est votre sentiment là-dessus ? »

Nous étions cinq correcteurs pour cette question. Chacun lit toutes les copies et nous convenons d'une note finale. À notre grande surprise, les jeunes ne sont pas du tout découragés. Avec la cruauté propre à cet âge, ils tiennent presque tous le discours suivant : D'ici à une dizaine d'années, les *baby-boomers* seront à la retraite ou bien ils auront pris leur préretraite. Ça fera de la place pour nous autres. Sans en rien savoir, évidemment, ils reprennent une remarque de Bossuet : « Cette recrue continuelle du genre humain, je veux dire les enfants qui naissent, à mesure qu'ils croissent et qu'ils s'avancent, semblent nous pousser de l'épaule et nous dire : Retirez-vous, c'est maintenant notre tour. » Ajoutons que la qualité du français nous surprend agréablement. Il est vrai qu'il s'agit, en l'occurrence, des élèves les plus motivés.

Un matin de cette semaine, il faisait -15 °C. Nous approchons de la ligne de partage du froid, comme on dit : la ligne de partage des eaux. Ma référence-fétiche, à ce sujet, c'est 0°F ou - 17 °C. Plus bas, il commence à faire froid.

24. Jacques Dufresne prépare le numéro de Noël de *L'Agora* dont le thème sera l'amour. Il y a quelques jours, il m'a demandé un article sur l'amour de Dieu. Rien que ça ! Je passe la matinée et une partie de l'après-midi à compléter mon texte. (Cf. Document 11)

25. La fin de semaine aura été dure pour Lucien Bouchard : grosse manifestation des syndicats ; grogne des purs du Parti québécois. Offensé de n'avoir reçu que 76% d'appui à son programme, Lucien Bouchard quitte dramatiquement l'assemblée et se retire pour réfléchir. Stupeur chez les militants.

Ce matin, tous les commentateurs politiques s'accordent pour dire que Lucien Bouchard a tiré trop tôt une grosse cartouche. Ce genre d'ultimatum à l'émotion ne peut pas être utilisé plusieurs fois. Le « Je rentre chez ma mère » de la jeune épouse peut faire vaciller un jeune époux, mais vient le moment où il rétorque : « Vas-y et restes-y ! »

Au demeurant, je me demande toujours ce qui attire et retient un homme dans la politique. Plus de vie personnelle, plus de temps à soi, sans cesse scruté par les médias et, au fond, n'exerçant que bien peu de pouvoir réel. Et pourtant, il ne manque jamais de candidats.

Il est de nouveau question d'abaisser le droit de vote à 16 ans. L'un des arguments des jeunes, c'est : « Nous payons des taxes. Pas de taxation sans représentation. » Fort bien, mais à ce compte-là, les nourrissons paient des taxes par parents interposés. On pourrait peut-être accorder un droit de vote familial. Un père, une mère et deux enfants, par exemple, recevraient un bulletin de vote de valeur 4, et un cardinal, un bulletin de valeur

Note postérieure (décembre 1997) :

En lisant *Mon testament philosophique*, je tombe sur une idée analogue de Guitton :

Pour contrer le vieillissement de la démocratie, il faudrait faire voter le futur. [...] Nous aurions tous un nombre de points inversement proportionnel à notre âge et on calculerait ce nombre en comptant un point par année à vivre. Par exemple, on poserait la fiction que toute vie humaine dure cent ans. À dix-huit ans, vous disposez donc de cent points moins dix-huit égale quatre-vingt-deux points. À dix-neuf ans, on a quatre-vingt-un points. Et ainsi de suite.

Ainsi moi, à soixante ans, je ne vaudrais plus que quarante points tandis que mes deux enfants de vingt et trente ans pèseraient ensemble cent cinquante points.

Et à cent ans ?

Zéro point.

Et à cent un ans ?

Moins un. Le nombre de points peut devenir négatif.

Et les mineurs ?

À la naissance, ils valent cent points.

Et qui bénéficient de ces points ?

Chacun des géniteurs a la moitié des points de l'enfant, jusqu'à sa majorité.

Que résulte-t-il de cela ?

Un cyclone dans les cocotiers.

Visite de Thérèse. Sa vieille mère vient d'accepter d'être hospitalisée. Elle a 92 ans, elle est en perte presque totale d'autonomie, mais elle a encore tout son esprit. Thérèse lui a remis *Paradoxes*, de Henri de Lubac. Cet ouvrage, sans être difficile, est quand même sévère. La mère de Thérèse lui dit : « Je suis allée tout de suite

au chapitre intitulé "souffrance". Certains passages, je ne les comprends pas. Ça doit être parce que je n'en ai pas besoin. »

27. Humour rouge. « L'inconvénient des élections libres, c'est que vous ne savez jamais d'avance qui va les gagner. » (Molotov)

Évangile du jour : « C'est par votre patience que vous sauverez vos âmes. » « *In patientia vestra possidebitis animas vestras.* » (Lc 21, 19) Saint Paul : « Le fruit de l'Esprit est amour, joie, paix, patience, bonté, bnignit, fidlit, douceur, continence. » (Ga 5, 22)

29. Dans *Le Devoir* d'aujourd'hui, une demi-page sous le titre : « Rencontres ». En voici deux : « 50 ans, grand, mince, jeune, esprit ouvert, cherche femme 18-48 ans, jolie, proportionne, lgrement grassette ou mince, pour combler besoins affectifs, tendresse, sexualit et fantaisies. »

« Homme de 25 ans, 6'2", 215 livres, aime beaucoup le thtre, le cinma, la littrature, cherche un gars entre 18 et 30 ans, intressant, cultiv, avec des affinits. »

Une semaine plus tard, dans *Le Soleil* : « Eric, 22 ans, 6', 185 livres, cheveux courts, cherche homme de 35 ans et plus, non barbu, mari ou non, aimant porter lingerie fminine, pouvant recevoir. »

Le Soleil, *La Presse*, *Voir* publient des pleines pages, aux mmes fins. Ce qui me frappe l-dedans, c'est les spcifications : taille, poids, apparence et la mention presque gnrale « non fumeur ». La dernire requte que je viens de citer est remarquable : on cherche un « homme, 35 ans et plus (on n'indique pas de limite de vitesse !), non barbu, mari ou non, aimant porter lingerie fminine, pouvant recevoir. » Quant au requrant, il a 22 ans, il mesure six pieds et il pse 185 livres. Il n'est donc pas bedonnant. Pour ce qui est du *Soleil*, la publication des demandes est gratuite, mais pour rcuprer les rponses, il faut payer 2,95 \$ par minute, les frais tant directement ports la facture tlphonique du demandeur. Ce commerce doit srement rapporter aux journaux, puisqu'ils y consacrent hebdomadairement un espace considrable. Mme *Le Devoir* ! Ajoutons que *Le Nouvel Observateur*, organe de toutes les bonnes causes - fminisme, anticapitalisme, anti

tout ce qui n'est pas de provisoire avant-garde - publie, lui aussi, ce genre d'annonces.

Au fond, cela est vieux comme le monde ; seules les modalités de sélection changent selon les cultures, les modes et, maintenant, avec la technique des boîtes vocales. Mes parents, à propos des fréquentations de telle et tel, disaient : « C'est un bon parti. » A propos d'un homme, cela signifiait : il ne boit pas, il est travaillant et il a du bien. À propos d'une femme : elle a une bonne santé et ses parents ont du bien. Au bout du compte, cela ne faisait pas grand monde ! Tout le monde ou presque trouvait quand même à se marier.

Des confrères travaillant en Afrique me disent que les hommes jaugent d'abord les jambes. De fortes jambes sont un atout. Au demeurant, il y aurait une recherche sociologique à mener en ce qui a trait à ces rubriques. Idem pour les courriers du cœur. On trouve là une radiographie de la misère humaine. Dans cette recherche, il faudrait prendre en compte les énormes changements sociaux survenus depuis 50 ans. Ma mère lisait le courrier de Pascale France, dans *Le Soleil* de l'époque. Elle y prenait peut-être une consolation vicariale, mais on n'y trouvait certes pas, à l'époque, les confessions et les horreurs détaillées qu'on y trouve aujourd'hui.

30. Je passe l'après-midi avec Claudette à faire la toilette du document sur le collège universitaire, sur lequel je travaille avec François depuis mars dernier, à la demande de la direction du Campus Notre-Dame-de-Foy. Je ne maîtrise pas toutes les opérations nécessaires pour hiérarchiser de façon uniforme, les divisions, sous-divisions, titres et sous-titres. L'ordinateur permet toutes les fantaisies. Mais il y faut du temps, beaucoup de temps et beaucoup de papier pour les différents tirages. Ces machines ne sauvent ni temps ni argent.

À l'Office du matin, extrait du cantique d'Habacuc :

Le figuier n'a pas fleuri
Pas de récolte dans les vignes.
Le fruit de l'olivier a déçu ;
Dans les champs, plus de nourriture.
L'enclos s'est vidé de ses brebis,
Et l'étable, de son bétail.

Chaque fois que ce passage revient, je suis saisi par la désolation qu'il exprime.

Colbert : « Il faut faire payer les pauvres, puisqu'ils sont les plus nombreux. » Éternelle maxime de gouvernement.

J'emprunte à la bibliothèque du Campus le 141 tome du journal de Michel Ciry, intitulé : *La passion de l'amitié*. Il couvre les années 1986-1987, et il compte 409 pages. J'ai déjà lu trois tomes de son journal, en ordre dispersé. Je fais le calcul que Ciry a écrit (en date de 1987) environ 5 000 pages.

Ce diable d'homme est peintre et graveur. Il fait état de ses nombreux déplacements en France, en Suisse, en Belgique, en Italie, au Mexique, en Amérique centrale, etc. Il fait état aussi de ses longues et nombreuses rencontres avec ses innombrables amis. Dans le volume que je suis en train de lire (*L'Approche du soir*), il décrit tous les soucis et tous les soins que lui cause la maladie de sa mère, qui vit avec lui, qui est très vieille, en perte presque totale d'autonomie et, en plus, complètement confuse. Pensant à tout cela, je me dis : mais qu'est-ce que je fais, moi, de tout mon temps ?

Je dis à la blague devant François que je possède toutes les vertus. Il rétorque : « C'est pour ça que tu n'as pas le temps de les pratiquer. »

À l'heure qu'il est.
Journal 1996-1997 (1998)

1996

DÉCEMBRE

[Retour à la table des matières](#)

2 décembre 1996. Modes linguistiques. Il y a quelque 10 ans, les mots « arrimer » et « arrimage » faisaient partie du vocabulaire régulier des administrateurs. Exemple : l'arrimage du secondaire avec le collégial. Depuis le dernier Sommet de Lucien Bouchard, c'est le mot « ficeler » qui fait fortune. Exemple : « Il s'agit maintenant de ficeler tout ça. » Employés à toutes les sauces, et dans n'importe quel contexte, ces mots ne veulent plus rien dire. Ils remplissent leur office de remplissage.

J'ai souvent et depuis longtemps dénoncé la bêtise de la féminisation du français, principalement dans les textes de la messe. La féminisation systématique et cohérente est d'ailleurs impossible, le français étant ce qu'il est. Il est facile de dire : « frères et sœurs ». Mais on est déjà un peu embarrassé, à l'offertoire, quand il s'agit de la formule : « Tu es béni, Dieu de l'univers, toi qui nous donnes ce pain, fruit de la terre et du travail des hommes ... » On entend régulièrement : « du travail des hommes et des femmes ». Ou encore : « du travail des humains ». Ou encore : « du travail des personnes ».

Mais on ne s'est pas encore avisé de détraquer le *Notre Père*, et de dire : « Comme nous pardonnons à ceux et à celles qui nous ont offensés. » Ou, dans

l'Ave : « Priez pour nous, pécheurs et pécheresses. » Ou encore (et je m'en tiens aux seules très vieilles formules), dans le *Confiteor* : « Je confesse à Dieu tout-puissant et à vous mes frères et sœurs que j'ai péché, etc. » Tant qu'à faire, c'est pourtant jusque-là qu'il faudrait aller.

Note postérieure :

J'ai écrit à ce sujet au directeur de *Prions en Église*. Il n'a même pas accusé réception. Mon chien est mort !

3. De la prière. Une préface de la messe porte : « Nos louanges n'ajoutent rien à ta gloire, mais elles nous rapprochent de toi. » Par définition, prier est un acte de foi. La prière suppose que l'on croit à l'existence de Dieu, d'un Dieu qui aime les hommes et qui connaît leurs besoins avant même qu'on ne les lui exprime. On peut même prier pour avoir la foi, ce qui est une prière au carré ou mieux, la racine carrée d'une prière, si j'ose dire.

Prier pour soi-même ; dire sa misère à Dieu, avec confiance, mais sans éprouver le sentiment de confiance que l'on a quand on demande service ou accueil à un ami, cela va encore. Je n'ai jamais ressenti ni souhaité ressentir des émotions spirituelles. Spirituelles, je veux dire ayant rapport à la foi.

Éprouver une satisfaction intellectuelle en écoutant tel passage de la liturgie, ou en récitant telle millénaire prière de l'Église, cela ne prouve encore rien. Beaucoup de ces passages ou de ces prières ont une telle densité conceptuelle, une telle plénitude, qu'on peut les aimer comme on aime un poème. Ce n'est pas encore prier.

Ce qui plonge au cœur de la foi, c'est de prier pour un défunt, un ami, un malade ou bien, par exemple, pour les réfugiés rwandais. Car alors, c'est foi par-dessus foi. Et même alors, il y a le risque de l'alibi facile. En lieu et place de prier pour un malade, un ami, il faudrait d'abord aller le visiter, lui écrire ou lui téléphoner, si l'on est loin de lui. Si l'on est près, lui rendre un service concret. S'il s'agit du malheur du monde, je ne sais plus. Au bout du compte, ce n'est peut-être pas un si mauvais arrangement que les impôts et les taxes permettent, par gouver-

nement et soldats interposés, de secourir ces malheureux lointains et innombrables.

S'il s'agit de prier pour un défunt, j'éprouve de nouveau le vertige de la foi au carré.

Et quand il s'agit de moi seul, barbotant dans mes petites misères, hésitant à prier pour moi-même, je m'accroche à l'idée que je ne m'interdirai certes pas de prier pour moi-même.

7. En lisant le journal de Michel Ciry, j'apprends qu'il avait depuis de nombreuses années un Bénédictin ou un Chartreux comme directeur spirituel. Celui-ci ayant été nommé en Irlande, Ciry fit appel à nul autre que le père Carré. Le 26 mai 1986, il rapporte ceci dans son journal : « Je ne pense pas outré de considérer qu'en ma vie spirituelle le père Carré aura vraiment introduit l'Esprit-Saint, auquel, jusqu'à ce que, religieusement parlant, cet éminent ecclésiastique me prenne en main, je ne me confiais pour ainsi dire pas (pour des raisons d'impénétrabilité, je l'avoue sans honte puisque ce n'était point par manque de déférence, d'ouverture à l'amour, mais pour cause de non-perception). J'ai donc suivi son conseil en me pénétrant plusieurs fois par jour, depuis notre rencontre à Paris, de l'Hymne de la Pentecôte, prose admirable, tant pour ce qu'elle exprime qu'en ce qui concerne la façon dont sont dites ces choses essentielles. Je ne vois que Péguy à son plus inspiré pour rejoindre une adoration où fond et forme se maintiennent sans cesse à un aussi haut niveau mystique et littéraire. »

Confidence pour confidence, je peux bien noter ici que depuis un bon quart de siècle, je récite tous les jours et, parfois plusieurs fois par jour, le *Veni, Creator* et le *Veni Sancte Spiritus*. Que de saints, que de millions de saints, sans connaître ni le latin ni le *Veni, Creator* ; sans savoir même qu'il se trouve telle chose qu'un directeur spirituel, auront prié et se seront sanctifiés à leur insu, car : « Nous ne savons pas prier comme il faut ; mais l'Esprit lui-même sollicite souverainement par des gémissements ineffables. » (Ro 8,26)

Le même Ciry, quelques pages plus tôt dans le même journal, se désole de n'être pas de l'Académie française, dont il estime qu'il devrait être membre et comme peintre et comme littéraire. Le père Carré est membre de ladite Académie.

On peut penser que ce dernier aura eu l'occasion de dire à son dirigé que cela n'importe aucunement *sub specie aeternitatis* : en regard de l'éternité.

Je mentionne beaucoup d'auteurs et de titres de volumes dans ce journal. Mon intention est explicite : révéler un auteur ou un ouvrage est une œuvre de miséricorde spirituelle. Les lecteurs se raréfient en notre civilisation du spectacle, de la vidéo, d'Internet. Il se publie néanmoins des milliers de volumes chaque année. Et si l'on s'en tient uniquement à la littérature pieuse, c'est encore par centaines et par centaines qu'il faut compter les titres. Dès lors, il peut être utile, simplement utile, qu'une conscience recommande à une autre conscience l'existence et la valeur d'un auteur ou d'un ouvrage d'un auteur. La Fontaine, rapporte-t-on, sur ses vieux jours, disait à qui voulait l'entendre : « Avez-vous lu Baruch ? » Personnellement, je garde profonde reconnaissance à Jasmin Boulay de m'avoir révélé Alain et Valéry, entre autres. Ou à tel vieux prêtre, à Chicoutimi, un jour que je bouquais rue Racine, de m'avoir dit, me voyant hésiter devant *Mémoires intérieurs* (pas de « e ») de Mauriac : « Allez ! Allez ! À cet âge, les écrivains donnent leur meilleur miel. » Je suivis son conseil.

Revenant à Ciry, je suis de l'opinion de François Nourissier à son sujet : il écrit mal. Certes, l'orthographe, la syntaxe, la ponctuation sont impeccables. Mais il écrit mal. Je fais l'hypothèse qu'il écrit comme il peint. Or, et il le dit assez, il est pointilliste en peinture. En outre, je le dis plus haut, je ne peux pas voir comment on peut écrire autant, en plus de ses autres activités de peintre, de graveur, d'exposant et de cultivateur de l'amitié, passablement mondain, au bout du compte, quoiqu'il s'en défende bien dans sa longue réplique à François Nourissier. Quatre pages serrées, grand format, écrites le jour de Noël 1977, en plus.

Légaut aussi écrit mal. Disons : laborieusement, rocailleusement. Mais Légaut n'était ni peintre, ni voyageur, ni exposant, ni mondain. Il écrivait à son corps défendant, et il s'y est mis sur le tard. Il n'a pas écrit 5 000 pages de journal par-dessus le marché.

Pour faire bonne mesure, j'ajoute ceci : le 22 avril 1986, Ciry porte un jugement prémonitoire sur Mgr Jacques Gaillot. Il écrit : « Cet évêque ne paraissant pas avoir atteint la cinquantaine et, malgré sa minceur et sa petite taille, ne donnant pas l'impression d'être souffreteux, il y a donc toute malchance qu'à Évreux puis ailleurs il sévisse dangereusement durant maintes années encore. »

Ciry, qui se vante d'avoir composé de l'excellente musique, déteste les traces mêmes du folklore dans la grande musique. Encore un avec qui je n'étais pas fait pour m'entendre ! Les risques de collisions passées (ou à venir) étaient (sont) minces. Et pourtant, si jamais j'avais l'occasion de contempler son œuvre peinte (il insiste avec raison sur le masculin, en l'occurrence), j'en serais fort heureux. Comme je le suis, malgré ce que je viens de rapporter, de lire son journal.

Caricature dans *Le Soleil* du jour : le cardinal Turcotte, représenté en Sur-homme ou en Batman, portant un chandail où l'on peut lire : So-So-So-Solidarité. Je ne sais trop quoi penser du populisme de certains évêques. Par exemple, c'est aujourd'hui la fête de saint Ambroise. Le peuple a réclamé qu'il fût nommé évêque de Milan alors qu'il n'était même pas baptisé ! Par la suite, il a converti Augustin. Avant ou entre-temps, il interdisait à l'empereur Théodose de pénétrer dans la cathédrale, parce que ce dernier avait fait massacrer la population de Thessalonique, et il l'obligeait à faire pénitence publique.

Par tempérament et par éducation, ou l'inverse, je répugne à la familiarité, au populisme. Allez donc ! Allez donc ! On sait très bien que les chefs, quels qu'ils soient, ne vivent pas de l'œuvre de la soupe. Ils n'ont pas à s'occuper de leur blanchissage, ni de leurs trois repas quotidiens, ni de leurs bagages dans leurs déplacements. Il n'est même pas sûr qu'ils ont tellement à s'occuper de leurs discours. Ils ont des nègres pour ça. Et je suis d'accord avec tout ça. Dans ce que j'appelle le populisme, ce sont les mœurs américaines, la culture politique américaine qui jouent. La culture médiatique. En campagne électorale, Clinton joue du saxophone. Mais une fois le saxophone déposé, il téléphone aux bons numéros. Et ce numéro s'appelle, pour l'heure : USA.

Le Monde diplomatique de novembre 1996 publie un article dévastateur sur Mère Teresa. L'auteur lui reproche ses incohérences. Par exemple :

- **D'avoir déclaré, à propos des malheurs conjugaux du prince Charles et de Lady Di : « C'est bien que ce soit fini. Personne n'était vraiment heureux. » Exit la position de Mère Teresa contre le divorce.**
- **Et encore d'avoir dit que « les pauvres adoraient Bébé Doc ».**

- **Et encore, d'avoir déposé une couronne de fleurs sur la tombe de Enver Hodja, un Albanais comme elle, et le dernier des staliniens.**
- **Enfin, et j'en passe : « Il n'y a jamais trop de bébés, parce qu'il n'y a jamais trop de fleurs ou d'étoiles. »**

Ces passages sont tirés d'un volume intitulé *Le mythe de Mère Teresa*, Dagorno, Paris, décembre 1996.

On a déjà eu *Les amours secrètes de Pie IX*, par Léo Taxil, que ledit pape avait reçu peu auparavant en audience privée, à la nouvelle que Taxil s'était converti. Est-ce Jean XXIII ou Paul VI qui a reçu en audience privée le neveu de Khrouchtchev ? Jean-Paul II vient de recevoir Castro. Et après ? René Lévesque, agnostique déclaré, a eu des funérailles présidées par l'ex-archevêque de Sherbrooke. Et après ? Jésus recevait n'importe qui : Nicodème, Marie-Madeleine, la Samaritaine, Zachée, Judas. Il ne faisait acception de personne, comme il est écrit (Lc, 20, 21).

Le problème particulier que posent Jean-Paul II et Mère Teresa, c'est que ce sont deux personnages médiatisés. Jésus l'était tout autant sur les quelques milles carrés qu'il a parcourus durant les trois années de sa vie publique. Reste le problème de l'argent que Mère Teresa reçoit de la main de voleurs ou de tyrans notoires. Mais qu'est-ce qu'un grand tyran ? Un malheureux qui a décroché un grand pouvoir. Et qu'est-ce qu'un petit tyran ? Un malheureux qui ne peut battre que sa femme ou, à défaut, son chien. Le modèle insurpassable de la puissance qui refuse la force, c'est Jésus, répétons-le. Répétons-le, après Alain, pour bien montrer qu'on est documenté. Et, en l'occurrence, par un athée déclaré. Pour ce que cela veut dire.

Hérode était un tyran sanguinaire, mais la femme de son intendant faisait partie du groupe de femmes qui suivaient Jésus depuis le commencement de sa vie publique. D'où venait cet argent ? Réponse : des pauvres. Après tout, quand de l'argent volé tombe entre les mains des pauvres, ce n'est qu'un (petit) juste retour de l'argent à sa place. Quant à la question du divorce, Mère Teresa ne fait que constater l'état des choses, comme Moïse avait été conduit à le faire. Jésus l'a reconnu en tous mots. Le mariage, comme le sabbat, est fait pour l'homme et non l'inverse.

Une chose est certaine, c'est que Mère Teresa n'a pas de compte en Suisse ! De plus, frêle îlot de pitié battu par un océan de misère, elle n'est pas trop regardante quant aux moyens qui se présentent pour, non pas survivre elle-même, mais pour accompagner avec un peu d'espoir les derniers moments des milliers de naufragés qui échouent sur son îlot de miséricorde. Je ne sais plus qui disait : « Des fleurs avant le pain. » Des fleurs avec du pain, si l'on vit dans un pays où les fleurs ne coûtent justement pas une fortune. Mais d'abord, un peu d'espoir. Un peu de tendresse, ne serait-ce que tenir la main d'un mourant dans sa main, avant le grand saut dans la surprise de la Joie. Le signe, le faible signe, de Celui dont les entrailles sont de miséricorde : *viscera misericordite*, comme disait le père de Jean-Baptiste, cousin de Jésus, dont le premier mourut décapité par Hérode, quelques mois avant l'autre, qui, lui aussi rencontra le même Hérode, mais sans se dédire ni l'un ni l'autre. Et sans jamais accuser personne.

8. Le dimanche, je me rends à la messe en auto avec un confrère. Ce matin, vu l'abondante chute de neige (plus de 41 cm), j'avertis mon confrère que je m'y rendrai à pied, car je sais que le chemin est à peine déneigé. Je pars à pied, vent devant et neige collante. Et je l'en avertis, mais lui, s'obstine à prendre l'auto. Il me rejoint au moment où le pire était fait pour moi, avec le résultat que l'auto s'embourbe et que deux automobilistes passant par là sont obligés de la pousser. Le confrère, une fois sorti d'embarras, et assez enragé, rentre tout droit à la résidence. Après la messe, je descends à pied.

Faut dire que l'hiver est plus miséricordieux pour les piétons que pour les automobilistes. À pied, tu ne vas ni vite ni loin, mais tu vas où tu veux. Tu domines la situation. Un ami me faisait remarquer l'autre jour que l'on brave l'hiver, mais qu'on ne brave pas la chaleur. La chaleur écrase et l'on est sans défense contre elle. Idem pour le bruit. Mais on peut vaincre la neige et le froid. Nos pères l'ont fait. Ce que le Québec a su le mieux faire, c'est vaincre l'hiver.

Nous avons dominé l'hiver. Très tôt, les matins d'après neige, j'admire le travail des deux hommes qui déneigent les entrées des résidences et les terrains de stationnement de l'école. Ils sont aux commandes de puissantes machines. L'une d'elles pousse une gratte de neuf pieds de longueur. Or, cet homme, nu-tête dans sa cabine, gouverne sa machine avec son petit doigt, à un demi-pouce près des

balises et autres obstacles. L'autre machine est une souffleuse d'une énorme puissance. Elle mange une épaisseur de quatre ou cinq pieds de neige, sur une largeur de neuf pieds, à la vitesse d'un pas d'homme. À 7 h 30, les stationnements sont libérés. Et il en va ainsi à la grandeur et à la longueur du Québec. À Métabetchouan, durant mon enfance, la rue principale du village n'était même pas entretenue. C'est les voitures à cheval qui battaient le chemin. Aujourd'hui, après une grosse tempête, même une route de rang est libérée dans les 24 heures.

11. Rêve de cette nuit : je suis seul dans une grande maison. Tout à coup, regardant dehors, je vois un immense lac dont les eaux se creusent profondément et se reforment, dans un silence terrifiant. Je me dis : sortons avant que tout ne soit englouti. Puis je me retrouve dans une église, à Varsovie. Je rencontre Janusz.

Il me montre une lettre en me disant : « J'ai le cancer. » Je visite ensuite la ville dans un petit autobus. Trouvez-moi une logique là-dedans. Pourtant, il y en a une, mais, justement, ce n'est pas une logique. C'est le mystérieux travail de mille souvenirs, quelques regrets, quelques remords. Je ne me tracasse pas au sujet de mes rêves. Je ne cherche pas à les interpréter, même si j'y arrive parfois assez facilement. Mais je crois aux songes. La Bible et la vie des saints en sont pleines. Quoi qu'il en soit, je me dis que Dieu me parlera clairement. C'est déjà fait dans l'Évangile. Précisons : Dieu me reparlera clairement quand il le jugera nécessaire.

En lisant un article, j'apprends que le mot « respecter » signifie regarder une seconde fois, jeter un second regard. Toujours séduit par une étymologie. Toujours content d'apprendre la racine d'un mot. Les mots sans racines sont des mots morts. Mais quand on connaît la racine d'un mot, on le prononce ou on l'écrit, comme on parle de quelqu'un de sa parenté. Ce n'est pas un mot orphelin ; ce n'est pas un jeton. Une puissance d'évocation s'y retrouve alors, même si on ne prend pas la peine de dégager la racine. Mais si on la connaît, on dépose dans nos paroles un poids qui se fait sentir. Même pour un aveugle, un trente sous pèse plus lourd qu'un dix cennes.

14. Hier soir, souper chez moi avec Monique et Andréa Bouchard. Il y a quelques jours, je leur avais écrit :

Chers vous deux,

Je pense que nous ne nous sommes vus qu'une fois depuis ma visite à votre domaine de Saint-Paul-de-Chester, en octobre 1992. Honte à nous !

Il s'est passé pas mal de choses au Québec et dans le monde depuis ce temps. Pas mal de choses aussi, sans doute, dans nos vies respectives.

En ce qui me concerne, et pour faire vite, je mentionne que je travaille régulièrement avec François Caron (séance de travail aux 15 jours, pratiquement). Or, François s'informe parfois de vous autres. Il me trouve sans cœur. Moi aussi.

Par la présente donc, je fais d'abord amende honorable. Ensuite, je vous invite à la résidence Champagnat, pour souper et soirée. Préféablement, un vendredi, pour des raisons que je vous expliquerai, si vous daignez accepter mon invitation. En toutes hypothèses, le fait de venir chez moi, et non l'inverse, vous épargne un voyage aller-retour *from Tumbull to 5050, Clément-Lockquell, Saint-Augustin-de-Desmaures*.

Vu qu'il n'y a pas de messe, ce matin, chez les Marianistes, je décide de faire un bouton. Dans l'argot communautaire d'autrefois, faire un bouton, c'était l'excuse qu'un frère donnait pour expliquer au directeur son absence aux exercices de piété du matin. C'était un raccourci, qui ne trompait personne et qui voulait dire : j'ai été obligé de recoudre un bouton de chemise, de pantalon, Dieu sait quoi, et le frère fautif savait aussi que personne ne prenait son excuse argent comptant.

15. À 8h, entrevue à la radio de Radio-Canada, avec le frère Georges Croteau, qui vient de publier un ouvrage sur le rôle des frères éducateurs dans le développement de l'enseignement secondaire public. C'est Jacques Lacoursière qui mène l'entrevue.

Nous apprenons la mort de Gaston Miron. Je l'ai rencontré deux fois : la première, c'était après une conférence qui n'avait d'ailleurs pas été très bien reçue. La conférence avait été organisée par la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal. La seconde fois, c'était le 24 juin dernier. Gaston Miron recevait les insignes d'officier de l'Ordre national du Québec. Nous avions un peu blagué ensemble. Je dis blaguer, car il avait fait un peu de théâtre, comme il en faisait souvent, dit-on. Je

n'ai rien lu de lui. Je ne suis pas un grand lecteur de poésie politiquement engagée. Et ce ne sont pas les citations du cahier spécial du *Devoir* (21 décembre) qui m'en donnent trop le goût. Je suis fatigué d'entendre dire que nous avons été malheureux, mal traités par l'Histoire, etc.

Pour la première fois dans notre histoire, le gouvernement décide de faire des obsèques nationales à un personnage qui n'est pas un ancien politicien. Cela a beaucoup à voir avec la politique, justement, et fort peu avec la dimension littéraire de Gaston Miron. Une photo nous montre Lucien Bouchard serrant la main de Parizeau. En voilà deux qui doivent s'aimer d'amour tendre !

Le 24 juillet 1945, De Gaulle a ordonné des obsèques nationales pour Valéry. Valéry était apolitique. Alain (enterré au Père Lachaise le 6 juin 1951) a eu des obsèques intimes. Il aurait sans doute refusé à l'avance un tel hommage. Alain était contre les pouvoirs. Sa devise était : le citoyen contre les pouvoirs. Au demeurant, Alain et Valéry furent des contemporains. Et qui plus est, des contemporains qui s'admiraient mutuellement.

Les politiciens au pouvoir se hâtent un peu trop de chanter les cantiques de leur propre option. Option négociable, de toute façon. En deçà d'une guerre pour le Labrador, on le verra bien.

17. Rencontre, à Trois-Rivières, avec les membres de l'exécutif de la commission des études de l'Association des collèges privés du Québec (AC PQ). Ils veulent présenter, dès la mi-janvier, un énième mémoire à la ministre de l'Éducation. Leur sujet, c'est l'autonomie pédagogique. Je voyage avec Robert Plamondon, le président de la Commission des directeurs des études. Je dois le revoir entre Noël et le jour de l'An. Ensuite, j'aurai une seconde rencontre avec Robert et Jacques Tremblay. Mon problème, c'est que c'est la première fois que je dois rédiger un mémoire devant être présenté à un ministre. J'ai pas beaucoup le style « mémoire-à-ministre » !

20. Titre du Soleil : « La police fait appel à l'État ». Tel quel. J'avais toujours pensé que c'était l'État qui faisait appel à sa police ! Faut dire qu'au Québec, on a une police syndiquée.

À l'occasion de Noël, il est d'usage de remettre une manière de pourboire ou de gratification aux camelots. Dans le cas du *Soleil*, aucun problème : une case à cette fin est prévue dans la facture annuelle. Dans le cas du *Devoir*, je dois procéder de main à main. Le livreur se présente régulièrement entre 5h 30 et 5h 45. Je le guette depuis deux ou trois jours, mais quand je sors, le journal est déjà sur le perron de la résidence. Ce matin, je me lève un quart d'heure plus tôt et, au lieu de m'éloigner, je fais les cents pas devant la résidence.

Je tenais à le joindre. À quelle heure cet homme-là commence-t-il sa tournée ? Pour quel salaire ? Alors que moi, tout ce que j'ai à faire, c'est ma promenade, mes dévotions, etc. Et sans devoir me préoccuper de gagner ma vie. Je me lève tôt, plus tard que lui de toute façon, et c'est par choix que je me lève tôt.

Sur cette lancée, disons un mot sur la condition de retraité. Elle présente ses risques et ses angoisses. Un travail structure. On est structuré par son travail. Mais quand on n'a plus ce tuteur externe, on est réduit à sa seule colonne vertébrale. Dans mon cas, ce que j'apprécie le plus, c'est les trois premières heures de la journée. Je me trouve bien, après mon déjeuner, de n'avoir pas à remettre le harnais. Le reste du temps, je « pilasse devant le poêle », comme ma mère disait à mon père quand il devait rester à la maison pour cause de chômage.

Depuis une dizaine d'années (et davantage), tous les premiers ministres ont la bouche en forme d'emploi, à force d'en parler et d'en promettre. L'affaire est, d'une part, que les pays développés ont déplacé le travail (les *jobs*, pour être clair) vers le tiers-monde. D'autre part, la technique permet de remplacer du vrai monde par des boîtes vocales. Je parle par mode de symbole. Il y a cinq ou dix ans, par exemple, quand on téléphonait à un bureau, une caisse populaire, un terminus d'autobus, un magasin, un ami même, une personne humaine vous répondait. Aujourd'hui, la plupart de vos amis eux-mêmes ont des répondeurs. Je ne réponds jamais à un répondeur à moins, bien sûr, d'y être obligé. En effet, si je veux connaître l'heure de départ d'un autobus, je suis bien obligé d'endurer leur « zizique » et leur « faites le 1, faites le 2 », en français et en anglais. Mais quand il s'agit d'un ami ou d'une simple connaissance, je raccroche au premier bip, sans rien dire. Qu'on me cherche ! De toute façon, ceux qui ont des répondeurs ont bien souvent un afficheur.

Par association d'idées, je pense à la récente déclaration de Mgr Maurice Couture sur « l'apartheid social ». A ce sujet, j'écrivais récemment à André Naud :

Vous aurez sans doute pris connaissance de la récente déclaration de Mgr Maurice Couture sur « l'apartheid social » que le gouvernement pratiquerait sur le dos des plus démunis. Je vous envoie une coupure du Soleil à ce sujet. Vous avez peut-être lu l'article de Claude Picher dans La Presse du 14 décembre sur la même déclaration, de même que la réplique de Lucien Bouchard. Ce dernier n'a sans doute pas digéré le conseil de Mgr Couture à l'effet de renoncer à la « double assiette » : son salaire et sa pension d'ancien député au fédéral. On ne connaît d'ailleurs pas le salaire de Claude Béland, qui a déjà prêché un carême à la basilique de Québec.

Comment se retrouver en ces matières complexes ? Pour faire vite, disons que l'on a bien beau se douter que les marchés boursiers imposent leur loi aux États, il demeure que le Québec ne peut pas s'en affranchir, à moins que tous les citoyens fassent vœu de pauvreté. En attendant, je porte des souliers fabriqués quelque part en Asie, à même le travail des enfants ⁶, parce qu'ils coûtent quatre fois moins cher que des souliers équivalents, fabriqués au Canada, je pourrais multiplier les exemples. Tous les fruits que je mange (sauf les pommes, et j'en mange pas), tout le café que je bois, viennent de pays « exploités ». Quant au gin, il est fabriqué au Québec ou au Canada, depuis que la SAQ n'importe plus de Boodle.

Il demeure aussi que, pour l'heure, il est plus facile, dans nos sociétés, pour un archevêque ou un cardinal populistes, de s'attaquer aux gouvernements que de s'attaquer aux syndicats. On n'a pas entendu beaucoup d'évêques dénoncer les grèves sauvages dans les hôpitaux ou dans les écoles. On avait peur d'être classés à droite.

Quoi dire encore ? Ceci : Jean le Baptiste, tout péquiste qu'il était, disait aux soldats romains (fédéraux) qui le consultaient : « Contentez-vous de votre solde. Ne pilliez pas. » Il ne disait pas : « Désertez et allez rejoindre les Zélotes. » La solution non généralisable, mais quand même appliquée depuis deux millénaires, c'est celle des communautés religieuses : peu important ton âge, ton état de santé, tes gains passés ou à venir, tu as le même traitement que les autres, les mêmes soins, si tu es malade, le même enterrement. On te laisse même boucaner !

Colbert disait : « Faisons payer les pauvres, puisqu'ils sont les plus nombreux. » C'est la règle éternelle des gouvernements. Nulle social-

⁶ Voir *Time Magazine* daté du 23 décembre, le *Time Essay*, dernière page.

démocratie ne changera jamais rien à cela. Samuel avait bien averti les juifs, à ce sujet, quand ils lui demandèrent un roi comme les autres peuples.

Jésus n'avait pas où reposer sa tête. Mais parmi les femmes qui « suivaient Jésus », il y avait l'épouse de l'intendant d'Hérode. C'est pour dire. Quand donc Jésus disait qu'il n'avait même pas de tanière, comme les renards, c'était pour manifester son altitude, et non pas sa condition financière. Il avait des amis riches. Lazare, entre autres. Et il n'a pas bronché quand Marie-Madeleine a gaspillé une petite fortune en parfum sur ses pieds.

Seuls les François d'Assise sont parfaitement cohérents en ces matières. Saint Paul prenait le soin de demander à je ne sais plus qui de « ramener son manteau » qu'il avait oublié je ne sais plus chez qui. C'est dans l'épître à Philémon, je pense. Je ne vérifie pas : à tout vérifier, on ne pourrait plus écrire une lettre à André Naud ! Je me débarrasse assez lestement du « funeste souci d'être complet », comme disait Alain. De là que je tiens journal.

Je fais des pirouettes. je ne sais plus trop quoi penser en ce qui a trait à « l'option préférentielle pour les pauvres ». D'une part, je sais fort bien que c'est là le précepte fondateur de l'Évangile. D'autre part, c'est quoi, c'est qui le pauvre selon Jésus ?

La mentalité démocratique (pour ce que démocratie veut dire) distille l'envie. C'est la mentalité du « pourquoi pas moi ? » Pourquoi pas moi premier ministre ? Pourquoi pas moi banquier, cadre ou tout bonnement directeur général d'un modeste cégep ? Réponse : Ben ! T'es pas capable. Point. La justice, ce n'est ni la vengeance ni l'égalité. La justice, c'est aussi d'assumer certains choix initiaux et fondateurs. Quand tu décroches de l'école à 14 ou 17 ans, pour avoir (un peu) de liberté et un peu de *quick money*, tu te fermes une plus grande liberté pour plus tard.

Mais ce que je dis présentement n'explique pas le mystère des êtres et des destins. Pourquoi, dans une même famille, avec les mêmes parents, dans les mêmes conditions socio-économiques, l'un décroche et l'autre pas ? Mystère de la loterie génétique ? Mystère de telle ou telle rencontre ? D'après la fameuse parabole, le fils prodigue et le fils aîné avaient eu de bons parents tous les deux. On sait comment ç'a fini. Le ressentiment, l'envie démocratique, ont perdu l'aimé ; l'aveu de sa misère et la miséricorde ont sauvé le prodigue. Mais il ne faut pas confondre le So-So-Solidarité des colonels syndicaux avec la magnanimité du père du prodigue. D'ailleurs, c'est encore du pharisaïsme que de se déclarer prodigue ou publicain. Une forme d'alibi. Dans la logique de l'Évangile, en effet, il est

impossible de se souhaiter pharisien ou fils aîné. On ne peut que faire confiance à, Celui qui a façonné le cœur de chacun. C'est tout dit dans le psaume 139.

22. Pour la troisième année consécutive, je reçois une dizaine d'amis, toujours les mêmes, en l'occurrence : les deux Beaudoin, les deux Laurendeau, les deux Tremblay, François, Claudette, Thérèse. Au début de la rencontre, je cite le passage de l'épître aux Hébreux : « N'oubliez pas l'hospitalité, car c'est grâce à elle que certains, à leur insu, ont hébergé des anges. » En fait, je suis reçu chez l'un ou l'autre bien plus souvent que je ne les reçois.

Avec des amis, le présent de la présence suffit, même si l'on mange du pain et du beurre sur le coin d'une table. Soit dit en passant, et pour être bien limpide, le souper de ce soir était bien arrosé et fort bien apprêté, sans mérite de ma part.

23. Hier soir, ce matin devrais-je dire, je me suis couché à 2 h. Lever à 5 h, comme d'habitude. Promenade, dévotions, déjeuner et remise en l'état des lieux (comme disent les contrats de baux), de la vaisselle et des cendriers ! Je consacre ensuite plusieurs heures à ma correspondance et à la toilette finale d'un texte que je dois remettre demain au directeur des *Cahiers de Cap-Rouge*.

Rêve de cette nuit : je suis debout à l'arrière d'une église. Bernard Landry est à côté de moi. Au moment de la récitation du *Credo*, je m'éloigne de lui. Il s'en offense un peu. Je lui dis qu'il me gêne dans ma propre formule, car il ne dit pas les mêmes mots au même moment. Nous nous retrouvons sur le perron de l'église. Je remarque qu'il a une barbe de deux jours. Je lui dis : « Les choses se présentent bien pour vous autres. » Il n'a pas l'air d'accord. Nous causons quelques moments, puis il me plante là et hèle un taxi. Je vois la manoeuvre du chauffeur qui fait une volte-face. Je suppose que Bernard va me faire embarquer avec lui, mais il file tout droit.

24. Ce matin, le sol est recouvert de deux ou trois centimètres de neige presque fondante. Elle ne crisse pas sous le pied, elle fait le bruit d'une pâte qu'on écrase. Aucune trace de pas ou de voiture. Blancher inentamée et scintillante

sous les projecteurs de l'école. Je m'arrête longuement à simplement contempler un tel tapis de blancheur et de reflets diamantaires. Les rois ou les despotes tropicaux, dans leur extravagance la plus luxueuse, ne pourraient jamais, n'ont jamais pu, transformer ainsi, pour épater brièvement leurs sujets, les rues de leur ville ou leur jardin. Saint-Simon raconte qu'un roi (ou un prince) espagnol fit donner une fête pour le bon peuple. Il fit distribuer des dizaines de milliers de bougies à la foule, de sorte que la rue ou le jardin étincelait. C'est ce que j'avais *gratis* sous les yeux ce matin.

La neige est tout ensemble cachottière et révélatrice. Cachottière en ceci qu'elle annule les aspérités du terrain. Révélatrice en ceci qu'elle enregistre mille petits détails que l'on ne voit pas sans la lumière du jugement qu'elle prononce, « muette et blanche », comme disait Marie-Victorin. Par exemple, la signature d'un écureuil, pareille à une fermeture éclair.

Je dis un verset du *Miserere* : « Lave-moi de mes péchés, Seigneur, et mon âme sera plus blanche que la neige. » De rares oiseaux, mésanges ou moineaux, se signalent effrontément à mon attention, mais je n'ai rien à leur présenter.

Toute la journée, le temps est gris. Le rideau des arbres dénudés ressemble à une peinture de Bernard Buffet. Durant l'été, de ma fenêtre, je ne vois pas les maisons, mais depuis la fin d'octobre, je les vois très bien derrière la grille des troncs d'arbres. Je vois les lumières à travers les fenêtres des maisons ; je vois les décorations des fêtes. C'est beau comme une carte postale !

Au début de la messe, ce matin, Gérard a commenté brièvement la première lecture, qui est un passage de Samuel. Le roi David est bien installé et l'idée lui vient qu'il serait temps de construire une maison pour le Seigneur. Le prophète Nathan l'encourage en ce sens. Mais, il se ravise et communique à David l'opinion de Dieu à ce sujet, laquelle revient à ceci : tu ne me bâtiras pas de maison ; c'est moi qui vais t'en bâtir une ! En clair, c'est Dieu qui est l'avenir de l'homme et non pas l'inverse.

La mère de Thérèse agonise. C'est une question de jours, sinon d'heures. Elle a 92 ans, mais elle continue de vouloir régenter sa vie. Depuis de nombreuses années, Monique, la sœur de Thérèse, est seule avec sa mère dans leur appartement. Monique elle-même est fort handicapée physiquement. L'art de mourir ne s'apprend pas. Faut dire que personne n'a l'occasion de faire des répétitions.

Chaque année, à l'occasion de Noël, Thérèse remet une lettre à sa mère, qui les conserve précieusement, année après année. Émouvante dépendance de ceux qui n'ont jamais su devancer tout adieu. Vers 10 h, ce matin, Thérèse me lit son brouillon de lettre au téléphone. Je fais quelques commentaires et je lui suggère un passage d'une lettre de Pascal après la mort de son père. Dans cette admirable méditation, Pascal a cette remarque que mourir, c'est le geste suprême d'adoration, c'est-à-dire la reconnaissance de notre état de créature de Dieu. En me réveillant ce matin, je pensais à la mère de Thérèse et à Laura qui mène, elle aussi, le dernier combat.

25 (Noël) : Hier soir, je suis allé à la messe de « minuit » chez les pères maristes. Il était 20 h. Nous étions 11 : trois pères maristes, mon confrère et moi-même et six jeunes gens : trois jeunes filles, trois jeunes hommes. Les six jeunes ne vont certainement pas souvent à une messe. Ils ne savaient absolument ni quoi faire ni quand. N'importe ! Les bergers non plus ne savaient pas quoi faire. J'ai su, après la messe, que deux des jeunes célébraient leurs fiançailles. Sans doute, des amis des pères.

A 21h, j'étais couché. A 5h 30, ce matin, j'étais dehors. Il faisait -10 °C et un fort vent. Le vent, par moments, me déportait sur les plaques glacées, malgré que je porte des bottes à crampons. Nous sommes ici dans l'axe du fleuve, et les résidences engendrent des sous-climats. Dans le bout de chemin qui mène à la résidence, poussif comme je suis, je dois marcher à reculons, dos au vent.

Je passe la matinée à rédiger un texte que je dois revoir ces jours-ci avec Robert Plamondon. Bien qu'en assez bonne forme, je n'avais aucune envie de m'y mettre. Mais il m'arrive de me dire qu'il n'y a aucun moyen de rédiger, sinon de s'installer au bureau et d'écrire un premier mot. Puis un deuxième, etc.

Nous sommes quand même à Noël. Je suis seul avec un confrère qui souhaite autant que moi être seul. Ça tombe bien ! Dieu sait que je ne suis pas en train de me plaindre. Je viens juste de dire que Thérèse et sa famille veillent leur mère agonisante. Que Laura et sa famille passent probablement leur dernier Noël ensemble. Ces deux femmes sont mères de famille. Et dans le seul Québec, il y a probablement quelques milliers de personnes qui vont passer leur Noël dans un salon funéraire ou dans son antichambre.

En ce jour, les chrétiens tiennent une réponse. Quelle réponse ? Le vieux cantique la fournit : « Depuis plus de quatre mille ans, nous le promettaient les prophètes. » Certes, ce « quatre mille ans » est fort naïf. On ne peut pas dater l'éternité. Il reste que l'homme a besoin d'espoir. Qu'il ait besoin d'espoir ne prouve rien. La soif ne crée pas la source.

La naissance de Jésus est quand même la réponse. Sinon, le cœur de l'homme bat à vide. Il n'est pas prouvé qu'il batte pour quelque chose. L'inverse non plus. Pascal disait : « Les athées doivent dire des choses parfaitement claires. » Il n'est pas évident comme « $2+2=4$ » que Dieu existe, que Jésus est né sur notre planète, qu'il est ressuscité. D'ailleurs, il n'est pas évident du tout que la Terre est ronde, qu'elle tourne autour du Soleil, etc. Deux plus deux font quatre, est-ce si évident ? Une paire de gifles et trois coups de poing, ça fait combien ?

Notre esprit, notre cœur, notre intelligence étant ce qu'ils sont, il faut une réponse. Cette réponse n'est pas une preuve. Elle est davantage. Elle est sphérique, comme les sphères célestes. Cette réponse ou, plutôt, la forme que nous lui avons donnée, nous honorerait, même si Dieu n'existait pas.

Hier soir, pendant la messe, je notais qu'immédiatement après l'Évangile, nous récitons le *Credo*. Or, que dit le *Credo* en cette nuit même ? Ceci : que Jésus est né de la Vierge Marie, a souffert, est mort, est ressuscité. Dans cet ordre. Mais d'abord, qu'il a souffert et est mort.

26. Martyre de saint Étienne. Le lendemain de Noël, ce rappel, qui sera suivi, dans deux jours, du martyre des saints Innocents. Jésus dérange. Le vieil Hérode, personnage dûment établi dans l'histoire, fut perturbé par sa venue. *Audiens autem Herodes rex, turbatus es et omnis Ierosolyma cum illo* : ayant écouté les Rois mages, Hérode fut troublé, et tout Jérusalem avec lui. De là suivit le massacre des saints Innocents. Pour Hérode, en effet, il fallait s'assurer qu'aucun autre roi ou fils de roi, n'étaient dans les parages.

L'Évangile poursuit en disant que les Rois mages, informés en songe des intentions d'Hérode, retournèrent chez eux par un autre chemin. Tel quel, cela ne tient pas debout. Bethléem est à sept ou huit kilomètres de Jérusalem. C'est là que se trouvait le rival d'Hérode. Même à cette époque, pas besoin de téléphone cellulaire pour retracer et supprimer ledit rival.

L'affaire est que l'Évangile n'est pas un récit historique. C'est un enseignement, un message. Il est utile de noter que les tout premiers mots rapportés par l'Évangile sont : « N'ayez pas peur ! » La racine du péché, c'est la peur. La peur de la mort, en fin de compte. Et ces premiers mots furent dits à des bergers. Les bergers étaient des mercenaires de quelques riches propriétaires. Les nuits de décembre, en Palestine, sont fraîches. Mais, était-ce en décembre ? Était-ce à Bethléem ? Nul ne le sait et cela n'a aucune importance. Ce qui importe, c'est la lecture de l'Évangile que l'Église a faite.

Hors de l'Église, l'Évangile est un poison. Augustin disait qu'il croyait à l'Évangile à cause de l'Église et non l'inverse. L'Église, c'est-à-dire la soigneuse, la longue, la fine, l'inusable lecture du donné initial. Donné initial dont aucune phrase n'est garantie par la science. Et quel est ce donné fondateur ? Ceci : réponse a été fournie à l'angoisse ontologique de l'homme.

Saint-Exupéry, qui n'était ni un bibliste ni un mécréant, n'admettait pas ce « guignol » (c'est son mot) d'un Archange, d'une Vierge mère, etc. Il n'en portait pas moins sur lui une image de Thérèse de Lisieux. Paix à son génie ! On ne sait pas encore, de façon indiscutable, où et quand il est mort. On sait que c'était en 1943. Et on voudrait tout savoir en ce qui a trait à l'histoire (historique) de Jésus !

Alibi. Jésus est le grand renverseur, comme disait Papini. Et voilà pourquoi, au bout du compte, on s'acharne tant à le réduire à 10 ou 20 mots, *scholars proof*, avec un immense appareil scientifique. Et c'est pas fini. Mais on ne défera pas la venue de Jésus ni sa présence dans le cœur des hommes. On ne défera pas le curé d'Ars. On ne défera jamais qu'Il a été hébergé, à leur insu, par des centaines de millions d'hommes. La multitude des élus que mentionne, chaque jour, à toute heure et sous toutes les latitudes, le canon de la messe.

Soyez simples comme des colombes, soyez prudents comme des serpents, soyez aussi critiques que Pascal, mais, en fin de compte, avouez votre misère, laquelle est une évidence historique et personnelle. Et alors ? Et alors, divertissez-vous, mangez et buvez, car demain, vous serez morts. Ainsi parlait-on du temps de Noé. Jésus lui-même rappelle la chose. L'Évangile, ce n'est pas « le retour du tragique », pour reprendre le titre d'un ouvrage de Domenach, car le tragique n'a pas manqué, depuis qu'il y a deux hommes sur cette planète. L'Évangile, c'est que

Dieu, après nous avoir créés comme ses rivaux, a décidé de nous reprendre au plus bas de nous-mêmes. De nous reprendre sous la forme d'un enfant.

Noël, c'est la puissance qui refuse la force. C'est la seule puissance qui agisse de la sorte.

28. Hier et aujourd'hui, je suis seul dans la résidence. Mon confrère est en visite dans sa famille.

Fête des saints Innocents. Je note que la date de cette célébration dans le calendrier liturgique catholique n'a aucun sens si l'on s'en rapporte au récit de Matthieu. La liturgie, en effet, célèbre la visite des Rois mages le 6 janvier. Or, c'est après la visite des Mages qu'Hérode ordonna le massacre des Innocents. Auparavant, Joseph avait été averti en songe de prendre l'Enfant et sa mère et de fuir en Égypte.

Cela n'a évidemment rien à voir avec un quelconque calendrier. Il ne s'agit pas du récit d'une histoire ; il s'agit d'un enseignement. Et l'enseignement, c'est que Jésus, sa naissance, sa vie, sa mort, sa résurrection, vérifient les prophéties. Vérifier, c'est-à-dire faire vrai.

Là-dessus, on peut demander : mais, d'abord, y a-t-il eu prophéties ? Drewermann, fort légèrement, fort légèrement pour un Allemand, ironise là-dessus. Il n'est pas le premier. En tout cas, et au minimum, on peut toujours dire qu'il y a des textes. Qu'important même les textes, les « sources », comme disent les *scholars*. L'important, c'est le cœur de l'homme. Ça tombe bien : Jésus s'est toujours déclaré fils de l'homme.

Le lendemain de Noël, d'ailleurs, la liturgie célèbre le martyr d'Étienne. Ce dernier, comme les saints Innocents, prophétise « à l'envers » si j'ose dire, la mort du Juste. Léon Bloy disait que « le prophète se souvient de l'avenir, tandis que l'archéologue prophétise le passé ». Le christianisme n'est ni une consolation ni un opium. Avant même d'être une terrible exigence, il est ce qui donne un sens à la misère de l'homme. Cette misère n'a pas besoin d'être démontrée. Ni dans une vie individuelle ni, à plus forte raison, dans l'histoire, même si l'on s'en tient à l'histoire du présent siècle, qui n'est pas fini.

Mais alors, qu'est-ce que le christianisme ? Le christianisme, c'est la réponse à l'espoir du cœur de l'homme, tel que nous le connaissons sous la lune, qui n'est pas si loin, et sur laquelle Neil Armstrong a marché, et sur laquelle Paul VI a fait déposer le psaume 8. Cela ne prouve encore rien. Je le sais. Comme dit Guitton, nous sommes placés entre l'absurde et le mystère. La foi donne plus à penser que le refus de la foi.

Au total, le catholicisme propose une réponse sphérique, longuement élaborée, nullement close, autrement plus intrépide que le NON pasteurisé des végétariens de la pensée. Je viens d'écrire : « réponse sphérique ». Cohérence des métaphores oblige. Qui dit sphère, dit volume parfait, en ceci que c'est le volume que prennent les corps célestes, comme on dit. D'un certain point de vue, cela se comprend : la sphère, géométriquement parlant, est le plus grand volume possible. Le catholicisme n'est pas rempli ; il est tout jeune. Mais il est sphérique.

Vers 15h, téléphone de Pierre Lajoie. Il est en train de lire *Les Années novembre*, où il est question de lui et de ses énormes misères. Il se déclare en bonne forme physique et mentale. Il a pourtant vécu l'enfer, ces dernières années. Mais, c'est un surfeur.

29. Visite de Ghislaine et Guy Lemire. Ils arrivent de Laterrière, en route pour Trois-Rivières. Nous dînons ensemble à la résidence. J'avais dressé les couverts à l'avance et fait dégeler les pâtés au cochon et la soupe aux pois. Apéro aux chandelles. Leur temps est limité et non pas le mien. Guy négocie une « rallonge » de gin de trois quarts d'heure.

30. De 10h à 12h 30, séance de travail avec Robert Plamondon sur le mémoire que me demande l'Association des collèges privés du Québec sur l'autonomie pédagogique. Je n'y crois pas terriblement. N'importe. « Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre ni de réussir pour persévérer. » J'écrivais ça, prémonitoirement, tout à fait jeune et nullement désespéré. Je le répète, vieux, et encore moins désespéré. Je ne suis nullement désespéré ; je suis indigné. Indigné du mensonge. Ma grâce, mon vaccin contre le désespoir ou le cynisme, ç'aura été Jésus.

31. Ce matin, il faisait -25 °C, et petit vent. Pour la première fois cet hiver, je mets ma combinaison de yéti. Au retour de la messe, à 7h 30, le vent a pris de la force. Je fais une partie du trajet à reculons.

Je repasse l'année qui se termine, comme, chaque matin, je repasse la veille. Je repasse ma vie, là où elle est rendue. Nul ne peut repasser sa vie comme on repasse une nappe ou un mouchoir. Ma vie est une petite vie. Je n'ai jamais détenu grand pouvoir, et le peu de pouvoir que j'ai détenu sur quelques êtres est celui du temps que j'étais un (petit) directeur général d'un (petit) collègue ; du temps que je fus provincial, ce peu de pouvoir, dis-je, je ne crois pas en avoir abusé. Depuis toujours, je me sens de trop. Je me sauve par ma lucidité, qui est une malédiction. La lucidité n'a jamais sauvé personne.

Depuis une dizaine de jours, les médias nous assomment avec la prise d'otages à Lima. Cinq cents otages, lors d'une réception à l'ambassade du Japon. Comme par hasard, le président du Pérou est d'origine japonaise. Les terroristes du groupe Tumac Amaru avaient bien préparé leur affaire. Ils avaient bâti une maquette des lieux et s'étaient déguisés en serveurs de caviar et autre saké.

L'enseignement de cette opération, c'est qu'il est plus dangereux, pour les riches, de vivre sur une île de luxe, que pour les pauvres, de surnager dans l'océan de leur misère.

J'abomine le terrorisme, car c'est une bataille masquée. Le terrorisme attaque anonymement, n'importe où. Mais enfin, en quoi cela est-il plus épouvantable, Plus scandaleux que telle attaque, dans la Somme, durant la guerre de 1914-1918, commandée par le général Haig, et qui fit 60 000 morts en trois jours, chez les troupes anglaises seulement ? Pour un gain de plus ou moins 30 mètres. Le fameux « Jour J », on le sait maintenant, a coûté combien de centaines de jeunes vies de soldats, parfaitement entraînés, à cause d'une erreur de calcul d'un lointain commandant, qui, lui, est mort dans son lit.

J'apprenais, hier midi, que le frère Raymond Fillion se meurt. Il a été propulsé économe provincial, après la mort subite de son prédécesseur Rosaire Potvin. Or, il n'avait pas la santé requise pour ce travail complexe et sans rémissions.

J'achève la lecture de *L'orgueil des mots*, de Jean Cau (Filipacci, 1995). Rappelons que Jean Cau fut pendant 10 ans le secrétaire particulier de Jean-Paul Sartre, avant de voler de son bord et de ses propres ailes. Le volume en question est un recueil d'articles publiés dans *Paris Match*. Pour une moitié, il s'agit de portraits de vedettes du sport ou du spectacle. Quelques écrivains aussi : Céline, Queneau.

Plus que de portraits, il s'agit de biographies en forme de clips. On y trouve Gabin, Belmondo, Marlène Dietrich, Louison Bobet, Tino Rossi, Gérard Depardieu, Édith Piaf, Lino Ventura, Jacques Mesrine. Ce dernier s'était évadé d'un pénitencier québécois, avait couru en France pendant quelques mois, avant de se faire descendre par la police, à Paris.

On y trouve aussi quelques morceaux de bravoure dont un intitulé *Les intellectuels* où Jean Cau prend sa revanche contre son exclusion du club des intellectuels, une fois terminé son cléricat chez Sartre.

Je n'avais jamais rien lu de Cau, sauf sa *Lettre ouverte aux têtes de chiens occidentaux* (Albin Michel, 1967). J'y relève un de mes soulignés de l'époque : « En même temps que s'appauvrit vertigineusement le langage populaire, le byzantinisme pinailleur des intellectuels atteint des sommets inviolés et l'illisibilité est quasi devenue de règle. Une conspiration de la préciosité s'est organisée peu à peu et chacun a peur de prêter flanc au reproche de clarté. » Pas trop mal vu. De Miterrand, il avait écrit (et nous sommes en 1967) : « Il est fait pour réussir partout où il ne se trouvera pas quelqu'un pour le deviner d'abord. » Trente ans après, on peut dire que ce n'était pas trop mal vu non plus.

Je passe une partie de la matinée à faire les comptes de la communauté, afin d'avoir une idée de l'état des choses, après les six premiers mois de l'exercice 1996-1997. Il n'est point sûr que nous pourrions, cette année, nous faire vivre sans une injection de la caisse commune. Le départ du frère Christian Germain, en effet, prive la communauté locale d'environ 22 000 \$. Or, les frais généraux sont sensiblement les mêmes. Nous ne sommes aucunement réduits à l'œuvre de la soupe. Je pense que je pourrais vivre bien en dessous de ce dont je dispose présentement. Je ne répugne aucunement à l'idée de devoir, éventuellement, partager le sort commun. Je ne dis pas : le sort des clochards ; je dis le sort du citoyen ordinaire, au Québec. Pascal exigea, sur sa fin, d'être placé à l'hospice des pauvres.

Sur le conseil de mon confrère, j'écoute la radio à je ne sais plus quel « poste ». J'écoute jamais la radio. Je suis incapable de supporter la coupure des réclames publicitaires. Mais au « poste » où je me trouve, il y en a peu. Et ce qu'il y a, c'est de la musique traditionnelle. Ou bien Mozart, ou bien *Beer Barrel Polka*.

En 1943 (J'étais juvéniste, et nous avions droit à une semaine de voyage de famille), il y avait dans le loyer de mes parents, lesquels entre-temps étaient déménagés de Métabetchouan à Desbiens, un « graphophone » prêté par un « amoureux » de ma sœur Margot. Un Arménien. Ou un Syrien. Qu'en savions-nous, à l'époque ? Sa famille tenait un magasin de linge, comme nous disions.

Je faisais tourner quelques vieux « 78 tours ». Mais ma mère m'avait averti : « Pas de musique quand ton père sera ici. » La musique le faisait pleurer.

Quelle vieille houle de chagrin la musique soulevait-elle en lui ? On n'a jamais de réponse à ce genre de question. À 15 ans, on ne sait pas poser les bonnes questions. Plus tard, on n'ose plus. J'ai ma réponse : la littérature, le théâtre, la poésie, la musique surtout, sont des cordes d'alpinistes. Elles permettent de surplomber le gouffre sans risque. Le gouffre de la vieille misère humaine. Mais si tu ne te sens pas encordé, tu ne peux pas surplomber ton gouffre. Mon père me disait, je ne retrace pas la circonstance, mais je me souviens qu'il s'agissait d'un air quelconque entendu à la radio : « Ils chantent leur misère. »

Pour 99% du monde qui écoutent de la musique, il s'agit d'une misère à venir. Dans le cas de mon père, il s'agissait d'une trop vieille misère, et d'une misère mal encordée. À 14 ans, il courait les chantiers. Il est mort à 87 ans. J'aurais eu tout le temps de lui parler. Mais je ne lui ai guère parlé. Quand je le visitais, au foyer, nous prenions un petit gin. Il le buvait sec. Ma mère a toujours détesté la boisson, mais, durant ces années-là, ça ne lui faisait plus rien de voir mon père prendre un petit coup. C'est elle-même qui gardait toujours une bouteille dans le placard de sa chambre, en vue de ma visite.

Adulte soi-même, on n'ose pas lever toutes les pierres de la vie de ses parents. On en a, des pierres, que l'on n'a pas envie de faire relever par d'autres. Elles finissent par se lever d'elles-mêmes, de toute façon. On administre la chose comme on peut.

Au demeurant, l'un de mes meilleurs textes, c'est « La mort d'un seigneur », publié dans *La Presse* quelques jours après la mort de mon père. Je l'ai écrit, en

pleine nuit, dans ma chambre, à Desbiens, après la cérémonie. Je l'ai écrit d'une traite. C'était en 1971. J'avais le pouvoir de le faire sortir. J'étais à La *Presse*.

Depuis, il n'y a pas d'année où quelqu'un, quelque part, presque toujours dans un salon funéraire, ne m'en parle. Même si ce texte a déjà été publié, je le reprends ici. (Cf Document 12)

Voilà maintenant une couple d'heures que j'écoute de la musique traditionnelle, comme on dit avec mépris ou d'un air entendu, justement. Eh bien ! Vive la musique traditionnelle !

À l'heure qu'il est.
Journal 1996-1997 (1998)

1997

[Retour à la table des matières](#)

À l'heure qu'il est.
Journal 1996-1997 (1998)

1997

JANVIER

[Retour à la table des matières](#)

1er. Hier soir, souper et début de soirée avec Claudette. Malgré le battage dont on entoure le *Bye ! Bye !* traditionnel de Radio-Canada, il n'est pas question que je veille pour ça. Je me couche à 20h.

Ce matin, lever à 5h. Il fait -26°C et il vente. Ici, on devrait plutôt mentionner les jours où il ne vente pas.

J'accroche les calendriers de 1997 sur les murs accoutumés. Ce petit geste revêt une certaine gravité en un début d'année. Paraphrasant une hymne de l'Office, je dis : « Cette année reçue de toi, Père, nous la remettons d'avance entre tes mains, telle qu'elle sera. » J'éprouve une manière de réticence à prononcer cette prière. Déjà qu'on ne sait pas d'avance ce qui nous attend dans une seule journée !

Messe à 9h chez les pères maristes. Nous sommes six, y compris le célébrant. En entrant dans la résidence, n'étant quand même point trop sûr que messe il y aurait, je croise un vieux frère mariste (frère de cette communauté mixte, précisons, et non pas membre de ma communauté) que je n'avais pas encore rencontré. Je lui demande s'il est de la maison. Il me répond, avec une indifférence soldatesque : « Jusqu'à mon changement. » Pas un mot de plus. Ni bonjour, ni Bonne An-

née. *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum*. Comme il est bon et délicieux, pour des frères, de vivre ensemble. Mais à bien y penser, il y a plus de vérité dans cet accueil de sentinelle que dans les démonstrations mécaniques d'amour inconditionnel et de bons vœux que l'époque des Fêtes oblige à manifester.

Vers 11h, je me décide à reprendre le document sur l'autonomie pédagogique que je dois soumettre lundi prochain, le 6, à Robert Plamondon et à Jacques Tremblay, qui m'ont demandé ce texte.

Je dîne vers 14h d'une boîte de saumon et d'une boîte de fèves au lard. Coucher à 20 h.

2. Ce matin, je vais à la messe chez les frères de l'Instruction chrétienne. Je suis tout surpris d'y voir frère Normand Dessureault, parti au Zaïre il y a un an et demi. Après la messe, il me raconte brièvement son évasion du Zaïre, commencée le 2 décembre dernier, à la pointe d'une mitraillette. Ce furent ensuite, pour lui et cinq ou six compagnons, des marches forcées sur des pistes de la jungle, avec un guide dont ils n'étaient pas toujours sûrs, des cachettes dans des cases, comme des rats, des pourparlers avec des rebelles armés, des traversées de gorges sur des troncs d'arbres, etc. Le tout, certains jours, avec pour toute nourriture, deux bananes. Et notre homme a 72 ans ! Le 23 décembre, il se retrouve au Québec, rapatrié par les bons soins de l'armée canadienne, sur ordre exprès du général Baril. Au demeurant, durant cette odyssée, ils se retrouvèrent souvent parmi des chrétiens et eurent même l'occasion de participer à quelques messes.

À 10 h, visite d'Alain Bouchard. Je l'invite à dîner, mais il doit aller « faire du taxi » pour une de ses filles. Les pères et mères de famille vivent l'amour du prochain sans slogans « alléluatiques », sans lectures pieuses, sans dévotions matinales, comme je peux le faire en toute quiétude. Après son départ, je me remets à mon texte sur l'autonomie pédagogique.

6. À compter de 13h, séance de travail avec Jacques Tremblay et Robert Plamondon sur le document que j'ai préparé à leur demande. Le mémoire en question, je le disais plus haut, porte sur l'autonomie pédagogique. Culture de coloni-

sés. Colonisés par notre propre gouvernement. Culture nègre. « Oui Missieu, non Missieu. » Jacques et Robert ne sont même pas sûrs que ce texte sera accepté par l'exécutif de leur association ! On verra. Au demeurant, et pour fin d'archives, je le reproduis en annexe. (Cf. Document 13)

Vers 17h 30, nous décidons d'aller souper au restaurant. Nous avions réservé notre table dans un restaurant chinois, à quelques kilomètres de la résidence. Nous ignorions que c'était le « soir des trois pour un ». L'immense restaurant est plein comme un oeuf. Il aurait fallu faire la queue, même avec une réservation. La personne qui m'a répondu m'avait d'ailleurs posé la question maintenant rituelle : « Fumeur ou non fumeur ? » On ne s'inquiète jamais de nos mœurs sexuelles, financières ou religieuses. Quoi qu'il en soit, devant cette cohue, nous décidons d'aller ailleurs. Cet autre restaurant est presque vide. Mais les prix sont pleins. N'était le plaisir de la conversation, mieux vaut manger une boîte de fèves au lard sur une gazette (ce que je fais souvent) que de devoir passer une bonne heure en auto, aller-retour, payer gros prix, et manger du congelé glorifié.

9. Rêve de la nuit dernière : je dois traduire saint Luc, du grec au français. On me remet un document sur lequel le texte grec est écrit en lettres d'argent imprimées en relief, comme du braille. Je prends le document en me disant : je ne connais pas le grec, mais en déchiffrant deux ou trois mots, par-ci, par-là, je me débrouillerai bien, vu que je connais l'histoire. Ce matin, au lever, je suis incapable de retrouver le reste de mon rêve.

J'ai reçu, ces dernières semaines, une longue lettre d'un lecteur des *Années novembre*. Je relève ceci : « La secrétaire d'un urologue avec qui je parlais de votre volume me disait qu'elle avait connu un grand malade, athée, qui est devenu croyant après vous avoir lu. Il vient de mourir en paix avec le Seigneur. » L'Esprit agit où il veut et quand il veut et avec n'importe quelle circonstance. L'ânesse de Balaam a prophétisé.

11. Dans *Le Soleil* d'aujourd'hui, je lis : « Mécontents de rester à l'école un jour de neige, ils déclenchent une émeute. » Il s'agit de quelque 500 élèves de la polyvalente Jean-du-Nord, de Sept-Îles. Vitres cassées, fausses alarmes, camionnette renversée, etc. Comportement classique. Les professeurs ont fait la même

chose durant la décennie 70 et un peu après. De sacrée qu'elle était, l'école, devenue obligatoire, n'est plus considérée comme un droit, mais comme une obligation de la société.

Il est futile d'espérer que nous allons nous sortir de notre mentalité d'enfants gâtés sans de terribles malheurs externes. J'écris externes, voulant dire que nos chefs n'auront jamais le courage de nous imposer, en temps utile, les mesures correctrices requises par la situation. On ne me fera pas accroire, par exemple, que 50 adultes (ce qui est à peu près le nombre d'adultes à la polyvalente dont je parlais plus haut, toutes catégories d'emplois confondues) ne sont pas capables de tenir une foule de 500 écoliers. Mais ils ont tous peur. Peur de leurs collègues, dont plusieurs anciens acteurs de méfaits autrement plus graves ; peur des parents qui pourraient invoquer la charte des droits ; peur d'être lâchés par le ministère de l'Éducation, etc.

En Asie et en Amérique latine, on a encore l'enfant exploité, comme au début de la première révolution industrielle. Dans les pays développés, on a l'enfant roi.

Statistiques : Dans *The Economist* du 4 janvier, on rapporte que 1 350 000 000 personnes ont utilisé des vols réguliers (domestiques et internationaux) en 1996. Ce nombre ne comprend pas les millions de vols privés. Chaque jour, quelque 3 698 000 personnes sont entre ciel et terre, soit 154 000, chaque heure de chaque jour.

Dans le même numéro, dans un article sur la PMT (*Pre-Millennial Tension*), je lis qu'un évêque britannique, Hugh Latimer, écrivait en 1552, que l'univers devait durer 6000 ans. « Now, off that number, there be passed 5553 years. So there were on/y 447 left. » (Maintenant, de ces années, 5553 sont passées. Il n'en reste donc que 447.) Un autre évêque, James Ussher, déclarait vers la même époque que l'univers avait été créé au crépuscule, le 22 octobre, en l'an 4004 avant Jésus-Christ. De telles affirmations font sourire aujourd'hui, mais cela n'empêche pas l'industrie des horoscopes d'être florissante ! Faut pas trop se dépêcher de rire de nos devanciers. Nos successeurs auront bien de quoi rire de nous.

12. De 10h à 14h, je rédige une première version de la conférence que je dois donner le 27, lors d'un colloque organisé par la corporation du Patrimoine et du Tourisme religieux.

Extrait d'une lettre de Luc Dupont :

Je vous écris ces quelques mots, encore tout habité par Les Années novembre. À la fois « carnet de lectures » (Jünger, Légaut), réflexions civiques et politiques, notations toutes intimes, votre journal, par ces fondements mêmes, acquiert une puissance de communication telle que l'on dirait, dans certains passages, la Présence véritable. Quand on y pose les yeux et le cœur assez longtemps, il se produit la même chose qu'avec ces cartes aériennes regardées à travers un stéréoscope. La troisième dimension nous saute à la figure. [...] Mon projet de portraits littéraires est, plus que jamais, vivant et fort. Ma foi en lui est intacte. Elle s'est même solidifiée depuis les lointains débuts de janvier 1994. [...] Je travaille lentement (mais) la machine littéraire tourne depuis deux ans à raison de 10 à 25 heures par semaine, en plus des 35 heures hebdomadaires de journalisme.

Reportage à la télévision, sur un vieux couple. La femme est profondément atteinte de la maladie d'Alzheimer. Son mari s'en occupe avec tendresse et amour. Il la fait manger, l'habille pour aller faire une promenade avec elle, la coiffe, la maquille. La femme a un beau visage, même si le regard est vide. L'homme déclare le plus simplement du monde : « Je l'aime. »

J'apprends ce midi la maladie grave dont vient d'être frappé un confrère qui vient tout juste de célébrer son 70^e anniversaire de naissance. J'ai connu cet homme au juvénat. Après quelques années d'enseignement au Québec, il est parti pour le Malawi-Zambie, d'où il est rentré il y a huit ans. C'était l'un des poteaux de notre maison de Château-Richer, à cause de ses dons d'organisateur et de son habileté dans divers travaux de maintenance.

Quelques semaines plus tôt, c'est l'économe provincial qui était affligé d'une tumeur au cerveau. Depuis, il est complètement confus, bien que ne souffrant apparemment pas. Nous ne pourrions bientôt plus fournir notre propre encadrement.

15. Ce matin encore, le sol est tout blanc. Il a neigé cette nuit. La neige est vaporeuse et elle poudroie du haut des bordures du chemin, tranchées à la verticale par la souffleuse à neige. Sur les surfaces planes, le vent forme de petites trombes

qui se déplacent comme des toupies. Adossé au coin de l'école, j'écoute longuement le sifflement du vent dans le petit massif d'épinettes plantées tout près.

Dans l'évangile du jour, je note un détail qui ne m'avait pas encore frappé : « Le soir venu, après le coucher du soleil, on lui amenait tous les malades. La ville entière se pressait à la porte. » Or, on sait que sous ces latitudes, il n'y a pratiquement pas de crépuscule. Jésus travaillait donc à la noirceur. Le texte poursuit : « Le lendemain, bien avant l'aube, Jésus se leva. Il sortit et alla dans un endroit désert, et là il priait. » Toujours étonnante, cette remarque : Jésus priait. Dieu qui prie Dieu.

J'entreprends la lecture de la 24^e tranche du journal de Michel Ciry : *Il se fait tard* (Buchet/Chastel, 1995). Cette tranche couvre 16 mois (8 décembre 1990 - 4 avril 1992). Le volume compte 425 pages grand format. Certains jours, il écrit trois ou quatre pages bien tassées. Je me tiens assez loin de cette profusion ! J'admire d'ailleurs cette oeuvre parallèle de Ciry. J'ai déjà mentionné qu'il exerce le métier de peintre. De plus, à en juger par ses notations, il suit d'assez près la télévision, le cinéma ; il fait souvent de longs voyages en France même ou à l'étranger. Enfin, il est reçu et il reçoit énormément. Où diable prend-il son énergie ? Comparé à lui, je ne fais rien.

Je crois l'avoir déjà noté, c'est Bruno, lui-même peintre, qui m'a révélé Ciry. Or, il se trouve que je partage avec Ciry bon nombre de détestations et de positions touchant l'actualité politique et religieuse. C'est ainsi, par exemple, que j'avais substantiellement les mêmes réactions que lui au moment de l'affaire de Mgr Lefebvre. J'ajoute, pour l'heure, que la lecture de Ciry me fait entrer un peu dans l'univers de la peinture, domaine que je n'ai guère exploré jusqu'à maintenant et que j'ai peu de chance désormais de visiter, fût-ce en touriste.

Cette semaine, j'ai passé la matinée complète de lundi au Campus pour discuter du dossier sur le programme du baccalauréat en sciences policières. Hier, une couple d'heures avec les membres d'un comité qui prépare la célébration des 30 ans d'enseignement collégial au Campus. Cette après-midi, réunion du comité de relance de la revue *Les cahiers de Cap -Rouge*. Cette revue est la plus vieille publication de tout le réseau des collèges, privés ou publics. Elle paraît quatre fois par année depuis 25 ans. Jamais aucune subvention, de quelque organisme que ce soit, hormis le Campus lui-même. Tout a toujours été fait bénévolement. Jusqu'à il

y a deux ans, c'était des frères qui assuraient l'intendance : choix des textes, impression, expédition, comptabilité, etc. Bref, l'énorme travail, dont la majeure partie est invisible, mais qu'il faut investir pour sortir une revue.

16. Évangile du jour : Jésus guérit un lépreux. Le lépreux touche Jésus et Jésus le touche également, tous les deux enfreignant donc une des prescriptions de la loi mosaïque. Le lépreux dit : « Si tu le veux, tu peux me purifier. » Jésus répond : « Je le veux, sois purifié : *Volo mundare*. » Et tout de suite après, il lui dit sévèrement de n'en rien dire à personne. Immédiatement après le « Je le veux, sois purifié », Marc ajoute : « Et l'ayant grondé, aussitôt il le chassa. » Au moment de la communion, ce matin, je répète la prière du lépreux.

La plupart des introductions contemporaines des traductions de la Bible décrivent le style de Marc comme celui d'un journaliste pressé. Dans *Vie spirituelle et modernité* (Centurion, 1992), Marcel Légaut note : « Jésus n'a-t-il pas toujours refusé, selon l'évangile de Marc et contrairement aux autres Évangiles inspirés par les besoins apologétiques de leur temps, les noms, les titres, les rôles messianiques qui venaient à son sujet à l'esprit de ses auditeurs, même les plus proches ? »

17. À 14h, hier, il tombait une neige fondante. Présentement, il fait -27°C. Notre climat exige beaucoup des moteurs d'automobiles et des piétons enragés. Par ce froid, le nez et les yeux se défendent comme ils peuvent. Revenant de la messe ce matin, les larmes avaient eu le temps de geler dans le bas de mes lunettes ! La résidence aussi pâtit à sa façon : les contractions des barres de fer enfouies dans le béton de la galerie provoquent des craquements qui seraient terrifiants si l'on n'en connaissait pas la cause. En pleine nuit, cela réveille tout autant qu'un claquement de tonnerre durant un orage d'été. Le bon côté de la chose, c'est qu'on est débarrassé des maringouins et des mouches noires !

20. Nouveau carnage aveugle à Alger : 57 morts. Depuis l'annulation des élections législatives, en décembre 1991, le Front islamique du salut (FIS) et son aile armée auront tué entre 50 000 et 100 000 innocents. Le plus souvent, en utilisant

des voitures piégées ou en égorgeant tout simplement les passagers d'un autobus pris en embuscade, ou quelques villageois choisis au hasard.

Je viens d'écrire les nombres 50 000 et 100 000, à propos des assassinats aveugles. Je les tire des agences de presse. Les nombres les plus bas sont ceux fournis officiellement par le gouvernement algérien. Les observateurs mentionnent ensuite 60 000 ou 100 000. Sans compter les blessés, évidemment. Et pendant ce temps, on nous entretient quotidiennement depuis deux semaines du navigateur solitaire Gerry Roufs, perdu quelque part dans l'Antarctique. Tour à tour, les patrouilles marines et aériennes, australiennes ou chiliennes sillonnent les parages. On utilise également les sondes photographiques par satellites. Ainsi donc, on en est à 50 000 ou 100 000 quant au nombre des victimes du FIS, et on mobilise navires, avions et satellites pour retracer un seul homme engagé volontairement dans une aventure périlleuse.

Michel Ciry. Style suranné et inélégant. Recherche délibérée de mots rares : chambard, vie catovienne, paillassonnante, exquisité, intercesseuse, peintraillo-nne, roussissures, pinailleur, graillonne, maniaquerie, morbidesse, rejointoyer, colimaçonnesque, snobissime, emmerderesse, etc. Phrases très longues mais ne possédant aucunement le balancement équilibré des périodes de Bossuet. N'empêche que je le lis avec curiosité et profit.

Je n'ai rien contre l'emploi d'un mot rare, par-ci, par-là. Cela peut produire un effet de style efficace. De Gaulle, de retour précipité de Roumanie, en mai 1968, remet dans le trafic un mot devenu obsolète, et sans cesse repris depuis : chienlit. Par ailleurs, un adjectif fort courant, accolé à un nom, peut prendre tout un relief. Ainsi, Léon Bloy écrit, parlant d'un ivrogne : « Il ouvrit la porte avec des précautions considérables. »

Hier soir, j'ai regardé un moment un documentaire sur les grands prédateurs. On y montrait à l'œuvre les hyènes, les charognards, les vautours, les lions, poursuivant d'innocentes gazelles ou attendant qu'un autre prédateur ait quitté sa victime. Le problème du mal se pose déjà à ce niveau. Pourquoi la vie, toute forme de vie, ne peut-elle se fonder que sur la mort de l'autre ?

Jeanne d'Arche : 10% des Américains interrogés sur leurs croyances religieuses pensent que Jeanne d'Arc était la femme de Noé. Forcément ! Je trouve cette

information dans deux magazines différents : *Harper's* de février et *The Economist* du 18 janvier.

À supposer même que Jésus n'ait été qu'un homme, il vaudrait encore la peine de tâcher à devenir son disciple, c'est-à-dire à reproduire le plus possible dans sa vie les attitudes, les sentiments et la conduite de Jésus, tels que rapportés dans l'Évangile.

J'apprends ce matin la mort du frère Raymond Fillion. Il avait 68 ans. Il avait été nommé économiste provincial à la suite de la mort de Rosaire Potvin, en août 1995. Il n'a guère eu le temps de s'engager dans ses nouvelles fonctions. Depuis six mois, son état de santé était très mauvais. Il a été emporté par une tumeur au cerveau.

Vers 16h, téléphone de Pierre Beemans, que j'ai connu à Fribourg en 1964. Depuis, c'est-à-dire 33 ans, j'avais complètement perdu sa trace. Il est de passage à Québec ces jours-ci. Nous avons pris rendez-vous pour jeudi après-midi.

La compassion. Dans *Tous les fleuves vont à la mer* (tome premier de ses mémoires, Seuil, 1994), Élie Wiesel raconte le terrible accident dont il fut victime à New York. Il y parle de ses visiteurs qui venaient le consoler en disant : « Tu as de la chance ; cela aurait pu être pire ; tu aurais pu perdre la vue, les jambes, la raison, etc. » Lui revint alors à l'esprit l'histoire de l'homme qui débite la litanie de ses malheurs à un ami : il a perdu son emploi, sa maison, son portefeuille, sa fiancée. Chaque fois, son ami répond : « Cela aurait pu être pire. » À la fin, n'en pouvant plus, le bonhomme s'écrie : « Mais qu'est-ce qui aurait pu être pire ? » Et son ami de murmurer : « Cela aurait pu m'arriver, à moi. » Le psaume 41, sous-titré : « Prière dans la maladie et l'abandon », porte déjà ceci : « Quelqu'un vient-il me voir, il profère des inanités. »

Semaine antitabac. À table, ce midi, un confrère souligne lourdement que nous sommes durant la semaine antiboucane. Il signale également que depuis le début de la semaine, la direction de la résidence a retiré tous les cendriers qui se trouvaient dans le hall d'entrée. J'ajoute, innocemment, que cette semaine, c'est aussi la semaine pour l'unité des chrétiens. Il répond : « Ça, c'est pas pour nous autres ; c'est pour les autres. » Je ne comprends pas trop ce qu'il veut dire. Je rétorque simplement : « Tiens ! Tiens ! »

« Jamais je n'embrasserai une femme qui a l'habitude de fumer. » (Hitler)

22. Ces jours-ci, les médias nous inondent de détails sur deux procès en cours : le procès du délateur Serge Quesnel et celui du père de famille, bourreau de ses propres enfants, que l'on désigne sous le nom de Bourreau de Beaumont. Soit dit en passant, les enfants de ce dernier sont appelés à témoigner. Quesnel, quant à lui, relate par le menu, et sans la moindre émotion, les cinq meurtres qu'il a commis quand il était tueur à gages pour un groupe de motards.

Dans le même temps, une femme désespérée fait courir la police sous prétexte d'une prise d'otages, laquelle, le lendemain, se révèle un canular. Une autre femme, une Chicoutimienne, se promène dans le quartier Limoilou, ayant appris qu'un pédophile, dont son enfant fut une des victimes, sera bientôt libéré de prison et qu'il envisage de se réfugier à Québec. Elle a déjà fait circuler largement des photos dudit pédophile.

Le public se presse aux audiences des deux procès ; la télévision interroge au hasard les visiteurs ou les voisins. Il est bien évident que tout ce bon monde trouve tout cela affreux, lamentable, épouvantable. C'est pour cette raison même que l'on se presse aux audiences ou que l'on se bouscule pour donner son opinion sur ces événements : inconsciemment, on s'assure, par là, que l'on n'est pas affreux, lamentable, épouvantable.

Au demeurant, « *in a television age, everyone forgets everything within a few minutes anyway - each discontinuous moment being rinsed clean a moment later - sins washed away in the sacrament of absolution by oblivion.* ⁷ » (Lance Morrow, A propos du comportement politique de Clinton)

23. Lu dans les *Mémoires* de Wiesel : « Ne pas mentir ne signifie pas encore dire la vérité. »

Ce matin, la lune, rousse et pleine, se couche quelques pieds au-dessus des arbres. Un nuage passe devant, produisant une éclipse en accéléré. Hier soir, il

⁷ À l'ère de la télévision, tout le monde oublie tout en quelques minutes de toute façon - chaque moment est discontinu et complètement éclipsé l'instant d'après - les péchés sont lavés grâce au sacrement de l'absolution par l'oubli.

pleuvait, de sorte que la promenade est particulièrement laborieuse ce matin. Et on annonce -26 °C pour demain !

Quand on repasse ses erreurs, ses péchés, ses lâchetés, ses manques de jugement dans sa vie professionnelle ; quand, du même regard rétrospectif, on note les silences dont on a bénéficié, les malheurs que l'on a évités par pure chance ; quand on procède, dis-je, à cette opération que l'âge provoque et favorise, on n'a plus le goût de juger les peccadilles et les incohérences de ceux avec qui l'on vit, lesquels nous agacent fort, mais ne nous veulent même pas de mal.

Au hasard de la lecture d'une brève recension, j'apprends que l'introduction du christianisme au Japon par François Xavier, en 1549, démarra de façon foudroyante. Si bien que le gouvernement japonais, dès 1612, bannit cette nouvelle religion. Des milliers de chrétiens furent crucifiés, ébouillantés, noyés, brûlés, etc. Le christianisme ne fut de nouveau légalisé qu'en 1873 et la plupart des quelque 50 000 chrétiens qui avaient survécu dans la clandestinité revinrent au catholicisme. Une minorité, cependant, continuèrent de se réunir secrètement dans leurs demeures, maintenant des rites développés pendant 250 ans de clandestinité, et transmis oralement avec tous les glissements et les mélanges que l'on peut imaginer. Seuls le *Notre Père* et le *Credo* sont demeurés à peu près intacts, mais les termes latins ont été corrompus au-delà de toute signification. On estime qu'il y aurait encore quelque 4 000 de ces vieux catholiques.

24. Avant la messe, nous récitons le *Confiteor* à haute voix : « Je confesse à Dieu tout-puissant, je reconnais devant mes frères que j'ai péché en pensée, en parole, par action et par omission. Oui, j'ai vraiment péché. » Nous sommes cinq, y compris le célébrant. Or, à ne considérer que les 24 heures précédentes, nous serions fort embarrassés, à devoir confesser publiquement et précisément l'un ou l'autre des péchés que nous avons commis « en parole, en pensée, par action et par omission ». Je devrais avouer, par exemple, que j'ai pensé ceci ou cela, d'assez noir, concernant l'une des quatre personnes présentes. Ou omis délibérément tel ou tel geste de charité chrétienne. L'aveu global, s'il est intériorisé, n'est cependant pas insignifiant. Un Martien qui nous écouterait pourrait en tout cas rapporter à ses supérieurs hiérarchiques qu'il a rencontré, à leur insu, une assemblée de pécheurs.

Tel qu'annoncé, Pierre Beemans est arrivé dans mon bureau hier vers 15 h. Après être demeuré sans aucun contact depuis 33 ans, il était nécessaire de baliser nos itinéraires respectifs. Pour faire vite et efficace, je lui fais lire mon *curriculum vitae*, qui tient en trois pages. Il note que j'ai 70 ans, de quoi il me félicite. À quoi je réponds qu'il n'y a là ni matière à félicitations ni matière à blâme.

Pierre, quant à lui, a passé toute sa vie professionnelle jusqu'à ce jour dans des activités reliées au développement du tiers-monde : une dizaine d'années avec l'ACDI, autant avec le SUCO ou d'autres organismes apparentés. Il est présentement, et depuis six ou sept ans, vice-président du Centre de recherches et de développement international, qui est un organisme fédéral. Cet après-midi même, il venait de signer, conjointement avec le gouvernement du Québec et l'Université Laval, une entente dont j'oublie la nature précise.

Soit dit par parenthèse, combien de milliers de fonctionnaires de toute hiérarchie se promènent de par le monde sous la rubrique de l'aide au développement ? Ces hommes-là passent le plus clair de leur temps soit en déplacements, soit à palabrer avec leurs homologues.

Pierre me raconte ensuite les circonstances de son mariage avec une Péruvienne, quelques détails sur l'éducation de ses deux filles et, de fil en aiguille, ce que fut son enfance dans une petite ville frontalière du nord-est de l'Ontario. Pierre a 58 ans. Il est né d'un père belge et d'une mère franco-ontarienne. La petite ville où il est né comptait 4 000 habitants. Elle était alors très majoritairement WASP (*White Anglo Saxon Protestant*, en français, Anglo-Saxon blanc et protestant), orangiste même. Il a fait ses premières années d'études dans une école doublement séparée : par la langue et par la religion. Quand il passait devant l'école anglaise, il se faisait souvent rosser. Puis, placé par son père à l'école anglaise, il se fit rosser comme un « traître » par ses anciens camarades de l'école française. Il passa ensuite à Montréal où il s'inscrit au *Loyola College*. Interdiction formelle de parler français sous peine de cinq coups de *strap*. On l'obligea à changer son prénom en celui de Peter. Tant et si bien qu'à toutes fins utiles, il « désapprit » le français. Rentrant chez lui, un soir (nous sommes en 1952), il s'aperçoit que sa mère écoute la chaîne française de Radio-Canada. Instinctivement, et sans demander l'autorisation à sa mère, il tourne le bouton à la chaîne anglaise. Quelques minutes plus tard, il voit que sa mère pleure. Il en demande la raison. Elle répond : « Tu es un traître à ta race. » Il a donc traîné longtemps la condition de

traître. Je me demande si sa longue errance (qui avait commencé avant que je le rencontre à Fribourg) ne vient pas de ce déracinement initial.

Note postérieure (8 août 1997) :

Dans *La détresse et l'enchantement* (Boréal compact, 1996), Gabrielle Roy note qu'elle dut subir le même genre de réaction de la part de plusieurs membres de sa famille au moment où elle décida de quitter le Manitoba pour un voyage en Europe.

Forcément, Pierre me questionne sur mes positions politiques. Je le questionne, moi, sur le sens de son activité en matière de développement international. Il est très préoccupé par le divorce entre les investissements de tous les ordres pour le développement, et l'absence de toute considération spirituelle de la part des acteurs et des bailleurs de fonds. Il voit bien aussi les profonds désordres culturels engendrés par l'introduction massive et brutale des techniques modernes qui sont toutes vectrices de la culture américaine, au bout du compte.

Sa vie professionnelle l'a amené à séjourner longuement en Amérique du Sud et, maintenant, à voyager souvent un peu partout dans le monde. Si bien (ou si mal, je ne sais) qu'il parle mieux l'espagnol que l'anglais, me dit-il. Quant à son français, c'est du français cassé. Il me quitte à 18h 30 pour se rendre à l'aéroport et rentrer à Ottawa. Notre rencontre n'a guère été qu'un long monologue de sa part, fort intéressant par ailleurs. Il s'étonne lui-même que nous ayons pu nous joindre si facilement après tant d'années de silence total. Je ne comprends toujours pas très bien pourquoi il tenait à me revoir. Pour me retracer, me croyant toujours au ministère de l'Éducation, sa secrétaire a simplement demandé comment rejoindre Pierre-Jérôme Desbiens.

Je soupe d'une boîte de soupe en conserve et je me couche. Ce matin, réveillé à 4h, je me lève aussitôt. Il fait -25°C, mais vent nul. Je regarde la fumée qui s'élève bien droite au-dessus de l'école et de la résidence La-Mennais. Imagine-t-on les raillions (ou milliards) de calories qu'il faut, sous pareille température, pour tenir le Québec en état de fonctionnement ? Sans mentionner les milliers d'automobiles que le démarrage à distance fait tourner à vide pendant un quart d'heure afin que le chauffeur puisse s'y asseoir en tout confort.

Les médias ont rapporté récemment qu'un homme ivre a été trouvé mort à quelques pas de sa maison. Moralité : si vous ne voulez pas mourir gelé, mettez-vous pas « chaud ».

25. La liturgie célèbre la conversion de Paul. C'est aussi l'anniversaire de naissance de deux amis : Paul Tremblay et Jean-Marie Laurendeau. Je transcris ici les lettres que j'envoie à l'un et à l'autre :

Jean-Marie Laurendeau

Campus Notre-Dame-de-Foy

Cher ami,

Croyez bien que mon « Cher ami » n'est pas un cliché. je pense et je sens profondément la force et la grâce de cette expression.

À l'offertoire de la messe ce matin, Gérard a fait mention de votre anniversaire de naissance. Il a ajouté : « M. Laurendeau est un peu le saint joseph du Campus. » Nous (Irénée, Raymond, Jean-Paul Dion et moi-même) avons tous compris ce qu'il voulait dire. Vous êtes le premier responsable de la maintenance. J'aime ce beau mot de maintenance qui signifie : tenir avec la main. Aussi bien, je vous envoie, sous même pli, la notice biographique que l'on m'a demandé d'écrire pour le frère Lanouette dans laquelle je développe un peu cette idée J'ajoute que vos responsabilités professionnelles et vos responsabilités de père de famille sont beaucoup plus considérables que celles du frère Donatien Lanouette.

Que la paix et la joie de Notre-Seigneur vous rejoignent en votre humanité profonde, vous, Doris et vos enfants.

Paul Tremblay, La Baie

Cher (et parcimonieux) ami,

Cette lettre te rejoindra après le 25 courant, mais elle a bel et bien été écrite en cedit jour (un seul mot, pas de trait d'union), qui est celui de la conversion de Paul. Les trois antiennes de l'Office de ce matin sont remarquables, comme tu auras remarqué. Bon anniversaire, donc, sauf que je ne

sais plus le « quelième ». Je sais cependant que tu es bien jeune comparé au bientôt septuagénaire que je suis.

La dernière fois que je t'ai vu, c'était au colloque sur l'avenir de l'enseignement religieux, au couvent des Dominicains, le 25 mai dernier. Arthur y était. Il est maintenant au ciel des statistiques. Plus sérieusement, l'annonce de sa mort m'a un peu secoué. Je me permets de te faire tenir la lettre que j'ai envoyée à sa femme, quelques jours après les funérailles.

Et puisque je parle de correspondance, je t'informe que M. Naud m'a écrit une fort belle lettre un peu avant Noël, lettre à laquelle j'ai répondu par une fort belle lettre. Je ne suis ni vaniteux ni prétentieux. Je ne suis que génial, comme tout le monde. Quand je dis ça, tout le monde, précisément, pense que je suis vaniteux ou prétentieux. Le monde, ça ne comprend rien !

Présentement, je suis à lire (entre autres) *Vie spirituelle et modernité* (Centurion, 1992), de Légaut. Un livre posthume : Légaut est mort en 1990. Ajoutons que je suis (parallèlement) à lire les mémoires de Élie Wiesel, en deux volumes (collection Points, Seuil, 1994). Et encore, *Le monde de Sophie*, dont tu as certainement entendu parler. Ça vaut le détour.

Là-dessus, je me recommande à tes prières.

Vers 11h, après avoir fait la vaisselle d'hier soir (c'est fou, ce que ça prend d'ustensiles, de verres, de plats, d'assiettes, pour recevoir quatre personnes). Et dire que nos mères faisaient la chose, entre 10 autres, et pour 10 ou 12 enfants, sans s'en apercevoir et surtout, sans que nous ne nous en apercevions. À 11h, donc, je me mets à écrire les deux lettres transcrites ci-dessus. Ça sera ma journée ! Au demeurant, ça prend plusieurs heures pour écrire quoi que ce soit d'un peu réfléchi.

Saint Paul, donc, dit aujourd'hui : « *Scio qui credidi.* » Comment se fait-il, qu'à 15 ans, je fus frappé par cette phrase ? *Je sais en qui j'ai cru.* Je n'en savais rien. Je n'en sais pas beaucoup plus long. Et il est prévisible que j'en saurai de moins en moins. Voilà bien pourquoi, récitant le *Credo*, chaque matin, en faisant ma petite promenade, je m'interroge. Est-ce que je crois en Dieu, pour commencer ? Est-ce que je crois que Jésus a été conçu du Saint-Esprit, est né, est mort, est ressuscité ? Est-ce que je crois à la communion des saints qui, sans cesse, intercèdent pour nous ?

Ces mois-ci, ces semaines-ci, je pense, presque en me levant, à Laura et à la mère de Thérèse. Bien davantage que je n'ai jamais pensé à ma propre mère. Et, indivisiblement, je me demande ce que cela peut vouloir dire. Ce que cela peut vouloir dire de prier pour quelqu'un. Je suis alors dans le plus creux de la foi.

La foi fait ÊTRE. Jésus a été conçu dans les entrailles de la Vierge Marie par la foi de Marie. Jésus a été conçu par la foi, cette foi dont il dira, plus tard, qu'elle peut déplacer des montagnes. Qu'importent les constructions théologiques qui ont habillé la foi des Apôtres. Et, peu après, la fervente méditation des Pères du désert. Il y en avait plus de 5 000 du vivant de saint Jérôme.

Il me paraît assez évident que Jésus n'a pas dit : « Si quelqu'un veut me suivre, qu'il prenne sa croix. » Jésus n'aurait pas pu dire cela de son vivant, c'est-à-dire, avant de mourir crucifié, justement. Quinze cents ans plus tard, des milliers de Japonais moururent crucifiés. À ce sujet, si j'ose employer le mot « sujet », j'apprends que c'est par milliers que furent crucifiés les chrétiens convertis par François Xavier, vers 1552. Au moment où Jacques Cartier entrait à Gaspé.

Vu que je suis en train de lire les mémoires d'Élie Wiesel, je ne vois pas très bien comment nous, les Québécois, faisons tant d'histoire avec les Plaines d'Abraham. J'ai posé cette question à André Laurendeau, en revenant « des Europes », en 1964. Il m'avait assez mal répondu. Il m'avait répondu selon le personnage qu'il savait qu'il était. De mon côté, j'étais mal armé pour poursuivre l'enquête. Aujourd'hui, et depuis longtemps, mon idée est faite ! Sous l'influence de ses élites du temps, le Québec a erré.

26. Longue visite de Thérèse, emportée jusqu'à la noyade, presque, dans les tourbillons de sa vieille mère qui se débat, hors de portée, dans les tourbillons de son interminable agonie. Comme on dit dans le jargon médical, c'est un cas lourd et qui étonne même les personnes habituées à ce genre de drame (personnel médical, personnel des soins à domicile, etc.). À travers tout cela, Thérèse retrace l'histoire de sa mère, de son père, de plusieurs membres de sa famille (12 enfants).

Il s'agit en fait d'une histoire qui commence aux alentours de 1870, si l'on tient compte des grands-parents maternels et paternels. Sa mère est née en 1904 ; elle s'est mariée en 1927. Du côté maternel, on retrouve des membres de la parenté qui ont émigré aux États-Unis. C'est aussi l'histoire du krach de 1929 ; des déména-

gements successifs ; d'un grand-père maternel ivrogne, d'un père plutôt rêveur et, en tout cas, dominé par sa femme. Au bout du compte, c'est la mère qui a sauvé la famille, mais au prix d'un refoulement extrême et dévastateur d'elle-même et des autres. Pour un observateur extérieur, tout se passe comme si la mère prenait, et depuis longtemps, une revanche certes inconsciente mais non moins efficace. Puissant ressort, longtemps comprimé, et qui n'en finit plus de se détendre dans le ressentiment.

Thérèse me communique la lettre de demande en mariage écrite par son père :

Le 29 août 1927

St-Just, Co. Montmagny

à Monsieur Joseph Poulin, Springvale

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous exprimer mon respectueux désir d'entrer dans votre famille. Mademoiselle votre fille m'a inspiré la plus tendre et la plus respectueuse estime, et associer ma destinée à la sienne est désormais le voeu le plus ardent de mon cœur Si vous la chérissez comme un père, je l'adore comme un amant qui a su discerner toutes ses précieuses qualités solides, sa vertu, sa prudence, et qui n'a pas été ébloui uniquement par sa jeunesse et les grâces de sa figure.

Je puis la rendre heureuse, j'en ai la ferme volonté, quoique ma fortune est bien médiocre. Je crois pouvoir me flatter assez qu'elle ne dédaigne pas mes offres ; mais en demoiselle sage, elle doit désirer avant tout votre agrément, et c'est en fils respectueux que je vous fais mes soumissions et ma demande en mariage, en vous assurant d'ailleurs que l'honneur de vous avoir pour beau-père est un avantage qui augmenterait encore tout le bonheur que je me promets de cette alliance.

Votre respectueux et dévoué serviteur.

À l'époque, une telle demande en mariage ne devait pas être très courante ! Ne fût-ce que pour la raison que la majorité des mâles ne savaient tout simplement ni lire ni écrire. On voit aussi que le style est d'époque !

27. De 13h 30 à 16h 30, je participe comme personne-ressource à un colloque organisé par les membres de la corporation du Patrimoine et du Tourisme religieux de Québec. La corporation compte une trentaine de personnes dont la plupart sont membres des communautés gardiennes d'une partie du patrimoine religieux et historique du vieux Québec : Ursulines, Sœurs du Bon Pasteur, Sœurs de la Charité, Petites franciscaines de Marie. La corporation a été lancée à l'initiative de Mario Dufour, curé de Saint-Roch, à l'occasion de la Grande Traversée de 1984 (qui fut un flop monumental).

Le colloque a lieu dans une grande salle de la maison Mallet, du nom de la fondatrice des Sœurs de la Charité de Québec, branche indépendante des Soeurs Grises de Marie de l'Incarnation.

J'ai l'occasion de voir, à la sauvette, le réfectoire de l'œuvre de la soupe, soutenue par les Sœurs et où travaillent bon nombre de jeunes bénévoles. La responsable a enseigné le français pendant 45 ans, à tous les niveaux du système scolaire, y compris le cégep de Gaspé.

L'œuvre sert gratuitement quelque deux cents dîners par jour, sept jours par semaine. Je n'étais jamais entré dans cette immense maison qui abrite environ quatre-vingts religieuses, toutes engagées de quelque manière non seulement dans l'œuvre de la soupe, mais dans une dizaine d'autres services caritatifs. Je visite brièvement la magnifique chapelle de style gothique. Le maître autel est placé à l'intersection de trois nefs, lesquelles sont flanquées de jubés sur trois étages, chacun donnant sur les corridors des chambres des religieuses.

Durant la pause-café, j'ai l'occasion de parler brièvement avec deux ou trois religieuses. Toutes me disent qu'elles se sont bien amusées à la lecture des *Années novembre*. Au hasard de leurs remarques, je vois bien que je ne suis pas le seul à souffrir de la bêtise glorifiée de certaines célébrations liturgiques et de certaines pratiques pieuses.

Cette remarque elle-même me ramène à l'esprit un propos de Marcel Légaut dans *Vie spirituelle et modernité* : « Je pense à cet aveu de dernière heure du théologien K. Rahner disant qu'il était effrayé à la pensée du vide et du creux des concepts qu'il avait maniés avec dextérité au long de sa vie, maintenant qu'il allait être affronté au réel sans la protection de ses spéculations. C'est pour donner du poids à ce qui m'a été enseigné et dont nul à ma place ne peut charger le creux et

le vide que je cherche non pas seulement à savoir mais à voir, non pas seulement à dire en le répétant mais à vivre comme en le découvrant ainsi que s'efforcent de le décrire mes livres. »

Ce n'est déjà pas une mauvaise affaire que Rahner ait été acculé à son aveu. Encore qu'il doit être assez terrible de devoir le faire. C'est peut-être l'envers d'une longue carrière de « domination théologique institutionnelle. » On raconte que Thomas d'Aquin, sur la fin de sa vie, jugeait que toute son oeuvre, immense, n'était que de la paille. Ces aveux ni ne condamnent ni ne périssent leur long et souterrain labeur. Au fond, Rahner, Thomas et bien d'autres sans aucun doute auront été comme des mineurs entrevoyant une clarté éblouissante au bout d'un tunnel. Mais je ne vois pas bien que la vieille sœur qui est responsable de l'oeuvre de la soupe soit jamais conduite à un aveu de ce genre. Non qu'elle soit sotte, mais parce que sa double condition de femme et de sœur l'aura protégée des errances conceptuelles des bourgeois du spirituel. J'entends « bourgeois » au sens où Alain l'entend : celui qui vit de persuader. Au lieu que l'artisan, le prolétaire, a toujours affaire à la matière « sourde et muette » et qui ne s'en laisse jamais conter.

Ces semaines-ci, je mène en parallèle plusieurs lectures lourdes : Légaut, Wiesel, Laborit (*Éloge de la fuite*, Laffont, 1976). Je ne suis pas au clair avec la thèse de Laborit. La thèse de Laborit, c'est que nous ne vivons que pour maintenir notre structure biologique. « Or, le programme génétique chez l'homme aboutit à un système nerveux, instrument de ses rapports avec l'environnement inanimé et animé, instrument de ses rapports sociaux, de ses rapports avec les autres individus de la même espèce peuplant la niche où il va naître et se développer. Dès lors, il se trouvera soumis entièrement à l'organisation de cette dernière. Mais cette niche ne pénétrera et ne se fixera dans son système nerveux que suivant les caractéristiques structurales de celui-ci. Or, ce système nerveux répond d'abord aux nécessités urgentes qui permettent le maintien de la structure d'ensemble de l'organisme. Ce faisant, il répond aux pulsions. Il permet ensuite, du fait de ses possibilités de mémorisation, de connaître ce qui est favorable ou non à l'expression de ces pulsions, compte tenu du code imposé par la structure sociale qui le gratifie, suivant ses actes, par une promotion hiérarchique. Les motivations pulsionnelles, transformées par le contrôle social qui résulte de l'apprentissage des automatismes socioculturels seront enfin à l'origine de la mise en jeu de l'imaginaire, fonction spécifiquement humaine qui permet à l'homme, contrairement aux autres espèces

animales, d'ajouter de l'information, de transformer le monde qui l'entoure. Imaginaire, seul mécanisme de fuite. »

Laborit applique sa théorie à l'amour, à la liberté, à la mort, au travail, à la foi, etc. Sur l'amour, il écrit ces propos fort peu romantiques :

Il y a des milliers d'années que périodiquement on nous parle de l'amour qui doit sauver le monde. C'est un mot qui se trouve en contradiction avec l'activité des systèmes nerveux en situation sociale. Il n'est prononcé d'ailleurs que par des dominants culpabilisés par leur bien-être et qui devinent la haine des dominés qui se sont brisé les os contre la froide indifférence des dominantes. Il n'existe pas d'aire cérébrale de l'amour. C'est regrettable. Il n'existe qu'un faisceau du plaisir, un faisceau de la réaction agressive ou de fuite devant la punition et la douleur et un système inhibiteur de l'action motrice quand celle-ci s'est montrée inefficace. Et l'inhibition globale de tous ces mécanismes aboutit non à l'amour mais à l'indifférence.

Cette idée s'exprime parfaitement par la douleur que nous ressentons à la perte d'un être cher. Cet être cher, nous l'avons introduit au cours des années dans notre système nerveux, il fait partie de notre niche. Les relations innombrables établies entre lui et nous et que nous avons intériorisées, font de lui une partie intégrante de nous-mêmes. La douleur de sa perte est ressentie comme une amputation de notre moi, c'est-à-dire comme la suppression brutale et définitive de l'activité nerveuse que nous tenions de lui. Ce n'est pas lui que nous pleurons, c'est nous-mêmes. Nous pleurons cette partie de lui qui était en nous et qui était nécessaire au fonctionnement harmonieux de notre système nerveux. La douleur « morale » est bien celle d'une amputation sans anesthésie.

29. Titre à la une du Soleil, sur quatre colonnes : « Et l'hiver qui s'acharne toujours et encore. » Tu parles d'une information ! Le froid et la neige que nous avons eus ces jours-ci sont tout ce qu'il y a de plus normal. Nous n'en sommes quand même pas à notre premier hiver. En fait, c'est la multitude des autos qui rend l'hiver de plus en plus difficile et de plus en plus coûteux.

Lundi dernier, sœur Jeannine Plamondon m'a prêté le journal de Dag Hammarskjöld, intitulé *Jalons* (Mon, 1966). Dag Hammarskjöld fut élu secrétaire général de l'ONU en 1953. Il est mort en 1961, dans un accident d'avion dont les

circonstances n'ont jamais été éclaircies. C'était durant la crise congolaise. La publication de ses *Jalons* fut une surprise pour tout le monde. Derrière le visage impassible du plus haut fonctionnaire international se révélait une âme inquiète et une manière de mystique. Je transcris ici une méditation sur Jésus :

Un jeune homme dur et ardent à vivre. Ceux qui l'ont approché le plus racontent que le dernier soir, il se leva de table, quitta son manteau et se mit à laver les pieds de ses camarades et compagnons. Un jeune homme dur, seul devant son destin final.

Il avait vu les petites intrigues qui tendaient à s'assurer son amitié. À lui ! Il savait qu'aucun de ses camarades ne comprenait pourquoi il était obligé d'agir comme il le faisait. Il devinait combien ils auraient peur et combien ils douteraient. Et l'un d'eux l'avait dénoncé et donnerait sans doute bientôt le signal à la police.

Il avait misé sur une possibilité offerte à son être et à son destin, qu'il avait entrevue à son retour du désert. Si Dieu voulait quelque chose de lui, il ne se déroberait pas. Ce n'était que récemment qu'il avait cru voir que sa voie pouvait être celle de la douleur. Il savait qu'il lui fallait suivre cette voie, malgré tout ; il se demandait toutefois s'il était « celui qui ... » mais il ne pourrait obtenir la réponse qu'en suivant cette voie. La fin pouvait être une mort sans signification, sans autre signification que l'aboutissement de cette possibilité.

Donc, le dernier soir. Un jeune homme dur.

« Vous comprendrez ce que je vous ai fait. » je vous le dis dès maintenant avant que la chose n'arrive, l'un de vous me livrera. Où je vais, vous ne pouvez venir. « Tu donneras ta vie pour moi ? » En vérité...

« Je vous donne ma paix. Il faut que le monde sache que j'aime le Père et que j'agis comme le Père me l'a ordonné. Levez-vous ! Partons d'ici. »

Le héros de ce drame éternel, d'une simplicité brutale, est-il l'agneau de Dieu qui ôte le péché du monde ? Il est dominé par sa fidélité envers une fin devinée. C'est en ce sens qu'il est Dieu, qu'il est une victime expiatoire, qu'il est rédempteur. Un jeune homme dur, ardent à vivre, qui suit sa voie jusqu'au bout, sans s'apitoyer sur lui-même ni demander la pitié des autres, selon le destin qu'il s'est choisi, sacrifiant même la communauté des autres lorsque les autres ne peuvent plus le suivre dans une communauté nouvelle.

Je prends connaissance de ce document au sortir d'une longue lecture de Lé-gaut. À un premier niveau, je suis frappé par la convergence de vue entre ces deux hommes, probablement ignorants de leur pensée respective.

Je reçois ce matin une lettre de Marcel Adam en réponse à une lettre de moi datée du 8 janvier 1995 ! Ma lettre se sera perdue. Il en a pris connaissance en lisant *Les Années novembre*, où je l'avais transcrite. Cela me donne l'occasion de lui écrire ceci :

Monsieur Adam,

Votre lettre, datée du 21, m'est arrivée hier matin, deux ans après la mienne à vous adressée, et datée du 8 janvier 1995. Non, je ne me suis pas « ravisé » après l'avoir écrite, mais ignorant votre adresse, je l'avais adressée via *La Presse*, comme vous venez de faire via les Éditions LOGIQUES. Elle se sera perdue sur quelque bureau. Ma lettre repose dans les entrailles électroniques de mon ordinateur, d'où je viens de l'extraire le plus facilement du monde. Je n'attendais pas de réponse ou d'accusé de réception. À ce sujet comme à bien d'autres, je m'efforce, sans toujours y parvenir, de « devancer tout adieu », c'est-à-dire, de m'établir dans le détachement, qui n'est pas l'indifférence. L'art de tout obtenir, c'est, par définition, de ne rien attendre. Au demeurant, merveille de l'écriture, même si l'on ne sait pas toujours, et même rarement, qui l'on rejoint, et quand.

Vous vous excusez à la fin de votre « épître imprimée ». On m'a déjà dit, en effet, qu'il était plus poli d'écrire une lettre personnelle à la main. Mais rares sont ceux qui ont une calligraphie lisible, surtout chez les professionnels de l'écriture. Vive donc l'écriture à la machine ! Personnellement, je n'écris à la main que lorsque je suis particulièrement en forme. Et il arrive que j'aie de la difficulté à me relire !

Enfin, oui, j'ai remarqué, et quelques-uns de mes familiers également, que vous aviez cessé votre collaboration régulière à *La Presse*, presque immédiatement après le référendum. Sauf erreur, votre départ du journal n'a été ni annoncé ni souligné. Un de mes amis y a vu comme un indice de réorientation politique du journal.

Nonobstant ce que j'écris dans mon premier paragraphe, ce que vous dites de mes saintes écritures me fait du bien et me confirme dans mon entreprise. Ce que vous dites ne sent pas le réchauffé et pointe avec justesse des thèmes qui m'importent. Bon an, mal an, je reçois une demi-douzaine

de ces témoignages. Ma gloutonnerie en prendrait davantage, mais je dois m'estimer chanceux, au total.

Je me réjouis d'apprendre que vous vous êtes remis à l'écriture. Vous avez une expérience longue et multiforme : de Vatican II à l'éditorial et à la chronique. Le journal (une gazette) est un support fragile et vite vieux. Le journal (comme genre littéraire) est autrement plus durable. Plus, peut-être, que les mémoires, qui sont toujours des arrangements, des postures. Un journal aussi peut être une posture, mais enfin, il laisse plus de place à un peu de vérité. Les meilleurs journaux (je pense à Guitton, à Jünger entre cent) sont des témoignages et des archives. À une époque aussi éclatée et aussi jetable que la nôtre, ils sont des repères.

30. Rêve de cette nuit : je fais visiter le collège et mon appartement à ma mère, à Margot et à Lucien. Nous utilisons un ascenseur, mais ma mère se retrouve dans l'ascenseur voisin. Nous devons descendre ensuite un escalier en réparation. Il manque des marches. Je précède ma mère et lui dis de me tenir par les épaules. Nous nous retrouvons ensuite dans mon appartement. Tout est en désordre. Un confrère est en train de se faire un café avec ma bouilloire électrique. Un groupe de frères et d'anciens frères sont réunis tout à côté et ils chantent. L'un d'eux, Lucien Pouliot, me dit qu'il ne savait pas que je reviendrais si tôt. Il entre dans ma chambre et il remarque une vieille armoire. Je lui dis, de bonne foi, qu'elle est vide. Il l'ouvre par curiosité et je vois deux bouteilles de gin. Mon frère Lucien se couche dans mon lit et commence à faire la lippe. Cela m'irrite. Il me dit : « Il y a des jours comme ça où je suis pleureux. » Je lui réplique assez durement que lorsqu'on se sent comme ça, on reste chez soi. Et puis je me rends compte que nous avons oublié Reine quelque part dans la bâtisse. Je vais pour la chercher et je la vois qui s'amène avec une amie. Ma mère me dit : « Quand j'ai descendu l'escalier, tout à l'heure, je ne pouvais pas ramasser ma robe sous moi et on me voyait les fesses. » Tout ce temps, je m'inquiète, parce que demain, c'est dimanche et que je risque fort d'être fatigué.

Je pourrais facilement relier ces propos et ces événements à des incidents récents ou bien alors à de vieux souvenirs. Drôle d'alchimie, quand même. Or, j'avais soupé très légèrement et je m'étais couché à 19h 30. Quand je me suis réveillé, il était 21h 50. Je me suis levé pour prendre ces quelques notes et boire un verre d'eau chaude coupée d'un peu de lait.

Dans *The New Republic* du 3 février, je lis une longue recension d'un recueil d'articles d'Hubert Butler, historien et essayiste irlandais protestant, mort en 1991. On y trouve, entre autres, l'histoire de la résurrection de la Croatie, en 1940, et de son alliance avec Hitler. Il rapporte les propos d'un journal officiel célébrant l'entrée des divisions blindées allemandes à Zagreb : « La divine Providence, avec le concours de nos alliés, a voulu qu'aujourd'hui, en la veille de la résurrection du Fils de Dieu, notre Croatie indépendante est ressuscitée, elle aussi. » Pavelitch, le président-croupion de Hitler assistait à la messe tous les jours dans sa chapelle privée. Il conservait dans son bureau un panier qui contenait 40 livres d'yeux de soldats serbes tués par les soldats croates. L'auteur rapporte aussi, en les nommant, les atrocités commises par plusieurs franciscains croates, atrocités reconnues plus tard par nul autre que le cardinal Tisserant. Après la guerre, plusieurs dizaines de ces franciscains collaborateurs et meurtriers trouvèrent refuge à Rome grâce, notamment, à la protection du cardinal Rufini.

Il est à noter que le Vatican fut l'un des premiers États à reconnaître la nouvelle Croatie indépendante.

Un autre article du même numéro décrit la collaboration de centaines d'artistes, de peintres, d'intellectuels juifs avec Lénine et Staline et souvent, de façon délibérée, contre la résistance des Juifs fidèles à leur judaïsme. L'auteur écrit : « *These images remind us how close to the center of power the Jews of Russia were under Communism, and how much of their heritage they themselves destroyed in order to take on values of the Revolution* ⁸. La mort de Staline et la reprise de la persécution antisémite en URSS, « *revealed how very little Jewish artists have left to draw upon in their search for identity* ⁹ »

Sans violence et sans persécution, n'avons-nous pas, nous aussi, bradé l'essentiel de notre héritage au nom de la Révolution tranquille ?

⁸ Ces images (celles des peintres qui chantaient la gloire de Lénine ou de Staline) nous rappellent que les Juifs de Russie étaient près du pouvoir à l'époque du communisme, et qu'ils ont eux-mêmes détruit une grande partie de leur héritage afin d'adopter les valeurs de la Révolution.

⁹ [...] ont permis de constater que les artistes juifs ont laissé bien peu à qui voulait s'en inspirer dans sa recherche d'une identité.

Lisant ces choses, je repense au procès du cardinal Stepinac, intenté par Tito en 1946 ; à la condamnation du premier à 16 ans de prison ; à l'excommunication du second par Pie XII. Comment démêler tout cela à l'époque ? Et maintenant ?

Au procès de Réjean Parent, accusé d'avoir assassiné sa femme, on fait témoigner ses propres enfants contre lui. Et la télévision s'empresse de les interviewer. L'homme est un malade mental « désinstitutionnalisé » au nom de la rationalité économique ou de la social-démocratie. Et au nom du droit à l'information (instantanée et concurrentielle), on fait parader des enfants à la télévision. Sur un point, au moins, les anciens Romains étaient plus sages en décrétant que l'enfant, c'était non seulement celui qui ne parle pas (*in-fans*), mais aussi celui dont la parole ne devait pas compter devant les tribunaux.

31. Réunion du comité de rédaction de la revue du Campus Notre-Dame-de-Foy, *Les Cahiers de Cap-Rouge*. J'apprends que certains membres du syndicat des professeurs n'aiment pas trop me voir engagé dans l'une ou l'autre des activités du Campus. On va jusqu'à dire que je cherche à récupérer une partie de mon ancien pouvoir ! Or, je ne fais que répondre à des sollicitations. Devrais-je refuser et même me retirer d'ici ?

De passage à Québec, Bruno vient nous rejoindre. Il a longtemps été directeur de la revue et il continue de s'y intéresser. Après la rencontre, nous traversons chez moi avec François. Bruno nous quitte vers 19 h 30. François et moi, nous soupions ensemble. Nos repas improvisés, François les appelle « l'œuvre de la soupe ». Effectivement, une bonne portion de soupe, du pain et du fromage lui suffisaient largement.

Nous parlons un bon moment de *La littérature québécoise, des origines à nos jours*, qui est un manuel récent composé par cinq professeurs de cégep. François en fait une critique sévère. C'est un « lit de Procuste », dit-il. Les auteurs ont découpé l'histoire de la littérature en capsules dans lesquelles ils font entrer les œuvres. Ainsi, sous la rubrique « De la célébration à la déchéance de la terre », on présente un extrait mineur de Marie-Victorin. Pas un mot sur son rôle de pionnier scientifique. Il cite le passage suivant du manuel : « C'est à partir du milieu du XVII^e siècle, que le *ton* a cessé d'être l'apanage exclusif de l'oral. Il devient alors une manière de s'exprimer dans un écrit. Du ton, nous passons à la *tonalité* qui

désigne aussi bien l'impression générale que la coloration particulière laissée par un texte. » Ton, tonalité, coloration. Il manque le « bouquet » du civet de lapin ou l'arôme de la soupe au choux. C'est ainsi qu'on explique l'obscur par le plus obscur. Il va de soi que par la suite, les auteurs du manuel parlent de la tonalité épique, de la tonalité pathétique, de la tonalité tragique, de la tonalité lyrique, de la tonalité comique.

Je me fais mollement le défenseur du manuel en question. J'avoue qu'il m'avait d'abord séduit. Je dis aussi qu'il y a toujours des « mauvais » choix et des omissions dans une entreprise de ce genre. J'avais d'ailleurs déjà noté l'absence d'un Jean O'Neil *contre la présence* d'un Dany Laferrière, par exemple.

Au demeurant, François est un critique autrement plus fiable que moi. Moins précipité ; plus immobile. Immobile, je veux dire : juge difficilement influençable par le bouillonnement des modes et des émotions fugitives, même si, un moment, elles sont dominantes. Le diable est avec ceux qui se hâtent. A ce compte-là, François est sauvé !

À l'heure qu'il est.
Journal 1996-1997 (1998)

1997

FÉVRIER

[Retour à la table des matières](#)

1er février 1997. À la messe, ces jours-ci, nous lisons l'épître aux Hébreux. Quel souffle, quelle énergie dans ce texte, attribué à Apollos, disciple et compagnon de Paul. En particulier le long poème qui commence par : « C'est par la foi que ... » et qui se termine ainsi :

Les uns se laissèrent torturer, refusant leur délivrance pour obtenir un bien meilleur, la résurrection ; d'autres subirent l'épreuve des moqueries, des fouets, et même des liens et de la prison ; ils furent lapidés, tourmentés, sciés, ils moururent tués par le glaive ; ils allèrent çà et là, vêtus de peaux de moutons ou de toisons de chèvres, privés de tout, affligés, maltraités, eux dont le monde n'était pas digne, errant dans les déserts, les montagnes, les cavernes et les antres de la terre.

Je transcris ces versets en pensant aux mémoires d'Élie Wiesel. Justement, le texte de l'épître continue ainsi :

Et tous ceux-là, bien qu'ils aient reçu un bon témoignage a cause de leur foi, ne bénéficièrent pas de la promesse ; car Dieu qui prévoyait pour nous quelque chose de meilleur, n'a pas voulu qu'ils parviennent sans nous à la perfection.

Au sortir d'une lecture comme celle-ci, j'aimerais assez poursuivre la réflexion avec quelqu'un. Mais tout ce que l'on trouve, à peine sorti de la chapelle, c'est des remarques sur la température !

Je recevais, jeudi dernier, une longue lettre de Jacques Faucher, curé d'une paroisse d'Ottawa. Il est assez d'accord avec mes jugements sur la « prédication ». Il écrit : « Priez pour vos pasteurs mis au défi de prononcer une homélie pertinente à chaque assemblée eucharistique. Avez-vous déjà songé à leur adresser une sorte de lettre collective, en signe de solidarité, sans indulgence, sans insolence, sans ménagement, en les invitant à recentrer leur message sur Jésus sauveur à qui nous nous adressons en ces termes avant le moment de la communion : "Dis seulement une parole et je serai guéri." »

Je ne me promets rien, mais l'idée me tente d'écrire une telle lettre ouverte aux prédicateurs.

La couleur de la margarine. D'après les journaux d'aujourd'hui, il semble que l'on va reprendre la bataille de la margarine ! Il y a trois ou quatre ans, sous Bourassa, ce fut un débat épique. On a l'épique qu'on peut. L'affaire est que les fabricants de margarine veulent que leur produit soit de la même couleur que le beurre. Et pourquoi, pensez-vous ? Eh bien ! Pour tromper le monde. On compte sur le consommateur distrait qui achètera de la margarine, croyant avoir acheté du beurre. Ou sur le client de restaurant à qui on servira de la margarine et qui ne s'en apercevra peut-être pas. Neuf fois sur dix, le consommateur trompé s'arrangera avec sa trompe ! C'est exactement ce que veulent les fabricants de margarine. La solution, ce serait de donner au beurre la couleur de la margarine. De la sorte, on partagerait les dupés moitié-moitié. Qui dit mieux ?

2. Présentation de Jésus au Temple. Selon la loi de Moïse, en effet, le premier-né appartenait au Seigneur. Il devait donc être racheté symboliquement. Du même coup, le prêtre procédait à la purification de la mère, 40 jours après la naissance de l'enfant. On a du mal, de nos jours, si tant est que les chrétiens s'y attardent encore le moindrement, à comprendre le sens d'une telle purification. En fait, la purification prescrite pour les femmes après un accouchement peut s'interpréter de la façon suivante : la grossesse, chez les Juifs, était considérée comme une bénédiction. Durant cet état, la femme était considérée comme élevée dans les sphères

sacrées. Après l'accouchement, elle devait réintégrer l'ordre commun, d'où la purification pour marquer sa séparation d'avec le divin, son retour au niveau humain. En termes de plongée sous-marine, on dirait que cette purification était une chambre de décompression.

Quant à la présentation et au rachat de Jésus, quel abîme de mystère ! Le Fils de Dieu, Jésus sauveur, que ses parents rachètent au Père. Joseph et Marie ne savaient pas vraiment qui était leur fils. Quant à Jésus, il était le sujet de l'Ancien Testament, qui était et devait demeurer sa Bible, avant que le Nouveau Testament devienne la Bible à son sujet.

À propos de « rachat et de Rédemption », l'abbé Pierre propose la réflexion suivante :

L'homme est la première victime de son péché, qui n'est pas autre chose que la volonté d'être le propriétaire de lui-même. Tout comme le drogué, l'homme est la première victime de ses erreurs. je comprends ainsi la Rédemption : nous nous sommes dérobés à Dieu, et voilà que celui qui a été dépossédé vient trouver le voleur et lui dit : « Pour que tu rendes, je te paie : c'est à toi que je viens me donner en rançon afin que, au lieu de trafiquer et de revendre ce chef-d'oeuvre qu'est l'homme, tu te restitues. C'est l'Amour qui vient de faire serviteur, se donner à son voleur. [...] Le fait que c'est à lui-même qu'il a été racheté (et non à Satan) est une reconnaissance de la dignité de l'homme. » (*Testament*, Bayard, 1994)

Je passe plusieurs heures à lire *Antidotes*, de Eugène Ionesco (Gallimard, 1977). Le livre commence ainsi :

J'ai réuni dans ce recueil une grande partie des articles écrits depuis 1960 et publiés dans *Le Figaro* ou d'autres périodiques. Ces articles précisent mon point de vue sur des sujets d'actualité, idéologiques et politiques. La mentalité des intellectuels français a beaucoup changé. La métamorphose s'est produite ces deux ou trois dernières années. En 1967 encore, sous peine d'être accusé de fascisme ou de nazisme, on ne pouvait rien objecter aux régimes des pays socialistes. Une amie, lisant un de mes manuscrits, m'avait conseillé instamment de ne pas critiquer Lénine. [...] Depuis 1968, il était permis d'être (à condition de se déclarer gauchiste) anticommuniste soviétique, mais il fallait être maoïste. Depuis les livres de Simon Leys, il est permis aussi de ne pas être maoïste. Il faut dire que les intellectuels n'ont fait que se tromper depuis trente ans. » [...] Il y a des arriérés mentaux, il y a aussi des idiots moraux. L'idiotie morale règne sur l'Occident.

Je ne connais pas l'œuvre théâtrale d'Ionesco. Dans ce recueil, il en fournit lui-même quelques clés. Son choix d'articles couvre les années 1960-1976. Pas davantage que quiconque, Ionesco n'a « vu venir » l'implosion de l'URSS et la chute du mur de Berlin. Comme la totalité des observateurs et des politiciens, il redoutait la soviétisation du monde. Malgré son succès mondial comme homme de théâtre, son fauteuil à l'Académie française, il se sentait bien seul et bien las de dénoncer le mensonge politique. Ses analyses, fort brèves, des événements politiques et idéologiques des années 60 et 70 s'avèrent indéfonçables. Elles étaient vraies. Elles ne furent point reçues. Pas davantage que d'autres, je le répète, et dont plusieurs partageaient son point de vue (Revel, Marcel, Domenach, Denis de Rougemont), il n'a été écouté. Mais que pourrait vouloir dire écouté ? Les prophètes se souviennent de l'avenir en ayant l'air de commenter le présent. Leur propre métier leur échappe à eux-mêmes. Il reste que les grands avertisseurs du dernier quart de siècle finissant auront été des hommes de l'Est : Soljénitsyne, Jean-Paul II. Ionesco, comme Cioran, est un Roumain de naissance. Il est moins nihiliste que son compatriote, parce que moins migraineux, peut-être. *Ex Oriente, lux : Nous avons vu son étoile à l'Orient, dirent les Rois mages à Hérode.*

Dans son journal, en date du 9 septembre 1991, Michel Ciry rappelle, je ne sais trop pourquoi, le cas du pape Jean XII (955-964). Grâce aux intrigues de sa mère, il fut élu pape à 16 ans.

Cet éphèbe suprêmement consacré mais d'un tempérament très ardent trouve autant de plaisir dans la couche des jeunes épouses des seigneurs de sa cour que dans celle de ses plus jolis pages. [...] Comment ne pas se réjouir par ailleurs de la robustesse d'une Église qui put résister à d'aussi graves manquements au sommet de sa hiérarchie temporelle ? D'ailleurs la morale ne fut-elle pas finalement sauvée, et même triomphante puisque, surpris par un mari auquel d'être bafoué ne plaisait guère, le juvénile et indigne Jean XII mourut de la volée vengeresse que lui administra ce cocu à cheval sur certains points du régime matrimonial.

Je travaille quelques heures à rédiger un bref historique du Campus Notre-Dame-de-Foy à, l'occasion des 30 ans de l'enseignement collégial. (Cf. Document 14)

À propos d'enseignement collégial, notons un exemple récent de la « souplesse » du calendrier scolaire. Avant les fêtes, les élèves de plusieurs cégeps ont fait

la grève pour protester contre la hausse des droits de scolarité à l'université. Le Ministre a annoncé d'un ton aussi ferme qu'il est possible, que les journées perdues par fait de grève seraient reprises. Au cégep de Sainte-Foy, on a procédé de la façon suivante : a) Seuls les élèves dont les notes cumulatives étaient inférieures à 59% seraient tenus de reprendre les journées perdues. b) Les 14, 15 ou 16 janvier derniers, c'était jours de « reprise, ». Un professeur de philosophie me raconte que sur les quelque 150 élèves inscrits à ses cours, six se sont présentés aux journées de reprise. Dans *L'école détournée* (Boréal, 1989) Balthazar et Bélanger consacrent un chapitre entier au calendrier en caoutchouc des cégeps. On verse des millions de larmes sur les décrocheurs, mais personne ne se rend compte que c'est l'école qui décroche.

6. Entrevue téléphonique à Radio-Canada à Ottawa. L'entretien porte sur *Les Années novembre*. Il est bien conduit. Pour une fois, l'interviewer paraît avoir lu le volume, ce qui n'a pas toujours été le cas dans des interviews antérieures. En cours d'émission, une généalogiste de Québec retrace les grandes lignes de la généalogie patrilinéaire des Desbiens et, à la fin, nous sommes mis en communication avec un journaliste français de Moulismes, où s'établirent les premiers Desbiens de France.

En après-midi, visite d'une femme de Québec que j'avais rencontrée l'automne dernier. Par la suite, elle m'avait écrit qu'elle aimerait discuter avec moi du problème de la foi, ajoutant qu'à la lecture des *Années novembre*, je lui étais apparu « assez fragile dans ce domaine. » J'avais répondu : « Vous dites que je vous ai paru "assez fragile dans le domaine de la foi". Je ne vois pas bien ce qui a pu vous laisser cette impression. Ma foi est une foi, c'est-à-dire une certitude, mais non pas une évidence et encore moins un sentiment. Mais ce n'est pas le moment d'entreprendre une discussion à ce sujet. Je suis toutefois tout à fait disposé à le faire. »

Effectivement, nous avons passé presque deux heures à échanger sur ce sujet. Je préfère parler de ces questions plutôt que parler de température ou de confiture. Il reste qu'il n'est pas facile de « rendre compte de son espérance », comme dit saint Pierre. Comment dire que l'on croit en Jésus, Fils de Dieu, à la Présence réelle dans l'hostie, à l'Église catholique, à la résurrection des morts ? Mon interlo-

cutrice est une femme articulée, catholique de naissance et toujours pratiquante, mais qui se sent loin, très loin de l'Église officielle. On sait par ailleurs qu'il y a des milliers et des milliers de fidèles comme elle.

À plusieurs reprises, ma visiteuse me dit : « La foi est un don. Si l'on ne se sent plus d'accord avec la croyance en Jésus, Fils de Dieu ; si la consécration du pain et du vin en corps et en sang de Jésus nous apparaît, au mieux, comme un symbole ingénieux, qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire de continuer à aller à la messe chaque dimanche ? » Elle ajoute qu'elle croit en un Être suprême et que sa foi commence et finit là.

L'Être suprême, on a déjà entendu parler de cela. Robespierre et Rousseau célébraient l'Être suprême. C'est une manière d'évacuer Dieu. L'Être suprême ne m'intéresse guère. J'essaie, du mieux que je peux, de distinguer : sentiment, évidence, certitude. La foi n'est ni une évidence ni un sentiment. La foi est une certitude. Certes, elle est aussi un don. Mais elle est un don séminal, un germe. Elle doit être cultivée, éduquée. Je lui suggère la lecture de Légaut. Ma meilleure idée, ç'aura été de lui suggérer de faire une retraite. Elle en a les moyens financiers (les coûts sont minimes) ; elle en a surtout les moyens en temps disponible. Au demeurant, je me rends compte que je suis vite au bout de mes moyens apologétiques. De toute façon, je ne suis pas prosélyte. Je me dis aussi, après coup, qu'il y a des millions de fidèles, depuis deux millénaires, qui ont cru sans grand bagage conceptuel, sans même avoir le loisir de se poser des questions. D'une part, il n'y aura jamais assez de chrétiens critiques ; d'autre part, le Royaume est révélé aux petits. Cependant, la foi n'est pas une entreprise d'infantilisation ; elle n'est pas non plus un ensemble de concepts fort bien organisés depuis deux mille ans, et que l'on finira bien par rendre évidents et qui, donc, n'exigeront plus que l'assentiment intellectuel de l'esclave du Menon.

La foi sera toujours un saut, un bond. Un bond dans l'inconnu et l'inconnaissable. Ce désaveu de la raison est fort raisonnable, comme disait Pascal. Dans le temps même où de plus en plus d'hommes se détournent de la foi en Jésus, les mêmes continuent de croire aux politiciens, aux horoscopes, à *La Prophétie des Andes* et aux médias. Au cours de la discussion, je demande à ma visiteuse si elle a l'évidence que la terre est ronde. Elle le croit. Moi aussi, comme je crois que je suis le fils de mon père et de ma mère. Je le crois, mais je n'en ai pas la preuve. Ce

que l'on peut prouver cesse d'être objet de foi ; ce que l'on croit ne sera jamais objet de preuve.

Pour moi, le problème de la foi, la question de la foi se pose particulièrement quand je prie pour un ami malade, une personne dont je sais qu'elle traverse des souffrances. Ou encore, quand je pense à prier pour des morts que j'ai connus. Ou encore quand Gérard nous dit, au début de la messe quotidienne (nous sommes quatre vieux frères) : « Ayons une intention pour X ou Z. » Pourquoi pas ? Mais qu'est-ce que cela veut dire ?

Marie Noël disait : « Quand viendra la fin des temps, il faudra aux derniers chrétiens plus de foi et plus de grâce qu'aux premiers. Jeune, la religion eut des amants. Vieille, elle n'aura plus que des fils, des soutiens de famille qui la garderont, la nourriront, l'entretiendront comme une mère appauvrie et tombée à leur charge. » (*Notes intimes*, Stock, 1988) Je ne pense pas du tout que nous soyons à la fin des temps. Je ne suis pas millénariste. Le christianisme est jeune. Il est toujours vagissant dans une mangeoire. Ou, si l'on préfère une autre métaphore, il est toujours ailleurs. Le Saint-Sépulcre, c'est le cœur de chaque homme.

Je viens de mentionner Marie Noël. Cherchant le passage rapporté plus haut, je relis certaines pages. Ses aveux, longue confession, sont éblouissants. Ces notes furent d'ailleurs écrites au cours d'une crise d'angoisse religieuse. Marie Noël leur avait donné comme titre provisoire : *Pour m'aider*. C'est l'abbé Arthur Mugnier qui l'avait engagée à rédiger ces notes. Elle termine sa brève présentation par ces mots : « Je pense que ce n'est pas une lecture pour tous. » Je me dis, moi, qu'il s'agit là d'un livre secourable. Bien que peu connue, même si encore un peu lue (puisque ses *Notes intimes* ont connu plusieurs rééditions), je déplore le gaspillage d'un tel trésor. Gaspillage en ceci que Marie Noël n'est guère dans le trafic, lequel est encombré de tant de nullités et de mensonges. Elle a pourtant vécu et fixé par écrit quelques observations, quelques réflexions, quelques vérités indéfonçables.

7. En matinée, deux jeunes étudiantes à la Faculté des sciences de l'éducation de l'Université Laval viennent me rencontrer dans le cadre d'un travail scolaire sur le *Credo*. C'est ma semaine théologique. Elles m'interrogent précisément sur quatre articles du symbole des Apôtres : Jésus a souffert sous Ponce Pilate, a été crucifié, est mort, a été enseveli. Il arrive que je récite le *Credo* tous les matins, dès

que je mets les pieds dehors. Je ne fais pas que le réciter ; je le prie et je m'y attarde.

Dans son discours inaugural, Clinton déclare, entre autres : « *Our schools will have the highest standards in the world. The doors of higher education are open to all. [Where] the knowledge and power of the Information Age will be within reach not just for the few, but every child* ¹⁰. » Là-dessus, *The New Republic* (10 février) rappelle que présentement « *one quarter of the high-school seniors in Bill Clinton's America are functionally illiterate* ¹¹. » L'article conclut : « *We will know soon enough if Clinton is going to continue to talk large and act small.* » C'est tout vu, là comme ici !

8. Temps splendide. Ce matin, il faisait -22°C. Vent nul. Rentrant de promenade, j'observe le soleil qui sort tout juste au-dessus de la ligne d'horizon. En fin de matinée, je marche au soleil pendant trois quarts d'heure. Deux montgolfières se promènent dans le bleu. L'une descend lentement sur le lac Saint-Augustin. Pas un soupçon de nuage. Marie de l'Incarnation, dans une lettre à son fils Claude, célébrait la luminosité du ciel de février. Luminosité qu'on ne trouve pas en été, même pas par un temps aussi dégagé, et qu'on ne trouve pas non plus à l'équateur. Je le sais pour avoir déjà séjourné quelques semaines au Cameroun.

Servir Dieu. On ne peut pas servir Dieu comme une mère ou un père sert ses enfants ; comme une mère sert la maisonnée ; comme un client est servi dans un restaurant, etc. Dieu n'a aucunement besoin de nos services. Mais alors, que signifie servir Dieu ? La réponse est bien connue, et fort exigeante : on ne peut servir Dieu qu'en servant son prochain le plus proche.

Servir Dieu ne signifie pas non plus chanter ses louanges. Surtout pas avec les chansons de cellophane contemporaines, sans air et sans concepts. Sans air que l'on pourrait avoir le goût de siffler dans sa tête, en sortant d'une cérémonie. Ne

¹⁰ Nos écoles établiront le plus haut niveau du monde. Les portes de l'éducation supérieure sont ouvertes à tous. Le savoir et le pouvoir, à l'ère de l'informatique, seront à la portée de chacun, et non aux mains de quelques-uns seulement.

¹¹ Le quart des élèves de dernière année, dans les écoles de l'Amérique de Bill Clinton, sont analphabètes, même dans les situations courantes.

parlons pas de concepts. Les chansons contemporaines sont toutes « alléluiatiques » comme si les compositeurs n'avaient jamais lu les journaux. Alors que la millénaire liturgie était toute pleine de tragique. On ne me fera pourtant pas accroire que le siècle finissant aura été tendre. Il aura été le siècle le plus meurtrier de toute l'Histoire. Heureusement que, par-ci, par-là, la liturgie nous plante le nez dans le vrai des choses.

Ainsi : « Nos louanges n'ajoutent rien à ta gloire », dit une préface de la messe, « mais elles nous rapprochent de toi ». Dieu n'a pas besoin non plus de notre adoration ou de nos prières. La multitude des anges et de tous les élus sont sans cesse précipités dans des cataractes de cataractes d'adoration. Dieu n'a pas besoin de nos prières pour être informé de notre misère ni même de notre gratitude.

Il me vient parfois la pensée suivante : de même qu'on ne se lasse pas de considérer un beau visage de femme, au point, parfois, d'importuner, de même les anges et les élus ne se lassent pas de chanter la gloire de Dieu, d'éternité en éternité.

Le problème (je ne trouve pas de meilleur mot), c'est que nous avons trop déduit Dieu, comme on déduit les corollaires d'un théorème de géométrie. Dieu tout-puissant, omniscient, etc. La longue quête de Légaut l'a plutôt conduit à poser Dieu au terme de sa vigoureuse méditation sur Jésus. Un Jésus comme prototype parfait de l'homme, comme modèle particulier et « universalisable » de la grandeur de l'homme. En Jésus, l'homme a été ramassé à son plus bas et mené au bond suprême : « Père, je remets mon esprit entre tes mains. » Avec, et ce point est déterminant, le refus absolu de la violence et de la domination. Jésus révèle Dieu et, inséparablement, il révèle que Dieu est amour.

Les médias nous ont appris ces jours-ci l'assassinat, au Rwanda, du père Guy Pinard, de la communauté des Pères Blancs. Il a été abattu d'une balle tirée par un professeur rwandais, pendant qu'il célébrait la messe. C'était peut-être un professeur dans une école qu'il avait fondée, et à qui il a peut-être refusé trente sous. Le père Pinard avait 46 ans. L'âge importe peu. S'il avait eu à choisir, le père Pinard aurait-il choisi de n'en plus finir de mourir à bout d'âge, de pilules et d'intubations ? Quatorze frères de l'Instruction chrétienne, récemment rapatriés du Zaïre, les uns pour la deuxième fois, souhaitent tout bonnement y retourner le plus tôt possible. Quatre de mes confrères, des Espagnols, tous volontaires, viennent d'être

sommairement exécutés dans un camp de réfugiés du même Zaïre. On avait enfoui leurs dépouilles dans une fosse septique de 12 mètres de profondeur.

À un autre bout d'une autre réalité, la mère de Thérèse (93 ans) n'en finit plus de ne pas mourir. J'ai l'air cruel de dire les choses de cette façon. Mon point de vue est le suivant : à l'époque où nous sommes, où la technique médicale peut prolonger la vie presque indéfiniment, il faut prendre, clairement et fermement, les dispositions appropriées en vue de sa fin. Que cette fin survienne de manière soudaine et impromptue (*a subitanea et improvisa morte, libera nos, Domine*, disaient les vieilles litanies des saints), ou qu'elle s'étire sur 10 ou 20 ans, il importe de savoir tirer soi-même le trait.

Dans mon cas, la chose est assez simple, La communauté connaît son affaire. La chose est beaucoup moins simple dans le cas d'un père ou d'une mère de famille.

Je reviens au cas lourd de la mère de Thérèse. Il m'occupe l'esprit parce qu'il pose le problème du vieillissement et du cramponnement. Théoriquement parlant, cette femme aurait dû, il y a vingt ou vingt-cinq ans, se retirer dans un foyer pour vieux. Il n'est pas sûr que les membres de la famille auraient été d'accord. On pense aimer les autres ; on veut leur prouver qu'on les aime, qu'on est attaché à eux, et bla-bla. En vérité, on ne fait que protéger son espace vital, selon la thèse de Laborbit.

Les situations de ce genre vont se multiplier. Dans *Harper's* de février, je lis un article, un genre de compte rendu d'un médecin des Pays-Bas (où l'euthanasie est pratiquement légalisée) qui raconte cinq ou six cas de morts planifiées par des patients. C'est le *Soleil vert*, dont j'ai dit un mot plus haut (26 octobre 1996). Le soleil vert s'est levé sur notre planète.

Raymond Boutin m'informe, ce matin, d'un drôle de renversement de la féminisation de la langue. Jusqu'à maintenant, « afin de ne pas alourdir le texte », comme disent hypocritement les notes *politically correct* des documents officiels, « l'emploi du masculin a été choisi ». Or, dans un document récent de l'Association des trésorières et des trésoriers (et dans cet ordre) professionnels des instituts religieux, il est écrit à l'article 1.1 : « Administratrices désigne le conseil. » Et à l'article 1.5, on lit ceci : « Les mots du genre féminin comprennent le masculin et vice versa. »

Cela ne veut rien dire. Faut-il rappeler que les sœurs forment la majorité des membres de cet organisme ? Une provinciale ou une économe religieuse et *smart* aura décidé la chose et l'aura fait voter. Elle ne l'aura peut-être même pas soumise au vote, d'ailleurs. En français, la féminisation est impossible. Dans l'usage liturgique, elle est niaiseuse, incohérente, imbuvable. Au lieu de dire « homme » (terme inclusif, on dit « humain » ou « personne ». Les magazines américains utilisent régulièrement le terme *chairperson*. Mais on ne refait pas rétroactivement une langue. On ne refait pas une langue. On la parle, on l'écrit ou on l'abandonne.

Le règne des fourmis bleues ne sera pas plus drôle que le règne des lions roux. Mais les lions ont ceci de bon, qu'ils se fatiguent et dorment, tandis que la bête ne se fatigue jamais. *La Presse* du jour rapporte le cas d'une femme éconduite par son *boss*, et qui a harcelé sa rivale et son *boss* pendant deux ans, à coup de lettres anonymes, de téléphones, que sais-je, au point de ruiner la carrière de ses deux victimes. Où est le gagnant ? Un homme éconduit prend un coup de gin ou plusieurs, et finit par s'endormir ou chercher ailleurs. La femme en question a 53 ans, dit-on. Qu'espérait-elle ? L'amour, ce que l'on persiste à nommer ainsi, exige la « sainteté des corps » (Mauriac). Passé l'éclat hormonal, nécessaire pour la prolongation de l'espèce humaine, il ne reste que l'amitié. Mais qui s'occupe d'amitié, à vingt ou même à trente ans, quand les hormones vous pétillent par tous les bouts ? *Le Cantique des cantiques* porte ceci : « *Pulchra ut luna, electa ut sol, terribilis ut castrorum acies ordinata* : belle comme la lune ; décisive comme le soleil ; terrible comme une armée rangée en bataille ». Je rapporte ces propos avec la pacifiante certitude que toutes les femmes sont la figure de Marie, et Marie, l'accomplissement de toutes les femmes.

Digression : pendant que j'écrivais ces quelque cent lignes, directement à l'écran, ma « souris » a fait défaut. Or, sans la souris, on ne peut rien faire avec ces machines. Même pas enregistrer ce que l'on vient d'écrire. Tout ce que l'on peut faire, c'est fermer boutique. On m'avait dit, il y a trois ans et un siècle, qu'il faut parfois souffler dans la souris. Ce que je fis. Tant et si bien que la petite sphère qui fait foi de tout est tombée sur le plancher. Or, la sphère en question est à peine plus grosse qu'un pois, et grise, par-dessus le marché. Si au moins elle était jaune. Je vois très bien le jaune et le gros bleu. Le gros rouge aussi. Le reste m'échappe. Je suis à moitié daltonien, comme mon grand-père maternel, qui était peintre en bâtiment. Mais c'est sa femme qui faisait ses mélanges de peintures. Je

sors le balai, je déplace des meubles, afin de retrouver la sphère grise. Je finis par la retrouver et la replacer dans la souris. Bernique ! La flèche s'obstine à rester juste en bas de l'écran. Vingt minutes de panique plus tard, ça marche. Moralité : écrire à la main. Fin de la digression.

Vu que la résidence est pleine de pensionnaires des deux sexes et que, récemment, je me suis fait voler, je ne sors plus de mon bureau sans fermer ma porte à clé, chose que je ne faisais jamais il y a six mois. Fort bien ! Sauf que maintenant, j'ai toujours mon trousseau de clés à la main et que je me butte sur moi-même. Moralité : tout progrès dans la sécurité entraîne une diminution de la liberté. Les tortues vous diront la même chose. Les syndiqués aussi. Les conventions collectives à la troisième décimale, et les carapaces des tortues, les protègent fort bien, mais leur liberté de mouvement est fort réduite.

Je ne peux pas m'empêcher de noter que le soleil, à cette heure-ci (16h 51), est exactement à trois pieds au-dessus du fleuve. Il se prépare à sombrer sous les glaces. Au même moment, un avion, en direction de Montréal ou de Toronto, crache son trait de lumière jaune dans le ciel. Les passagers commencent sans doute à remplir les formules pour les douanes et à ramasser leur bagage. Ou à faire la queue à la (petite) porte des toilettes.

J'imagine un homme qui est parti seul, il y a trois mois, et qui revient sachant que personne ne l'attend. Si cet homme a devancé tout adieu, il est le plus libre des hommes. Justement, l'Évangile du jour nous parle des disciples qui reviennent tout contents de leur première mission. Ils sont pressés par la foule. Jésus leur dit : « Venez à l'écart, et reposez-vous un peu. » En effet, Marc rapporte que les arrivants et les partants étaient si nombreux qu'on n'avait même pas le temps de manger. Mais les gens les virent s'éloigner, ils coururent là-bas et arrivèrent avant eux. L'Évangile continue : « En débarquant, Jésus vit une grande foule. Il fut saisi de pitié, parce qu'ils étaient comme des brebis sans berger. Alors, il se mit à les instruire longuement. »

En 1997, les foules sont toujours sans berger. Les médias nous montrent des rebelles zaïrois (5 000, dit-on) qui défilent dans les rues de Goma. Pourquoi les appelle-t-on rebelles ? Rebelles par rapport aux soldats de Mobutu ? Tous jeunes, les rebelles, bien bottés, bien armés, bien uniformisés. C'est le Koweït qui paye, dit-on. Ils ne savent probablement ni lire ni écrire. Et même s'ils savaient lire et

écrire, qu'est-ce que cela changerait ? Je sais lire et écrire, et qu'est-ce que cela change ? En tout cas, cela ne change rien ni pour ni contre la réforme scolaire Marois !

Les Zaïrois ne sont ni plus ni moins trompés que nous autres. Le Prince de ce monde est le Père du Mensonge. Céline disait qu'aucun régime politique ne résisterait à deux semaines de vérité. Inversement, n'importe quelle réforme de réforme scolaire ne peut se réaliser sans faire sauter le verrou de la troisième décimale. Ou en décrétant une heure d'étude obligatoire et quotidienne dans les écoles. Mais, justement, pour ce faire, il faudrait faire sauter le verrou de la troisième décimale. Aucun ministre n'osera le faire. Et voilà pourquoi votre fille est muette, disait (déjà) Molière. Elle va le rester, muette. Jusqu'à l'explosion, laquelle n'arrangera rien. Les explosions populaires se font toujours au nom du pain, et elles commencent régulièrement par faire flamber les boulangeries.

9. Irénée Breton, le supérieur de la résidence des Marianistes, où je me rends à la messe tous les matins de la semaine, m'a demandé hier de donner l'homélie du dimanche 16 février, qui sera le premier dimanche du carême. Gérard fera « grève d'homélie », ce jour-là. J'accepte. Je vais être obligé de m'appliquer ma propre médecine en matière d'homélie ! Je commence à préparer ma posologie.

Ce matin, il faisait -20°C. Le temps était humide. Tous les arbres étaient givrés. Chaque aiguille de chaque conifère, chaque branche de chaque feuillu étaient enveloppées d'un blanc cendré. Les bouleaux, en particulier, étaient tout blancs, comme un homme dont les cheveux auraient blanchi tout d'un coup. J'ai déjà lu quelque part, qu'à la suite d'une frayeur extrême, les cheveux d'un homme peuvent devenir soudainement blancs.

Le Soleil fait ses manchettes, ces derniers jours, avec les problèmes financiers de la communauté des Sœurs du Bon-Pasteur. On parle de centaines de millions de dollars. On communique le prix d'achat des maisons de la communauté, rue des Braves, en particulier. Ma communauté y possède une maison payée 130 000 \$, il y a une dizaine d'années. J'ignorais le prix d'achat de ladite maison.

Les Sœurs du Bon-Pasteur ignoraient, elles aussi, la valse des millions orchestrée en leur nom. Le fait est que le scandale en question (car c'en est un. Imaginez ce que l'on doit dire dans les tavernes, à ce sujet. Je n'ai rien contre les tavernes.

S'il n'y avait pas de tavernes, il n'y aurait pas d'opinion publique), ce scandale, dis-je, ne se serait sans doute pas produit si les règles multiséculaires de l'administration des biens communautaires avaient été respectées. Dans la société civile, le citoyen moyen n'a aucunement le moyen de contrôler l'administration des fonds publics. Personne ne m'a demandé mon opinion au sujet du Musée Juste pour rire, de Montréal. Ni au sujet de la maison Méduse, à Québec, dont j'apprends, ces jours-ci, d'abord qu'elle existe et ensuite qu'elle a coûté plusieurs millions de dollars et qu'elle est en faillite.

Note postérieure :

Dans *Le Soleil* du 3 octobre, l'économe des Sœurs du Bon-Pasteur reconnaît qu'une transaction comme celle du Marché central est interdite selon la constitution de la congrégation, à moins d'une autorisation spéciale du Saint-Siège, autorisation qui n'a pas été demandée.

Dans les communautés non plus le sujet moyen n'a pas les moyens, justement, de suivre les opérations comptables de sa communauté. Cela ne lui vient même pas à l'esprit. Les êtres les plus dangereux, en ces matières, ce sont les belles âmes. C'est le provincial qui se laisse embobiner par un « ami des pauvres », lequel demande une subvention pour son « œuvre ». Ou encore, l'économe provincial qui se laisse embarquer par un « ami des frères ». Pour peu que le provincial et l'économe possèdent une puissante personnalité ou soient eux-mêmes de belles âmes, les autres conseillers n'y voient que du feu, pourvu que la prochaine retraite annuelle soit bien organisée et qu'on ne manque pas de cantiques.

Je bouffonne un peu. Cette affaire m'occupe l'esprit. L'argent est toujours une pierre de touche. Je viens de vérifier : l'expression « pierre de touche » signifie « ce qui sert à vérifier la valeur d'une personne, d'une chose. » Pierre de touche, donc. Dans le partage d'un héritage, trente sous suffisent à diviser une famille. Un gain rapide ou une panique médiatique suffisent pour amener un conseil provincial à déplacer vers Toronto ou Hong Kong quelques milliers de dollars. *Money is coward*. En ces matières, il faut être sec comme pierre. Pas de sentiment, pas de Sermon sur la montagne. Il s'agit de l'argent des autres, pas du sien. Si une belle âme veut faire son saint François d'Assise, qu'elle le fasse à même son argent ; pas à même l'argent des autres.

Mais l'Église elle-même, du temps de saint François, voyait plus loin. L'Église est une ménagère. La ménagère de l'Histoire. Pour porter l'Évangile (au sens où l'on dit porter la boisson), il faut être un saint. Mais l'Église n'est pas l'Église des saints. Le saint, disait Alain, c'est celui qui se sauve, selon les deux sens du terme : il sauve son âme et il « se pousse », il s'enfuit, il sort du Monde. Il sort du mensonge. Fort bien ! Mais le gros du troupeau ne se sauve pas aussi vite ni aussi radicalement, sans tricherie et sans retour. La vieille mère Église prend soin du gros du troupeau, elle en prend soin patiemment. À peine si elle bougonne de temps à autre. Elle torche, elle fait le ménage, elle époussette, elle prépare le dîner en pensant au souper, elle raccommode le butin, elle dit un bon mot à celui-ci et à celui-là, elle est sans illusion, elle espère toujours que ça ira mieux demain. Quoi qu'il en soit, elle tient maison. On bâtit maison, on tient maison, on casse maison. L'Église ne cassera jamais maison.

10. Séance du séminaire de lecture au Campus. Nous poursuivons la lecture des *Pouvoirs mystérieux de la foi*, de Guitton et Lantier. La tranche que nous avons à commenter cet après-midi porte sur certains phénomènes observés après la mort de quelques saints : dégagement d'odeurs suaves, absence de rigidité cadavérique, incorruption, résurrection. Avant de commencer la discussion, nous regardons l'enregistrement d'une émission de *Second regard* sur les apparitions de la Vierge à Medjugorje. (Les apparitions ont commencé le 24 juin 1981.) Il s'agit des vérifications faites en 1987 par une équipe de médecins sous la direction du Dr Joyeux, de la Faculté de médecine de Montpellier. Les voyants sont soumis à divers tests des yeux, des oreilles, du cœur. Le but des médecins était de déceler soit la supercherie pure et simple, soit diverses formes de comportements anormaux : hallucination, hystérie, que sais-je ? Tels que menés, les tests conduisent à écarter toute hypothèse réductrice, mais sans pouvoir affirmer quoi que ce soit, selon les canons de la science expérimentale, quant à la réalité des visions des enfants.

Coïncidence, l'Église commémorera demain les apparitions de la Vierge à Bernadette Soubirous. Les apparitions dites de Lourdes eurent lieu en 1858. Il y en eut 18, entre le 11 février et le 16 juillet. A Medjugorje, il y en aurait eu plus de 1000. Depuis l'an 1000, il y aurait eu 21 000 apparitions de la Vierge. On dit couramment : « apparitions de la Vierge à Lourdes ». Plus justement, il faudrait

dire vision de Bernadette, car elle était seule à voir et à entendre. Sur le chemin de Damas, saint Paul a eu une vision, mais Jésus, après sa résurrection, est apparu aux apôtres. Les Évangiles ne disent pas que les apôtres ont eu des visions.

Demeure la question suivante : ces apparitions, de même que les autres phénomènes inventoriés dans le volume de Guitton et Lantier, en quoi sont-ils des preuves du surnaturel ? En quoi peuvent-ils conduire à la foi ou, en tout cas, la conforter ? Si l'on faisait, à leur sujet, la preuve de la supercherie, en quoi cela affecterait-il la foi ? Si, au contraire, on les tient pour vrais ou, en tout cas, possibles, de quoi sont-ils les signes ? Guitton répond : des signes de la Transcendance. Il prend appui sur les plus récentes découvertes de la physique, notamment.

Un grand nombre d'inventions, entrevues plus ou moins confusément par leur créateur, ont d'abord commence par être niées ou ridiculisées par de grands esprits. Il fut un temps, pas si lointain, où ceux qui envisageaient que des corps plus lourds que l'air pourraient voler, étaient tenus pour de doux rêveurs. Quand Marconi commença à parler de communication sans fil, des collègues envisagèrent un moment de le faire interner dans un asile pour malades mentaux.

Entre le refus et la crédulité, il y a place pour l'examen critique et détaché. Au demeurant, aucun de ces phénomènes (y compris les apparitions de Lourdes) n'est un article de foi. Aucun catholique n'est tenu d'y croire. Aucun, non plus, n'est tenu d'en rire. Un catholique peut ne pas croire à ceci ou à cela. Un athée est obligé de ne rien croire.

Dans une annonce publiée hier dans *Le Soleil*, je lisais ceci : « Dites 9 fois par jour le "Je vous salue, Marie". Faites trois souhaits, le premier concernant les affaires, les deux autres pour l'impossible. Publiez cet article le 9e jour, vos souhaits se réaliseront même si vous n'y croyez pas. Merci mon Dieu, c'est incroyable, mais vrai. » (signé : J.C.) Une annonce de ce genre relève de la supercherie ou de la superstition.

12. Mercredi des Cendres. Dans l'Évangile du jour, trois enseignements renverseurs. Quand vous priez, ne priez pas pour être vus. Priez dans le secret. Quand vous faites l'aumône, que votre main gauche ignore ce que fait votre main droite. Quand vous jeûnez, ne prenez pas un air abattu, mais parfumez votre tête et lavez-vous le visage.

13. Visite chez Andrée et Dollard Beaudoin, dans leur domaine de Saint-Jean-Chrysostome. Voilà maintenant un quart de siècle que je fréquente ce couple dont l'amitié ne se dément pas. Ils forment un couple très uni, bien qu'ils soient de tempéraments très différents. Andrée est un geyser ; Dollard est un lac de montagne. Dès l'arrivée, nous faisons une longue promenade dans les chemins battus pour la coupe du bois de chauffage. Il fait assez froid, mais le temps est splendide. Silence total. Odeur légèrement vinaigrée de l'air, à cause de la présence d'une plus grande quantité d'ozone, dans cet environnement de conifères et de neige récemment tombée. Sur le sentier, empreintes très nettes des sabots bifides des chevreuils. Une fois ou l'autre durant l'hiver, Dollard a également vu des orignaux.

15. Gros titre dans *Le Soleil* : « Scandale à Lauberivière ». On y fait état de vols, de détournements de fonds, de revente de nourriture donnée, bref, d'une pagaille administrative inqualifiable. C'est le président de la corporation, le père Jacques Sylvestre, dominicain, qui a demandé de faire un grand ménage. Or, l'oeuvre administre des sommes considérables en dons de charité, en plus des dons en nature (nourriture, vêtements, diverses fournitures), sans compter les milliers d'heures de travail assurées par des centaines de bénévoles. Le directeur de la Maison depuis sa fondation, un religieux de l'Ordre hospitalier de Saint-Jean-de-Dieu, a déjà quitté les lieux. Trois religieuses ont été rapatriées par leur communauté respective. Cette affaire est sans rapport avec celle des Soeurs du Bon-Pasteur, mais le moins que l'on puisse dire, c'est que cela n'améliorera pas l'image des oeuvres caritatives.

Gaspiller son propre argent ou mal gérer ses propres affaires, c'est déjà un mal. Mais gaspiller l'argent de la charité publique et diriger une oeuvre aussi importante sans aucune rigueur, c'est effectivement scandaleux.

Dans l'Évangile, on dit que le grain de sénevé, la plus petite de toutes les semences, donne naissance à un grand arbre où les oiseaux du ciel font leur nid. Marie Noël rapporte à ce sujet une remarque de son père, fervent botaniste. Ce dernier fut frappé par le rapprochement visuel de deux mots grecs : *sinapis* (sénevé) et *sukèné* (figuier). Or, la graine du figuier, plus petite encore que celle du sénevé, donne naissance à un grand arbre, l'un des plus familiers du Christ. Le

sénévé (moutarde), par contre, est une herbacée. On ne voit pas bien comment les « oiseaux du ciel peuvent y bâtir leur nid ». Je me suis posé la question quand j'ai vu de mes yeux, à Jérusalem, un plant de moutarde.

La remarque du père de Marie Noël fut transmise au père Lagrange, à Jérusalem. Ce dernier estima qu'elle était de nature à être soigneusement examinée, mais qu'il convenait de procéder à cet examen avec une extrême prudence, la faute de copie ne pouvant être imputée qu'au texte grec. L'admettre comme possible aboutirait à admettre l'antériorité du texte grec par rapport à la traduction du texte (araméen) de Matthieu. La question est demeurée pendante. Autrement dit : ne remettez pas en question les décisions des *scholars*.

Par association d'idées, brève histoire juive :

- * L'accusateur : « Rabbin, l'un des accusés dit blanc et l'autre, noir. Ils ne peuvent pas avoir tous les deux raison. »
- * Le Rabbin : « Vous avez raison, vous aussi, mon fils. »

Je dis à François : « Il y a trop de *boss* dans cette organisation (Lauberivière). » François répond : « Le maximum de *bosses supportables*, c'est deux. Le chameau en est la preuve. »

Question : « *What do you think will happen after you die ?* » (Que croyez-vous qu'il arrive après votre mort ?)

R6ponse : « *Zero. That's what I teach my clients. It's exactly the same state you were in before you were conceived. Zero. No pain, no joy, zero. So you better go and have a fucking ball in this life* ¹². » (Albert Ellis, un des fondateurs de la psychologie cognitive)

Modeste objection : quoi dire à ceux, et ils sont l'immense majorité, depuis le fond des âges et qui le demeureront jusqu'à la fin des âges, qui n'ont aucunement les moyens de s'organiser « *a fucking ball in this life* » ? Même pas les moyens d'être des clients de M. Albert Ellis ?

¹² Rien. C'est ce que je réponds à mes clients. Il s'agit exactement du même état que celui dans lequel vous vous trouviez avant d'être conçus. Ni souffrance ni joie, rien. Alors vaut mieux prendre son courage et foncer dans la vie !

Objection à l'objection : ainsi donc, une croyance quelconque en Dieu et à l'immortalité présente l'avantage minimal d'être une consolation illusoire, mais une consolation quand même. Réponse : une telle croyance répond au besoin, à l'instinct de justice. Faisant (par hypothèse) abstraction de son propre sort après sa propre mort, il reste à sauver toutes les vies brisées par la haine, la pauvreté, la bêtise, une infirmité, le mauvais numéro tiré à la loterie génétique.

Encore une petite vite :

- Le client, à son psy : « Docteur, si je n'étais pas malade, je ferais ceci et cela. »
- Le psy : « Sortez et faites-le. »

16. Gérard m'a demandé de prononcer l'homélie aujourd'hui, premier dimanche du Carême. Le peuple de Dieu présent est composé de deux vieilles sœurs, trois vieux frères, Claudette et les Laurendeau. Il est plus difficile de s'adresser à des familiers qu'à des inconnus. De plus, après tous mes discours sur la longueur et l'insignifiance des homélies en général, il fallait que j'applique ma propre médecine. J'ai compté et recompté tous les mots, afin de demeurer à l'intérieur de 7 à 8 minutes. Et j'ai bien dû mettre une dizaine d'heures à préparer mon homélie. (Cf Document 15)

Après la messe, avec Claudette et les Laurendeau, je me rends chez Diane et Jean-Noël Tremblay, à Saint-Édouard-de-Frampton. Apéro prolongé et dîner copieux. Je m'étends ensuite sur un sofa et je roupille un bon moment. D'autres font la même chose, ailleurs dans la maison. Vers 17 h, nous nous remettons à table pour le dessert et le café. Voyant que le *party* risquait de repartir, j'annonce que « Léopart ». C'est un code entre nous. Je m'habille lentement et j'insiste pour dire que « Léopart ». Je sors. Il fait -25°C. Je marche pendant une vingtaine de minutes, espérant que les autres me rejoignent. Je suis un peu irrité. Je me rends chez un voisin et ami de Jean-Noël. Je passe un bon moment avec lui après quoi je lui demande de me conduire à un garage d'où j'appelle un taxi. La course me coûte 90\$. Mes amis n'ont guère apprécié.

20. Lundi, mardi et mercredi, j'ai passé le plus clair de mes Journées à préparer une section du prochain numéro des *Cahiers de Cap-Rouge* qui portera sur les *Trente ans de l'enseignement collégial au Campus*. Longues et fastidieuses recherches pour l'établissement de certaines listes (présidents de la corporation, présidents de l'Association générale des étudiants, etc.), et la présentation de certaines statistiques sur le financement, les clientèles, etc. Ce numéro spécial a un objectif publicitaire, mais je veux y ajouter une valeur archivistique. Je suis l'un des derniers à avoir presque tout connu de cette brève histoire. Brève, à l'échelle des dinosaures ou du Big Bang, mais déjà assez difficile à retracer, au train où vont les choses.

Je pensais au caractère dérisoire de mon propre travail, ces jours-ci, de mon travail au Campus depuis 1972, et au travail de tous ceux dont je croisais les noms en feuilletant les procès-verbaux depuis le premier (9 mai 1962). Un nombre important des premiers acteurs et décideurs sont maintenant morts. Tous les autres sont depuis longtemps retraités.

Entre-temps, mardi dernier, pour être tout à fait archivistique, je reçois une longue lettre manuscrite de Jean Forest, professeur de lettres à l'Université de Sherbrooke, qui m'a écrit une première lettre quelque part en 1994. Ni jamais vu ni jamais rencontré, le Monsieur Jean. Même aventure avec Jean O'Neil, que j'ai fini par rencontrer, par hasard, comme nous le souhaitions tous les deux. Plus tard, nous nous sommes rencontrés de façon délibérée, c'est-à-dire sur son invitation. Ça n'a pas été la rencontre du siècle. Il le savait et il me l'avait écrit. Je le savais aussi et je le lui avais écrit.

Il arrive que Jean Forest et Jean O'Neil sont les deux seuls écrivains québécois avec lesquels j'entretiens une correspondance nourrie. Je pèse mon adjectif. Il ne faut pas que l'adjectif dévore le substantif.

Je reçois aujourd'hui un ouvrage de Jean Forest intitulé : *Comme c'est curieux... l'Espagne* (Éditions Triptyque, 1994). J'ai dévoré. Pour deux raisons : a) D'abord, ça se sous-titre « carnets de voyage ». Autrement dit, c'est un journal de voyage. b) J'en ai déjà fait un lors de mon séjour à Jérusalem.

Dans son *Espagne*, Jean Forest écrit pas mal de choses que j'ai vues, observées, vécues, mais il les publie en 1994. Moi, je suis allé en Espagne, tout fin seul, en 1962. Je connaissais plusieurs confrères espagnols, d'une dizaine d'années plus

jeunes que moi. Je les avais connus à Rome, dans une commune condition d'étudiants. Sauf que moi, à l'époque, j'y étais en pénitence.

Le volume de Jean Forest est tout plein, c'est forcé quand on visite l'Espagne, de remarques sur les églises, les peintures de Jésus, de Marie, les trésors des cathédrales, etc. Propos de tavernes ou d'esthète universitaire en année sabbatique. Il accuse Augustin (qui ignorait le grec, et ça, je le savais) d'avoir « souké » Jérôme de traduire la Bible en latin (je le savais aussi), opération qui « nous » (l'Occident) aurait fait perdre un petit millier d'années de culture. Ben ! Fallait bien que l'invasion des Barbares se passe ! Surveillez la prochaine ! Elle est déjà là. Faut bien, de temps en temps, qu'un mensonge saute pour faire place à un autre. On change de mensonge. L'histoire, c'est Dieu qui se réveille et qui se dit : « Tiens ! J'ai fait un cauchemar. » (Valéry)

Comme c'est curieux, ces universitaires ! Race légère. On sait maintenant, et ça commence à se dire fortement, que les intellectuels français (ceux qui influencent le plus les chers collègues) se sont systématiquement trompés, en matière de politique, depuis 1939. Y compris mon Alain. Non compris Raymond Aron, ni mon Céline, lequel s'est trompé à propos des Juifs, parce qu'il détestait la boisson et le tabac. Comme tous les fascistes. Du temps de Jésus, les universitaires lui reprochaient de boire et de manger comme un glouton.

Au demeurant, je suis d'accord avec Jean Forest quant à sa détestation du « barda ». Musique partout, la même partout. Américaine, évidemment. Même dans « les Espagnes ». Dans tous les restaurants. Dans tous les autobus. Dans tous les ascenseurs. Du « barda » partout et toujours. Mais pas de boucane. On tue les vieux, on viole sa fille, mais on fume pas. Surcompensation morale. Bernanos soulignait que les Romains de la décadence passaient leur temps dans les bains (eau chaude, eau froide). « Fallait-y qu'y soyent sales », ajoute-t-il.

24. Grosse tempête de neige samedi dernier. (Il aura tombé 54 cm de neige.) La tempête a commencé dans la nuit. Bourrasques de 50 à 60 km/h. À 5h 30, incapable de faire ma tournée habituelle, je dois me résigner à marcher à l'abri du vent le long de la résidence. J'ai de la neige jusqu'à mi-mollets. À 7h, je sors de nouveau pour me rendre à la messe chez les Marianistes. Je fais un bout, dos au vent, puis je renonce. Pas très fier de moi. Durant l'après-midi, dans le gros de la

tempête, par ma fenêtre, je ne vois même pas le boisé situé à 400 pas. Je sors quand même marcher le long de la résidence.

Le lendemain, on nous apprend que plusieurs toits de maison, d'entrepôt ou de garage se sont effondrés sous le poids de la neige. Trois personnes au moins ont perdu la vie, dont deux adolescents qui se sont perdus à quelques centaines de mètres du chalet où ils devaient passer la soirée. Trois ou quatre fois, durant mon enfance, de jeunes enfants sont morts ensevelis sous des mini-avalanches en jouant dans une coulée. Ma mère ne m'a jamais empêché d'aller jouer dans la coulée à Bergeron.

Hier après-midi, beau soleil. Les hommes de la maintenance nettoient les stationnements de l'école et les entrées des résidences. Je regarde longuement la souffleuse cracher son jet de neige à 50 pieds de distance. Le conducteur est nu-tête, nu-mains et en bras de chemise dans sa cabine. Sur tout le périmètre des stationnements, des bancs de neige de sept à dix pieds de hauteur, coupés à la verticale. On croirait marcher dans le fond d'une piscine.

J'entreprends la lecture de *Dialogue sur le parvis entre un évêque et un théologien* (Desclée de Brouwer, 1996). Il s'agit, bien sûr, de Mgr Jacques Gaillot et d'Eugen Drewermann. Le volume compte 101 pages, dont 20 pages intercalaires blanches. Il coûte 27 \$. C'est du vol glorifié. Les deux se plaignent d'avoir été muselés et les deux multiplient volumes, conférences, entrevues médiatisées. Drewermann dit : « Mais finissons-en de brandir constamment le dogme de l'infailibilité. Cela finit par tourner à l'infantilisme et à la superstition. » Cette remarque est toute croche. La dernière fois que l'Église a invoqué l'infailibilité, c'est en 1950, à l'occasion de la proclamation du dogme de l'Assomption de Marie. Gaillot et Drewermann savent très bien qu'une encyclique et, *a fortiori*, un document de statut inférieur n'engagent pas l'infailibilité. À un endroit, Mgr Gaillot dit : « Le Pape reçoit Bardot et ne reçoit pas Gaillot. » Drewermann, en tout cas, devrait se réjouir que le Pape reçoive Bardot, étant donné qu'il est contre la souffrance des animaux. Il écrit : « Je n'ai jamais compris comment on pouvait torturer les animaux, les tuer par millions. » Je suppose qu'il est végétarien de stricte observance, et qu'il ne porte ni veste, ni souliers de cuir, et ne possède ni canif à manche de corne !

Dans son *Ce que je crois* (Le Fennec, 1994), Drewermann cite avec approbation un passage de Albert Schweitzer : « Certains actes sont vraiment éthiques, comme d'enlever un ver de terre d'une pierre brûlante pour le remettre sur la terre molle ; de préférer fermer la fenêtre un soir d'été, quitte à respirer un air étouffant, plutôt que de voir la lumière d'une ampoule électrique attirer les insectes du dehors et brûler mortellement leurs ailes fragiles. L'éthique, c'est de ne pas tolérer davantage qu'on pratique la vivisection ou qu'on fasse d'autres expériences cruelles sur des êtres sensibles par pure curiosité. » Encore un tour de passe-passe. Drewermann dit « curiosité ». Soit dit en passant, l'Église a déjà été contre la vivisection et même contre l'autopsie des cadavres. Faudrait pas la ramener en arrière ! La vivisection ou autres expériences pratiquées pour des fins de recherches scientifiques ne sont pas de la curiosité. S'il avait dit « méchanceté », je serais d'accord. Ma mère me punissait si elle me voyait arracher les pattes d'un faucheur. Je passais après l'araignée dans la hiérarchie de la tendresse maternelle ! Au demeurant, ma mère avait raison. Chrysostome et Thomas d'Aquin, pour en nommer deux, dénonçaient la cruauté envers les animaux.

Au fond, ces deux hommes (et bien d'autres) contestent l'infaillibilité de l'Église (en fait, Jean-Paul II), mais ils ne remettent aucunement en question leur propre infaillibilité. Ils reprochent à l'Église de ne pas dénoncer le chômage, le néolibéralisme, l'exclusion des « sans-papiers », etc. Ils semblent ignorer les nombreuses et fortes dénonciations du Pape à ces sujets.

Drewermann encore : « J'avais quatorze ans, et on m'apprenait à l'école que la Bible était historiquement vraie dans ses moindres détails. Tout ce qui y était écrit était à prendre comme vérité historique. » À moi aussi, on a enseigné cela. Je n'ai ni la science, ni la culture de Drewermann, mais il y a longtemps que j'ai réglé ces petits problèmes.

À une autre échelle, le caporal Michel Purnelle a critiqué l'armée et publié un ouvrage intitulé *Une armée en déroute*. Il a été traduit en cour martiale. À l'issue de son procès, il s'excuse d'avoir manqué à son devoir de réserve et à l'obligation (à laquelle il a toujours su qu'il était soumis) de ne pas critiquer publiquement l'armée. Bref, il a enfreint une règle connue et acceptée, et il en assume les conséquences sans pleurnicher. On n'est pas obligé d'être soldat (au Canada, en tout cas) et on n'est pas obligé non plus d'être catholique ou évêque.

De son côté, Marcel Légaut, pendant plus d'un demi-siècle, a mené une réflexion autrement plus radicale que celle de Mgr Gaillot, mais il n'était ni évêque, ni théologien. Il n'a pas été élevé dans le sérail comme Gaillot et Drewermann. Au demeurant, l'analyse de Légaut le conduit, lui aussi, à dire que l'Église doit se transformer radicalement si elle veut rejoindre les hommes de ce temps. Je ne comprends pas bien comment il se fait que je me sente tellement accordé à Légaut et tellement agacé par des hommes comme Gaillot et Drewermann.

Hier soir, je regarde un peu de télévision. Le sujet de Mongrain était la pédophilie. On nous présente un pédophile pratiquant, masqué. Après quelques minutes, je « zappe » à *Juste pour rire*. Témoignages d'anciens jeunes sur l'année-charnière (1967) de la contre-culture (comme on disait). Tous des notables maintenant, en tous domaines (Alain Dubuc, Claude Charron, par exemple) qui racontent leurs prouesses de l'époque. Michel Tremblay nous informe qu'il n'a jamais autant baisé, et autant de races, que cette année-là. Bon ! C'est toujours ça de pris.

Mardi dernier, je recevais une longue lettre de Jean Forest. Je passe une partie de la journée de samedi et d'hier à lui répondre longuement. Ma réponse (Cf. Document 16) indique suffisamment le contenu de sa lettre.

26. Longue visite de Thérèse, en fin d'après-midi. Elle est forte et courageuse, mais elle vit une tension extrême à cause de l'interminable agonie de sa mère et des problèmes de santé de sa sœur. À travers tout cela, Thérèse doit gagner sa vie, tenir maison, se déplacer entre la maison, l'hôpital, son lieu de travail. Or, les déplacements, ces derniers jours, à cause de l'accumulation de neige, étaient devenus des expéditions. On vient de changer sa mère d'étage, à l'hôpital. Planification oblige. Pour une personne dans son état, changer d'équipe soignante est un dur délogement. Thérèse me décrit le comportement grossier de certains préposés, qui sont souvent eux-mêmes des personnes déplacées à la suite de la réorganisation des services de santé.

Quel est le sens d'une si longue agonie ? Je devrais dire : d'une si longue et si lourde vieillesse, pour la mère, les enfants, Thérèse et Monique, surtout, et les petits-enfants ? Je dis : les petits-enfants, car les deux enfants de Thérèse, à toutes fins utiles, vivent depuis 10 ans, au moins, dans cette atmosphère de suspicion,

d'angoisse, d'enfermement et de chantage sentimental, subtils, mais fort efficaces. Cherchant le sens d'un mot sans rapport avec ce dont je parle ici, je lis ceci : « Ainsi, parmi les souffrances et dans les approches de la mort, s'épure, comme dans un feu, l'âme chrétienne. » (Bossuet)

Ce matin, je reçois une lettre de Paul Tremblay, curé dans une paroisse de Chicoutimi. Il me dit, entre autres : « La pratique religieuse continue de tomber ; elle se situe à 4% à peu près, chez moi ; entre 10% et 20% ailleurs. [...] Difficile de dire comment se transmettra la foi demain. Quel est l'avenir de l'Église en ce pays ? Cette question me hante. » Il me parle ensuite d'une conférence du père Tillard, intitulée : « Serions-nous les derniers des chrétiens ? » (*L'Église canadienne*, avril 1996). Il ajoute : « Elle m'a ému jusqu'aux larmes, tant je m'y suis retrouvé. » Je me rends à la bibliothèque du Campus pour me procurer l'article en question. Je n'ai pas appris grand-chose de nouveau dans cet article. Sauf, peut-être, l'idée que le centre géographique de la foi se déplace de l'Occident repu vers l'Afrique et l'Asie misérables. Il est vrai que je ne suis pas pasteur au sens où Paul Tremblay l'est. Ce dernier a longtemps travaillé dans le domaine religieux, mais au niveau administratif, technocratique. Comme moi, en matière scolaire, du temps de la réforme de l'enseignement.

Au bulletin de nouvelles, en début de soirée, Mgr Maurice Couture annonce la fermeture d'une douzaine d'églises d'ici à un an ou deux (et même avant, en ce qui a trait à deux ou trois églises), dans la seule ville de Québec. D'une part, la pratique religieuse a chuté dramatiquement ; d'autre part, un quartier comme Limoilou s'est en partie vidé de sa population. Or, l'Église diocésaine a d'autres priorités que celle de réparer et d'entretenir des musées. En France, et depuis longtemps, c'est par centaines que l'on compte de vieilles églises ou de vieux monastères transformés en musées ou en demeures privées. La désaffection s'y est cependant étalée sur plusieurs siècles. Ici, c'est en moins de 30 ou 40 ans que le phénomène s'est produit.

Au même bulletin de nouvelles, reportage sur les « enfants négligés ». On ne parlait pas d'enfants de familles démunies, ni d'enfants maltraités. On parlait d'enfants en déficit d'affection parentale. Les parents de beaucoup de ces enfants, en effet, travaillent tous les deux. Et voici que l'on veut généraliser les écoles maternelles et prématernelles à temps complet. La nationalisation des enfants. Toujours la solution technocratique et social-démo au mépris du réel.

Et pendant ce temps, jamais on n'aura vu une telle prolifération de littérature pieuse, de maisons de prière, de retraites, de colloques, de synodes, etc. *Pastorale Québec, L'Église canadienne, les Éditions Médiaspaul, Anne Sigier, Fides, Bel-larmin*, par exemple, proposent ou éditent chaque année des centaines d'ouvrages. Paul Tremblay écrit : « Le monde de la pastorale s'affaire beaucoup, se réunit *ad infinitum*, « planifie » le spirituel comme le ministre des finances planifie la lutte au déficit, met le carême en slogan, commence à « Jubiler » à l'approche de l'an 2000 en étalant la sainte Trinité sur trois ans, le Fils en 97, l'Esprit en 98, le Père en 99. Beau marketing pour entrer en jubilant dans le troisième millénaire ! Alors que notre Église décline, décline. »

27. On me remet ce matin une lettre ainsi adressée : « Les frères maristes, Cap Rouge PQ Canada ». La lettre aurait bien pu être retournée à l'expéditrice, car l'adresse est loin de l'adresse actuelle : Résidence Champagnat, 5050, Clément-Lockquell, Saint-Augustin-de-Desmaures, G3A 1B3. Le postier a été bienveillant ! La lettre, dactylographiée, se lit ainsi (je respecte l'orthographe) :

Je voudrais savoir ci possible de recevoir un de vos livret de prières. Un paroissien dit avoir étudié chez les Maristes de l'État de New York et même avoir dit voeux pour un an, déjà plusieurs années. Maintenant il est très malade et me dit qu'il a perdu votre livret de prières. Mr E. Boucher ne sait pas que je vous écris avec cette demande. Le livret de prières pourrait être Français ou Anglais puisque Mr Boucher parle très bien les deux langues. (Signée : F Blais, Worchester, Mass.)

J'envoie à Mme Blais le petit livre que nous utilisions au juvénat, en 1941. Je m'en sépare avec quelque regret. Je lui envoie également plusieurs adresses de nos maisons aux États-Unis, dont deux dans l'État du Massachusetts. Elle aura peut-être le goût de s'y adresser et d'obtenir un meilleur service. Et, qui sait ? Quelque frère aura peut-être le goût d'aller visiter M. Boucher.

Évangile du jour : la parabole de Lazare et du mauvais riche. C'est la seule parabole où les deux personnages mis en scène sont nommés par un nom personnel : Abraham, d'une part ; Lazare, de l'autre.

28. Je fais les comptes du mois : paiement de la pension de la communauté et facturation des dépenses d'épicerie d'appoint. Ma calculatrice tombe en panne. Je dois faire une petite addition à la main. Je la reprends quatre fois et j'obtiens quatre totaux différents ! Les machines m'ont asservi. Je suis devenu l'outil de mon outil. Libéré par les esclaves techniques, on perd le savoir-faire qui nous rendait autonomes. En fin d'après-midi, dans le bureau du directeur général, je veux appeler à la résidence pour m'annoncer en retard pour le souper. C'est une boîte vocale qui répond : « Si vous voulez ceci, faites tel numéro ; si vous voulez cela, faites tel autre numéro, etc. » Je raccroche et je dis au directeur général : « Goûte à ta propre médecine » Il compose le numéro et se fait évidemment répondre par la même boîte vocale. Il finit par admettre qu'il a perdu le contrôle du système téléphonique du Campus, lequel fait affaire avec trois compagnies différentes et concurrentes.

En septembre 1985, j'écrivais dans La Presse :

« Quand les Élus se rencontrent au ciel, ils s'interpellent en disant : Halo ! Halo ! » (Claudel)

Naguère encore, on disait qu'il y avait trois organisations qui fonctionnaient bien : l'Église catholique, le Canadien Pacifique et les jésuites. On aurait pu ajouter la Poste royale. Tout cela est bien fini. Aujourd'hui, sous la lune québécoise, il n'y a plus guère que le téléphone qui fonctionne encore. N'y touche !

Enfant, je ne connaissais pas le téléphone. À part le curé, le notaire, le médecin, les commerces et le bureau de la Voirie, il pouvait y avoir une trentaine d'abonnés dans tout le village. Mes parents n'étaient pas de ce nombre. C'est la sonnerie du « tinton » qui nous apprenait les cas de mortalité : deux coups sur une même note pour une femme ; trois coups, pour un homme. Les autres informations s'échangeaient au magasin général, à la boutique de forge et sur les cordes à linge. La première fois que j'ai utilisé le téléphone, c'était en 1946 et j'avais raccroché l'écouteur à l'envers : le combiné n'existait pas encore. Depuis, je suis un usager du téléphone au même titre que plusieurs millions de Québécois.

Je trouve que c'est une belle invention ; elle m'émerveille encore quand je prends la peine de m'arrêter à cette victoire de l'homme sur l'espace et sur l'isolement. Ayant par ailleurs eu l'occasion d'utiliser d'autres systèmes

téléphoniques (l'italien, le français, le suisse, le camerounais), j'apprécie la simplicité d'utilisation de notre système. Il s'agit vraiment d'un service et non pas d'un privilège ou d'une devinette. Pour pouvoir utiliser le téléphone en France, il faut être au moins un génie ou bien un vétéran de la guerre de 14, muni d'un coupe-file. De plus, notre système est efficace et fiable : quand plus rien ne fonctionne, le téléphone fonctionne encore.

Ce qui précède n'est guère contestable. Venons-en au coût de ce service. Ici, il faut se rabattre sur des considérations élémentaires qui font appel au simple bon sens. En voici une : pour payer le tarif mensuel de base de Bell, un travailleur moyen de l'industrie devait travailler presque deux fois plus d'heures en 1971 qu'en 1982. En 1982, par exemple, il devait travailler 54 minutes pour payer le téléphone, comparativement à 94 minutes en 1971.

Voilà des nombres et des rapports clairs. Il s'agit du tarif mensuel : il s'agit de l'abonnement qui permet de joindre, sans frais supplémentaires, un certain nombre d'autres abonnés. On veut changer tout cela. On parle maintenant du rééquilibrage des tarifs. La raison en est que Bell Canada réalise des profits avec les interurbains, ce qui permet de maintenir le tarif de base moins cher. De plus, en ce qui concerne les appels interurbains, Bell Canada détient le monopole. Or, une autre entreprise, au moins, désire s'approprier une part du gâteau. Il s'agit du Canadien National - Canadien Pacifique qui promet une réduction de 30 % pour les interurbains. Jusqu'à maintenant, le Conseil de la radiodiffusion et des télécommunications canadiennes (CRTC) a refusé la demande du CNCP. Ce n'est toutefois que partie remise.

Les promesses de ce genre ne m'impressionnent guère. Mais il y a plus. Le CNCP n'est même pas assez futé pour s'inscrire intelligemment dans l'annuaire téléphonique, justement. Il est inscrit sous la lettre C. Vous allez dire : « C'est normal. » Pardon ! Ce n'est pas normal du tout. Quand on veut dicter un télégramme, on pense télégramme ; on n'est pas tenu de savoir que le Canadien National et le Canadien Pacifique ont fusionné une partie de leurs opérations sous le sigle CNCP. Il faut connaître, de plus, la façon dont les préposés vous répondent, quand vous finissez par en accrocher un : vous avez toujours l'impression de les sortir de leur pause-café.

La question à débattre ici est la suivante : le téléphone est-il devenu, oui ou non, un service essentiel à chaque citoyen ? Je parle du citoyen individuel et non pas du citoyen corporatif. Si la réponse est oui, il faut donc maintenir le tarif de base à un niveau tel qu'il permette l'accessibilité universelle.

Ce service ne sera jamais gratuit. Le soleil ne l'est même plus. La preuve, c'est que les riches vont s'en acheter au Sud. L'air pur non plus n'est pas gratuit : il coûte plus cher à l'Ouest, compte tenu de la loi qui veut que les villes se développent d'Est en Ouest.

Reste la situation de monopole. En principe, un monopole est chose mauvaise. Le monopole de Bell Canada, toutefois, n'est pas un monopole absolu et hors contrôle. Le CRTC agit comme modérateur. La solution du litige actuel consisterait peut-être à obliger les compagnies alléchées par les profits des interurbains à supporter une partie du manque à gagner créé par le service local.

Puisque je parle du téléphone, je ne peux m'empêcher de penser qu'il n'est quand même qu'une victoire sur l'espace, un prolongement de la marche en fin de compte, et aussi, un remplacement de l'écriture.

Mais il ne vainc pas le temps. On ne peut pas téléphoner à Pascal.

Il n'y a pas beaucoup de logiciels qui se « parlent » entre eux. Cela me fait penser aux débuts des chemins de fer. Chaque pays (ou chaque État américain) avait des dimensions différentes quant à l'empattement entre les rails ; son propre angle de courbure dans les courbes, sa propre longueur de locomotives ou de wagons, etc. On a fini par standardiser tout cela. Sauf entre l'Espagne et la Russie, d'une part, et le reste de l'Europe, d'autre part, la raison étant que l'Espagne et la Russie voulaient se protéger des invasions militaires. Les avions, et maintenant les missiles, ont rendu obsolètes ces petites précautions. Aussi peu loin qu'en 1962, me rendant de Suisse à Barcelone par train, je fus obligé de changer de train à Port-Brou, pour la raison que les rails n'avaient pas la même largeur entre eux, en Suisse et en Espagne. Depuis, tous ces petits problèmes ont été résolus. Sauf qu'il faut attendre beaucoup plus longtemps aux douanes, aux comptoirs des aéroports, aux agences de voyage, et qu'il faut payer cinq fois plus cher un passeport qui devient périmé après cinq ans (contre 10), il y a peu. Moralité : restez chez vous et arrêtez de chialer. Les frontières passent par le cœur de l'homme. Et, sans Transcendance, chaque être devient une forteresse, emmuré lui-même en lui-même.

J'entreprends la lecture d'un autre tome du journal de Michel Ciry : *La chute des âmes* (1984-1985, Plon, 1986). Je ne lis pas ces volumes selon l'ordre chronologique, mais au hasard des circonstances qui me les mettent sous la main.

À titre de membre du Conseil de l'Ordre national du Québec, j'entreprends l'analyse des candidatures soumises en vue de la prochaine promotion de l'Ordre. Cette année, 168 candidatures ont été présentées. Chaque membre du Conseil doit lire les dossiers et attribuer une cote. Lors de la réunion du Conseil, chaque membre indique sa cote et, le cas se présentant, la justifie. Nous devons, en effet, recommander la nomination de 25 candidats. On devine que lors du tour final, il faut faire de la place. Ce dernier exercice est particulièrement laborieux. On me croira bien si l'on veut, mais après avoir été amené, pour la cinquième année consécutive, à prendre connaissance de *curriculum vitae* autrement plus impressionnants que le mien, je suis tout surpris de me retrouver membre de l'Ordre et membre du Conseil, en plus.

Je reçois le dernier livre de Jean O'Neil : *Les terres rompues* (Libre Expression, 1997). La lettre que je transcris en annexe indique assez, en deçà d'une lecture complète de l'ouvrage, de quoi et de qui il s'agit. (Cf Document 17)

À l'heure qu'il est.
Journal 1996-1997 (1998)

1997

MARS

[Retour à la table des matières](#)

13 mars 1997. Il est tout à fait impossible de fournir à penser tout ce que l'on peut lire ou entendre. Le plus attentif des parfaits petits diaristes n'y arrive pas.

Ainsi, un entrefilet des journaux nous informe qu'un écrivain français, Jean-Dominique Bauby, atteint d'une maladie dont j'oublie le nom, ne pouvait communiquer qu'en clignant de l'œil gauche. Il a réussi à dicter un livre de cent et quelques pages en clignant de l'œil gauche. Une amie épelait l'alphabet au complet pour savoir si le malade voulait dire « a » ou « x ».

La mère de Thérèse, qui vient de mourir à 93 ans, a pris soin de donner l'instruction appropriée à l'effet qu'elle voulait, dans son cercueil, porter une robe à manches longues, afin que l'on ne voit pas les marques des piqûres sur ses bras.

Le Provincial fait présentement la tournée des communautés locales, comme on dit, pour que chaque frère signe, devant notaire, son testament. Mon Dieu, le mien est public ! Mais ça ne compte pas. Il faut que ça soye signé devant notaire ! À 200 \$ la *shot*.

Je reçois ce matin une lettre de F. Blais (dont j'ai parlé plus haut). Elle accuse réception de mon petit livre de prières. Et elle place dans sa lettre 10 \$, en mon-

naie canadienne, pour me dédommager. Seuls les pauvres ont de ces délicatesses. Voici sa lettre, telle qu'écrite, et dactylographiée en plus :

Merci pour votre livre de prières. [...] MR Eugène Boucher est très content de le recevoir. S'il vous plaît accepter le montant ci inclus. Mr Boucher ne sait pas d'où vient votre livret.

Le plus touchant de l'affaire, c'est que parmi les billets de 1 \$ ou 2 \$ (canadiens), il y en a un qui porte l'effigie de George VI. Une pièce de collection ! On y lit, en effet, et tenez-vous bien : « La Banque du Canada paiera au porteur sur demande ». Paiera quoi ? À l'époque (1937), cela voulait dire : « paiera un dollar en OR. » N'importe qui, à l'époque, aurait pu l'exiger. C'était du temps que l'or était l'étalon mondial et que le prix avait été bloqué à 34 \$ l'once. Avec 68 \$, on pouvait exiger deux onces d'or à 24 carats. Maintenant, les billets mentionnent simplement ceci : « Ce billet a cours légal ». C'est déjà beau !

La couverture de Time Magazine, cette semaine, porte une feuille d'érable déchirée et une photo de Lucien Bouchard.

Par-dessus tout ça, les journaux nous informent qu'il y a peut-être de la vie sur Mars ; qu'un chercheur écossais a réussi le clonage d'une brebis ; que l'Albanie est en révolte de bord en bord ; etc. J'allais oublier que Deng Xiaoping vient de mourir. J'allais surtout oublier que le gouvernement ne peut pas ouvrir les conventions collectives de travail. Mais il veut ouvrir le Canada. Cherchez l'erreur !

Thérèse a préparé et fait imprimer les textes liturgiques complets des funérailles de sa mère, y compris une lettre qu'elle devait lui remettre à Noël dernier, et une lettre à sa petite-fille intitulée : « Pour la suite du monde ». La petite brochure constitue un témoignage impressionnant et qui a exigé des dizaines d'heures de rédaction, de montage et d'impression.

Résumons : rien ne compte vraiment que ce que fait un être pour un autre. La vie est, tout ensemble, dérisoire et merveilleuse. Je trouve merveilleux ce que Jean O'Neil vient de publier. Je trouve merveilleux aussi ce que Jean Forest vient de m'écrire, a quoi je réponds :

Bien qu'oblitérées toutes deux du 3 mars, j'ai reçu l'enveloppe interdite une journée avant la carte expédiée de Sherbrooke. Le 7 mars, je devais me rendre à Montréal par l'autobus de 8 h. Le 6, après sa journée au Campus, Claudette Nadeau s'est invitée (sic) à venir célébrer les premières vêpres de mon « septuagénariat ». Je la connais depuis 1972, alors qu'elle était ma secrétaire. J'en dis un mot dans Les Années novembre, p. 116. Mais il y a autre chose : elle est née un 7 mars. C'est pas donné à tout le monde !

Je montre l'enveloppe interdite à Claudette en disant que je l'ouvre séance tenante, vu que nous célébrons les premières vêpres. Elle me dit : « Vous n'avez pas le droit ! » La liturgie monacale et Claudette, c'est deux choses. J'ai donc attendu au lendemain matin. Et je me suis fait attraper par la carte. « Poli, gentil, respectueux, généreux, sans défaut », je savais tout ça. J'avais hâte de connaître la consécration. En fait, j'ai eu plus qu'une consécration. J'ai eu droit à une espèce « d'adoption », puisque le parchemin porte la signature de toute votre maison.

La protectrice de Véronique, c'est la femme qui, selon la Tradition, a essuyé la face de Jésus (sixième station du chemin de Croix). Véronique croit sûrement que la terre est ronde, mais elle n'en sait rien ; elle croit sûrement qu'elle est fille de Maryse et Jean, parce qu'on le lui a dit. On nous a dit aussi que Véronique a essuyé la face de Jésus. Or, une Tradition, dans son ordre, est un fait. Quant à Philippe, voir Actes, ch. 8.

Ça fait que je suis parti pour Montréal en boîte à peuple. L'autobus était plein comme un œuf. On a même dû refouler cinq ou six passagers. J'étais un peu plus que de bonne humeur. La journée avait bien commencé. Dans la salle d'attente du terminus, je rencontre un ami qui reconduisait sa fille à l'autobus. Elle se rendait passer (subir) une entrevue de sélection de candidates pour un poste d'enseignante dans une école du Grand Nord québécois. Je lui souhaite d'être retenue et de vivre cette expérience.

À Montréal, avec sept autres membres du Conseil de l'Ordre national du Québec, je devais recommander 25 candidats pour la prochaine promotion, à partir d'une liste de 168 candidats. C'est un exercice que chaque membre fait d'abord seul, quelques semaines avant la réunion au cours de laquelle nous soumettons et « équilibrons » nos cotes respectives.

« Le temps de nos années est de 70 ans. Quatre-vingts pour les potentats de l'âge. » (Ps 90, 10) Thérèse de Lisieux est morte à 24 ans ; Pascal, à 39 ; Jérôme, à 75 (d'autres disent 89) ; Thomas d'Aquin, à 49 ; Chesterton, à 62 ; Bernanos, à 48. Je fais cette brève énumération pour établir ma profonde humilité et l'obfuscation de mon Je par mon Moi.

Ainsi donc, vous n'êtes pas un esthète. je retire volontiers cette épithète. Vous êtes un « écorché vif ». Une supérieure hiérarchique, du temps que je travaillais au cégep (public) de Sainte-Foy, m'avait dit la même chose. je le savais depuis 58 ans (à l'époque). Une hymne de l'Office porte ceci :

« Il viendra ;/Un soir/Où rôde le malheur,/Peut-être./Ce soir-là, sur nos peurs/L'amour l'emportera. /Criez à tous les hommes/ Que rien n'est compromis/De leur espérance. »

Monsieur pourrait lire *Terres rompues*, de Jean O'Neil, coestrien de naissance, et le plus grand écrivain québécois vivant entre le 45e et le 50e parallèles. L'autre, c'est moi, mais il y a peu de lecteurs en haut du 50e.

Je ne fournis pas à penser les événements mondiaux. Dois-je noter que personne ne me le demande. Je ne fournis surtout pas à m'indigner. M'indigner des galas de ceci et cela. Faut-il que l'homme s'ennuie, sur cette planète ! Il a bien tort. J'ai le droit de dire cela : j'ai 70 ans. J'ignore tout à fait dans quel état je vais mourir. Mais je peux dire, dès maintenant, que je bénis Dieu pour son immense gloire et son éternel amour. Je le bénis pour la neige et le vent ; pour le gel et le froid, pour la pluie et le soleil, pour les cataractes des eaux et pour l'inusable douceur de certains soirs de juillet. Et pour le soin que Thérèse prend à célébrer sa mère.

Ces derniers jours, Thérèse a dit à sa mère :

« Monsieur Desbiens vient d'avoir 70 ans. »

Réponse : « Y s'en vient bien, lui aussi. »

Depuis que je me sens vieux, j'ajoute ceci au Credo que je récite tous les matins, en mettant le pied dehors, à 5h 30 : « En tes mains, Seigneur, je remets mon esprit. »

14. Denise Corbeil, une pure inconnue, m'avait téléphoné il y a environ une semaine pour prendre rendez-vous avec une compagne. Elle venait de lire (Dieu sait par quel détour) l'article que je viens de publier sur l'école et la religion dans *Les Cahiers de Cap-Rouge*. Mme Corbeil est agente de pastorale du côté de Re-

pentigny. Le rendez-vous avait été fixé à 10h. À 9h 30, elle se présente avec quatre autres femmes dont une religieuse et une handicapée, fille de l'une de ses compagnes. La handicapée se déplace comme elle peut, à l'aide de deux béquilles fixées aux avant-bras. D'habitude, elle se déplace en chaise roulante. Or, ici, la maison est grande et il faut monter une dizaine de marches pour atteindre le hall d'entrée.

Ces quatre femmes cherchent le moyen de « partir » une école catholique malgré la Centrale de l'enseignement du Québec, malgré le ministère de l'Éducation, malgré les États généraux sur l'éducation. Je les écoute soigneusement. Je n'ai pas envie de me faire embarquer par les intégristes de Montréal ou des excités de fin de siècle. Les quatre femmes sont fort bien informées et nullement excitées. Sauf la religieuse, évidemment (laquelle a d'ailleurs de fort bons états de service, et vérifiables), ces femmes sont toutes des mères de famille. L'une d'elles a sept enfants (dont la handicapée) et elle s'occupe, en plus, d'un vieil oncle lui-même handicapé mental.

Nous passons deux heures et demie à discuter de la question de l'école et de la religion. Mes interlocutrices sont en contact avec plusieurs petits groupes qui partagent leurs préoccupations, mais qui se débattent dans l'isolement. Aussi bien, mes interlocutrices veulent organiser une manière de colloque, le 20 avril prochain, au monastère de Saint-Benoît-du-Lac. Je finis par accepter de participer à cette rencontre.

Voilà assez longtemps que je répète, après Légaut, que nous en sommes aux conditions sociologiques qui étaient celles des premiers chrétiens ; il est temps que je me mouille un peu. Ce n'est pas la peur qui me retient, ni aucune espèce de respect humain. C'est le manque de foi. Ou bien, si c'est la peur, c'est la peur de me faire embarquer par des illuminés. Le risque n'est pourtant pas très grand, dans mon cas. Je tiens toute espèce d'exaltation religieuse au bout d'une *pole* de 40 pieds. De plus, je suis convaincu que le système scolaire est irréformable du dedans. Il faut bâtir à côté et laisser le système-à-trois-décimales mourir de sa belle mort. Mais les cadavres sociaux mettent long à pourrir.

Jeune, j'ai vu le cadavre d'une vache morte le long d'une clôture. Les premières semaines, la vache avait toujours la forme d'une vache. C'était grouillant d'asticots, de vers, de mouches grosses comme le poing. Et ça puait à 300 pieds à la

ronde. Il a bien dû falloir une autre saison avant qu'il ne reste plus que des os bien secs. Ce n'était qu'un cadavre de vache. Les cadavres sociaux, les cadavres institutionnels mettent beaucoup plus long avant qu'on se rende compte pour vrai que ce sont des cadavres embaumés.

L'Albanie, dernier bastion du stalinisme, vient de péter. On défonce les banques, on défonce les casernes, on s'empare des armes et des munitions, on surcharge des navires de fortune pour fuir en Italie. Chaque citoyen porte au moins un fusil. L'armée est en déroute, le gouvernement se terre. Il est question d'une intervention policière internationale. Au Zaïre, les réfugiés se noient par centaines pour fuir des libérateurs. Le curé Mario Dufour, de Saint-Roch (Québec), proclame l'échec de l'évangélisation au Rwanda. Bon ! Et ç'a été quoi, l'évangélisation du Québec, si l'on considère la guerre des gangs, à Québec précisément ? Chaque jour, un bar saute ou flambe.

Mais pendant ce temps, justement, d'humbles mères de famille cherchent à mettre sur pied quelques petites écoles où l'ensemble du personnel serait inspiré par l'Évangile. C'est toujours Noé qui sauve l'essentiel, sous les sarcasmes.

16. Dans la notice biographique du frère Lanouette (cf entrée du 30 octobre 1996), j'avais fait une brève allusion aux surnoms donnés à un grand nombre de frères, par les confrères eux-mêmes. Ma petite note a fait son petit effet, puisque le secrétariat provincial me demande d'écrire un article à ce sujet pour le bulletin provincial. Hier et aujourd'hui, je me suis mis à la chose. (Cf Document 18)

Quant aux surnoms que les élèves pouvaient donner aux frères, les bénéficiaires les connaissaient rarement. Cela faisait partie de la guérilla aussi vieille que l'école. Je connais à ce sujet une délicieuse anecdote. Il s'agit d'un frère gros, grand, noiraud et fort poilu. Les élèves, naturellement, l'avaient surnommé le gorille. Croyant bien faire, un élève avait dit au frère en question : « Frère, les gars rillent de vous. »

19. J'ai reçu hier mon titre d'ascendance, document que Radio-Canada remet à ceux qui sont invités à l'émission *La tournée d'Amérique*, à laquelle j'ai participé en février dernier. J'apprends qu'Étienne Debien a épousé Marie Campos le 2 jan-

vier 1691, à Montréal. À la quatrième génération, Debien s'écrit Desbiens. Il s'agit de Louis Desbiens, qui épouse Anne-Louise Tremblay, à Baie-Saint-Paul, en 1770. Mozart, Lucien et moi-même sommes de la neuvième génération. Mozart a un fils et Lucien en a eu deux, mais aucun des trois n'aura de descendance, puisque Michel est un autiste profond et que les deux autres ne sont pas candidats au mariage. Ainsi donc, la lignée d'Étienne Debien se sera éteinte à la dixième génération.

20. Funérailles, à La Baie, de la mère d'Andréa Bouchard. Départ à 7h, avec Régent Blais, Hélène (la fille d'Andréa) et une de ses nièces, Anne. Arrivée à La Baie à 10h 10. À 18h, j'étais de retour dans mes quartiers. Je note tout de suite que Anne est aromaticienne. J'ignorais l'existence même de cette profession, laquelle exige une solide formation, principalement en chimie. Le travail de la jeune femme consiste à créer ou à combiner des saveurs. Les clients de la compagnie pour laquelle elle travaille sont les producteurs de sous-produits du lait, les charcuteries, les distilleries, etc.

La mère d'Andréa est morte à 95 ans. Elle a élevé, seule, ses six enfants, puisque son mari l'a quittée au milieu des années 30. À l'époque, la chose était fort rare et Andréa ne m'a jamais beaucoup parlé de ce drame familial. Je sais cependant qu'Andréa est toujours resté en contact avec son père et qu'il s'en est beaucoup occupé durant les dernières années de sa vieillesse, alors qu'il était seul, aveugle et abandonné de tous.

Durant la réception qui a suivi les funérailles, je me trouve avec un frère d'Andréa et sa femme. Durant le déluge de juillet dernier, ils ont tout perdu. Ils sont partis en vitesse, laissant même le chat sur le lit. Quelques heures plus tard, ils n'avaient plus d'adresse : la maison et le terrain étaient dans le Saguenay. Je sais très bien que des drames comparables et pires se sont produits et continuent de se produire partout dans le monde. Il reste que d'en connaître un, un seul, concrétise le malheur de l'homme. Et pourtant, la femme qui me racontait tout ça est pleine de vie et de projets. Cette race-là, c'est pas tuable.

La mère d'Andréa était très fière. Elle a toujours été active dans divers mouvements, notamment dans les cercles des fermières transformés en AFEAS (Association des femmes pour l'éducation et l'action sociale). Elle était, entre autres,

habile couturière. Il y a 10 ou 12 ans, elle m'avait donné une courtepoinette de sa fabrication.

Je dis fière. Andréa m'a raconté que sa mère avait organisé et payé ses funérailles de A à Z : messe, fleurs, choix du traiteur pour la réception et cercueil. Elle a voulu, pour l'enterrement de sa dépouille, elle qui avait tant cousu pour un peu tout le monde, un cercueil en métal. Andréa, qui est un homme articulé, un peu technocrate sur les bords, m'a dit lui-même son étonnement devant le coût des funérailles : près de 10 000 \$. Que peut-il bien se passer dans le cœur et la tête de ce vieux monde ? Gilbert Cesbron avance une réponse à cette question :

Je mets au compte de la dignité cette habitude qu'ont les plus pauvres de se ruiner de leur vivant pour régler d'avance leurs funérailles avec des apprêts excessifs. « Ils seront bien obligés de me respecter. Ils verront bien qui j'étais ! » Tant d'argent gâché serre un cœur de bourgeois ; ce devrait plutôt être le remords : car seule notre absence de considération a conduit ces petites gens à de telles dépenses. La marchande de noisettes de Gênes qui, lire par lire, a économisé de quoi faire ériger son effigie au Campo santo, je n'ai guère envie de me moquer d'elle. Cette statue de marbre blanc n'est pas le monument de la prétention, c'est la réponse au mépris. (Ce que je crois, Grasset, 1971)

Une autre réponse au mépris, en cette matière, c'est l'alignement de croix identiques sur chaque tombe, dans les cimetières militaires et dans les cimetières des communautés religieuses.

La mort de la mère d'Andréa n'est pas sans ressemblance avec la mort de la mère de Thérèse, dont j'ai passablement parlé plus haut. Au-delà de la psychologie du dimanche ; au-delà du ressentiment, il y a la fierté. Il y a deux sortes de fierté : la fierté des chiens, qui se cachent sous une galerie pour mourir, et la fierté de ceux qui « s'habillent de métal » pour être ensevelis. Dans l'argot français, on dit « l'habit de sapin », pour désigner le cercueil.

Racontant ces choses à François, l'autre jour, je lui disais que, pour ma part, je souhaiterais être exposé sur trois planches de sapin non rabotées. Il répliquait : « Faudrait ajouter des haridelles. Tu serais ben capable de ruer. »

21. À 9h, Jean Gould frappe à ma porte. Il ne s'était pas annoncé. J'ai déjà parlé de cet intrépide chercheur qui gagne sa vie je ne sais comment, mais qui travail-

le obstinément sur les origines, les erreurs, le bilan de la réforme scolaire. À l'heure qu'il est, il a rédigé 150 pages de sa thèse de doctorat. Il a vu tout le monde, à ce sujet. Il m'apprend des détails, des petits faits vrais sur le petit monde des « chers collègues », que je connais, pour la plupart. De quoi écrire une chronique dévastatrice. Il travaille lentement. Ce n'est pas un guerrier. Il est de petite santé, mais têtu comme une mule. Nous conversons jusqu'à midi.

Parlant de chronique dévastatrice, André Pratte vient de publier *Le syndrome de Pinocchio* (Boréal, 1997). Le titre dit tout : il s'agit du mensonge politique. Rien de neuf, jusque-là. Le neuf, c'est que l'Assemblée nationale a voté une dénégaration officielle, à l'unanimité moins Mario Dumont, qui n'a rien à perdre. Les autres non plus. Mais tous les autres se sont voté un certificat de vérité. Un certificat de chauves poilus.

Sacha Guitry fut un grand producteur de bons mots. Par exemple, il disait : « Je suis contre les femmes. Tout contre. » Il disait aussi, du temps que les hommes de son rang avaient des majordomes, des valets, des *butlers* : « Le téléphone sonne. Monsieur répond. » Et non pas le majordome, le valet, le *butler*. Il n'y a rien, en effet, de plus tyrannique qu'une sonnerie de téléphone. Aussi bien, je n'ai toujours qu'un téléphone à roulette, pas de répondeur, pas d'afficheur, pas de boîte vocale, pas rien.

Le téléphone vous branche sur le monde entier. Mais le monde entier est branché sur vous. A 11h 45, j'étais couché et je dormais. J'avais oublié de débrancher le téléphone. Je débranche souvent, et pour de longues périodes. Le téléphone sonne. Monsieur répond ! Le temps de me réveiller et de me rendre à l'appareil, la communication était interrompue. Là, tu te demandes : « C'était qui, pourquoi ? » D'ailleurs, c'était peut-être une erreur de numéro. Une bonne dizaine de fois par mois, à n'importe quelle heure, tu réponds au téléphone pour entendre : « Nathalie ? » Ou bien : « Pourrais-je parler à Mme Desbiens ? » Dans ce dernier cas, il s'agit toujours de vendeurs par téléphone : nettoyage de tapis, ramonage de cheminée, assurances tous risques.

22. Récollecion du Carême au couvent des Dominicains. J'ai déjà parlé de ce groupe d'une quinzaine de personnes qui se réunissent en Avent et le Vendredi saint. Cette année, la réunion a été un peu devancée. C'est Fernand Dumont qui

avait pris l'initiative de ces rencontres. C'est Arthur Tremblay qui m'avait invité à y participer, il y a trois ou quatre ans. J'y ai toujours été fidèle. J'y rencontre toujours la même douzaine de personnes. Sauf que cette année, Arthur n'y était pas et que Fernand Dumont n'y a fait qu'une brève apparition, vu son état de santé. Il lutte contre le cancer depuis cinq ans. Il est très faible, décharné, mais en pleine possession de ses moyens intellectuels, qui sont tranchants. Au demeurant, je ne me présenterais pas dans cet état au milieu d'une rencontre avec un vieux groupe. Il faut beaucoup aimer pour admettre les autres à son agonie, chose que Jésus a demandée, mais sans être exaucé, comme dit Pascal.

J'ai noté une colle posée par Louis O'Neill : quelques heures après la résurrection de Jésus, les deux disciples d'Emmaüs le reconnaissent à la « fraction du pain ». Question : les deux disciples avaient-ils assisté à la dernière Cène ? Les récits évangéliques écartent cette hypothèse. On sait de plus que les deux disciples, après avoir reconnu Jésus, repartirent immédiatement pour Jérusalem, où ils retrouvent les Onze et leurs compagnons. Or, Jérusalem est à environ deux heures de marche d'Emmaüs. Luc enchaîne : « Les deux disciples parlaient encore et Jésus se tint au milieu d'eux. » Ce soir-là, les deux disciples eurent donc droit à deux apparitions de Jésus ! Et Jésus chronomètre bien ses manifestations.

Je relis la longue méditation de Légaut sur Emmaüs dans *Méditation d'un chrétien du XXe siècle* (Aubier, 1983). Pour l'heure, je ne connais rien de plus profond à ce sujet. Rien qui me satisfasse et me nourrisse davantage.

23. Dimanche des Rameaux. À la messe, ce matin, nous étions sept, y compris le célébrant. Ou bien tout est dérisoire ou bien tout est plein en ces matières. C'est à chacun de faire le plein ou de s'abstenir.

Juste avant de commencer le récit de la Passion, Luc écrit simplement : « Pendant le jour (de la dernière semaine), Jésus était dans le Temple à enseigner, mais les nuits, il sortait les passer en plein air sur le mont appelé Olivaie. Et tout le peuple, dès l'aurore, venait à lui dans le Temple pour l'écouter. » (21,37-38) Dans Marc, par contre, abondance de détails qui conduisent à penser que Jésus organise son entrée triomphale. En fait, il voulait établir qu'il était bien le Messie annoncé par Zacharie (9,9) et non pas le libérateur politique que les Juifs attendaient.

Dans le récit de la Passion selon Marc (préssumé secrétaire de saint Pierre), luxe de détails sur le triple reniement de Pierre. Les trois autres évangélistes rapportent également le fait. Le moins que l'on puisse dire, c'est que la Tradition, d'abord, et l'Église, ensuite, n'ont pas gommé cet épisode peu glorieux de la vie du premier pape.

L'agonie de Jésus n'a pas eu de témoins. Les trois disciples auxquels il avait demandé de veiller avec lui se sont endormis. Dès lors, d'où nous viennent les détails de cette agonie y compris la prière de Jésus à son Père ? Jésus lui-même les aurait racontés aux disciples après sa résurrection ? Peu probable. La réponse à cette question, c'est que l'Évangile n'est ni une histoire, ni le journal des évangélistes. L'Évangile est une instruction, une reconstruction de la vie de Jésus, ayant comme préoccupation principale, comme principe organisateur, de démontrer que Jésus est l'accomplissement des prophéties et de l'Ancien Testament tout entier. L'Ancien Testament tout entier, en effet, c'est l'histoire de la reprise de l'homme par Dieu.

Par le péché originel, l'homme s'est séparé de Dieu ; il a voulu se reprendre en mains propres, il est devenu le captif de Satan, son otage. Il fallait donc qu'il fût racheté. Mais l'homme n'avait pas les moyens de payer sa rançon. L'incarnation et la mort de Jésus, c'est le prix de l'homme, le prix de son rachat. Disposant ainsi de la somme requise, l'homme peut se restituer à Dieu. Pilate prophétisait quand il a dit *Ecce homo : voici l'homme*, en le remettant aux Juifs (à nous tous) pour le crucifiement. Et cet homme, c'était tous les hommes.

24. Dans l'Évangile du jour, récit de l'onction de Béthanie. Une pécheresse publique nommée Marie verse un parfum de grand prix sur la tête et les pieds de Jésus. Elle les couvre de baisers et les essuie avec ses cheveux. Thérèse de Lisieux déclare à ce sujet : « Je sais que Jésus m'a plus remis qu'à sainte Madeleine, puisqu'il m'a remis d'avance m'empêchant de tomber. Il n'a pas attendu que je l'aime beaucoup comme sainte Madeleine, mais il a voulu que je sache comment il m'avait aimée d'un amour d'ineffable prévoyance, afin que maintenant je l'aime à la folie. » (Citation de Fernand Ouellette, *Je serai l'Amour*, Fides 1997)

Les exégètes ont du mal à distinguer entre cette Marie et Marie-Madeleine. Jésus lui-même interprète son geste comme une anticipation de sa sépulture (Mc

14, 8). Thérèse, de son côté, déclare qu'il lui a été davantage remis d'avance qu'à sainte Madeleine, comme elle l'appelle.

Ces jours-ci, les médias, à pleines pages et à pleins écrans, nous rapportent le drame qui vient de se produire à Saint-Casimir : cinq autres victimes de la secte de l'Ordre du Temple solaire. Soixante-quatorze, depuis trois ou quatre ans, au Québec, en Suisse, en France. D'après ce que l'on peut savoir, les membres de cette secte sont conditionnés à se suicider, dans l'idée de quitter notre planète sanglante et polluée pour se retrouver sur Sirius. Comment en arrive-t-on là ? Réponse : on en arrive là par l'effet de sous-alimentation spirituelle. On est sous-alimenté, mais on a faim. Dès lors, on se précipite sur le plus petit croûton.

J'en suis aux derniers chapitres de *Je serai l'Amour* : la section intitulée « La double épreuve ». Il s'agit de l'épreuve de la foi et de l'épreuve de la mort.

Cent ans d'imagerie populaire et de citations roses (par exemple : « Je passerai mon ciel à faire tomber une pluie de roses sur la terre ») nous ont laissé une fausse impression de cette géante de la sainteté. Elle écrit : « Lorsque je chante le bonheur du Ciel, l'éternelle possession de Dieu, je n'en ressens aucune joie, car je chante simplement ce que je *veux* croire. » Un an après sa profession, dès octobre 1891, elle déclare : « J'avais alors de grandes épreuves intérieures de toutes sortes, jusqu'à me demander parfois s'il y avait un Ciel. » Ou encore : « Il me semble qu'après cette vie mortelle, il n'y a plus rien. [...] Avance, avance, réjouis-toi de la mort qui te donnera non ce que tu espères, mais une nuit plus profonde encore, la nuit du néant. »

Deux jours avant sa mort elle dira : « Jamais je ne vais savoir mourir. » Pourtant, dans ses derniers jours, elle s'arrachait des mots d'humour : « Je tousse ! Je tousse ! Ça fait comme la locomotive d'un chemin de fer quand elle entre en gare. »

Ouellette cite à ce sujet Marcel Moré : « Le martyr dans l'obscurité et le silence, telle est en somme la paradoxale définition de la "mort d'amour" de Thérèse. Elle a ainsi donné par avance une signification profonde à la mort de ces êtres innombrables qui devaient périr au cours du XXe siècle, de façon anonyme, sous les décombres des maisons effondrées, dans les camps de concentration ou dans tout autre lieu de tortures collectives. [...] Lorsque la foi et l'espérance sont ravagées dans l'âme de Thérèse, elle se trouve appelée à vivre mystiquement une ex-

périence que les hommes du XXe siècle vivront, eux, dans leur existence quotidienne. »

Sur l'enfer, Thérèse a cette réflexion d'une audace inouïe :

Un soir, ne sachant comment dire à Jésus que je l'aimais, et combien je désirais qu'Il soit partout aimé et glorifié, je pensais avec douleur qu'il ne pourrait jamais recevoir en enfer un seul acte d'amour, alors je dis au Bon Dieu que pour lui faire plaisir je consentirais bien à m'y voir plongée, afin qu'il soit aimé éternellement dans ce lieu de blasphème.

Là-dessus, Fernand Ouellette ajoute le commentaire :

C'est, assurément, un vœu bouleversant, dans la logique de l'amour illimité d'une mystique ; un vœu qui aboutit à ce paradoxe : seul le saint, dans un abandon d'amour total, peut sans doute vouloir expier en "enfer" pour son prochain, et surtout pour témoigner même là en faveur de l'amour de Dieu. Si son désir pouvait se réaliser, ce serait une autre façon d'abolir l'enfer.

On sait que Thérèse est morte de tuberculose, il y a 100 ans. Donc bien avant la découverte des palliatifs contemporains. La morphine était utilisée, mais Thérèse n'a pas connu le soulagement de la morphine. C'était ainsi dans un carmel à la fin du siècle dernier.

Tuberculeux moi-même, lors de mon premier séjour à l'hôpital Laval, dans les années 1947 à 1951, j'ai vu mourir des dizaines de tuberculeux. Des jeunes hommes et des pères de famille. J'ai vu des hémoptysiques cracher leur sang dans une bassine. J'en ai vu d'autres brûler de fièvre, interminablement. C'est pas pour rien que l'on parlait de « consommation » à propos de la tuberculose. Les derniers jours, parfois les dernières semaines, c'est l'étouffement progressif : le malade cherche son souffle. Je me souviens de ce jeune homme, il n'avait pas 20 ans, qui a passé plusieurs semaines sous une tente à oxygène. Ou de cet autre, qui venait à peine de subir une thoracoplastie, et à qui la religieuse infirmière, sachant qu'il était victime d'un choc postopératoire, vint annoncer que c'était la fin. Il s'était levé tout droit dans son lit, dans un mouvement de révolte animale. Les mois précédents, j'avais joué aux cartes avec lui.

Fernand Ouellette a dû investir des milliers d'heures dans la préparation et la rédaction de son ouvrage. Je me demande dans quel état l'on est après un tel travail et sur un tel sujet.

Certains comportements de Thérèse et de son milieu familial conduisent facilement à des jugements réducteurs de sa personnalité. Drewermann n'a pas manqué de braquer sa lampe de poche freudienne sur le cas de Thérèse dans *Fonctionnaires de Dieu*, par exemple, p. 374-375.

En vérité, la vie et les écrits de Thérèse fournissent ample matière à une telle lecture. Ainsi, moins de deux semaines après sa naissance, elle refuse le sein maternel et doit être mise en nourrice pendant 14 mois. À quatre ans, elle perd sa mère. À neuf ans, elle est envoyée comme demi-pensionnaire à l'abbaye bénédictine de Lisieux. À la suite de ce départ, Thérèse se réfugie dans une maladie nerveuse. Ouellette écrit : « Il y a donc, dans la première partie de la vie de Thérèse, une véritable hécatombe des mères qui ne peut qu'ébranler le système nerveux d'une enfant hypersensible. »

Pour se repérer dans l'espace, les hommes ont inventé les longitudes et les latitudes de sorte que chaque point de l'espace se trouve à l'intersection des mailles de ce filet. De même, les saints nous enserrent dans le filet du temps, à l'intersection de leur intercession. Ouellette écrit en conclusion de son ouvrage : « À tout moment, dans notre temps, un saint intercède et souffre pour nous, tandis que Dieu nous maintient dans l'être. C'est en se tournant vers Dieu que le saint nous aspire. Sa prière intègre la nature humaine, comme quelques hommes tentent de le faire dans diverses religions et au dehors. Il n'y a donc jamais d'hiatus, mais plutôt une sorte de succession de saints qui constituent l'espace religieux, le tissu de charité, le bouclier dont a besoin l'humanité pour ne pas disparaître sous les forces du mal. » Pas facile de dire davantage en moins de mots.

27. Jeudi saint. Les journaux nous apprennent, ce matin, le suicide collectif de 39 personnes, à San Diego, Californie. Tous des Blancs et tous sous l'influence de je ne sais quel gourou, ils voulaient rejoindre une fusée derrière la comète Hale-Bopp qui est très visible ces semaines-ci. Les médias font le rapprochement avec d'autres suicides collectifs survenus ces dernières années. Notamment celui de Guyana, organisé par Jim Jones, en novembre 1978, qui fit 923 victimes, dont un

grand nombre d'enfants. Sans oublier, bien sûr, les suicides collectifs de l'OTS. Dans *Le Soleil* du jour, Georges Dallaire propose une piste de réflexion intéressante. Il écrit : « Quand un enfant parle chinois, on suppose qu'il a vécu avec des Chinois, et quand il parle français, on suppose qu'il a vécu avec des francophones. Quand donc il parle suicide, on est en droit de comprendre qu'il a vécu avec des suicidaires. »

Jésus aussi est entré librement dans sa Passion, comme le rappelle chaque jour le canon de la messe. Mais il ne s'est pas suicidé. On l'a tué. Satan est la grimace de Dieu. Il mime Dieu. Il ne meurt pas ; il tue et fait tuer.

Je termine aujourd'hui la lecture de *Je serai l'Amour*, de Fernand Ouellette. L'idée me vient de lui écrire :

Monsieur Ouellette,

Nous ne nous sommes jamais rencontrés, je pense. je vous ai un peu lu. Il fut un temps, en effet, où le ministère des Affaires culturelles demandait à certaines personnes de donner leur opinion sur des ouvrages présentés en vue d'une éventuelle subvention à l'éditeur. C'est ainsi que j'ai lu votre *journal dénoué* et Tu regardais intensément Geneviève. je viens de terminer votre *je serai l'Amour*.

J'avoue que j'ai été surpris de vous voir associé avec Thérèse. Votre titre de cofondateur de la revue *Liberté* ; ce que j'imaginai de votre milieu de vie, bref la mouvance où je croyais que vous aviez évolué ne m'amenait pas à penser que vous pouviez être intéressé à Thérèse de Lisieux et à investir un tel labeur dans l'analyse et l'interprétation de sa vie et de son oeuvre.

Je veux simplement vous dire aujourd'hui mon admiration pour vos « trajets » avec cette géante de la sainteté. Vous avez dû y mettre des milliers d'heures de lecture et de méditation. Je me demande dans quel état l'on sort d'une telle fréquentation. Personnellement, et il est déjà indécemment de l'avouer, je sors de cette lecture avec un sentiment d'accablement devant ma propre condition. Autrement dit, je mesure avec effarement l'éloignement où je suis de l'Amour, au sens où Thérèse dit qu'elle a choisi « d'être l'Amour ».

Je n'ai jamais été thérésien. Du temps que j'étais moi-même tuberculeux, j'avais lu Maxence Van Der Meersch (dans une édition antérieure à celle que vous citez) qui est lui-même mort de tuberculose, sauf erreur. Par

la suite (ou antérieurement, je ne sais trop), j'ai toujours été rebuté par la « rosiude » de Thérèse, sa langue, ses origines bourgeoises, etc. j'avais pourtant lu quelque part que Saint-Exupéry portait toujours sur lui une image de la sainte.

Il faut bien reconnaître, et vous n'en cachez rien, que l'on peut faire de la vie et de la mort de Thérèse, une lecture réductrice.

Je n'entreprends pas, dans ce mot, une quelconque recension de votre ouvrage. J'admire le respect, la pénétration, la culture spirituelle que vous y manifestez. J'aime particulièrement vos citations de Marcel Moré (p. 356, notamment) et votre propre réflexion sur le saint aujourd'hui (p. 394, notamment).

Soyez remercié pour l'oeuvre de miséricorde spirituelle (cf *Petit catéchisme*, Q. n 237) que vous venez de faire.

À 16h 30, messe chez les pères maristes. Nous sommes huit : quatre pères, deux frères de la communauté des pères, un confrère et moi-même.

28 (*Vendredi saint*) : Une consœur de Thérèse lui déplaisait au plus haut point. Dans un moment de faiblesse, Thérèse l'avait surnommée « un lys en pot », tant elle lui paraissait guindée. C'est pourtant envers cette consœur que Thérèse manifestait le plus de gentillesse, souriait de ses plus beaux sourires, au point que la consœur en question ne comprenait pas pourquoi Thérèse l'aimait autant ! Ce petit stratagème m'embarrasse un peu : je n'aimerais pas apprendre après coup que j'ai été l'objet d'une telle charité. Et je suis bien incapable de me montrer gentil envers quiconque ne me revient pas. La réponse est peut-être que Thérèse était capable de regarder les autres comme Jésus nous regarde tous. Comme il a regardé Pierre après le triple reniement de ce dernier : *Et conversus Dominus respexit Petrum*. Se retournant (en traversant la cour de chez Caïphe à Pilate) le Seigneur regarda Pierre. (Lc 22,61)

À ce sujet, je pense à la difficulté de pardonner vraiment, même de petites offenses. La difficulté de n'éprouver jamais aucun ressentiment, surtout un ressentiment refoulé et différé. Ressentiment qui s'exprime explicitement ou tacitement sous la forme : « Me faire ça à moi, après tout ce que j'ai fait pour lui ! » On n'imagine pas Jésus tout au long de sa vie publique et principalement durant la

Passion ayant roulé dans sa tête et dans son cœur quelque forme de ressentiment que ce soit. Durant tout ce temps, il a bien dû croiser quelques bénéficiaires de ses miracles. À la fin, il appelle Judas « mon ami », et il n'est pas question ici d'ironie ou d'antiphrase. Plus explicitement encore, Jésus excuse auprès de son Père la multitude de tous les temps : « Père, pardonne-leur, ils ne savent ce qu'ils font. » (Lc 23,34)

Au canon de la messe, la liturgie introduit le *Pater*, de la façon suivante : « Instruits par les enseignements du Seigneur et formés par ce qu'Il a divinément établi, nous osons dire : *audemus dicere*. » Dans la liturgie épiscopaliennne, on dit : *We are bold to say*. Je traduis à ce sujet un commentaire de Frederick Buechner dans *Listening to Your Life* (Harper Collins, 1992)

Le mot *bold* vaut la peine qu'on s'y arrête. Nous ferions bien de ne pas réciter cette prière légèrement. Nous pouvons, en effet, la réciter sans trop y penser, avec négligence, si nous ne portons pas attention à ce que nous disons.

« Que ta volonté soit faite. » Voilà ce que nous disons. C'est le sommet de la première partie de cette prière. Nous demandons que Dieu soit Dieu. Nous demandons à Dieu de faire non pas ce que nous voulons, mais ce que Lui veut. Nous lui demandons de rendre manifeste sa sainteté qui est maintenant presque complètement voilée ; de libérer dans toute sa terrible splendeur le pouvoir dévastateur qui est maintenant caché.

« Que ton règne arrive sur la terre. » Voilà ce que nous disons. Et si cela se produisait, quoi alors ? Qu'est-ce qui tiendrait debout et qu'est-ce qui s'effondrerait ? Qui serait bienvenu dans ce royaume et qui serait expulsé en enfer ? Qu'est-ce qui subsisterait de nos petites idées sur ce que Dieu est ? Tout cela s'avérerait plus ou moins valide ou bien nous apparaîtrait aussi ridicule qu'un billet de trois dollars. Le *Pater* est vraiment osé. Réciter cette prière, c'est ouvrir la porte de la cage du tigre ; c'est libérer une énergie à côté de laquelle le pouvoir atomique n'est qu'une brise d'été.

Il faut être osé d'une autre façon pour réciter la seconde partie du *Pater* « Donne-nous. Pardonne-nous. Ne nous teste pas. Délivre-nous. » S'il faut du cran pour faire face à la toute-puissance de Dieu, il n'en faut pas moins pour reconnaître notre impuissance. Nous ne pouvons rien faire sans Dieu. Nous n'avons rien sans Dieu. Sans Dieu, nous ne sommes rien.

Seuls les mots « Notre Père » font que cette prière est supportable. Si Dieu est quelque chose comme un père, alors, comme des enfants, nous pouvons risquer de l'approcher.

Office à 15 h à la résidence des frères de l'Instruction chrétienne. Nous sommes huit.

J'écris une lettre à Lise Bissonnette, directrice du *Devoir* :

Madame,

Vous m'obligeriez en publiant cette lettre sous votre rubrique « Lettres ». je vous remercie à l'avance de votre bonne attention.

Dans Le Devoir du 28 mars (Vendredi saint), Josée Blanchette, qui ne manque pas de talent et que je lis régulièrement, signe un article dans son genre très branché. Le sujet d'aujourd'hui s'intitule « La barbe à papa », où elle exprime d'ailleurs des réflexions amusantes sur la mode des « quarts-de-barbe ». Elle termine en écrivant : « Ça me rappelle qu'aujourd'hui, on se remémore un certain barbu mort sur la croix pour un message d'amour mal compris. »

Plutôt un franc blasphème qu'une blague de ce genre. Il est vrai que dans le récit de la Passion que nous venons d'entendre, la dérision ne manque pas. Mais les chefs des prêtres étaient sérieux. Les soldats romains, en service commandé, et qui n'en étaient pas à leur premier crucifié, se sont permis des blagues de soldats. Une journaliste du Devoir n'est absolument pas obligée de croire en Jésus. Elle pourrait cependant respecter la foi qui est celle de bon nombre des lecteurs et des supporters de son journal, c'est comme rien. Si elle écrivait trois mots en dérision des juifs, on la ferait vite virer, fût-elle lieutenant-gouverneur.

Le Vendredi saint de l'année dernière, sous la rubrique « À faire », après les mentions du chocolat de Pâques, de la pleine lune, des fleuristes, je ne sais plus qui écrivait : « Chemin de croix », avec le commentaire : « Pour célébrer vous savez qui ... » C'est ainsi que ce journal, qui est né et qui a survécu grâce à la religion catholique, désigne le Vendredi saint. C'est une tradition comme une autre. Elle est juste un peu plus suicidaire. Je me corrige : elle est plus frivole. Alain écrit : « Frivolité : légèreté et inconstance voulue et même affectée, par une crainte du sérieux des hommes et du sérieux des questions. En ce sens, la frivolité est un art profond. » Il disait aussi : « Il y a pire que le cruel, c'est le frivole. »

Durant son procès, Jésus n'a même pas daigné répondre au frivole Hérode. Mais il a longuement répondu au cruel Pilate. Même que la femme de ce dernier est intervenue : « Ne te mêle pas des affaires de ce juste, car j'ai beaucoup souffert en songe aujourd'hui à cause de lui. » Pilate avait sa carrière à protéger. Mais on ne sait toujours pas dans quelle langue, Jésus et Pilate se sont parlés, car Pilate parlait le grec et le latin. Mais Jésus parlait l'araméen.

Quoi qu'il en soit de la langue utilisée lors de cette rencontre (assez) importante quand même pour quelques millions de chrétiens, et dans l'attente du déficit zéro, amusons-nous. Tout va très bien « Madame la Marquise ».

30 (*Pâques*) : Après la messe chez les pères maristes, je regarde un bon moment la messe célébrée par le Pape, sur l'esplanade de la basilique Saint-Pierre de Rome. Le Pape a beaucoup vieilli, ces deux ou trois dernières années. Ses mains tremblent constamment. Il n'a presque plus de voix. Contraste entre la splendeur des lieux et ce vieillard. C'est un peu comme si l'on superposait la misérable basilique du Saint-Sépulcre, à Jérusalem, et le triomphalisme de la Renaissance que reflète Saint-Pierre de Rome. L'impitoyable télévision nous montre d'ailleurs les atteintes du temps sur bon nombre des gigantesques statues de l'esplanade. Ce qui ne vieillit pas, ce qui demeure d'une fraîcheur éternelle, c'est les paroles de l'Écriture. Et par voie de conséquence, la vitalité de l'Église, nonobstant les sondages sur la pratique religieuse.

La télévision nous montre aussi, à leur insu, les visages recueillis de quelques-uns des milliers de fidèles rassemblés sur la place. Visages de jeunes filles, visages de vieillards, de toutes races, peuples et nations, comme disent les *Actes*. C'est une jeune Chinoise qui a lu, dans sa langue, je ne sais plus quelle prière ou quel passage de l'Écriture. Je ne sais trop pourquoi j'aime par-dessus tout la sonorité et le ton absolu de la langue espagnole, de même que le ton impératif de la langue allemande. Le jeune homme qui a lu un texte en allemand n'avait pourtant rien d'un Prussien à la Jünger !

Comme il m'arrive parfois, cherchant de mémoire une référence précise, je mets à relire *Quand je dis Dieu et Dieu fractures*, de Jacques Pohier (Seuil, 1977 et 1985). Après la publication du premier des deux ouvrages mentionnés, Jacques Pohier se vit interdire l'enseignement de la théologie, la prédication et même la

célébration privée de l'Eucharistie. Le second volume est un long récit de sa « décomposition » (son mot) et une reprise des principaux thèmes développés dans son premier ouvrage. Les réflexions sur la mort et la résurrection de Jésus sont particulièrement éprouvantes, de même que ses opinions sur les positions de Jean-Paul II sur la condition sexuée de l'homme.

En début de soirée, je regarde un moment le dernier Denys Arcand : *Joyeux calvaire !* Un film sur les sans-abri de Montréal. Arcand nous a déjà donné *Jésus de Montréal* et *Le déclin de l'empire américain*. Vers le milieu de l'après-midi, j'avais regardé pendant quelques minutes au canal anglais le *Easter's Parade* de la compagnie Walt Disney. Entre les deux, longue relecture de Pohier. Et avant tout cela, je le disais plus haut, la messe du Pape à Rome.

Dans son chapitre sur la mort, Pohier réfléchit sur les effets de l'augmentation de la longévité en ce qui a trait au mariage, au divorce, à l'avortement, à l'euthanasie, aux institutions religieuses elles-mêmes. Depuis la publication de son ouvrage (1985), la science et la technologie médicale ont fait des progrès prodigieux. On en est au clonage. De la mort considérée comme naturelle, jusqu'à la mort considérée comme souhaitable, il s'est passé à peine un quart de siècle. J'en ai longuement parlé plus haut : les circonstances m'ont fait connaître récemment les conditions de la mort de deux très vieilles femmes. Si l'on ajoute à cela les suicides collectifs largement médiatisés, on finit par se demander si l'instinct de mort ne prévaut pas sur l'instinct de vie. En tout cas, dans le peu que j'ai supporté du film de Denys Arcand et du défilé de Walt Disney, je trouve qu'il y a plus de dignité et de vérité dans le premier cas.

Quant au Pape, que l'on nous montrait ce matin, titubant, tremblant et cherchant ses mots, je ne sais plus quoi penser. L'Église a imposé la retraite à 75 ans aux cardinaux et aux évêques. C'est pas si pire ! L'État la propose présentement un quart de siècle plus tôt ! Tout autour de moi, des êtres dans la petite cinquantaine commencent à faire des calculs. Le pape est toujours élu à vie. Je n'ai jamais admiré l'accrochement aux fonctions. Je préfère qu'un homme dise, quelle que soit sa fonction : « Salut bien, Messieurs, Dames. Je me retire. » Jésus ne s'est pas retiré. On l'a tué.

Aussi bien, on imagine mal un Jésus chevrotant ou même grabataire, ou branché, tant qu'à y être. Il y a des cardinaux retraités. Mais que faire d'un pape retraité.

té ? Ce n'est pas un gros problème. C'est un problème administratif. Cela ne regarde en rien la foi. Saint Pierre est mort assez vieux pour l'époque (bien que ce genre de statistiques ne veuillent rien dire), mais il a été assassiné par Néron. Paul aussi. Il ne manque pas de saints qui sont morts au bout de leur âge. Il n'en manque pas non plus qui sont morts très jeunes. Je ne parle pas ici de la multitude des saints anonymes de toutes les guerres. Le XXe siècle aura connu le plus grand nombre de jeunes morts depuis le début de l'histoire. La plupart d'entre eux, ignorant même le nom de Jésus.

À la messe, nous disons que Jésus est mort pour la multitude. Les grosses têtes, Pohier, Gaillot, Drewermann et compagnie (je m'en tiens aux derniers médiatisés) ont bien beau nous faire part de leur calvaire, qu'est-ce que cela en regard d'un petit soldat, peu importe son camp, à qui un caporal ou un lieutenant ordonne de sortir d'une tranchée, un certain soir ou un certain matin, pour affronter d'autres petits soldats, non moins englués dans la boue, les rats et la vermine ?

J'admire le combat pour des idées. Pourvu que l'on soit prêt à en mourir et non pas seulement d'en être réduit à perdre sa chaire universitaire. Pohier, à la fin de son deuxième volume, se livre à des calculs compliqués sur ses revenus, advenant qu'il quitte l'Ordre dominicain. Mon Dieu ! Il n'avait qu'à y rester, dans son Ordre. Ou bien devenir un sans-abri. Les conseils d'administration des œuvres de la soupe, ça existe. Mais quand, d'une part, on compatit de loin avec les sans-abri et que, d'autre part, on veut bien conserver son ordinateur, son auto et sa bibliothèque...

J'écris ces petites remarques assez à l'aise. Ces jours-ci, le Provincial a demandé à tous les frères de réécrire leur testament. Un formulaire à cette fin, dûment préparé par un notaire, nous a été remis. J'ai déjà publié mon testament dans *Les Années novembre*. Je comprends qu'il ne s'agit point là d'un acte notarié à 182 \$ la *shot*. En fait, je doute fort qu'on l'aurait respecté. Aussi bien, j'ai détruit la copie que j'avais mise sous scellés. « C'est trop de dérangement. Je demande si peu. Si le fait de mourir doit prendre l'aspect d'une fonction sociale, donnez-moi alors la grâce de partir sur la pointe des pieds, sans déranger. » (*Jalons*, Dag Hammarskjöld, Plon, 1966.)

Sous l'article quatrième du formulaire notarié, j'ai ajouté ceci, et encore, je me réserve le droit, le cas échéant (soyons prudent), d'en réduire la dimension purement quantitative :

Article quatrième : legs particuliers.

Je lègue à l'Université du Québec à Chicoutimi la correspondance à moi adressée ou expédiée par moi.

Je lègue également à l'Université du Québec à Chicoutimi le dossier marqué « Dossier Untel » et déposé dans une boîte de carton identifiée « Dossier Untel ». Outre des centaines de coupures de journaux, caricatures, etc., ce DOSSIER contient les cahiers manuscrits de mon journal.

Je lègue à Bruno Hébert, c.s.v. (132 Nord, rue Saint-Charles-Borromée, Joliette (Québec) J6F 3Z6), les deux portraits de moi qu'il a peints, de même que la médaille d'Alain, qu'il avait achetée à l'Hôtel de la Monnaie, à Paris, et qu'il prenait plaisir à tenir dans sa main, presque chaque fois qu'il s'adonnait à la remarquer sur le meuble où je l'avais déposée. Je lui lègue la petite sculpture de bois représentant un « joual », que son père m'avait donnée.

J'annule tout le reste, censément couvert par le nouveau formulaire.

À l'heure qu'il est.
Journal 1996-1997 (1998)

1997

AVRIL

[Retour à la table des matières](#)

1er avril 1997. Funérailles, aujourd'hui, du frère Gaston Saint-Cyr, décédé le 26 mars. Il a travaillé 40 ans en Afrique. Il est rentré au pays en 1993, après un accident cérébro-vasculaire. Il était devenu très amer. Le 14 septembre 1992, je lui écrivais ceci :

Cher confrère,

Avant ta visite d'hier matin, j'avais déjà formé le projet de t'écrire un mot avant ton départ pour le Malawi.

Je ne te connaissais pratiquement pas avant de vivre avec toi quelques mois, mais j'avais souvent entendu parler de toi, et toujours avec éloge. Je peux te dire que j'admire ta générosité, ta discrétion, ton dynamisme apostolique.

Quant à la question que tu me posais hier matin, voici mon opinion : il me parût préférable que tu retournes au Malawi. C'est là que se trouvent tes racines et que tu as le plus de chances d'être utile. À ton âge, il te faudrait trop d'efforts pour te réinvestir dans un nouveau milieu, selon la proposition du Provincial. Certes, les besoins sont grands au Cameroun ; ils le

sont partout. Le seul fait que tu te poses la question d'accepter la demande du Provincial prouve que ta générosité n'est pas en cause.

Je te remercie de la confiance que tu m'as témoignée. Je te souhaite une bonne santé et une fructueuse continuation de ton travail missionnaire. Je me recommande à tes prières.

Curieusement, Gérard m'écrivait hier :

J'ai passé une soirée assez exceptionnelle avec une religieuse de 85 ans. Jeune religieuse, elle a travaillé 13 ans au Basutoland (Lesotho). À la suite de turbulences politiques, elle revient au pays, mais veut repartir pour une nouvelle mission en Afrique. Ses supérieures disent « non ». La volonté de Dieu, c'est que tu demeures ici. Elle rétorque que, en conscience, la volonté de Dieu lui indique de repartir pour l'Afrique. Devant le refus de sa communauté, elle la quitte, se marie et part pour le Cameroun. Elle y passe une quinzaine d'années. Elle rentre de nouveau au pays. Son mari décède. Elle réintègre alors sa communauté. C'est quoi la « volonté de Dieu » ?

Jésus s'est posé la question jusqu'à la dernière minute, jusqu'au moment où on ne peut rien défaire. La religieuse en question a 85 ans. Elle a « fait, défait, refait ». Le père Jean-Paul Montminy, dominicain de son état, me disait, l'autre jour, qu'au moment de la profession, on posait une question au candidat : « Que demandez-vous ? » La réponse rituelle était : « Je demande la miséricorde de Dieu et celle de l'Ordre. » À quoi le provincial répondait : « La miséricorde de Dieu, c'est son affaire. La miséricorde de l'Ordre, je vous la promets. » Je « jasse » à peine. Je sais, en tout cas, que nous parlions du père Bruckberger.

4. *Devance tout adieu*. C'est le titre d'un ouvrage de Jean Sullivan : souvenirs d'enfance, récit de la mort de sa mère, interrogation de cette dernière (et bien davantage de lui-même) sur le fondement de sa foi. Je crois que ce titre est un emprunt à Nietzsche. Quoi qu'il en soit, je répète souvent ce mot à des amis. « Devance tout adieu », c'est-à-dire cherche à t'établir dans un sentiment de détachement le plus poussé possible vis-à-vis du passé et, surtout, vis-à-vis de l'avenir. Je

ne pense pas, ici, au détachement vis-à-vis des possessions matérielles, chose qui, dans mon cas, ne veut absolument rien dire. Je parle du détachement vis-à-vis de soi, de son amour-propre, de ses fonctions, de sa réputation, de son influence, de son vieillissement. Et même, vis-à-vis des aléas de l'amitié et de l'amour. Je dis cela, mais si j'attends une lettre, un visiteur, un petit signe de considération, et que la chose se fait attendre (ou ne se produit pas), je mesure bien que je n'ai guère devancé tout adieu. N'importe ! Il faut y tendre.

6. Évangile du jour : le doute de l'apôtre Thomas. Ce nom veut dire « jumeau ». Thomas, notre jumeau dans le doute.

13. L'histoire des historiens ne mentionne pratiquement pas la personne de Jésus : sa naissance, sa vie, sa mort. On en sait beaucoup plus sur des personnages bien antérieurs à Jésus ou qui furent ses contemporains. L'historien juif Josèphe lui consacre quelques lignes, et encore, elles sont considérées, par des experts, comme une interpolation. Jean-Paul II, dans sa lettre apostolique *Le jubilé de l'an 2000* (avril 1996) est fort prudent à ce sujet. Avant de rappeler quelques mentions furtives se rapportant au Christ, il écrit : « Le fait, pour le Fils de Dieu, de devenir l'un de nous s'est réalisé dans la plus grande humilité. Il n'est donc pas étonnant que l'historiographie profane, occupée par des événements plus spectaculaires et par des personnages plus en vue, ne lui ait accordé au début que de brèves allusions, qui sont tout de même significatives »

14. Dans *Le Devoir* du jour, l'anthropologue Pierre Maranda déclare : « La religion catholique est un grand appareil idéologique pour gérer la peur de la mort. En fait, toutes les religions sont des supercheres mises en place pour contrôler. »

Note postérieure :

Dans *The New Republic* du 21 avril, Ronald Steel établit un rapprochement entre l'enseignement chrétien, les croyances et les notes laissées par les 39 membres de la secte Heaven's Gate qui se sont suicidés récemment à San Diego. Le rapprochement n'est ni hargneux ni vulgaire. On sait, par exemple, que plusieurs

membres de la secte s'étaient castrés. Un autre collaborateur, Leon Wieseltier, commente sévèrement la plupart des positions éditoriales des médias. Positions qui reviennent à distancer l'événement, à le considérer comme purement erratique. Lui aussi fait le rapprochement entre l'enseignement chrétien et la conduite des membres de la secte : détachement de la richesse, de la famille, du sexe. Obsession de sauver son âme d'un monde qui ne lui fait plus sa place. Le même journaliste cite longuement un commentaire du théologien Peter Brown sur la castration d'Origène, en 206 a.d. Il conclut en disant : « *Wrong answers to the right questions are preferable to the right answers to the wrong questions.* » J'interprète cette dernière remarque : une réponse radicale à des questions sérieuses est préférable à une réponse adroite à des questions superficielles.

Le suicide n'est pas la réponse au mal d'être. Le divertissement, au sens pascalien du terme, non plus. Alain disait bien : « Le saint, c'est celui qui se sauve. » Et il emploie le verbe « se sauver » selon au moins deux sens du terme : se pousser, s'en aller en vitesse, d'une part ; sauver son âme, d'autre part. Les suicidés de San Diego parlaient de leur corps comme d'un *container*, une prison, rejoignant ainsi la doctrine de Platon et, plus tard, des gnostiques. Récurrence de la Gnose. Sans l'Église, l'Évangile est un poison.

17. Dans un long article publié dans la revue *Mæbius* no 72 (printemps 1997), Jean Forest fait, à partir des *Années novembre*, ma psychanalyse *in absentia*. Il y a mis (il me l'a écrit) plusieurs jours. Je lui réponds longuement. (Cf. Document 19)

20. Je m'étais engagé à participer aujourd'hui à un colloque sur l'école et la religion qui se tient à Saint-Benoît-du-Lac. (Cf. entrée du 14 mars) À la suite de je ne sais quel malentendu, je n'ai reçu aucune nouvelle à ce sujet. Tôt ce matin, à tout hasard, je branche mon téléphone. Bernique ! Nous sommes à l'ère des communications, et je sais que mon interlocutrice n'en manque pas : deux numéros de téléphone, téléphone cellulaire, télécopieur, mettez-en. Je n'aime pas trop ce genre de malentendu. J'écris à Mme Corbeil :

Madame,

Je ne comprends pas ce qui est arrivé à propos du colloque auquel je devais participer aujourd'hui même, à Saint-Benoît-du-Lac. Rappelons les faits.

Vous m'avez téléphoné au début du mois de mars dernier pour prendre rendez-vous avec moi. J'ai accepté spontanément. Le rendez-vous a eu lieu, comme convenu, le 14 mars. Nous avons été près de trois heures ensemble, vous et vos compagnes. J'ai accepté de participer à votre colloque, à condition que l'on assure mes déplacements, vu que je n'ai pas d'auto.

Le 3 avril, j'ai reçu un appel téléphonique de Mme Rouleau (je n'ai pas noté son prénom) m'informant que je devais participer, le lendemain, à une réunion en vue de la formation d'un conseil d'administration. Il n'avait jamais été question de cela entre nous. De plus, j'avais un autre rendez-vous fixé pour ce jour-là (le 4 avril).

Ne recevant aucune confirmation de votre part quant à la rencontre prévue pour le 20 avril, j'ai essayé de communiquer avec vous à plusieurs reprises, soit à votre bureau, soit à votre résidence. J'ai laissé un message sur votre « répondeur » téléphonique. Rien, aucune nouvelle de votre part. Par ailleurs, je vous avais laissé toutes mes coordonnées, y compris le numéro de télécopieur de l'école.

Depuis plus de 30 ans, j'ai donné des centaines de conférences ; j'ai participé à je ne sais plus combien de colloques, tables rondes, entrevues à la radio ou à la télévision. Je n'ai jamais fait faux bond. Aujourd'hui non plus, je n'ai pas fait faux bond. Mais je vous laisse penser qu'il est désagréable de se préparer pour une intervention et de bloquer une journée complète pour rien.

Je ne demande aucune explication ou excuse de votre part. Mais je tenais à clarifier la situation.

25. Réunion du comité de rédaction des *Cahiers de Cap-Rouge*. La réunion commence à 15 h. Et se termine à 18 h. Nous soupçons sur place. Richard Gervais et moi-même, nous fermons boutique à minuit !

Un commando de soldats péruviens a libéré, il y a deux jours, les otages détenus par un groupe de Tupac Amaru dans l'ambassade japonaise, à Lima. Bilan de l'opération : un otage, trois soldats et les 14 révolutionnaires du Tupac Amaru,

tous tués. La crise a commencé le 17 décembre dernier, à l'occasion d'une grande réception à l'ambassade. Cinq cents invités furent pris en otage ce soir-là. Dès le lendemain, cependant, les femmes, dont la mère et la sœur du président Alberto Fujimori, furent relâchées. Assez rapidement, à la suite d'interventions diplomatiques et religieuses, entre autres, un grand nombre d'otages furent relâchés. Un des otages, un Jésuite, a refusé d'être libéré, par solidarité avec les autres détenus. Voilà pour la fiche signalétique de l'événement.

Depuis, les journaux nous informent que plusieurs révolutionnaires auraient été abattus par les soldats, même après avoir signifié qu'ils se rendaient. Les soldats du commando, quant à eux, devaient servir de boucliers aux otages. L'un des deux soldats tués est effectivement mort en exécutant ce mandat : il a protégé un des otages de son corps. Dans une telle mêlée, il ne doit pas être facile, pour un soldat chauffé à blanc, de se retenir devant un preneur d'otages qui lève les mains en l'air. Il faut aussi essayer de se mettre dans la peau du président Alberto Fujimori. En octobre 70, pour moins que ça (mais le savait-on, jour par jour, heure par heure ?), Drapeau, Bourassa, Trudeau ont dû, eux aussi, porter le poids de certaines décisions. Les commentateurs, les joueurs d'estrade (J'en étais un, à l'époque) ont la vie plus facile en de telles circonstances. En ce qui concerne le drame de Lima, et malgré les images « en direct », on est loin des événements. Au demeurant (et l'expression s'applique), j'ai encore notre crise d'Octobre 70 dans la gorge.

Le même jour, on apprenait qu'un homme s'est suicidé, à Loretteville, après avoir tué sa femme et ses deux jeunes enfants. Dix-sept morts dans l'opération politico-militaire à Lima. Depuis décembre dernier, au Québec seulement, il y a eu plus de 17 morts dans des drames familiaux. En Algérie, c'est presque tous les jours que des dizaines d'hommes, de femmes, d'enfants sont égorgés. Au Zaïre, c'est des centaines de réfugiés qui meurent de faim et d'épuisement chaque jour, quand ils ne sont pas tout simplement massacrés par l'un ou l'autre groupe de soldats qui s'affrontent. Après avoir pris connaissance de ces manchettes, tôt le matin, il devient difficile de réciter l'hymne de l'Office : « Acclamez Dieu, terre entière, servez le Seigneur dans l'allégresse ! »

Qu'y a-t-il de commun entre le drame de Lima et celui de Loretteville ? Les révolutionnaires de Lima portent le nom de Tupac Amaru, leader d'une révolte des paysans autochtones, exécuté par les Espagnols en 1780. Leurs successeurs, si l'on peut dire, voulaient échanger leurs otages contre la libération d'une cinquan-

taine de leurs membres détenus dans les prisons gouvernementales. L'homme qui s'est suicidé à Loretteville, après avoir tué femme et enfants, voulait quoi ? Il refusait, semble-t-il, le divorce réclamé par sa femme. Comme si l'on pouvait garder une femme ou un homme contre son gré. Comme si une telle prise d'otages pouvait avoir quelque signification que ce soit.

Je n'ai encore rien dit. Ajoutons ceci : les gardiens des otages furent surpris en train de jouer au foot dans une autre pièce de l'ambassade. Dans toute cette aventure, peut-être n'ont-ils fait que jouer. Autrement dit : bluffer. Jouer ou être les jouets d'intérêts occultes, lointains et auxquels ils ne comprenaient sans doute pas grand-chose. On nous dit qu'ils étaient tous (?) jeunes. Les soldats du commando ne devaient pas être des vieillards, non plus. Ça prend de bons nerfs et de bons muscles pour jouer dans une telle partie. Quoi qu'il en soit, ma sympathie est du côté de ceux qui meurent, peu importe de quel bord ils sont. Quant aux otages, personne n'avait choisi ce rôle, sauf le Jésuite dont je parlais plus haut. Soit dit en passant, Guitton a choisi le même rôle durant la guerre de 1939-1945 : prisonnier de guerre, il refusa d'être libéré, par solidarité, lui aussi. Il fut bien récompensé : à son retour en France, il fut déclaré « d'indignité nationale », pour un malheureux texte en faveur de Pétain, texte qu'il avait écrit en l'absence de toute information sérieuse. De Gaulle refusa de le réhabiliter. C'est Pompidou qui le fit, 30 ans plus tard.

À l'heure qu'il est.
Journal 1996-1997 (1998)

1997

MAI

[Retour à la table des matières](#)

2 mai 1997. Fête de saint Athanase (295-373). Évêque d'Alexandrie pendant 47 ans. Il combattit l'arianisme, doctrine qui niait la divinité de Jésus, ce qui lui valut cinq exils, totalisant plus de 17 ans. Relisant, ce matin, un bref résumé des combats de saint Athanase, je me disais qu'il ne manque pas, ces années-ci, de négateurs plus ou moins grossiers, plus ou moins connus, de la divinité de Jésus. Il ne s'agit plus tellement, maintenant (nous sommes plus bas que ça), de querelles doctrinales et proprement théologiques, que d'interprétations prenant appui sur les sciences humaines : histoire, anthropologie, psychanalyse. Je pense ici à Drewermann, Uta Ranke Heinemann, Messadié, Dubourg, et combien d'autres dont je lis, à l'occasion, un article ou une recension de l'un ou l'autre de leurs ouvrages.

Il ne viendrait à l'idée de personne de parler d'un retour de l'arianisme, mais il s'agit bel et bien de réduire Jésus à n'avoir été qu'un sage, un gourou, un habile synthétiseur des religions mésopotamiennes ou tout simplement un imposteur. Et si l'on ne prête directement à Jésus aucune de ces étiquettes, on les met aux Apôtres et aux Pères de l'Église.

3 mai 1997. J'apprenais hier matin la mort de Fernand Dumont. Il aurait eu 70 ans le 24 juin prochain. Je l'ai vu pour la dernière fois le 22 mars dernier, lors de la récollection du Carême au couvent des Dominicains. De 1964 à 1970, nous nous sommes souvent rencontrés et nous avons développé, sinon une amitié, du moins des relations cordiales. La crise d'Octobre nous a séparés. Je ne l'ai plus revu que lors des récollections de l'Avent et du Carême dont j'ai déjà parlé.

Les journaux d'aujourd'hui lui consacrent de nombreux articles. Fernand Dumont, en effet, occupe un espace plein depuis le début de la Révolution tranquille. Disant « plein », je veux dire sans trous, ce qui est une redondance. Je veux signifier par là la progression et le développement maintenus de ses allégeances spirituelles, culturelles et politiques.

Je ne me trompe pas en disant que deux de ses plus grands amis furent Arthur Tremblay et Yves Martin. Leur durable amitié était fondée sur la pratique, à des degrés divers, de la sociologie. Quant à l'allégeance politique, il est évident que Yves Martin et Fernand Dumont étaient de la même obéissance. Dans le cas d'Arthur, l'affaire est moins évidente, nonobstant la conversion de ce dernier au OUI, lors du référendum de 1995.

Le style sociologique de Fernand Dumont (je ne parle pas de l'élégance de la langue) m'a toujours rebuté. Il m'a rebuté dans *Une foi partagée*. Me rebutait davantage, par exemple, dans *L'Église du Québec : un héritage, un projet* (Fides, 1971), la pointe péquiste. J'avais encore trop à l'esprit une déclaration qu'il avait faite à la télévision, quelques semaines auparavant, à l'effet qu'il fallait bien admettre que « nous ne connaissions pas notre société ». Ben ! que je m'étais dit : c'est son métier et sa prétention de la connaître. Et il n'est pas au bâton tous les jours comme les pauvres petits éditorialistes.

J'avais surtout dans la gorge, et je l'ai encore, sa conférence d'ouverture à une espèce de colloque improvisé, en pleine crise d'Octobre, quelque part dans le nord de Montréal. Le colloque réunissait une soixantaine de leaders d'opinion. J'y fus invité à titre d'éditorialiste de *La Presse*. J'y fus sauvagement pris à parti par Vincent Harvey, directeur de feu le magazine *Maintenant*. Personne, absolument personne, ne prit ma défense. Or, à ce moment-là, je fréquentais Fernand Dumont depuis plus de six ans. Et il était présent.

Un jour, à l'époque où j'étais fonctionnaire, Fernand Dumont avait durement critiqué notre travail au ministère de l'Éducation. Je me défendais mal. Je me défends toujours mal. Je préfère rompre. J'avais le sentiment qu'il critiquait notre travail du haut de sa tour universitaire, sans risques et sans connaître les énormes contraintes de notre action. Il m'avait dit, une fois : « Être sous-ministre (ce que je n'étais pas, loin de là), c'est pas sorcier. Je pourrais être sous-ministre de la Voirie n'importe quand. » Voire ! C'est le cas de le dire par assonance. Je sais maintenant qu'il n'aurait pas pu l'être, et ce n'est pas une infirmité. Mais il n'aurait pas pu l'être. Un sous-ministre, dans notre système, c'est un homme qui détient un très grand pouvoir et c'est un homme qui doit prendre des décisions, sans nécessairement avoir eu le temps de lire la bibliothèque d'Occident sur tel ou tel problème.

Digression. Je termine la lecture des mémoires de Jean-François Revel : *Le voleur dans la maison vide* (Plon, 1997). Revel fait longuement état de ses rapports avec Raymond Aron, alors que tous les deux travaillaient à *L'Express*. Revel était le directeur, et Aron, le responsable de la rubrique politique. Revel raconte l'impossibilité où il était, comme directeur de l'hebdomadaire, d'arracher une décision de la part d'Aron. La bibliothèque d'Occident contre la nécessité de sortir un numéro d'un magazine hebdomadaire. Fin de la digression.

Sous-ministre, d'ailleurs, Fernand Dumont le fut, sous Camille Laurin, l'espace de quelques mois.

Il m'avait demandé de lire, quelques jours à peine avant le bon à tirer, ce qui est devenu *La politique québécoise du développement culturel* (1978). J'ai malheureusement perdu les commentaires que je lui fis durant la fin de semaine qui m'était accordée.

Fernand Dumont a élevé cinq enfants. Il n'a jamais vécu à même un héritage (financier) de famille. Malgré, il faut bien le dire, la mouvance professionnelle où il a vécu, il a toujours affirmé sa foi catholique. Et il a produit une œuvre considérable. Je dis considérable. Je devrais dire l'une des plus imposantes des trois ou quatre dernières décennies.

Au total, entre Fernand Dumont et moi, il y a eu le gâchis d'une (possible) amitié. Au fond, je n'en sais rien. Ou plutôt, je sais ceci : quand amitié il doit y avoir, elle naît. Ensuite, elle se développe. Elle ne meurt jamais, contrairement

aux amours. Mais elle peut connaître de longues hibernations. Pourquoi pas ? On n'est pas plus bêtes que les ours ou les siffleurs.

Nous n'étions sans doute pas faits pour nous entendre longuement et en profondeur. Or, et seul l'âge nous l'apprend, il n'y a rien à respecter que le réel. Et ce n'est pas forçant. Mais dans l'exercice du métier d'intellectuel, par quoi j'entends aussi bien le professorat universitaire, le journalisme, l'homilétique des curés, bref, l'écriture ou la proclamation de la Parole devant des auditoires captifs, en fin de compte, il est fort difficile d'écrire sans jeter un coup d'œil par-dessus son épaule (passez-moi cette métaphore) sur les « chers collègues ».

Contre ce que je viens d'écrire, je souligne que dans *Une foi partagée*, Fernand Dumont consacre quelques pages à Mgr Raymond Lavoie. Ironique ironie ou cocasse cocasserie, Mgr Lavoie m'avait entraîné à participer à un colloque sur un sujet politique. J'étais alors à Desbiens. Il était arrivé dans une vieille Volkswagen. Il était gelé comme un rat. Il avait couché à la maison provinciale et, entre-temps, nous avions fait le tour d'un chemin de motoneige. Il avait pissé contre un arbre. Moi aussi. Mais l'affaire est qu'il m'avait entraîné, dis-je, en me promettant que Fernand Dumont serait l'un des participants au colloque en question. Pour moi, Fernand Dumont, c'était une caution. Je fus du colloque. Fernand Dumont n'y fut point. Le surlendemain, j'ai passé la journée à expliquer à divers médias que, non, je n'étais pas le promoteur d'un nouveau parti politique.

J'ajoute que Fernand Dumont a pris soin de rendre éloge à l'un de ses professeurs à Saint-Grégoire-de-Montmorency (le frère Georges-Xavier), qui, ayant perçu que l'élève Fernand « avait de l'avance », l'avait autorisé à lire pendant ses cours. Mais je n'en fais pas un plat. Le frère Georges-Xavier était et est mort fin. Au demeurant, je ne me suis jamais réclamé d'un ancien élève qui a réussi. Celui qui réussit, c'est à lui qu'il le doit. Il ne faut pas exagérer sa reconnaissance. Certes, un maître, mais cela ne se passe pas au niveau primaire, peut faire « sauver 10 ans » (Guitton va jusqu'à dire 30 ans), mais il parle du niveau universitaire. Au niveaux primaire et secondaire, un bon maître, c'est quelqu'un qui enseigne « la poule pond ». Et qui permet (comme ce fut le cas du frère Georges-Xavier par rapport à Fernand Dumont) à un élève de lire en cachette, pourvu que ledit élève sache écrire : la poule pond. Ou bien, en physique, que ledit élève sache distinguer les trois sortes de leviers. Ou bien, à un niveau supérieur, un bon maître, c'est celui qui dispense un élève d'un cours de religion, mais non pas pour s'en débar-

rasser ni débarrasser ledit élève. Revel, athée déclaré, mécréant et anticlérical jusqu'à il y a peu, consacre de fort belles pages à un de ses maîtres jésuites, lequel était le moins prosélyte des hommes. C'était un homme libre. Seuls les libres libèrent, fût-ce à leur insu et en différé.

En ce moment même, si ces mots ont quelque sens quand il s'agit de l'éternité, Fernand Dumont et Arthur Tremblay doivent prendre une bière à ma santé. Je n'ai pas d'objection. Aux funérailles d'Arthur Tremblay, c'était tout plein d'anciens fonctionnaires. J'y étais. Tout plein aussi de notables. C'est dans l'ordre des choses. Si tu viens pas à mes funérailles, j'irai pas aux tiennes, qu'on se le dise !

La seule chose importante dans une vie, ce n'est pas un volume de plus ou de moins. Une petite centaine de ceux qui existent (pas tous sur le marché) suffiraient. La chose la plus importante dans toute une vie, c'est les conversations. Peu importe où, peu importe quand.

5. Funérailles de Fernand Dumont. Je me rends d'abord au salon funéraire à 9h. Très peu de visiteurs. Je peux donc saluer les membres de la famille. Je rencontre brièvement Paul Tremblay, Florian Sauvageau, Louis Pelletier, Yves Martin et sa femme, Louise, de même que deux de leurs filles. La messe des funérailles a lieu à 10h 30, à l'église Saint-Dominique. Je me mets en route à pied, mais j'avais mal calculé la distance entre le salon funéraire, rue Marguerite-Bourgeoys, et l'église. Je dois hâter le pas. Je suis dépassé par le convoi funéraire, mais j'arrive quand même à temps pour le début de la messe.

Le célébrant, Jean-Paul Montminy, o.p., fait d'abord une brève mise en situation de sa vieille amitié avec Fernand Dumont et de leurs communs travaux professionnels. On fait ensuite une brève lecture d'un passage du dernier livre de Fernand, *Une foi partagée : une réflexion sur l'immortalité*. Suit un extrait du livre de Job (19,23-27) : « Je sais que mon rédempteur est vivant et que je le verrai. » Pour l'Évangile, on lit le passage de Luc (11,9-13) : « Demandez et on vous donnera ; cherchez et vous trouverez. »

Célébration austère, à l'image de Fernand. Quelques pièces d'orgue. Je n'ai pas retenu le thème du psaume chanté avant la lecture de l'Évangile. Très bien chanté par un prêtre, mais personne ne connaissait le refrain. Un seul chant à l'absoute : *La maison où le Père m'attend*. Personne ne pouvait reprendre le refrain. Prati-

quement personne non plus ne pouvait répéter l'invocation après les prières qui précèdent l'offertoire. Du côté des fidèles, ce fut donc une célébration étrangement silencieuse.

Je mesure, à ce sujet, l'inconvénient qu'il y a à changer constamment de chants et d'invocations. Bien que tout soit en français depuis plus de 30 ans, les fidèles ne peuvent pas embarquer parce qu'ils n'ont jamais eu le temps d'apprendre par cœur les chants ou les réponses qu'ils sont engagés à chanter ou à donner. Une liturgie, pour permettre la participation, doit s'inscrire dans des structures fixes et éventuellement aussi dans des formulaires fixes. « En effet, c'est seulement si le texte et la forme du culte ne sont pas « inventés » chaque fois de nouveau, qu'on a l'évidence d'avoir affaire ici avec la confession de l'Église et pas seulement avec une forme d'expression plus ou moins fortuite de tel ou tel groupe de chrétiens. [...] Le texte et la forme fixes ont aussi leur importance pour la liturgie en tant que « recueillement » et célébration. On ne peut pas se recueillir si l'on doit toujours s'attendre à du nouveau, et y porter toute son attention. » (*Le nouveau livre de la foi*, Le Centurion, 1973)

Pour s'adapter au goût du jour, ou parce que l'on est soi-même immergé dans le goût du jour, on fabrique des cérémonies « vidéoclips », et l'on pratique une prédication politico-socio-culturelle. Les jeunes, d'une part, ont beaucoup mieux ailleurs ; les vieux, d'autre part, n'ont plus rien qui leur convienne.

7. À 5h 30, ce matin, il neigeait. Sur l'asphalte, des milliers de vers de terre gros comme des vermicelles. Ils ne bougent pas. Présentement (11h), il neige à plein ciel. Malgré que le sol soit humide, il commence à blanchir. On se croirait en novembre. Je viens de recevoir une lettre de Jean O'Neil. Je réponds :

Je ne sais pas quel temps il fait à Montréal aujourd'hui, mais ici, il neige à plein ciel depuis ce matin. Sur l'asphalte, des milliers de vers de terre (lombrics) gros comme des vermicelles. Ils ne bougent pas. Ils sont sans doute gelés. C'était probablement leur première sortie. J'ai déjà écrit que l'hiver est ma saison préférée. Je ne peux pas me dédire. Mais Celui qui tient les deux pôles de la planète entre le pouce et l'index, comme dit Job, n'a manifestement rien compris.

Merci pour votre rapide réaction à la critique de Jean Forest. Il ne s'agit pas tant d'un éreintement que d'une psychanalyse *in absentia*. Effectivement, un tel papier fait mal. Je ne sais pas clairement pourquoi je vous ai envoyé ladite critique. Peut-être à cause d'un éreintement dont vous fûtes victime, il y a longtemps. Peut-être parce que je l'ai fait voir à deux personnes de mon entourage (extra-communautaire, il va de soi) et qu'elles ne m'ont rien dit en retour.

Jean Forest est professeur de lettres à l'Université de Sherbrooke. Il est aussi bibliste amateur et apôtre de Lacan (comme dans French can-can). Vous avez raison : il écrit fort bien. Je vous conseille son *Anatomie du québécois* (Éditions Triptyque, 1996).

Quand je vous ai écrit que vous en disiez davantage aux étrangers qu'à moi, c'était une taquinerie. Je voulais dire que votre texte donnait une très bonne généalogie de vos livres et de votre vie professionnelle. Cela n'est pas « montrer son cul ». Cela est poursuivre une conversation engagée par ses livres. Quand on a lu, peu ou prou, un auteur, on est curieux d'en savoir plus long sur lui. Et cette curiosité est de santé.

« Si jeunes et des Japonais. » J'ai entendu ce calembour il y a 20 ou 30 ans en regardant un documentaire français sur le dressage des chevaux de cirque. Le commentateur avait lâché le calembour avec un ton faussement repentant : « Si jeunes et déjà poneys ». Pour un anniversaire de mon frère, j'ai déjà envoyé un télégramme portant ce jeu de mots. Il connaissait la blague. Mais sa secrétaire se demandait bien ce que pouvait signifier ce télégramme d'anniversaire.

De la déprime. C'est mon pain quotidien. « Condition de l'homme : inconstance, ennui, inquiétude. » (Pascal) Quand je l'avoue, et toujours sans avoir l'air de parler pour de vrai, on le prend justement pour une blague. « Déprime d'ado », me répond-on. À quoi je réplique par une autre blague : « Sur ma pierre tombale, je ferai inscrire : "Je vous l'avais bien dit !" » Je n'ai guère connu cet état durant ma vie professionnelle. Un travail commandé est une structure de soutènement. Une bicyclette en mouvement reste debout ; immobile, elle tombe. « C'est le signe d'un grand malheur que de se sentir né pour faire. » (Rilke) Poème veut dire : faire. En étirant un peu la remarque de Rilke, ne peut-on pas penser qu'écrire est une activité anxiogène ? Pour aller plus creux, je dirais que, depuis ma retraite, je me sens de trop, toujours et partout. Avant, je pouvais me croire utile. Certes, « le travail guérit de tout ». Mais, malheureusement, je ne sais pas travailler si je ne suis pas commandé. Or, je ne sais rien faire de mes 10 doigts. Je ne suis pas chef-d'œuvreux : cuisine, gossage de bois, jardinage.

Je lis, je lis, je lis. justement, à toutes fins utiles, je vous signale les mémoires de Jean-François Revel : *Le voleur dans la maison vide* (Plon, 1997). Je connais Revel depuis son premier volume *Pourquoi des philosophes ?* (Julliard, 1957). J'ai lu une bonne moitié de ses essais postérieurs et d'innombrables articles dans *L'Express* ou *Le Point*. Ses récents mémoires contiennent notamment des portraits féroces de Sartre, Mitterrand, et autres personnages plus ou moins évanouis déjà de la faune politique et journalistique du dernier demi-siècle. Aron lui-même n'échappe pas à sa griffe. Le plus remarquable, toutefois, dans ses mémoires, ce sont ses longues réflexions sur le métier même de journaliste et sur la vie intellectuelle.

À ces sujets, Revel me paraît, en effet, assez exemplaire. Il fut, dès ses études au lycée et à l'École normale, un esprit libre et fantasque. Durant le dernier tiers de sa vie de journaliste, il a connu une forme de purgatoire à cause de son prétendu virage de gauche à droite. En fait, il n'a pas viré du tout. C'est les autres qui sont repassés devant ses positions, mais qui, en attendant, l'accusaient d'avoir déserté.

Pour ses mémoires, Revel vient de recevoir le grand prix du livre politique français. On voulait saluer « un intellectuel unique parce qu'il a eu le courage rare des combats solitaires ». Revel a 73 ans. Certes, l'hommage qu'il vient de recevoir se prend bien. Mais il a dû connaître des passes serrées. Au fait, plus ou moins rejeté de ses pairs en France, il est depuis longtemps fort bien reçu aux Etats-Unis. Le communiqué de l'agence France-Presse contient une erreur qui a dû bien amuser Revel, lui qui dénonce à tour de bras, dans ses mémoires, l'à-peu-près journalistique. On cite, en effet, un de ses essais intitulé : *Ni Marx ni Jésus*. On écrit : *Ni Dieu ni Marx !*

Et comment va la campagne électorale ? Vous savez qu'après la publication de *Pinocchio*, d'André Pratte, l'Assemblée nationale, à l'unanimité moins un (Mario Dumont), a dénoncé l'ouvrage et s'est voté un certificat de véracité. Le club des chauves qui se proclament poilus. Or, Parizeau vient de révéler officiellement qu'il aurait déclaré unilatéralement, et dans les jours suivants, l'indépendance du Québec, s'il avait gagné le référendum d'octobre 1995, au mépris de l'entente conjointe du regroupement des OUI, laquelle prévoyait, pendant au moins un an, la négociation d'un partenariat avec le ROC.

Note : La présente a bel et bien été commencée le 7 courant. La température ne s'est guère améliorée, moi non plus. Nous sommes le 14, toujours courant, en la fête de saint Matthias, dont le nom fut tiré au sort pour remplacer Judas. La loterie du Saint-Esprit. Parizeau explique ses explications ; Claire Lamarche défaille en plein combat des coqs. J'ai tapé « fé-

daille ». Ce lapsus pucier méritait peut-être de survivre. Sous même pli, un extrait d'un livre de Jerome K. Jerome.

11. Je lis plusieurs numéros du *Nouvel Observateur* que Dollard Beaudoin vient de me prêter. Ils couvrent la période du 27 février au 29 avril. J'y trouve les mêmes problèmes que ceux qui nous assaillent : réforme du système de santé, problème de l'école, du chômage, des jeunes et des exclus, scandales financiers, problème scientifico-éthique (le clonage), sans parler des problèmes internationaux : Israël, Zaïre. Et pour faire bonne mesure, la France aussi est aux prises avec une élection anticipée.

Le mensonge politique règne autant en France qu'au Québec, évidemment. On n'en finit plus de sortir les ignominies du régime de Vichy et de tisonner les cendres de Mitterrand : 170 titres ont été publiés depuis la mort de ce dernier ! Depuis la révolution de 1789, les Français s'ennuient d'un roi.

Consolation. Je me déssole parfois de noter, après coup, une faute ou une coquille dans l'une ou l'autre de mes publications. Je remarque aujourd'hui, sur une page-titre de *Les Arts et les Dieux* (Alain, Bibliothèque de la Pléiade, s.v.p.), le mot définitions, au lieu de définitions.

Voilà un bon moment que je songe à écrire un *Ce que je crois*. Ces jours-ci, je me décide à m'y atteler. Je reconnais que *Une foi partagée*, de Fernand Dumont, publié quelques mois avant sa mort, aura joué un rôle dans ma décision. Je note aussi une manière de coïncidence : Dumont a publié son volume au moment où il approchait de ses 70 ans. De plus, je relis le *Ce que je crois* de Guitton, publié alors que ce dernier avait 71 ans.

12. Hier, en fin d'après-midi, l'abbé Jean-Paul Tremblay me téléphone. Il est à l'urgence de l'hôpital Laval depuis vendredi soir. En fin de matinée, je lui rends visite. Voilà trois nuits qu'il passe dans un bout de corridor, sur une civière et à un pied et demi d'une femme ! Je note la chose pour la raison qu'un homme ou une femme ou l'inverse n'aime pas trop ce genre d'intimité. À peine si l'amour avec un H peut la faire supporter. Nul ne veut être observé dans l'accomplissement de ses fonctions évacuatives.

17. Hier après-midi, je rends visite à l'abbé Jean-Paul, à l'hôpital Laval, voituré par Thérèse. Je m'étais annoncé, évidemment. Nous sommes arrivés, mais non pas de mon fait, avec un retard de 15 minutes. Il était debout, à l'entrée de sa chambre. Il attendait. Aujourd'hui, c'est son 79^e anniversaire de naissance. Il me disait hier qu'il voulait obtenir un congé d'écolier pour la fin de semaine. Cet après-midi, j'appelle chez lui. C'est sa sœur (84 ans) qui me répond. « Oui, il est à la maison, mais il doit retourner à l'hôpital en fin d'après-midi. Oui, il s'est un peu retapé. Il est sorti de l'hôpital de son pied. » Je ne me souviens pas avoir déjà entendu cette expression : « De son pied », comme on dit : « de sa main », en parlant d'une lettre ou d'un meuble.

Longue soirée avec Thérèse. Elle vit, comme elle dit, sa quatrième rupture : la mort de son mari, en 1983 ; le mariage de son fils ; la mort récente de sa mère ; le départ de sa fille. Pour la première fois de sa vie, elle est seule et, selon toute probabilité, elle va le demeurer. Elle est réduite à son rôle de belle-mère et de grand-mère. Le rôle de belle-mère, la pire affaire au monde. Le rôle de grand-mère, un des rôles les plus secourables. Le pont entre l'innocence et le détachement. Certes, il vaut mieux être seul qu'en mauvaise compagnie. Mauvaise voulant dire : avec un autre, mais un autre que l'on supporte, avec qui on ne peut pas communiquer vraiment. La promiscuité ne crée pas la proximité. La distance ne mesure pas l'éloignement.

Par je ne sais quel cheminement, je me décide à téléphoner à André Naud, dont je suis sans nouvelle depuis décembre dernier. Je tombe bien : il est à son bureau. Mis en train, je lui écris brièvement :

Je viens tout juste de vous parler au téléphone. Je suis tout fier de moi ! Vous savez, en effet, que j'ai toujours une sacrée peur de déranger le monde. Je suis content de vous savoir en convenable santé. Et aussi, de vous avoir rappelé la durable admiration que vous porte André Matte.

Pour votre amusement (et il n'y a là aucune indiscretion), je vous envoie une photocopie de sa dernière lettre. Je veux surtout vous rappeler que je serais curieux de connaître votre opinion sur L'invention de Jésus (Bernard Dubourg, Gallimard, tome 1 : *L'hébreu du Nouveau Testament*, tome II : *La fabrication du Nouveau Testament*). Je ne vous demande évi-

demment pas une expertise. Juste votre opinion, après consultation de vos connaissances expertes en exégèse et votre propre balayage des volumes en question.

Touchant les questions politique et économique, je trouve, tout comme vous, que notre Épiscopat n'a pas grand-chose à dire. Rien jamais ne peut sortir d'une assemblée collégiale. Quand nul n'élève la voix, aucune voix ne s'élève. « Une Conférence épiscopale existait (en Allemagne) dans les années trente. Eh bien, les textes vraiment vigoureux contre le nazisme furent ceux qui émanaient d'évêques isolés, courageux. Ceux de la Conférence semblaient souvent édulcorés, trop faibles pour ce que la tragédie requérait. » (Ratzinger, *horresco referens* !) Touchant le problème québécois, l'Épiscopat pourrait toujours bien dire, avec force : « Dites la vérité. Arrêtez de mentir au monde. Dites que la sécession va coûter cher. Que la violence n'est pas exclue. Nous savons, nous, que telle est la vérité. Nous ne privilégions aucun des deux choix qui se présentent. Mais notre devoir, c'est de vous rappeler qu'il faut dire la vérité. »

Teilhard de Chardin disait (je cite de mémoire) que « les grandes religions durent deux mille ans. » Mettons ! Il n'en savait pas grand-chose et moi, encore moins. Je me dis toutefois que le catholicisme connaît, présentement, une manière de néo-arianisme. Je ne compte plus les volumes (en français ou en traduction), les articles, les conversations que je peux avoir et qui reviennent à ceci (dans les meilleurs des cas) : certes, Jésus fut un grand bonhomme, un super-gourou, etc. Mais enfin, il n'était qu'un homme. Il a fallu 300 ans (Athanase à la clé) pour nettoyer l'Église de l'arianisme. *In patientia vestra possidebitis animas vestras*. (Lc 21,19) Demain, nous réciterons : *Teque utriusque Spiritum credamus omni tempore*. Mais cela est, déjà, une construction théologique. Thérèse de Lisieux disait : « Je veux croire. » Tenez ! Avez-vous lu *Je serai l'amour*, trajets avec Thérèse de Lisieux (Fernand Ouellette, Fides, 1996) ?

Le saint homme que vous êtes est autorisé à prier pour moi.

18. Fête de la Pentecôte. Retour sur Bernard Dubourg. Dans le premier tome de son *Invention de Jésus*, l'auteur énonce ainsi sa thèse : « Le problème du Nouveau Testament est d'abord un problème de langue : tous les érudits s'accordent à croire que cette langue est le grec. Je propose, à leur encontre, l'hypothèse d'une rédaction originellement hébraïque du corpus. Il s'agit bien d'une hypothèse puisque les manuscrits les plus anciens du Nouveau Testament qui nous restent sont en grec et que toutes les versions non grecques du Nouveau Testament sont is-

sues, par voie de traduction, des versions grecques anciennes. » (p. 11) Plus loin, il écrit : « Il faut pratiquer enfin une *rétroversion* sérieuse et patiente du grec du Nouveau Testament vers l'hébreu. » (p.20)

Dans sa copieuse bibliographie, Dubourg ne fait aucune mention de la traduction d'André Chouraqui. L'Ancien Testament, notamment, publié en 1984, sous le titre *Un pacte neuf*, fait explicitement mention des sources hébraïques et araméennes des Évangiles. Chouraqui utilise même le terme « *rétroversion* », cher à Dubourg, pour caractériser le grec des évangélistes.

Tout au long de l'ouvrage, Dubourg fait grand usage de la Kabbale, qui est une très vieille méthode d'interprétation de la Bible. Il utilise également la gématrie, qui est l'un des codes exégétiques de la Kabbale consistant à travailler sur les chiffrages de l'hébreu. On connaît en effet l'énorme importance accordée aux chiffres dans toute la Bible, y compris le Nouveau Testament. Dans l'introduction à l'Évangile de Matthieu, par exemple, Emile Osty (1973) note : « On a signalé l'intérêt que l'auteur porte aux chiffres 5 et 2. Notons seulement la préférence qu'après le 3, on obtient le 7 : les 7 demandes du *Pater*, 7 béatitudes, 7 paraboles, 7 invectives, 3 groupes de 2 fois 7 pour la généalogie, obtenus d'ailleurs non sans peine. » Et après ? On savait ça depuis un bon moment, dans mon cas, en tout cas.

Toute lettre hébraïque, en effet, est à la foi, de soi, une lettre et un nombre. Il suffit de penser aux chiffres 3, 7, 12, 40, etc. De ce fait, il est facile, un terme (ou un groupe de termes) étant donné, d'en calculer la somme arithmétique. Dans le récit de la pêche miraculeuse, il est fait mention de la prise de 153 poissons. Cent cinquante-trois, pas un de plus, pas un de moins. Personne ne m'a jamais rien dit de sérieux au sujet de ces 153 poissons. Dubourg, en tout cas, avance que ce chiffre est la « valeur » des expressions « les fils de Dieu » aussi bien que de « la Pâque » et de « l'Agneau pascal ».

En simplifiant, je dirais que le Nouveau Testament est un document codé comme peut l'être, par exemple, une conversation entre deux ou trois vieux amis pour lesquels un mot, un fait, une date, une *joke* sont porteurs de renseignements, de souvenirs, de significations qui échapperaient totalement à d'autres personnes présentes. Cela arrive souvent lors d'une rencontre d'amis inégalement initiés. La simple politesse exige alors que l'on explique les codes ou bien que l'on change de sujet de conversation. On peut aussi se mettre à parler « chien », s'il y a un chien

dans la maison. Ou à parler « bobo, lolo, lala, caca », s'il y a un bébé dans la maison ou une couple de *mômans*.

Je ne suis pas en mesure de me prononcer sur l'hypothèse de Dubourg, mais il demeure que « toute la théologie chrétienne, depuis les tout premiers Pères de l'Église, ne se fonde que sur le grec du Nouveau Testament. » Et cela n'est pas rien. L'ouvrage a été publié en 1987 et je n'en ai jamais entendu parler.

Dans le second tome, sous-titré *La fabrication du Nouveau Testament*, Dubourg applique sa méthode (et son hypothèse) à Jésus et à saint Paul. En substance, il démontre que tout ce qui concerne Jésus et saint Paul n'est que le réemploi des passages de l'Ancien Testament concernant respectivement Josué et Samuel. De la sorte, Dubourg démontre que Jésus et saint Paul (et par voie de conséquence, tout le Nouveau Testament) ont été fabriqués par les premiers chrétiens et les Évangélistes pour établir que Jésus est l'accomplissement des Écritures.

Le symbole de Nicée (325 a.d.) répète le « *secundum scripturas* : selon les Écritures », ou bien, parlant de l'Esprit : « *Qui locutus est per Prophetas* : qui a parlé par les Prophètes. » Saint Paul, de son côté, s'adressant aux Juifs d'Antioche, leur dit : « La promesse faite à nos pères, Dieu l'a accomplie pour nous, leurs enfants, en ressuscitant Jésus *tout comme il est écrit au psaume deuxième : tu es mon fils ; c'est moi qui t'engendre aujourd'hui.* » (Ac 13,32-33) Saint Paul estime donc qu'un passage d'un psaume est une preuve. C'est le « *secundum scripturas* » du symbole de Nicée.

L'ouvrage de Dubourg est stimulant, et brillamment écrit. Le ton est souvent gavroche et persifleur. Il se présente comme celui qui vient de découvrir ce que personne avant lui (et en ces matières qui croulent sous les commentaires depuis 2 000 ans) n'avait encore aperçu. Et Dubourg conclut, il fallait s'y attendre, à la « fabrication » du Nouveau Testament. En clair, ni Jésus, ni Paul, ni rien du contenu du Nouveau Testament n'a le moindre fondement historique. Jésus est une invention des premiers chrétiens.

L'invention de Jésus est l'ouvrage d'un mécréant, comme on ne dit plus, mais comme on disait au début du siècle pour disposer d'un gêneur. Mécréant ou pas, je veux savoir pourquoi je n'ai pas encore entendu parler de cet ouvrage, publié en français, il y a 10 ans. Malgré 2000 ans de commentaires, bien des choses nous sont encore inconnues touchant les Écritures en général, et la genèse du christia-

nisme en particulier. Je pense au simple fait qu'il n'y a quand même pas si longtemps que l'épître aux Hébreux n'est plus (*no longer*) attribuée à saint Paul. J'ai appris il y a deux ans que l'Évangile de Jean n'est pas (tout entier ?) de la main de Jean. Bon ! Je ne suis pas un bibliste. Mais il est censé en exister !

Jésus est né et il est ressuscité furtivement, discrètement, de nuit ou à l'aube. Et il fallait qu'il en fût ainsi. Autrement, il violait notre liberté. La foi, trois jours après la mort de Jésus ou 2 000 ans plus tard, sera toujours un bond. Un bond entre « l'absurde et le mystère », pour reprendre un titre de Guitton. César, peu avant Jésus, est né et est mort de façon documentée. C'est même à cause de sa naissance difficile qu'on parle encore de césarienne.

Au demeurant, l'essentiel de l'Évangile, si misérablement qu'il nous ait été transmis, n'est pas difficile à comprendre. Il est terriblement difficile à vivre et c'est bien pour cela que l'on s'acharne tant à réduire Jésus. Ni César ni Socrate ne me dérangent, au bout du compte. Socrate, comme Jésus, n'a pas écrit un seul mot. C'est Platon ou Xénophon qui nous en ont parlé. Que Socrate ait ou n'ait pas passé plusieurs heures, debout dans la neige, perdu dans sa méditation, j'aime bien. Qu'il ait bu la ciguë en se désolant de ne pas savoir jouer de la flûte, fort bien ! Socrate ne me dérange pas. Il ne me demande rien, aujourd'hui. Mais Jésus me dérange. Le « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés » n'est aucunement difficile à comprendre. Un peu plus difficile à vivre. Or, c'est tout l'Évangile. Et c'est écrit dans l'Évangile, peu importe la version originale ou l'attribution de tel ou tel document à tel ou tel auteur.

Ajoutons, pour faire bonne mesure, que l'épître de saint Jude n'est pas (encore) très transparente ou limpide, comme vous voudrez. Je me réjouis mesquinement que Bernard Dubourg s'y attarde un peu. Il y a quatre ou cinq ans, j'ai révélé à un bibliste de mes amis l'existence de ce document canonique. On y parle d'Énoch, et du combat de Michel contre Satan, à propos du tombeau de Moïse. C'est juste pour vous titiller l'hébreu.

J'en suis sûr des détails. Il y a longtemps que m'agace la remarque (telle que rapportée) de Jésus : « Si quelqu'un veut me suivre, qu'il prenne sa croix, etc. » Jésus ne pouvait pas mentionner la croix avant d'être crucifié. Dubourg démontre que « croix » doit se lire « joug ». Quelque chose s'éclaire pour moi. Jésus dit

aussi : « Mon joug est léger, etc. » Il l'est, en effet. Il n'y a de croix que dans l'hésitation devant la croix. L'hésitation ou le différé.

Les diamants du Zaïre. On apprend aujourd'hui la fuite honteuse de Mobutu et l'autoproclamation de Laurent-Désiré Kabila comme chef d'État de la République démocratique du Congo. Mobutu, lui aussi, avait comme prénom (colonial) « Désiré ». Il s'est débaptisé et il a débaptisé toute la toponymie du Zaïre. Kabila « retourne » au Congo. Et un Congo républicain et démocratique. On verra. Pour l'heure, on voit des foules en liesse à Kinshasa. Depuis l'avènement de la télévision, j'en aurai vu pour mon compte, des foules en liesse. En nombre encore plus grand, des foules de réfugiés ou des tas de cadavres. Il faut avoir la foi solidement chevillée au cœur pour ne pas se révolter. Je ne parle pas des futiles révoltes des foules, justement. Pour aller très vite, disons que depuis la révolte des esclaves de Spartacus (71 avant Jésus-Christ), aucune révolte ou révolution n'a changé grand-chose au malheur de l'homme. Ce n'est jamais que changement d'équipes d'écraseurs. Il est insondable, le malheur de l'homme.

Mais alors, le monde, l'Histoire ne monte pas ? Notre histoire, ici, au Québec, n'a pas monté ? Certes, notre niveau de vie a monté, de même que notre espérance de vie à la naissance. Mais 20% des Québécois vivent sous le seuil de la pauvreté. Les autres sont essoufflés. La vingtaine de personnes que je connais, toutes dans la petite cinquantaine, prendraient bien leur retraite demain matin, si leurs finances le leur permettaient. Or, ces personnes ont des emplois valorisants, bien rémunérés, et elles sont considérées dans leur milieu de travail. Et pourtant, elles prendraient leur retraite demain matin.

Sommes-nous, globalement, plus heureux ? Le mot globalement ne veut rien dire. N'importe quel statisticien me démontrerait que nous sommes globalement plus heureux. Le mot heureux ne veut rien dire, lui non plus. Sommes-nous individuellement plus heureux ? Je ne sais plus quel sage de l'Antiquité grecque disait : « Attendez que quelqu'un soit mort avant de le déclarer heureux. »

Pour ma part, j'aimerais bien ne pas devoir attendre jusque-là. Écrivant cela, je ne pense aucunement à moi. Parole ! Je pense à ceci, que j'écrivais en 1965 : « Supprimez le Christ, nous ne sommes plus que des bêtes mortelles et dont l'immense majorité aura vécu sous le signe de l'injustice. S'il n'y a pas une surprise formidable pour tous les disgraciés, les infirmes, les malades, les pauvres, les

chiens battus, depuis les galériens qu'on ramassait au hasard, jusqu'à cet ouvrier que j'entendis l'autre jour sur le traversier de Lévis dire à son camarade : "Je n'en peux plus" ; s'il n'y a pas une surprise pour eux tous, tous ceux que la pauvreté, la bêtise, la politique auront exclus du pauvre petit bonheur possible sur cette planète, il n'y a pas de justice. » Je suis toujours dans ce sentiment.

Je dis sentiment, je ne dis pas émotion. Ici, je dois citer Alain : « Sentiment est le plus haut degré de l'affection. Le plus bas est l'émotion, qui nous envahit à l'improviste et malgré nous. [...] Ce qui reste, dans le sentiment, d'émotion et de passion, surmontées mais frémissantes, c'est la matière du sentiment. Exemples : la peur dans le courage, le désir dans l'amour, l'horreur des plaies dans la charité. On aperçoit que le sentiment est la source des plus profondes certitudes. »

Ce matin, à la messe, nous étions exactement 13 vieux, dont trois prêtres. Les 10 autres, évidemment, c'était des vieux frères. L'un des très vieux prêtres s'obstine à chanter. Grand bien lui fasse, mais je ne peux pas imaginer qu'une telle célébration attire ou retienne des jeunes. Elle n'attire pas non plus les vieux. Les vieux sont de vieux captifs et ils ne sont libres ou libérés qu'en vertu d'un combat avec eux-mêmes et contre eux-mêmes. Je n'ai rien à redire contre le président de la messe. Ses homélies sont courtes et intelligentes, ce qui est déjà un gain net.

Je reviens à Mobutu. Depuis 30 ans, il vampirise son pays. Il a, dit-on, des milliards de dollars en châteaux ou en or un peu partout dans le monde. Il est vieux et cancéreux. Et même s'il n'était ni vieux ni cancéreux, il ne peut coucher que dans un seul lit à la fois et il ne peut pas manger son or.

Information. « Demain, jour férié célébrant la fête de la Reine ou de Dollard, selon le choix de chacun, *Le Soleil* ne sera pas publié. » Derrière cette information anodine se cache l'état d'une société qui ne sait même plus qui elle fête. Heureusement que la fête est bétonnée dans les conventions collectives !

19. Jacques me téléphone longuement pour m'informer de la maladie de Laura. Tous les deux, de même que les enfants, savent très bien que la fin est proche. « Nous vivons la situation doucement. Chaque jour est un jour de plus et non pas le dernier. C'est après seulement que nous saurons que tel jour aura été le dernier. De la sorte, chaque jour est pleinement vécu. » Jacques prépare depuis un bon

moment l'homélie qu'il entend prononcer lors des funérailles. Il ajoute : « Nous sommes passés de la colère à l'action de grâce. »

Rêves : l'autre nuit, j'ai rêvé qu'un oiseau se posait devant moi lors de ma promenade. Une petite boule jaune qui voulait manifestement que je la prenne dans ma main pour lui donner des graines. Malheureusement, je n'avais pas de graines dans ma poche d'imperméable.

La nuit dernière, rêve pénible et récurrent : je dois prendre le train, mais je ne trouve pas mon billet. D'autres fois, c'est ma valise que je ne trouve pas. Je monte et je descends les escaliers de la gare. Je finis par découvrir le guichet des billets. Il est fermé. Au même moment, on m'informe que le train vient de partir. Je me réveille tout content de n'avoir pas à attendre une dizaine d'heures pour monter dans le prochain train.

Astuce : Gilles Duceppe vient de déclarer que la séparation du Québec ne serait pas irréversible. Maladresse ou astuce ? L'astuce peut être la suivante : « Votez OUI. De toute façon, nous pourrions toujours remonter dans le train. »

Évangile du jour : la guérison de l'enfant sourd, muet et agité, comme on dirait aujourd'hui. Épileptique, si vous préférez. Les disciples n'ont pas été capables de le guérir. On fait appel à Jésus. Celui-ci est bourru. Il rabroue la foule, de même que le père du possédé. Il leur reproche leur peu de foi. Le père de l'enfant rétorque : « Je crois, Seigneur ! Mais viens au secours de mon incrédulité. » En note, Osty écrit : « Un des plus beaux versets du récit et de tout l'Évangile de Marc. »

Lors de mon séjour à Jérusalem, je le répétais sans cesse. À la fin du passage en question, Marc précise : « Et quand il fut entré chez lui (Jésus avait donc une maison dans les parages), ses disciples l'interrogeaient à l'écart : « Pourquoi nous autres, n'avons-nous pas pu le chasser ? » Et il leur dit : « Cette espèce-là ne peut sortir que par la prière. » La boucle est surprenante : pour prier, il faut avoir la foi. Et pour avoir la foi, il faut prier.

Après chaque messe, ou presque, j'aimerais pouvoir parler avec quelqu'un des brefs passages que l'on vient de lire. Nous sommes tous trop pressés. En fin de compte, il faut user, raboter, polir sa condition d'homme. Même au risque de perdre pied. Il ne faut pas rester interdit, interloqué, figé au pied du doute ; il faut traverser le doute. Mais le doute ne se traverse que dans l'angoisse.

Jacques vient tout juste de me rappeler le *Dies iræ, dies illa* : jour de colère que ce jour-là. Il ajoutait justement que Laura et lui sont passés de la colère (de la révolte) à l'action de grâce. Il me demande aussi où l'on trouve l'invocation : « D'une mort subite et imprévue, délivre-nous, Seigneur, » Je lui réponds que c'est dans les litanies des saints, que nous récitons naguère le Samedi saint.

La vieille Mère-Église a toujours su comment endormir ses enfants, avant de les déposer « dans le berceau définitif que le Verbe de Dieu balance avec tendresse parmi les constellations. » (Bloy) Je sais très bien que endormir peut s'entendre de façon ironique, sarcastique, hautaine, stoïcienne, comme vous voudrez. La religion, c'est l'opium du peuple, on sait ça. Mais la science, le progrès, la démocratie, la psychanalyse, l'écologie, l'hygiène ne sont aucunement des opiums. On sait ça aussi. Il suffit bien d'écouter un combat de coqs, comme j'ai fait hier soir. Et en reprise, en plus ! Claire Lamarche ayant défailli, l'autre soir. Faut aimer le mensonge ! Et faut-il que ces hommes et ces femmes nous aiment, pour accepter de se prêter à ces bouffonneries minutées. Au minimum, « Laissez-moi donc juger de ce qui m'aide à vivre », comme dit Fourastié en conclusion de ses *Essais de morale prospective* (Éditions Gonthier, 1967).

Jacques me disait tout à l'heure qu'il connaît pas mal de monde qui souhaitent mourir soudainement, foudroyés. Jacques est heureux que tel ne soit pas le cas de Laura. Et Laura aussi en est heureuse. J'ai souvent entendu, moi aussi, des gens me dire qu'ils souhaitaient mourir de façon soudaine. Je ne le souhaite pas pour moi-même. De toute façon, on meurt comme on peut. Et même ceux qui meurent soudainement, qui nous dit comment ils auront traversé leurs dernières secondes ou leurs dernières minutes ? À ce moment-là, si le mot moment veut dire quoi que ce soit, on est en dehors du temps. Seuls ceux qui attendent leur exécution légale ou illégale savent qu'ils en sont à griller leur dernière cigarette. Le moment où, en France en tout cas, un barbier fait la coupe de cheveux du condamné afin de bien cibler le couteau, ajusté à 45°, de la machine inventée par le docteur Guillotin. Définition du *Petit Larousse* : « (Joseph-Ignace), médecin français (Saintes 1738-Paris 1814). Député, il fit adopter par l'Assemblée nationale (1789) l'instrument appelé, de son nom, *guillotine*. » Ben ! On laisse son nom à un bout de rue, une école ou nulle part. La seule chose qui importe, c'est de se réveiller sur l'épaule de Jésus.

Cette petite réflexion me suffirait pour être contre la peine de mort légale. Pour ce que veut dire le mot légal. Je pense souvent à la façon dont le maréchal Pétain vint à bout des mutineries des soldats français, en 1917. On faisait aligner une compagnie, un régiment, un bout de tranchée, et on les décimait froidement : un soldat sur 10 était choisi et exécuté séance tenante. Et il se trouvait des soldats français, des compagnons de tranchées, pour tirer. S'ils avaient refusé, ils auraient été exécutés eux-mêmes.

21. Les éditions Arléa (1996) viennent de publier *Pensées paresseuses d'un paresseux*, de Jerome K. Jerome. Il s'agit d'une des premières œuvres de cet humoriste britannique. L'ouvrage est composé de brefs chapitres sur divers sujets, sans lien entre eux : la mouise, le cafard, la vraie paresse, être amoureux, le temps qu'il fait, la timidité, etc. C'est tout plein de réflexions dénuées de sérieux, mais non pas de sagesse. Je connais cet auteur depuis fort longtemps. Je le relis périodiquement, surtout *Trois hommes dans un bateau* et *Mes enfants et moi*.

Messe du jour : « La Sagesse, au début, marche avec lui par des chemins tortueux, elle le frappe de crainte et d'effroi et elle le tourmente par sa discipline, jusqu'à ce qu'il ait confiance en son âme et qu'elle l'ait éprouvé par ses préceptes, puis elle revient droit vers lui et le réjouit, et elle lui révèle ses secrets. S'il s'égare, elle l'abandonne et le livre à sa chute. »

24. Hier, voyage Québec-Roberval-Chicoutimi, avec Rachel et Alain Bouchard. Départ à 7h 15. Alain a des rencontres professionnelles à Roberval et à Chicoutimi ; Rachel en profite pour aller visiter des membres de sa parenté, qui est toute proche, car elle est Montagnaise. Durant le trajet, Rachel sort un missel qui lui a été offert le jour de sa Confirmation. Elle me demande de lui trouver le passage où il est dit : « ... *Rachel plorans filios suos et noluit consolari quia non sunt.* » Il y a trois ou quatre ans, je l'avais taquinée avec cette citation. Je la lui trouve aisément.

Le ciel est couvert. Nous faisons un bref arrêt à l'Étape. On gèle tout rond. Le lac Jacques-Cartier est encore complètement gelé. En descendant vers Hébertville, on aperçoit brièvement le lac Saint-Jean, mais c'est seulement à l'entrée de Métabetchouan qu'il nous saute au visage. Le ciel est dégagé et le lac est d'un bleu pro-

fond. Je dîne avec mes sœurs à Roberval. À 15h, nous reprenons la route en direction de Chicoutimi. Nous passons par le rang Trompe-Souris, le Rang Trois, le Lac-à-la-Croix. Je soupe au restaurant avec Mozart. A 22 h, tel que prévu, je suis de retour dans mes quartiers.

L'organisation humanitaire *Médecins sans frontières* estime à 190 000 le nombre de réfugiés Hutus exterminés par l'Alliance (le mouvement dirigé par Kabila). Ces horreurs ne nous émeuvent plus. Nous en sommes informés entre deux réclames commerciales, deux déclarations insignifiantes des chefs politiques, deux faits divers. La mort noire et lointaine ne nous touche pas. L'Afrique au complet est en train de se reconstituer au travers de tueries innombrables.

Entre-temps et, au fond, la chose est normale, je suis bien davantage habité par la pensée des longues agonies de trois ou quatre personnes que je connais. Ce fut la maladie et la mort de la mère de Thérèse, celle de Fernand Dumont et, ces jours-ci, le combat final de Laura. Tous les jours, et plusieurs fois par jour, j'ai pensé à ces êtres et j'ai prié pour eux.

Claire Lamarche dénonce vertement la couverture médiatique de sa défaillance, lors du débat des chefs. Or, il arrive que cette animatrice a bâti sa carrière sur les confessions publiques de ses invités.

Dans *La Presse* d'aujourd'hui, Claude Masson justifie la décision de son journal d'avoir publié des photos du suicide récent d'un homme qui s'est jeté en bas du pont Jacques-Cartier. Une bonne centaine de lecteurs ont protesté auprès du journal. Masson réplique qu'il s'agissait d'un geste public et que son journal avait le droit de le traiter comme tel. Je n'en disconviens pas. Il en était déjà ainsi du temps de Néron. On publiait alors les *diurni* (journal, publication quotidienne de nouvelles), où l'on rapportait les exploits des gladiateurs, les ragots, les largesses des empereurs, etc.

25. Hier, après un échange un peu vif avec Thérèse, je lui dis : « Nous nous chicanons parce que nous sommes trop semblables, vous et moi. » Elle rétorque : « Je ne savais pas que j'étais aussi mal prise ! »

Dimanche de la Trinité. « C'est donc l'Esprit-Saint lui-même qui affirme à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu. Puisque nous sommes ses enfants,

nous sommes aussi ses héritiers ; héritiers de Dieu, héritiers avec le Christ, à condition de souffrir avec lui pour être avec lui dans la gloire. » (Rm 8,16-17)

Si j'apprenais tout à coup que je viens d'hériter d'une forte somme, j'éprouverais sans doute de la joie. Or, la foi m'assure que je suis héritier de Dieu, et je n'en éprouve aucune joie sensible.

Le temps est bas et il pleut. Quoi faire d'autre que de lire ? Je lis une bonne partie de la journée la dernière tranche du journal de Julien Green : *Pourquoi suis-je moi ? 1993-1996* (Fayard, 1996) Quelques notes de lecture :

« La locution "Je m'ennuie" est l'une des plus terribles qui soient, car que veut-elle dire si ce n'est que Moi ennue Je. » On pourrait faire une remarque analogue à propos de plusieurs verbes pronominaux : se tromper, se taire, se distraire, etc.

« L'homme sur terre peut se comparer au brouillon d'une œuvre qui ne se manifestera dans toute sa beauté et sa perfection qu'en Dieu, au Paradis. »

Au cours d'un repas que Green prenait avec un Dominicain, grand amateur de sucreries, ce dernier lui dit : « Je suis un père du dessert. »

Parlant d'un groupe de religieuses qu'il avait rencontrées, il note : « Je me sens bien avec ces femmes qui ne gesticulent pas, qui parlent bien et gaiement avec un usage soigneux des mots. Ces femmes croient, c'est-à-dire qu'elles sont sûres. Aucune distinction entre croire et être sûr. »

Rapportant une vieille conversation qu'il avait eue avec sa soeur plus jeune que lui, il écrit : « Sa douleur en faisait mon aînée. »

Sur le latin : de passage en Norvège, Green assiste à une messe en latin. « La beauté du texte dans cette langue m'a ravi. D'un coup, j'ai pu mesurer les richesses que nous avons perdues dans les années soixante-dix. Un public illettré recevait malgré lui quelque chose d'inappréciable : un certain sens du mystère. À présent, il comprend, mais quoi ? » J'ajoute : on ne comprend rien parce que, la plupart du temps, les lecteurs (trices) ne savent pas lire. Et pourtant, les microphones et les haut-parleurs n'ont jamais été aussi sensibles.

Sainte Gertrude, rapportant une vision, fait dire à Jésus : « De Salomon ni de Judas je ne dirai pas ce que j'ai fait, pour qu'on n'abuse pas de ma miséricorde. » Il y a là quelque naïveté, car enfin, tout est dit dans ce non-dit !

La mère de Green était protestante et elle est morte protestante. Après la mort de sa mère, Green s'était converti au catholicisme. Son père aussi, mais il avait tenu sa conversion secrète. Green raconte simplement : « Le 15 août 1915, il abjura. » Ce mot est très dur. On peut abjurer le catholicisme aussi.

Green, sur la ponctualité : « Les dîners mondains. On boit toujours en attendant les invités en retard et l'habitude est vite prise. Plus les gens ne sont pas importants, plus ils se font attendre, et les maîtresses de maison trouvent ça naturel. [...] Ce monsieur qui, au moment de passer à table, après avoir attendu deux heures, se lève brusquement et dit : "Eh bien, maintenant que vos invités sont là, je peux partir." Or, c'était pour lui qu'on donnait le dîner. On raconte aussi que Disraeli, retrouvant dans une soirée, un raseur qu'il a totalement oublié et qui s'empresse auprès de lui, lui demande à tout hasard : "Comment va cette vieille douleur ?" Réponse : "Oh ! My Lord, vous vous souvenez, quelle gentillesse !" »

« Notre siècle est celui de la honte. »

« La mort est le grand adversaire de toutes les religions, principalement du christianisme. »

« Au loin, les montagnes irradiaient leur silence. »

Dans un restaurant, un serveur italien dit à Green : « Les fantômes, j'y crois. J'en vois un tous les matins : ma femme. »

Géographie de la foi : la lecture de la Bible que font les Russes, les Nordiques, les Méditerranéens n'est pas la même. Les différentes sensibilités, les différentes cultures se retrouvent dans les différentes traductions dont disposent les fidèles. Par ici, en tout cas, on a du français aplati.

« Je vois la mort comme un grand rassemblement. » Déjà que les funérailles sont souvent le dernier don d'un mort : celui de réunir des êtres qui ne s'étaient pas vus depuis longtemps, parfois.

Sur Hugo : « Pendant le siège de Paris, en 1871, le poète va trouver le gouverneur de la capitale assiégée, le général Trochu, et lui dit : "Si j'allais me montrer debout entre les deux armées ennemies, je ferais cesser la guerre." Réponse du général Trochu : "Elle cesserait immédiatement pour vous, Monsieur Hugo." Plus tard, vengeance de Hugo, qui ne comprenait pas l'ironie : "Trochu, participe passé du verbe trop choir." »

À tout moment, pendant que je lis, je pense à Laura. Je n'ose pas téléphoner à Jacques. Il a autre chose à faire et à subir que de soulager ma curiosité. Non pas ma curiosité. Disons plutôt mon malaise. Le malaise de ne pas savoir si, pensant à Laura, je pense à quelqu'un qui vit encore ou à quelqu'un qui est ailleurs.

En date du 22 juin 1995, Green note : « Une mosquée à Rome ! Le rêve plus ou moins avoué de l'Islam, voilà qui est fait. Signe des temps »

« Le mensonge est une défense d'esclave. » À rapprocher de la réflexion de Marcel Conche, aussi à propos des esclaves : « Subir ou comploter. »

26. J'apprends ce matin que Laura est morte hier vers 4h.

Green est un homme comblé. Comblé d'ans (il est né le 6 septembre 1900), comblé d'honneurs, académicien, citoyen d'honneur de Milan et quoi encore. Comblé de santé aussi : pour les trois années que couvre la tranche que je lis, je ne compte plus ses voyages en Italie, en Angleterre, en Allemagne, en Autriche, en Norvège. Je ne compte pas non plus les dîners qu'il prend avec du gros monde, ni les séjours de vacances que lui offrent ses puissants amis. Cela déjà suppose une bonne santé (je parle des dîners) et de bonnes relations. Un peu d'argent, aussi, quand même, ce qui ne l'empêche pas de se plaindre du poids de la fiscalité française. De plus, son oeuvre, ou une partie de son oeuvre, est traduit en 29 langues. Certes, il a beaucoup travaillé et il travaille encore. Sans doute a-t-il longtemps été tourmenté par son orientation sexuelle, mais enfin, qui n'est pas tourmenté par sa condition sexuée, qu'importe l'orientation. Son journal sonne vrai, mais le monsieur ne manque pas d'habileté, et c'est bien la moindre des choses. Il sait comment dire la vérité ou, en tout cas, nous présenter sa soeur, qui lui ressemble de la bouche et du coeur, comme dit une merveilleuse chanson de Raoul Roy, mort d'un cancer à 43 ans.

Il faut savoir lire entre les lignes pour comprendre une remarque que Mauriac fit à Green à propos de sa propre orientation sexuelle à lui, Mauriac. Green ajoute, mine de rien : « Mauriac avait une famille. » De toute façon, être gai, aujourd'hui, n'est plus une disgrâce, du moins dans le monde des « arts zé lettres ». C'est une recommandation. Au demeurant, Green aura été un grand témoin de Jésus dans la littérature du XXe siècle. Et Jésus n'attachait pas grande importance aux orientations ou aux comportements sexuels.

En soirée, rencontre avec une douzaine de collègues et d'anciens collègues de Manuel Louro, qui vient de prendre sa retraite. Portugais de naissance, il enseignait la philosophie depuis plus de 20 ans au Campus Notre-Dame-de-Foy. La soirée a de la classe. Le frère Rosaire Bergeron lui a, pour ainsi dire, donné le ton grâce à l'hommage au jubilaire dont il a fait lecture au début de la rencontre : une méditation sur le métier d'éducateur, pleine d'élévation et d'inspiration spirituelle.

29. Hier, funérailles de Laura à Mont-Saint-Hilaire. Je m'y rends avec Claudette. Départ à 7 h 30-, retour vers 16 h. Température splendide. Pendant que je fais un roupillon, Claudette compte les camions-remorques qui se dirigent vers l'Est. En moins d'une demi-heure, elle en compte 138. C'est donc des milliers de camions qui roulent chaque jour sur cette autoroute.

Tout le long de l'autoroute, des affiches des candidats. Et il en est ainsi sur l'ensemble du territoire. Cet affichage à lui seul coûte des millions de dollars. A quoi il faut ajouter les frais de recensement, les voyages des candidats, la publicité dans les médias, la surveillance des bureaux de vote.

Jacques prononce l'homélie. Le témoignage est d'une grande vérité et d'une grande élévation. Jacques accroche son témoignage aux premiers mots du *Dies iræ* : Jour de colère que ce jour-là ! Il raconte le cheminement de Laura et de lui-même, de la colère et de la révolte initiales, à l'action de grâce des dernières semaines, au constat de l'accomplissement qu'auront été leurs 40 ans de vie conjugale, la carrière professionnelle de Laura auprès des enfants handicapés, la richesse de leurs amitiés, leur foi commune et inaltérée. Il déclare que Laura et lui-même avaient déjà fait leur deuil ensemble avant aujourd'hui.

Le cas est rare, et c'est peut-être même une première, qu'un époux possède la force intellectuelle et la résistance nerveuse de prononcer, d'une voix ferme (je ne dis pas sans émotion), une homélie aux funérailles de sa femme.

Je note que, de toute façon, les deuils interminables sont peut-être le signe que les survivants n'en finissent plus de se reprocher leurs fautes vis-à-vis du disparu. Ils se regrettent. Je veux dire : ils regrettent leur manque d'amour envers le disparu. Je note encore que durant les trois ans de la maladie de Laura, avec ses chutes et ses rémissions, Jacques aura démontré la force de son amour pour sa femme en dépit du fait que, tout ce temps, il devait bien continuer à gagner sa vie.

Il est bien évident que dans une communauté, et dans une communauté vieillissante, chaque membre connaît beaucoup plus de décès que n'en peuvent connaître les membres d'une famille, même d'une famille nombreuse. Mais dans une communauté, rares, très rares, sont les décès qui sont des arrachements. Dès le juvénat, on nous citait (et je me demande bien pourquoi) la remarque de Voltaire : « Les religieux sont des hommes qui se rassemblent sans se connaître ; vivent ensemble sans s'aimer ; se quittent sans regret. » Nonobstant la surabondante littérature pieuse à ce sujet, la remarque de Voltaire est assez bien vue.

En fin d'après-midi, signature de mon testament en présence du Provincial et d'une jeune notaire. François, qui se trouvait chez moi, signe comme témoin. La loi exige, en effet, que le testament soit contresigné par un témoin, lequel doit être une personne majeure, saine d'esprit et extérieure à la communauté.

François et moi, nous parlons ensuite longuement de la campagne électorale. Nos opinions sont tout à fait convergentes et notamment en ceci que nous ne voyons pas le jour où une campagne, purifiée d'esprit électoral, provincial ou fédéral, portera sur autre chose que la « question du Québec ». Seul un accident politique interne ou un grand malheur externe nous purgera de cette question. Cette question qui n'est jamais posée en termes clairs.

À la fin du siècle dernier, le Québec a connu l'exode des bras. Présentement, nous connaissons de plus en plus l'exode des cerveaux. Les deux jeunes fils de François sont tout prêts à aller travailler ailleurs, dès qu'ils auront terminé leurs études.

Première visite des colibris à la mangeoire suspendue devant la fenêtre de mon bureau.

À l'heure qu'il est.
Journal 1996-1997 (1998)

1997

JUIN

[Retour à la table des matières](#)

3 juin 1997. Élections fédérales, hier. Seulement 67% des électeurs ont exercé leur droit. Le Parti libéral conserve le pouvoir, mais il est gravement affaibli. Il recueille 154 députés (sur 301) et seulement 38 % des voix exprimées. De plus, les résultats du vote démontrent que le Canada se balkanise inexorablement : l'Ouest, d'une part ; l'Est, d'autre part. Entre les deux, l'Ontario, presque 100 % libérale, et le Québec, à 38% bloquiste. Lucien Bouchard déclare que c'est la dernière élection fédérale pour le Québec. Déclaration fort légère, à la Lucien Bouchard. Parizeau est rentré de Provence pour lancer son livre et prononcer quelques discours. Il n'a même pas attendu les résultats du vote pour retourner en Provence. Papineau s'était poussé au Sud après la Rébellion de 1837-1838. René Lévesque prenait ses vacances au Sud, comme les chauffeurs de taxi. Mais tout ce beau monde nous demande de nous « sécessionner ». Personnellement, je m'en fous totalement. Je ne suis jamais allé au Sud.

Quoi qu'en dise Lucien Bouchard, les prochaines élections, aussi bien fédérales que provinciales, seront des élections braquées sur la question du Québec. Sauf la réalisation de l'un ou l'autre des trois scénarios suivants :

- Le ROC fout le Québec dehors, à *ses conditions* à lui, au ROC.
- Le Québec fait sécession.
- Le gouvernement fédéral propose une transformation radicale de la Confédération.

Pour l'heure, c'est le troisième scénario que je préfère. En très bref, on y trouverait ceci : les provinces, ou des regroupements régionaux des provinces, s'entendent pour recréer un gouvernement central et redéfinir ses pouvoirs. Autrement dit, repartir de la situation qui prévalait avant 1867, mais sous l'éclairage de l'expérience vécue, et compte tenu de l'état actuel des choses. Par « état actuel des choses », j'entends la réalité et les contraintes du monde à l'aube du troisième millénaire.

On rapporte que sur son lit de mort, Gertrude Stein se demandait : « Quelle est la réponse ? » Et puis, après un long silence : « Quelle est la question ? » Il faut lire l'Évangile d'abord et avant tout pour y entendre les questions qui nous sont posées : Qu'est-ce que la vérité ? Qui est mon prochain ? Quel est le premier commandement ? À qui irions-nous, Seigneur ? Et Jésus lui-même : Qui suis-je pour vous ? Pierre, m'aimes-tu ? Marthe, crois-tu cela ?

6 juin 1997. En lisant le manuscrit de *La Bible prise au berceau* (David Bensoussan), je tombe sur ceci : « Dans le cadre d'une coalition anti-assyrienne en 853 avant l'ère courante, le roi Achab a participé à l'une des plus grandes batailles de chariots jamais vues auparavant dans l'Antiquité. En effet, le roi d'Assyrie opposa 2 002 chariots et 5 542 cavaliers à la coalition dirigée par Aram et Israël qui rassemblèrent 3 900 chariots, 1 900 cavaliers et 1 000 chameliers. C'est à peine si le nom de cette bataille figure dans le récit biblique. Par contre, le fait que ce même roi ait voulu déposséder Naboth de sa vigne fait l'objet d'un long chapitre. » Lisant cela, je pense à la bataille d'El Alamein, en 1942, dans le désert de Libye, où s'opposèrent plus de 300 000 hommes et des milliers de chars et d'avions.

Plus loin dans le manuscrit, détails sur la cruauté envers les ennemis. Ainsi, Shalmanassar 1er (1274-1245) s'enorgueillit d'avoir fait crever un oeil à 14 400

prisonniers de guerre. On a vu pire tout au long du XXe siècle et au sujet de millions de prisonniers.

Plus près dans le temps et l'espace, Julien Green rapporte que la ville de Nag's Head, en Caroline du Nord, tient son nom du fait que les naufrageurs du pays attachaient une cloche au cou d'une vieille jument et l'envoyaient sur la plage à la nuit tombée ; elle errait çà et là, et les bateaux qui passaient au large, trompés par ce bruit de cloche qu'ils pouvaient prendre pour la cloche d'une bouée, venaient s'échouer sur les sables. (*Journal*, entrée du 8 juin 1937)

Pour changer de ton. Ce matin, je prépare la chapelle pour une messe qui doit y avoir lieu à la demande d'un groupe de tertiaires franciscains. Vu que nous n'avons plus de prêtre résident, il n'y a plus ni messe ni Présence réelle à la chapelle. Elle est utilisée comme salle de chant et de musique. Or, sur l'ambon, je trouve trois feuilles. Sur l'une, je lis ceci : « Ô toi, Sainte Mère, aide-moi. Aide-moi à devenir plus forte et ainsi poursuivre mes études. Depuis quelque temps, je ne sais plus quoi faire. Je n'ai qu'une envie : m'en aller. J'aimerais voyager pendant un an, ou bien travailler. Surtout, perfectionner mon anglais pour revenir au cégep avec une nouvelle force. Écoute cette prière, ô Vierge Marie. Répands ta lumière en moi. Je t'en remercie. »

Sur une autre feuille, je lis : « Là, chu tannée. Aide-moi à tenir le coup, surtout demain, pour l'allemand pis le chant. J'ai pu l'goût d'étudier. J'aurais le goût de tout sacrer là, pis m'coucher, ou ben me reposer ou ben rien faire pantoutte. J'ai pu l'goût d'avoir la grippe. Je veux être capable de chanter comme du monde. J'veux faire de mon mieux demain, mais j'me sens pas prête. J'ai l'impression de botcher tout c'que j'fais. Pis c'est pas moi, ça. Aussi perfectionniste (trop) que je le suis. J'haïs botcher. Aide-moi à triper comme avant, à avoir une bonne mémoire. Une mémoire claire, des idées claires. Et une voix super cool qui pousse pas, qui a l'appuie et les voyelles et les consonnes et tout ce qu'on m'a enseigné. J'veux triper. C'est ça que j'veux. J'me souhaite bonne chance et je sais que tu seras avec moi pour le reste des examens, surtout demain et pour la vie. Merci. »

Sur la troisième feuille : « Je m'adresse à Toi, Vierge Marie. Aide-moi à surmonter ma peur, aide-moi à avoir confiance en moi, surtout demain, pour l'audition. Prends-moi par la main et guide-moi tout au long de mon chemin. Aide-moi à être forte, aide ma voix à monter très haut aussi haut, si haut qu'elle pourrait

toucher le ciel et venir à tes oreilles comme une douce mélodie. Je m'en remets à Toi, Maman du ciel. Merci. »

Ces naïves prières ont dû être déposées sur l'ambon il y a deux ou trois semaines. Les jeunes signataires ignoraient peut-être que la chapelle, comme je disais plus haut, est pour ainsi dire désaffectée. N'importe ! Non seulement ont-elles été écrites, mais les jeunes filles ont tenu à les déposer là.

8. La loi 101 à Moscou. Soucieux de préserver le patrimoine linguistique national, le président russe Boris Eltsine a préconisé hier de contraindre les autorités municipales à n'autoriser que les seules affiches publicitaires rédigées en langue russe. Il est à deux doigts d'interdire les publicités en langues étrangères. (Agence Reuter)

Deus absconditus : vraiment, tu es un Dieu qui se cache (Is 45, 15). Je relis ces jours-ci le journal de Julien Green. En date du 19 novembre 1938, je trouve ceci : « Le petit-fils du rabbin Baruch joue à cache-cache avec un camarade. Ayant découvert une bonne cachette, il s'y poste et attend qu'on le trouve ; il attend si longtemps qu'à la fin il sort de sa cachette et se met à la recherche de son camarade, mais celui-ci a disparu. Alors l'enfant tout en pleurs rentre chez lui et va se plaindre à son grand-père : "Je me cache, dit-il, et on ne veut pas me trouver !" À ces mots, les larmes jaillissent des yeux du rabbin, qui s'écria : "Dieu ne parle pas autrement : je me cache et personne ne veut me trouver !" »

Dans *Jérusalem, terra dolorosa*, en date du 30 novembre 1990, j'ai rapporté la même histoire, ayant complètement oublié l'avoir déjà lue chez Green.

Commentaire de Pascal : « S'il n'y avait point d'obscurité, l'homme ne sentirait pas sa corruption ; s'il n'y avait point de lumière, l'homme n'espérerait point de remède. Ainsi, il est non seulement juste, mais utile pour nous, que Dieu soit caché en partie, et découvert en partie, puisqu'il est également dangereux à l'homme de connaître Dieu sans connaître sa misère, et de connaître sa misère sans connaître Dieu. »

Titre du *Soleil* : *La police parée au pire*. L'an dernier, vers le même moment, on faisait la promotion d'un tout nouveau canon à eau. En fait, il s'agissait d'un camion de pompiers reconditionné. Lors de l'émeute du 24 juin, il s'est avéré que

le canon était prostatique : il ne pissait ni loin ni fort, au grand amusement des émeutiers. Cette année, on annonce que la police est parée au pire. Bêtise ou provocation ? Les deux : bêtise de faire rouler ses muscles avant la bagarre ; provocation subliminale : *Essayez-vous, les flots !*

Dans l'épisode de Joseph vendu par ses frères, ceux-ci, l'apercevant de loin, se dirent entre eux : « Ecce venit somniator : voilà l'homme aux songes qui arrive ! » (Gen 37,19) Or, l'on sait que Joseph est une des grandes figures du Messie. Dans l'Évangile du jour, Marc raconte que la mère et les frères de Jésus voulurent se saisir de lui, car, disaient-ils, il est hors de lui. Retirons-le de la circulation avant qu'il ne se fasse faire mal !

Green : « Le Moyen Âge était un immense édifice dont les assises étaient le Pater, l'Ave, le Credo et le Confiteor. Tout ce qui est édifié sur autre chose ne peut que s'effondrer tôt ou tard dans la boue sanglante. » (Journal, entrée du 30 juillet 1940)

J'écris à Gérard Blais :

Le « Programme d'aide à l'édition savante de la Fédération canadienne des sciences humaines et sociales » m'a demandé de lire le manuscrit ci-joint et d'exprimer mon opinion quant à la possibilité d'une subvention à l'éditeur.

Je sais très bien que tu n'as pas le temps de parcourir ledit manuscrit. J'ai pensé, cependant, que tu pourrais être intéressé à le feuilleter. Les huit pages de l'avant-propos indiquent l'objectif de l'auteur et les limites qu'il s'est fixées.

Vu que je dois remettre mon rapport à la fin juillet, j'apprécierais que tu me rendes le manuscrit dans le courant de la semaine. Je répète que je ne te demande rien. Je veux seulement exciter ta curiosité.

Bonne réflexion, samedi, sur le coeur de Jésus présentant des traits du coeur de sa mère. Il en va naturellement ainsi de parents à enfants. Or Jésus était pleinement homme. Tu as donné deux ou trois exemples de la sensibilité de Jésus qu'il pouvait tenir de sa mère : *Considerate lilia agri*, le sens de l'accueil, etc.

De Joseph, quels traits tenait-il ? La patience ? L'expérience de la résistance aux choses ? La saveur du pain rudement gagné ? La virile discrétion ? Et puis, la rupture de l'Évangile du même jour : la fugue de Jésus.

« Ton père et moi, nous te cherchions, tout affligés : *dolentes qaerebornus te.* » Marie et Joseph ne comprenaient pas. Et dans l'Évangile d'aujourd'hui, il est bien dit que la mère et les frères de Jésus voulaient se saisir de lui, car ils affirmaient : « Il a perdu la tête : *in furorern versus est.* »

À midi, promenade d'une heure d'un bon pas et en plein soleil. Je rentre en nage.

Note postérieure :

Trois jours plus tard, Gérard m'apprend qu'il a d'abord été sollicité, mais qu'il a dû refuser, faute de temps. Mais il a donné mon nom comme substitut ! Transfert d'incompétence !

9. Visite d'un professeur, Portugais de naissance, établi au Québec depuis plus de 30 ans. Il vient de prendre sa retraite. Il était professeur de philosophie au Campus depuis 20 ans. Il aimait son métier d'éducateur ; il aimait les jeunes et les jeunes le lui rendaient bien. Il a enseigné à plus de 10 000 élèves. À son départ, il a reçu plus d'une centaine de lettres ou de mots d'appréciation, tout à fait gratuits et spontanés. D'aucuns, fort émouvants, comme celui-ci d'une jeune fille qui lui écrit : « J'aurais bien voulu que votre dernier cours fût mon premier. » Ces années-ci, un bon professeur reçoit plus de confidences que bien des parents.

Aussi bien, le professeur en question trouve très dur ce qu'il appelle sa rupture. À quoi je lui réponds que dans le mot « rupture », il y a le mot « route ».

En arrivant, cet après-midi, à peine assis, il me demande : « Qui est Dieu pour vous ? Comment priez-vous ? Il s'était annoncé en fin de matinée, mais j'ignorais totalement l'objet de sa visite. De fil en aiguille, et de façon assez sautillante, il me fait part de ses difficultés avec la liturgie contemporaine, le vide de la plupart des homélies, etc. Je connais assez bien cette situation. Il a aussi des problèmes avec la pluralité des mondes, la nature de la foi, l'après-mort, que sais-je ?

On ne peut pas répondre de but en blanc à toutes ces questions. Je lui dis, comme je peux, que mon accès à Dieu, c'est Jésus ; que mes prières sont pas mal toujours les mêmes : les vieilles prières de l'Église qui ont traversé les siècles et

qui bercent l'espoir et la misère de l'homme depuis toujours, et avant même la venue de Jésus. Que les mots de ces prières, y compris le chapelet, résistent à l'analyse et mangent avant de déjeuner les petites élévations, les « balounes » sentimentales et creuses dont on nous rebat les oreilles. Il n'est pas facile d'accoter le *Veni, Creator. Ou* le très humble *Ave*. Je lui dis que la foi (je parle tout de même à un professeur de philosophie) n'est ni un sentiment, ni une évidence, ni un savoir, mais une certitude. Quelle certitude ? La certitude que Dieu est et qu'Il est amour. En partant, il me dit : « Que Dieu vous paie ! » Il s'agit peut-être d'une expression populaire portugaise. Quoi qu'il en soit, si Dieu me paie, je ne ferai pas de réclamation à la cour des petites créances !

Quant à la pluralité des mondes, c'est le dernier de mes soucis. S'il existe des êtres vivants au fond des galaxies, tant mieux. Dieu est le créateur des choses visibles et invisibles, et celles-ci dépassent infiniment le nombre de créatures visibles. Jusque-là, pas de problème. Cependant, s'il y a des êtres intelligents quelque part en haut, en bas, à gauche ou à droite, ils sont, ou bien plus intelligents que nous, et alors, ils nous attendent, s'ils sont bienveillants, ou bien ils nous menacent.

Il est tout à fait possible qu'ils soient plus forts, plus informés que nous, à la façon dont la gouvernante du dauphin est plus forte, plus informée que le dauphin. Mais le dauphin, l'héritier, c'est moi, c'est l'humanité. La reine des anges, c'est une femme de ma race.

Si les êtres en question sont malveillants, ils sont déjà vaincus. C'est pour ça qu'ils se débattent tant et qu'ils paraissent dominer l'histoire. Voyez l'Afrique, le « trou noir », comme disent maintenant les médias. Dans la Bible, l'Afrique, c'est le pays de Cham, l'un des trois fils de Noé qui avait ri de sa nudité, un jour que ce pauvre Noé était ivre. Ça se comprend, il sortait du Déluge !

L'Afrique donc. Elle n'a encore rien dit. On peut se scandaliser de l'incapacité des Noirs de se gouverner comme du monde. Faudrait examiner comment les Blancs se sont conduits tout au long du XXe siècle. Deux guerres mondiales, l'Holocauste, et 30 millions de morts depuis 1945 dans des petites guerres de rien du tout.

Lu dans Green : « La sagesse, il faut l'acheter soi-même, et à ses frais. » De sorte que, au bout du compte, le prix de la sagesse, c'est la solitude et la pauvreté. Dans un psaume, Dieu dit : « *Ego sum pauper et unicus* : je suis pauvre et seul. »

Dans les litanies, quand on s'adresse à Jésus, on dit : « Prends pitié de nous. » Quand on s'adresse à Marie ou aux saints, on dit : « Priez pour nous. » Le matin, si je vois le soleil, je dis : « *Sol justitiæ, miserere nobis* : soleil de justice, prends pitié de nous. » Et j'ajoute, m'adressant à Marie : « *Speculum justitiæ, ora pro nobis* : miroir de justice, priez pour nous. »

Il Funérailles du frère Paul-Henri Damien, décédé dimanche dernier, d'un cancer du foie. Il avait 74 ans et demi. Beaucoup de bla-bla glorifié. Avant la fermeture du cercueil, le provincial se croit obligé de faire une réflexion archi-convenue sur la mort. Après le début de la messe, le célébrant reprend, à toutes fins utiles, les mêmes réflexions. Il nous tient debout pendant exactement 16 minutes. C'est un confrère qui me fait la remarque après la cérémonie. Ensuite, c'est l'homélie proprement dite. Et au moment de déposer le cercueil dans la crypte, encore un peu de bla-bla.

La chorale est bien fournie, bien dirigée, mais les chants me sont presque tous inconnus. Tout dépend des goûts du directeur de la chorale. C'est ainsi que l'on reconstitue les diverses classes de service funéraire abolies par le dernier concile. Mon idée, c'est que l'on devrait s'en tenir à un déroulement uniforme pour tous les frères, chose qu'assuraient les textes et les chants grégoriens de naguère. Ma prétention d'organiser mes funérailles est sans doute illusoire. N'importe !

Je me sens de plus en plus coupé (je ne sais comment dire) de la sensibilité, de la culture religieuse de ceux qui m'entourent. Ce n'est pas possible comme tout le monde se croit obligé d'être « alléuiatique ». Jésus a pourtant dit : « Vous, vous pleurerez et le monde se réjouira. »

Je remarque la présence d'un bon nombre d'anciens frères. L'un d'eux vient me saluer brièvement. Il a été très malade, il y a cinq ou six ans. Je lui demande comment va sa santé. Il me répond : « Bial ». En clair : « bien », en regard de l'état où je me trouvais il y a cinq ou six ans ; « mal », par rapport à ce que je souhaiterais. J'aime cette réponse de Beauceron. À ma question : « Où demeures-tu ? », il répond : « Quand je suis sorti, en 1963, je me suis établi à X. » Je trouve étrange qu'il dise : « Quand je suis sorti. » Sorti de prison ou sorti de sa voie ? J'ai

très peu connu cet homme, mais ce que j'en retiens, c'est qu'il était généreux et vrai. Beaucoup de ceux qui ont quitté la communauté étaient parmi les meilleurs d'entre nous, à beaucoup d'égards.

Il est pratiquement impossible d'engager une conversation avec qui que ce soit. J'ai été chanceux de me trouver, à table, à côté d'un confrère qui revient du Cameroun. Il est vrai et il dit des choses vraies. Mais quelle pitié de voir tous ces vieux qui plastronnent. Lun d'eux, qui a 89 ans, est tout fier de ne point paraître les avoir. Et c'est un fait. Mais où est le mérite en cela ?

13. L'ère des seins à l'air. Depuis quelques semaines, on fait tout un boucan à propos d'un règlement municipal d'Ottawa ou de Toronto (le Québec finit toujours par s'aligner sur l'Ontario) à l'effet que les femmes pourraient désormais se promener les seins à l'air, en certains lieux, en tout cas. La belle affaire ! Il ne s'agit pas d'une libération, il s'agit d'une régression. Mon idée à ce sujet ne relève aucunement de la morale sexuelle. C'est une question de politesse et de justice. Politesse et justice en ceci que le vêtement est la maison mobile de l'homme. Or, une maison est faite pour protéger le corps et l'intimité. De même, le vêtement.

L'homme est un animal qui vieillit mal, surtout la femme. Passé le bref moment des seins coniques et bien suspendus, la plupart des femmes ont tout à gagner à s'habiller. César portait une couronne de lauriers pour masquer sa précoce calvitie. Et les femmes, avec des sacs d'avoine sur le poitrail, sont mieux servies avec des soutiens-gorge.

Si la mode des seins à l'air se répandait (ce dont je doute fort), la majorité des femmes seraient perdantes. La mode des perruques, sous Louis XIV et Louis XV notamment, visait précisément à annuler les outrages d'un blanchiment ou d'une calvitie précoces. Une forme d'égalité était ainsi établie. Alain : « L'âge voulait l'apparence de la jeunesse, et la jeunesse essaie de se faire vieille, et de gagner sur le temps » Notons que Voltaire lui-même portait la perruque.

Cela dit, je comprends très bien que les femmes (et beaucoup d'hommes, m'assure-t-on) se teignent les cheveux. C'est affaire de politesse et non pas d'hypocrisie. Les mêmes femmes ne se promèneraient pas les seins à l'air. Seuls les forts peuvent se promener tous fards éteints. Comme des patrouilleurs en auto banalisée.

De plus, le vêtement est un signe de soi à soi, et un signe pour les autres. Le soldat ou le policier en uniforme se fait signe à lui-même et il fait signe aux autres. Casqué, ceinturé et botté, tu as davantage confiance en toi et tu projettes l'image de l'autorité et de la force.

Les policiers de la SQ se laissent pousser la barbe et travaillent en jeans quand ils veulent faire pression sur le gouvernement, faute de pouvoir faire carrément la grève, car enfin, la police ne peut pas appeler la police ! Le débraillé signifie : je m'importe peu et vous m'importez encore moins. Mais il y a un monde entre le débraillé du sans-abri et le débraillé calculé et, parfois, fort coûteux, d'un grand nombre de jeunes. Les seins à l'air et le débraillé calculé, c'est tout un. C'est le message, encore informe, du vomissement devant le mensonge politique.

Durant la récente campagne électorale, on a pu remarquer que tous les chefs s'étaient décravatés, mais la chef du NPD n'avait pas les seins à l'air. On n'est pas rendu là. Mais pourquoi pas, à y bien penser ? J'ai répondu plus haut : elle n'avait pas les seins pour. Points, avec un S. Quoi qu'il en soit, le message est clair : « Nous sommes comme vous tous ; nous mendions vos votes. Nous verrons ce que nous en ferons après. Pour l'heure, notez que nous sommes tout à fait vos égaux et vos semblables. »

Mon Dieu ! que je ne le souhaite pas, mais enfin, je pense à la prophétie d'Ortega Y Gasset : « On entendra bientôt par toute la planète un immense cri, qui montera vers les étoiles comme le hurlement de chiens innombrables, demandant quelqu'un, quelque chose qui commande, qui impose une activité ou une obligation. » (1937, en traduction française) Cela s'appelait *La révolte des masses*. C'était en pleine montée du fascisme et du nazisme. Ça n'a rien empêché. Mais cela console de savoir que quelqu'un, quelque part, a vu. Cela console de quoi ? De rien. Mais qui a dit que l'intelligence console ? L'intelligence ne sert pas à consoler. Il y a des drogues pour ça. Mais alors, à quoi sert l'intelligence ? Réponse : à être homme.

Violent et bref orage, il y a une heure. Maintenant, le soleil perce et il est encore haut. Les oiseaux sont tout fous. Ils bénissent Dieu pendant que les moustiques les maudissent, pendant que nous maudissons les maringouins.

14. En relisant le *Journal* de Julien Green (années 1928-1966) : « Relu le "Sermon sur l'impénitence finale". Tout serait à copier, à apprendre. Noté la phrase qui en dit long sur la vie des courtisans à Versailles : "La longue habitude d'attendre contractée à la cour". À la fin, après une violente mise en accusation des riches qui tranchent la gorge aux pauvres en ne les secourant pas (on retrouve cela dans Amos), Bossuet ajoute ceci qui est terrible dans son genre : "C'est tout ce qu'un sujet peut dire à Votre Majesté." » (Entrée du 7 octobre 1941)

« Il n'y a que la Bible qui soit éternellement jeune, comme un torrent de montagne qui bondit depuis des milliers d'années. Non seulement elle est le plus jeune de tous les livres, mais elle est le plus récent, elle est en avance sur tout ce qu'on écrira jamais. L'homme qui écrira dans mille ans est déjà en retard sur elle. » (Entrée du 14 février 1941)

Dans les édifices publics, on voit des indications sur les « sorties de secours ». Green : « La sortie de secours est à l'intérieur de soi. »

« Lu dans un journal cette histoire qui donne bien le ton de notre époque. Un avion allemand s'abat en flammes sur la côte anglaise. Des soldats accourent. Ils trouvent, debout près de l'appareil qui achève de se consumer, un fermier en train de mâcher un brin d'herbe, appuyé sur sa fourche. On lui demande si les aviateurs ont réussi à se sauver. Réponse : "Il y en avait un qui a essayé de sortir du feu. Je l'y ai fait rentrer à coup de fourche (*I forked him back*)." » Toute l'horreur de l'Histoire est dans ce fait divers. (Entrée du 27 mars 1941)

« Appris que Bergson à qui les Allemands avaient offert de le nommer "Aryen honoraire", titre bouffon et sinistre inventé en Allemagne, qui malgré tout a besoin des Juifs, de certains Juifs. Bergson a refusé cet honneur suspect. Il était très malade. Il se lève, s'enveloppe dans une couverture, et se rend ainsi à la Préfecture où il se fait inscrire sur le registre comme Juif. C'est à la Bible qu'on songe en lisant de telles choses, au livre des Macchabées. » (Entrée du 19 avril 1941) Je crois avoir lu ailleurs que Bergson se serait fait baptiser dans la religion catholique, mais qu'il n'a pas voulu franchir ce pas, par solidarité avec les Juifs persécutés. Il est bien certain que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, ne s'est pas formalisé de cette formalité.

« Tous les morts sont nos aînés, parce qu'ils savent. »

« L'autre nuit, une jeune fille a été poignardée dans Central Park, peut-être par un fou. Elle avait sur elle le manuscrit d'un journal qu'elle tenait régulièrement. La dernière page de ce journal portait ces mots : "Il ne m'arrive jamais rien." » (Entrée du 5 janvier 1943)

Depuis trois jours, je suis seul. Pas un mot, sauf deux ou trois, de circonstance, que je m'arrache d'ailleurs avec effort. De quoi me plaindrais-je ? Certes, j'aurais bien des questions à poser à Green, mais je suis sans illusion. Serais-je en face de lui, qu'il arriverait ceci : soit je poserais des questions insignifiantes ; soit il serait lui-même insignifiant. Il note que cela lui est souvent arrivé, lors de visites qu'il faisait ou recevait. Il reste que je suis avec le meilleur de Green, le plus intériorisé, le plus attentif aux mots, le plus vrai, tout compte fait. Et il n'en est pas ainsi pour moi, en fonction de moi, de mes attentes. Telle est la grâce de l'écriture. Car enfin, en 1943 (en l'occurrence), Green n'écrivait pas pour moi.

Ce qui me surprend le plus dans cette relecture, c'est la description qu'il donne, non pas tant des menus incidents de sa vie à l'époque, que de son sentiment de vivre une « fin du monde ». Or, 50 ans plus tard, il vient de publier une autre tranche de son journal où il est forcément question des massacres récents. Entre son désespoir des années 1939-1945 et aujourd'hui, il écrit et publie encore son journal.

Justement, il écrit : « Je me demande quelquefois ce que pensera de ce journal mon lecteur de l'an 2000, si j'en avais un. C'est un peu plus pour lui que pour un lecteur plus proche de moi que j'écris. Je voudrais que ce lecteur encore lointain puisse se former une idée de ce qu'était un écrivain à notre époque. » (Entrée du 28 décembre 1944) Je suis ce lecteur. Sauf que je me fous pas mal d'être ou de n'être pas un écrivain. Les écrivains, c'est ceux qui bouchent les trous de leur vie, et qui ont le loisir de le faire.

Green mentionne des centaines d'auteurs qu'il a lus et relus : anglais, français, allemands, italiens. Il note des milliers de citations. Curieusement, il ne mentionne jamais plusieurs de ses grands contemporains : notamment, Thomas Mann, Saint-Exupéry, Guitton, dont il ne pouvait quand même pas ignorer l'existence et les œuvres. Gide a préfacé *Vol de nuit*. Certes, il parle souvent de Gide, Mauriac, Malraux, Maritain, mais il s'agit alors de rapporter des bribes de conversations qu'il avait avec ces derniers, Gide, surtout. Par ailleurs, il aime beaucoup Léon

Bloy. Je ne conclus rien de ces « royaumes qui se sont ignorés » mutuellement. Péguy et Bloy étaient des contemporains. Ce dernier a écrit une fois à Péguy, qui n'a pas répondu.

17. Téléphone d'André Pratte de *La Presse*. Il vient de prendre connaissance d'une thèse de doctorat sur la tuberculose, dont il me dit beaucoup de bien. Il veut écrire un papier sur le sujet. Il me demande ce qu'était la tuberculose, dans les années 40 ; quelle perception on en avait. Il me dit que l'auteur de la thèse cite mon cas. Je dis : honte et menace. Honte, parce que la tuberculose était associée à la pauvreté, au manque d'hygiène, à l'ignorance, ce qui est tout un. Menace, parce que l'on savait que c'était une maladie contagieuse. Parlant d'un tuberculeux, on disait qu'il était consomptif ou qu'il était mort de consommation. En clair : consume par la fièvre, qui est la défense de l'organisme. Pendant cinq ans, j'ai toujours maintenu 99°-100 °F. À chaque pesée hebdomadaire, je pesais un peu moins. On était pourtant fort bien nourris et immobilisés 23 heures par jour.

Hospitalisé, si l'on obtenait l'autorisation d'aller passer quelques jours dans notre famille, on nous engageait à demander que notre vaisselle et nos ustensiles fussent lavés à part. Pour le personnel enseignant, le dépistage était annuel et obligatoire. Cette pratique s'est maintenue jusqu'au début des années 70.

Enfant, une voisine venait parfois nous « garder ». Elle était tuberculeuse. Je l'ai pour ainsi dire vue mourir sur la galerie de sa maison. Elle s'appelait Annette. Elle était célibataire, enjouée et douce. Son père était braconnier. L'un de ses frères, Jules, était mon meilleur ami.. J'ai déjà parlé de tout cela ailleurs.

18. Cérémonie de remise des insignes à 21 nouveaux membres de l'Ordre national du Québec. La cérémonie a lieu au domaine Cataraqui, résidence officielle du Premier ministre. La résidence n'est pas faite pour recevoir 160 personnes. Le service du Protocole aurait pu s'en douter. Il faut jouer des coudes pour cueillir une coupe de vin ou une bouchée. Je sors sur la galerie pour fumer une touche et je me pousse.

« Il fait bon dire adieu, cela rend plus doux. » (Hermann Hesse, *Le loup des steppes*, 1947) Le même : « La vente en gros de notre époque, de nos gigantes-

ques soldes de civilisation. » Nous sommes 50 ans plus tard. Ça prend bien tout ce temps pour liquider une civilisation.

Dans *La gloire du certif* (mentionné plus loin), je lis : « Blancs. Il est vrai que, s'ils ne sont guère que le tiers de l'humanité, les Blancs, par l'ascendant de leur intelligence supérieure, par leur morale plus élevée, par leurs religions plus pures et plus nobles, par leur esprit d'invention aussi, et par la force de leurs armes perfectionnées, de leurs machines plus savantes sont les rois de l'univers. » (Vers 1900, d'après l'auteur) On verra bien ! Je lis cela à la veille de la rétrocession de Hong Kong à la Chine. Or, l'on sait que Hong Kong a été ramassé pour favoriser le commerce de l'opium. (Cf *Time Magazine* du 30 juin, article de Pico Yer)

J'ajoute ceci, c'est plus fort que moi : « Que de chemin parcouru depuis l'âge reculé du coup de poing préhistorique ! Que de magnifiques conquêtes faites par la coopération ! À voir les prodigieuses découvertes des cent dernières années, nous pouvons être fiers en songeant quelle liberté illimitée le travail commun prépare pour les enfants de nos enfants ! » (Jules Payot, *La morale à l'école*, 11^e édition, 1925)

Tout le volume est plein de ce genre de bêtise. Ici, au Québec, vers les années 1965, on a publié un volume intitulé : *Comment on abrutit nos enfants*. On les abrutit encore. Ce n'est plus au nom du catholicisme ; c'est au nom du nationalisme, du féminisme et de l'égalitarisme. Seul un maître ironique, socratique et détaché peut sauver quelques esprits, à son insu. Gérard Dion me disait qu'une petite douzaine d'hommes libres tiennent une société « en respect ». À la vitesse où vont les choses, que dira de nous le parfait petit diariste de l'an 2050 ? Je dis l'an 2050. Ça sera après la « réforme Marois », après une couple de référendums. « Mais nous, nous serons morts, mes frères. » Green note la remarque suivante de Keats, sur son lit de mort : « *I hear the flowers growing over me.* » (J'entends croître les fleurs au-dessus de moi.)

21. Solstice d'été. Fête de saint Louis-de-Gonzague. Ecceuré par les mœurs de la cour d'Espagne, il entre chez les Jésuites et meurt à 23 ans en soignant les pestiférés de Rome. C'était en 1591. Il était certainement plus viril que ne nous en donnaient à penser les peintures et l'hagiographie que j'ai connues du temps de mon jувénat. J'ai eu l'idée de chercher la « prière à saint Louis-de-Gonzague pour

demander la pureté ». Nous récitons cette prière après chaque chapelet. La voici : « Ô saint Louis-de-Gonzague, vrai miroir des vertus angéliques, quoique votre indigne serviteur, je vous recommande d'une manière particulière la chasteté de mon âme et de mon corps ; je vous prie de me recommander à Jésus-Christ, l'Agneau sans tache, et à sa très Sainte Mère, la Vierge des vierges. Préservez-moi de tout péché, ne permettez pas que je tombe jamais dans aucune faute d'impureté, mais quand vous me verrez en tentation ou en danger de péché, éloignez de moi toutes les pensées et toutes les affections impures ; et, réveillant en moi le souvenir de l'éternité et de Jésus crucifié, imprimez profondément dans mon cœur les sentiments de la sainte crainte de Dieu ; enflammez-moi du divin amour, afin qu'après vous avoir imité sur la terre, je mérite de jouir de Dieu avec vous dans le ciel. » Cette prière date du début du XIXe siècle. Je me demande ce que pouvaient dire ou penser les couventines, à la même époque, pressentant ou subissant les mystérieuses élaborations de leurs caverneuses physiologies.

La prière reproduite ci-dessus sent son époque, mais je ne me moque pas rétrospectivement, ce qui est toujours stupide et inculte. Je suis justement en train de lire *La gloire du certif, les trésors des livres d'école, 1850-1950* (Michel Jeury, Laffont, 1997). L'auteur a collectionné des questions d'examens, des rapports d'inspecteurs, des morceaux choisis, des chansons patriotardes, etc. Et tout cela, dans la France républicaine et laïque. Tenez, sur la démocratie : « Le bulletin du cantonnier vaut celui du président de la République, celui de l'ouvrier vaut celui du patron, et le bulletin du millionnaire n'a pas plus de valeur que le suffrage de l'indigent. C'est en ce sens que l'on peut dire que le suffrage est universel. Il est même question de donner le droit de vote aux femmes. » Tout au long du volume, les lectures, les illustrations dénoncent l'ivrognerie et glorifient la guerre.

Je ne me moque pas, disais-je. Je note quand même que la prière à saint Louis-de-Gonzague insiste un peu beaucoup sur la pureté. D'une part, les anges n'ont pas grand mérite à être purs ; d'autre part, les anges ont certainement d'autres vertus, c'est-à-dire d'autres forces. Enfin, manquer à l'amour en pensée, en paroles, par actions ou par omissions est autrement plus grave que de manquer à la pureté. Selon Thomas d'Aquin, la pureté est d'abord dans les concepts. La clarté des concepts.

22. À 11h, promenade d'une heure, d'un bon pas. Il fut un temps où je faisais 140 pas à la minute. Aujourd'hui, j'ai dû en faire 100. J'ai développé une technique compliquée pour le savoir. Le temps est lourd, l'air est rare. Je rentre en nage. J'ai bien fait de sortir à cette heure, car, depuis, le temps « se monte », comme disait mon père. À l'heure qu'il est (15h), l'orage est tout près d'éclater. Le tonnerre roule sourdement. Les oiseaux se sont retirés. Le vent se lève. Les cimes des arbres sont agitées en tous sens. Déjà la pluie frappe la fenêtre, malgré l'auvent. J'aime la préparation et l'éclatement d'un orage d'été. Ma mère a toujours eu très peur des orages et j'avais, comme de raison, attrapé cette peur. Enfant, si je voyais des nuages au fond du Lac, en pleine matinée, je lui demandais si nous allions avoir un orage. Elle ne prenait pas de risque. Elle répondait : « Ça se pourrait ben. » La peur des orages m'a passé tout net au juvénat. Un après-midi, alors que nous étions tous à la salle d'étude, un violent orage éclate. J'ai peur, mais je m'aperçois que je suis le seul à avoir peur. Tous les autres juvénistes continuaient tranquillement leur travail. Je me suis dit que j'étais bien bête d'avoir peur.

Il est maintenant 21h 30. L'orage est passé. Au nord-ouest, je vois un large bandeau de clarté qui découpe les Laurentides sur un fond or.

23. Chaque matin, en mettant le pied dehors, j'entends le cri plaintif d'une tourterelle. Elle répète indéfiniment son cri à intervalles réguliers et rapprochés, et je me demande bien quel est le sens de cette plainte ou de ce qui me paraît telle. On anthropomorphise, comme d'autres psychosomatisent.

Toute la journée, silence total dans la résidence et dans mon bureau. Je remarque le dé clic du réfrigérateur. L'appareil possède l'équivalent d'un instinct. Un instinct installé par l'homme. Une mécanique assez simple, au fond, lui dicte ses démarrages et ses arrêts. Mais n'en est-il pas ainsi de nos propres instincts ?

J'apprends la mort de Gérard Pelletier. Nous nous connaissons depuis longtemps. Nous nous sommes vus assez souvent et nous avons passablement correspondu ensemble. Récemment, un groupe de ses amis a voulu lui rendre un hommage ainsi qu'à sa femme. On m'a demandé d'écrire une page dans l'album-souvenir que l'on devait lui remettre en la circonstance. Retenu par la maladie, comme on dit, il n'était pas présent lors de la cérémonie. Voilà bien pourquoi il faut devancer tout adieu.

J'ai eu l'idée de photocopier un certain nombre de ses lettres que j'ai agrafées ensemble et collées sur la page qui m'était réservée. En guise d'introduction, j'écris : « C'était à la fin des années 40. J'étais à l'hôpital Laval. J'écoutais *L'école des parents* d'Alec et Gérard Pelletier. Puis ce fut *Cité libre*. Puis ce furent plusieurs rencontres chez les Pelletier, les Laurendeau, les Hébert. Puis ce fut la crise d'Octobre 70. D'autres rencontres : un souper avec Pierre Elliot Trudeau et Jacques Hébert, une émission de télévision avec le cardinal Léger, etc. Entre-temps, quelques échanges épistolaires. » Suivent les lettres de Gérard Pelletier.

Pelletier était le plus colombe des trois Colombes. Trudeau et Marchand étaient autrement plus éperviers. En politique, t'es épervier ou mulot. Faut le tempérament pour.

24. Ayant mal lu le cadran de mon réveille-matin, je me lève une heure plus tôt que prévu. Je ne peux quand même pas étirer mes dévotions outre mesure, laquelle est courte. *Debet esse brevis et pura oratio* » : la prière doit être brève et pure (règle de saint Benoît). J'ai donc une heure de lousse. J'écoute *Bon matin* à Radio-Canada. J'apprends qu'il y a eu du grabuge, place d'Youville, la nuit dernière. Je reproduis ici des extraits d'une lettre à Jean Forest.

Cent vingt mille personnes sur les Plaines. Mini-émeute, place d'Youville. C'est un minimum. La télé nous montre, de face (et de vit, comme disait Sade), un jeune homme qui pisse dans la casquette d'un policier préalablement dérobée à l'intérieur du palais Montcalm, sur le toit duquel l'état-major de la police s'était réuni pour observer les événements. C'était la casquette d'un capitaine ! Bel exploit ! Voyant la chose, le capitaine ordonne à ses hommes (par téléphone portatif, cellulaire et aller-retour) : « Arrêtez-moi cet homme, et que ça saute ! » Quelques minutes plus tard, on communique avec le capitaine : « On a notre homme, chef. Il va avoir de la misère à s'asseoir pour un bout de temps. » Comprenez : « On l'a traîné sur l'asphalte, les fesses à l'air. » Je tiens ces détails d'un ami à moi (un civil) qui était avec l'état-major, sur le toit, à titre d'anthropologue-expert en matière de police.

Depuis un an, la police et le maire de Québec font de la provocation d'adolescents. Du type : « Essaie-toi donc ! » Un confrère archi-beauceron m'a raconté que, jeune, il se plaçait un caillou sur l'épaule et disait à un au-

tre coq de village : « Viens donc le faire tomber, voir ! » Un coq ne résiste pas à une telle provocation, surtout s'il y a des filles pas loin. Les États non plus. Relisez les 20 premières pages de *Voyage au bout de la nuit*. [...]

Nous sommes le 24 courant. « Le ciel est bleu/La mer est verte/Laisse un peu/La fenêtre ouverte. » (Chanson de Suzy Solidor, blonde et ondulante, à l'époque) Fectivement, comme dit San-Antonio, le ciel est bleu, aujourd'hui, etc. Même que le « doyen des Fleuves » Jean O'Neil) est sous mon regard. C'est pour dire. J'ai pensé, un moment, me faire conduire en taxi sur les Plaines. C'est des frais. Pour faire quoi ? Marcher ? J'ai marché.

Puis, je me suis dit, en me tutoyant : Écris donc à Jean Forest. « Parler est si rare. » [...] Et sachez bien que Jésus a rendu Jean-Baptiste lui-même perplexe à son sujet. Lui, le Baptiste, qui avait tressailli dans le sein de sa mère, quand Marie, elle-même enceinte de Jésus, rendit visite « en grande hâte » à sa cousine. On a le droit d'être perplexe. La foi n'est ni un sentiment, ni un savoir, ni une évidence. Elle est une certitude, c'est-à-dire un bond. Mais nul ne peut douter que sur la base d'une certitude. Quand on n'a aucune certitude, on hurle. On n'a pas les moyens de douter. La musique contemporaine n'est que hurlement. Sauf Nana Mouskouri. [...]

À Dieu vat, comme disaient les marins bretons, du temps des voiles. Fredonner : Le petit mousse. Ou mieux : Il était un petit navire... On tira z'à la courte paille. Le sort tomba sur le plus jeune. Péguy disait : « Rien n'est aussi profond que la chanson populaire. Et il n'y a point d'homme aussi sot que celui qui traiterait légèrement une chanson comme Malbrou. »

En fin de journée, tanné de lire et d'écrire, je regarde la télé. Je zappe. Personne ne chante plus : tout le monde hurle, même Lara Fabian, qui n'a pourtant pas un visage de hurleuse.

Plaisir d'une bonne définition : je cherche le mot « empattement ». Je trouve : « Distance entre deux essieux d'une voiture. » Mais aussi : « Distance, au sol, d'une roue à l'autre. » C'est de ce deuxième sens que je voulais m'assurer.

27. Je demande à l'économe provincial de venir m'aider à faire ma reddition des comptes pour l'exercice financier qui se termine. Ce confrère est un autre archi-Beauceron. Il travaille en Afrique anglophone depuis 1958. En visite au

Québec, l'été dernier, il envisageait de passer l'hiver à Berkeley, pour y suivre des cours en théologie pastorale. Survient la mort de l'économe. On lui demande de le remplacer. Il accepte, mais il maudit l'hiver, le « fret » et les poudreries.

Je l'ai fait venir parce que je dois entrer mes comptes dans un nouveau formulaire, lequel est aligné sur la logique de je ne sais pas quelle version de je ne sais pas quelle compagnie. C'est ainsi, par exemple, que la boisson entre sous le poste budgétaire « alimentation » et que la boucane entre sous le poste budgétaire « objets personnels ». Je refuse, et il s'en fout. « Mets ça où tu voudras, pourvu que les revenus et les dépenses soient conciliables avec ta remise à la caisse commune. »

Nous causons ensuite longuement. Il soupe avec moi à la résidence. Repas bien inférieur à ceux que l'on sert, gratis, à l'Auberivière. Je note qu'il est moins capricieux que moi. Après un demi-siècle d'Afrique, on ne chicane pas sur la teneur en gras du lait. Posté comme il est, il connaît les finances de la province communautaire et celles de l'Institut. Il me parle de l'argent flottant. Des économes provinciaux (Brésilien, Suisse, Belge, etc.) ont perdu des millions de dollars, l'un en investissant pour la construction d'un hôtel au Gabon, qui n'a jamais levé de terre ; l'autre, dans une compagnie pétrolière, qui n'a jamais pompé un litre de gaz. Presque toujours sur les conseils d'un « ami des frères ». J'ai connu ça ici même, du temps que j'étais provincial. Je lui dis : « Et pendant ce temps, on nous inonde de littérature pieuse sur la pauvreté, le partage, les marginaux, etc. » Il ne dit trop rien.

Au fond, il s'en fout, ce qui est probablement la meilleure attitude. Et cela ne l'empêche pas de faire son travail avec soin, au sacrifice de sa petite planification personnelle. Un homme qui pratique l'indifférence soldatesque. Les communautés religieuses ont toujours roulé sur ce genre de monde.

La saison des mouches dites domestiques est commencée. On connaît la remarque de Pascal : « Une mouche empêche de penser. » Je suspens donc au-dessus de mon bureau un « collant à mouches », comme ma mère disait. Il s'agit d'un ruban enduit d'une colle et enroulé dans un petit cylindre bleu. Je me demandais s'il s'en fabriquait encore. J'en ai trouvé il y a deux ans chez un dépanneur des Saints-Anges, dans les Appalaches. Ils ont toujours la même couleur. Ils sont fabriqués en Allemagne ! Pour sortir celui qui me restait, j'ai fait comme ma mère faisait : tenir le cylindre bleu sous le jet de la bouilloire, et dérouler lentement. J'ai

réussi l'opération à la perfection. Reste à voir si les mouches savent lire la colle allemande. Aussi bien, je ne cours pas de risques. Je me suis procuré quatre tue-mouches. Un pour chacun des endroits où je m'assieds. C'est pas quand on a une mouche sur le genou qu'il est temps de se lever pour aller chercher le tue-mouches. Je n'ai point honte d'écrire ces choses. J'ai Pascal à l'appui.

La maison de mon enfance était voisine de plusieurs tas de fumier. Les mouches ne manquaient pas. Ma mère passait son temps à nous dire : « Farme le scring (le *screen*, la moustiquaire), les mouches entrent. » Les collants à mouches, en effet, étaient noirs de mouches collées. Parfois, elles se mettaient toutes à grésiller en même temps. Cela faisait un petit bruit que je n'arrive pas à rendre par une onomatopée. Risquons : le bruit d'une friture à feu bas.

Tout un été, j'ai observé une jeune fille qui s'était blessée profondément à une jambe. Elle était étendue sur une chaise sur sa galerie, avec un tue-mouches.

Relisant Green, je note son labeur d'écrivain. Ainsi « J'ai écrit soixante-treize lignes en écrivant toute la journée. » (Entrée du 10 mai 1933) « Travaillé toute la journée pour écrire trente-cinq lignes. » (Entrée du 9 juin) Un peu plus loin : « Travaillé hier soir jusque dans la nuit pour écrire soixante lignes. »

Sur cette lancée, il rapporte un proverbe espagnol : « Le chemin de tout à l'heure et la route de demain conduisent au château de rien du tout. » Je cite Green de confiance, mais il me semble que les proverbes espagnols sont plus laconiques.

Je dois rappeler ici que Green est né le 6 septembre 1900, à Paris, mais ses parents venaient de Virginie, je pense. Je ne sais même pas d'où venaient mes grands-parents. Dans un pays sans mémoire, chacun est son propre ancêtre. Les grands-parents de Green avaient vécu la guerre de Sécession. Durant la guerre de 1914-1918, Green, né à Paris et donc citoyen français, fut brancardier dans l'armée française. Durant la guerre de 1939-1945, il fut quelques mois mobilisé dans l'armée américaine. Ensuite, il fut affecté au service de la « propagande » : il lisait des textes à la radio destinés à la France. Je sais bien que ce genre d'hommes sont capables de mettre beaucoup de mots sur peu de misère, car enfin, il vit encore. Cependant, son journal est un témoignage extraordinaire. De plus, cet homme-là n'arrêtait pas de travailler, entre deux visites dans un musée et trois rencontres avec des provisoires importants. Il travaillait son propre cœur.

Beaucoup plus tard, il écrit : « Comment font les autres ? C'est la question que je me pose depuis trente ans. » (Entrée du 24 novembre 1960) Je puis répondre, en tout cas, que je suis intéressé à savoir « comment il a fait ». Dieu sait pourtant que je suis d'une autre race. La musique et la peinture ont joué un rôle immense dans la vie de Green. Très peu dans la mienne. Faute d'occasions, sans doute. Les voyages aussi. Green passe d'Italie en Allemagne ; d'Angleterre en Norvège, etc. Où prenait-il ses sous, nom de Dieu ?

Là où Green me rejoint, c'est à propos de l'importance des conversations dans sa vie, et à propos de la foi. Converti à 15 ans du protestantisme au catholicisme, il a connu une longue éclipse, puis il s'est reconverti. Il a conservé une frilosité protestante, je dirais, et en même temps, une intransigeance de converti, justement. Dieu me garde à jamais d'une Église de convertis. L'Église doit continuer d'être la bergère d'un troupeau formé de vieux boucs et de brebis qui allaitent. Et donc, de moutons qui têtent. Qu'on laisse boucaner les vieux boucs !

Je ne rapporte pas ici, bien que je les aie notées, les remarques acides de Green sur la nouvelle liturgie. J'en ai déjà assez dit à ce sujet, *to no avail* (sans résultat), évidemment. N'importe ! Nul ne peut m'empêcher de prier. Nul non plus ne m'obligera à faire mon « jour de l'An » en juillet. Que les catineux catinent avec ceux qui aiment le catinage. La liturgie est savante, même la liturgie contemporaine. Le problème, c'est que les curaçons placotent tout le temps. Ils ne disent vraiment pas grand-chose. Vu qu'ils ont la parole, comme on dit en assemblée syndicale, ils pensent qu'ils disent la Parole. La Parole, on vient de l'entendre. Faut dire que, souvent, le lecteur se mange les mots dans la bouche. Au point que, dans une chapelle grande comme un mouchoir de poche, je suis obligé d'aller vérifier dans mon *Prions en Eglise*.

Le 11 juin dernier, aux funérailles d'un confrère, celui qui me conduisait me dit : « Sais-tu combien de temps de silence total on a eu ? Seize secondes. » Le reste, c'était placotage répétitif et vide, musiquette, chansons (je ne dis pas cantiques) qui ne résistent pas à une minute d'analyse.

En fait, je n'avais pas compté les minutes de silence. Une fois décidé, et je l'étais, je me prépare au pire. On se trompe rarement quand on se prépare au pire. Je n'ai pas été détrompé. Le premier confrère qui m'a salué m'a dit : « Tiens ! T'es pas mort ! » J'ai répondu : « En voilà une façon de saluer le monde ! » Il ne s'est

même pas rendu compte qu'il avait dit une bêtise. Il n'a que 83 ans, et il est ingambe. Tant mieux pour lui. Mais lui, il s'en fait un mérite. Jésus a traversé tout ça. À la dernière Cène, les apôtres se chicanaient entre eux pour savoir qui serait le plus grand. Sous-entendu : après que tu seras parti. Il n'est justement pas parti. Il est avec nous jusqu'à la fin des siècles. Il ne s'est pas évadé, comme dit la préface de l'Ascension. L'Esprit, son esprit, gémit en nous de « gémissements inénarrables ». Tout comme dans la plainte de la tourterelle que j'entends chaque matin, mais que je ne vois pas.

À l'heure qu'il est.
Journal 1996-1997 (1998)

1997

JUILLET

[Retour à la table des matières](#)

1er juillet 1997. Je me suis levé à 5 h. J'ai marché plus longtemps que d'habitude, vu qu'il n'y avait pas de messe ce matin. J'ai ramassé quelques effets en vue de la retraite que je ferai à partir de ce soir. Il est présentement 12h 45. Depuis mon lever, je n'ai entendu aucun bruit. Luxe suprême, gratuit et menacé. Seule une conversation, ce qui s'appelle une conversation, peut détrôner le silence.

2 juillet 1997. Arrivée hier à 19 h 30 au Centre de Renouveau chrétien de Loretteville, tenu par les Ursulines. Le monastère a ouvert ses portes en 1962. Il devait d'abord loger les novices et l'administration provinciale. Une aile, cependant, était réservée pour des retraites. L'administration provinciale y a toujours ses quartiers, mais tout le reste du monastère reçoit maintenant des groupes ou des individus pour des fins de semaine de ressourcement ou pour des retraites d'une semaine.

La chambre que j'occupe mesure 9 pieds sur 13, environ. On y trouve un évier, une armoire, un fauteuil, une chaise droite, un prie-Dieu et un petit bureau.

Le bureau mesure 30 pouces sur 20. Je dois déplacer ma bible si je veux écrire dans mon cahier. Je suis habitué à plus d'aise !

Une cinquantaine de frères du Sacré-Cœur sont déjà sur place. L'autre groupe est composé d'une quarantaine de religieuses, plus un confrère et moi-même. L'horaire de la retraite est le suivant : Lever libre ; 7h 45, déjeuner ; 9h 30, première instruction ; 10h 50, messe ; 11h 45, dîner ; 14h 30, seconde instruction ; 17h 30, souper. Cet horaire aéré me convient bien.

C'est le père André Gélinas, s.j. qui prêche la retraite. Cette année, il présente l'Évangile de Luc. Il est énergique, informé et pas trop long.

En 1941, je partais pour le juvénat. C'était il y a 46 ans. J'entreprenais mon premier grand voyage en « machine ». À l'époque, on disait rarement automobile. On disait : faire un tour de machine. Je revois ma mère qui me fait un petit signe de la main du haut de la galerie. Il pleuvait. J'ignorais totalement ce qui m'attendait.

Après quelques courses à Québec avec le frère directeur (les frères en poste à Métabetchouan ne passaient qu'une fois par année par Québec, pour leur retraite annuelle, justement), nous arrivâmes au juvénat de Lévis vers 16 h. Je suppose qu'on avait dû déposer ma petite valise au parloir. Toujours est-il que je me retrouve seul dans la grande cour de récréation. Je vois les juvénistes se mettre en rang. C'était le 2 juillet. À l'époque, c'était la fête de la Visitation et, selon la coutume, les juvénistes se rendaient au monastère des Visitandines pour chanter le salut solennel du Saint-Sacrement. J'étais planté debout, plutôt désespéré. L'anesthésie du tour de machine avait fini son effet. Le surveillant vint me trouver et me demanda ce que je faisais à l'écart. Je lui dis que je voulais rester là. Il me répond : « Prenez le rang. » Je pourrais continuer longuement, mais j'ai déjà parlé de ces choses ailleurs.

3 juillet 1997. Pluie abondante toute la nuit. Ce matin, il pleut encore. Impossible d'aller marcher dans le boisé. Je marche autour d'un petit préau (Green aimait beaucoup ces deux syllabes) couvert, entre les deux ailes du monastère : 90 pas de périmètre. Le trottoir permet difficilement de croiser un autre marcheur. Curieusement, je pense à Albert Speer, condamné à 15 ans de prison lors du procès de Nuremberg. Il avait calculé que lors des promenades quotidiennes autori-

sées qu'il pouvait faire dans la petite cour de sa prison de Spandau, il avait franchi la distance de Berlin au Tibet ! Un autre obsédé compulsif ! On est documenté.

Évangile du jour : selon le récit de Matthieu, les deux démons (une légion, dit Marc) qui torturaient les deux possédés, au point de les rendre dangereux pour eux et pour ceux qui s'en approchaient, disent à Jésus : « Si tu nous expulses, envoie-nous dans le troupeau de porcs. » Le troupeau comptait 2 000 porcs. Jésus répond avec une forme d'indifférence : « Allez-y ! » Jésus ne négocie pas avec Satan. Il est venu pour le vaincre et non pas pour acheter la paix.

Les possédés, c'est au moment où Jésus s'approche qu'ils se débattent davantage. Et c'est alors que le possédé est le plus proche de sa délivrance.

Je ne suis pas en grosse forme. J'ai toujours redouté le resserrement d'une retraite, car c'en est un. Il ne s'agit aucunement du silence imposé. Le silence me va très bien. Il s'agit d'un conditionnement facile à expliquer : on n'est plus dans « ses affaires » on est captif. J'écoute intensément les instructions, qui sont d'ailleurs excellentes, documentées, énergiques. Je lis (un peu) Luc, pour vérifier l'une ou l'autre remarque du prédicateur. Je lis aussi Prières missionnaires, de Pierre Charles, qui date de 1935.

Il y a 40 ans, j'ai beaucoup fréquenté cet auteur. On y sent un spirituel, un homme de Dieu. Bon nombre de remarques sont vieilles. Par exemple, il écrit nègres. Mais je donnerais bien plusieurs passages en dictée, tant la langue est simple et documentée. Je note cette remarque d'Aristote, rendue en latin : « *Grammatica patris non transit in filium.* » Chacun part à zéro. Le fils d'un génie n'est pas nécessairement génial ; ni le fils d'un catholique, catholique. J'avais aussi apporté Une foi partagée, de Fernand Dumont, pour une seconde lecture.

5. Sur Marie. C'est Luc qui nous en révèle le plus sur Marie. Saint Paul n'en parle pas. Matthieu et Marc la nomment une fois chacun. C'est donc Luc qui est le fondateur, si l'on peut dire, de la mariologie. Le père Gélinas souligne que la conception immaculée n'est pas exclusive à Marie. Adam et Ève furent créés immaculés. Moi-même, baptisé le jour de ma naissance, je fus immaculé pendant quelques mois, quelques années. Le dogme de l'Immaculée conception signifie que Marie a été conçue et est demeurée sans taches, ce qui ne veut pas dire sans tentations (Jésus lui-même en a connu), sans doutes, sans devoir faire des bouts de

chemin par cœur. Jésus lui-même a marché par cœur jusqu'au dernier moment. Le dogme de l'Immaculée conception signifie que Marie n'a jamais rompu son adhésion à la volonté de Dieu.

7. Au lever, je monte à la chute de la Saint-Charles, en passant par le sentier du boisé. La chute est grosse, vu les pluies des derniers jours. Passé la chute, le canyon mesure 42 mètres de profondeur. Ça sent bon la résine. Je marche une bonne heure. Si j'en avais la possibilité, je me bâtirais bien une maison au pied d'une chute ou, en tout cas, près d'un rapide. Je ne me lasse pas d'entendre ce bruit et de contempler ce mouvement des eaux qui se remodèle sans cesse et qui demeure toujours le même.

Je vois les religieuses (car j'ai pris soin de me placer en arrière de la salle de conférence) qui prennent constamment des notes dans leurs cahiers ou calepins. Quelques femmes dans la quarantaine, mais allez savoir ! Les sœurs aussi se font coiffer et se teignent les cheveux, sauf les très vieilles. Quelles obscures carrières elles ont derrière elles ! Heureusement, le prédicateur a donné une instruction sur ce qu'il a appelé lui-même le féminisme de Luc. Sans démagogie, toujours en s'appuyant sur le texte de Luc.

8. Ce matin, de façon étourdie, je me suis adossé contre un résineux (pin, sapin, épinette ?). Résultat : je m'aperçois, en enlevant mon coupe-vent, qu'il est tout gommé. Je demande à une vieille sœur si elle a un produit quelconque pour réparer le dégât. Elle dit : « Donnez-moi ça. » Avant le dîner, je lui demande où est mon coupe-vent. Elle répond : « Il est dans votre chambre ! »

Je rapporte ici une remarque du prédicateur à l'effet que, dans le récit de la Passion, Luc écrit : « On amenait aussi deux *autres* malfaiteurs pour être exécutés avec lui. » Jésus est identifié à un malfaiteur. Beaucoup de traductions de la Bible portent : « On amenait avec lui deux malfaiteurs », et non pas « deux autres malfaiteurs ». Or, Jésus était un malfaiteur. Il s'était fait péché, pour nous sauver. Se faire péché, comme on dit se faire soldat. Pour nous sauver tous, il fallait qu'il se fit le plus bas possible.

Vers 13h, j'étais dans mes « affaires », avec beaucoup d'aise. Tout au long de la retraite, je pensais souvent aux prisonniers dans leur petite cellule ; je pensais aussi au fait que j'étais pris en charge, n'ayant à m'occuper de rien. Je pensais aussi au personnel de la cuisine. Nous étions près d'une centaine. La nourriture était d'ailleurs excellente et, bien sûr, prête à l'heure. Nous n'avions qu'à nous occuper de nos petites âmes !

12. Durant ma promenade, je croise une auto qui vient tout juste de heurter un suisse. Parvenu à la hauteur du suisse, j'assiste à ses derniers spasmes. Je ressens une manière de tristesse à voir ainsi s'éteindre une forme de vie. Eluard parlait du « dur désir de durer ». L'autre matin, à cause du temps humide, j'ai croisé bon nombre d'escargots traînant leur maison sur la chaussée, toutes antennes sorties. Je fais attention de n'en écraser aucun. Ils ont bien le droit, eux aussi, de se promener.

20. Jeudi, le 17, départ pour le Lac-Saint-Jean avec les Laurendeau, Claudette et Thérèse. Nous logeons chez les frères, à Desbiens. Nous avons projeté de pique-niquer sur le bord du Lac, mais il pleut à verse. Nous nous installons dans la grande pièce que l'on m'avait réservée. Le lendemain, bref arrêt à Roberval chez ma sœur Margot qui nous accompagne à Saint-Félicien où nous comptons visiter le zoo. Michèle nous y attend. Après la visite, nous nous rendons chez Luc et Michèle. Vers 19h, Luc, Margot et Michèle nous rejoignent à Desbiens. À 21h, nous assistons au spectacle *La Grande embardée* monté par Ghislain Bouchard, à l'occasion du 350e anniversaire de la « découverte » du Lac, par le jésuite Jean Dequen. La température est froide. À l'entracte, je rentre dans la résidence. Nous prolongeons (le mot est conservateur) la soirée tous ensemble. Le lendemain, nous rentrons à Saint-Augustin, par une pluie battante pendant toute la route.

23. Dévoilement officiel de la statue du général De Gaulle sur les plaines d'Abraham. Réflexe de colonisés.

30. Samedi dernier, le 26, 13^e édition du pique-nique annuel avec Robert Trempe et Christian Nolin. Notre destination, cette année, c'est Saint-Armand, où Robert vient de s'installer. Il y a même acheté son lot au cimetière local. Nous partons vers 10 h et nous pique-niquons à Saint-Pie-de-Bagot. Selon notre tradition, nous visitons les églises (ouvertes) sur notre parcours. À Bagot, nous tombons bien : il y a un mariage. La mariée pleure. Sur qui ? Sur quoi ? Pourquoi ? C'est une femme dans la bonne trentaine. Quoi qu'il en soit, elle sait pourquoi elle pleure. « Les larmes sont le sang de l'âme. » Nous visitons également l'église de l'Ange-Gardien et celle de Farnham. Cette dernière est un immense vaisseau. Le lendemain, dimanche, nous allons à la messe à Saint-Armand. Rien à signaler, sauf que l'église est vide à 80%. Le curé et deux vicaires desservent sept paroisses des alentours.

Tout au long de la route, je remarque d'immenses champs de blé d'Inde à vaches, comme nous disions. Le Québec est-il en train de devenir l'Iowa de la planète ?

Il serait bien impossible (et tout à fait futile) de rapporter tous les propos que nous avons pu tenir tout au long de ce voyage et de ce séjour. Ils ne mériteraient d'ailleurs pas tous d'être confiés à la postérité. Je me contente de reproduire ici les règles originelles de nos pique-niques annuels :

Les pique-niques du 24 juin (13^e édition, 26 juillet 1997)

Règles originelles :

- Dates : 24 juin ou 1^{er} juillet.
- Destination : *nowhere*.
- Visite des églises (ouvertes) situées sur le parcours après vérification par un saute-ruisseau. (cf. Robert, p. 338, vol. 6, édition 1964)
- Manger dehors, par tout temps. Nous l'avons fait une fois, au lac Kénogami, tard le soir. Il pleuvait et il avait grêlé dans le parc.

Les pique-niques n'eurent pas tous lieu aux dates mentionnées ci-dessus. N'importe ! « Mon père, disait Jacob mourant, était un errant sur cette terre. Robert aussi. Mais ils eurent lieu. Et beaucoup d'autres événements eurent lieu entre-temps, car cette institution fut établie le 24 juin 1985, par deux intrépides fondateurs. (Cf. *Les Années novembre*, p. 338)

À mon retour, j'écris à Robert :

Robert Le Frontalier,

Commençons par les choses de moindre importance :

La gageure ouverte et couverte. On ne devrait jamais engager ne fût-ce que trente sous (0,25\$, dans le langage contemporain), sinon en présence d'au moins un notaire. Je ne me souviens plus trop (c'était pourtant dimanche, avant la messe) de ce que M. Gilles a avancé touchant les Féniens : dates et nombre de leurs incursions. Je crois me souvenir qu'il a mentionné la date de 1846 et moi, celle de 1866. Les coupures ci-jointes me donnent raison quant à la date et lui donnent quelque raison quant au nombre des incursions. Sous réserve de plus ample informé, j'accepterais que mon trente sous (sic) fût versé à une oeuvre caritative. La quête du dimanche, par exemple. Quant au trente sous (re-sic) de M. Gilles, dont je n'ai jamais vu la couleur, ce dernier pourrait, lui aussi, le jeter négligemment dans le panier de la quête dominicale, d'autant plus invergonneusement qu'il est marguillier de son état second.

Le retour Montréal-Sainte-Foy-Québec. Le retour par Via s'est fait dans des conditions élégantes, amicales et généreuses, contrairement à nombre de propos inélégants, inamicaux et mesquins, tenus entre 10 h, le 26, et 11 h 30, le 28. Le train fut à l'heure presque partout. À 16 h 30, j'étais dans mes terres. Durant une bonne partie du trajet, Christian a eu le privilège de lire (en silence) une quarantaine de pages choisies parmi les 137 (non comprises les 12 pages de *Mæbius*) prévues à l'article 3 de l'ordre du jour, lequel fut dûment adopté quelques minutes après le départ de mes terres. Comme quoi les ordres du jour doivent être *runnés* à la prussienne. J'oubliais de dire que la nourriture à bord de Via était excellente et que j'avais grand-faim (l'autre personne de moindre importance aussi), après une bonne quarantaine d'heures de jeûne et d'abstinence de *teetotalers* (d'abstinents).

Le voyage et le séjour. On vit trois fois, comme chacun sait : avant, pendant et après. Cette remarque banale s'applique à la vie, en général, et

particulièrement à de certaines circonstances de la vie. Aux voyages, notamment. On les prépare (on s'y prépare) ; on les vit ; on en reparle. La troisième fois est la meilleure, car elle est dépoussiérée des impérieuses requêtes du corps. Exemple : *dove si trova una pizza por pissar*. En italien délibérément approximatif

Tu connais déjà, mais il y a toujours profit à citer l'Écriture, l'objurgation d'Apollos (l'auteur présumé de l'épître aux Hébreux) : « N'oubliez pas l'hospitalité, car c'est grâce à elle que, sans le savoir, certains ont hébergé des anges. » (1 3,2) Tu possèdes toute la documentation requise pour douter de ma nature angélique. Toutefois, étant donné que « le nombre des anges dépasse la multitude des choses matérielles » (*prima pars*, question L, article 3), il est statistiquement possible que la remarque d'Apollos s'applique à moi.

Quant à toi, tu es raphaélique en ceci que tu « mènes et ramènes » (Tobie 5,17). Toi et Richard, soyez remerciés pour votre hospitalité. Et, toujours sous l'inspiration de Tobie, tu trouveras, sous même pli, quelques drachmes (*ibid.* 15- 16).

Hier soir, souper chez Claudette avec Andrée et Dollard Beaudoin. Il y avait un bon moment que nous ne nous étions pas rencontrés tous ensemble. Début de rencontre fort animé. Mais, vers 20h, les Beaudoin reçoivent un appel téléphonique : le père d'Andrée vient de mourir. Il a 85 ans, il venait d'être opéré et tout allait bien. Andrée s'effondre littéralement. Elle sanglote, accroupie le long du mur de la cuisine. Dollard vient de perdre sa mère, âgée de 88 ans. La mère d'Andrée est elle-même très vieille. Peut-être Andrée a-t-elle vu, en un éclair, ce qui l'attend, non seulement dans les prochaines heures, mais ce qui l'attend dans les prochains mois, je veux dire : la réaction de sa mère. Et voilà pourquoi, quand je croise une jeune fille, je prie Jésus de la bénir : elle s'avance vers tant pleurer.

Ici, il faut que je raconte un petit fait vrai. Lundi dernier, descendant du train, je remarque une jeune femme avec un tout jeune enfant. Je les regarde. Je ne pose aucune question. La jeune femme me dit spontanément : « Je voulais montrer un train à mon bébé. » Admirable chose ! Moi qui ai toujours été fasciné par les trains. Je le suis encore. Justement, j'ai l'occasion d'assister à la manoeuvre de changement de voie pour deux trains de fret. Un préposé déverrouille deux voies. Un train s'engage. Un autre train dispose désormais d'une voie libre. Les rails ploient d'un bon quart de pouce sous le poids des wagons. Sur chaque wagon, des

dizaines d'inscriptions sur la capacité du wagon, son chargement, que sais-je ? Et tout cela se promène du Nord au Sud et de l'Ouest à l'Est de l'Amérique du Nord. Et toutes ces masses sont suivies sur un écran. Et dans le train d'où je descendais, on pouvait lire, boire et manger en toute sécurité. Mais, on ne peut plus (*no longer*) fumer. Les derniers êtres dangereux sur cette planète, c'est pas les violeurs de fillettes, les batteurs de femmes, les terroristes, les curés, les vieux frères. C'est les fumeurs.

Il faut ajouter ceci : quel est l'empattement d'un train ? Réponse : quatre pieds, huit pouces et demi. Et pourquoi ? Il serait trop long d'expliquer la chose. Je dis simplement, et je suis trop bon, que cela vient de la largeur des chariots de César. L'équivalent de ce que César a imposé quant à l'empattement 2919, des rails de chemin de fer, c'est ce qu'imposent, présentement, les compagnies de machines à puces.

31. Nouveau massacre à Jérusalem : une quinzaine de morts et des dizaines de blessés. Dans *Le Soleil*, photo d'une femme ensanglantée et hurlante. Dans *Harper's* (août 1997), je lis la confession d'un « *Islamic Jihad suicide bomber* » : contre la promesse qu'il ira au ciel et qu'il pourra s'y marier avec 72 vierges, il était prêt à se faire sauter n'importe où, n'importe quand. Ajoutons que sa famille aurait reçu 6 000\$ après l'explosion. Soixante-douze vierges pour l'éternité, et 6 000 \$ pour la famille. C'est à considérer. Je ne vois pas bien pourquoi on trouverait cette confession épouvantable, après avoir lu et entendu les témoignages des Quesnel et compagnie, à propos des Hell's Angels ou des Rock Machines.

Mais le gros titre de la une, c'est : « La petite vendeuse de chocolat a repris la route ». Il s'agit d'un fabricant de chocolat qui embauche de jeunes enfants pour vendre son produit. Le commerçant prétend qu'un bon vendeur peut gagner 200 \$ par semaine. Il plaide le droit de l'enfant à gagner sa vie. Tel quel.

Même page : « Un pédophile doit déménager ». Il logeait trop près d'une école. L'article précise que l'homme en question est un récidiviste. Il a déjà fait de la prison. Mais enfin, on l'a libéré. Aurait-il fallu lui faire faire son temps en prison ? Le soigner, mais comment ? Quoi qu'il en soit, quatre coins de rue plus près ou plus loin d'une école ne changeraient rien. Cet homme n'est pas traqué, non ? Traqué par la société, mais d'abord emprisonné dans sa propre loterie génétique.

André Comte-Sponville vient de publier deux forts volumes sous le titre *Traité du désespoir et de la béatitude* (PUL, 1996). Les deux volumes sont très, très, très répétitifs. L'auteur se déclare athée intégral. Il se réclame de Lucrèce et de Spinoza. Je n'ai rien là contre : je ne connais ni l'un ni l'autre. Mais on ne me fera pas accroire que « le sage est déjà mort ». Autrement dit : le sage devance tout adieu. Celui qui devance tout adieu, s'il sait et pense ce qu'il dit, ne prend même pas la peine de l'écrire. Seul Jésus a vraiment devancé tout adieu. Il ne l'a pas écrit.

Je sais très bien que les mêmes horreurs (je reviens au pédophile) ont toujours existé. J'ai lu, il y a un bon moment, la biographie de Gilles de Rais (1404-1440). Après son arrestation, on trouva dans une tour de son château, les ossements de plus de 200 victimes, la plupart des enfants. C'est lui qui a inspiré le conte de *Barbe-Bleue*.

À l'heure qu'il est.
Journal 1996-1997 (1998)

1997

AOÛT

[Retour à la table des matières](#)

16 août 1997. Religion cathodique. Funérailles de Marie-Soleil Tougas, décédée dans un accident d'avion dans le Grand Nord québécois, en même temps que le cinéaste Jean-Claude Lauzon. Elle avait 27 ans. Elle était vedette de télévision depuis l'âge de 11 ans. Depuis l'accident, elle occupe les médias à temps complet. Les journaux publient sa photo à pleine page. Elle apparaissait notamment dans une réclame de la compagnie Toyota, qui lui consacre des adieux touchants et totalement désintéressés. Les funérailles sont télédiffusées. Une foule nombreuse et émue se presse aux abords de l'église SaintMathieu-de-Beloeil. Les funérailles ont lieu dans l'église, mais il ne s'agit pas d'une cérémonie religieuse, puisque Marie-Soleil n'était pas baptisée. Au début du spectacle, le curé de la paroisse tient des propos un peu embarrassés. Je dirais qu'il est minimaliste. Que les catholiques soient désormais minoritaires au Québec, c'est un fait. Mais ce n'est pas une raison pour être minimalistes.

En 1954, l'État français fit des funérailles nationales à l'écrivain Colette, en manière de pied-de-nez à l'archevêque de Paris qui avait refusé que la cérémonie eût lieu à Notre-Dame, parce que Colette était une athée déclarée.

À la suite des funérailles de Marie-Soleil, les journaux ont publié quelques lettres de protestation de la part de catholiques que l'on qualifiera sans doute d'intégristes, sinon de fanatiques. Par la suite, des amis m'ont informé que leurs enfants et leurs connaissances, qui ont été « élevés » devant l'image de Marie-Soleil, étaient tout à fait d'accord avec la décision du curé de Beloeil. Personnellement, je n'ai rien là contre. On donne des concerts musicaux dans les églises. On y joue au bingo. J'aurais cependant aimé que l'Église profite de la circonstance pour marquer davantage sa position. Les circonstances de cette mort fournissaient l'occasion d'une catéchèse. Jésus a lui-même utilisé des deuils ou des massacres récents (pour ses contemporains), en vue d'en tirer un enseignement.

20. Mort accidentelle de Léon Dion, noyé dans sa piscine. Il avait 74 ans. Abondante couverture médiatique. À cause des positions politiques de son fils Stéphane, on parle du « fédéraliste fatigué », ainsi que Léon Dion s'était lui-même défini, et de Stéphane, « fédéraliste fatigant ».

Je connaissais bien Léon Dion et je le rencontrais avec plaisir. Il a toujours été d'une grande correction envers moi. Dans *Les intellectuels et le temps de Duplessis*, il consacre des remarques sympathiques au cas Untel.

24. Je regarde la messe du Pape à la télévision à l'occasion du 12e rassemblement universel des jeunes, à Paris. Plus d'un million de personnes, presque le double de ce qu'espéraient les organisateurs. Le *Pater* est chanté, en latin, sur l'air traditionnel. La veille, je pense, le Pape avait béatifié Frédéric Ozanam, un père de famille, fondateur des Conférences de saint Vincent de Paul, encore bien actives dans bon nombre de paroisses du Québec. Après la messe, le Pape déclare Thérèse de l'Enfant Jésus et de la Sainte Face (car tel était son nom de carmélite) Docteur de l'Église. C'est la troisième femme Docteur de l'Eglise, après Catherine de Sienne et Thérèse d'Avila. Délire de plusieurs minutes dans la foule.

Le lendemain, Didier Fessou, chroniqueur de la télévision au *Soleil* trouve à dire ceci : « Plus de 750 000 personnes à Paris pour accueillir *Jipi Two* et 200 manifestants qui distribuaient des condoms. À votre avis, qu'est-ce que la télévision a montré ? » J'envoie une lettre à Didier Fessou :

Je lis régulièrement vos chroniques et je les aime assez. Parole ! Cependant, trois lignes de votre chronique du 25 août dernier m'ont fort déçu. Là-dessus, trois remarques :

Il ne serait pas difficile de faire des jeux de mots avec votre propre nom.

La télévision nous a bel et bien montré (et je n'ai même pas le câble) quelques images des 200 manifestants-aux-condoms.

Sérieusement, entre vous, moi et l'Himalaya, fallait-il montrer, en temps réel égal, 200 manifestants contre un million de jeunes, de 126 pays, qu'importe la confession religieuse du réalisateur, du réseau, ou de je ne sais qui ?

Pascal disait : « (Montaigne) n'était pas obligé de porter à la piété, il n'y était pas obligé : mais on est toujours obligé de n'en point détourner »

26. À la demande du Provincial, j'ai rédigé quelques notes à titre de contribution à la notice nécrologique du frère Albert Ouellet, décédé le 12 août.

Quand je pense au frère Albert Ouellet, il me vient spontanément à l'esprit l'idée que l'on peut se faire du caractère de Nathanaël, d'après l'Évangile de Jean (1, 45-49) : un homme sans détour ; un homme à qui on ne la fait pas ; un homme franc, bourru même.

Je n'ai jamais eu affaire à lui du temps que j'étais jeune frère. En fait, mon premier contact avec lui fut tout à fait gratuit et gratifiant. En 1958, j'avais préparé un fascicule qui indiquait, en regard de chaque nom (nous étions alors 399 frères), le nom de baptême, le lieu et la date de naissance, le statut (stable, perpétuel, temporaire), les diplômes détenus, etc. Le frère Ouellet aimait ce genre de compilations. Il n'était pas théoricien pour deux cennes et il n'était aucunement batteur de plumas. Il m'avait écrit un petit mot d'appréciation que je n'attendais aucunement, qui m'avait beaucoup fait plaisir, que j'ai longtemps conservé, mais que je ne retrouve plus. Autrement, je le reproduirais ici.

Vingt ans plus tard, j'ai vécu avec lui pendant cinq ans, à Desbiens. Entre-temps, il avait dû céder la place au frère Rosaire Potvin comme économe provincial. La décision s'imposait et j'y avais contribué à titre de conseiller provincial. Mais il prit fort mal la chose. Disons autrement : la

chose lui fit mal. Mais tout le temps que je fus à Desbiens, et assis en face de lui à table, nous vécûmes en parfaite intelligence. Ses bourrassages occasionnels ne me troublaient pas. Beaucoup moins que d'autres bourrassages, pour la raison, je pense, que lui et moi, nous avions des atomes crochus.

Il s'était réservé, à toutes fins utiles, une salle de télévision personnelle au quatrième étage de la maison. J'y allais souvent passer quelques moments après le souper. Je me sentais bien avec lui, ni redouté, ni flagorné, ni rejeté. Un certain Samedi saint, la cérémonie avait été fixée à 19h 30 ou 20h, je ne me souviens plus exactement. Il l'aurait souhaitée un peu plus tôt, *because* une partie de hockey particulièrement importante, je suppose. Revenant de communier, à la fin de la cérémonie, donc, il me croise et me dit : « Je t'avais dit que la cérémonie finirait trop tard ! » De tout autre que de lui, cette remarque m'eut indigné. Venant de lui, elle me fit sourire.

Il disait aussi, avec un humour rentré : « Faut pas servir du beurre qui sort du réfrigérateur : les frères en prennent trop. Le beurre mou s'étend mieux. » Disant cela, il riait de lui et, peut-être, riait-il de son propre comportement du temps qu'il fut directeur et que les directeurs étaient tous plus ou moins proches de leurs sous. Et il le fallait bien.

Le provincial des frères des Écoles chrétiennes, à l'époque, venait deux ou trois fois par année prendre le souper à la maison provinciale. Il connaissait le frère Albert, vu que ce dernier avait longtemps été membre du conseil d'administration du Campus Notre-Dame-de-Foy. Pour saluer le frère Ouellet, il disait : « Ça baisse pas vite, le père ! »

Un midi, juste avant le chapelet, comme je sortais de mon bureau, frère Albert me dit : « Congé de chapelet, aujourd'hui. La chapelle est occupée par les jeunes de l'école. » Il me disait cela du ton qu'ont les écoliers, justement, à l'annonce d'un congé de devoirs.

Certains matins de novembre, par grand vent, je disais au frère Albert, pendant le déjeuner : « Ce matin, frère Albert, vous me conduisez au quai de Métabetchouan. » Nous allions admirer le fracas des immenses vagues se brisant à la tête du quai.

Mais mon plus beau souvenir, c'est le suivant. Durant au moins deux ans, je disais périodiquement au frère Albert : « Une bonne fois, nous irons aux atocas. » Une matinée d'octobre, particulièrement ensoleillée et douce, nous partîmes. Jeune, j'étais souvent allé aux atocas, comme nous disions. Cette baie pousse dans les savanes. Il y avait 40 ans que je n'étais pas retourné aux atocas. Nous marchâmes dans la mousse jusqu'à mi-mollets, sans guère trouver d'atocas. Vers midi, nous décidâmes de man-

ger. Il fallut d'abord construire une manière de siège avec du bois de savane, justement. Puis, nous mangeâmes nos sandwiches. On est autorisé à penser que nous avons peut-être apporté un peu de documentation liquide. Il faisait beau. Seules les feuilles de trembles tremblaient. Les trembles, ça tremble tout le temps. Il y avait des ruchers à l'orée de la savane. Je plaçai un morceau de sucre à la crème sur mon genou. Aussitôt, des abeilles vinrent butiner ce festin inespéré, au moment où les trèfles, à bout de course, sont à bout de sucre.

Nous parlâmes longuement. Nous nous contions nos souvenirs, nos petites et nos grosses peines. Nous revînmes avec exactement sept atocas, qui furent mis à la disposition de la communauté, pour établir la preuve que nous étions allés aux atocas.

On sait comment furent les huit ou neuf dernières années de sa vie. Il fut frappé par la maladie dite d'Alzheimer. Le capitaine Albert avait quitté le navire. Tout au long de sa vie, on fait monter du monde dans son navire. Les uns descendent, d'autres montent. Vient le temps où le capitaine lui-même déserte son navire, qui n'en continue pas moins de flotter. À quelques reprises, j'ai salué le frère Albert, à l'infirmerie. Il me regardait, les yeux vides. J'ignore tout à fait si même il me reconnaissait. Pour moi, n'importe ! Pour lui, j'ignore.

J'écris ces lignes le 24 août 1997. Je viens tout juste de regarder la messe de clôture du 12e rassemblement des jeunes, à Paris. Le Capitaine est fort diminué par rapport à ce que nous avons vu et connu depuis 1978. C'est dans l'ordre des choses. Mais il n'a pas été déserté par son esprit. Son navire est devenu un vieux rafiot. Mais il en est toujours le capitaine. Cette grâce fut refusée au frère Albert.

Par contre, si je peux ainsi dire, ce jour même, le Pape

proclame que Thérèse de l'Enfant Jésus et de la Sainte Face devient la troisième femme Docteur de l'Église. Elle est morte à 24 ans, sans avoir quitté son couvent. Mais ne nous égarons point. Revenons au frère Albert.

Eh bien ! je reviens à mon commencement. Je n'ai pas vécu avec lui, du temps que j'étais jeune frère et lui, directeur, dans la force de sa maturité. Avait-il la main pesante ? Probablement. Car enfin, il n'avait pas été « gossé » au canif. Il avait été équarri à la hache, le Nathanaël. Les ans, les deuils, les disgrâces ont dû l'amener, à son insu même, à l'acte suprême d'adoration qui se nomme mourir, comme dit Pascal.

28. Voyage à Chicoutimi avec Alain Bouchard qui s'y rend par affaire. Alain ramène chez elle une fillette de ses connaissances qui était venue passer quelques jours chez lui. Elle s'appelle Marie-Ève, qui est certes un des plus beaux prénoms que puisse porter une femme. Elle entre demain en sixième année du primaire. Je lui explique que Eva et Ave sont, à toutes fins utiles, un seul prénom : Marie, comme le suggère l'hymne *Ave, maris stella*, où il est dit que l'Ave de Gabriel change le nom d'Ève : *Mutans Aeve nomen*. Mes explications n'impressionnent guère la fillette. En sortant du parc, elle s'écrie : « Oh ! Que je suis contente. » Voilà trois jours qu'elle est partie de chez elle ! Elle a le timbre de voix des femmes du Saguenay-Lac-Saint-Jean.

Je dîne longuement avec Mozart. Parti à 8h 45, je suis de retour à 20h.

Par mode de rattrapage, je note quelques impressions et quelques citations de mes lectures des récentes semaines.

Alain Comte-Sponville, *Traité du désespoir et de la béatitude*, PUL, tome 1, 1995 ; tome 2, 1996.

Cardinal Ratzinger, *Le sel de la terre*, Flammarion, Cerf, 1997.

Gabrielle Roy, *La détresse et l'enchantement*, Boréal compact, 1996.

Julien Green, *L'avenir n'est à personne, journal des années 1990-1992*, Fayard, 1993.

« Une affiche de grande taille montre une belle femme, les deux jambes interminables, en collant Untel, avec cette légende : Les collants les plus collants depuis l'invention de la peau. »

« Dans un dictionnaire récent, à l'article "honte, honteux", je trouve ceci : "Parties honteuses : organes sexuels d'autrefois." »

« Lu pour la troisième fois *Le revenant* de Jehan Rictus. Le revenant, c'est Jésus qu'un clochard croit rencontrer la nuit dans une rue de Paris. Je croyais à peu près savoir ce que c'était que pleurer, mais aujourd'hui, en lisant ce poème en argot, j'ai appris ce que pleurer voulait dire. (Jehan) patauge dans le blasphème et dans l'amour, magnifiquement. »

« Inscription sur le tombeau de Louise de Vilmorin : Au secours ! »

« Quelle que soit ma volonté de rester fidèle à l'Église après ses transformations conciliaires, je déplorerai toujours l'abandon du latin qui formait un lien d'unité entre toutes les églises catholiques du monde. On se retrouvait partout chez soi dans cette langue sonore, gardienne de mystères. Aujourd'hui encore, si l'on revenait à la messe de Dumont et en particulier au Credo, je suis certain qu'une bonne partie des fidèles sauraient donner de la voix sans se tromper. J'entends encore le *Consubstantialem Patri* au ton vainqueur. Comprenait-on ? Pas tout, pas toujours, mais la foi chantait et le mystère était sauf. »

Green multiplie les remarques du même genre tout au long de cette tranche de son journal. Lors de la messe du Pape, à Paris, le 24 juillet, on a chanté le *Pater* en latin. Toujours les mêmes mots et toujours le même air. On se retrouve. Ratzinger, de son côté, reconnaît que l'on devrait accorder à tous ceux qui le souhaitent le droit de conserver l'ancien rite. Il ajoute : « Une communauté qui déclare soudain strictement interdit ce qui était jusqu'alors pour elle tout ce qu'il y a de plus sacré et de plus haut, et à qui l'on présente comme inconvenant le regret qu'elle en a, se met elle-même en question. [...] La science de la liturgie n'est pas là pour produire perpétuellement de nouveaux modèles, comme cela peut convenir à l'industrie de l'automobile. » Il y a 25 ans que je dis l'équivalent. Mais revenons à Green.

« Les prophètes de l'Ancien Testament, quand ils annonçaient l'avenir, employaient le passé prophétique. L'avenir est sans cesse derrière nous. Le prophète regarde en arrière et voit demain. »

« Dieu est inconnaissable. À cause de cela, on a pu faire de Dieu la plus grande idole possible. Dieu tel que nous nous formons de Lui notre idée. »

« Celui qui connaît son péché est plus grand que celui qui ressuscite un mort, car il vient de ressusciter un mort qui était lui-même. Celui qui connaît sa faiblesse est plus grand que celui qui voit un ange. » (saint Isaac le Syrien)

« Regardant, dans le sens d'avare, n'a d'équivalent dans aucune langue. » Je n'avais jamais fait ce rapprochement, mais mes parents employaient régulièrement ce mot en un sens positif, dans l'expression : "Il n'est pas regardant", qui signifiait : il est généreux. »

« Un mot que je ne dirai pas vole dans les airs du langage actuel. Il désigne l'imbécile, et c'est le sexe féminin. On va même jusqu'à lui donner une forme fé-

minine quand l'imbécile, ou la gourde ou l'idiot, est une femme. Je remarque, et personne ne semble y songer, que le sexe masculin n'est pas utilisé aux mêmes fins de l'insulte. Il demeure à part, comme s'il inspirait le respect ou la peur. »

« Dès qu'un homme est condamné, il cesse d'être lui-même et devient autre. Pour Dostoïevski, un homme qu'on va exécuter, quoi qu'il ait fait, devient semblable au Christ. » En fait, quand Jésus a été condamné, il était coupable de tout. Il s'était fait péché, comme dit saint Paul. Et Pilate prophétisait négligemment quand il a dit : « *Ecce homo : voici l'homme.* »

Je n'en reviens toujours pas de constater l'immense labeur d'un homme comme Green et de bien d'autres écrivains ou intellectuels : Guitton, Thibon, Revel, Chesterton, etc. Green, par exemple, voyageait beaucoup : il était reçu et recevait beaucoup ; il fréquentait théâtres, cinémas, musées. Or, à 96 ans, il vient de publier deux tranches (plus de 800 pages) de son énorme journal et il a un roman en chantier. Et encore, il fait d'immenses lectures et relectures. Cet homme-là doit s'être donné une terrible discipline de travail.

Dans la tranche de son journal que j'achève, je remarque qu'il parle beaucoup plus ouvertement de son homosexualité. Il n'en déplore pas moins « l'apparition d'une société homosexuelle revendicatrice aussi intolérante à sa manière qu'on le fut autrefois pour elle ».

Touchant *La détresse et l'enchantement*, je précise que c'est le dernier ouvrage de Gabrielle Roy et qu'elle insistait pour le présenter comme une autobiographie, et non comme des mémoires. On y trouve davantage de détresse que d'enchantement. On y trouve aussi quelque silence. Par exemple, sur son mariage avec je ne sais plus qui. Un médecin de Québec, en tout cas. J'ai rencontré Gabrielle Roy une seule fois, au sortir d'une messe à l'église Saint-Dominique. Je l'ai saluée, et comme je ne demeurais pas loin, à l'époque, je l'ai invitée à venir chez moi. Nous passâmes une couple d'heures ensemble. J'en ai passé davantage à la lire. Les écrivains sont faits pour être lus ; non pour être vus ou rencontrés.

Dans *Le sel de la terre*, le cardinal Ratzinger se montre tel qu'il est : le premier fonctionnaire de l'Église, et je ne mets aucune connotation négative dans le terme fonctionnaire. Je laisse cette réduction à Drewermann. J'ai cité plus haut un passage qui montre, à sa façon, la liberté de pensée de Ratzinger vis-à-vis de certains comportements post-conciliaires en matière de liturgie.

Je note encore ceci, que je viens de lire dans *Pastorale Québec* : « On peut ne pas être d'accord avec tout ce que dit le cardinal Ratzinger et il accepte qu'il en soit ainsi. Compte tenu de la place qu'il occupe dans le "magistère" (les guillemets sont de l'auteur) actuel de l'Église, il est sûrement intéressant et éclairant de savoir quelle est sa pensée sur tellement de sujets discutés. Il me semble que c'est là un livre à lire. » On ne peut pas dire que cette recension est chaleureuse ! L'auteur reflète bien la distance de la majorité de nos théologiens vis-à-vis du « magistère » actuel. Un magistère qui ne serait pas actuel, il serait de quand ? Du passé ? Du futur ? De *nowhere* ? En tout cas, chez les partisans et les artisans du magistère distancié, c'est pas le placotage qui fait défaut ! Mon Dieu ! Que ce monde-là placote, flacote et bat des plumas pour pas grand-chose. Après quoi, ils s'étonnent qu'il n'y ait plus que des vieux dans les églises. Les vieux continuent d'y aller, non pas tous, par une vieille fidélité. Les jeunes, qu'on a voulu racoler à force de guitares, trouvent pas mal mieux ailleurs.

N'importe ! Au Québec, on a une terrible avance sur le monde entier ! En cuisine, en éducation, en théologie, en littérature, en police, en « toute ». Je ne dis pas le contraire. « La raison habite les minorités. » (Joseph de Maistre, *horresco referens*. Traduction libre : tu parles d'une référence !) Le problème, c'est de reconnaître et de respecter toutes les minorités. Mais alors, chacun est une minorité absolue. Pour mon compte, en tout cas, je fais et je pense ce que je veux, quand je veux et tant que je peux. Ça ne va jamais virer bien loin. Après quoi, j'écrase. J'écrase et j'assume. Puissé-je assumer jusqu'à la fin, sans ressentiment. Amen !

La mort tragique de Lady Di. Cet événement devient un puissant révélateur de la décadence contemporaine. La famille royale et sans doute le gouvernement avaient fait de son mariage avec le prince Charles un événement planétaire. Très rapidement, les frasques de la princesse devinrent planétaires, elles aussi, de même que son divorce chèrement négocié (environ 23 millions de dollars, plus un château) et la poursuite de ses amours. Au moment de quitter Buckingham, elle aurait dû que son départ ne se ferait pas sans bruit.

Durant les mêmes heures, et presque simultanément, on apprenait un énième carnage en Algérie (plus de 300 villageois égorgés et éventrés, dont une majorité de femmes et d'enfants). La seconde nouvelle écrase la première. À une échelle moindre, on a pu observer le même phénomène lors de l'accident d'avion où sont

morts simultanément Marie-Soleil Tougas et Jean-Claude Lauzon. Un drame occulte l'autre, sauf pour les proches parents du second.

Personnellement, n'ayant même pas souvenir de jamais avoir vu Marie-Soleil, fût-ce dans une pub, sa mort m'a moins affecté que celle des deux jeunes femmes fauchées par une auto en se précipitant pour venir en aide à un blessé de la route. *Le Soleil* de ce matin titrait : « Du jamais vu : trois millions de personnes attendues aux funérailles de Lady Di. »

Le 24 août, il y avait un million de personnes à la messe du Pape à Paris. Comme catholique, j'avoue que j'en tire une forme de satisfaction. Je ne dis pas plus, ni plus haut. Un échec (disons 100 000 personnes) ne m'aurait aucunement déstabilisé. Si, effectivement, trois millions de personnes se rassemblent pour les funérailles de Lady Di, j'en tire satisfaction. Ces deux rassemblements sont quand même gouvernés par des sentiments, des espoirs, des regrets plus nobles que les rassemblements sportifs ou ceux que provoquent les guitares électriques.

À la mort du frère André, on rapporte qu'un million de personnes ont défilé devant son cercueil. C'était en plein hiver, dans une ville relativement petite, et la télévision n'y était pour rien. Dans le cas de Lady Di (du Pape ou de Marie-Soleil), il ne s'agit sans doute pas uniquement d'une manifestation de la religion cathodique. Dans le cas de Lady Di, les journaux soulignent l'abondance des témoignages venant des petites gens.

Fourrés jusqu'aux oreilles par les politiciens, branchés 24 heures par jour sur tous les médias, les petits adorent les dieux qu'on leur présente. Encore que le Pape, au sommet de la cérémonie, n'avait à présenter qu'une mince rondelle de farine.

Lady Di a été embarquée à 19 ans dans une aventure qui a pu la griser un moment pour ensuite se heurter au mur du protocole. Sans même le vouloir, elle éclipsait le prince Charles. Bien avant elle, la princesse Margaret, en épousant un homme du commun (qui portait un chandail à col roulé), a été brisée elle aussi et elle a sombré dans l'alcool. On ne la montre plus. Et elle n'avait pas l'argument suprême de la beauté. La cour l'a quand même cassée et casée. Lady Di ne s'est pas laissé faire.

Les paparazzi l'ont-ils cassée ? Il n'y a pas de réponse à cette question. C'est une variante de l'histoire de la poule et de l'œuf : la volaille a-t-elle commencé par

un oeuf ou par une poule ? Les vedettes ne sont vedettes que parce qu'elles sont vues. Les vedettes engendrent les paparazzi qui inventent les vedettes, qui fuient les paparazzi qui pourchassent les vedettes. Le couple vedette/paparazzi fait vivre les médias que font vivre les lecteurs et les voyeurs. Advenant un accident ou un scandale, c'est le deuil (ou l'indignation) municipal, national ou planétaire, selon le cas. Et ensuite, passez-nous une autre vedette.

À y bien penser, ce phénomène n'est pas nouveau. Ma mère, qui a passé sa jeunesse aux Etats-Unis, nous racontait comment les foules se ruaient sur Valentino. C'était bien avant la télévision et les paparazzi. Je me souviens aussi de l'émoi qu'avaient causé l'enlèvement et l'assassinat du bébé de Lindbergh, par Bruno Hautmann, puis de la longue chasse et du long procès qui suivirent. Hautmann fut électrocuté en 1936. J'avais alors neuf ans. Au fin fond du Lac-Saint-Jean, par *Soleil* interposé, ma mère suivait l'affaire avec passion. Les heurs et surtout les malheurs des grands ont toujours fasciné les petits. Ça les console !

Avec la radio, la télévision et Internet, le monde se spiritualise. Je n'emploie pas « spiritualise » au sens religieux du terme. Je l'emploie au sens purement physique. Au sens où un gaz est quelque chose de plus spirituel qu'une pierre. L'état actuel des communications, par exemple, a spiritualisé la connaissance que nous avons des événements, en ceci du moins que nous en avons une connaissance instantanée et universelle. Or, ce sont là des attributs de l'esprit. Mais nous n'avons pour ainsi dire plus le temps de digérer ce que nous voyons et entendons. Nous sommes emportés comme des « pitounes » par une rivière. Pascal : « Quand tout se remue également, rien ne se remue en apparence, comme en un vaisseau. Quand tous vont vers le débordement, nul n'y semble aller. Celui qui s'arrête fait remarquer l'emportement des autres, comme un point fixe. »

Penser, c'est d'abord dire non. Penser, c'est se réveiller, prendre du recul et s'assurer tant que l'on peut que l'on a bien devancé tout adieu, pour la raison bien simple, au fond, que l'avenir est déjà advenu. Il est advenu en ceci que le futur n'existe pas ; que le présent fuit. Il fuit au point qu'il est rigoureusement impossible de dire l'heure qu'il est, à une seconde près. Le temps de dire : il est telle heure, telle minute, telle seconde, que ce n'est déjà plus vrai. Par contre, le passé s'est d'abord donné la peine de se passer ; ensuite, il est passé. Il a cette existence d'être passé. Il a plus d'être que le présent et le futur.

André Comte-Sponville écrit : « On accède à l'idée d'éternité par celle, plus familière, de vérité. Soit une idée vraie : la question est de savoir depuis quand, et jusqu'à quand, elle est vraie. » Depuis quand est-il vrai que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux angles droits ? » Il répond évidemment : depuis toujours et à jamais. Indépendamment d'Euclide et indépendamment de l'existence de tout triangle.

À l'heure qu'il est.
Journal 1996-1997 (1998)

1997

SEPTEMBRE

[Retour à la table des matières](#)

5 septembre 1997. Nouvel attentat à Jérusalem dans la rue Ben Yehuda, où j'ai beaucoup circulé à l'automne 1990.

À 13h, j'écoute le bref message de la Reine. Propos convenus, mais c'est probablement le plus qu'elle peut faire dans les circonstances. Lady Di, après tout, aura peut-être signé l'arrêt de mort de la monarchie britannique, un peu à la façon dont Marie-Antoinette aura provoqué celle de la France. Lady Di : la jument de Troie de la monarchie britannique.

À 15h, j'apprends la mort de Mère Teresa.

Prédiction : avec Jean-Paul II tel qu'on le connaît, je ne serais pas autrement surpris qu'il la canonise *subito presto*. Pourquoi pas ? Antoine de Padoue fut canonisé moins d'un an après sa mort (le 30 mai 1232).

6 septembre 1997. Je regarde à la télévision les funérailles de Lady Di. Il est quand même étrange que nous vivions deux deuils planétaires durant la même semaine. *La Presse* du jour titre à la une : « Triomphe posthume pour Lady Di » et « Calcutta perd sa sainte ». Peut-on imaginer deux destins plus contrastés ?

D'une part, la beauté, la richesse, la vie fastueuse ; d'autre part, une petite femme laide, mal fringuée, vivant au milieu des plus pauvres d'entre les pauvres. Je comprends mal que, dans les deux cas, les petites gens, comme on dit, se reconnaissent.

Supposons maintenant que Lady Di, telle qu'elle fut, ait effectivement prophétisé et que Mère Teresa aussi l'ait fait. Lady Di avait tout pour elle, selon les lois de ce monde ; Mère Teresa, rien. Et Marie-Soleil, quant à y être ? Il ne faut pas trop chercher à comprendre. Dans le livre des Nombres, on trouve un passage étrange : Moïse et 70 Anciens sont réunis autour de la tente et ils se mettent à prophétiser. Deux hommes étaient restés au camp. Bien qu'étant parmi les inscrits, ils ne s'étaient pas rendus à la tente. Un jeune homme courut annoncer la chose à Moïse. Aussitôt, Josué, auxiliaire de Moïse depuis sa jeunesse, s'écria : « Monseigneur Moïse, empêche-les. » Moïse lui rétorqua : « Serais-tu jaloux pour moi ? Puisse tout le peuple de Yahvé n'être que des prophètes ! » (No 11, 24-29)

Funérailles télévisées, donc. Bernard Derome placote tant qu'il peut. Mais pourquoi donc les commentateurs se croient-ils obligés de nous dire ce que l'on voit aussi bien qu'eux, parfois mieux. À la sortie de l'abbaye, le protocole prévoit une minute de silence. « Nous allons la respecter », déclare solennellement Bernard Derome !

J'ai noté que les huit porteurs du cercueil (en chêne, précise-t-on, et d'un poids de quelque 600 livres) paraissaient effectivement en porter lourd. Noté aussi qu'un des six chevaux qui traînaient le cercueil et l'affût de canon s'est mis à vouloir mordiller son voisin de trait. D'un petit coup de badine badineuse, le cavalier mit bon ordre à l'affaire.

Entre-temps, je lis un dossier spécial publié dans *The New Republic* du 8 septembre à l'occasion du 100e anniversaire du congrès fondateur du Sionisme, à Bâle. Précieux document de réflexion et d'informations historiques.

Dans le même numéro, la notule suivante : « *For all the hype about the millennium, it's really a small thing, a date. But Bill Clinton can make it even smaller Before departing for vacation, Clinton gave a speech on the calendric inevitability. Replete with unringing phrases (we are making education our children's first priority) and dinky proposals (I invite you to share your ideas with us by visiting our new White House Millennium Program Web site), the speech reached its bold*

apex on the subject of computer clocks. "Experts are concerned that many of our information system will not differentiate between dates in the 20th and 21th century", the president said. But he assured us that the federal government will prevent this from causing "any interruption in government services". Coming soon : millennium mousepads for one and all ¹³. » C'est le président de la plus grande puissance du monde qui parle. On est gouverné par des enfants qui nous infantilisent.

Récemment, j'ai acheté une paire de gants pour faire le pont entre les matins frais que nous connaissons déjà et décembre qui n'est pas loin. La paire de gants m'a coûté 6,99 \$ (plus les taxes). Ils sont en laine et *made in China*. Comment peut-on trouver une paire de gants de laine à si bas prix à Saint-Augustin-des-Desmaures ? Le propriétaire du magasin me dit : « On ne fait plus rien, ici. » 'Asie (Chine, Japon, Taïwan, Corée du Sud, etc.) enregistre un surplus commercial annuel de 40 milliards de dollars avec les seuls États-Unis.

8. Je mentionnais plus haut la relecture par Green d'un poème de Jehan Rictus intitulé *Le revenant*. Le revenant, c'est Jésus. Je croyais avoir cet auteur dans ma bibliothèque. Je me trompais. Je confondais avec *La chanson des gueux*, de Jean Richepin. Il est vrai que les thèmes et l'utilisation de l'argot les rapprochent l'un de l'autre. Par ailleurs, Richepin (1849-1926) et Rictus (1867-1933) furent des contemporains.

¹³ « Tout le battage publicitaire au sujet du nouveau millénaire qui approche tourne autour d'une simple chose, une date. Mais Bill Clinton a démontré qu'il peut faire mieux. Avant son départ en vacances, il a prononcé un discours sur cette inévitable date du calendrier. Truffé de phrases vides (l'éducation de nos enfants est notre première priorité) et de propositions banales (je vous invite à nous faire connaître vos idées en visitant notre récent site Internet sur les activités de la Maison-Blanche entourant le nouveau millénaire), son discours a atteint son apogée quand il a abordé le sujet des horloges d'ordinateur : "Les experts sont préoccupés à l'idée que notre système d'information ne fasse la différence entre le XXe et le XXIe siècle." Mais il nous a rassurés en nous affirmant que le gouvernement fédéral s'arrangerait pour éviter que les services qu'il offre soient interrompus. À venir prochainement : des tapis de souris "de l'an 2000" pour tout un chacun. »

Nous avons eu, au Québec, un émule de Rictus et de Richépin : Jean Narrache (Emile Coderre, 1893-1970). Je me souviens que lors d'un pique-nique, en 1941, un de nos professeurs avait lu devant un petit groupe de juvénistes, quelques extraits d'un de ses livres. J'aurais bien voulu pouvoir le lire en entier, mais ce n'était pas le genre de volumes que l'on tenait à la bibliothèque du juvénat !

J'emprunte le volume de Rictus à la bibliothèque du Campus. L'ouvrage a été enregistré le 4 mars 1965, et je suis le premier emprunteur ! Il fait curieux de lire *Le revenant* et quelques poèmes de Richépin en ces jours de déferlement sentimental à propos de Marie-Soleil, Lady Di, Mère Teresa. Cette dernière était une gueuse, nonobstant son prix Nobel ; Richépin fut de l'Académie française. Richépin et Rictus, en leur temps, étaient applaudis par la bourgeoisie française. On ne parle plus guère d'eux, mais ils ont écrit. Dans 50 ans, parlera-t-on encore de Lady Di ?

J'entreprends la lecture du *Montaigne à cheval* de Jean Lacouture (Seuil, 1996).

11. Séance de travail avec François. Nous parlons longuement de Lady Di. Son sentiment sur cette tragédie (plus justement sur ce destin tragique, y compris son prénom prophétique : Diane la chasserresse) est moins tordu que le mien. Il y voit un effet de l'imaginaire. Le terme « imaginaire » est récent dans son acception contemporaine, en sciences sociales surtout. Je le presse de s'expliquer sur le sens qu'il donne à imaginaire. Il finit par me citer Pascal : « Le cœur a ses raisons, que la raison ne connaît point ; on le sait en mille choses. »

Il me raconte une anecdote délicieuse. Il s'agit d'un frère qu'il a naguère bien connu. Ledit frère possédait une assez belle voix dont il accablait ses confrères (la chose est courante) lors des retraites et autres cérémonies qui rassemblent des auditoires captifs. De plus, le frère en question avait le port et le style fort solennels. Un bon jour, un confrère de moindre importance, mais pince-sans-rire, demanda à la voix : « Vous connaissez les trois choses qui menacent la voix ? Les pommes, l'alcool et les femmes. » « Vous saurez, mon cher frère, que je ne mange jamais de pommes et que je ne sors pas. »

13. Claudette, golfeuse de bon calibre, m'apprenait hier que le mot golf serait un acronyme : *Gentlemen Only, Ladies Forbidden*, Si ce n'est pas vrai, ça mériterait de l'être. Quoi qu'il en soit, ce matin, j'ai demandé à Raymond Boutin, mon chercheur préféré, de me renseigner davantage à ce sujet.

De midi à 14h, je regarde en rediffusion les funérailles de Mère Teresa. Ces dernières semaines, j'aurai passé plusieurs heures à regarder des funérailles : Marie-Soleil, Lady Di, Mère Teresa. Jean O'Neil m'écrivait récemment : « Au réveil, j'apprends la mort de Lady Di. Après celle de Léon Dion, c'est un choc. Les massacres algériens, c'est du cinéma, peut-être. Je finirai par m'ennuyer d'Elvis. » À quoi je réponds : « Je finirai par être millénariste. »

La curiosité davantage que la piété me gouverne en ces occasions. En ce qui a trait aux funérailles de Mère Teresa, j'étais curieux de voir la différence de civilisation. Je n'ai pas été déçu. La pompe et le comportement de la foule, à Londres, sont fort différents de ce que j'ai vu à Calcutta. À Londres, la cérémonie était inscrite dans une structure connue, familière en fin de compte. À Calcutta, on se retrouve devant l'inconnu. Je note d'abord, mais sans aucune réticence, le caractère pluraliste des témoignages : les représentants de toutes les grandes religions de l'Inde ont défilé, et tous, avec grande assurance. Je note aussi la minceur de la foule, tant au stade que le long du parcours du convoi. Et on est à Calcutta, fort petite ville, comme l'on sait. Et encore, l'ennui profond qui se lisait sur les visages des dignitaires et des autres membres de l'assemblée, sauf les religieuses. Et tout cet appareil militaire, y compris lors de la déposition des couronnes de fleurs par les dignitaires. La reine Fabiola, Hillary Clinton, Bernadette Chirac, pour n'en nommer que trois.

En tout cas, les porteurs du cercueil de Mère Teresa n'avaient pas l'air de forcer autant que les porteurs du cercueil de Lady Di.

La télévision fait sa job accoutumée de se montrer au lieu de montrer. Bernard Derome avait l'air fort ennuyé en écoutant le témoignage (sollicité) de je ne sais plus quel photographe français. Il lui coupait la parole tant qu'il pouvait. Le jeune photographe était pourtant bien loin de dire des sottises. Et puis, bien sûr, « à toi, Jean-François (Lépine) » et « Merci, Bernard. » Comme simple spectateur-qui-n'est-pas-sur-place, il m'a semblé qu'il pleuvait au sortir du stade. Ça aurait pas été

bien long de le mentionner, car la pluie n'est jamais un détail, dans la vraie vie. Mais non ! On fait du « cher Bernard » et du « cher Jean-François ».

J'allais oublier la mini-table ronde présentée à Radio-Canada. Échanges de propos convenus. Aussi convenus que les propos de la Reine, le 5 septembre dernier. Mais comment ne pas tenir de propos convenus, quand on officie à une table ronde à Radio-Canada, ou quand on est la reine du Royaume-Uni ? En matière de commentaires sur le pauvre, hormis l'Évangile, je ne connais pas grand-chose de plus senti, de plus vrai, que le dialogue entre le curé de campagne et le curé de Torcy (il ne l'appelle jamais que par ce nom). Cela se trouve dans *Le journal d'un curé de campagne*, p. 58-77, dans l'édition que je possède : Plon, 1951.

Or, lors de la table ronde dont je parlais à l'instant, les experts s'inquiétaient fort de l'avenir de l'oeuvre de Mère Teresa. On parlait de sa « successeuse » (sic), sœur Mirmala, qui est, dit-on, d'une caste supérieure, et fort instruite. Elle est avocate, si j'ai bien compris. On parlait de structurer le combat contre la pauvreté et non pas simplement ramasser le premier pauvre que l'on rencontre. Mère Teresa n'était pas regardante (au sens d'être avare, cf. entrée du 28 août). Elle acceptait, et on ne s'est pas privé de lui en faire reproche, l'argent de Bébé Doc, lequel ne manquait pas de pauvres chez lui, ou de tel magnat de la presse internationale, qui est mort de sa belle mort, ou « suicidé » par un héritier, on le saura jamais, et cela importe peu.

Mère Teresa acceptait l'argent des riches, ce qui n'est jamais qu'une transfusion d'un peu du « sang des pauvres » (Bloy) aux pauvres. Quelqu'un a dit « qu'il y aurait toujours des pauvres ». Il y en aura toujours, en effet. Dans les sociétés dites développées, les pauvres, c'est ceux qui ne comprennent rien. Ça fait pas mal de monde. Les pauvres, c'est ceux qui pleurent de vraies larmes aux funérailles de Marie-Soleil, de Lady Di, de Mère Teresa. Du fond de l'éternité, que pouvait bien penser Mère Teresa ? Mais, du fond de l'éternité, se mêle-t-on de penser ? On verra bien ! « J'étonnerai toutes vos patiences », dit Jésus et rien ne sera perdu de l'espérance des pauvres.

Écrivant cela, et cherchant tout autre chose, je découvre une statistique que je cherchais depuis longtemps sur le nombre des soldats français fusillés par leurs camarades de tranchées, sur l'ordre de Pétain, durant les fameuses mutineries de 1917. On a fusillé 1637 soldats pour raison de mutinerie pure et simple, ou pour

raison de refus de sortir de la boue et des vermines pour aller passer à la baïonnette un pur inconnu d'en face, également boueux et rongé par la vermine. À propos de mutineries, il faut préciser qu'elles étaient alimentées par la propagande soviétique dont l'armée venait de se rendre aux Allemands, sur la promesse du paradis soviétique de Lénine, justement. On connaît la suite, maintenant. Mais le petit poilu, nourri par le socialisme de Jaurès, n'en savait pas grand-chose. Jaurès fut assassiné, lui aussi.

Petit fait vrai, que je viens tout juste d'apprendre. Il y aura salon du livre, à Jonquière, du 25 au 27 septembre. Je suis invité, depuis deux ou trois mois. Au programme, une table ronde avec Michel Tremblay, Nancy Huston et moi-même. J'ai accepté. Je n'étais pas fâché de parler de la culture d'ici, car tel est (était) le sujet de la table ronde. Cet après-midi, l'organisateur en chef du salon m'apprend que Michel Tremblay refuse de participer à la table ronde en question si je m'y trouve. On m'a remplacé par Michel-Marc Bouchard, dont j'ignore tout. Moi qui me faisais tout un plaisir de rencontrer Nancy Huston, car elle est fort belle. J'étais également curieux de rencontrer Michel Tremblay. Mais pourquoi Michel Tremblay a-t-il mis son veto à ma présence autour de la même table ronde ? Je n'ai jamais lu une seule ligne de Michel Tremblay. Je n'ai pas souvenir d'avoir écrit quoi que ce soit de négatif à son sujet. Au contraire, j'ai déjà dit publiquement qu'il avait objectivé le joual par son théâtre, ce que je considérais comme une victoire sur le joual. Au demeurant, veto il y a eu de la part de Michel Tremblay. Serait-ce à cause de son orientation sexuelle, laquelle est publique, et de mes positions publiques là-dessus ?

16. On prétend que l'expression « Mon nom est » est un anglicisme, une traduction pure et simple de « My name is ». C'est tout faux. La question : « Quel est votre nom ? » est parfaitement française. C'est à cette question, exprimée ou sous-entendue, que l'on répond spontanément en disant : « Mon nom est. »

18 Je suis bien obligé, mais pas autrement fier, d'avouer que le veto de Michel Tremblay m'a occupé plus que de raison. Précisons que les organisateurs du salon rendent chaque année un hommage particulier à un écrivain du Royaume. Cette année, et je l'apprends en même temps que j'apprends le veto de Michel Tremblay,

le lauréat, c'est moi. Déjà, plusieurs personnes ont été invitées à cette fin particulière, y compris quelques membres de ma parenté. Il faudrait annuler la cérémonie et, peut-être, décevoir l'un ou l'autre invité, bienveillant et tout à fait étranger à la manoeuvre de Michel Tremblay, que je ne comprends d'ailleurs pas moi-même.

Ma première réaction fut de n'aller point du tout au salon. « Un homme digne refuse ce qu'on lui refuse, plus que ne lui refusent ceux qui le lui refusent. » (Valéry) Je consulte Thérèse, qui me conseille d'y aller quand même, et ostensiblement. François penche plutôt du même bord. Dollard, que je rencontre (le 16 courant), penche carrément pour un refus de ma part.

Là-dessus, je téléphone au directeur du salon pour lui signifier mon refus. Il comprend ma réaction et, au fond, il faudrait bien qu'il s'en accommode, mais il plaide si bien les recherches et les invitations déjà faites en vue de l'hommage, que je finis par céder.

Ce matin, François me téléphone pour me dire que, tout bien pesé, je ferais mieux de ne pas aller au salon ! « Quand on n'est pas admis à la table, on n'entre pas au salon ! » Me voilà bien avancé ! Mais je ne peux plus me défilier. Moralité no 1 : « Méfiez-vous du premier mouvement, c'est le bon ! » (Talleyrand) À l'heure qu'il est, en effet, je serais beaucoup plus content de moi si je leur avais dit merde tout net et tout de suite. Moralité no 2 : celle de la fable *Le meunier, son fils et l'âne*.

19. Messe du jour : « *Radix enim omnium malorum est cupiditas* : l'amour de l'argent est la racine de tous les maux. » (I Tim 6, 10) Pourquoi l'argent, et non pas l'orgueil ou n'importe lequel des cinq autres péchés capitaux ? Parce que l'argent (sa possession ou son désir) est la grimace du Rédempteur. Conformément à l'étymologie du mot, l'argent promet la rédemption en lieu et place de Jésus. Avec l'argent, on achète ou rachète tout, hormis l'amour. On peut même acheter l'ersatz de l'amour. Et, bien sûr, le pouvoir. L'argent est le lien des trois concupiscences. D'où il est déclaré que les pauvres en esprit sont bienheureux. La pauvreté, de soi, ne garantit rien, si, pauvre, on est rongé d'envie ou de ressentiment. Il faut être pauvre en esprit, c'est-à-dire en vérité.

Réunion du Conseil de l'Ordre national du Québec, à Montréal. Départ à 8h, retour à 19h. Je fais le voyage de retour en compagnie de Marc-Adélar Trem-

blay, nouveau membre du Conseil. Il est anthropologue et grand travailleur. Il est père de cinq ou six enfants. Il a fait ses études classiques sur le bras, je veux dire, grâce à l'aide d'un curé. Il a beaucoup étudié les Autochtones, de même que les Acadiens. Il a 75 ans et il paraît la petite cinquantaine : visage et esprit nets. Il possède au complet l'équipement Internet. Il est « webbé » (risquons : entoilé) dans les fils d'Internet. Il publie sa propre page (je ne sais trop comment dire) à l'intention de ses amis et de ses connaissances. Cela s'appelle « La feuille de tremble ».

L'autobus où nous sommes vient d'être mis en service. Il compte 52 sièges, au lieu de 47, et il offre de nouvelles aménités. Par exemple, tout en causant, je remarque trois prises électriques de 110 volts fixées le long de la paroi de droite. Jos Connaissant comme je suis, je déduis qu'il s'agit de prises électriques pour permettre aux voyageurs pressés de se faire une beauté avant de partir ou d'arriver. Une jeune fille, assise dans l'autre rangée de sièges, me corrige : « C'est pour brancher les ordi portatifs », dit-elle. Bon, ça fait du sens, comme on dit maintenant. Et elle ajoute : « Ça fait un bon moment que je vous entends parler d'ordi, et j'étais curieuse. »

M. Tremblay embarque, comme on peut bien penser. La jeune fille est jolie et informée. Pas du tout le genre bas-bleu. Elle a un frère chirurgien et elle-même prépare son doctorat en pathologie. Elle nous informe qu'elle a dû dépenser plus de 2 000 \$ pour acheter les volumes dont elle a besoin. Pas besoin d'être détective, ni même curieux, pour apprendre. Suffit d'écouter. Tout au long du voyage, d'ailleurs, elle annote un volume de pathologie (j'imagine), en anglais, évidemment. Je suis placé pour pouvoir lire les titres. Moralité : on est, veut, veut pas, englués dans la toile d'Internet.

Quelques jours avant la réunion, j'avais envoyé une remarque de Lacouture tirée de son *Montaigne à cheval* à M Denise Grenier, directrice de l'Ordre : « Montaigne avait été fait chevalier de l'ordre de Saint-Michel en 1571, s'attirant les sarcasmes de Brantôme. Autrefois rare et donc prestigieuse, cette distinction s'était quelque peu banalisée. On la qualifiait de "collier à toutes bêtes". (Mais connaît-on une décoration au monde que ses détenteurs ne jugent prostituée par sa remise à d'autres bénéficiaires ?) »

Au début de la réunion, Mme Grenier me relance avec une citation de Montaigne lui-même sur les décorations : « Cela a été une belle invention, et reçue en la plupart des polices du monde, d'établir certaines marques vaines et sans prix pour en honorer et récompenser la vertu. Nous avons pour notre part, et plusieurs de nos voisins, les Ordres de Chevalerie, qui ne sont établis qu'à cette fin. C'est à la vérité une bonne et profitable coutume de trouver moyen de reconnaître la valeur des hommes rares et excellents et de les contenter et satisfaire par des paiements qui ne chargent aucunement le public et qui ne coûtent rien au prince. »

21. Accompagnons les propos qui précèdent. Aujourd'hui, c'est la fête de saint Matthieu, qui ne voyageait pas en autobus (lequel ne coûte pas cher, soit dit en roulant : environ 0,10 \$ le km) et qui ne connaissait rien à Internet. C'est aussi l'équinoxe d'automne. Je viens de terminer le *Montaigne à cheval* de Jean Lacouture (Seuil, 1996).

Je place Rabelais, Montaigne et Pascal dans une durée :

Rabelais : 1494-1553

Montaigne : 1533-1592

Pascal : 1623-1662

Quand Rabelais est mort, Montaigne avait 20 ans. Il a certainement lu Rabelais ; il y fait souvent allusion. Au demeurant, les *Essais* sont le premier monument de la littérature française. Premier et durable, pour trois raisons :

- Premièrement, les *Essais* sont une anthologie des Anciens et, par les Anciens, de tout ce qui était connu, à l'époque, des autres cultures.
- Ensuite, les *Essais* sont une prodigieuse chronique de l'époque qui fut celle des guerres de religion.
- Enfin, les *Essais* sont le document fondateur de la liberté de penser et de l'introspection. Le document fondateur de la primauté du Je. On sait que Montaigne fut à l'Index jusque vers 1950.

Je cite ici trois ou quatre remarques de Montaigne, déjà notées dans mes exemplaires des *Essais*, et soulignées par Lacouture :

Sur la conversation : « Nul plaisir n'a goût pour moi sans communication. Il ne me vient pas seulement une gaillarde pensée en l'âme qu'il ne me fâche de l'avoir produite seul, et n'ayant à qui l'offrir. » Je me souviens que, professeur à Chicoutimi en 1958, j'avais hâte au lundi pour faire part à mes élèves de telles ou telles lectures que j'avais faites pendant la fin de semaine.

Sur les grands : « Les princes me donnent prou (assez) s'ils ne m'ôtent rien, et me font assez de bien quand ils ne me font point de mal. »

Sur le « féminisme » (avant le mot) : « Les femmes n'ont pas tort du tout quand elles refusent les règles de vie introduites au monde, d'autant que ce sont les hommes qui les ont faites sans elles. Il y a naturellement de la brigue et riotte (dispute) entre elles et nous ; le plus étroit consentement que nous ayons avec elles, encore est-il tumultueux et tempétueux. »

Épithète : « J'ai pu me mêler des charges publiques sans me départir de moi de la largeur d'un ongle, et me donner à autrui sans m'ôter à moi. »

Montaigne était la bête noire de Pascal. L'homme du fameux pari ne pouvait évidemment pas tolérer l'homme du « mol oreiller du doute » ; l'homme du « que sais-je ? ». Pascal écrit : « Le sot projet qu'il a de se peindre ! Et cela non pas en passant et contre ses maximes, comme il arrive à tout le monde de faillir ; mais par ses propres maximes, et par un dessein premier et principal. [...] Il inspire une nonchalance du salut, sans crainte et sans repentir. Son livre n'étant pas fait pour porter à la piété, il n'y était pas obligé : mais on est toujours obligé de n'en point détourner. [...] Ce n'est pas dans Montaigne, mais dans moi, que je trouve tout ce que j'y vois. »

En ce qui a trait à la langue de Montaigne, je dis que c'est un grand malheur que le français ait évolué non dans la foulée de celui de Montaigne, mais régenté par Richelieu, d'abord, et ensuite, par la cour de Louis XIV, de sorte que Montaigne est pratiquement illisible aujourd'hui, même dans une version modernisée, comme celle que je possède (Gallimard, Poche, 1965). Il faut être plutôt motivé pour lire du Montaigne pendant une demi-heure d'affilée. Il serait temps qu'un éditeur nous offre une version des *Essais* en français contemporain.

Pascal, par contre, à quelques mots près, est encore immédiatement accessible. Or, entre la mort de Montaigne et celle de Pascal, il n'y a que 70 ans. Et, sauf erreur, ni la radio, ni la télévision, ni Internet n'existaient. C'est la force militaire, économique et culturelle (et dans cet ordre) qui a assuré la domination du français en Europe jusqu'à la guerre de 1914-1918.

L'autre jour, une professeur (e) chargée d'enseigner le français correctif au Campus, disait à propos de je ne sais pas quoi : « Je n'en ai pas de besoin. » Et à tous les bulletins de nouvelles, on entend dire : « Nous verrons demain, Jean, qu'est-ce que la cour décidera. » Cherchez l'erreur. L'erreur, c'est de devoir enseigner le français correctif au collégial. Le français est aussi foutu que l'était le latin, du temps de Montaigne.

Je suis à lire *La plus belle histoire de Dieu* (Jean Bottero, Marc-Alain Ouakim, Joseph Moingt, Seuil, 1997). Le premier est un assyriologue ; le deuxième est un rabbin ; le troisième est un jésuite. Pour l'heure, je note simplement qu'entre le Dieu de mon enfance, de ma jeunesse et du début de mon âge adulte (si tant est que je suis adulte), il y a un abîme. Je m'exprime mal : je devrais dire qu'entre le Dieu que l'on m'a présenté et le Dieu que l'on me présente maintenant, il y a un abîme. En fait, il n'y a aucun abîme, aucune solution de continuité entre les deux Dieu. Dieu est fidèle. À son amour.

Lors du séminaire de lecture du 15 courant, Gérard dit, presque en aparté : « Il va falloir reprendre toute notre exégèse. » Il a 55 ans et il est bibliste. Qu'ils la reprennent, leur exégèse ! J'ai bien été obligé de la reprendre, moi, et je n'en suis pas mort. Au contraire. Ni mort ni déstabilisé. Pourtant, je ne me suis refusé aucun choc. Ni le choc d'Alain, ni celui de Céline, ni celui de Dubourg. Il y en aura d'autres, sans doute, car, c'est un fait que, depuis un petit demi-siècle, la révélation de la Révélation a progressé de façon exponentielle. Comme le reste. On ne meurt pas de ça. Ce n'est pas que je sois particulièrement cuirassé. Bien au contraire, je suis ouvert. Je dis ouvert, par opposition à fermé. Mais, c'est moi qui ouvre. Ou alors, quelqu'un m'ouvre. Et ce ne peut être que l'Esprit. Ça fait partie de ma religion. Mais je ne marche ni à l'onction, ni au catinage intellectuel ou rituel.

Marc-Adélar Tremblay me disait, vendredi dernier : « Dans ma paroisse, il n'y a que des vieux. Une majorité de femmes. Pas de jeunes. » Au fait, faut-il attirer les jeunes ? L'Église catholique n'est quand même pas une compagnie de sou-

pe. L'école, non plus. Les jeunes viendront bien à la soupe, si soupe il y a. Ils étaient un million à la messe du Pape, le 24 août dernier. Et tout ce que le Pape avait à leur montrer, c'était une rondelle de farine. Plus le témoignage de sa vieillesse. Le témoignage du très vieux prêtre qui monte à l'autel et qui dit : « Je monterai vers l'autel du Seigneur. Du Seigneur qui réjouit ma jeunesse. *Ad Deum qui lætificat juventutem meam*. Le verbe est à l'indicatif présent.

Faut-il racoler les jeunes ? Il ne faut racoler ni les jeunes, ni les vieux, ni les femmes. N'y aurait-il plus qu'une seule personne à professer la foi catholique sur cette planète, que la foi demeurerait entière. Cela est arrivé, justement. Au Calvaire.

24. Je lis dans un magazine américain : « *The national ideascap* ». On songe immédiatement au mot *landscape*. Par associations d'idées, je pense au mot paysage. Pourrait-on dire « idéage » ? Le terme « idéation » est reçu, en philosophie.

Lu, dans *The Economist*, une assez bonne plaisanterie : « Il y a trois sortes d'économistes : ceux qui savent compter et ceux qui ne savent pas compter. »

28. Salon du livre de Jonquière. Départ jeudi, le 25, à 13h 30, en autobus. À 20h, rétrospective littéraire. La cérémonie consiste en la remise d'un exemplaire en reliure de luxe d'un livre publié depuis le dernier salon par un auteur du Saguenay-Lac-Saint-Jean. Nous étions plus d'une quarantaine. Après la cérémonie, séance de signature au kiosque des Éditions LOGIQUES. En fait, aucun acheteur ne se présente, mais il faut faire son temps !

Le 26, journée très chargée : je donne quatre entrevues à la radio ou à la télévision, dont une à Chicoutimi, deux à Jonquière et une au salon lui-même. Entre-temps, je dois assurer deux séances de signature. À 20 h 30, je reçois l'hommage que le salon rend chaque année à un auteur de la région. Je savais que Claudette et Thérèse seraient présentes, de même que Michèle, Luc et Margot.

Je venais tout juste de prendre place dans la salle à manger quand j'ai vu arriver Claudette et Thérèse, suivies des Laurendeau, des Beaudoin, de Mozart, de Diane Plamondon. En arrivant dans la salle, j'avais vu, de plus, une vingtaine

d'amis et de vieilles connaissances dont plusieurs de la région de Québec. Je note encore la présence de Mgr Jean-Guy Couture, plusieurs confrères de Desbiens et de La Baie, et un représentant de la ville de Métabetchouan.

Richard Boivin, l'animateur de la cérémonie, présente ensuite « l'hommage », et en cours de route, je suis mis en communication avec Jean O'Neil et Denise Bombardier. Je ne m'attendais à rien de tout cela. On me remet ensuite plusieurs cadeaux-souvenirs. Le plus précieux et le plus émouvant, c'est un recueil de témoignages. Je mentionne les témoignages de mes sœurs Margot et Reine, de Mozart, de Luc et de Michèle de même que ceux de Lucien Bouchard, de Pauline Marois, de Mgr Jean-Guy Couture, de Gérard Blais, Bruno Hébert, Jacques Tremblay, Jean O'Neil, Denise Bombardier, sans oublier le collectif de Claudette, Thérèse, les Laurendeau, les Beaudoin, les Tremblay et François Caron.

Je suis fort ému et je n'arrive pas à dire grand-chose dans mon mot de remerciement. En me couchant, j'étais tout plein d'excellentes choses que j'aurais dû dire. J'ai l'esprit de l'escalier : « Avoir un esprit de repartie qui se manifeste à retardement, trop tard. » (Robert)

Le lendemain, samedi, dernière séance de signature et retour à Saint-Augustin avec les Laurendeau et compagnie qui avaient loué, pour la circonstance, une voiture de type *éconoline*.

Dans le parc des Laurentides, l'Étape est un arrêt quasi obligatoire soit pour manger, soit pour aller aux toilettes, soit simplement pour se dégourdir les jambes. Le propriétaire du restaurant dispose donc d'une clientèle captive. Mon propos ici n'est pas de juger la qualité de la nourriture (elle est du type *fast food*) ni des prix, qui sont abusifs. Je veux simplement illustrer une autre forme de mépris : en grosses lettres sur la devanture du restaurant (puisque'il faut employer ce terme), on lit « *Chicken Station* ». En plein milieu du parc des Laurentides. *Vive la loi One 0 One*.

À l'heure qu'il est.
Journal 1996-1997 (1998)

1997

OCTOBRE

[Retour à la table des matières](#)

2 octobre 1997. Je me suis encore laissé embarquer dans la préparation d'une conférence. Le 6 novembre prochain, je dois donner la conférence d'ouverture lors d'un colloque organisé par le Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa. L'occasion du colloque, c'est le 30e anniversaire des États généraux du Canada français, tenus à Montréal en novembre 1967. Le sujet est politiquement complexe. Je n'ai pratiquement aucun souvenir de l'événement d'il y a 30 ans. Aussi bien, je dois faire d'austères et répétitives lectures.

3 octobre 1997. Je vois une étudiante en train de lire *Trente arpents*, de Ringuet. Je lui dis : « On est studieuse ! » Elle réplique : « C'est une lecture obligatoire. Autrement, c'est pas le genre de livre que je lirais. » Faut-il conclure que les lectures obligatoires conduisent à la détestation de la lecture ? Ou bien faut-il bénir l'obligation qui est faite de lire ce que l'on ne lirait pas autrement ? Si je me fie à mon expérience personnelle, je suis bien content d'avoir lu (mettons) *Britannicus*, mais je n'y suis pas souvent retourné ! En fait, il y a bien peu d'auteurs auxquels je retourne et, parmi eux, bien peu de ceux qui me furent imposés du temps de mes « écolâtries ».

6. Samedi et dimanche, je passe plusieurs heures à préparer ma conférence de novembre prochain. Je fais quand même de bonnes promenades. Les arbres sont dans toute leur splendeur. Assis dans mon bureau, j'ai sous les yeux le splendide rideau d'arbres du boisé Saint-Félix, comme on l'appelle maintenant.

Hier matin, mélange de bruine et de brume. Silence total, sauf le vaillant battement de cœur d'un cargo qui remonte le fleuve.

Je ne sais quel *smart* du secrétariat provincial a décidé de « revamper » les cartes mortuaires. Les deux dernières que j'ai reçues ne portent aucun symbole chrétien. En lieu et place, de petits dessins sans génie, comme il est maintenant possible d'en faire par ordinateur. À l'endos de la carte, la phrase suivante de Félix Leclerc : « C'est grand la mort, c'est plein de vie dedans. » Tu parles d'une platitude ! Une vache crevée aussi, c'est plein de vie. Plein d'asticots, de vers et de mouches à marde.

7 octobre 1997. La liturgie célèbre aujourd'hui la fête de Notre-Dame du Rosaire, instituée en commémoration de la victoire de Lépante en 1571. La flotte des royaumes chrétiens comptait 200 galères et plus de 80 000 hommes. La flotte ottomane était tout aussi considérable. Sans être décisive sur le plan militaire, cette victoire de la coalition chrétienne freina l'avance musulmane en Europe. Je note que la France est absente de la coalition des royaumes chrétiens. Les guerres de religion sévissaient alors en France, et durant les années 1570 et 1571, le pouvoir est entre les mains des protestants.

Bref rappel de cet événement dans *Prions en Église*. Il est étrange de remarquer que 400 ans plus tard, la menace musulmane est bien loin d'être disparue. Notons encore que si l'on parle de galères, on parle de galériens, ces hommes enchaînés à leurs rames dans les galères chrétiennes ou ottomanes.

Dans la brève notice traitant de cette bataille dans l'encyclopédie *Catholicisme*, je relève ceci : « Les puissances (occidentales) réagissaient à la menace turque en fonction de leurs intérêts commerciaux et ne paraissaient pas comprendre que la civilisation chrétienne était en jeu. [...] La flotte alliée ne poursuivit pas les Turcs, à cause du mauvais temps, du manque de vivre, de l'absence de matériel de

siège. De plus, marins et chiourmes étaient exténués et les chefs avaient mandat de rentrer. Philippe II ne tenait pas à donner plus grande gloire à son frère et rival (Don Juan d'Autriche) et désirait que les Turcs demeurent assez puissants pour contenir la triomphante concurrence vénitienne. » Politique pour politique, il semble bien que c'est tout de même Pie V qui voyait le plus loin, en l'occurrence.

Durant la matinée, coup de téléphone de Jacques Tremblay, dont j'étais sans nouvelle depuis mai dernier.

Lettre de Georges Dor, accompagnant l'envoi de son dernier livre *Ta mé tu là ?* (*Ta mère est-elle là ?*). Un autre essai sur le langage parlé des Québécois (Lanctôt, 1997). Le volume est dédié à « Jean-Paul Desbiens, celui qui fut le Frère Untel ».

8. Hier, visite de Paul Careil. Il s'était annoncé par lettre, le 11 septembre. Françoise, sa fille, est établie à Montréal depuis 25 ans. Elle tient présentement la Librairie du Square. En visite chez elle, en 1978, Paul Careil découvre le Frère Untel. Depuis, il a lu plusieurs de mes livres. Il est né en 1925 dans une famille paysanne de Vendée, cinquième de huit enfants. Il est lui-même père de sept enfants. Il a fait carrière dans l'enseignement des mathématiques, notamment à Nantes et à Rennes, où il demeure présentement.

Tel que convenu, il se présente à midi. Nous dînons ensemble et puis nous passons un bon moment sur la terrasse de la résidence André-Coindre à admirer la vue aérienne que nous avons de ce point d'observation. Il fait un temps splendide et les arbres forment une mosaïque de couleurs à couper le souffle. Après un petit roupillon, nous nous retrouvons dans mon bureau. Ne pouvant le loger dans la résidence où je me trouve, je lui avais réservé une chambre au Coindre. Ce matin, nous allons à la messe chez les Marianistes et nous déjeunons longuement tous les deux. Il reprend l'autobus pour Montréal vers 9h 30.

Au moment de partir, il remarque un volume qui traîne sur mon bureau. Il s'agit de Jean Sullivan. Or, il a connu Sullivan. Il était trop tard : le taxi était commandé. Il me semble que lui et moi, nous aurions pu faire un bout à partir de Sullivan. Il a le temps de me dire que le livre de Sullivan *Mais il y a la mer* est un roman à clé. Le cardinal dont il est question dans le roman est le cardinal de La Rochelle, dont j'ai déjà cité une vigoureuse intervention en faveur de l'enseignement

privé en France. Mon intervention était adressée à je ne sais plus lequel des 19 ministres de l'Éducation qui se sont succédé depuis 1964.

J'appréhendais un peu de devoir me retrouver seul avec un inconnu pendant plusieurs heures. En fait, pas un seul moment mort. Notre homme est curieux de tout. Nous parlons de l'actualité québécoise et française, de son enfance, de nos lectures communes, de l'éducation, de la Révolution française. Careil est Vendéen. Or, on sait que la Vendée s'était révoltée contre les républicains. Je lui cite le mot de La Rochejaquelein que je lisais dans les maximes calligraphiées dans un manuel scolaire : « Si j'avance, suivez-moi ; si je recule, tuez-moi ; si je meurs, vengez-moi. »

Maurice Papon, 87 ans, vient d'être formellement mis en accusation pour « crimes contre l'humanité ». Il était membre du gouvernement de Vichy. Il est accusé d'avoir ordonné et supervisé la déportation de plus de 1 500 Juifs. Par la suite, il fut ministre sous De Gaulle, préfet de police de Paris, décoré de la légion d'honneur, etc. Il sera jugé par un jury dont la majorité des membres n'étaient pas nés au moment où les crimes qu'il a commis par complicité ont été perpétrés. Je suis contre ces procès à reculons.

Dans le même ordre d'idées, l'Église de France vient de demander pardon pour son silence durant la persécution des Juifs par les Nazis et leurs complices. Mon visiteur me rapporte que le Pape, lors de son récent voyage au Brésil, aurait dit dans une conversation privée à bord de l'avion : « Pourquoi les autres religions ne demandent-elles jamais pardon ? »

Dans la Bible, le premier mot adressé à l'homme par Dieu, c'est « Tu » (Gen. 2,15). Les deux derniers vers de *La légende des siècles*, de Hugo :

L'être multiple vit dans mon unité sombre.
Je n'aurais qu'à souffler, et tout serait de l'ombre.

Le dernier mot de l'homme à Jésus dans la Bible : « Viens ! »

Il faut laisser à Dieu son mystère. Nous en avons bien besoin. Le mystère de Dieu, c'est le mystère de son amour.

Si je suis capable de lire une lettre d'un être que j'aime (ou d'un inconnu) sans déplorer les fautes de grammaire ou d'orthographe et même, de les remarquer avec attendrissement, peut-être Jésus est-il capable de me voir sans voir mes péchés.

Presque tous les matins, et à une ou deux minutes près, adossé au mur de l'école, je vois, de l'autre côté du fleuve, les phares d'une auto qui se dirige vers l'est. Un homme se rend à son travail ou rentre à la maison. Une prière de l'Office porte ceci, que je rapporte en résumé : « S'il va à son travail, qu'il travaille pour Toi ; s'il rentre à la maison, qu'il se repose auprès de Toi. »

Un chirurgien de Québec vient d'être condamné à une amende de trois millions de dollars pour une faute professionnelle commise il y a 21 ans. Le médecin a 74 ans et il n'a certainement pas les trois millions en question. Et puis, qu'est-ce que l'on peut bien prouver en une telle matière, 21 ans après le fait ? Ni un individu ni une société ne peuvent vivre sans pardon.

10. Messe du jour Jésus parle bel et bien du royaume de Satan (Lc 11, 15-26). Le royaume de Satan existe et s'exerce. Et il n'est pas divisé contre lui-même, nonobstant le fait que le mot diable signifie « séparateur, diviseur ». Au fait, la liturgie, avec ses fêtes et ses commémorations, déploie, jour après jour, *l'endroit* de l'histoire, dont nous ne connaissons que *l'envers*.

J'apprends la mort, à 71 ans, de Gilles Boulet. Il fut un acteur majeur et un précurseur dans la réforme scolaire. En 1960, il avait fondé le Centre des études universitaires à Trois-Rivières. Un coup d'audace qui fut la rampe de lancement de l'Université du Québec. Il fut d'ailleurs président du réseau de l'Université du Québec, de 1978 à 1988. En juin dernier, il était reçu membre de l'Ordre national du Québec à titre d'officier. Je n'ai jamais travaillé avec lui, mais je l'ai souvent rencontré. C'était un homme chaleureux et dynamique. Sa dernière réalisation aura été le Musée des arts et traditions populaires du Québec. Il est mort en service commandé, si je puis dire : le ministre des Affaires municipales lui avait demandé d'intervenir à titre de médiateur dans un conflit entre deux municipalités, du côté des Escoumins. Peu après la réunion du 9 octobre, il a subi une crise cardiaque. Il est mort à l'hôpital du lieu.

11. Je ne suis pas un coureur de salon funéraire ou de funérailles. Cependant, comme citoyen, je me sens tenu d'assister à des funérailles. Comme citoyen, car à l'âge que j'ai, les vieux arbres tombent dru. Depuis un an, ce furent Arthur Tremblay, Fernand Dumont, Gérard Pelletier, Léon Dion, Gilles Boulet, Roger Baulu. En de certaines circonstances, la simple solidarité commande la présence, même si les membres de la famille ne vous connaissent pas. Si amitié il y a eu, vous êtes à même d'apporter quelque réconfort. Encore que, dans le fond d'un chagrin, on n'est pas facile à rejoindre.

Si j'assiste à des funérailles, c'est aussi comme chrétien. Je ne me laisse guère distraire par l'inventaire des notables (je parle des funérailles des notables).

Au salon, ce matin, j'entendais les propos suivants, d'un inconnu de moi à un autre inconnu : « Tant se débattre, et finir comme ça ! » J'ai tout de suite pensé à la remarque de Jésus : « Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il perd son âme ? » Cette remarque n'est pas une invitation à ne rien faire, à ne rien entreprendre. Elle est le rappel du côté dérisoire de nos existences. Dérisoire si notre vie sous la lune se termine avec la mort.

Je me suis rendu à pied, du salon à l'église Saint-Louis-de-France. Une petite demi-heure de marche, si l'on compte les arrêts aux intersections des boulevards. Si je paraphrase la platitude de Félix (« C'est grand la mort, c'est plein de vie dedans »), je dis : « La mort, c'est plein de vie tout autour. » J'aime mieux rapporter Hugo, dans *Oceano nox* :

Seules, durant ces nuits où l'orage est vainqueur,
Vos veuves au front blanc, lasses de vous attendre,
Parlent encor de vous en remuant la cendre
De leur foyer et de leur cœur !

La messe des funérailles fut recueillie, et les chants, à peu près tolérables. Il y avait même un peu de grégorien jazzé. Plus j'y pense, plus je suis décidé à demander à ma communauté de payer quatre ou cinq hommes pour chanter, à la messe de mes funérailles, l'intégrale, en grégorien, de la *Messe des funérailles*, et rien d'autre. Au pis aller, que l'on fasse tourner le microsillon que je possède, intitulé *La messe des morts*, par le chœur des moines de l'abbaye Saint-Pierre de So-

lesme, Decca. SXL 20217. Ça vaudrait mieux que les morceaux de guimauve au blé d'Inde. Et, quant à y être, je lis, à l'endos de la pochette, un texte explicatif qui pourrait alimenter une bonne homélie !

Parlant d'homélie, l'évêque qui présidait ce matin (il n'a pas été présenté à l'assemblée. Je présume qu'il est l'évêque de Trois-Rivières) a sorti la réflexion suivante. Je cite de mémoire : « Le pain et le vin sont l'aliment spirituel de la foi. » J'embarque là-dedans. Un peu de farine, un peu de vin, par la puissance de l'Esprit, deviennent un aliment de la foi. Nourriture spirituelle d'un organisme spirituel.

Par la puissance de la technologie contemporaine (fibres optiques ou four à micro-ondes), je chauffe ou je voyage à la vitesse de la lumière, qui n'est pas le dernier mot de la vitesse. La vitesse de l'Esprit n'a rien à voir avec la vitesse. Elle est éternelle. Elle est rétroactive, rétrospective et prospective. C'est le fondement de toute prière. Léon Bloy disait que « la victoire de la Marne (1914) a peut-être été gagnée par une carmélite philippine qui naîtra dans deux cents ans.

J'en arrive à ceci : le spirituel se nourrit de spirituel, comme un organisme se nourrit de viande, de pain et de fromage. Le miracle, tous les miracles, mêmes les miracles de Jésus, ne sont que des évidences différées. Après la mort, nul besoin ni de foi ni d'espérance. Je ne sais pas si l'on se rend compte que l'ordinateur, Internet, appelez ça comme vous voudrez, prophétise la spiritualisation de l'espèce humaine. Pendant ce même temps, la barbarie égorge en Algérie, au nom de la religion.

J'apprends que le prix Nobel de littérature de cette année a été attribué à Dario Fo. J'ignore tout de cet auteur, sauf ce que j'en lis dans les gazettes. Dans les gazettes, justement, je lis que *L'Osservatore Romano* s'est indigné que le Nobel aille à un bouffon. À quoi Dario Fo réplique : « Souviens-toi, Église, combien de bouffons tu as fait pendre. » Mon Dieu ! Dans moins d'un an, ce nom et cette affaire seront oubliés.

Mais ceci demeure : l'église, de Pierre, le renieur, à Jean-Paul II, le slave, en passant par les Borgia, mène le troupeau comme Jacob menait le sien. Je veux dire en s'occupant des brebis qui allaitent, et dont il ne faut pas presser le pas. Le désespoir luxueux et bien prébendé des Sartre et autres Camus (et j'en passe), je n'ai rien contre. Le cynisme ou le « juste pour rire » qui font les choux gras des

pitres et de Radio-Canada, c'est de la décadence glorifiée. Les décadences ont déjà duré longtemps. Deux cents, trois cents ans. Celle où nous sommes ne durera pas aussi longtemps. Une vache crevée quelque part au bout d'une prairie en octobre dure jusqu'à la fin de l'été suivant. Mais elle est crevée.

Technologiquement et politiquement parlant, nous sommes en été. La vache est crevée. Les asticots et les mouches à marde sont affairés. Il ne reste plus grand-chose du monde que j'ai connu enfant. Il s'en est ajouté beaucoup. Je profite de ce qui s'est ajouté. Je serais mort depuis longtemps, n'eût été de la streptomycine. Le monde serait bien avancé !

Quand je dis que la vache est crevée, je veux dire que la civilisation et la culture que j'ai connues sont crevées. Voulez-vous bien me dire au nom de quoi il faudrait qu'un jeune de 1997 ait lu Proust ? Je ne l'ai moi-même jamais lu et je me prétends honorablement cultivé, comme tous ceux qui parlent de culture. Sont tous cultivés, ceux qui parlent de.

Faudrait-il que tous les jeunes francophones aient lu *La Fontaine* ? Je réponds oui. *La Fontaine* vient d'Ésope, qui venait de plus loin. De qui voulez-vous venir ? Faut toujours bien venir de quelque part. *Les animaux malades de la peste*, c'est un résumé de l'Histoire. *La cigale et la fourmi*, une catégorisation des comportements individuels. Je pourrais énumérer la plupart des fables du Bonhomme. Dans la culture anglaise, on parlerait D'Alice *au pays des merveilles*. Je ne veux pas me laisser emporter. Sinon, je vous parle des *Mille et une nuits*.

Je disais donc que la vache est crevée. Le monde vire aussi bien que du temps de mon enfance. La bêtise ne manque pas. Elle ne manquait pas non plus, à l'époque. Elle est toujours au rendez-vous. À quel rendez-vous est-elle ? Réponse : à toutes les élections, référendums et autres sondages. Meilleure réponse : la bêtise est toujours à l'intersection de l'oubli et de l'émotion. Bienheureux celui qui a bonne mémoire et qui sait garder raison !

13. Fête dite de l'Action de grâce. Évangile du jour : la guérison de 10 lépreux, dont un Samaritain, le seul à être revenu sur ses pas pour remercier Jésus de sa guérison, obtenue à distance, comme le précise Marc. Les neuf autres ont été guéris et ils n'ont pas été dé-guéris du fait de leur ingratitude. Mais au Samari-

tain, Jésus déclare : « Ta foi t'a sauvé. » Il est plus que guéri d'une maladie, en attendant le cancer ; il est sauvé.

15. Lundi après-midi, le 13, un autocar s'est abîmé dans un ravin longeant la côte des Éboulements. Quarante-trois personnes sont mortes, toutes des aînées, comme on dit, et toutes originaires de Saint-Bernard (Beauce). Durant les mêmes heures, 43 Algériens voyageant en autobus tombent dans une embuscade et sont égorgés ou mitraillés. Dans le journal de ce matin, j'apprends qu'un accident d'autocar fait 58 morts au Bangladesh. Les deux derniers cas font l'objet d'entrefilets dans les journaux. La chose est normale, si j'ose dire, car il n'est pas vrai que l'on est frappé au même degré par une tuerie ou un accident lointain. La distance émousse notre sensibilité. La misère du monde ne nous atteint pas avec une égale acuité.

L'autocar qui a plongé aux Éboulements avait été nolisé par un groupe de l'âge d'or qui allait fêter « Noël en automne » à l'Île-aux-Coudres. On sait que la mode des « Noël en juillet ou en automne » est devenue populaire, ces dernières années. Mais laissons cela. Le plus choquant dans cet accident, c'est que cette côte est reconnue comme très dangereuse. En 1974, 14 aînés (encore une fois) étaient morts au même endroit, et dans des circonstances semblables. Depuis, le gouvernement n'avait pas bougé. On fait porter par des individus (les chauffeurs) une erreur et une responsabilité collectives. Erreur d'ingénieurs qui ne jurent qu'à partir de la puissance des moteurs ou des freins ; irresponsabilité de la voirie qui n'ordonne pas un nouveau tracé. Les vaches en savent plus long : dans les coulées de Métabetchouan, elles traçaient leurs étroits sentiers en lacet. Les politiciens nous promettaient, hier, qu'ils allaient justement refaire le tracé.

Visite de Jacques Tremblay. Arrivé vers 9 h, il repart à 14h 30 pour Montréal et Orford. Nous ne nous étions point vus depuis les funérailles de Laura, le 28 mai dernier. Selon son expression, « nous nous mettons mutuellement à jour ».

22. L'esprit républicain engendre des citoyens ; la mécanique démocratique produit des électeurs.

24. Souper chez Gisèle et Roch Bolduc. Ils ont quatre enfants et six ou sept petits-enfants. Nous nous étions déjà rencontrés, mais furtivement, M. Bolduc, surtout, du fait de nos occupations et préoccupations communes en matière politique. J'aurai rarement rencontré un couple aussi manifestement uni, après 45 ans de mariage ; aussi manifestement heureux de vivre ensemble, chose qui se révèle, en une seule soirée, dans maints petits détails.

Roch Bolduc est une mine d'informations dans l'ordre économique, a cause de sa formation universitaire en administration, de sa carrière professionnelle dans la haute administration qu'bécoise et, maintenant, comme sénateur. À lui seul (et il n'est pas le seul), il défonce le cliché du sénateur-qui-ne-fout-rien. Pour certains dossiers (la loi sur l'avortement et la loi sur les armes à feu), il a fouillé des montagnes de documentation et répondu à des milliers de lettres. Ajoutons que sa femme et lui sont deux catholiques au missel.

Roch est aussi passionné qu'un étudiant du premier cycle universitaire. Le temps où l'on refait le monde au moins une fois par semaine ! Toute la soirée, nous n'étions que nous trois. Or, il n'était assis que sur le bout des fesses, et il parlait comme une mitrailleuse, bien que nous ne fussions nullement en chicane, en frappant sa main gauche dans le creux de sa droite (ou l'inverse).

27. Hier, dimanche, fête du centenaire de l'arrivée des frères maristes au Saguenay-Lac-Saint-Jean. Notre première école fut ouverte en 1897, à Roberval. Durant les 100 ans qui suivirent, nous nous sommes retrouvés dans 35 écoles au sein de 13 villes ou villages. Présentement, nous sommes 22 frères, dans trois maisons (Desbiens, La Baie et Chicoutimi-Nord). Un seul des 22 frères enseigne à temps partiel à Normandin. Plus de 450 personnes ont assisté à la fête : confrères, ex-confrères, anciens élèves et les conjointes.

Je suis parti samedi matin, le 25, avec Alain Bouchard, ancien élève de Saint-Félicien. Nous avons d'abord filé à Val-Jalbert où nous sommes demeurés plus de deux heures à nous promener et à alimenter un feu de branchages.

À 9h, dimanche, c'était l'accueil suivi de la messe à l'église paroissiale et du banquet dans le gymnase de l'ancien juvénat. La messe fut digne et belle. Il était évident que l'assistance était composée de fidèles réguliers. On le sentait dans la façon de répondre aux diverses invocations, à la récitation du *Credo*, au chant du

Pater et du *Salve, Regina* en latin. C'est tout le contraire qui se produit lors des funérailles de certains notables auxquelles j'ai assisté depuis un an. Les églises sont alors pleines, mais pratiquement personne ne sait quoi faire, quoi répondre. À cela, deux explications : premièrement, les assemblées en question ne sont pas formées de fidèles réguliers, si j'ose dire. Secondement, les chansonnettes changent de paroisse en paroisse, et de semaine en semaine. Il suit de là que personne n'a l'occasion d'apprendre un répons ou un air par cœur.

À table, je suis à côté de Louis Ferland. On lui a demandé d'écrire la notice biographique de son frère Félix, décédé au début de septembre. Cette commande lui pèse fort. Je lui offre de rédiger la notice à partir des notes qu'il a déjà rassemblées. Il accepte mon offre avec soulagement.

J'ai dû faire deux entrevues pour la télévision. J'ai insisté sur deux points : le fait, bien sûr, que nous célébrions 100 ans de présence mariste au Saguenay-Lac-Saint-Jean et ensuite, le fait que la plupart de nos anciens compagnons de route sont demeurés très engagés à titre de bénévoles dans diverses oeuvres ecclésiales et sociales. J'ajoutais qu'en vérité, bon nombre de ceux qui ont quitté la communauté, parfois après 10 ou 15 ans d'enseignement au Québec ou en Afrique, étaient les meilleurs d'entre nous. J'ai personnellement connu cinq ou six cas de départ particulièrement pénibles à cause de l'interprétation mesquine des clauses ayant trait à la « prime de séparation », comme on dit dans l'administration civile. Marcel Légaut, en ce qui concerne les communautés religieuses françaises, est assez raide à ce sujet : « Ce n'est pas sans tristesse ni indignation que je vois le comportement de certaines congrégations vis-à-vis de leurs membres qui les quittent après de longues années de dévouement, de sacrifice. Quand, par exemple, une religieuse est ainsi amenée à quitter sa congrégation, celle-ci a l'impérieux devoir, non seulement de la soutenir spirituellement sur sa voie difficile, mais aussi, en justice, de l'aider matériellement, compte tenu des nombreuses années de travail antérieures » (*Patience et passion d'un croyant*, Centurion, 1976)

Après le banquet, ce fut la visite des salles où étaient exposées les mosaïques photographiques des finissants de diverses écoles et de diverses périodes. Ce genre de témoignages visuels retiennent toujours l'attention. Il est toujours surprenant de se voir soi-même 20, 30 ou 40 ans plus jeune, plus tard.

Un ancien juvéniste (que je n'ai d'ailleurs pas connu) avait apporté son « journal de vacances ». À l'époque, les juvénistes demeuraient au juvénat durant les vacances d'été, et chacun devait tenir son journal de vacances. Les plus habiles l'ornaient de dessins. Cet ancien juvéniste tenait à me montrer son journal. Les entrées étaient brèves, mais l'écriture, fort soignée, et les dessins, en couleurs, fort réussis.

Nous quittons Desbiens vers 16h 30 et nous rentrons à Québec via Alma où Alain doit reconduire un ami, ancien élève d'Alma.

Neige et poudrerie toute la matinée. Une vieille chanson que ma mère chantait me revient :

Le ciel est noir, la terre est blanche,
Cloches, carillonnez gaiement !
Jésus est né, la Vierge penche
Sur lui son visage charmant.
Il tremble sur la paille fraîche,
Ce cher petit enfant Jésus ;
Et, pour l'échauffer dans sa crèche,
L'âne et le boeuf soufflent dessus.

On dira que ce petit poème est simplet. Il est de Théophile Gautier (1811-1872), qui fit, en son temps, son petit bruit. Risquons que cela vaut Jean-Marc Parent. Je doute assez fort que l'on cite ou chante Jean-Marc-Parent en 2097.

30. Souper chez Claudette avec Jean-Noël. On sait que ces derniers jours, il y a eu krach boursier. Or, je ne connais rien à ce sujet. Je demande donc à Jean-Noël de m'expliquer l'affaire, comme il ferait pour un élève de troisième secondaire. Il le fait brillamment ou, en tout cas, à ma satisfaction. J'ai d'ailleurs tout le loisir de poser les questions et sous-questions qui m'importent, en l'occurrence. Il finit par dire : « Je ne m'attendais pas à donner un cours d'économie de troisième secondaire ce soir. » La veille, j'avais posé la même question à François. Je ne cherchais pas à confondre l'un par rapport à l'autre. Les explications que l'un et l'autre m'ont fournies sont d'ailleurs convergentes. Comme quoi les conversations libres, peu importe leur objet, sont toujours enrichissantes. Et seule l'amitié les

permet. En dehors de l'amitié, on expose, on impose, on milite, on vend une idée, et, surtout, on joue un rôle.

31. Halloween. Depuis trois semaines, les magasins offrent toutes sortes d'objets ou de friandises en vue de cette célébration, qui a pris beaucoup d'ampleur ces dernières années. Ici, les pensionnaires ont décoré la résidence de crânes, de squelettes, de citrouilles, etc. Deux posters de cinq pieds de hauteur sont collés sur les vitres de l'entrée. Ils sont fabriqués en Chine ! Non, mais, la Chine doit-elle rire assez jaune, depuis qu'elle est Chine ?

Clinton vient de recevoir, sur tapis rouge, l'homme qui a ordonné le massacre de Tienanmen le 27 avril 1989. En même temps, Jean Chrétien et Lucien Bouchard « positionnent » le Canada et le Québec dans le marché chinois. Mais que voulez-vous qu'ils fassent d'autre ? Faut créer ou sauver des emplois. On ne peut pas gouverner avec un oeil sur la Charte des droits de l'homme et l'autre, sur le Sermon sur la montagne. Jésus n'a été ni roi ni pape.

À l'heure qu'il est.
Journal 1996-1997 (1998)

1997

NOVEMBRE

[Retour à la table des matières](#)

1er novembre 1997. La Toussaint. L'Évangile du jour rapporte les Béatitudes selon Matthieu. En français, elles sont introduites par le mot « Bienheureux ». Bienheureux les pauvres, les doux, les purs, les pacifiques, etc. Or, le mot bienheureux suggère d'abord un *état*, une position acquise et stable. En outre, le mot bienheureux implique que l'on est bienheureux après une douloureuse épreuve ; après une traversée. C'est ainsi que lors d'un décès survenu à la suite d'une longue et douloureuse maladie, on entend régulièrement, dans les salons funéraires : « Il est bienheureux, maintenant. »

Selon une traduction plus proche de l'araméen (Jésus ne parlait pas en grec), le mot bienheureux signifie : « En marche ! » Ce mot ne connote donc pas l'idée d'un vague bonheur d'essence hédoniste, mais celle d'une rectitude, celle de l'homme en marche sur une route qui va droit vers Dieu. (Cf. André Chouraqui, *Un pacte neuf*, Brépols, 1984) Le pauvre, le doux, le pacifique n'est pas déclaré en possession du bonheur ; il est déclaré heureux d'être engagé sur un chemin droit.

Dans *Le Soleil* du jour, Mgr Jacques Gaillot, de passage à Québec, déclarait, entre autres : « Je crois en la bonté de Dieu, plus grande que notre cœur, mais je ne crois pas en cette éternité de l'enfer. » En 1970, Guitton écrivait : « On peut

penser que l'opposition des esprits ne sera pas éternelle, comme la théologie le suppose pour la séparation des bons et des mauvais Anges. » (*Profils parallèles*, Fayard) Origène (183-252) fut condamné pour avoir soutenu cette idée.

Je rapproche ces notations avec les données d'un récent sondage de la revue *L'Actualité* du 15 novembre. Je lis les questions suivantes : Pour vous qui croyez à son existence, le paradis est-il situé « en haut » ? ; 52,9% répondent oui. Quant à l'enfer, 40,6% des sondés qui croient à son existence répondent qu'il est situé « en bas ». Tout compte fait, la croyance à l'enfer est mieux documentée !

J'ai la faiblesse ou la coquetterie d'aimer ce que j'ai déjà écrit au sujet de la Toussaint : « Cette gravité aux portes de l'hiver. » Cette convocation de tous les amis de Dieu qui intercèdent pour nous. La Toussaint célèbre précisément la foule innombrable des saints qui ne sont pas casés dans le calendrier liturgique. Cette innombrable cohorte de tous ceux qui ne se doutaient même pas qu'ils étaient des saints. Galériens de Tibère ou de Louis XIV ; soldats noirs, jaunes ou blancs de toutes les guerres et de toutes les ambitions des « amoureux des peuples » ; pères et mères de tous les temps ; immense armée des floués de l'Histoire ; immense armée contemporaine. C'est eux tous que l'Église honore aujourd'hui dans l'éternité de sa liturgie.

Je récite les litanies des saints. L'intégrale, telle qu'on la trouve dans les vieux missels. Le mien est celui de Dom Gaspar Lefebvre. Il date de 1951. En fait, il s'agit d'une réimpression. L'édition originale date de 1920, ce qui n'est pas si vieux, à y bien penser. Ce n'est que sept ans plus vieux que moi. À l'échelle de la prière de l'Église, c'est hier. Ce n'est pas hier, c'est maintenant. Avec mon Église, je prie dans l'éternité. Jérôme, Augustin, Lucie, Perpétue, Agnès, Cécile, Étienne, Laurent, Ambroise, Catherine, Benoît, Agathe, et tous les soldats inconnus de toutes les guerres oubliées sont mes contemporains dans l'éternité.

Gilles Archambault écrivait dans *Le Devoir* d'hier : « C'est pas demain la veille que Jean-Paul II aura sur les problèmes de notre époque un regard qui ne soit pas archaïque. » Où, dans quel salon, Gilles Archambault a-t-il découvert que Jean-Paul II est « archaïque » ? Sur la base de quelle réflexion sur l'Histoire ?

Je suis à l'aise à l'avance, si j'ose dire, avec les positions de Jean-Paul II sur l'avortement, le sacerdoce des femmes, le célibat ecclésiastique, etc. Tout autant à l'aise que je le suis avec les papes de la Renaissance. Sauf à dire que Jean-Paul II

en sait probablement aussi long sur l'état du monde, en 1997, que Gilles Archambault.

On saura plus tard que l'Église aura été le dernier rempart du petit Blanc. Je me fous de l'avenir du petit Blanc. Je suis pour le métissage. Et j'aurais beau être contre, ça ne voudrait rien dire. Le métissage est en route. Au demeurant, mon Église n'a pas été fondée pour sauver le petit Blanc. Je lis : « En 1970, les grands séminaires catholiques ont accueilli 14 365 aspirants à la prêtrise, contre seulement 5 692 en 1994. En Afrique, c'est tout le contraire : au cours de la même période, le nombre de grands séminaristes est passé de 3 470 à 17 125. » (L'Actualité, novembre 1997)

Dans le désœuvrement et la déprime où je me trouve souvent en fin d'après-midi, j'ouvre au hasard un volume de Guitton. Je lis ceci, à propos de Renan : « Je m'abandonne à l'intercession de la très chère Vierge Marie, de saint Joseph, de saint Philippe de Néri, à saint Jean l'évangéliste, à saint Jean-Baptiste, à saint Athanase, à Grégoire de Naziance, à Chrysostome, à Léon le Grand. » Renan écrivait cela en 1864, dans la perspective de sa mort. Depuis, l'ai-je déjà signalé ? un vaisseau de guerre français a été baptisé : le Ernest-Renan. Je ne tire rien de là, puisque Renan n'y est pour rien, sauf la cocasserie d'avoir été Renan, et qu'un navire de guerre porte son nom.

2 novembre 1997. Commémoration de tous les fidèles défunts. La Toussaint célèbre la multitude des saints, connus et inconnus. Ils sont nos intercesseurs ; nous n'avons pas à prier pour eux. La fête d'aujourd'hui nous invite à prier pour tous les autres fidèles défunts. Qu'est-ce à dire ? Dans quel état sont donc tous ces autres fidèles défunts, pour qu'il y ait quelque sens à prier pour eux ?

Qui n'a pas expérimenté ce qu'était faire de la peine à quelqu'un ou, pire, ce qu'était un amour bafoué ? La souffrance que l'on éprouve d'avoir fait de la peine à un être aimé, de l'avoir offensé, est une souffrance réelle et même cuisante, mais c'est une souffrance d'amour vis-à-vis de l'amour, et d'autant plus grande que l'on prend davantage conscience de son amour offenseur et de l'amour que l'on a bafoué. À partir de là,

on peut penser que le défunt est dans la situation de mieux comprendre ce qu'a été sa foi et ce que fut son péché. La « proximité » de Dieu, le

désir de le voir pleinement, ont un effet de discernement. Les morts sont « en cours de résurrection ». Dans les nouvelles et mystérieuses conditions de leur existence, ils sont désormais orientés vers la résurrection finale et disposés à ce « mystère de récapitulation ».

Le sort actuel des morts peut être considéré comme une communion avec celui des vivants, car chez les uns comme chez les autres, la résurrection est à l'oeuvre. Cette solidarité ne signifie pas que les vivants peuvent peser indiscrètement sur la condition des défunts, par leurs prières ou leurs oeuvres. Elle n'implique pas non plus que les morts puissent intervenir immédiatement dans l'existence et l'histoire des vivants. Entre vivants et morts, il y a une différence profonde. Mais il y a aussi une union en Christ, dans l'Esprit-Saint. (Encyclopédie Catholique, au mot « purgatoire »)

Dès ici-bas, on récapitule bel et bien certains moments d'éblouissement ; on se souvient aussi des offenses à l'amour, mais on ne peut ni refaire ni défaire ce qui a été. La prière, toutefois, agit dans l'éternité. Prier, aujourd'hui, pour un défunt, que le décès soit récent ou qu'il soit survenu il y a longtemps, agit rétroactivement, puisqu'il faut bien parler selon la catégorie du temps qui nous est indispensable pour penser à ce genre de problème. Il en va de même pour les centaines de millions de fidèles défunts qui nous sont à jamais inconnus. Les centaines de millions de Soldats inconnus de toutes les guerres. Prions pour les Fidèles Défunts inconnus, « *Known but to God* ». Le Canon de la messe dit : « [...] et dont Toi seul connais la foi. »

« Alexandre, qui n'est que dans l'ordre de la chair, ne comprend pas Archimède, admis à l'ordre de l'esprit ; mais Archimède comprend Alexandre, et il comprend même qu'Alexandre ne puisse pas le comprendre. » (Guitton)

« L'oubli est un souvenir dont on ne se souvient plus. » (André Comte-Sponville)

Trois modes de penser : a) *dire*, dans lequel on affirme son savoir, sa foi, ses opinions ; b) *contredire*, dans lequel on défend ou attaque, ce qui suppose que l'on attache de l'importance et même du respect à la pensée adverse ; c) *mépriser* ce qui ne vaut même pas la peine d'être relevé par une défense ou une attaque. En face du bouffon Hérode, Jésus ne répondait pas : *Jesus autem tacebat*.

5. Théologie : « *Theology is the study of God and his ways. For all we know, dung beetles may study man and his ways and call it humanology. If so, we would probably be more touched and amused than irritated One hopes that God feels likewise* ¹⁴ ».

(Frederick Buechner, *Listening to your life*) Tocqueville, de son côté, écrit : « L'incrédulité est un accident ; la foi seule est l'état permanent de l'humanité. » Je rapproche ces remarques rafraîchissantes de celle d'Alain, plus acide : « Un poisson théologien prouverait que l'univers est liquide ; mais il en serait d'abord assuré, et les poissons auditeurs de même. » Il poursuit : « La forme d'un vivant est une sorte de connaissance, et ses actions la confirment. Croire est la même chose que vivre. Le poisson essaie encore de nager quand il est sur l'herbe ; et peut-être forme-t-il alors cette opinion que tout n'est pas liquide au monde, comme il l'avait cru ; mais ce commencement d'opinion périt avec lui. »

Alain écrit donc que « croire est la même chose que vivre ». En effet, pour vivre, il faut commencer (et continuer) par croire beaucoup de choses. Et d'abord, qu'on est le fils de son père et de sa mère, de quoi l'on n'a jamais aucune évidence.

Notes postérieures :

Les journaux (7 novembre) nous apprennent que la justice a ordonné l'exhumation du corps d'Yves Montand, afin que soit pratiquée une expertise comparative de son ADN avec celui d'Aurore Drossard, qui prétend être sa fille. Yves Montand est mort le 9 novembre 1991 ; Aurore Drossard a 22 ans. Elle vit « par cœur » depuis un bon moment ! Avec les sous que l'ADN lui procurera peut-être, elle pourra se payer des cours d'hébreu, car enfin, l'ADN des biologistes, c'est un peu l'exégèse des biblistes.

Ensuite, on croit que la terre est ronde. J'ai longtemps refusé de le croire. Maintenant, je le vois, grâce aux satellites. Par ailleurs, aussi sceptique que l'on soit, ou même cynique, on croit toujours un peu aux promesses des politiciens.

¹⁴ La théologie, c'est l'étude de Dieu et de son agir. Si les hannetons se mêlaient d'étudier l'homme, ils feraient de l'humanologie ! Il est probable que nous serions davantage émus ou amusés qu'irrités. On peut penser que Dieu a la même réaction vis-à-vis de nos théologies.

Sinon, pourquoi se mêler même d'aller voter de temps en temps, ne fût-ce qu'aux élections municipales ?

Mais celui qui se déclare incroyant en matière de religion ; le poisson d'aucune eau théologique, comment s'arrange-t-il pour vivre ? Certes, des millions de Juifs ont cru en Dieu sans croire à l'immortalité, mais ils croyaient en un Dieu qui sauverait leurs fils. Ils croyaient dans l'écrasement à venir des écraseurs. Je veux davantage. Ma foi dans l'immortalité est d'abord la foi dans le redressement rétroactif, si je peux ainsi dire, de toutes les vies écrasées et brisées par la bêtise, la pauvreté, la maladie, la politique, bref, par l'injustice.

8. J'aurais aimé demeurer à Ottawa pour entendre la conférence de clôture de Pierre Savard, mais je devais rentrer pour participer à la réunion des supérieurs locaux à Château-Richer, qui commençait ce matin à 9 h. Le Provincial nous remet, entre autres, plusieurs documents sur la situation financière de la province, le profil des âges, etc. Je note que l'âge moyen des frères québécois est de 73 ans et 9 mois, et que celui des frères africains rattachés à la province est de 35 ans. Je note encore que le tiers de nos revenus proviennent des diverses pensions (CAR-RA, Régime des rentes du Québec, pension de vieillesse du fédéral). N'étaient les revenus de placements, nous serions incapables de soutenir nos œuvres en Afrique et nous devrions couper dans les dons divers que nous faisons annuellement au Québec même. Notre infirmerie, à elle seule, coûte plus de 7% de nos revenus globaux.

Nous serions également obligés de fermer plusieurs résidences ou communautés locales, dont la mienne. J'ai toujours prétendu que le sort commun, y compris le fait de me retrouver dans un quelconque foyer pour vieux, me conviendrait parfaitement.

Détail significatif sur l'évolution des mentalités : depuis peu, les frères peuvent demander d'être incinérés, pourvu que les funérailles aient lieu en présence du corps. L'Église a mis du temps à admettre cette pratique. Voilà pourtant deux millénaires qu'elle nous rappelle que nous sommes poussière et que nous retournerons en poussière : *Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris*. La résistance de l'Église s'explique par le fait que, dès les premiers siècles du christianisme, elle fut obligée d'affirmer le symbolisme des funérailles chrétiennes

contre les coutumes du paganisme. La résistance de l'Église s'explique aussi par la nécessité de protéger le sentiment populaire que tout n'est pas fini quand tout est fini. On connaît du monde qui enterre leur chien ! Au demeurant, je veux que ma dépouille soit enterrée, et je me demande bien pourquoi. L'important, c'est de se réveiller sur l'épaule de Jésus. Le *Salve, Regina*, que je récite tous les matins en marchant porte ceci : *Et Jesum, benedictum fructum ventris tui, ostende*. Montre-nous le fruit de tes entrailles.

9 Avec Jean-Noël Tremblay et Richard Gervais, je corrige une section du concours annuel d'excellence du campus. Il s'agit d'une question dite « à développement » posée à des élèves de cinquième secondaire. La question se lisait ainsi : « Le Québec et le monde entier ont connu, ces derniers mois, trois grands deuils : Marie-Soleil Tougas, Lady Diana, Mère Teresa. Pourquoi ces trois décès ont-ils eu un tel retentissement ? »

Nous remarquons tous que l'information s'est bien rendue. Tous les candidats distinguent nettement Marie-Soleil, Lady Di et Mère Teresa. Plusieurs fournissent d'excellentes distinctions entre les trois femmes en question. À la fin (car nous lisons chacun toutes les copies), nous convenons d'accorder la note 20/20 à une copie vraiment remarquable par le contenu et la forme. Notamment pour la raison qu'il n'y a aucune faute de grammaire ou d'orthographe. Aucun d'entre nous, les correcteurs, n'aurait pu, en si peu de temps, développer aussi bien la question en question.

Et pendant ce temps, Pauline Marois (qui n'est, après tout, que le (la) 19e ministre de l'Éducation depuis Paul Gérin-Lajoie), et qui n'est pas misérable si j'en juge par le château qu'elle s'est fait construire lors de son premier mandat comme ministre du Parti québécois de je ne sais plus quel ministère, pendant ce temps, dis-je, la 19e ministre de toutes les Éducatons se défend contre l'école à deux vitesses. Ce qu'il faut au Québec, c'est une école à une seule vitesse : celle de la Centrale de l'enseignement du Québec. Car nous ne sommes pas en démocratie, au Québec ; nous sommes en syndicocratie. Le nivellement par le bas. Quand on court tout seul, on gagne toutes les courses. Grand malheur à l'excellence, car on ne peut pas conventionner l'excellence.

Au sujet de l'excellence, je rapporte ici un propos de Gabrielle Roy dans *La détresse et l'enchantement*. Elle y raconte sa rencontre avec le directeur de l'École normale de Winnipeg, un Écossais du nom de Mackintyre. Précisons que nous sommes en 1929, et que l'abolition du français comme langue officielle au Manitoba, de même que la fin de l'appui financier gouvernemental aux écoles confessionnelles dataient de 1890. Le directeur de l'École normale dit donc à Gabrielle Roy, entre autres : « Puisque votre groupe n'est pas nombreux, mieux vaut sans doute ne pas alerter le monstre du fanatisme qui sommeille d'un côté comme de l'autre. Je ne vois qu'un chemin à suivre pour vous : être excellents en toutes choses, toujours être meilleurs que les autres. Travaillez votre français. Soyez-lui toujours fidèles. Enseignez-le quand l'heure viendra, autant que vous le pourrez, sans vous faire prendre. Mais n'oubliez pas que vous devez être excellents en anglais aussi. Les minorités ont ceci de tragique, elles doivent être supérieures ou disparaître. »

11. Indépendamment de la commémoration de tous les fidèles défunts dont je parlais plus haut, et indépendamment des cérémonies officielles, et du coquelicot que l'on vous vend (J'en ai vu beaucoup, des derniers jours, à beaucoup de clavicules), le 11 novembre me ramène depuis très longtemps le souvenir des millions de soldats morts durant les guerres de notre siècle. J'ai passablement lu sur ce sujet. Des *Croix de guerre*, de Dorgelès, en passant par *Le feu*, de Barbusse, À *l'ouest, rien de nouveau*, de Remarque, *Orage d'acier*, de Jünger, *From Here to Eternity*, de James Jones, et par Alain, bien sûr, et j'en passe. Depuis très longtemps, donc, le 11 novembre me ramène à l'esprit (à l'imagination ?) l'horreur de toutes ces morts boueuses, vermineuses, affreuses et inutiles. Au bout du compte, c'est peut-être Céline qui en aura le plus dit, dans la trentaine de pages qui ouvrent son *Voyage au bout de la nuit*. Passons à une chronique plus légère.

Le 5 novembre, tremblement de terre de magnitude 5,2, et l'épicentre était à Cap-Rouge, trois kilomètres en ligne droite du lieu de ma résidence. Je venais tout juste de me coucher. D'abord, un bruit semblable à un coup de tonnerre, et puis, tout se met à vibrer. Je suis dans une résidence de béton armé. Tout vibre d'un seul bloc. Je m'habille et je sors dans le hall d'entrée. Tout est fini. Une vingtaine de pensionnaires sont descendus de la tour. En novembre 1988, un tremblement de terre de plus forte amplitude s'était produit. Je me trouvais alors dans une mai-

son privée, avec des amis. Je crois me souvenir que j'avais d'abord éprouvé une forme de curiosité. *Idem* cette fois-ci. Je ne dis pas que ma curiosité aurait duré une ou deux minutes de tremblement !

Le lendemain, à 9h, je prenais le train pour Ottawa. Le chauffeur de taxi m'a parlé de quoi, pensez-vous ? À bord du train, on nous informe que le train roulera à vitesse réduite entre Charny et je ne sais plus quel endroit, par mesure de prudence. Résultat, le train accumule une demi-heure de retard sur son horaire.

Digression sur la « cellulite ». Tout au long du trajet entre Sainte-Foy et Montréal, le téléphone cellulaire d'une voisine de banquette émet son cri strident. Les vieux frères ne peuvent même plus roupiller tranquilles. On ne peut plus fumer, on ne peut plus boire, mais on est obligé d'écouter des ragots de corde à linge et d'assister à des réunions de bureau à bord d'un train où l'on a payé le droit d'avoir la paix, même si l'on n'a plus le droit de fumer.

En sortant du train, je sors fumer une cigarette. Un homme qui en fait autant m'aborde en ligne droite. La solidarité des lépreux. Il m'informe tout de go qu'il est un ex-enseignant ; qu'il a été victime d'un blocage aphasique ; qu'il vit avec 177 \$ par semaine et qu'il voyage pour se désennuyer. Il me dit aussi qu'il est bilingue et qu'il a encore sa photo dans le métro, grâce à une pub de l'institut Aviron, où il enseignait avant son blocage.

À 17h 30, tel que prévu, je me retrouve au pavillon (J'ai oublié le nom) où je suis censé prononcer la conférence d'ouverture du colloque commémoratif des 30 ans des États généraux du Canada français. (Cf. Document 20) De toute façon, j'étais piloté par Jacques Faucher, prêtre dans une paroisse d'Ottawa, et vieux résistant franco-ontarien. Ma performance est médiocre, car je dois couper dans mon texte écrit, pour respecter l'horaire, et je n'avais pas assez bien prévu les raccourcissements.

Le lendemain matin, dès 8h 30, je suis à l'université pour entendre les témoins des États généraux de 1967. Brefs et denses témoignages dont je retiens, pour l'essentiel, que les francophones hors Québec se sont sentis floués par les meneurs de jeu des États généraux de 1967. Ils le disent, 30 ans après, avec force, mais de façon civilisée. Rosaire Morin était un des témoins québécois, de même que Jacques-Yvan Morin. Ce dernier a témoigné sur vidéo.

Après le dîner, j'écoute Linda Cardinal, sous la rubrique « L'héritage ». Sous-entendu : l'héritage des États généraux de 1967. Elle est professeur(e) de science politique à l'Université d'Ottawa. Le genre bas-bleu. Elle parle de « nation », de « modernité », de « postmodernité ». Je suis sans doute injuste, car j'avais l'œil sur ma montre, rapport à l'horaire du train que je devais prendre, mais j'ai l'impression qu'elle n'a pas trois concepts en ligne dans la tête. Trois concepts qui résisteraient tout simplement aux questions : c'est quoi, une nation ? C'est quoi la modernité ? C'est quoi la postmodernité ? Après son exposé, elle demande, comme le prévoyait le programme : « Avez-vous des questions à poser ? » Quelqu'un dans la salle demande : « Laquelle ? » Il avait compris que le bas-bleu « récitait ». Là-dessus, je devais quitter. Mais j'aimerais bien savoir, une bonne fois, ce que c'est que la postmodernité.

Je retiens deux impressions principales de ma participation à ce colloque. La première, c'est que les États généraux de 1967 ont laissé, 30 ans plus tard, chez les francophones hors-Québec, un sentiment de rupture et de rejet de la part des francophones québécois. Les communications faites le vendredi matin par Jean Cadieux, Marcel Gingras, Jean-Claude Proulx et Réal Teffaine, qui furent tous des délégués aux États généraux de 1967, furent très nettes et même vives à ce sujet. La seconde impression, c'est que les francophonies ontarienne et acadienne ne sont pas menacées de disparition à court terme. Certes, le réseautage est moins serré qu'il y a 40 ou 60 ans, mais les francophones sont plus instruits, plus riches, plus nombreux en chiffres absolus.

Au retour, entre Montréal et Québec, je suis assis à côté d'une Guatémaltèque qui travaille pour une étude d'avocats de Montréal. Elle fait une grande différence entre le castillan et l'espagnol et même, entre l'espagnol des Argentins et celui des Chiliens. Il y a toujours un pur qui épure ! Je suis amené à lui dire que j'écris des essais. Elle traduit par « tractatos ? », terme que je n'admets pas. Elle propose « ensayos ? ». Je lui mentionne Unamuno et Ortega y Gasset, mais elle ne connaît pas ces deux ensayos. Bien !

18. Éloge de l'administration publique. J'apprends ces jours-ci que Doris vient d'hériter d'un oncle qu'elle n'a jamais vu de sa vie. Il s'agit d'un grand invalide de la guerre de 1939-1945. De retour du front, il avait été interné dans l'hôpital des

vétérans de Montréal et placé sous la garde de la curatelle publique. Seule sa mère allait parfois le visiter. Or, notre homme, en plus de sa pension de vétéran et, par la suite, de sa pension de vieillesse, avait accumulé une somme de plus de 700 000 \$. Après son décès, la curatelle est entrée en contact avec les ayants droit.

Dollard m'a prêté *Jour après jour*, journal de Henry Bauchau (1983-1989, les Éperonniers, 1992). L'auteur est belge et je ne connaissais rien de son oeuvre par ailleurs considérable. En 1984, l'auteur avait 71 ans. Cette information m'a accroché : j'étais curieux de voir comment un homme de mon âge s'arrange. Le journal en question ne m'accroche guère. L'auteur est psychanalyste en plus d'être écrivain. Il attache une grande importance à ses rêves.

Ainsi, le 7 septembre 1984, souffrant de vertige, il note :

Vert-tige. Le vert couleur du manuscrit dans le rêve avec la Sibylle. C'est sur lui que je dois concentrer mon attention. Sur la tige, peut-être en train d'apparaître, qui me relie aux racines que je ne vois pas, que je ne verrai peut-être jamais, mais dont je ressens l'effet.

Le 1er mars 1989, après avoir été blessé par un motard, il note :

Au cours d'une insomnie la nuit, je pense au motard. Au mot tard. Aux mots tard venus, dans ma vie et dans mon livre. Au prix que je dois peut-être payer pour le dernier mot et les derniers maux de ce livre.

Vert-tige et mot tard ! Ça sent son Lacan. Je préfère de loin cette réflexion qu'il rapporte : « Les ténèbres ne peuvent pas croître, seule la lumière peut faiblir »

Saddam Hussein provoque de nouveau les États-Unis. Clinton vient d'envoyer deux porte-avions, en plus des forces qui sont demeurées sur place depuis la fin de la première phase de la guerre du Golfe. Une terrible puissance de feu est ainsi rassemblée, contre laquelle Hussein mobilise des boucliers humains.

Hier, voyage aller-retour à Montréal en train. Je devais donner un bref exposé devant les participants à un colloque organisé par la Direction de la santé publique

de Montréal. Précisons qu'il s'agit de médecins, d'infirmières, de personnel des CLSC qui s'occupent notamment de la tuberculose. On me demandait de leur faire part de ma « relation privilégiée » avec cette maladie.

Départ à 6h ; retour à 21h. Tout cet investissement de temps pour une communication d'une petite demi-heure ! Heureusement, mon horaire de retour me permet de rencontrer longuement André Naud, avec qui j'avais pris rendez-vous la veille. Il me parle, entre autres, d'une de ses récentes lectures : *Traité fondamental de la foi*, de Karl Rahner (Centurion 1983). Le meilleur livre de théologie du siècle, me dit-il.

Je m'informe auprès du conducteur de la vitesse maximum du train. Réponse : 100 milles à l'heure. Nombre de sièges par wagon : 72.

22. Miracle. « *Faith in God is less apt to proceed from miracles than miracles from faith in God.* » (Frederick Buechner) (La foi en Dieu découle moins des miracles que les miracles découlent de la foi en Dieu.)

La bibliothèque de Saint-Augustin a procédé à un élagage. Les volumes retirés sont mis en vente. Je m'y rends cet après-midi avec Claudette. J'achète *L'auberge volante*, de Chesterton (L'âge d'homme, 1990) ; *Lignes d'une vie*, de Étienne Leclerc (Arléa, 1987) ; *Trois hommes sur un vélo*, de Jerome K. Jerome (Arléa, 1990). Les livres se vendent 2 \$ chacun, peu important leur âge, le sujet, le nombre de pages.

Ces derniers jours, j'ai rédigé la notice du frère Félix Ferland (cf. Entrée du 27 octobre). Je la sou mets à Louis Ferland par télécopie et je l'expédie au secrétaire du Provincial...

27. Glanures de lectures récentes :

« Qui construit la demeure de la félicité future édifie la prison du temps présent. » (Octavio Paz) Le même : « L'erreur est de voir dans le socialisme une méthode pour le développement économique, alors qu'il doit en être une conséquence. »

« Les oiseaux font frir les arbres. » (Francis Jammes)

Dans *Le Devoir* du jour, Yves Lever dénonce ce qu'il appelle « L'arrière-scène des intégrismes ; l'attitude de soumission que les croyants acceptent comme allant de soi. Si l'on veut s'en sortir, il faut cesser d'apprendre aux enfants à dire "Que ta volonté soit faite". » Les mots se laissent dire et on n'en finirait pas de relever les inepties que l'on peut lire ou entendre dans une seule journée.

Demander que la volonté de Dieu soit faite, c'est demander que soient levés les obstacles à son amour agissant. Bien loin d'être l'expression d'une servilité passive, cette prière nous renvoie à nous-mêmes, nous rappelle que chacun doit s'efforcer d'aimer son prochain au plus près qu'il est possible.

Voilà plus d'une semaine que la grève de la Poste a été déclarée. Même pour un particulier comme moi, c'est le diable d'expédier un document, car non seulement cela coûte cher, mais il faut remplir des formulaires, se plier aux exigences des services de messagerie. Avant hier, le service de messagerie a refusé mon envoi parce que l'adresse que j'avais fournie faisait mention d'un casier postal. Or, il fallait le numéro et le nom de la rue. Ajoutons que durant la grève, je suis privé de la pitance hebdomadaire de mes abonnements.

Vivre de sa plume. Dans *Lignes d'une vie*, Étiemble note ceci : « Mes cinquante ouvrages environ chez Gallimard m'auront valu en 1983 : 15 881,33 francs dont je dois déduire les 9 855,50 francs représentant les 10% perçus pour le dernier livre paru en 1982 (787 exemplaires). Reste six mille francs ; un mois du salaire minimum d'une employée de maison. » Il s'agit d'Étiemble, il s'agit de Gallimard, il s'agit de la France.

À l'heure qu'il est.
Journal 1996-1997 (1998)

1997

DÉCEMBRE

[Retour à la table des matières](#)

1er décembre 1997. Censure danoise. Entrefilet de l'agence France-Presse publié dans *Le Soleil* du 28 novembre : « L'ombudsman des consommateurs au Danemark a interdit une publicité vantant une marque de montres ayant recours à des scènes de suicide. Le fabricant danois de montres Rem Rem avait distribué dans quelque 400 cafés et restaurants fréquentés par des jeunes une brochure décrivant en images huit scènes macabres de suicide avec le slogan "Pourquoi tuer le temps quand vous pouvez vous suicider ?" Cette affaire avait soulevé un tollé dans un pays qui connaît un taux de suicide de 21 pour 100 000 habitants en 1995, l'un des plus élevés d'Europe. »

Dans *Le Soleil* du jour, à la une, photo d'un panneau publicitaire montrant une jeune femme en tenue affriolante. Distract par cette réclame, un chauffeur fait une embardée et fauche une jeune fille qui passait devant le panneau publicitaire. Cela se passait en Espagne ! La légende de la photo ne précise pas si ledit panneau a dû être retiré de la circulation.

Samedi, le 29 novembre, de 9h 30 à 16h, récollection de l'Avent au couvent des Dominicains. Jean-Paul Montminy dégage la structure des passages de l'Écriture qui composent les quatre dimanches de l'Avent cette année. À 11h 30, célé-

bration eucharistique en mémoire d'Arthur Tremblay et de Fernand Dumont qui furent au nombre des membres-fondateurs du groupe auquel je participe depuis quatre ans, mais qui fut formé il y a près de 20 ans.

Je retiens que l'espérance conditionne la fidélité, mais implique la vigilance. Si l'on ne guette rien, on ne voit rien venir. *Custos, quid de nocte ? Sentinelle*, où en est la nuit ? L'espérance chrétienne est une espérance qui a fait ses preuves, malgré tous les démentis de l'Histoire. C'est l'espérance incarnée par l'Église et, dans l'Église, l'espérance de tous les saints. Ce n'est pas une espérance qui recommence à zéro, car les saints, justement, ont fixé ses plus hautes pointes. L'optimisme politique n'en donne que l'étiage.

Qui, dans le groupe que nous formons, sera le prochain absent pour cause de mortalité ou raison d'immortalité ? D'après le *Dictionnaire des difficultés de la langue française*, il faut dire « absent pour cause de maladie » ou bien « absent pour raison de santé ».

Le dîner expédié (et qu'avais-je d'autre à faire que de l'expédier ?), je cause pendant trois quarts d'heure avec un vieux père qui assure 20 h par semaine au pénitencier de Donnacona. Son expérience carcérale est jeune : il exerce ce ministère depuis septembre dernier. C'est un vieux et fort gros père, et fort poussif. Il me relate quelques-unes de ses expériences. Il y a quand même du ciel dans cet enfer sur terre qu'est un pénitencier.

Tous les membres du personnel doivent stationner leur auto de façon telle que les prisonniers ne puissent pas lire le numéro de plaque d'immatriculation. On devine pourquoi. Je lui demande s'il a peur parfois. Il me répond : « Je n'ai plus rien à perdre. » Il ajoute qu'aucun prisonnier ne le perçoit comme « menaçant ». Ils savent qu'il n'est ni un *screw* (un gardien) ni un *stool*.

L'homme dont je parle ne paye ni d'apparence, ni de langage, ni de théologie, tout Dominicain qu'il est. Au début de la conversation, je pensais qu'il était un frère ! Il incarne (et massivement) l'espérance chrétienne, dont nous avons parlé de façon beaucoup plus pointue toute la matinée.

Nous parlons aussi de l'église Saint-Coeur-de-Marie, située à deux pas, bâtie en 1918, et qui va fermer ses portes le

21 décembre. Quant à devoir fermer, voulez-vous bien me dire pourquoi avoir fixé la date du 21 décembre ? On sait, en effet, que dans cette église, on pouvait encore entendre du très beau grégorien. Dans le quartier Limoilou, il ne restera bientôt plus que trois églises ouvertes au culte, sur la douzaine qui existent présentement. L'espérance chrétienne a de quoi s'exercer les muscles. Va ! Va ! brave petit moi-même, devance tout adieu. L'espérance chrétienne n'a rien à voir avec l'optimisme et les lendemains qui chanteront. L'espérance chrétienne est une expérience de pèlerin. Une expérience de draveur : de billot en billot, on atteint la rive « sautant chutes et rapides », comme chante Raoul Roy dans *Les draveurs de la Gatineau*.

J'espère seulement pouvoir me présenter debout devant Jésus quand il reviendra avec tous les saints. Ainsi parle la liturgie du premier dimanche de l'Avent.

Récemment, l'ineffable Maurice Champagne a publié un article où il propose que la question du prochain référendum se lise à peu près ainsi : « Le Québec est-il un peuple, oui ou non ? Si oui, il a droit à l'autodétermination et à des frontières indivisibles. » Pensez donc ! Dans La Presse de samedi dernier, Lysianne Gagnon le ramasse de la belle façon. Son article est intitulé « Bulles de champagne ». C'est bien trouvé, encore qu'il s'agit d'une bouteille de 50 millions de dollars. Mais il se trouve que le vice-premier ministre Bernard Landry en personne trouve que cette question est tout à fait recevable. Quand on veut un OUI, et c'est une vieille règle de rhétorique, il faut reculer aussi loin ou aussi bas qu'il le faut. Ainsi, on pourrait demander : « La terre est-elle ronde, oui ou non ? » Après quoi on récolterait assez de OUI pour faire sécession. Quant à moi, je voterais NON à cette question, car la terre, à ce qu'on m'a dit depuis ma plus tendre enfance, est aplatie aux deux pôles. Or, rond, c'est rond, comme une balle de golf, disons.

Qu'est-ce qu'un peuple ? On ne vote pas un peuple. Un peuple ne se vote pas. Je ramène ici une délicieuse historiette : un chaton entre dans une garderie. Un bambin dit : « Oh ! Le beau chat. » Une bambine dit : « Oh ! La belle petite chatte ! » Embarras de la jeune technicienne en technique de garde (comme on dit maintenant). Elle ne pouvait quand même pas soulever la queue du chaton, opération qui n'aurait pas levé l'interrogation. Faut être documenté. La technicienne eut une idée géniale : « Votons le sexe du chaton. »

2. Enregistrement d'une émission de télévision pour la série *Histoire d'un siècle*, avec Pierre Nadeau. Il ne s'agit pas d'une entrevue, car je suis dans un studio à Québec, et Pierre Nadeau est à Montréal. Je crois que dans le jargon du métier, on appelle cela la technique ou le procédé de double enter. À son bout à lui, Pierre Nadeau me voit sans doute, mais moi, je ne le vois pas. J'entends ses questions grâce à un écouteur planté dans l'oreille et je réponds en regardant une caméra. Je parle devant un bout de tuyau.

Pierre Péladeau est frappé d'un arrêt cardiaque, à son bureau de travail. Son état est considéré comme très grave. Le même jour, on apprend la mort, à 68 ans, de Michel Bélanger, des suites d'un cancer.

Quant au sujet, on peut s'en douter, c'était les cégeps 30 ans après. On dispose de la question en dix minutes et demie. J'ai refusé de me rendre à Montréal pour cet enregistrement, mais il reste que mes six minutes et demie m'auront pris deux heures et quart, déplacements, temps d'attente inclus. Je me demande bien pourquoi j'accepte encore ce genre de chose, et où se trouve le profit. Disant profit, je ne parle point de cachet, car il n'y en a pas. On paye seulement mes frais de déplacement. Or, soit dit à titre documentaire, de ma résidence à la colline parlementaire (où se trouvent les studios), l'aller-retour en taxi a coûté 57 \$.

8 Je reçois un chèque du Service des finances de l'Université du Québec à Chicoutimi. Le chèque est tout à fait émis à mon nom, et l'adresse est exacte. Le montant est modeste (82,37 \$), mais enfin, je ne peux pas voir que l'UQAC me doive ce montant. Je vérifie par téléphone. Il s'agit d'une erreur. Moralité : il va m'en coûter une couple de dollars (les frais d'interurbain et 0,45\$ de timbre) pour n'avoir pas été voleur et, surtout, imprudent. Au fait, si jamais je vole, je volerai plus haut !

La jeune femme qui me répond a le timbre de voix du Saguenay-Lac-Saint-Jean. Je dis « timbre de voix » ; je ne parle pas d'accent. J'aimerais bien qu'un jour, un chercheur (ce ne serait pas une bien grosse affaire) s'amuse à établir scientifiquement, oscillographe à l'appui, la démonstration de ce timbre. Je le remarque régulièrement, surtout chez les femmes, jeunes ou pas jeunes. J'ai peut-être l'ouïe plus sensible aux voix féminines.

10. Hier, visite de John White. Il est professeur de philosophie au cégep de Sainte-Foy et c'est là que je l'ai connu, en 1984. Depuis, nous nous rencontrons assez régulièrement une ou deux fois par année. John White est un catholique pratiquant, un esprit méditatif, un homme aux jugements posés et généralement bienveillants. Nous parlons longuement de la dégringolade du catholicisme au Québec. C'est ainsi, par exemple, qu'en classe, il lui est pratiquement impossible « d'ouvrir » sur les questions religieuses. Non pas qu'il confonde philosophie et catéchèse ! C'est un professionnel. Mais enfin, il sait bien que les millénaires questions (D'où venons-nous ? Où allons-nous ? Qui sommes-nous ?) ne reçoivent pas leur réponse en philosophie. Or, pour peu qu'il tente d'ouvrir ces questions, les étudiants (sans hostilité, « sans amour et sans haine », comme dirait Verlaine) ont la réaction des aréopagites devant saint Paul : « Nous t'entendrons là-dessus une autre fois. Et comment va mademoiselle votre mère ? Et, *by the way* (en grec dans le texte), *yes, we have no bananas today*. »

Il me dit : « Il est quand même étrange que le Québec, qui fut la porte d'entrée du catholicisme en Amérique du Nord, en soit rendu au point qu'il est impossible d'accrocher les jeunes avec la plus furtive allusion à la foi. Notre maison de foi n'était pas bâtie sur le roc. Pourtant, on ne compte plus les saints parmi les fondateurs de notre histoire. »

On n'a pas besoin d'être catholique pour croire à la vertu des germes. Il se passe de mystérieuses choses en hiver. Parlez-en aux ours et aux siffleurs.

Ce matin, au lever, je lis dans Guitton : « Nous sommes influencés par des pensées incertaines qui procèdent du milieu social et qui sont comme le terroir où l'esprit de chacun a ses racines. Ces pensées confuses, nous les avons nommées mentalités. C'étaient encore des organes par lesquels l'homme communique avec les réalités spirituelles. »

Avant que John White parte, j'ai le temps de lui signaler l'ouvrage de Guitton d'où je tire cette citation. En arrivant, d'ailleurs, il m'avait demandé si je connaissais le dernier ouvrage du Monsieur. Il s'agit de *Mon testament philosophique*. Je lui réponds que je ne l'ai pas encore lu, mais qu'il est commandé et qu'il m'attend à la Campaniloise, qui est la librairie où je commande les volumes que je veux posséder, c'est-à-dire, pouvoir souligner. Sinon, j'emprunte à la bibliothèque du Campus.

Il me parle aussi de la terrible solitude des professeurs. Chacun est maître absolu devant chaque groupe d'étudiants qu'il rencontre, mais chacun ignore ce que les autres font, ne font Pas, disent ou ne disent pas. Là-dessus, je lui fais remarquer que cet isolement de scaphandriers a bel et bien été voulu par l'appareil syndical. Il en convient. Quand les professeurs se rencontrent (en structure départementale), ils peuvent bien parler un peu, fort peu, de leur discipline, mais comment voulez-vous qu'ils parlent de leur matière première, c'est-à-dire les étudiants ? Comment voulez-vous qu'un professeur dise à ses collègues du département : « J'ai, dans un de mes cours, le cas de X. » Il est le seul à connaître le cas de X. Au bout du compte, on discute de la CI (la charge individuelle d'enseignement), calculée à la troisième décimale. Et l'on calcule le nombre d'années avant la retraite.

Nous parlons aussi un peu de politique. Il déplore, tout comme moi, le mensonge des péquistes. Mais constater ce fait, ou dire que le noir est noir, c'est la même chose. Je lui dis quand même que nous ne sortirons pas du mensonge où nous marinons depuis une génération, sans un grand malheur externe. Les grands malheurs purgent des petites inquiétudes. Après quoi surviennent d'autres petites inquiétudes dont les sociétés (les peuples) se purgent par de grands malheurs. Qui nous dit que l'amincissement de la couche d'ozone n'est pas un grand malheur purgatif à venir ?

Je note, en tout cas, que le 10 décembre 1941 fut le jour où j'ai le plus gelé. J'étais au juvénat. Nous étions en récréation. Or, en ce temps-là, il n'y avait pas de protecteur du citoyen. Et peu importait la durée de la récréation, il fallait rester dehors. Gèle, gèle pas. Toujours est-il que ce jour-là, j'ai gelé comme un creton.

« L'effet de serre » a peut-être du vrai. Touchant l'époque dont je parle, il y avait partout des patinoires à l'air libre. En tout cas, il y avait des patinoires qui avaient déjà reçu deux ou trois couches d'eau. À l'époque, c'était même une manière de proverbe : « À la Catherine (25 novembre), on patine. »

Un grand malheur planétaire (les guerres mondiales sont pratiquement exclues), par exemple, l'exhaussement de quelques dizaines de pieds des océans, supprimerait pas mal de *fun*, au Québec seulement. Montréal est à peine 50 pieds au-dessus de l'Atlantique. Le lac Saint-Jean est à la même altitude que la citadelle de Québec : 322 pieds. C'est juste pour dire.

J'écris ces petites réflexions. Supposons maintenant que j'entende, en ce moment même, le coup de tonnerre du (petit) tremblement de terre du 5 novembre dernier, je ferais quoi ? Et quand un médecin m'annoncera ma mort ? La mienne. Si jamais un médecin de Rochon me l'annonce. Tout ce que je peux me répondre, en ce moment même, c'est ceci : « Je remets mon esprit entre tes mains, Père. »

13. Il faut préférer la perplexité à l'illusion. Le terme perplexité renvoie au terme ambiguïté. L'ambiguïté peut être voulue, entretenue. C'est le discours de la double entente ; le discours du mensonge ; le discours politique. Le discours du politique peut-être ambigu, mais le politique, lui, sait où il veut vous mener.

L'ambiguïté peut vous habiter malgré vous, malgré votre effort pour en sortir. Aristote avouait sa perplexité par rapport à l'éducation. En termes contemporains (si peu), il avouait sa perplexité devant le choix entre un système scolaire humaniste, et un système scolaire axé sur la première *job*. On échappe à la perplexité par l'action. L'action est despotique. On échappe aussi à la perplexité par l'idéologie et la rhétorique. Ou par l'urgence. Le devoir, c'est ce qui ne fait jamais de doute. Mais il s'agit alors d'un devoir qui vous concerne seul, et non pas tout un groupe et encore moins une société. Les détenteurs de ce qu'on appelle le charisme ne semblent pas connaître la perplexité. Lucien Bouchard paraît pas mal moins perplexe que Bourassa.

Montaigne écrivait : « Mais surtout leur prête beau jeu le parler obscur, ambigu et fantastique du jargon prophétique, auquel leurs auteurs ne donnent aucun sens clair, afin que la postérité y en puisse appliquer de tel qu'il lui plaira. » Curieusement, ce bref chapitre des *Essais* est intitulé « Des pronostications ». Entendez : horoscopes et autres lendemains-qui-chanteront. Déjà, oui, déjà durant la Crise, je m'amusais à lire les affiches posées sur les comptoirs de bon nombre de commerces : « Aujourd'hui, comptant. Demain, crédit. » Ce qui n'empêchait pas la plupart de ces commerçants de faire crédit le jour même. Mes parents, à l'époque, vivaient à crédit.

Plusieurs lectures des derniers jours coagulent dans les remarques qui précèdent. L'une de ces lectures porte sur Isaiah Berlin (1909-1997). Je note d'abord que, pour un Juif, s'appeler Isaiah Berlin, c'est tout un programme. Je note ensuite ce qui fait mon affaire. Ceci : « *He was not a party man or a fisher of souls.* » (Il

n'était ni un partisan ni un sauveur d'âmes.) Jésus reprochait aux pharisiens : « Malheur à vous, les légistes, parce que vous avez enlevé la clef de la science ! Vous-mêmes n'êtes pas entrés, et ceux qui voulaient entrer, vous les en avez empêchés. »

Une deuxième lecture est une longue recension d'un livre qui fait présentement fureur aux États-Unis, semble-t-il : *The Healing of America* (Marianne Williamson). Je retiens ceci : « *The only modern government that have been comfortable incorporating magical thinking (oracles, astrology, the occult) into politics were fascist governments, which always prefer charisma to law, and ecstasy to decency* ¹⁵. » Le trait dominant de la politique au XXe siècle aura été le totalitarisme fasciste, nazi, bolcheviste ou maoïste.

Une troisième lecture porte sur la littérature écossaise contemporaine. Les citations sont un peu difficiles à comprendre, car elles sont écrites en joual écossais. L'article en question m'a retenu parce que je sais que lors des récentes élections au Royaume-Uni, l'Écosse a gagné une large autonomie. L'auteur de la recension note que l'Écosse a commencé à vouloir sortir de l'Angleterre (« *began to want out of Britain when the Empire finally came to grief with the faillure of the Anglo-French Suez scam of the 1950* ». C'est le parti socialiste qui a lancé le référendum sur l'autonomie de l'Écosse. « *And if any single person is the architect of Scottish devolution, it is Margaret Thatcher.* » (Et s'il y a une seule personne responsable de la délégation des pouvoirs aux Écossais, c'est Margaret Thatcher.)

Coagulons encore plus : je suis parti de la distinction entre perplexité et ambiguïté. Je passe par Isaiah Berlin. Je passe par charisme et fascisme et j'arrive au joual écossais. J'ai négligé de noter une remarque de Isaiah Berlin : « *The notion of a total human fulfillment is a formal contradiction.* » (La notion d'un accomplissement humain qui serait total est une contradiction explicite.)

Et pourquoi me vient-il à ce sujet une manière de plaisanterie : « Qui sont les cinq hommes qui ont marqué l'histoire de l'humanité ? » Réponse : Jésus, Moïse, Marx, Freud, Einstein. Les cinq hommes étaient Juifs. Jésus, c'est l'amour ; Moï-

¹⁵ Les seuls gouvernements modernes qui ont su intégrer les pensées magiques (prophéties, astrologie, sciences occultes) à la politique auront été les gouvernements fascistes, qui ont toujours préféré le charisme à la loi, et le ravissement à la décence.

se, c'est la loi ; Marx, c'est l'argent ; Freud, c'est le sexe ; Einstein, c'est la relativité. Plaisanterie ou pas, voilà toujours bien cinq réalités qui sont les cinq facettes de chacune de nos vies.

Bloy disait : « L'histoire des Juifs barre l'histoire du genre humain comme une digue barre un fleuve, pour en élever le niveau. Ils sont immobiles à jamais et tout ce qu'on peut faire, c'est de les franchir en bondissant avec plus ou moins de fracas, sans aucun espoir de les démolir. » Il ajoutait : « Peuple Orphelin condamné dans toutes les assises de l'Espérance, mais qui, peut-être, ne sera pas trouvé sans pourvoi. » Il disait aussi que *Le salut par les Juifs* (1892) était le seul de ses livres avec lequel il oserait se présenter devant Dieu. Bon !

Je passe d'une plaisanterie à une des plus énormes réflexions que je connaisse sur les Juifs, hormis les paroles de Jésus lui-même. Et écrite par un homme qui s'est pilé sur l'âme pour l'écrire. Car Bloy écrivait son volume au moment de l'Affaire Dreyfus (1894) et six ans après *La France juive*, de Édouard Drumont (1886). Un peu plus tard, Bernanos lui-même eut toutes les misères du monde à se sortir de l'antisémitisme. En 1931, il écrivait *La grande peur des bien-pensants*, en hommage à Édouard Drumont. Mais, après la déroute de la France, en 1940, Bernanos fut l'un des premiers écrivains à rejoindre de Gaulle, alors que André Maurois, Juif de naissance, fit des manières et se tint à l'écart.

Ces souvenirs et ces raccourcis paraîtront démodés. Ils ne le sont pas. La France est toujours aux prises avec Le Pen. Et ici, on eut droit au « vote ethnique » de Parizeau. Il est désolant de noter qu'ici, au Québec, nous semblons croire que nous sommes à l'abri des accidents historiques qui ont balafré depuis toujours et pour longtemps l'histoire des autres peuples, des autres nations. Je m'égare. Peuple, nation, qu'est-ce que ces mots veulent dire ? Certes, nous sommes à l'heure de la mondialisation. Fort bien ! Mais il ne peut pas exister une forme quelconque d'internationalisme s'il n'y a pas de nations.

Statistiques. Nombre des frères maristes en Amérique du Nord et leur moyenne d'âge.

- États-Unis (deux provinces) : 252 frères. Moyenne d'âge : 60 ans.

- Québec (deux provinces) : 255 frères. Moyenne d'âge, pour les frères de ma province : 72,8 ans.
- Total (si tant est que le mot total veut dire quoi que ce soit en ces matières) : 507 frères ; moyenne d'âge : 65,3 ans.

14. Il y a 50 ans aujourd'hui, j'entrais à l'hôpital Laval. J'avais 20 ans. C'était un dimanche, comme cette année. Le Provincial, qui avait sans doute fait quelques démarches préalables, m'avait simplement dit : « Préparez vos affaires, vous entrez à l'hôpital Laval cet après-midi, vers 15h. » Je devais y rester quatre ans. On m'indiqua une chambre où se trouvait un autre patient. J'enlève bottes et pale-tot et je m'assieds sur une chaise placée entre les deux lits. J'étais en soutane, évidemment. Peu après, la religieuse hospitalière entre dans la chambre et me dit : « Qu'est-ce que vous faites, tout habillé ? Il faut vous coucher. » Le problème, c'est que je n'avais pas de pyjama. Je ne savais trop que faire et j'étais fort humilié. Mon voisin me dit : « Enlève ta soutane et étends-toi sur le lit. » Retour de la religieuse hospitalière. Il a bien fallu que j'explique mon cas ! Elle me trouve un pyjama et c'est ainsi que je commençai ma carrière supine.

J'entreprends la lecture de *Mon testament philosophique* de Jean Guitton (Presses de la Renaissance, 1997). Ce diable d'homme écrit et publie encore ! Il a 96 ans. Ce dernier (?) ouvrage est surprenant. Guitton y raconte son agonie, ses obsèques, sa comparution devant Dieu. Cela lui fournit l'occasion de faire défiler les grandes rencontres de sa vie, ses longues conversations avec Pascal, Bergson, Paul VI, de Gaulle, Mitterrand, Socrate, etc. Du même coup, il enfile le chapelet des convictions philosophiques et religieuses qu'il a construites, reprises et nuancées tout au long de sa longue vie. Il règle aussi certains comptes avec ses contemporains et « chers collègues », mais toujours mine de rien. Guitton est un vieux matou. Paul VI lui-même l'appelait, affectueusement, « *furbissimo* » : archi-fourbe (p. 83). Guitton revient plusieurs fois sur cet aspect de sa personnalité (que l'on rendrait mieux par « ratoureur » (p. 154, 159). Au reste, dans cet ouvrage insolent, comme seuls peuvent se permettre de l'être les très vieux et les très comblés, on découvre un Guitton facétieux et qui avoue avoir été vaniteux, visant la gloire et n'ayant trouvé que la célébrité. La gloire, c'est d'être porté, longtemps

après sa mort, dans le cœur des inconnus. La célébrité résulte d'avoir sollicité (et obtenu) d'être membre de l'Académie française.

Ce dernier ouvrage est traversé d'humour. Je lis Guitton depuis 40 ans. Je n'ai jamais perçu d'humour chez lui. Peut-être en a-t-il toujours eu. Sûrement, même. Humour et humilité ont la même racine étymologique. La vanité, c'est une autre affaire. C'est un substitut de l'humilité. Un orgueilleux n'est pas vaniteux. Lucifer n'est pas vaniteux. Lucifer, justement, est le premier visiteur que Guitton met en scène dans son *Testament*.

20. Dans un article dénonçant le caractère fanatique de la guerre anti-boucane, je lis ceci, qui me paraît typique de ce que l'on appelle l'humour britannique : « *Death, modern science has discovered, is leading cause of mortality, followed closely by folly and freedom.* » (La science moderne vient de découvrir que la mort est la première cause de mortalité, suivie de près par la folie et la liberté.)

La veille, j'avais eu l'occasion de lire : « Il est quelque peu insolite, à tout le moins pour un lecteur d'aujourd'hui, surtout si ce lecteur est un non-fumeur, de voir Bonhoeffer parler continuellement de cigarettes et de cigares. Il est vrai que les dangers mortels liés à l'usage du tabac n'avaient pas encore été reconnus à l'époque. Une campagne antitabac, lancée par l'État national-socialiste (sous Hitler), avait échoué lamentablement. Pendant la guerre (1939-1945), les cigarettes appartenaient à la « Ration de fer » au même titre que le pain : elles faisaient partie du minimum vital dont un soldat avait besoin pour vivre. Dans ses récits et ses romans sur la Seconde Guerre mondiale, Böll, fervent catholique, les mentionne toujours ensemble : "Ah ! Si seulement on avait un peu plus de pain et quelques cigarettes !" Bonhoeffer va encore plus loin : il invoque le philosophe Kant comme témoin principal en faveur de la signification *existentielle* du tabac : fumer serait un acte d'autoconservation. Je trouve très jolie cette interprétation de Kant. » (Wilhem Schwartz, *Les dernières lettres de Dietrich Bonhoeffer*)

21. J'écris à Gérard Blais :

Samedi, le 20, je suis allé chez les Beaudoin avec les amis qui assurent cette peu vieille tradition. Les traditions sont difficiles à maintenir en ces temps de rupture et de mutation. J'avais bien noté que tu m'avais dit, le matin même, que tu souhaitais lire *Mon testament philosophique de Guitton*. Mais, l'ayant montré à Dollard, il a tant insisté pour le lire, que j'ai passé ton tour. N'importe ! Tu l'auras. Soit dit en passant, ledit volume est déjà à la bibliothèque du Campus. Quand Richard Gervais m'a dit, vendredi, le 19, qu'il l'avait vu en montre, mais qu'il était déjà emprunté, j'ai d'abord cru que c'était toi le premier emprunteur.

Tu te rends compte de l'énorme agression contre Jésus ? De la tentative de réduction (historique, exégétique, théologique) de Jésus. Je crois t'avoir déjà dit que nous sommes en néo-arianisme. Mais où est l'Athanasie de ce néo-arianisme ? On saura un jour que Guitton fut l'un de ces Athanasie.

J'admire toujours tes brèves introductions aux célébrations eucharistiques quotidiennes devant quatre vieux frères.

J'espère que tu lis, et selon les instructions de l'auteur, *Listening to your Life*. Cet ouvrage me confirme dans l'idée que nous, les catholiques, nous n'avons évidemment pas épuisé la source de la Parole.

27. *Christmas Spirit*. La veille de Noël, je me suis couché à 20h. Le jour de Noël, messe à 9h. Nous sommes deux dans cette immense résidence. Nous avons tout l'espace voulu pour nous éviter mutuellement.

Hier soir, longue visite de Gérard. Ce matin, après la messe, sur l'invitation d'Alain Bouchard, je me rends déjeuner à l'aréna de Ville-Vanier, où sa femme tient une manière de casse-croûte. Au retour, longue conversation avec Alain. Il me quitte vers 13h. Il aura eu le temps de me faire part de quatre ou cinq drames inimaginables qu'il a vécus ou dont on lui a fait part ces derniers mois et, notamment, ces derniers jours, soit dans sa propre famille élargie, soit parmi ses connaissances. Alain Bouchard me dit : « De retour chez moi, je trouvais que mes propres problèmes étaient modestes en regard de ce que j'avais entendu les quelques jours précédents. » La veille au soir, Gérard m'avait raconté quelques misè-

res récentes qu'il a dû traverser ou dont il avait été informé dans l'exercice de son ministère.

Je me demande si, au-delà ou en deçà du clinquant, le temps dit « des Fêtes » n'est pas l'occasion d'un précipité de vérité. La période des Fêtes, en effet, réunit des parents et des amis qui se voient très peu ou pas du tout entre deux Noël. Dès lors, il est fatal que les malheurs soient révélés. Dans la condition humaine, le malheur est la règle : *malum ut in pluribus*, disaient les Anciens. Ils voulaient dire ceci : pour que le bien et le bon soient, il faut que toutes les conditions soient réunies ; mais en l'absence d'une seule condition, le mal est. Aussi bien, la liturgie nous ramène le martyr d'Étienne, dès le lendemain de Noël. Mais dans la pédagogie de la liturgie, l'assassinat d'Étienne prophétise la victoire de Jésus. En fait, elle ne prophétise pas. Elle reprend et elle illustre. La liturgie, dans les heures mêmes où elle célèbre la naissance de Jésus, nous donne une *preview* de la vie de Jésus.

Au demeurant, quand tu as mal à la tête ou ailleurs, c'est bien toi qui as mal, et personne d'autre à ta place. Ton mal de tête te confisque. Tu as bien beau avoir lu le jour même qu'un prisonnier a été battu à mort, la veille, par un autre prisonnier, c'est toi qui as mal à la tête. Le gardien de prison n'est pas moins prisonnier que le détenu. Nous sommes tous détenus, nous-mêmes, par nous-mêmes. Le libérateur s'appelle Jésus.

Bien ! Et j'en parlais hier soir avec Gérard, Jésus et son message sont de plus en plus réduits, contestés par l'exégèse, les archéologues et les *scholars*. Un récent numéro de *Science et Vie* (brillamment écrit et présenté) met en question la vérité historique de l'Exode, de Moïse, d'Abraham. À ce compte-là, on ne parle même pas de Jésus. Malègue écrivait : « Pauvres textes désarmés et si doux, hachés par la critique moderne ! C'est en un second sens que l'Agneau de Dieu y mourait ! »

À la messe de minuit (peu importe qu'elle ait lieu à 20h, à 21h 30 ou à minuit tapant), les églises sont pleines. On refuse du monde. Dans les restaurants aussi. Folklore ! Pas si vite. Je sais très bien que la soif ne crée pas la fontaine. Je sais aussi que les trompe-soif ne nient pas la fontaine. Peu avant leur déroute, les soldats allemands de Rommel (*I'Afrika Korps*) buvaient de l'eau salée. Ça aide !

The Gospels writers are not really interested primaliry in the facts of the birth but just in the significance, the meaning for them of that

birth just as the people who love us are not really interested primarily in the facts of our births but in what it meant to them when we were born and how for them the world was never the same again, how their whole lives were charged with new significance. Whether there were ten millions angels or just the woman herself and her husband, when that child was born the whole course of history was changed. That is a fact as hard and blunt as any fact ¹⁶.) (Frederick Buechner, *Listening to your Life*).

Que l'espoir soit vif au cœur de l'homme ne prouve rien. L'espoir est vif aussi au cœur du lombric que vous écrasez négligemment en marchant. Un ver de terre, si l'on pile dessus, il se tortille. Réflexes chimiques, électriques, comme on voudra, comme on finira par nous expliquer scientifiquement.

L'homme aussi a des réflexes, mais il est, par-dessus tout, réflexif. Ses réflexes de lombric réflexif ne prouvent rien. Mais alors, qu'est-ce qui prouve quoi que ce soit ? Réponse : rien.

Rien, sauf *that fact as hard and blunt as any fact*, comme je rapportais sept lignes plus haut. La foi est un bond. Elle ne se présente jamais au bout d'une preuve. Là où est la preuve, là n'est plus la foi. Mais où se trouve un semblant de preuve ? Réponse : partout où quelqu'un aime, fût-ce à son insu et à l'insu de celui qu'il aime. Je ne pense pas qu'un lombric s'intéresse beaucoup au lombric qui le suit pendant que, tous les deux (et quelques milliers d'autres lombrics), traversent 30 pieds de chemin asphalté. Chaque lombric se sauve lentement, comme il peut.

Les hommes sont plus impatients. Ils croient toujours que les lendemains chanteront. Effectivement, les lendemains (de Munich) chantaient. (Cf. *Madame la marquise*, chanson de Ray Ventura et son orchestre) Les hommes croient toujours que quand on aura réglé le problème de Hitler, du fédéral ou de l'EURO, on chantera. On ne chantera pas. Pas personne. Relisez ou lisez Céline, si vous avez bon estomac.

¹⁶ Les évangélistes ne sont pas d'abord intéressés par la naissance proprement dite, mais plutôt par la signification, au sens que revêt pour eux cette naissance, tout comme ceux qui nous aiment ne se sont pas attardés qu'à notre naissance, mais plutôt à ce que signifiait pour eux notre naissance, au fait que le monde leur apparaissait sous un jour nouveau, que leur vie était à jamais transformée, qu'elle portait un autre sens. Peu importe dix millions d'anges ou simplement la femme et son mari, quand l'enfant est né, c'est tout le cours de l'histoire qui a changé. Voilà une réalité aussi concrète qu'une autre.

Les lombrics ambitionnent de bouffer la planète. C'est inscrit dans leur logiciel. Mettons qu'ils y parviennent, où se retrouveraient-ils ? Une boule de lombrics se tortillant dans les galaxies et entreprenant ensuite de bouffer cette nouvelle planète. Ça finirait par un seul énorme lombric qui ne saurait quoi faire de son logiciel de lombric.

Je viens d'écrire : les hommes sont impatients. Le péché est toujours une forme d'impatience. Satan est avec ceux qui se hâtent. « Le péché est le plus vieux souvenir de l'humanité. » Mais quelle est la source du péché ? Réponse : la peur de la mort. Pour avoir voulu se purger de cette peur, Adam et Ève ont commis ce que l'on appelle (depuis Augustin, trois siècles après Notre-Seigneur), le péché originel. Et qu'est-ce qui nous purge de cette peur originelle ? Réponse : Jésus, « la seule puissance qui refuse la force ». Qui a dit ça ? Alain.

Alain écrivait cela pendant la guerre de 1914-1918, où il s'était engagé comme volontaire (car son âge et son statut social l'en dispensaient). Sept ans plus tôt, le même Alain écrivait : « Je ne puis dire au juste, parce que je l'ai oublié, à quel moment et pour quelles raisons je suis sorti du catholicisme. Mais dès ce moment-là (il fait allusion à une visite qu'il fit à la Grande Trappe, à l'âge de 10 ans), je me dis : "Il n'est pas possible que ce soit là le vrai secret de la vie." Tout mon être se révoltait contre ces moines pleurards. Et je me délivrai de leur religion comme d'une maladie. » Il avait 10 ans, et il écrit cela à 41 ans.

Alain m'accompagne depuis 1955 ou 1956. Il se déclare athée intégral. Mauriac disait de lui : « Sous les sabots de ce percheron (Alain était du Perche, et son père était vétérinaire), l'herbe chrétienne ne pousse plus. » Mauriac fut prix Nobel et membre de l'Académie française. Alain ne fut ni l'un ni l'autre.

En ce qui me concerne « l'herbe chrétienne a poussé sous les sabots de ce percheron ». Elle a poussé aussi sous les rictus de Céline. Je ne me refuse rien, aucune critique, agression ou savanterie contre ma vieille foi. Provisoire et fugitive savanterie. La raison est bien simple : je déteste le mensonge, y compris le mensonge sous lequel il faut bien se plier. L'herbe chrétienne a donc commencé en moi son humble et tenace poussée, bien avant et avec Alain et Céline. Comme ces tiges de je ne sais quelle herbe, que je vois le long du mur de la résidence, qui pointent leurs quatre feuilles en plein asphalte, en plein été et jusque sous les premières neiges de novembre.

28. Fête des Saints Innocents. L'hymne du jour porte ceci :

L'enfant juif./L'enfant captif./Dans la nuit succombe./Il est mort/Sous l'étoile d'or./Ecoutez pleurer Rachel/Au lendemain de Noël. [...] À quoi sert de supplicier./Les innocents par milliers./Quand le Royaume est à ceux/Qui leur ressemblent ?

L'amour de Dieu nous prend de court. L'Incarnation, c'est l'énorme et mystérieux raccourci de l'Histoire.

La liturgie du jour, cependant, donne préséance à la fête de la sainte Famille. L'Évangile du jour rapporte la fugue de Jésus. Trois mortels jours. « Nous te cherchions, ton père et moi, tout affligés. » Jésus avait 12 ans. C'était l'âge de la majorité, chez les Juifs. Jésus s'affirme et puis rentre à Nazareth avec Marie et Joseph. Et il leur était soumis, précise Luc, qui ajoute que ses parents ne comprenaient pas. Dix-huit ans plus tard, quand Jésus eut entrepris sa vie publique, les habitants de Nazareth ne comprirent pas non plus. N'est-ce pas là le fils du charpentier, celui qui nous a monté, hier, notre garage d'hiver ? Travaille-t-il au noir ? Cette fois-là, d'ailleurs, ils voulurent le lapider. Ça commençait bien !

À la messe, les prières dites universelles qui précèdent l'Offertoire maintenant bilingue (ceux/celles, etc.) suggèrent ceci : « Pour tous les parents du monde, inquiets pour leur avenir et celui de leurs enfants, que l'attitude de Marie et de Joseph soit pour eux un exemple de confiance et de foi. » Je priais pour ma propre famille ; celle d'Alain Bouchard, que j'avais vu la veille ; celles de mes amis ; ma famille communautaire, si peu famille, mais à qui la faute ? Je ne suis pas très famille.

Je m'étonnais plus haut (entrée du 29 novembre) que l'on ait choisi la date du 21 décembre pour fermer l'église Saint-Cœur-de-Marie, à Québec, Grande-Allée, s'il vous plaît. Gérard me dit que c'est peut-être pour des questions d'assurances. C'est plausible. Eh bien, à ce compte-là, on n'a pas fini de fermer des églises. Et pourquoi pas ? Les premiers chrétiens se réunissaient où ils pouvaient. Saint Paul, déjà (plus ou moins 30 ans après la résurrection de Jésus), dénonçait les célébrations eucharistiques qui tournaient en orgie ou, pire encore, en célébrations à « deux vitesses », comme on dit maintenant à propos de l'écart entre les riches et les pauvres.

Sous les grandes persécutions des empereurs romains, qui ne savaient absolument pas qu'ils administraient une fin de règne (pensez à Marc-Aurèle, mettons, ou à Trajan), les chrétiens se réunissaient en cachette, et souvent (à Rome ou à Lyon, notamment), dans des catacombes. Les célébrations, alors, étaient forcément furtives. Cinq cents ans plus tard, saint Benoît fonde son premier monastère, parce qu'il était un peu tanné des gyro-vagues, c'est-à-dire ces moines errants qui exploitaient la crédulité des fidèles. Il voulait aussi et surtout « fixer » les barbares. Non pas en faisant des homélies, mais en montrant aux barbares comment planter des patates et faire du bon fromage. Dans le même temps, il disait dans sa Règle (indéfonçable) : *Brevis debet esse et pura oratio*. Je jasse : priez brièvement et travaillez. La devise de son Ordre, en effet, c'est : *Ora et labora*. On connaît la suite. Quand on dit : « C'est un travail de bénédictin », on sait ce que l'on dit, quand on se mêle de savoir ce que l'on dit. Rude et rare besogne, et qui vous frappe la nuque, comme un boomerang, quand un de vos propres propos vous revient.

31. Bilan *pro forma*, comme disent les comptables. Qu'aura été l'année qui se termine ? Certes, l'année en question est tout entière consignée dans ce journal : mes lectures, mes rencontres, mes travaux, mes délicieuses réflexions. Mais encore. Je n'ai guère avancé. Avancé vers quoi ? Réponse : vers davantage d'amour. Je combats toujours les mêmes détestations. La bêtise continue de m'indigner, y compris la mienne, dont je ne fais pas totalement état.

Jeune, les bananes étaient rares. Je prenais soin de les couper en minces tranches, sur une beurrée de pain, beurré, justement. Mais ma bêtise ne manque pas ; je ne suis donc pas tenu de l'étaler.

Température parfaite ce matin : -17°C, vent nul, silence total et blancheur inentamée. J'ai déjà écrit dans ce journal (mais je le répète pesamment) que -17 degrés Celsius (l'ancien zéro Fahrenheit) est pour moi la ligne de partage du froid. Si vous ajoutez le « facteur éolien », ça change tout. Ni moi, ni mes père et mère ne connaissaient le facteur éolien, en 1940 ou en 1935. Tout ce dont je me souviens de l'époque, c'est que l'hiver, je pâmais, entre l'église et le collège, espace par où s'engouffrait le vent du lac.

Il est présentement 20h 15. Je le note pour fin d'archives. Peut-être pour vous, improbable lecteur. (Digression d'ordre stylistique : si un adjectif compte plus de syllabes que le substantif, il faut le placer avant le substantif. Autrement, l'adjectif dévore le substantif. Ainsi, il faut dire le gouvernement actuel et non pas l'actuel gouvernement.)

Je me souviens (J'étais à l'hôpital Laval) d'un préposé, comme on dit maintenant, un ancien (si peu) soldat de la guerre de 1939-1945, qui me disait : « Je déteste la période des Fêtes. » Il était alcoolique. C'est la religieuse hospitalière qui me l'a appris. Que pouvais-je en savoir ? J'étais scandalisé, non pas de sa trogne, mais de ses propos. Je ne comprenais pas grand-chose, à l'époque. J'en comprends davantage, à l'âge que j'ai. Mais toujours est-il que j'aimais la *période des Fêtes*. Je l'aime encore.

J'aime cette rémission. Cette brève rédemption, et qu'importent la quêtainerie des guirlandes *made in China* et *Les anges dans nos campagnes*. Cette rémission est une retombée, une vaguelette de l'Incarnation de Jésus, comme font les cargos qui glissent silencieusement sur le fleuve et qui poussent sur la plage leurs labours d'eau.

La fin de l'année ne m'impressionne guère. Même, pas du tout. C'est affaire de calendrier. Et encore, tout croche. Car il y a le calendrier juif, le calendrier chinois, le calendrier copte, etc. Mais enfin, cela est. La liturgie célèbre en ce jour la saint Sylvestre. Je ne trouve rien d'autre à son sujet, que ceci, tiré de *Prions en Église* : le premier Pape de la paix constantinienne.

L'Évangile est tout jeune. La paix constantinienne a mis fin à ce que l'on a appelé les grandes persécutions. Mais nous sommes « pendant » ni une plus grande, une plus grosse mutation qu'après

Constantin. Nous sommes dans la *spiritualisation* de la matière. L'homme de l'année de *Time Magazine*, c'est Andrew Grove, l'inventeur des puces. L'un des articles qui lui sont consacrés s'intitule : *The Paradox of Prosperity. We're celebrating, we're scared, we're wired, we're tired*. (Le paradoxe de la prospérité. Nous célébrons, nous sommes effrayés, nous sommes connectes, nous sommes fatigués.)

À l'heure qu'il est.
Journal 1996-1997 (1998)

Documents

[Retour à la table des matières](#)

Liste des documents

[Retour à la table des matières](#)

- [Document 1.](#) Les frères éducateurs
- [Document 2.](#) Le Rapport Juneau
- [Document 3.](#) Mourir pour le Labrador
- [Document 4.](#) Colloque de l'aile québécoise du Parti progressiste-conservateur du Canada
- [Document 5.](#) L'école et la religion
- [Document 6.](#) Le juge et l'enfant
- [Document 7.](#) Lettre à Jean O'Neil au sujet de son ouvrage *Les terres rompues*
- [Document 8.](#) Foi et art
- [Document 9.](#) Frère Donatien Lanouette (Casimir-Jérôme)
- [Document 10.](#) Lettre à Jean Forest
- [Document 11.](#) L' amour de Dieu
- [Document 12.](#) La mort d'un seigneur
- [Document 13.](#) L'autonomie pédagogique ou Jonas dans la baleine
- [Document 14.](#) Trente ans d'enseignement collégial au Campus Notre-Dame-de-Foy
- [Document 15.](#) *Et statim Spiritus expulit eum in desertum*
- [Document 16.](#) Lettre à Jean Forest
- [Document 17.](#) Lettre à Jean O'Neil
- [Document 18.](#) Des noms et des surnoms
- [Document 19.](#) Lettre à Jean Forest
- [Document 20.](#) L'avenir de la francophonie en Amérique du Nord

À l'heure qu'il est.
Journal 1996-1997 (1998)

Document 1

Préface de Les frères éducateurs Georges Croteau, HMH, 1996

[Retour à la table des matières](#)

La publication de la thèse du frère Georges Croteau survient au moment où le Québec est encore dans tous ses états (généraux) à propos de l'école. Les États généraux en question ont été lancés à l'automne 1994. Au moment où j'écris ces lignes, on ne connaît pas encore leur aboutissement. On sait cependant qu'ils faisaient suite au projet de réforme du niveau collégial, qui fut suivi du projet de réforme du niveau secondaire, lesquels donnèrent lieu à des commissions parlementaires, lesquelles donnèrent lieu à des centaines de mémoires, lesquels engendrèrent des documents ministériels, lesquels engendrèrent des rapports de sages, lesquels engendrèrent des centaines d'articles dans les gazettes.

Je me disais ces choses en lisant le travail du frère Croteau. Ce travail, en effet, est un chapelet de mémoires, de tentatives de réforme scolaire, de mesures dilatoires, de traficotages d'intérêts idéologiques ou politiques.

Une thèse, le mot le dit, c'est une proposition, une théorie, une lecture d'une époque ou d'un ensemble d'observations que l'on s'engage à démontrer. Littéralement parlant, on pose quelque chose devant le lecteur et on lui dit : « Je vais vous expliquer la chose. » En l'occurrence, l'auteur veut montrer que les frères ont joué

un rôle déterminant dans la genèse et l'évolution du niveau secondaire public ¹⁷, pour la période allant de 1920 à 1960. Ça entre dans mon empan.

Je viens de mentionner le niveau secondaire public. Précisons tout de suite que cette expression désigne un nombre variable d'années de scolarité, situées entre la fin du niveau primaire et le commencement du niveau universitaire. Ce n'est qu'en 1956, que le niveau en question a reçu officiellement l'appellation de niveau secondaire. Jusque-là, on parlait du « primaire supérieur », ce qui est assez amusant, et on ne savait plus sous quelle étiquette désigner les 12e, les 13e années, et même les 1re et les 2e années de génie offertes par certaines commissions scolaires, celle de Chicoutimi, par exemple, en avance sur la bureaucratie de l'époque. Je ne mentionne pas celle de Montréal, qui a toujours été en avance, forcément. Quand on est gros, on n'a pas besoin de génie. C'est quand on est petit, mais vigoureux, que l'on fonce et défonce.

L'auteur rapporte un détail attendrissant à propos du conflit qui opposa les frères du Sacré-Cœur et la Commission des écoles catholiques de Québec, en 1953. Le Surintendant de l'Instruction publique avait écrit au président de la commission scolaire. Il lui reprochait son esprit d'insubordination, et l'accusait de chercher à obtenir par un « changement de terminologie ¹⁸ » ce qui avait déjà été refusé par le Comité catholique et, forcément par lui, le Surintendant du Département de l'Instruction publique. Le Surintendant terminait sa lettre en disant : « Si une année supplémentaire peut être justifiée dans des petites villes, (elle) me paraît peu opportune à Québec, vu la présence dans nos murs de l'Université Laval. » Quarante ans plus tard, le projet d'une université à Lévis soulève des objections analogues.

L'histoire n'est quand même pas désespérante. Toujours, de manière imprévue, il se trouve quelqu'un pour répondre à la question : « Quoi faire ? » Les bureaux et les bureaucrates se renvoient la question de comités en sous-comités, après quoi il faut un comité de coordination des comités et des sous-comités, lequel comité de coordination propose généralement des mesures esthétiques.

¹⁷ Il va de soi que l'auteur n'écrit pas « niveau secondaire » ; il parle des « ordres d'enseignement » primaire, secondaire, etc. Thèse oblige !

¹⁸ Le changement de terminologie consistait à désigner cette 13e année sous l'appellation tolérée de 12e année spéciale !

Mais il se trouve régulièrement quelqu'un qui, à la question : « Quoi faire ? », répond : « Faire est la réponse. » En 1954, Mgr Georges Melançon fut cet homme. Il avait été curé à Drummondville, et parachuté évêque de Chicoutimi. Il autorisa la création d'une « section classique » à Arvida. Le mur était défoncé, mais la bataille était loin d'être gagnée. Il aura fallu la Révolution tranquille pour emporter le bastion. L'auteur arrête sa thèse à cette date.

L'auteur conclut en disant que « grâce à l'enseignement primaire supérieur, des milliers de finissants des écoles publiques ont pu suivre un cours universitaire répondant à leurs goûts et à leurs aptitudes. » Arthur Tremblay déclare plus globalement que « l'ensemble du cours primaire supérieur a été l'œuvre des frères enseignant ¹⁹ ».

Il me vient à l'esprit quelques remarques en ordre égaillé. J'ai eu le goût d'écrire : égayé.

- La première remarque porte sur deux tableaux, parmi la quinzaine, qui complètent l'ouvrage du frère Croteau. L'un d'eux établit, pour l'année 1952-1953, le nombre comparatif des étudiants détenteurs d'un baccalauréat ès arts, en regard des élèves issus du primaire supérieur, inscrits dans des facultés ou écoles de niveau universitaire. À l'Université de Montréal, 43,7% venaient du primaire supérieur. À Laval, 30,2%. Comme quoi, à côté du percolateur officiel, il se faisait du café.
- La deuxième remarque concerne la liste des classifications officielles des niveaux d'enseignement, de 1873 à 1956.

=> **Pour l'année 1923**, on trouve ceci :

- primaire élémentaire (inférieur, moyen, supérieur) : six ans de scolarité ;
- primaire complémentaire : deux ans de scolarité ²⁰.

=> **Pour la période de 1929 à 1956** :

- primaire élémentaire : sept ans de scolarité ;

¹⁹ *Les collèges et les écoles publiques : conflit ou coordination ?*, PUL, 1954.

²⁰ Fallait y penser ! Un primaire inférieur, moyen, supérieur et, entre-temps, complémentaire.

- primaire complémentaire : deux ans de scolarité ;
 - primaire supérieur : trois ans de scolarité.
- La troisième remarque est superfétatoire : l'auteur ne parle pas de l'effort parallèle que les sœurs soutenaient de leur côté. Tel n'était pas l'objet de sa thèse. Pour la même raison, il ne parle pas non plus du rôle des maîtresses d'école. J'en ai connu une, dans mon enfance, qui allait faire l'école dans le troisième Rang, en traîneau à chiens.
 - La quatrième remarque a trait à la bibliographie. Elle compte 16 pages, uniquement pour l'époque et le sujet étudiés. Essayez d'imaginer maintenant tout ce qui a été écrit sur l'école québécoise, sous forme de thèses, de mémoires ou d'études de niveau universitaire, sans oublier les États généraux, les Rapports Parent ou apparentés, les Livres blancs, verts ou jaunes des ministres successifs depuis 1964 ! On ne manque pas d'informations, de statistiques, d'études.
 - Dernière remarque : Vers le milieu de la décennie 40, il commençait à y avoir bon nombre de professeurs laïques qui enseignaient dans les années supérieures du primaire supérieur. Dans les communautés, on les appelait les « laïcs », avec une forme de tolérance et de crainte. On ne disait quand même pas les « ethniques ». Faut-il rappeler que toutes les communautés de frères établies au Québec étaient des greffons des communautés françaises, lesquelles avaient connu Combes et Ferry ?

C'est en 1946, d'ailleurs, qu'il y eut, à la Malbaie, un congrès qui fit quelques remous. Laure Gaudreault y dénonçait la place trop considérable détenue par les frères dans l'enseignement primaire.

À l'occasion de la Révolution tranquille, il est toujours bien arrivé ceci : une volonté politique, soutenue par l'opinion publique (ou fut-ce l'inverse), a lancé la réforme scolaire. Ladite réforme a fait l'objet de mille analyses, critiques, ajustements. À ce sujet, je pose une seule question : qui voudrait retourner en 1960 ? Pas moi, en tout cas. Ni sur le plan religieux, ni sur le plan politique, ni sur le plan culturel, ni même sur le plan biologique.

Présentement, nous sommes braqués sur le problème du décrochage. Les élèves décrochent parce que l'école n'accroche plus. Et l'école n'accroche plus parce qu'elle est trop facile d'accès. Rare et difficile, elle était précieuse. Pourquoi l'or est-il considéré, depuis assez longtemps, il me semble, comme un métal précieux ? Réponse : parce qu'il est rare et qu'il possède des propriétés chimiques exclusives.

Ainsi de l'école. L'école, c'est-à-dire l'apprentissage de la *vie intellectuelle* et sociale, sera toujours laborieuse et plus ou moins erratique. Sauf que l'on demande maintenant à l'école de servir d'alibi à l'errance politique, et de remède universel aux problèmes sociaux. Certes, les problèmes sont maintenant plus complexes. Ils sont aussi plus haut. L'histoire monte, elle ne descend pas. Elle se déroule en spirale. Elle est toujours au-dessus du même point. Mais plus haut.

Ce que les frères assuraient obscurément, et par mode de suppléance, c'était la foi dans l'école comme instrument de développement personnel, d'abord ; social, par voie de conséquence. La plupart d'entre eux avaient justement été sauvés par l'école, relayée par leur communauté. Ils y croyaient. Dans les années 1940-1960, des centaines de frères usaient leurs samedis, leurs dimanches, leurs vacances d'été et leur santé, dans certains cas, pour être une ou deux pages en avant de leurs élèves de l'année suivante, dans les disciplines qu'ils auraient à enseigner dans les 12e ou 13e années du primaire supérieur, sans même avoir eu, sauf rares exceptions, une ou deux années d'études universitaires à temps complet.

Ces temps sont révolus. Les frères aussi, quant à leur rôle dans l'enseignement. C'est toujours à ce moment-là que l'on se met à faire des thèses (ou des procès). Paix à leurs braises !

Plus personne ne sait trop ce que devrait être l'école, tous niveaux confondus. En son temps, Aristote s'avouait perplexe à ce sujet. C'est encourageant, en un sens. Il m'est arrivé, ces derniers mois, de lire deux travaux universitaires sur l'école ²¹. En outre, j'ai lu un pamphlet (à paraître) lancé par un jeune homme qui se proclame *Prof drop-out*, et qui dit pourquoi. Hormis les outrances de l'innocence, le jeune homme réclame, pour l'école, un retour à l'école. À peu qu'il ne dise : l'école des frères ! On verra.

²¹ Outre le présent travail, il s'agit de l'étude de Thérèse Hamel : *Un siècle de formation des maîtres au Québec*, HMH, 1995.

Seules les modes, par définition, se démodent. Et pourtant, l'école demeure l'instrument social irremplaçable qui prend la relève de la famille pour la construction du petit d'homme.

À l'heure qu'il est.
Journal 1996-1997 (1998)

Document 2

Le Rapport Juneau

Introduction

[Retour à la table des matières](#)

Je suis né en 1927. Enfant, je n'ai pas connu la radio. Il n'y en avait pas à la maison, faute d'argent. Au juvénat et au noviciat, la radio était interdite. C'est durant mes six ans de séjour à l'hôpital Laval que je me suis rattrapé : musique, radio-romans, variétés, radio-collège.

De 1954 à 1960, les heures d'écoute de la télé étaient réglementées. Par la suite, l'écoute devint libre. À Rome (un an), je n'avais accès qu'à la télévision italienne, évidemment. En Suisse (Fribourg, deux ans), dans les établissements où je demeurais, la télé, à toutes fins utiles, n'était pas accessible.

Je tiens que la SRC (radio et télévision) a joué un rôle déterminant dans la protection et l'enrichissement du français, dans l'éducation des enfants, dans la construction de l'imaginaire culturel, dans l'affranchissement et l'ouverture des mentalités, dans la création artistique en général (théâtre, musique, films, variétés).

Quant à moi, ce bilan largement positif se termine vers 1980, soit dit empiriquement.

Réactions au Rapport Juneau ²²

Afin de relativiser le présent rapport, il est bon de rappeler une remarque contenue dans ledit rapport : « Depuis quarante ans, la télévision de la SRC a eu plus que sa part d'examens et de critiques. [...] La SRC ne peut plus chercher à plaire à tout le monde, et ses deux chaînes devront arrêter leurs priorités d'émissions avec beaucoup de précision. La SRC ne peut plus être l'hybride qu'elle est depuis quarante ans. » « La SRC frise maintenant la catastrophe. »

Afin de relativiser mes propres remarques, je précise que j'appartiens à la catégorie de ceux qui consacrent environ cinq heures par mois à la télévision, selon le calcul dit « audience cumulée ». Le gros des cinq heures en question est consacré aux bulletins de nouvelles.

En regard du premier thème : la *programmation*, je sou mets l'équation suivante : la sévère diminution du financement public entraîne le recours aux revenus publicitaires lequel entraîne l'abaissement de la qualité.

Cela dit, le Rapport et les organisateurs du présent colloque posent tout de suite la question de l'élitisme. À la page 109, on lit : « Notre modèle pour la SRC n'est pas un créneau étroit. C'est un modèle beaucoup plus pluraliste qu'élitiste. [...] La nouvelle SRC doit être un substitut de haute qualité. [...] C'est la seule façon dont la SRC peut survivre. » La seule façon dont ! Il aurait fallu écrire : la seule façon pour la SRC de survivre.

Nous voici devant l'épouvantail de l'élitisme. Mine de rien, on identifie *excellence* et *qualité* avec *élitisme*. Il y a là un mépris implicite du citoyen ordinaire. La vérité, c'est que le citoyen ordinaire aime l'excellence et la qualité. Pour m'en tenir simplement à la qualité de la langue, que de fois, en écoutant un bulletin de nouvelles sur une chaîne « française de France », avec du monde très ordinaire, n'ai-je

²² *Faire entendre nos voix. Le cinéma et la télévision du Canada au XXI^e siècle* » janvier 1996. Note sur le titre : « Faire entendre nos voix », et voici le « pluralisme » ; « XX^e siècle », et voici une ambition démesurée. Tout le monde sait que le XXI^e siècle a fini avant terme. Précisément, en avril 1989, avec la chute du mur de Berlin. Aucun bonze, aucun « pundit », aucun gourou n'avait vu venir la chose. Dès lors, le XXI^e siècle au complet...

pas entendu la remarque suivante : « C'est donc plaisant d'entendre du bon français ! » Le monde ordinaire paraît se contenter de la médiocrité, parce que c'est à peu près tout ce qu'on lui offre à manger. J'insiste sur le fait qu'il m'arrive de regarder la télé avec du monde ordinaire. Je fréquente très peu les chers collègues et les becs pincés.

En contrepartie, donc, de ce que je viens de dire, j'ajoute que si je m'assieds devant la télé, ce n'est pas nécessairement pour me faire donner un cours. J'ai passé l'âge. De toute façon, du temps que je suivais des cours, j'en avais assez, le soir venu. La télévision publique doit, elle aussi, *reposer* et *divertir*. Mais je ne tolère pas d'être humilié, ne fût-ce que moi-même devant moi-même. Or, les messages publicitaires m'humilient, pour ne rien dire des millionnaires de l'humour.

Dans un premier temps, ils m'humilient par ce que j'appellerais l'effet steak haché. En plein bulletin de nouvelles (rarement réjouissant, mais ça, ce n'est pas la faute à la télé), nous voici avec « un mot de notre commanditaire ». Les McDonald's succèdent aux enfants au ventre ballonné.

Dans un autre ordre d'idées : vous regardez un film. Un Colombo, disons. Vous pouvez être sûr que dans le dernier tiers de l'émission, les réclames publicitaires vont se multiplier. J'appelle ça du mépris. Les annonceurs ne se doutent donc pas que des recherches ont prouvé que durant les pauses publicitaires, le volume des eaux dans les canalisations augmente considérablement ? Et ce, même durant les émissions sportives. Le monde ordinaire va pisser, tout simplement. Ou remplir son verre. Ou surveiller le pâté chinois qui est au four.

Et puisque nous sommes sur ce point, pourquoi la SRC tolère-t-elle l'augmentation (aucunement subliminale) des décibels pendant les pauses publicitaires ?

Je suis assez vieux pour savoir que publicité il faut. Au Moyen Âge et jusque durant mon enfance, ce rôle était rempli par les crieurs publics. Mais alors, pourquoi ne pas dégager une couple d'heures par semaine pour les réclames publicitaires ? Par tranches d'une demi-heure, évidemment !

Par association d'idées, au nom de quoi la télévision fait-elle sa propre réclame ? C'est tout plein de journaux et de revues pour ça. On en est rendu au point où on fait un événement, une nouvelle à propos d'une nouvelle émission ou du déplacement d'un animateur vers (ou de retour) une chaîne concurrente. La télévision ne montre plus le monde ; elle se montre. On dira tout le mal qu'on voudra de la

télévision américaine, mais le jour de la signature du traité de paix entre Israël et l'OLP, sur le gazon de la Maison-Blanche, la SRC n'avait personne sur les lieux. J'ai passé à la chaîne anglaise, laquelle retransmettait je ne sais plus quelle chaîne américaine. Pendant ce temps, à la télévision de la SRC, deux animateurs hilares s'amusaient entre eux. Or, et cet exemple est exemplaire, la télévision américaine ne se montrait pas. Aucune tête d'affiche « réseau ». Mais on nous montrait les cent visages importants de la cérémonie, leur attitude, leur sourire, leurs pleurs. Pas un seul : « À toi Bernard, à toi Louise. »

Venons-en à la régionalisation, qui est un point fort du Rapport. Ici, immense équivoque. Si, par régionalisation, on entend le chien écrasé à Charlesbourg ou à Vancouver, ce n'est pas l'affaire d'une télévision publique et nationale. C'est d'abord l'affaire de la radio ou des chaînes communautaires. Par contre, si une vieille femme déclare qu'elle entend se suicider si le gouvernement du Québec persiste à obliger les vieux à payer, pour un petit-fils, la pension alimentaire que refuse son fils (ou sa fille), il ne s'agit plus d'un fait divers qui se passe à Sainte-Foy ; il s'agit d'un problème qui concerne l'ensemble du Québec.

Si donc la régionalisation veut dire rubrique des chiens écrasés, *no way*. Mais alors, que veut dire régionalisation ? Cela ne peut vouloir dire que la représentation, le reflet des grandes régions du Canada. Or, elles sont au nombre de cinq : l'Est, le Québec, l'Ontario, les Plaines, la Colombie canadienne.

Mis à part la question du financement, nous voici au cœur du sujet : le mandat de la SRC comme instrument d'unité nationale. Certes, les auteurs du *Rapport* font l'hypothèse que le Canada est un pays dont la rationalité ultime (pour parler comme Hegel) se retrouve dans l'État fédéral. On ne parle pas de la SRC de Bennett ou de King, ni d'une nouvelle SRC, si l'on n'admet pas cette hypothèse.

Ici, je fais une allégorie : il existe telle chose que la Conférence religieuse canadienne, et telle chose que la Conférence religieuse du Québec. Font partie de l'une ET de l'autre ceux qu'on appelle les supérieurs majeurs : les provinciaux, les provinciales de toutes les communautés religieuses masculines ou féminines, cloîtrées ou cravatées, du Canada. La CRC se réunit tous les deux ans. Entre-temps, diverses CRC régionales se réunissent chaque année. Le financement respectif des Conférences nationales et régionales entraîne quelques difficultés. Mais le vrai problème n'est pas là. Il est dans les débats ou les communiqués qui peuvent en

résulter. La CRC aboutit à des communiqués *coast to coast* sans mordant. Je ne veux pas m'étendre là-dessus. Mais j'en arrive à ceci :

De même que l'unité catholique s'arrange avec la CRC et la CRC-Q, de même la SRC pourrait s'arranger avec une branche ROC (*Rest Of Canada*) et une branche francophone. L'inforoute, aujourd'hui, permet de relier en réseau Moncton, Chicoutimi, Sudbury, Saint-Boniface, etc.

Mais *quid* du contenu canadien ? Il n'y a pas d'Évangile ni de Pape pour le proclamer et le rappeler à « temps et à contretemps » (comme c'est le cas de la CRC et de la CRC-Q), par-dessus les intérêts, les passions, les mensonges des régions. Que veut dire : contenu canadien ? Majorité d'auteurs canadiens ? Sujets canadiens ? Musique canadienne ?

Je réponds :

- En ce qui concerne l'information, d'abord le Monde, et non pas les chiens écrasés. Je n'ai pas besoin d'une demi-heure, chaque soir, pendant une semaine, sur les inondations de la Chaudière.
- En ce qui concerne les « affaires publiques », comme on disait naguère, que chacune des « branches » dont je parlais plus haut s'en occupe.
- *Idem* en ce qui concerne le « divertissement », étant sauve la hauteur de la barre « culturelle ».

Résumons :

- Dans la situation présente, avec l'étranglement des revenus publics et l'envahissement des réclames publicitaires (plus l'informe), la SRC est foutue. Quand on peut zapper, on zappe. Il est sans exemple qu'une technique accessible soit refusée par une société.
- Le salut de la SRC est dans l'excellence. Excellence de la langue (pour la branche francophone), sûreté et ouverture de l'information ; originalité (même avec emprunts aux États-Unis, à la France ou à la BBC) quant au divertissement.

- Digression sur l'information : la course au scoop ne mène nulle part. Et maintenant, un mot de notre commanditaire. C'est la mise en situation (historique et géographique) qui importe. Vingt-quatre heures après, c'est meilleur !
- Qu'on nous débarrasse des réclames publicitaires.
- Qu'on en finisse avec la culture de la dérision et la langue qui va avec.
- Qu'on exploite davantage les reprises.
- En ce qui a trait au financement, les experts consultés par les auteurs du *Rapport* sont embarrassés. Ce qu'ils recommandent, c'est un financement (public) *pluriannuel, stable et prévisible, révisé* tous les sept ans, sous réserve d'évaluation de la performance.
- Je souscris au principe, mais je ne me sens pas compétent pour me prononcer sur les modalités, sauf à ajouter que des centaines de milliers de citoyens, jeunes ou vieux, dépensent beaucoup plus que 100 \$ par année pour assister à des spectacles sportifs ou musicaux, à des films, etc. Or, la radio et la télévision publiques sont disponibles 18 heures par jour, à longueur d'année.

À l'heure qu'il est.
Journal 1996-1997 (1998)

Document 3

Mourir pour le Labrador

[Retour à la table des matières](#)

Labrador, quel beau mot ! Tellement sonore qu'il empêche de penser. Dans *L'Âme des peuples*, André Siegfried écrivait : « La sonorité de la langue espagnole est si magnifique que le plaisir de parler, de s'exprimer, supplée non seulement à l'action, mais à la pensée elle-même. » Tout le monde sait que le Labrador, en espagnol, signifie laboureur. Laboureur d'Atlantique et de morues.

En 1789, Frédéric II, roi de Prusse, avait commandé que l'Académie des Sciences et des Lettres de Berlin (sic et en français) mît (imparfait du subjonctif) au concours la question suivante : « Est-il utile de mentir au peuple ? » Sur 33 concurrents, 13 répondirent oui et 20 répondirent non. Qu'importe d'ailleurs la répartition des oui ou des non.

Nous savons très bien que les princes mentent aux peuples, et que s'ils mentent, c'est qu'il leur est provisoirement utile de mentir. Les communications entre gouvernants et gouvernés sont entachées de ce péché originel. La rédemption par les organigrammes ou les réaménagements de Cabinets n'est pas pour demain. Là-dessus, je professe, comme le prophète Samuel, un pessimisme transcendantal et imperturbable.

Ajoutons que, s'il y a mensonge en haut, il y a peur de la vérité en bas. Donc, énorme complicité. Daladier, revenant de Munich en 1938, et reçu en triomphe par le peuple parisien, disait à ses compagnons de limousine : « Oh ! S'ils savaient, s'ils savaient. » Il ne mentait même plus, mais il savait qu'il n'y avait personne pour recevoir la vérité qu'il connaissait. Jour pour jour, Chamberlain connaissait le même triomphe à Londres. Les deux hommes d'État différaient le sang en avalant la honte. Leurs peuples respectifs connurent les deux.

La récente correspondance de MM. Trudeau et Bouchard me ramène à l'esprit cette inusable question : faut-il mentir au peuple ? Corrigéons : peut-on ne pas mentir ? Autrement dit : peut-on gouverner sans mentir ? Sur la base de mon expérience, je ne connais qu'un seul homme d'État qui ait dit (une fois) la vérité, c'est Churchill, annonçant « des sueurs, du sang et des larmes ». C'était au début de la guerre de 1939-1945.

Bien en bas de Churchill, et pour m'en tenir à un seul et terrible mot : traître, je rappelle que M. Bouchard ne l'a pas dit le 25 octobre dernier, à propos de M. Chrétien. Il a simplement montré la une du *Journal de Québec*, où ce mot était écrit. On l'a vu, mais il ne l'a pas dit. Il insiste pour dire qu'il n'a jamais employé ce mot. Aurait-il employé le mot boucherie à propos des coupures du dernier budget fédéral ? Jamais ! M. Bouchard n'est ni brutal ni violent. Mais il parle de couteau de boucherie. Et il s'offusque si un citoyen de Jonquière, encore libre, lui refuse une poignée de main. Et, croyant les micros éteints, il livre le fond de sa pensée et traite un ministre fédéral d'imbécile et de crétin. Les mots ne sont pas innocents. Le mot crétin dérive du mot chrétien. Il existe une variété de poires qui s'appelle bon-chrétien. Avec un trait d'union. On dérive, on dérive.

Présentement, les médias (avec la notable exception, chez les « chers collègues » de Philip Resnick, dans *Le Devoir* du 9 février) « démonisent » Stéphane Dion. En 1942, lors de la « crise de la Conscription », les leaders nationalistes francophones, y compris André Laurendeau, « démonisaient » l'Empire britannique et ignoraient le fait que la guerre de 1939-1945 était bien autre chose que la défense de l'Empire britannique.

M. Stéphane Dion ne fait que rappeler une très vieille loi de l'Histoire. La plus vieille qui soit, et qui est la suivante : « Il n'y a rien à faire à cela. Et il n'y a rien à dire. Le soldat mesure la quantité de terre où on parle une langue, où règnent des

mœurs, un esprit, une âme, un culte, une race. Le soldat mesure la quantité de terre où une âme peut respirer. Le soldat mesure la quantité de terre où un peuple ne meurt pas. » Précisons que Péguy est mort d'une balle dans le front en 1914. Voilà pourquoi il pouvait employer le mot « race ».

Il n'y aura pas de guerre civile au (Canada) pour le partage de la dette. Le 11 juillet 1990, les balles ont sifflé dans la pinède d'Oka, et ce n'était pas pour contester des écritures comptables. Le prétexte était un terrain de golf. (Heureusement), il y a eu une seule mort d'homme. Un Blanc. Y aura-t-il une guerre, ne fût-ce qu'une guéguerre (mettons 17 morts et quelques pylônes) pour la Réserve aux trois frontières des Iroquois, non loin du pont Mercier, ou de la baie James, ou de Churchill's Falls ? En règlement de la Rébellion de 1837-1838, il y a eu 12 pendus. Et quelques déportés en Australie. On en parle encore.

Allons plus haut, plus fret. Y aura-t-il une guerre pour la baie James ou Churchill's Falls ? Je ne dramatise rien. Je ne démonise rien. Je rappelle tranquillement que les hommes se battent toujours, depuis toujours, pour un territoire, comme les moineaux et les hirondelles, soit dit en passant. Les Anglais ont déporté le gros du peuple acadien en 1755. On en parle encore. Depuis 10 ans, des millions d'êtres ont été déportés. Généralement des Noirs. Envisagerait-on de déporter quelques milliers de Peaux-Rouges ?

Je ne dramatise rien. J'ai passé l'âge d'être conscrit pour aller me battre en haut du 50e parallèle, même si je suis né juste un peu en bas. Je ne dramatise rien, mais je trouve que les rhéteurs politiques, des deux côtés de l'Outaouais, sont légers.

Dans un discours électoral à Jonquière, M. Bouchard disait récemment que « dans une société comme celle du Québec, les gens, fédéralistes comme souverainistes, ne pensent pas à la violence. » (*Le Devoir*, 13 février 1996) Ils devraient y penser, justement. La violence, c'est comme le cancer, les accidents d'auto ou la mort. C'est toujours pour les autres, ailleurs. Mais quel Archange protège à tout jamais le Québec contre la violence ? On a vu (et comment) qu'aucun Archange de la GRC n'a protégé M. Chrétien contre une surjection d'adrénaline.

M. Trudeau aligne ses citations et ce qu'il appelle les faits. M. Trudeau a l'intelligence binaire. Dans sa réplique à la réplique de M. Bouchard (La Presse, 17 février de l'année courante), il finit en disant à M. Bouchard : « Dieu vous garde ! » J'ignore ce que M. Trudeau met sous le mot Dieu. Dieu est un mot qui crè-

ve une page comme une pierre crève une toile d'araignée. N'importe ! De son côté, M. Bouchard dit que « l'histoire, même récente, ne peut pas faire l'objet d'une lecture unique et définitive ». Il est bien évident que l'histoire se déroule. Elle se déroule notamment aux États-Unis et un peu partout, je dirais. Elle se déroule en Haïti. Mais eux, ils ont le créole, le vaudou, et ils habitent une île. M. Bouchard s'adresse à « une race sensible à la parole ». (Louis Hémon) Fort bien ! Dans les deux cas, on peut comprendre. Mais on est assez loin de la vérité. On est surtout très loin de la simple mémoire de l'histoire universelle.

Je dis que M. Stéphane Dion a posé l'éternelle question de l'Histoire : la question des frontières. On ne veut pas entendre parler de ça du côté des sécessionnistes. On oublie, entre mille faits, un fait culturel comme le roman (et le film) *Au tant en emporte le vent*. Rappelons ici un épisode du volume en question : un personnage, Rhett Butler (Clark Gable), avertit la brillante et belliqueuse assemblée où il se trouve que la sécession ne sera pas une partie de plaisir ; qu'elle ne se fera pas aussi facilement que le pensent les gros propriétaires de plantations de coton et les romantiques jeunes filles à parasol. Que les Sudistes ont beau être plus cultivés, plus raffinés, plus civilisés que les Yankees (ce qui était vrai), ce sont quand même ces derniers qui sont les plus industrialisés. On sait le reste. Il est à noter que, dans le roman, Rhett Butler demeure du côté des Sudistes, sans illusions, pratiquant d'ailleurs le commerce des armes en faveur de ces derniers, et pour son plus grand profit.

Parler des frontières, c'est de la provocation fédéraliste. Le Canada est divisible, mais le Québec est indivisible. Mais voulez-vous bien me dire d'où M. Bouchard tire ses concepts et où il les puise dans l'histoire ? Il est clair, cependant, que l'obsession constitutionnelle va finir par se ramasser là. Aucun peuple, aucun pays n'est jamais né que d'une guerre et même de plusieurs. M. Bernard Landry, homme de quelque culture, a sorti la guerre de Crimée, durant la campagne référendaire. C'était juste pour dire. La ville d'Alma tire son nom d'une victoire franco-britannique lors de cette guerre fort oubliée, mais qui aura fait prendre son véritable envol à la Croix-Rouge, grâce à Florence Nightingale.

Nous sortons d'un référendum aucunement digéré, et nous nous en allons vers des élections générales, au provincial comme au fédéral, en nous criant des noms, comme j'ai fait, hélas ! durant mon enfance. Je parle, évidemment, d'élections avant fin-de-mandat. Notez que l'Italie se tire d'affaire avec son 50e gouverne-

ment depuis Mussolini. Mais l'Italie est un pays unitaire, unifié (comment dire ? Et après une guerre civile). En outre, les Italiens sont tous Italiens, tous marmités dans le presto de Rome, tandis que le Canada s'est bâti le long d'un fil de fer : le train. Et tout le long d'une longue négociation qui n'a pas desservi le Québec. On se dessert tout seul. Les minorités sont suicidaires, c'est bien connu.

En politique, il ne faut jamais parler de l'avenir, surtout s'il s'agit du futur. Soyons intrépide : je prédis quand même ceci :

- M. Bouchard va faire des élections hâtives.
- Le Parti québécois va l'emporter.
- Après, ce sera la guerre avec les Cris, les Iroquois et les Anglais. Ou bien, la très vieille négociation (129 ans) entre le Québec et un Canada qui ne sera évidemment pas le Canada de M. Chrétien.

Le point d'espérance qui clignote dans cette purée vient de l'histoire. Depuis la Conquête, c'est toujours le Québec qui aura été la locomotive politique du train canadien. Il est vrai qu'on a mis la hache dans le train. On manque d'avenir parce qu'on manque de mémoire. Parce qu'on est sou ; le gouvernement des millionnaires de la dérision et des politiciens qui mentent au peuple en se criant des noms de bord en bord de l'Outaouais. (*La Presse*, 16 mars 1996)

À l'heure qu'il est.
Journal 1996-1997 (1998)

Document 4

Colloque de l'aile québécoise du Parti progressiste-conservateur du Canada (Montréal, le 27 avril 1996)

[Retour à la table des matières](#)

Je n'ai jamais été militant ni même membre d'aucun parti politique. Je ne suis pas un observateur professionnel de la chose politique au sens où peut l'être un politologue. Je n'ai d'autre prétention que celle d'être un citoyen honorablement vigilant et averti.

Depuis le temps que nous nous débattons dans le mauvais rêve de notre fièvre obsidionale, il semble que tout a été dit ou écrit. Si je m'en rapporte au titre d'un article publié dans *L'Actualité* daté du 1er avril, le Canada serait à minuit moins une. Devant une échéance analogue, on a arrêté l'horloge, à Bruxelles, lors d'un débat crucial en vue de la création de la Communauté économique européenne.

Je ne saurais dire s'il est vraiment minuit moins une pour le Canada. Ce que je crois savoir, par contre, c'est que l'heure est avancée. Pour préparer les quelques notes que j'ai à vous proposer, j'ai eu l'idée de relire le Rapport préliminaire de la Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme. Dans le préambule, les auteurs écrivent ceci : « Le Canada traverse actuellement la crise majeure de son histoire. » On ne dit pas : *une crise* ; on dit : *la crise*. Le dernier chapitre du *Rapport provisoire* s'intitule : « La Crise ». Les auteurs reconnaissent

qu'ils ont décidé de publier un rapport provisoire poussés par un sentiment d'urgence.

On est tenté de sourire devant cette proclamation d'un état d'urgence. Le *Rapport provisoire*, en effet, a été publié en 1965. Nous sommes 31 ans plus tard. Nous sommes 28 ans après la création du Parti québécois. Nous sommes après la conférence de Victoria, après le référendum de 1980, après le rapatriement de la Constitution, après le *Rapport Pépin-Robarts*, après Meech, après Charlottetown, après le référendum de l'automne dernier. Et votre document de travail s'intitule néanmoins : *L'Autoroute de l'espoir*.

Je serais malvenu d'ironiser et de faire s'entrechoquer l'urgence et l'espoir. Que les auteurs du *Rapport provisoire* aient fait sonner le tocsin de l'urgence n'a rien de surprenant, à y bien penser. Le déroulement de l'histoire, pour la partie qui relève de mon expérience personnelle, me montre qu'aucun pays n'est à l'abri des accidents politiques. Un Rip van Winkle qui se serait endormi en 1914 aurait entendu le mot Sarajevo avant de s'endormir, et c'est encore ce mot qu'il aurait entendu en se réveillant 77 ans plus tard. Il n'y a pas non plus beaucoup d'observateurs politiques patentés qui aient prévu la chute du mur de Berlin le 10 novembre 1989.

Tout cela pour dire que malgré le piétinement des relations entre le Québec et le reste du Canada, les auteurs de la Commission BB avaient raison de parler de crise. Ils disaient d'ailleurs ignorer si la crise serait longue ou brève. Ce que nous savons de plus, aujourd'hui, c'est que la crise non seulement ne s'est pas résorbée, mais qu'elle est de plus en plus intense. Le 30 octobre dernier, l'existence du Canada a tenu à quelques dizaines de milliers de voix. On a appris peu après que le scénario d'enclenchement de la sécession était pratiquement arrêté. Depuis, le comportement du PLC donne l'impression de la panique et de l'improvisation, et nul ne peut prédire quelle direction prendra le prochain virage de M. Bouchard.

Le Canada plus encore que bien d'autres pays, est une création de la volonté humaine. On l'a qualifié « d'absurdité géographique », « d'appendice des États-Unis », de « rue principale de 4 000 milles » parsemée d'espaces vides. Il n'en reste pas moins que ce pays dure depuis longtemps, parce que des hommes n'ont pas cessé de vouloir qu'il dure. Le fondement de l'espoir est là.

Le Parti progressiste-conservateur fait présentement sa traversée du désert. Permettez-moi un autre rappel historique. Après la guerre, l'occupation, la résistance, la libération, de Gaulle est élu président du gouvernement provisoire français en novembre 1945. Le 20 janvier 1946, il démissionne devant l'impasse du régime des partis. Il revient au pouvoir le 2 juin 1958. Une nouvelle constitution est approuvée par référendum le 28 septembre 1958, trois mois à peine après son « retour aux affaires ». Entre-temps, une traversée du désert de 12 ans.

On demeure rêveur devant un résultat aussi rapide et qui tient le coup depuis près d'un demi-siècle. Pendant la traversée du désert, la France avait connu des troubles sociaux graves, dont plusieurs avaient exigé le recours à l'armée.

La France n'est pourtant pas un pays réputé facile à gouverner. Le pays sortait de terribles épreuves ; il était au plus creux de la guerre d'Algérie. Nous n'avons rien connu de comparable ici et nous patageons interminablement dans les « avocasseries ».

On ne peut pas comparer des événements politiques d'un pays à un autre. Entre la situation de la France et celle du Canada, il y a de toute façon la différence suivante : la France est un pays unitaire, et le Canada est une confédération.

Paradoxalement, la situation actuelle de votre formation politique lui donne une double chance :

- Le temps de mûrir une solution de rechange par rapport à la position du PLC.
- La liberté de la proposer et de l'enraciner en dehors de l'exercice du pouvoir.

Il s'agit ni plus ni moins de repenser le Canada. Qu'est-il arrivé en 1867 ? Il est arrivé que quatre colonies britanniques ont décidé de s'unir et de se donner un gouvernement central.

Le dénouement de la crise ne peut pas venir du gouvernement central. Il ne peut venir que des cinq grandes régions historiques et géographiques du Canada : les provinces de l'Est, le Québec, l'Ontario, l'Ouest, la Colombie canadienne. Quelques années avant la confédération, les trois provinces de l'Est avaient d'ailleurs entrepris des discussions en vue d'une union entre elles. Macdonald les a, pour ainsi dire, prises de vitesse.

La solution ne viendra pas du gouvernement central, peu importe le parti qui est ou sera au pouvoir. Bien des événements peuvent survenir d'ici aussi peu que cinq ans : élections générales, plusieurs élections provinciales, y compris au Québec, scandales politiques, démission de l'un ou l'autre chef politique actuel, etc.

Malgré l'état où elle se trouve présentement, votre formation politique conserve des atouts importants :

- Historiquement, c'est le parti qui a fondé la confédération.
- Il a des racines et des appuis partout au Canada.
- Il est dégagé, pour l'heure, des contraintes de l'exercice du pouvoir.

J'ai pris connaissance de votre document *L'Autoroute de l'espoir*. Je n'ai toutefois pas l'intention de commenter l'un ou l'autre chapitre. Je ne vois pas quelle autorité je pourrais avoir pour approuver ou répudier le partage entre les eaux douces et les eaux salées, en ce qui concerne les pêcheries.

Il est bien clair, cependant, que c'est le cas du Québec qui a provoqué et qui entretient la crise. Votre parti a eu le mérite d'essayer de la résoudre avec Meech et Charlottetown. L'échec de ces deux tentatives de solution tient pour une bonne part au fait qu'elles furent pilotées par les appareils politiques, par-dessus la tête des citoyens.

Lors du référendum en vue de la ratification du traité de Maastricht, les journaux danois, mécontents de la façon dont le gouvernement en place présentait l'affaire, décidèrent de ne plus faire aucune mention des déclarations gouvernementales à ce sujet. Je me demande ce qu'il arriverait si les médias canadiens décidaient la même chose à propos de notre obsession constitutionnelle. Plus un mot, plus une image là-dessus. Je vous laisse rêver.

Le rêve que je fais ne signifie pas que plus personne ne songerait à l'affaire. Il signifie qu'on la sortirait de la bouche des politiciens. Cela n'empêcherait pas les citoyens intéressés de s'en occuper.

Ce ne sont pas les confessions religieuses qui font désormais problème. Pour l'essentiel, vraiment l'essentiel, qu'est-ce qui peut encore retenir le Québec ?

À l'heure qu'il est.
Journal 1996-1997 (1998)

Document 5

L'école et la religion

*(Colloque sur l'avenir de l'enseignement religieux,
monastère des Dominicains, Québec, le 25 mai 1996)*

Introduction

[Retour à la table des matières](#)

Pendant que je préparais la communication que je vous propose aujourd'hui, une autre sollicitation de circonstance m'a amené à parcourir le journal de Lionel Groulx. En date du 26 avril 1902, il écrivait : « Qu'on passe en revue les escouades de collégiens que nos maisons d'éducation envoient aux Universités chaque année. [...] Comment expliquer que (leurs) intentions si généreuses survivent chez un si petit nombre aux années d'Université ? » Il se répondait à lui-même : « Ce mal, c'est l'isolement et le découragement. [...] Il faut une trempe bien peu commune pour ne pas se dégoûter vite d'une lutte de tous les jours où l'on n'est guère soutenu quand on n'est pas trahi, et qui en définitive se termine par tant de défaites et par si peu de victoires. Heureux encore si l'on ne va pas jusqu'à se persuader qu'il ne saurait y avoir rien de grand dans des travaux qui, semble-t-il, n'ont d'autres témoins que soi-même. » Je rappelle cette notation pour relativiser notre réflexion d'aujourd'hui.

Même si le thème de notre colloque s'intitule : *L'avenir de l'enseignement religieux*, nous ne pouvons éviter la question de la confessionnalité scolaire. Nous sommes en présence de deux termes : confession et école.

Lexique

Le mot *confession* a plusieurs acceptions : témoignage, aveu, foi, croyance, église, religion. Selon la théologie catholique, « l'Église ne peut accepter de se considérer elle-même comme une confession parmi d'autres. Elle est l'Église. » (Congar, in *Encyclopédie Catholisme*)

Confession, au sens politique de « communauté religieuse », tel qu'entendu depuis la Réforme, est une notion de droit public des États et non une notion de théologie.

Dans le système scolaire québécois, le terme confession comprend la confession catholique, les confessions protestantes, la confession juive. Bientôt, et même déjà (à Montréal, notamment) il faudra inclure la confession islamique et d'autres sans doute.

Le mot *école* désigne les niveaux préscolaire, primaire et secondaire. Il désigne également l'organisation politique, administrative et pédagogique du système scolaire,

L'expression *confessionnalité scolaire* signifie donc la reconnaissance politique, administrative et pédagogique d'une ou de plusieurs confessions.

Ces distinctions étant faites, et pour alléger le discours, réduisons la compréhension du terme confession à la confession catholique. Demandons-nous alors : qu'est-ce qu'une école catholique ?

État de la question

À l'occasion de la Révolution tranquille, la réforme scolaire a profondément transformé le système scolaire du Québec. La création même du ministère de l'Éducation faisait d'ailleurs l'objet de la première tranche du *Rapport Parent* (13 avril 1963). Un projet de loi à cette fin fut rapidement déposé à l'Assemblée nationale, mais le gouvernement (Lesage) dut le retirer à la suite de fortes oppositions venant non seulement de l'Épiscopat, mais de plusieurs autres organismes

notamment de la Corporation des instituteurs catholiques (devenue, depuis, la Centrale de l'enseignement du Québec). Un an plus tard (13 mai 1964), le ministère de l'Éducation était créé.

Nous sommes 32 ans plus tard. Entre-temps, l'Université de Montréal de même que l'Université Laval sont devenues laïques. L'Université du Québec n'est pas confessionnelle, les cégeps non plus. Cela s'est fait sans débat ni conflit. Seuls les niveaux primaire et secondaire sont demeurés confessionnels. Pour ces deux niveaux, il n'y a donc pas eu rupture avec la tradition plus que centenaire du Québec.

Le deuxième numéro de *Hebdo-Éducation*, en date du 22 mai 1964, annonçait ceci : « Coordination, maintien de la confessionnalité, consultation : tels sont les trois grands principes qui se concrétisent dans les structures. Bien qu'il s'agisse d'un ministère très important, ces structures sont simples, logiques, efficaces. »

Il n'y a pas eu rupture quant au statut juridique, mais la société tout entière a éclaté : pratique religieuse, famille, mariage, relève du clergé et des communautés religieuses, distance affichée vis-à-vis de l'enseignement de l'Église en ce qui a trait à l'avortement, au divorce, à l'euthanasie, aux comportements sexuels ; procès à répétition de notre passé religieux dans les médias, etc.

Périodiquement, la question de la confessionnalité scolaire refait surface. Mais elle ne refait pas surface à ce titre même. Elle refait surface à Montréal d'abord à cause du caractère multiethnique de cette région. Plus généralement, la question de la confessionnalité scolaire refait surface à l'occasion de la division des commissions scolaires selon la langue et non plus selon la confession religieuse.

Mis à part le débat du Mouvement laïque de langue française durant les années 1960-1965, on peut dire que le débat vraiment public sur la confessionnalité scolaire et donc sur la laïcité a sans cesse été reporté ou escamoté.

Notons cependant que le MEMO (Mouvement pour une école moderne et ouverte) vient de demander au gouvernement de révoquer le statut confessionnel de toutes les écoles de la Commission des écoles catholiques de Montréal.

À la fin de l'été dernier, la Commission des États généraux sur l'éducation publiait son *Exposé de la situation* dans lequel on dégage « les questions à débat-

tre » à la suite des audiences des États généraux sur l'éducation tenues à partir du printemps 1995 ²³.

L'Exposé de la situation (chapitre 9) fait état d'une polarisation aussi nette que celle d'une pile électrique : « La moitié des participants s'est prononcée pour le maintien de la confessionnalité, pendant que l'autre moitié s'y est opposée. » Pour « recadrer » le débat, la Commission des États généraux sur l'éducation dégage ce qu'elle appelle « des champs d'intérêts communs : l'éducation aux valeurs, la transmission de l'héritage culturel québécois, la connaissance culturelle des religions (y compris le christianisme) (sic). Le christianisme entre parenthèses, une forme de concession condescendante.

Dans son *Exposé de la situation*, la Commission des États généraux sur l'éducation reconnaît qu'elle « laisse de côté la définition de la culture publique commune ». Par contre, elle s'interroge sur « l'existence de postes protégés étant donné leur lien avec la confessionnalité dans un contexte de compression budgétaire ». La Centrale de l'enseignement du Québec est passée par là ! Vivent les valeurs et la culture ! Vive par-dessus tout la troisième décimale des conventions collectives.

Dans le chapitre consacré à la confessionnalité scolaire, *L'Exposé soumet* cinq questions à débattre :

1. Quels sont les mécanismes et les moyens à mettre en oeuvre dans le système scolaire pour favoriser l'éducation aux valeurs, la transmission de la culture québécoise, la connaissance culturelle des religions et le développement de la spiritualité, éléments qui semblent faire consensus parmi les attentes sociales ?
2. Le maintien d'une structure confessionnelle (sous-ministres pour la foi catholique et pour la foi protestante, comités catholique et protestant du

²³ Jusqu'à maintenant, cet exercice aura occupé 56 jours d'audience et 462 heures de présentation et de discussion des quelque 2 000 mémoires soumis. On peut comparer l'ampleur de cette opération avec celle du *Rapport Parent* : « Nous avons tenu des audiences publiques dans huit villes de la province ; 224 mémoires nous ont alors été présentés ; une vingtaine d'autres ont été discutés privément. En tout, 307 mémoires ont été soumis. »

Conseil supérieur de l'Éducation, commissions scolaires et écoles confessionnelles) est-il nécessaire à l'atteinte des objectifs précités ?

3. Qui devrait assumer l'éducation à la foi : l'école ou l'Église ? Qu'advient-il de la responsabilité de la famille en cette matière ?
4. L'éducation aux valeurs ou l'éducation civique doit-elle être inscrite dans les curriculums du primaire et du secondaire ? Doit-elle faire l'objet d'un cours particulier ? Doit-elle se faire au sein du cours d'enseignement moral et religieux ? Dans le cours de formation personnelle et sociale ?
5. En ce qui a trait au besoin de soutenir les jeunes dans leur quête de sens, souhaite-t-on que la réponse passe par les services d'animation pastorale ? Par un service d'animation civique qui rassemblerait les jeunes autour des valeurs que voudrait promouvoir l'école ?

Il est aisé de remarquer le caractère tendancieux de ces questions, le glissement subtil de la pastorale (qui existe) à l'animation civique (dont on ne sait rien). Les questions à débattre concernant l'enseignement privé sont de la même encre. *L'Exposé de la situation* en ce qui a trait aux chapitres sur l'enseignement privé et sur la confessionnalité me paraît tendancieux pour ne pas dire biaisé ou piégé. Je vous renvoie à ce sujet aux deux blocs intitulés : *Questions à débattre*. Or, il s'agit de questions à débattre distillées à partir de 2 000 mémoires ! Tout est dans le pot. La Commission des États généraux sur l'éducation, donc le gouvernement, pourra sortir du pot ce qui fait son affaire et elle pourra toujours dire : « C'était dans le pot ! »

Je disais à l'instant qu'il n'y a pas eu rupture au plan juridique en ce qui touche la confessionnalité scolaire. Mais de quelle manière faut-il prendre acte de la transformation générale de la société ?

Illustrons ce point par un exemple que je connais bien. De 1972 à 1978, j'ai dirigé une école. Cette école était la propriété collective de cinq communautés religieuses. Le conseil d'administration était formé des provinciaux des communautés membres. Le personnel de direction était catholique. La presque totalité du corps professoral également, de même que les membres des autres catégories du personnel. L'école soutenait un excellent service de pastorale. Les grands moments

de l'année liturgique étaient soulignés. L'horaire favorisait la libre participation à trois ou quatre célébrations eucharistiques par année. La seule obligation consistait en deux cours de sciences religieuses. Or, ces deux cours étaient régulièrement remis en question par les élèves, d'abord, puis, de plus en plus, par les professeurs. Huit ans plus tard, je me suis retrouvé dans la même école, mais la situation confessionnelle s'était considérablement dégradée. De plus, les membres du personnel reproduisaient le profil de la société quant à l'appartenance et à la pratique religieuses, aux statuts conjugaux, etc. Il s'agissait, il s'agit toujours, d'une école qui s'affiche comme catholique, mais elle est bien loin du portrait présenté par le document romain sur l'école catholique.

Je pourrais multiplier les exemples d'un véritable *analphabétisme religieux*. L'exemple de l'élève qui demande, lors de la visite d'un musée : « C'est qui, la femme avec le poupon ? » Ou encore l'exemple du professeur d'arts plastiques qui avait posé, comme question d'examen, l'analyse d'un tableau (du Titien ?) sur le Saint-Sacrement. Dans la classe, il y avait un Tunisien à qui cela ne disait absolument rien. Mais cela ne disait rien non plus aux autres élèves tous québécois et ayant tous passé par un primaire et un secondaire confessionnels.

Si je fais le décompte de mes frères et sœurs et de ceux de mes amis et de leurs enfants, j'arrive facilement, disons, à une cinquantaine de jeunes hommes et de jeunes femmes que j'ai connus, pour la plupart, vagissants ou presque. Ajoutons que les parents des enfants dont je parle forment des couples unis et qu'ils ont élevé leurs enfants aussi bien qu'il est possible. Or, et voici mon point : aucun de ces parents n'a transmis à ses enfants son héritage spirituel.

Disant cela, je laisse ouvert, bien entendu, le « retour du prodigue », lequel n'avait pas eu de mauvais parents, si l'on s'en rapporte à la parabole.

Qu'est-ce qu'une école catholique ?

Faisons maintenant un détour et demandons-nous ce que c'est qu'une école catholique.

Vatican II, en 1965, a promulgué une déclaration sur l'éducation chrétienne : *Gravissimum educationis momentum* (l'extrême importance de l'éducation). En

1977, la Sacrée congrégation pour l'éducation catholique publiait un document intitulé : *L'école catholique*. Le document en question se propose explicitement d'approfondir la réflexion sur la déclaration conciliaire. Dans l'un et l'autre documents, on trouve d'innombrables références à des documents antérieurs et à des discours de Paul VI. Depuis, Jean-Paul II (on s'en doute) est revenu lui aussi sur cette question. Au demeurant, les deux documents que je viens de mentionner ont un statut et une autorité supérieurs à ceux d'un discours et même d'une encyclique.

Le document sur l'école catholique répond qu'une école catholique, c'est d'abord une *école* (# 25). C'est déjà beaucoup et ce n'est pas très simple. On convoque des États généraux pour y voir plus clair. Ces trois dernières années, François Caron, Arthur Tremblay, Jean-Noël Tremblay et moi-même avons consacré plusieurs centaines d'heures à réfléchir sur l'école. Et pas seulement réfléchir : nous commettre publiquement. Ça donné un petit volume intitulé : *L'école, pour quoi faire ?* Fin du message de notre commanditaire !

Le document sur l'école catholique fournit ensuite la description des caractères spécifiques de l'école catholique. Elle a pour mission d'éduquer à la foi (# 9). Il s'agit d'une école centrée sur Jésus-Christ (# 33). C'est proprement dans cette référence explicite à la vision chrétienne partagée par *tous* les membres de la communauté scolaire que l'école est catholique (# 34). Les devoirs de l'école catholique peuvent se résumer dans l'obligation de tendre à assurer la synthèse entre la culture et la foi, d'une part ; entre la foi et la vie, d'autre part (# 37). Elle est consciente de l'importance qui revient à l'enseignement de la doctrine évangélique telle que l'Église catholique la transmet (# 49). Cet enseignement ne peut se limiter aux cours de religion prévus dans les programmes scolaires. Un tel enseignement ne se propose pas comme fin d'obtenir une simple adhésion intellectuelle à la vérité religieuse, mais l'adhésion de tout l'être à la personne de Jésus-Christ (# 50).

En regard d'une telle description de l'école catholique, on est en mesure de constater qu'il y a bien peu d'écoles catholiques. Songez seulement aux contraintes des chartes des droits qui interdisent, au moment de l'embauche, par exemple, toute forme de discrimination fondée sur la religion. Songez aussi aux contraintes des conventions collectives de travail des diverses catégories de personnel.

Le document reconnaît d'ailleurs qu'un projet éducatif fondé sur une conception qui engage profondément la personne ne peut être réalisé qu'avec le libre concours de tous ceux qui y participent. Il ne peut être imposé à quiconque (# 59). C'est aux parents que revient le droit de choisir l'école qui réponde le mieux à leurs vues éducatives (# 14).

Les États imposent la fréquentation scolaire, mais ils ne peuvent pas imposer la fréquentation d'une école catholique. Peuvent-ils même imposer un certain nombre d'heures hebdomadaires d'enseignement catholique ? Le document est formel, là-dessus : le projet éducatif catholique ne peut être imposé à personne. On peut imposer l'éducation physique, car même si l'élève résiste intérieurement, il se fait quand même les muscles. Il n'en va pas ainsi en matière religieuse, laquelle exige l'adhésion libre.

En ce qui concerne les autres enseignements, l'État impose l'enseignement du français, de l'histoire, des sciences, des métiers, etc. Cela ne fait aucune difficulté. Au contraire, si le français, les mathématiques, etc. faisaient l'objet d'une option de la part des familles ou des élèves, ce serait la catastrophe. La confessionnalité (enseignement et pastorale) institutionnelle, même au niveau primaire, pose un problème particulier. Aussi bien, deux mécanismes sont prévus :

- La demande de reconnaissance de la part des parents.
- L'exemption pour les enfants des parents (ou les élèves eux-mêmes) qui en font la demande. Idem pour les maîtres que les conventions de travail amèneraient à devoir assumer l'enseignement religieux contre leur gré (compétence ou objection de conscience) ²⁴.

²⁴ L'exemption, comme d'autres aspects de la confessionnalité, pose des problèmes *d'organisation scolaire*. L'informatique a trouvé moyen d'arranger les horaires en fonction des conventions collectives des enseignants et des chauffeurs d'autobus. Elle pourrait sans doute surmonter non seulement le problème de l'exemption, mais aussi celui, dont je parle plus loin, de la ventilation du temps consacré à l'enseignement religieux et à la pastorale. L'exemption pose aussi le problème largement sophistiqué de la *ghettoïsation* des exemptés, élèves ou maîtres. (Cf. Daniel Baril) Il s'agit là « de slogans passablement démodés » (# 64).

Ajoutons que le système scolaire ou, à défaut, les Épiscopeats et les communautés chrétiennes ont l'obligation de « garantir et promouvoir la formation des maîtres grâce à une pastorale adaptée » (# 78). Je précise que « pastorale adaptée » doit signifier autre chose que l'obligation d'aller se bûcher un certain nombre de crédits universitaires. Les certificats façon courteline (peu importe la discipline) sont un alibi ou une fumisterie. La formation à l'enseignement catholique et à l'exercice de la pastorale suppose un enseignement structuré de la doctrine catholique et, indivisiblement, de la Bible. S'agit-il de plus ou moins neuf crédits ? Je n'en tranche pas.

Aussi bien, le document affirme que l'Église préconise le principe du pluralisme scolaire, c'est-à-dire la coexistence et si possible la coopération de systèmes scolaires variés (# 13).

Non seulement ne faut-il pas redouter de sonder les mots, il faut s'en faire un devoir. Je demande donc : qu'est-ce qu'un catholique ? Je réponds :

- Un catholique, c'est celui qui a été baptisé dans la religion catholique. À ce compte-là, 85 ou 90 % des Québécois sont catholiques.
- À l'autre bout d'une vie, un catholique, c'est celui qui accepterait de mourir pour confesser sa foi. Dans *Veritatis splendor*, Jean-Paul II évoque cette extrémité (Paragraphe 92, Éditions Paulines). On peut sourire avec condescendance vis-à-vis de ce propos exalté. Il se trouve cependant que, de notre propre vivant, des millions d'êtres sont allés jusque-là. Sans parler des Juifs qui, eux aussi, confessaient.
- Entre le fait d'avoir été baptisé sans connaissance (saint Augustin parlait, à ce propos, d'un emprunt sur la foi des parents ²⁵, et le fait de mourir pour

²⁵ À propos « d'emprunt sur la foi des parents », il faut justement poser la question de la valeur de ce capital de foi. Le récent Synode a bien montré l'effrayante ignorance religieuse des fidèles, donc des adultes. Aussi bien, il commence à y avoir bon nombre de parents qui ne font plus baptiser leurs nouveau-nés. Une première raison en est qu'ils ne se sentent pas capables d'assumer la responsabilité qui découle, pour eux, du baptême de leur enfant. Une seconde raison prend la forme suivante : notre enfant décidera lui-même plus tard, quand il voudra. Un vieux prêtre de mes amis envisagerait tout net, quant à lui, d'abandonner la pratique du baptême des nouveau-nés.

sa foi, se situent la plupart d'entre nous, y compris moi-même. Dans le meilleur des cas, nous appartenons à la « classe moyenne du salut », comme disait Malègue. Nous n'irons pas jusqu'au martyre. Nous rendrons-nous jusqu'à la clarté des concepts ?

Sous des régimes oppresseurs, la clarté est absolue, comme la mort. « La vue de l'échafaud éclaircit extraordinairement les idées. » C'est Peter White qui rapportait cette remarque anodine à propos du débat constitutionnel. (*L'Actualité*, 1er mai 1996)

Je parlais récemment de cette question à un vieux prêtre. Il souhaiterait qu'il y ait, ces prochains mois, à l'occasion des États généraux, un débat héroïque (c'est son mot). Il souhaiterait que l'Épiscopat ou, à tout le moins un évêque, dise : « C'est aux Ordinaires qu'il revient de reconnaître une école catholique. Et voici ce que doit être une école catholique. » Mon vieux prêtre ajoutait : « Le Québec est "paganisé" à un point inimaginable. Les jeunes ne savent même plus comment faire un signe de croix, ni même une genuflexion. *A fortiori* ne savent-ils pas pourquoi on fait ce genre de signes. Depuis quelques années, la Confirmation, structurellement dépendante du degré scolaire, est devenue, à toutes fins utiles, la permission de ne plus aller à l'église. »

Quelques jours plus tard, j'abordais de nouveau cette question avec une amie. Elle me rapportait la petite chicane entre un mari et sa femme pour décider « c'est à qui le tour » d'aller à une séance préparatoire à la Confirmation d'un de leurs enfants. Événement qui arrive depuis que la sacramentalisation est devenue l'affaire des parents et des paroisses, le mot paroisse lui-même étant fort élastique.

Ce n'était pas mieux dans mon temps, je vous assure. Ce n'était pas mieux, non plus, dans le temps de Denise Bombardier. (Cf. *Une enfance à l'eau bénite*) J'aurais pu signer son premier chapitre qui portait justement sur la Confirmation. Ce n'était pas mieux, disais-je ? Ça n'a jamais été mieux. Toujours, depuis Isaïe ou Ézéchiël, il ne s'agit que « d'un petit reste ». Ce n'était pas mieux dix ou quinze ans après la mort et la résurrection de Jésus. Rappelez-vous : les veuves grecques

se plaignaient d'être plus mal servies, dans le partage de la nourriture, que les veuves juives. Déjà les « ethnies ²⁶ »

Toujours aussi il s'agit des « serviteurs impatients » qui informent le Maître (comme s'il avait besoin d'être informé !) de la présence de l'ivraie dans son champ et le pressent de la faire arracher. Les intégristes sont les serviteurs impatients et, peut-être, intéressés. En marge des intégristes, combien de blessés mal guéris ?

Dirai-je que l'Église, depuis la Révolution française, s'est trop braquée sur l'école ? En France, en tout cas, mis à part les frères des Écoles chrétiennes (dont la communauté fut créée en 1682), des dizaines d'instituts enseignants (masculins ou féminins) furent créés vers les années 1800. Mais comment voulez-vous qu'il y ait une école catholique s'il n'y a pas d'adultes catholiques ? Parallèlement à la défense d'une forme de confessionnalité scolaire, il faudrait de toute urgence instruire et former les parents des élèves qui entreront ou qui sont déjà dans les écoles (pour l'heure) confessionnelles ²⁷. Je peux dire, en tous cas, après l'expérience de la Révolution tranquille, que l'arrangement découlant de la création du ministère de l'Éducation doit être revu avec intrépidité. Pourtant, nul effort n'a été ménagé. Nulle structure n'a manqué. Nul budget non plus, tout bien compté. Et alors ? Et alors, il est arrivé ceci qu'en dehors de l'école, tout le reste avait basculé.

Je ne crois pas qu'une seule école catholique publique, telle que décrite par le document romain, existe et même soit possible. Je me demande du même coup si une seule école privée correspond à cet idéal.

L'école publique que j'ai fréquentée à la fin des années 30 n'y correspondait pas non plus. Une école privée, en 1996, *a fortiori* une école publique, n'est pas un juvénat. Cela ne faisait pas problème durant mon enfance, car la famille et la société vivaient en chrétienté. Nous ne sommes plus en chrétienté. « Les chrétiens sont de nouveau une minorité, plus qu'ils ne l'ont jamais été depuis la fin de l'Antiquité. » (Ratzinger, *Entretien sur la foi*, Fayard, 1985)

²⁶ Quand rappellera-t-on, dans la prédication ordinaire, que la description des premières communautés chrétiennes, telle qu'on la trouve dans les Actes, est une description idyllique ? Toutes les notes, dans les bonnes traductions, le signalent. Au lieu de idyllique, disons prophétique.

²⁷ Le récent synode de l'archidiocèse de Québec a assez révélé l'ignorance abyssale des fidèles (adultes) en matière religieuse.

Un débat à lancer

Quel Épiscopat, quel évêque héroïque osera dire : « École catholique, fort bien ! Voici ce que c'est qu'une école catholique. Essayons d'en faire une à Québec, à Chicoutimi, à Gaspé, à Rouyn-Noranda. La religion catholique a-t-elle été, oui ou non, un des piliers de notre culture ? L'école catholique a-t-elle, oui ou non, joué un rôle dans la construction et le maintien de ce pilier ? »

Dans un document intitulé *Deux questions pressantes pour l'école catholique* (juin 1983), le Comité catholique, à propos de la tâche des professeurs d'enseignement religieux au secondaire, parle d'une « situation qui se dégrade » et dont les conséquences prévisibles seront « désastreuses ».

Il faut faire la vérité. La confessionnalité du système scolaire, telle que nous la connaissons présentement, est-elle une imposture ou une consolation factice ?

La polarisation confessionnalité/neutralité (ou laïcité) est fausse. La confessionnalité est un concept juridique qui se concrétise dans des structures (ministère de l'Éducation, comités confessionnels, sous-ministres associés, service de l'enseignement religieux, conseillers en éducation chrétienne). La neutralité est une position de décadents qui ont choisi de tourner autour des questions : *languens circa quæstiones*. (Tim 1,6) Les Grecs, repus d'argumentations et de philosophie, avaient décidé, à toutes fins utiles, d'ériger un autel au dieu inconnu. Des fois que ! Mais quand saint Paul leur a proposé le Dieu révélé par Jésus, il a fait rire de lui.

La confession de la foi dans une école suppose un enseignement de la doctrine catholique et une pastorale. « L'école catholique se propose de créer en son sein une atmosphère dans laquelle l'élève se sente invité à une foi toujours plus vivante et plus mûre pour parvenir graduellement à des dispositions grâce auxquelles il pourra assumer les responsabilités de son baptême » (# 47).

Dans une école, il faut nécessairement une organisation de l'enseignement. Concrètement, un horaire, du temps. Des exigences de toutes sortes ont conduit le Comité catholique, notamment, à prescrire un certain nombre de minutes hebdomadaires pour l'enseignement religieux. Il en va de même pour les autres discipli-

nes. Une école catholique pourrait jouer un rôle libérateur à ce sujet, en affranchissant l'enseignement religieux de ces contraintes d'adultes (conventions collectives, horaires d'autobus, etc.).

Le temps alloué à l'enseignement religieux pourrait être ventilé selon le calendrier liturgique (Noël et Pâques) et certains moments forts de la vie scolaire : rentrée, fin d'année scolaire.

La pastorale est un lieu de gratuité et de miséricorde. On ne peut pas dire que la jambe gauche est plus ou moins importante que la jambe droite. Pour marcher, il faut les deux jambes. De même, l'enseignement de la doctrine catholique et la pastorale sont nécessaires pour que l'école catholique possède une atmosphère caractéristique.

Une école catholique suppose qu'il s'y donne un enseignement de la doctrine (*elle est d'abord une école*). En ce qui a trait à l'enseignement, il convient de souligner que nous disposons, depuis 1992, d'un document fondamental : *Le catéchisme de l'Église catholique*. Certes, il ne s'agit pas d'un manuel à apprendre par cœur, comme *Le petit catéchisme* de mon enfance, mais il doit être l'inspiration de l'enseignement. Depuis un quart de siècle, il faut bien reconnaître que l'enseignement religieux (pour ne rien dire des auteurs et des *éditeurs* de manuels ²⁸) n'a pas su résister aux modes et aux improvisations. Une jeune femme dans la trentaine m'écrivait récemment : « Je suis issue de la génération qui a sommairement étudié *Le petit catéchisme* à l'école primaire et qui a découpé des images dans des revues de mode pour les cours de religion au secondaire. Ça paraît. Ma foi ne tient sur rien ou presque rien. »

À l'inverse, je me suis déjà trouvé dans l'incapacité d'aider une fillette à faire son devoir (scolaire) de religion parce que je ne comprenais tout simplement pas le questionnaire proposé dans son manuel. Daniel Baril consacre plusieurs pages de son pamphlet à ce sujet, lesquelles ne manquent pas de justesse.

Parlons maintenant du support médiateur que sont les structures administratives (sous-ministre associé, commission scolaire, services de l'enseignement religieux, conseillers en éducation chrétienne).

²⁸ Le « marché » de la piété (ou de la religion) existe. La multiplication des sectes illustre ce point. La surabondance de « littérature spirituelle », tout autant.

En 1974, toutes les écoles ont été déclarées confessionnelles. À ce moment-là, j'étais membre du Comité catholique. Vingt-deux ans plus tard, convient-il de déclarer qu'aucune école n'est confessionnelle, sauf celles qui repoudraient à la description du document romain ?

Conclusion

Quelques remarques en vrac, en guise de conclusion.

- Après avoir été dominant, de Maisonneuve à 1960, le christianisme est devenu minoritaire, silencieux, invisible. Notamment dans les deux domaines où il fut initiateur, créateur et omniprésent : l'école et l'hôpital. Entre 1960 et maintenant, le christianisme a fondu comme neige au soleil.
- Les chrétiens ont toujours été minoritaires.
- L'Esprit créateur agit *omni tempore*, comme dit une strophe du *Veni, Creator*.
- Nous sommes toujours dans le champ de l'histoire où l'ennemi a semé l'ivraie. Les serviteurs impatients veulent toujours arracher l'ivraie. Le Maître répond toujours, comme distraitement : « C'est l'Ennemi qui a fait cela. Attendez la récolte des Anges de Dieu. »
- Le document romain reprend la parole du Seigneur. « La grâce et la liberté produisent leurs fruits selon le rythme de l'esprit auquel on ne peut pas appliquer des catégories temporelles. » (# 84) « L'inefficacité apparente dans la poursuite de certains objectifs apostoliques qu'on invoque quelquefois pour justifier l'abandon des écoles catholiques est un argument qui invite plutôt à soumettre à un examen approfondi l'activité éducative concrète déployée à l'école et à se souvenir de l'attitude d'humilité et d'espérance propre à l'éducateur dont l'œuvre ne peut être mesurée avec les critères rationnels d'efficacité appliqués à d'autres domaines. » (# 75)

« Nous sommes dans des conditions sociologiques assez semblables à celles qui ont permis la première naissance du christianisme. Nous sommes dans un monde menacé. Cette instabilité empêche de se fier trop aux contingences et permet de s'attacher avec foi et courage à l'essentiel. » (Marcel Légaut, *Patience et passion d'un croyant*, Le Centurion, 1977)

Dans la question qui nous occupe aujourd'hui, il faut distinguer :

- Le contenu : l'éducation de la foi par et dans l'école.
- Le contenant : les structures ou, en d'autres termes, la confessionnalité juridique et administrative.
- Les agents : la famille, les communautés chrétiennes, le personnel des écoles.

On peut imaginer ceci :

- L'Épiscopat réaffirme ce que c'est qu'une école catholique.
- Il prend acte de la situation présente.
- Il exige que le droit à l'éducation chrétienne soit assuré dans toutes les écoles qui n'auraient pas demandé le statut d'école catholique.

Et que les structures suivent !

En ce qui a trait à la confessionnalité, on peut souhaiter que l'Épiscopat et les communautés chrétiennes se sortent la tête. Ou même, un seul évêque. Je dis : un seul évêque, en écho à une remarque de Ratzinger. Dans les années 30, une Conférence épiscopale existait déjà en Allemagne. Or, dit-il : « Les textes vraiment vigoureux contre le nazisme furent ceux qui émanaient d'évêques isolés, courageux. Ceux de la Conférence semblaient souvent édulcorés, trop faibles pour ce que la tragédie requérait. » Nous ne sommes pas en présence d'une menace comparable à celle du nazisme. Mais la disparition silencieuse de l'école catholi-

que comporterait une perte considérable pour la civilisation, pour l'homme et sa destinée tant naturelle que surnaturelle (# 15).

Note

Participaient également à ce colloque, Mme Christine Cadrin-Pelletier, sous-ministre associée pour la foi catholique ; l'abbé Paul Tremblay, ancien président du Comité catholique et ancien sous-ministre associé pour la foi catholique. Feu M. Arthur Tremblay fit la synthèse finale.

Le présent texte a été conçu en vue d'un exposé oral devant être suivi d'un échange avec l'auditoire.

Questions pour le travail en atelier

1. À titre de parents et de citoyens électeurs, selon quels critères, à quelles conditions seriez-vous prêts à reconnaître une école comme catholique ?
2. Les jeunes sont en quête de sens. Le catholicisme est un réservoir de sens. L'angoisse ontologique n'est pas une découverte de Freud ou de Drewermann. Elle est vieille comme l'homme et elle est décrite dans l'Ancien Testament. Quelle place souhaiteriez-vous à l'enseignement de la Bible dans les écoles catholiques ?
3. Croyez-vous qu'il faille une structure, une protection juridique à la confessionnalité scolaire et, plus généralement, à l'enseignement religieux dans les écoles ?
4. Quelle place souhaiteriez-vous, pour l'enseignement de la doctrine catholique, au document promulgué en 1992 : *Le catéchisme de l'Église catholique* ?
5. Quelle place faut-il accorder au service de la pastorale ?
6. Que pensez-vous de l'affirmation suivante : « Une foi (bouddhiste, musulmane, judéo-chrétienne) engendre une culture et non l'inverse. » La foi

judéo-chrétienne a engendré la culture et la civilisation occidentales. Disons, pour reprendre le titre d'un ouvrage remarquable de Denis de Rougemont : *L'aventure occidentale de l'homme* (Albin Michel, 1957). La culture québécoise a été engendrée par le catholicisme. Nonobstant les misères que l'on sait d'après son expérience personnelle et d'après les téléseries, estimez-vous que l'école a encore un rôle à tenir dans la présentation de la culture judéo-chrétienne ?

7. Souhaiteriez-vous que l'Épiscopat québécois déclare clairement sa conception d'une école catholique ?
8. Comment vous situez-vous par rapport aux questions à débattre soumises par la Commission des États généraux sur l'éducation dans son *Exposé de la situation* ?
 - Quels sont les mécanismes et les moyens à mettre en œuvre dans le système scolaire pour favoriser l'éducation aux valeurs, la transmission de la culture québécoise, la connaissance culturelle des religions et le développement de la spiritualité, éléments qui semblent faire consensus parmi les attentes sociales ?
 - Le maintien d'une structure confessionnelle (sous-ministres pour la foi catholique et pour la foi protestante, comités catholique et protestant du Conseil supérieur de l'Éducation, commissions scolaires et écoles confessionnelles) est-il nécessaire à l'atteinte des objectifs précités ?
 - Qui devrait assumer l'éducation à la foi : l'école ou l'Église ? Qu'advient-il de la responsabilité de la famille en cette matière ?
 - L'éducation aux valeurs ou l'éducation civique doit-elle être inscrite dans les curriculums du primaire et du secondaire ? Doit-elle faire l'objet d'un cours particulier ? Doit-elle se faire au sein du cours d'enseignement moral et religieux ? Dans le cours de formation personnelle et sociale ?
 - En ce qui a trait au besoin de soutenir les jeunes dans leur quête de sens, souhaite-t-on que la réponse passe par les services d'animation pastorale ? Par un service d'animation civique qui rassemblerait les jeunes autour des valeurs que voudrait promouvoir l'école ?

9. L'Épiscopat, en collaboration avec des communautés chrétiennes structurées, devrait susciter la création d'écoles catholiques conformes à la description du document sur l'École catholique (« Sacrée congrégation pour l'éducation catholique », 1977) Ces écoles seraient des écoles témoins.

10. Pour l'ensemble du système scolaire, l'enseignement religieux doit être assuré aux élèves dont les parents en font la demande. Il doit être donné par des maîtres volontaires (par opposition à *bumpés*) et formés à cette fin. Pour l'enseignement de la médecine et du droit, la société accepte les normes fixées par le Collège des médecins ou le Barreau. Idem pour un contrôle analogue exercé par l'Épiscopat.

11. Un service de pastorale doit être assuré dans les écoles, là où les parents le demandent.

12. Le calendrier scolaire n'a rien à voir avec les confessions scolaires. De toute façon, Noël et Pâques sont pris en charge par les conventions collectives, le Code du travail et le commerce.

13. On parle de plus en plus de la présentation (ou de l'enseignement, dans les écoles) d'une culture commune. Quelles seraient les affirmations imprescriptibles de cette culture commune (oubliant, en la matière, la question de la confessionnalité scolaire) ? Et quelle pourrait être leur traduction dans les programmes du primaire et du secondaire ?

Pour aller plus loin

Outre la déclaration conciliaire et le document sur l'École catholique, je mentionne le numéro 119 (septembre-octobre 1981) de *Communauté chrétienne : de la confessionnalité à la confession de foi*. Ce numéro contient, par ailleurs, une abondante bibliographie se rapportant à l'un ou l'autre article de ce numéro. Je signale particulièrement l'article de (feu) Mgr Bernard Hubert.

Je signale également une remarquable intervention de Claude Ryan devant la Commission parlementaire de l'Éducation, lors de la présentation des nouveaux règlements des Comités confessionnels (6 octobre 1987).

Relations, numéro spécial, mai 1981.

L'évaluation du vécu confessionnel, l'école catholique, un choix éducatif et culturel, document du Comité catholique, février 1996. Du même organisme, *Le point sur l'école catholique*, avril 1995.

À l'heure qu'il est.
Journal 1996-1997 (1998)

Document 6

Le juge et l'enfant

[Retour à la table des matières](#)

Madame la Présidente,

Mon tempérament, ma formation, mon expérience professionnelle font que j'accorde de l'importance aux mots. Je me permets donc, pour commencer mon témoignage (si c'est bien le terme qui convient à la circonstance où je me trouve), de m'attarder un peu sur deux mots clés de la cause que vous avez à débattre : le mot *enfant* et le mot *juge*. Alain disait que « celui qui saurait sa langue saurait tout de l'homme ».

Le mot *enfant* signifie, selon la racine latine (*in-fans*) : celui qui ne parle pas. Il s'agit d'abord de l'incapacité intellectuelle et physiologique de parler, de tenir un discours selon les règles de la langue maternelle. De ce point de vue, on cesse d'être un enfant vers l'âge de deux ou trois ans, c'est-à-dire à partir du moment où l'on peut communiquer aux autres, très sommairement, par la parole, ses besoins, sa pensée, ses sentiments.

En plus de signifier l'incapacité intellectuelle et physiologique de s'exprimer par la parole, le mot enfant désigne l'incapacité juridique de s'exprimer. Il signifie alors : *celui dont la parole ne compte pas*. C'est ainsi que « le vieux droit romain,

qui attribuait une grande importance à la parole dans les actes juridiques, avait donné le nom d'enfance (*infantia, in-fari*) à la première période de la vie pendant laquelle l'homme est incapable de parler. Plus tard (et dès le troisième siècle), les Romains, considérant, à juste titre, que l'usage de la parole était peu de chose s'il ne s'accompagnait pas d'intelligence, furent amenés à tenir compte de l'évolution mentale de l'être humain ; ils fixèrent un âge uniforme qui serait considéré comme marquant normalement l'éveil de la raison et mettrait fin à la période de l'enfance : sept ans révolus fut la limite définitivement adoptée par le droit justinien. Cette norme est passée dans le droit de l'Église. » (Encyclopédie *Catholicisme*, article : enfance.) C'est ce que l'on appelait « l'âge de raison » ou « l'âge de discrétion ». (*Le petit catéchisme*, Q. 466)

Le mot *juge* signifie : celui qui dit le *jus* (le droit). La racine indo-européenne du mot *juge* porte l'idée de montrer.

Les racines du mot *juge* sont riches d'enseignement. Elles soulignent le fait que le droit doit être dit, doit être montré, qu'il a besoin d'être montré. Et pourquoi en est-il ainsi ? Réponse : parce que le droit est rarement évident ; qu'il doit être indiqué, montré de l'index (toujours selon l'étymologie : le doigt qui indique une direction).

Dire, indiquer le droit, c'est la raison même de la fonction judiciaire, qui est aussi vieille que l'histoire de l'homme. Dans la Bible, on trouve le livre des Juges avant le livre des Rois. Les premiers rois d'Israël furent sacrés par le juge Samuel,

Cette remarque m'amène à dire un mot sur le pouvoir des juges. En Occident, jusqu'à la Révolution française, les rois se plaçaient au-dessus du pouvoir judiciaire. Avec une exception notable pour l'Angleterre qui, bien avant la France, avait su limiter le pouvoir des rois. Toutefois, tous les rois, même Louis XIV, reconnaissaient un pouvoir qui leur était supérieur : Dieu.

Pour faire vite, disons que depuis la Révolution française, les constitutions et les chartes ont remplacé Dieu. Vinrent les constitutions, les chartes et les tribunaux (populaires). Même sous Staline, il y avait une constitution, des juges et des tribunaux. Il vaut la peine de noter que les droits de l'homme se disent au pluriel, mais que l'on n'ose pas encore parler de la nature humaine au pluriel.

Je vous rapporte ici une citation de la Constituante de 1790 : « Les fonctions judiciaires sont distinctes et demeureront toujours séparées des fonctions adminis-

tratives. Les juges ne pourront, à peine de forfaiture, troubler, de quelque manière que ce soit, les opérations des corps administratifs, ni citer devant eux les administrateurs en raison de leurs fonctions. »

Faute d'une référence commune et reconnue, les sociétés libérales, en tout cas, se sont judiciairisées à l'extrême. Jusqu'à l'absurde. Deux exemples récents :

- Premier exemple. Dans *La Presse* du 24 mai 1996, à la une, je lis ceci : a) Un religieux est accusé de cruauté envers une mouffette ; b) Sept moines égorgés en Algérie. On lit cela dans le même journal, le même jour, à la une.
- Second exemple. Un jeune Gaspésien est présentement devant les tribunaux pour avoir soigné, sans autorisation de la Société protectrice de je ne sais plus quoi, pour avoir tendrement soigné, dis-je, une bernache.

Et pendant cela, pendant ce temps et cet argent...

Pendant ce temps et ce gaspillage d'argent, ou à cause de tout cela, le pouvoir judiciaire, je me limite au Québec, est en assez mauvaise posture vis-à-vis du petit monde, le petit monde qui s'exprime, en dehors des lignes ouvertes, tous les quatre ans. Il est en assez mauvaise posture, ce petit monde, vis-à-vis du pouvoir suprême : le pouvoir judiciaire. Lisez seulement le numéro de *L'Actualité* du 15 juin courant.

Je sais assez bien que les grands pouvoirs ont toujours été l'objet des quolibets de la part du petit peuple. C'est la consolation et la vengeance du petit. Et quels sont ces grands pouvoirs ? Il y en a trois : le pouvoir religieux ; le pouvoir médical ; le pouvoir judiciaire. Il existe deux cents proverbes à ce sujet.

Au Québec et dans les sociétés libérales :

- Le pouvoir clérical (je ne dis pas : religieux) a été évacué. Excellente chose.
- Le pouvoir médical (objet des sarcasmes de Molière) n'est plus une magie. C'est un savoir véritable et incontesté. Personne ne négocie avec son chi-

rurgien. On peut négocier avec M. le ministre Rochon. Mais M. Rochon ne représente pas le pouvoir médical. Je veux dire : le savoir médical. Il incarne provisoirement le pouvoir politique, lequel est un pouvoir délégué et réversible.

- Arrivons-en au pouvoir suprême : le pouvoir judiciaire. Ce pouvoir était suprême sous les monarchies. Je l'ai rappelé à l'instant, à propos de Louis XIV. Avec la judiciarisation exponentielle (comme tout ce qui se décompose) de nos sociétés, il est devenu une forme d'absolu de substitution. Il n'est pas facile de remplacer Dieu dans son propre cœur. Il n'est surtout pas facile de remplacer Dieu dans une société.

Quelques décennies avant la Révolution française, le petit peuple disait (devant les abus des pouvoirs subordonnés : « Ah ! si le roi savait ça. » Il croyait au roi, lequel croyait en Dieu. En 1996, il n'y a plus grand monde qui croit « aux princes qui nous gouvernent », ni en Dieu.

Raison de plus pour que le pouvoir, qui a toujours été le plus grand et le premier, soit ou devienne (un peu) crédible.

Aboutissons. Je disais plus haut, en m'appuyant uniquement sur la racine des mots, que le juge (la magistrature), c'est celui qui dit le jus, le droit. Car le droit a besoin d'être dit, d'être montré. Je ne dis pas démontré, car toute démonstration relève des mathématiques. Mais la Justice, l'administration de la Justice, relève d'un juge.

N'accablons pas ces hommes et ces femmes. Le plus grand des prophètes, Élie, dans un moment de découragement, s'enfuit au désert pour s'y laisser mourir. Il disait : « Je ne suis pas meilleur que mes pères. » Ses deux fils l'avaient d'ailleurs fort déçu. Un corbeau vint le réconforter, avec un peu de pain. « Lève-toi et mange ! » Élie reprit son errance. Avant de se retrouver avec Jésus, au moment de la Transfiguration sur la montagne du Thabor.

Tous ces détours d'ordre linguistique, ou incorporés à ma propre expérience, comme je vous disais en commençant, veulent conduire (ce mot est le contraire de séduire) à ceci : le droit doit être dit. Et d'abord, en termes simples, par ceux qui le connaissent le mieux et qui le pratiquent précisément en tant que *judicentes*. Les

« disant le droit ». Je connais l'adage de droit selon lequel « nul ne peut invoquer sa propre turpitude », c'est-à-dire son ignorance de la loi. D'ailleurs, chacun connaît fort bien, pour l'essentiel, la « règle d'or », celle qui émane de la « magistrature de l'essence », comme dit Jean Guitton : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas que l'on te fît. » Ça, c'est dans l'Ancien Testament qu'on le trouve. Dans l'Évangile, on trouve le même précepte, applicable à une querelle de corde à linge ou à une querelle constitutionnelle, mais formulé positivement, ce qui est pas mal plus exigeant : « Fais aux autres ce que tu voudrais que l'on te fît. »

L'administration de la Justice est tenue en très petite estime par le petit monde. La Fontaine, il y a déjà trois siècles, disait :

Selon que vous serez puissant ou misérable
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

Voici maintenant ma question, lavée de toute illusion : comment rendre un peu plus crédible, pour le petit peuple, l'administration de la Justice et, en l'occurrence, de la Justice envers les sans-parole ? Réponse : par l'éducation, par la vulgarisation de la Justice. Certainement pas en faisant taire ceux qui traduisent, pour le petit monde, le jargon juridique et protecteur de leurs usagers. Par vulgarisation, je n'entends pas l'aplatissement, la démagogie. J'entends le sens commun. « Le peuple a l'opinion saine », disait Pascal. Et le sens commun dit qu'on n'écoeure pas le monde (à coup de dizaines de milliers de dollars), avec une mouffette ou une bernache.

Mais, s'agissant des enfants, des sans-parole, je ne crois pas que l'on puisse extravaguer, même dans une société de droits au pluriel. La tendance millénaire, multimillénaire, c'est de laisser, le plus longtemps possible, les sans-parole dans leur état. On peut éprouver des émotions à ce sujet. Je n'en ai aucune. J'ai été élevé sous la lumière de l'Évangile. Et je tente de me maintenir sous ce projecteur de vérité, qui ne connaît aucune baisse d'ampérage.

Dirai-je encore ceci : le vice radical de la démocratie à son mieux, c'est l'envie. C'était la crainte de Tocqueville, après sa brève enquête aux États-Unis. L'envie (était) et demeure un des sept péchés capitaux de l'histoire humaine. « L'envie est une tristesse que l'on ressent à la vue du bien du prochain, ou une joie coupable ».

ble du mal qui lui arrive. » (Q. 62) E.-M. Cioran, athée proclamé et nihiliste radical, transpose la chose dans les termes suivants : « Dans une métropole, comme dans un hameau, ce qu'on aime encore le mieux est d'assister à la chute d'un de ses semblables. » Heureusement que je ne suis pas *comme mes semblables*. Comme disait le pharisien de la parabole !

À l'heure qu'il est.
Journal 1996-1997 (1998)

Document 7

Lettre à Jean O'Neil au sujet de son ouvrage

Les terres rompues

[Retour à la table des matières](#)

Dimanche, le 18 août 1996

Jean-qui-bâille

Montréal

Votre coup de téléphone du 16 m'a pris par surprise. On est le valet de cet appareil : « Le téléphone sonne. Monsieur répond. » (Guitry) Surpris, dis-je, au point que pendant une ou deux secondes, j'ai pensé qu'il s'agissait de Louis O'Neill, et que je me demandais bien ce qu'il pouvait me vouloir.

Que retiens-je de notre rencontre ? C'est encore confus. Ç'a pas encore déposé. Il y a trop longtemps que je vous lis et que nous nous écrivons. On construit un être d'après lecture. En plus, je me retrouvais avec une pure inconnue. Farouche comme je suis. Je retiens, en tout cas, qu'elle a beaucoup ri. Or, les hommes se souviennent des femmes qui les ont fait pleurer, mais les femmes, des hommes qui les ont fait rire. Cette « moitié du châtiment de la condition humaine » a tellement de peine qu'elle éprouve une grande reconnaissance envers ceux qui la font rire. On sait, en effet, que dans le rire, l'esprit vient au secours du corps et que le corps vient au

secours de l'esprit par les sanglots. Or, « les femmes ont plus d'esprit que les hommes. » (Alain)

J'ai gaffé à propos du chou-fleur. Ou était-ce du brocoli ? (J'avais tapé brocoli, et j'ai eu envie de laisser ça comme ça, juste pour me venger.) N'importe ! George Bush aussi détestait le brocoli. On dira pas que c'est pas une caution. Je viens d'aller voir ce qu'il y a pour dîner : il y a du brocoli. Je voudrais bien connaître celui qui a inventé le brocoli, le chou-fleur, le chou, même si de Bruxelles. Tous les choux. Et tous les « que-combres ».

Et vous : votre soudaine remarque à propos d'un Riopelle pendu au mur. Moi et la peinture ! Moi et les devinettes coloriées ! Tenez, j'ai sous les yeux un volume de Dietrich Bonhoeffer, théologien luthérien décapité sur l'ordre de Hitler un mois avant la capitulation de l'Allemagne, après deux ans de prison et sept ans d'interdiction d'enseigner. Il avait 39 ans. En juin 1939, il était aux États-Unis. Il aurait pu y rester. Il a préféré rentrer à Berlin, car, « je n'aurai pas le droit de prendre part à la reconstruction de la vie chrétienne en Allemagne après la guerre si je ne partage pas les épreuves de ce temps avec mon peuple. » Si j'étais pape, je le canoniserais, sans demander la permission à l'Église luthérienne. Ce serait tout un jump vers l'œcuménisme !

La page couverture du volume (*Le prix de la grâce*, Delachaux et Niestlé, 1967) est bariolée en bleu et en rouge. J'ai essayé (pas longtemps) d'y voir quelque chose. « Devinez ce que j'ai peint, bande de caves ! » Heureusement, on nous informe, en quatrième de couverture, que la peinture en question « s'intitule » : *la Couronne d'épines*. Magritte était plus aidant : il a dessiné une pipe, tout ce qu'il y a de plus pipe, et il a pris la peine d'intituler son tableau : *Ceci n'est pas une pipe*.

Amende honorable : depuis que je connais le titre de la peinture de Manessier, je vois *la Couronne d'épines*. Moralité : on ne voit que ce que l'on nous montre.

Et vous : je ne sais pas tellement davantage comment vous fonctionnez. Je n'ai pas su poser les bonnes questions. J'aurais dû creuser davantage le fondement de vos positions politiques. Vous parlez du mensonge et de la vérité. De Jacques Godbout, de Gilles Marcotte, de Lucien Bouchard (qui est parent avec moi par la branche matrilinéaire.) Et toc ! J'avais qu'à !

Tout cela me confirme dans le sentiment qu'en deçà d'une vie commune quotidienne, les êtres ne peuvent pas se rencontrer. Mais il n'y a de vie commune que dans l'exercice d'un métier commun. Ou d'une vie commune, justement. Aussi bien, saint Benoît disait : *ora et labora*. Mais cela

demanderait quelque développement. Se rencontrer, dis-je, entre bêtes à mots. C'est peut-être la ménagère de Mgr Savard qui avait la solution. Mettons (je me prive pas) que je rencontre Pascal, Guittou ou Céline. En fait, je ne me présenterais même pas devant Céline. Il détestait la « boësson », le tabac et les Juifs. Il n'aimait que les danseuses aux longues cuisses lisses, et les chats. Céline était fasciste. Les démocrates n'aiment pas les chats. Les chats, ça ne vote jamais que pour eux-mêmes.

Pascal, donc. Vu que ce dernier « n'a jamais eu que peu d'heures de loisir et de santé tout ensemble », mettons que j'ai rendez-vous avec lui. Je tomberais sur une heure où il est fort occupé ou bien migraineux. J'ignorerais ses *Pensées*. De toute façon, j'ai comme l'idée que le Pascal ne devait pas être quelqu'un de facile à vivre. Il écrit : « Ma fantaisie me fait haïr un croasseur et un qui souffle en mangeant. » Ma mère disait « piaquer ». Montaigne aussi. À l'époque, on ne connaissait pas le brocoli. La crème glacée non plus, qui fut inventée sous Louis XIV. Les fumeurs furent, un temps, excommuniés par Clément VIII, je pense. J'ai pas la patience de vérifier. Il a échoué. Léon XIII prisait. Le frère Azarias aussi, qui salissait son rabat, pendant les retraites annuelles, en pestant contre les fumeurs clandestins (plus ou moins un tiers des frères, à l'époque). Maintenant que la chose est permise, je suis parmi les derniers. Les États contemporains réussissent mieux que les papes et les Provinciaux, avec l'appui des écolo-granolo-fibreux. Mais Jean O'Neil en personne ne me fera jamais manger du « quecombre ».

J'ai feuilleté les Jardins. Que de beauté dans ces pages ! Et il y en a un milliard de fois plus, un peu partout, n'importe où. Ce qui faisait dire à Bernanos : « Quand je serai mort, dites au doux royaume de la terre que je l'aimais plus que je n'ai jamais osé dire. » Beaucoup de science, dans ces Jardins. Beaucoup de goût. Mais aussi et d'abord (jardin des Ursulines) une obéissance aux requêtes fondamentales : sécurité et nourriture. Les textes de présentation sont fort bien faits et ils ont dû demander de patientes recherches. Au bout du compte, qui lit (et s'attarde sur) un album de ce genre ? N'importe ! Dieu (et les artistes) sont prodiges. Job affirme que Dieu a créé les hippopotames aux testicules énormes pour la joie des anges. Le cher Job n'avait jamais vu un hippopotame de sa vie. Avait-il même entendu parler des licornes, qui figurent sur les armoiries du Canada ? Au demeurant, si une licorne a une corne, deux licornes ont deux cornes. Le raisonnement est incontournable, licorne ou pas licorne.

On est autorisé à lire l'excellente coupure ci-jointe. Non mais, le Gorbatchev et sa Raïssa, à quoi pensent-ils aujourd'hui ? On n'est que huit années plus tard. Ils ne pensent peut-être pas. Khrouchtchev (je suis tanné de

ces noms russes ou polocks. Tout le monde pourrait très bien s'appeler Jean-Noël Tremblay, Jean-Paul II ou Jean-Paul Desbiens. Mais pas Jean O'Neil avec un seul L, ou Louis O'Neill, avec deux L. Surtout pas Janouk : c'est même pas enregistré dans le calendrier Champagnat, où l'on trouve pourtant Blandine et Perpétue, pour ne rien dire de Siméon le stylite.) K., donc, disait « qu'il ne faut pas penser. Il faut laisser ça aux chevaux : ils ont de grosses têtes. » Et à quoi pensait Mackenzie King (p. 68 des *Jardins*) ? Il pensait peut-être (n'importe l'anachronisme de ma remarque) à Barbara Ann Scott, dont il s'était fait sortir une photo grandeur nature et en tutu olympique. Vieux garçons, vieux cochons. Et parlant de cochons, personne ne sait pourquoi ils ont la queue en tire-bouchon. Vérification faite : pas de « s » à bouchon, ce qui est stupide.

Demain, les élèves du Campus commencent leur année scolaire. Puisent quelques-uns (unes) d'entre eux (elles) croiser un maître. C'est leur dernière chance. Rencontrer un maître, ça sauve trente ans. *Dixit* Guitton, que vous n'aimez pas. Je crois remarquer ceci : deux ou trois jeunes filles ensemble rient tout le temps. Une jeune fille seule, observée à son insu, a toujours l'air songeuse. Elles pressentent, nonobstant la social-démocratie et le féminisme incorporés, qu'elles font partie de l'immense cohorte, etc. Les hommes sont plus légers, tout compte fait.

Quand je vous ai donné mon « cours » sur les anges, l'autre soir, j'ai oublié de rappeler que la reine des anges, c'est Marie. L'anagramme de Marie, c'est aimer. Cette remarque est du cardinal Richelieu. C'est juste pour dire.

Non mais, qu'est-ce que vous me faites ? Me voilà encore parti.

À l'heure qu'il est.
Journal 1996-1997 (1998)

Document 8

Foi et art

Purifier la source.
(Maritain à Mauriac)

[Retour à la table des matières](#)

Il y a quelques années, Jean-Paul II, s'adressant à l'Épiscopat allemand, qui n'est pas réputé inculte, Jean-Paul II, dis-je, n'a pas jugé trop *scolaire* de rappeler que les termes culture et culte ont une racine commune. En d'autres termes, foi, culture, religion ont partie liée. Et la première de ces deux réalités, c'est la foi. C'est la foi chrétienne qui a modelé l'Occident, et c'est la religion catholique qui a modelé le Québec.

Nous sommes regroupés aujourd'hui dans un lieu de culte. Nous venons de participer ou, à tout le moins, d'assister à la célébration suprême et centrale du culte catholique. De plus, vous êtes, à des titres divers, associés au groupe Fi-deArt.

Ces simples mentions renvoient à des termes familiers et à des réalités complexes : culture, civilisation, foi, religion, art. Aucun de ces termes n'est synonyme des quatre autres, mais chacun renvoie aux autres. Je n'ai ni le temps ni la compétence de les décortiquer. Pour chacun de ces termes, il existe des rayons entiers dans les bibliothèques. Je me contente d'insister sur le fait qu'il ne faut pas identifier les arts et la culture ; le ministère des Affaires culturelles et la culture ;

la langue et la culture ; la foi et son expression dans les arts. Ni non plus foi et religion.

Quand on parle des arts, de quoi parle-t-on ? Combien y en a-t-il ? Autrefois, on parlait des Beaux-Arts. Ils étaient au nombre de sept : architecture, sculpture, peinture, musique, danse, poésie, théâtre. Depuis autrefois, le cinéma est devenu le huitième art : Y en a-t-il neuf, ou treize, ces années-ci ? Valéry ajoutait ironiquement : « On dit de la médecine qu'elle est un art ; on le dit aussi bien de la vénerie, de l'équitation, de la conduite de la vie. [...] Il y a un art de marcher, un art de respirer : il y a même un art de se taire. »

Pourquoi la Bible prend-elle soin de mentionner que Youbal Caïn fut l'inventeur de la musique ? Et son frère, Toubal Caïn, l'inventeur des arts du feu, comme nous disons aujourd'hui ? (Gen 4, 21-22) Je risque une réponse personnelle et qui n'est appuyée sur aucune exégèse connue de moi. Les arts du feu, parce que la violence était installée avec le meurtre d'Abel. La musique, parce que la musique console même le meurtrier, et pourquoi pas ? C'est lui qui a le plus besoin de consolation.

Je ne me risque pas à définir l'art. Nabokov disait : « *Beauty plus pity, that is the closest we can go to a definition of art.* » (Beauté et pitié, on ne se risquerait pas à une définition plus précise de l'art.) On peut faire l'exercice d'appliquer cette remarque à tous les arts. Pouvez-vous expliquer que la plus haute spiritualité, la plus gratuite, ait justement été celle qui a produit, dans toutes les religions, la plus belle architecture, le meilleur fromage, la plus belle musique et la meilleure liqueur ? En disant musique, je pense au grégorien.

Je m'en tiens à cette évocation, mais non pas sans me demander : qu'est-ce qu'un artiste ? Certes, on dit, et fort justement : ce menuisier ou ce cuisinier est un artiste. Mais enfin, quand on parle d'artistes, on pense à ceux qui exercent l'un ou l'autre des Beaux-Arts. Et, à notre époque, on pense spontanément aux artistes de la télévision.

L'idée d'artiste évoque familièrement l'idée de fantaisie, l'idée de bohème, au sens où l'on dit : mener la vie d'artiste. Elle évoque aussi l'idée de perfection, l'idée de gratuité. Au demeurant, le sens commun ne s'y trompe guère. Même sans dire le mot, il reconnaît l'artiste. Et l'Histoire sait très bien reconnaître les grands artistes, même si elle le fait souvent avec un retard considérable.

Peut-être en va-t-il des artistes comme des prophètes. À ce niveau-là, nul ne choisit d'être un artiste, pas davantage que Moïse ou Jérémie n'ont choisi d'être prophètes. Ils l'ont été contre leur gré, et à leur corps défendant. Les pères souhaitent rarement que leur fils ou leur fille deviennent artistes. Guy Béart vient de passer parmi nous. Il a d'abord été ingénieur, selon le vœu de son père. Et puis il est devenu Guy Béart, l'un des grands de la chanson française du dernier demi-siècle.

L'idée d'artiste renvoie donc à l'idée de perfection et de gratuité. Longue recherche de la perfection ; invention tâtonnante de nouvelles formes ; inévitable solitude dans cette recherche ; insurmontable angoisse, car la recherche de la perfection isole et, davantage encore, l'approche de la perfection. Mais, toujours mystérieusement, gratuité de l'accueil. Dans une hymne de l'Office du matin, on lit ceci : « Nous n'avons pour seule *offrande* que *l'accueil* de ton amour. » De même, les spectateurs ou les auditeurs n'ont, pour seule *offrande*, que *l'accueil* du don de l'artiste.

Mais il est temps d'explicitier un peu le lien entre foi et art. Je disais en commençant qu'il n'y a point de culture sans culte. L'ensemble des arts conditionne et exprime une culture. Je sais assez bien comment, par exemple, la cuisine est conditionnée par l'économie d'une époque, donc par la technique. Les fèves au lard, la soupe aux pois, le ragoût de pattes et la sauce à la poche étaient commandés par l'hiver, les chantiers et la pauvreté. Mais tout cela était nourri par un culte. Aujourd'hui, les supermarchés et le four à microondes conditionnent la cuisine, mais cela n'exprime plus une culture culinaire.

La fin de l'art, ce n'est pas d'édifier, au sens moral du terme. La fin de l'art, c'est de produire du beau et du bon. Quand l'art se mêle de vouloir édifier, il fait des images pieuses et des chansonnettes de cellophane. Dans l'Ancien Testament, toute représentation de Dieu était interdite. En peinture et en sculpture, l'art chrétien ne pouvait donc rien emprunter à la tradition juive. Par contre, les Juifs utilisaient largement l'art vocal, la danse et la musique instrumentale (il suffit de penser aux psaumes) pour célébrer leur Dieu. L'architecture, les arts décoratifs, les arts vestimentaires occupaient également une grande place.

Les premiers chrétiens ont assimilé hardiment les traditions artistiques grecques et romaines. Aussi bien, la foi chez eux était première ; elle était fondatrice

et inspiratrice. Mais, aux VIII^e et IX^e siècles, une guerre terrible éclata entre Rome et Byzance. Ce fut l'hérésie des iconoclastes. Des trésors artistiques furent à jamais perdus. C'est dans les monastères, aussi bien de Byzance que d'Occident, que fut sauvé l'essentiel, c'est-à-dire la nécessité, pour une foi en un Dieu incarné, de chercher à représenter le Très-Beau et le Très-Bon. Les cathédrales du Moyen Âge étaient des Bibles et des catéchismes pour les illettrés. Les artistes, souvent eux-mêmes illettrés, traduisaient leur foi et leur piété. Ils ne cherchaient pas à édifier, ils exprimaient leur foi. Ils le faisaient en correspondance profonde avec la foi et la sensibilité de leur époque.

De tout temps, les artistes ont annoncé, non pas l'avenir, mais le présent, comme des prophètes doublement sourds et aveugles. Comme Balaam, à qui il fallut une ânesse pour lui faire comprendre le bon sens. Car enfin, un prophète (ou un artiste) n'annonce rien. Il donne l'heure qu'il est, comme le battant d'une cloche que personne ne veut entendre. « Aujourd'hui, écouterez-vous ma parole ? » (Ps 94)

Le futur est de l'ordre de la mécanique. Il se produit, chaque semaine, 80 petits tremblements de terre en Californie. (*The New Republic*, 12 août 1996) Quant à l'avenir, il est déjà arrivé. C'est tout dit dans le *Pater*. C'est le présent de l'avenir qui doit être sonné.

Rappelons encore ceci, qui a rapport à la culture et à la foi : faites le tour des villes et, surtout, des petits villages de Beauce, du Lac-Saint-Jean, de l'Estrie ou du Bas-du-Fleuve. Où se trouve la plus belle réalisation ? C'est toujours une église. Voyez Saint-Jean-Port-Joli, voyez Sainte-Hénédine, voyez Louiseville, voyez Champlain, voyez Trois-Pistoles, etc. Pauvres et abandonnés comme ils étaient, ces gens-là bâtissaient d'abord, immédiatement après leur abri pour l'hiver, une église. Ils n'étaient pas si innocents, en fin de compte. L'église était leur seul *lieu commun*. La première phrase de *Maria Chapdelaine*, de Louis Hémon, c'est : « *ite missa est* ».

Depuis le fond des âges, l'art unit. Il rassemble. L'art, c'est le contraire du diable. L'art, c'est l'arrangement des symboles. Le symbole (*symbolum*), c'est ce qui rassemble, même obscurément. Le diable (*diabolum*), c'est ce qui divise. Car l'art, c'est le dévoilement de la beauté et de la pitié ; de la bonté et de la miséricorde. On pense, ici, à ces prisonniers d'un camp nazi qui avaient estimé nécessaire de

fabriquer une image du Christ avec des boîtes vides de rations de la Croix-Rouge. Le Christ, « éternelle ration d'espérance ». On trouve une page sublime, à ce sujet, dans *La Vingt-cinquième heure*, de Virgil Georghiu. Ces hommes-là mouraient de faim et de froid, après avoir enduré mille autres souffrances. Ils dégagèrent, parmi eux, l'artiste anonyme, qui était chacun d'eux et en qui ils reconnurent leur grandeur, leur misère et leur espoir.

Le 9 septembre 1984 (il y aura douze ans demain), Jean-Paul II disait, sur le terrain de l'Université Laval : « N'acceptez pas le divorce entre la foi et la culture. » Quand se dégage une nouvelle culture ; je dirais plus : quand s'implante une nouvelle civilisation, on ne sait plus trop comment distinguer le cri et le chant profond ; la révolte aveugle et le pressentiment d'une nouvelle harmonie ; bref, le chaos et la création. Je veux bien que l'on n'accepte pas le divorce entre notre culture et notre foi. Mais essayez donc, ne fût-ce qu'à partir des « quatre piliers » énumérés par Nancy Huston, de caractériser la culture québécoise. Du même coup, vous aurez été amené à vous demander : qu'en est-il de la foi catholique au Québec ?

Dans la foi, c'est-à-dire « la substance des choses qu'on espère », je crois que l'Esprit souffle sur le chaos, *omni tempore*.

À l'heure qu'il est.
Journal 1996-1997 (1998)

Document 9

Frère Donatien Lanouette (Casimir-Jerôme) (1911-1996)

[Retour à la table des matières](#)

Avila Lanouette, le père du frère Donatien, est né à Saint-Casimir-dePortneuf en 1880. Sa mère, Hélène Gosselin, est née à Québec en 1887. À l'âge de cinq ans, toutefois, à la suite de la maladie de sa mère, elle fut placée à l'orphelinat d'Youville et rapidement adoptée par un couple de Saint-Pacôme. Du coup, elle « devint » Anna Bérubé et ses parents adoptifs lui cachèrent les circonstances de son adoption et le nom de ses parents. « Mais la mémoire de ses cinq ans n'a jamais pu lui faire oublier ses origines malgré les tactiques déroutantes des parents adoptifs qui ne cessaient de lui inculquer la conviction qu'elle leur avait été volée et qu'ils étaient allés la chercher là où ils ont pu la trouver. » (Récit de Jeanne) C'est seulement au moment de son mariage, en 1906, qu'elle réussit à tirer les choses au clair. Plus tard, après avoir été alertée par un « avis de recherche » publié dans *La Tribune* de Sherbrooke en 1918, elle réussit à remonter complètement la filière.

C'est à Saint-Pacôme qu'elle fit la connaissance de celui qui allait devenir son mari. Il travaillait alors à la construction d'un manoir pour la famille des King,

millionnaires de l'endroit, qui faisaient le commerce du bois et exploitaient un moulin à scie.

Frère Donatien Lanouette est né le 6 février 1911, à Laurierville. Il était le troisième d'une famille de onze enfants. Son père a toujours oeuvré dans le domaine de la construction, soit comme employé d'un entrepreneur qui construisait des églises ²⁹ soit comme propriétaire d'une usine de portes et châssis, soit comme contremaître pour une grosse entreprise à Québec ³⁰ soit à son propre compte comme constructeur de résidences dans ce qui était alors le tout nouveau quartier Saint-Sacrement, à Québec ³¹. On voit déjà que les origines familiales du frère Donatien annonçaient ce qui devait constituer les traits dominants de son caractère et de sa vie en communauté.

* * *

Nous avons tous reçu un (ou des) prénom le jour de notre baptême. Au noviciat, lors de la prise d'habit, nous recevions un nom « de religion » ³². À compter de 1960, nous reprîmes nos nom et prénom de baptême. Il y aurait long à dire, là-dessus, mais ce n'est pas le lieu. De toute façon, il n'y a rien là de si étonnant. Ce que j'en dis, pour l'heure, marque seulement l'énorme transformation culturelle survenue durant le dernier demi-siècle.

À compter de 1927, frère Donatien Lanouette s'appela donc Casimir-Jérôme. En 1944, je reçus, pour ma part, le nom de Pierre-Jérôme. Les quelques fois que je le rencontrai, étant jeune frère, je lui disais : « Bonjour, frère Jérôme ! » À quoi il répondait, évidemment : « Bonjour, frère Jérôme ! » J'ai vécu avec lui à la rési-

²⁹ Au nombre des églises à la construction desquelles il a contribué, mentionnons : Sain Cyrille-de-Wendover, Saint-Octave-de-l'Avenir, Saint-Prime-du-Lac-Saint-Jean, Portneuf, Pointe-aux-Trembles, Saint-Félix-de-Kingsey, Lambton, Laurierville.

³⁰ Mentionnons ici qu'il était contremaître lors de la construction du Clarendon, d'une aile de l'Hôtel-Dieu de Québec et de l'ancien édifice du journal *Le Soleil*.

³¹ Sur sa carte professionnelle de l'époque (vers 1940), on lit ceci : Avila Lanouette, entrepreneur, spécialité : cottages et maisons de rapport. Le numéro de téléphone comprend cinq chiffres seulement.

³² Sans parler des surnoms : « Tit-Coq », « le Petit Révérend », « Pierre-la-Poche », « Le général Bor », « Le Flo », « L'Empereur », « la Petite Édouard », « le Bénitier », « la Bine », « Ti-Gnace », j'en passe.

dence Champagnat, de 1975 à 1978 et de 1983 jusqu'à son départ pour l'infirmerie de Château-Richer en mai 1993. Tout ce temps, je l'ai toujours appelé Jérôme. Au point que je dois faire un effort de mémoire pour dire : Donatien.

La fiche nécrologique du frère Donatien compte 27 obédiences différentes. Vingt-sept assignations dans presque autant de postes. Comme la majorité des frères de sa génération et des suivantes, frère Donatien a longtemps mené une vie de garnison : de Montréal à La Tuque ; de Lévis à La Malbaie ; de Québec à Beauceville et Valcartier.

À l'époque, et jusque vers 1960, on disait fort justement : « les postes ». Les frères étaient « en poste ». Ce terme, d'origine française et militaire, ne manquait pas d'allure. Les frères n'étaient-ils pas tenus de faire leur valise avant le grand départ pour les vacances d'été (qu'ils passaient d'ailleurs soit à suivre des cours, soit dans les maisons de formation pour prendre la relève du personnel en place, soit dans les colonies de vacances, soit comme aides à l'une ou l'autre de nos fermes) ? Ils devaient faire leur valise avant de quitter leur poste afin de n'être pas obligés d'y retourner, advenant une nouvelle obédience, ce qui était la règle au moment où nous tenions des écoles sur l'ensemble du territoire québécois et que les provinciaux déplaçaient les frères selon les besoins de l'enseignement et des diverses œuvres : chorales, corps des cadets, etc. Et, qui sait, la volonté d'un directeur qui avait demandé au provincial le changement d'un frère ³³ ?

Je remarque que le frère Lanouette, jusque vers 1960, n'est pas demeuré longtemps dans le même poste. Je viens d'en indiquer une raison. Une seconde raison tient probablement au fait que le frère Donatien ne réussissait pas trop bien en classe. À l'époque, on disait : tel frère « réussit » ; tel autre « échoue ». Il y avait une manière d'absolu dans ces jugements.

Je me souviens d'un soir où je me trouvais seul avec lui à la résidence Champagnat. C'était un 31 décembre. Vers les onze heures, j'étais allé le rejoindre dans la salle de télévision. Nous avons regardé distraitemment un film. C'était une reprise de *West Side Story*. Pour célébrer le Nouvel An, peut-être prenions-nous un

³³ Il y aurait une « étude » intéressante à faire sur « l'argot communautaire ». Par exemple : « Demander un changement » ; « faire un bouton » ; « casser sa pipe » ; « tenir un manche », etc.

petit gin. Je ne sais plus trop comment le frère Donatien, si avare de confidences, m'avait dit : « Je n'étais pas bon professeur. J'échouais. »

Je place ici quelques souvenirs communiqués par le frère Louis-Nazaire Labonté :

Durant un hiver, certains calorifères électriques ne donnaient pas le rendement désiré. Frère Donatien se cassait la tête pour remédier à la situation, vu que le technicien de je ne sais plus quelle compagnie n'y arrivait pas. La solution du frère Donatien consista à faire percer le plancher de béton afin que la tuyauterie ne passe plus par l'extérieur de la maison. À l'âge de 75 ans, frère Lanouette entreprit de parcourir à plat ventre plusieurs centaines de pieds de l'entre-toit. À un moment donné, épuisé, il commença à paniquer. Il savait de plus que les confrères ignoraient sa position. Après s'être « raisonné », il finit par se sortir de cette fâcheuse position qui aurait d'ailleurs pu lui être fatale.

Durant une des années où il enseignait les travaux manuels, un élève eut un jour l'idée d'avancer l'horloge, pendant que le professeur écrivait au tableau. Tel que prévu par le gamin, le cours fut « raccourci ». Une fois les élèves partis, frère Donatien s'aperçut qu'il s'était fait jouer. Ingénieux comme il était, il mit en place un dispositif qui faisait sonner l'horloge dès que quelqu'un y touchait. On peut deviner que le gamin fut incapable de répéter son exploit.

Amant de la nature, il affectionnait la chasse et la pêche. Un jour qu'il pêchait en compagnie de deux confrères, et qu'il ne prenait rien, un confrère lui dit : « Changez de vers ! » Frère Donatien répondit : « Je ne veux pas gâter les truites. »

Du temps qu'il était à Desbiens, on lui avait demandé de donner des cours à Roberval à des ouvriers de la construction. Un jour d'hiver, vers 17h 30, un confrère de retour d'une brève course, dit au frère Donatien : « Je ne vous conseille pas de vous rendre à Roberval ce soir. » Frère Donatien partit quand même. Vers 19h, le même confrère le rencontre et lui dit : « Déjà de retour ! » Et le frère Lanouette de répondre : « Dans la montée vers Chambord, j'ai fait plusieurs tête-à-queue et quand j'ai réussi à maîtriser la voiture, j'étais en direction de Desbiens et j'ai continué. »

Dans les souvenirs qu'il me communique en vrac, frère Labonté insiste sur le caractère pacifique du frère Donatien, son assiduité aux exercices communautai-

res, son acharnement au travail. Même durant les années où il ne pouvait plus fournir d'efforts physiques, s'agissant, par exemple, de monter les garages d'hiver pour les autos, frère Donatien tenait quand même à superviser le travail des confrères. L'incident de l'entre-toit montre aussi le caractère parfois téméraire de cet homme têtu et toujours résolu à se tirer d'affaire tout seul.

Au demeurant, c'est dans l'enseignement des classes de travaux manuels, comme disait la terminologie officielle, que le frère Donatien aura le mieux réussi. Plus tard, à Beauceville, à Lévis, à Valcartier, à Saint-Augustin-de-Desmaures, il s'occupa de la maintenance. Attardons-nous un peu là-dessus. On sait que le Bx Champagnat souhaitait que « les frères se (rendissent) capables de tout ». La communauté a longtemps été inspirée par cette fière objurcation. Au fond, il s'agissait d'être le plus possible autosuffisants : nourriture, vêtements, construction et entretien des maisons. C'est ainsi, par exemple, que nous eûmes longtemps des frères tailleurs et donc, une tailleurie. Et des « quotas » de lingerie, bien sûr ! Une nouvelle soutane tous les dix-huit mois ; tant de chemises, tant de paires de chaussettes, etc.

C'est ainsi encore que tous les frères, ou presque, faisaient un an ou deux de cuisine, en sortant du noviciat. Beaucoup sont encore capables de faire la cuisine pour leurs confrères durant les fins de semaine et les congés des cuisinières. Frère Lanouette fut cuisinier pendant deux ans : un an à Disraéli et un an à Saint-Hyacinthe. À ce dernier endroit, le travail ne devait pas manquer, vu le nombre de bouches à nourrir.

C'est ainsi que nous avons longtemps exploité des fermes modèles, à Lévis, à Beauceville, à Iberville, à La Baie. Ailleurs, à Saint-Hyacinthe, à La Baie (et encore maintenant, à Valcartier), nous entretenions d'immenses potagers, toujours dans l'idée, sinon d'atteindre une impossible autosuffisance, du moins de contribuer à nous faire vivre de la terre et du travail de nos mains.

C'est ainsi surtout que nous avons fait construire de grosses maisons, assurer la surveillance des travaux et que nous avons meublé des maisons comme celles de Desbiens, Château-Richer, Valcartier, Lévis.

Je dis : meubler. Frère Donatien fut l'un de ceux qui ont construit par dizaines et par centaines des tables de réfectoires pour les juvénats, des bancs de chapelles, des placards pour nos maisons. Bon nombre de ces meubles se trouvent encore

dans l'une ou l'autre de nos (dernières) maisons. On sait aussi que le frère Donatien a construit et meublé plusieurs de nos chalets, notamment celui du lac des Cygnes, non loin de Beauceville. En Afrique et en Haïti, nos confrères ont transporté et transposé ce vieil héritage d'ingéniosité et de débrouillardise.

Contrairement aux apparences, il ne faudrait pas penser que les gourds dans mon genre sont les derniers à apprécier les talents et les services des hommes comme le frère Lanouette. Je pense ici, entre vingt et cent, aux frères Benoît-Allyre, Joseph-Éloi, Louis-Léon, Louis Ferland, Éloi Larouche, Ignace-Joseph. Sans oublier les trois frères Julien. Je comprends qu'une « énumération » est toujours pécheresse par omission, mais enfin, je tenais à associer quelques noms d'hommes de maintenance à celui du frère Donatien.

Alain distingue « bourgeois » et « prolétaires ». Le métier de professeur est un métier de bourgeois, au sens qu'Alain donne à ce mot. Le bourgeois vit de persuasion. En ce sens, l'avocat, le prêtre, le marchand, le politicien sont des bourgeois. À l'opposé, l'ouvrier vit de soumission aux lois de la matière « sourde et muette » et qui, donc, ne « s'en laisse jamais conter ».

Le métier des hommes de maintenance est un métier d'ouvrier et d'artisan. Quand j'étais écolier, le mot ouvrier signifiait menuisier. Point. Un forgeron s'appelait forgeron ; un marchand s'appelait marchand ; un ferblantier s'appelait ferblantier. Dans mon esprit, je faisais une équation entre « ouvrier » et « menuisier ». Comme il y en avait une entre « habitant » et « cultivateur » ; entre « travailler dans les chantiers » et « être un bûcheron ».

Le métier d'ouvrier exige des qualités et des attitudes proprement viriles : l'indépendance d'esprit en même temps que la soumission aux lois de la matière. De ruse, aussi, vis-à-vis des mêmes lois. Le navire est une ruse vis-à-vis de la mer et des vents.

De passage à Valcartier, en 1974 ou 1975, je remarquai que le frère Donatien regardait longuement la face nord-est de l'aile construite en 1945-1946. Pour des raisons de sécurité, le gouvernement avait exigé la construction d'un escalier de secours à l'épreuve du feu. Avant de se mettre à l'œuvre, le frère Lanouette calculait dans sa tête la forme et la position de l'escalier.

Ce genre d'hommes sont forcément des hommes de peu de mots ³⁴, et des hommes sans détours, sans stratégie rhétorique. Aussi bien, le frère Donatien était un homme d'une franchise abrupte, bien que sans malice. En matière politique (sujet dont les frères ne s'entretiendront pas à table, comme disaient nos anciennes Règles), frère Lanouette était un fédéraliste tranquille, alors que d'aucuns grimpaient au plafond, le temps d'entendre prononcer tel ou tel nom de l'un ou l'autre des provisoires importants de notre actualité politique.

Frère Donatien était aussi un homme disponible dans l'exercice de ses responsabilités de maintenance : un bris était-il signalé, qu'il se mettait sur l'heure en train de le réparer.

Il était disponible aussi pour « faire du taxi », soit pour les pensionnaires de la résidence, soit pour certains confrères. Pendant près de trois ans, du temps que je travaillais au cégep de Sainte-Foy, chaque matin, à 7h 50, il me conduisait à mon lieu de travail.

Durant les dix dernières années de sa vie, frère Donatien souffrait d'emphyseme. Il avait dû réduire le rythme de ses activités. Il passait de longues heures devant l'appareil de télévision, un quart regardant, un quart dormant, le reste du temps, faisant des mots croisés. Que de fois, le rejoignant brièvement, je lui demandais quel était le programme en cours. Le plus souvent, il me répondait qu'il ne le savait pas et me tendait le *TV-Hebdo* !

Il était un grand amateur de « Cinq cents ». L'abbé Léonard Bouchard, qui fut notre aumônier et prêtre résident pendant plus de quinze ans, aimait beaucoup, lui aussi, monter une table pour jouer quelques parties. Le frère Lanouette était toujours preneur, avec les frères Labonté, Florent Damien, Réginald D'Auteuil, parfois, Wilfrid Gauthier.

Le lendemain matin, nos joueurs refaisaient « l'histoire » : « T'aurais dû couper ; t'aurais dû jouer telle carte ; t'aurais pas dû prendre neuf de trèfle, etc. »

³⁴ Dans le cas du frère Donatien, une explication supplémentaire se trouve peut-être dans un souvenir que rapporte, non sans humour, sa sœur Jeanne : « À l'âge normal, il balbutiait ses premiers mots, si bien qu'il reçut des compliments, ce qui lui fit mauvais effet et le porta à se taire jusqu'à l'âge de quelques années. Mes parents se demandaient avec beaucoup d'angoisse s'il ne serait pas muet. Quand il se décida à parler, il n'était plus d'âge à mériter pour cela des compliments. »

Le 31 octobre dernier, frère Rodrigue Dion m'a demandé de fournir un témoignage lors des funérailles du frère Lanouette qui eurent lieu le 2 novembre, et aussi d'écrire cette notice biographique. Sous l'influence des « diaphragmatiques trépidations des coliques de l'échéance », j'ai rédigé le témoignage demandé. Je le reproduis ici. L'urgence est éclairante. Il se trouve en effet que cette brève communication dégage la figure du frère Donatien Lanouette et recoupe les notes du frère Labonté de même que celles communiquées par sa sœur Fernande.

En lisant les documents fournis par la sœur du frère Lanouette, je refaisais plus d'un siècle d'histoire à travers celle de ses parents. Malgré misères et tracasseries de toutes sortes, les parents du frère Lanouette et lui aussi, d'ailleurs, sont morts très âgés. À l'occasion du récit des nombreuses et graves maladies survenues dans sa famille, à sa mère, surtout, on mesure la prodigieuse augmentation du niveau de vie dans notre société depuis cette époque. Du même coup, on peut se demander si, maintenant, ce n'est pas le sens de la vie qui est en déficit.

* * *

« En ce jour de la Commémoration de tous les fidèles défunts, nous sommes réunis autour de la dépouille du frère Donatien Lanouette. Le mot dépouiller signifie : enlever la peau. Ce qui reste pour un peu de temps après la mort, c'est ce « je ne sais quoi qui n'a de nom en aucune langue », comme disait Bossuet qui ajoutait cette remarque altière : « Après la mort, nos cellules retournent dans le commerce. » Dans sa liturgie, cependant, l'Église honore, encense et bénit cette dépouille, en mémoire de ce qui fut l'hôte du Saint-Esprit, lui-même Hôte de nos âmes : *Dulcis hospes animæ*, lit-on dans la séquence de la Pentecôte. Et en ce jour de la Commémoration de tous les défunts, l'Église nous rappelle que Notre-Seigneur a versé son sang pour la multitude, comme dit le Canon de la messe.

Ces dernières semaines, notre société a vécu deux deuils publics : celui de Robert Bourassa et celui d'Arthur Tremblay. Dans les deux cas, des milliers de personnes ont défilé devant leur dépouille. À une tout autre échelle, on défile devant la dépouille d'un ami ou de l'ami d'un ami. Notons ici qu'il n'y eut aucun défilé devant la dépouille de Jésus. L'ensevelissement fut hâtif et presque clandestin. Mais, depuis, des millions de personnes se sont recueillies devant son tombeau vide et dont on ne peut même pas certifier qu'il s'agit bien de son tombeau. Le tombeau de Jésus, c'est le cœur des hommes.

Saint Paul écrit : « Regardez donc, frères, il n'y a pas beaucoup de sages selon la chair, pas beaucoup de puissants, pas beaucoup de gens bien nés parmi vous. » (1 Co 1, 26-29) Parmi nous, le frère Donatien fut un humble parmi les humbles. Il n'a jamais été provincial, économe, conseiller provincial ou directeur de communauté. Par contre, il exerçait la seigneurie des artisans.

Durant une bonne partie de sa carrière dans l'enseignement, il fut professeur de travaux manuels, selon la terminologie de l'époque. Dans nos propres maisons, à Desbiens, à Valcartier, à Beauceville, à Lévis, à la maison provinciale, il était responsable de la maintenance, qui est un très beau mot et une très belle réalité : maintenir, tenir, construire avec ses mains, sans parler de sa grande disponibilité à titre de chauffeur, dont j'ai moi-même largement bénéficié. Ce travail de maintenance, il l'a exercé notamment à la résidence Champagnat pendant près de vingt ans. En fait, jusqu'au bout de son souffle.

Par tempérament, par tournure d'esprit et sans doute aussi à cause de l'influence familiale, car son père a toujours travaillé dans le domaine de la construction, frère Donatien aimait le bois, le travail du bois. Il avait également développé une compétence générale pour les travaux de plomberie, d'électricité, de mécanique. Il appartenait à cette génération de frères qui réalisaient une des recommandations du Fondateur : « Les frères se rendront capables de tout. »

Je viens de mentionner que le frère Lanouette aimait le bois. Il aimait tout autant la mécanique. À Valcartier, et il avait alors dépassé la soixantaine, il avait trafiqué une vieille motocyclette avec laquelle il fit d'ailleurs quelques culbutes. On sait aussi qu'il fit durer longtemps une vieille motoneige pour son usage personnel.

C'est le moment de mentionner que le frère Donatien se contentait de peu et qu'il était ménager, comme dit l'expression populaire. Ce souci honorable l'amena à être un peu trop rafistoleux, même dans l'exercice de ses responsabilités de maintenance générale, à l'irritation, parfois, de ceux qui devaient reprendre ses raboulinages. En ces matières, frère Donatien était opiniâtre, pour dire le moins. Ses confrères de l'infirmerie savent qu'il a exercé son ingéniosité mécanique jusque sur son lit de l'infirmerie en y adaptant un dispositif qui lui permettait d'en régler lui-même le degré d'inclinaison.

En communauté, il était de commerce agréable, bon vivant, bruyant joueur de « Cinq cents », mais, pour l'ordinaire, homme de peu de mots. Comme beaucoup de ceux qui manient régulièrement des outils ou des machines, et non pas des mots ; autrement dit, comme beaucoup de ceux qui ont affaire à la matière, laquelle est sourde et muette, et non pas aux sentiments ou aux opinions, lesquels sont mobiles et malléables, frère Donatien usait parcimonieusement de la parole. Il m'avait dit une fois, alors que nous étions seuls tous les deux : « Je parle peu et le peu que je dis, souvent je le regrette. » Non pas qu'il fût piquant, caustique ou acerbe, car il aimait la compagnie des confrères, mais par discrétion et modestie.

* . .

La mort est une grille de lecture décapante. Le XXe siècle aura été le plus meurtrier de l'histoire. Le spectacle de la mort est quotidiennement sur les écrans, mais dans le même temps, la sensibilité contemporaine cherche à en escamoter le plus possible la réalité. Dans la vie que nous menons, toutefois, nous sommes placés plusieurs fois par jour sous sa lumière. Le symbole des Apôtres, par exemple, est d'abord une prière, un résumé de notre foi, mais il est aussi une manière de *curriculum vitæ* de Jésus. Or, immédiatement après avoir proclamé que Jésus est né de la Vierge Marie, le *Credo* rappelle qu'il a souffert sous Ponce Pilate, a été crucifié, est mort, a été enseveli, est descendu aux enfers. Cinq fortes insistances avant l'affirmation de sa résurrection et la profession de notre foi en la vie éternelle. Il n'y aurait pas de Toussaint, pas de Commémoration des morts, pas d'Eucharistie, si Notre-Seigneur n'était pas le premier-né d'entre les morts.

Le passage du livre de la Sagesse que nous avons entendu en première lecture peut sembler ne s'appliquer guère au frère Donatien, qui était plutôt un potentat de l'âge, selon le psaume 90 : « Le nombre de nos années est de soixante-dix, de quatre-vingts pour les plus vigoureux. » Mais il faut voir que le verset précédent porte ceci : « Comme un soupir, nos années se consomment. » La pointe de ce partage de la Parole, on la trouve dans l'Évangile du jour : « La volonté du Père qui m'a envoyé, c'est que je ne perde aucun de ceux qu'il m'a donnés, mais que je les ressuscite tous au dernier jour. »

Tous les jours, nous récitons le chapelet dont la demande unique que nous faisons à Marie, c'est de prier pour nous « maintenant et à l'heure de notre mort ». Dans le *Salve, Regina* que nous chanterons dans la crypte après la messe, Marie

est appelée « notre avocate » qui est aussi le nom du Saint-Esprit : Paraclitus, l'Avocat qui nous défend contre Satan, le Grand Accusateur. (Ap 12,10) Dans cette prière, nous demandons à Marie de nous montrer Jésus après l'exil : *post hoc exilium*.

Pour la résurrection de Jésus, pour la vie de service de frère Donatien, pour sa persévérance, entrons maintenant dans l'Eucharistie, c'est-à-dire l'action de grâce.

À l'heure qu'il est.
Journal 1996-1997 (1998)

Document 10

Lettre à Jean Forest

[Retour à la table des matières](#)

Monsieur Jean,

Vous savez sans doute qu'au Lac-Saint-Jean, en tout cas, faire précéder le prénom du mot « Monsieur », était une marque de considération. Monsieur Jean, donc.

Cela dit, je ne sais plus par quel bout commencer. Soit par votre lettre du 30 octobre et la cassette, soit par votre *Anatomie du québécois*, soit par l'admirable lettre à vos étudiants. Allons-y d'abord avec *L'Anatomie*.

J'ai le volume depuis dimanche dernier et je l'achève, malgré une absence d'une journée complète, pour un voyage aller-retour pour voir mes sœurs, à Roberval, et mon frère, qui s'appelle Mozart, à Chicoutimi. Départ à 6h, retour à 22h 30, y compris un détour par le rang Trompe-Souris, pour voir l'éboulis provoqué par le déluge du 21 juillet dernier. Huit mille (8 000) chargements de camion de terre pour le remplissage. On n'en a même pas parlé dans les gazettes. Imaginez le reste : à Jonquière, Chicoutimi, La Baie, Ferland, Boileau.

Dans votre ouvrage, j'ai été frappé par la chaleur de la dédicace à Maryse et aux ancêtres, et par le merci final à Véro, qui est votre ordinateur, votre gendre, le réviseur des Éditions Triptyque, comment savoir ? Pour

l'heure, je déclare que votre femme est chanceuse de vous avoir comme mari, et vice versa, plus probablement.

Ensuite, j'ai été frappé partout et par tout. Quel diable d'homme vous devez être ! Chaleureux, plein d'humour, exigeant, malcommode, et cherchant à « s'abolir » (votre mot) au fond d'une chapelle de Bénédictins, une nuit de Noël, et faisant ensuite une crise d'architecture à un vieux frère mariste qui n'y est pour rien.

Digression : ne jamais rien me dire contre Jérôme, « le notaire du Saint-Esprit » (Bloy), et mon patron du temps que je m'appelais frère Pierre-Jérôme. Que saint Augustin l'ait traité de coquin, qu'importe ! Saint Jean Chrysostome abîmait saint Épiphanes d'injures, de bord en bord du Nil, et Jérôme traitait Ambroise de Milan de hideuse corneille : *informis cornicula*. « Corneilles » était le nom que nous donnions aux frères, durant mon enfance. Je l'ai crié moi-même (à prudente distance). On disait aussi « gawa » qui est, je crois, un terme montagnais. Je laisse aux professeurs d'université le soin de démêler l'affaire. Fin de la digression.

Votre *Anatomie* est tout (toute ?) barbouillée. Dieu ! que vous écrivez bien. Vous écrivez comme on dialogue avec un ami, un soir de grand vent. Je renonce à vous faire part de tous mes soulignés. Faudrait que je vous retourne mon exemplaire et que je m'en procure un autre. Plus les frais de poste. J'ai pas les moyens.

C'est un manuel que vous avez écrit. Drôle en plus. Et persuadant jusqu'à déprime. Je vais mourir enrage, moi qui m'étais promis de mourir amène. On verra, verrat !

Ceci encore, justement (mais voici une remarque de pion) : vous faites un mauvais usage de *ceci* et *cela*. Exemple type : p. 152. Je me suis battu une partie de ma vie contre cette confusion. *To no avail*. Il est vrai que Valéry lui-même faisait cette « faute ».

Enfin, et j'en passe, il manque un chapitre à votre *Anatomie*. Un chapitre sur l'usage des prépositions. À partir du moment où l'on commence à savoir écrire en français... Correction : à force d'écrire et après avoir réglé leur problème à beaucoup de problèmes, restent les prépositions : dans, sur, pour, de, etc. Marche-t-on dans ou sur la rue ? Quand on est sans une cenne noire, est-on dans la rue ou sur la rue ? Je vous remercie de votre visite ou pour votre visite ?

Remarques en vrac : Allez, viens ! (p. 272) est cocasse. Et comment va mademoiselle votre mère ? *Yes, we have no bananas today*. Chanson du temps de la Crise. Je connais l'air. Ou encore : « Elle est grande, cette petite ; elle est mauvaise, cette bonne. » (Trenet)

Qu'avez-vous contre les battures de Beaupré et les bancs de neige ? (p. 144) Faut-y être linguiste, pour écrire ça. J'ai toujours dit « falaises de neige » et c'est pas demain que je dirai congères, façon Radio-Canada et tous les pitres qu'il (elle) promeut. « Mane, téssel, falaise », c'est comme ça que nous comprenions, enfants, la prophétie de Daniel à Balthazard. Laquelle s'est réalisée, sans fautes dans l'hébreu ou l'araméen.

Jeune, j'ai vu en masse, et quelque fois en érection, des étalons. À part ça, je n'ai jamais vu que des chevaux. C'est bien plus tard que j'ai appris que c'était des hongres (p. 136), donc des chevaux coupés. *Idem* pour bœuf et taureau. Quant à *verrat*, eh bien ! Mon père a toujours dit verrat et jamais pôpa cochon. Et j'ai toujours su que le cochon se mangeait et que le verrat sentait le cochon, même que ma mère n'a jamais voulu en faire cuire. Tant qu'il y aura des hongres, on va continuer légitimement à dire cheval (s). C'est eux les plus nombreux et la langue suit le nombre.

La réforme de l'orthographe. Il y a un an, deux ans, je ne sais plus quel ministre français de l'Éducation nationale en a proposé une, plutôt modeste. Vous avez sûrement suivi le débat, notamment dans le *Nouvel Observateur*. Delfeil de Ton était violemment contre la réforme. Le Monsieur écrit pourtant un français plutôt *rock and roll*. Je suis tanné comme tout le monde de devoir consulter mes dictionnaires ou mon Grevisse aux cinq minutes, mais si l'on aligne l'orthographe française sur l'espagnole, comment pourra-t-on lire mon oeuvre complète dans 25 ans ? On ne se donnera pas la peine de me moderniser, comme on a dû faire pour Montaigne. Y a pas de justice.

Au total, vous démontrez plaisamment et savamment l'inviabilité du français. Le récent essai de Georges Dor, qui porte uniquement sur le français parlé, est déjà désespérant. Mon frère, très nationaliste, me disait il y a 25 ou 30 ans, que nous ferions mieux de nous mettre tous à l'anglais, ou bien de nous pousser au Sud. C'est ce qu'il voulait faire, quand il aurait 55 ans, mais il a eu des problèmes d'argent (*because* les enfants) et il va mourir au Nord, comme ses père et mère. Ma mère est née aux États-Unis et elle y serait bien restée, mais, orpheline de père et mère, elle a dû remonter à Métabetchouan et elle n'en est plus sortie, sauf pour filer direct au ciel.

Sur votre lettre du 30 octobre : De votre femme : « Elle se donne sans compter et sa bourse est toujours pleine. » C'est la loi de tout amour. De saint Martin de Porrès, on disait : « Il donnait parce qu'il aimait ; on l'aimait parce qu'il donnait. »

Sur le vouvoiement. Je n'ai jamais pensé que vous m'aviez tutoyé. Je ne répète pas mon argumentation du 23 octobre. J'ai fréquenté (feu) M. Arthur Tremblay pendant 40 ans. Nous nous sommes toujours vouvoyés.

Sur le port de la barbe. En Amérique du Nord, pour l'heure, c'est-à-dire dans l'état actuel de notre culture, le port de la barbe ou du *pinch* est une facilité, comme vous dites. Ceux qui portent la barbe ont quelque chose à cacher ou à prétendre. C'est comme ceux qui nient l'existence de l'enfer : « Ils y sont, à coup sûr, intéressés. » (Baudelaire) *Idem* pour les réformateurs de l'orthographe. « L'orthographe est de respect ; c'est une forme de politesse. » (Alain)

Votre lettre. « Avec Augustin, pas moyen de parler ; avec Jésus, pas la peine de parler » Augustin prend toute la place, car il est comme nous : nerveux, décadent (et néanmoins saint). Jésus n'a pas besoin d'être informé. Pas besoin de s'abolir devant lui. Il a pris les devants : il s'est anéanti. *In cruce latebat sola déitas ; at hie tamen, simul et humanitas.* (Le gros Thomas, à propos de l'hostie.)

Sur JE : Puisque vous m'avez signalé votre *Anatomie*, je me sens autorisé à vous signaler mes *Années novembre*, Éditions LOGIQUES, 1996. Un *must*. Et un *must* tout plein de JE et de MOI.

Sur la cassette. Pas encore écoutée. Je me décide mal à me soumettre aux gadgets. Après 15 ans de ouï-dire (vérification faite : pas de « e » final, mais tréma sur le « i »), je me suis décidé à voir, (sur, au, par ?) vidéo, le *Soleil vert*. Il a fallu qu'un ami m'arrange toute l'affaire : location, fauteuil, gin et pas un mot *su'a game*, comme rapporterait Georges Dor. Le français est tout à fait parlable (même les Haïtiens y sont arrivés. Faux. Ils l'ont créolisé. Quand t'es Haïtien, tu dis : F'er Maïs). Mais il n'est pas scriptible (écrivable). Cf. Votre délicieux commentaire sur Racine (p.150). Si j'avais su ça, enfant, je serais resté bas. Ma mère me faisait répéter ma leçon de la *Stylistique de Legrand*, avant que je (ne) parte pour le collège. J'y prenais tout le plaisir qu'elle y prenait elle-même. Elle trouvait ça beau.

Sur votre lettre à vos étudiants. Admirablement arrogante, législative. Sous le toit, la prière c'est-à-dire la protection de la forme humaine ; hors du toit, la loi, c'est-à-dire la construction de la cité. Un de mes amis, professeur de philosophie ici au Campus Notre-Dame-de-Foy, corrigeait autant que vous. Je lui ferai lire votre lettre à la prochaine occasion. Je la ferai lire à quelques autres ardents. Le mot feu ne brûle pas. Le mot liberté ne libère pas, mais un maître fait « sauver » 30 ans (négociations 10), à son insu, à quelqu'un. Amen, mot qui veut dire : c'est ben ça, c'est vrai, c'est solide. Je parle araméen, pensez donc !

Varia : L'affaire Jean-Louis Roux. Le *Je confesse à Dieu* comprenait quatre catégories de péchés : en pensées, en paroles, par actions, par omissions. On a changé tout cela. Il n'y a plus qu'un seul péché, il est rétroactif et sans pardon. Pas de pardon sans Dieu ; complicité seulement. *Inter bo-*

nos, amicitia ; inter malos, factio. « Le latin est une langue française améliorée. » (Duplessis, *revisited*) Je sais environ 74 % d'une langue : le français-, 100% de hongre ; 57% d'anglais, 3% de latin. Total : 100 %, comme dans les sondages. Le compte y est. Vérifiez.

Jean-Paul Desbiens, alias frère Pierre-Jérôme, alias frère Untel, alias Jean-Paul Desbiens, f.m.s. (*Fratres Maristæ a Scholis*)

À l'heure qu'il est.
Journal 1996-1997 (1998)

Document 11

L'amour de Dieu

[Retour à la table des matières](#)

Écrire quelques centaines de mots sur l'amour de Dieu est une entreprise indécente. Précisons tout de suite que l'expression « amour de Dieu » peut vouloir dire l'amour de Dieu pour l'homme ou l'amour de l'homme pour Dieu. Dans un cas comme dans l'autre, Mallarmé ne comprenait pas qu'on pût écrire les mots « Dieu » et « cœur ». Jules Renard commente : « Ces mots, dans une phrase, font l'effet d'un caillou dans une toile d'araignée. » Ajoutez le mot « amour », assez lié au mot « cœur », l'organe présumé des sentiments, et on ne parle même plus d'un caillou : on parle d'une pierre. On ne peut quand même pas faire l'économie de ces trois mots. Le risque d'indécence se présente si l'on entend livrer son propre témoignage sur son amour de Dieu.

L'écriture, toute l'Écriture, nous révèle que Dieu a tellement aimé le monde qu'Il a donné le Fils, l'Unique, pour que tout homme qui croit en Lui ait la vie éternelle. Et le Fils s'est livré à la mort pour le salut des hommes. Sur cette base, sous cette lumière, l'amour de Dieu pour l'homme est une certitude. Ce n'est pas pour autant une évidence. L'amour descend et ne remonte guère. Si l'amour était si naturel ou si courant qu'on le chante, il ne serait pas objet de commandement. Or, il est l'objet de deux commandements : le premier et le quatrième. Il n'y a pas de commandement qui oblige à manger ou à respirer.

Pourtant, l'amour est. C'est l'ÊTRE même, d'après l'Évangile. Dieu est amour. Ainsi donc, l'amour descend et remonte. En Jésus, la brebis égarée, c'est-à-dire l'humanité, est aimée et aime en retour.

Justement, l'amour de certains hommes pour Dieu est une évidence. La vie des saints l'établit. Mais la vie des saints n'est pas objet de foi. Et l'objet même de leur amour n'est toujours pas une évidence. Le curé d'Ars : « Je serais bien à plaindre s'il n'y avait pas de paradis. Mais il y a tant de bonheur à aimer Dieu dans cette vie que cela suffirait. » Il avait l'évidence qu'il aimait Dieu ; il ne possédait pas l'évidence de l'amour de Dieu ni même que Dieu est. Je dis : l'évidence. Il éprouvait sans doute un sentiment plus profond que l'évidence. Comment savoir ? Comment dire ?

Ce que nous connaissons, ce que nous affirmons connaître ou avoir connu de plus grand, de plus renversant, s'appelle l'amour humain. Mais l'amour d'un homme pour une femme ; l'amour d'une femme pour un homme est-il si évident ? L'amour d'un père pour ses enfants ; d'une mère pour ses enfants, quand est-ce que cela peut s'appeler de l'amour ? L'amour des enfants pour leurs parents est généralement inférieur à celui qu'ils ont reçu. Il ne se démêle guère du besoin de protéger son espace vital. L'équilibre peut s'établir rétroactivement quand les enfants sont eux-mêmes devenus parents.

L'amour se dit beaucoup et aisément, surtout dans l'ébranlement initial. Mais après, mais toujours, et sans illusion, c'est une autre histoire. Une histoire sans mots. Une histoire qui se déroule à l'insu de ceux qui s'aiment.

Jusqu'ici, je ne dis rien que des banalités. Banalité, je veux dire : des propos à la portée de n'importe qui, selon l'étymologie du mot « banal ». Mais qu'en est-il de mon amour de Dieu ? Faisons un détour précautionneux. Dans les psaumes, on lit : « Mon âme a soif de Dieu. Mes yeux devancent l'aurore pour te chercher. Qu'ils sont aimés, Seigneur, tes tabernacles ! Que ma langue se colle à mon palais si jamais je t'oublie. » Les hommes qui ont inventé ces protestations ne connaissaient pas le Dieu de Jésus.

Je me méfie des émotions spirituelles. De toute façon, je n'en ai pas. Je n'ai jamais fait l'expérience de Dieu, comme les « alléluatiques » en parlent si volontiers. Les premiers chrétiens n'étaient pas sentimentaux. Ils n'avaient même pas pris la peine de se nommer eux-mêmes. C'est les païens, par dérision ou par

commodité, qui les ont nommés ainsi. Les premiers chrétiens avaient de qui tenir : les quatre premiers témoins, je veux dire les quatre Évangélistes, rapportent la Passion de Jésus dans un style de procès-verbal.

Mais alors, qu'en est-il de mon amour de Dieu ? Eh bien ! Il est misérable. Je suis d'une espèce pauvre en amour. L'espèce humaine. J'ai déjà écrit : « J'aurai toujours parlé de Jésus avec dignité et, quelques fois, avec amour. » Mais qui est Jésus ? « Qui dites-vous que je suis ? », demandait-il à ses disciples. L'évangile de ce jour (J'écris ces lignes en ce dimanche du Christ Roi) nous dit qui est Jésus. Jésus, c'est l'affamé, le nu, l'étranger, le malade, le prisonnier.

De là, il ressort que les élus auront aimé Jésus à leur insu. Ils sont tout surpris de l'avoir nourri, visité, soigné, accueilli. Or, je n'aime, et encore, que mes amis, c'est-à-dire ceux dont j'ai quelque raison de croire qu'ils m'aiment. Mais aimer, c'est donner sa vie pour ceux que l'on aime.

Saint Jean écrit : « Si quelqu'un dit : "J'aime Dieu", et a de la haine pour son frère, c'est un menteur ; car celui qui n'aime pas son frère qu'il voit ne peut aimer Dieu qu'il ne voit pas. » Je suis placé devant cette lumière et ce critère.

Une hymne de l'Office porte ceci : « Qui donc est Dieu pour nous aimer ainsi ? Qui donc est Dieu, si démuni, si vulnérable ? Qui donc est Dieu que nul ne peut aimer s'il n'aime l'homme ? Qui donc est Dieu qu'on peut si fort blesser en blessant l'homme ? »

Là-dessus, je pense à cette remarque de Nietzsche : « Que trouves-tu de plus humain ? Épargner la honte à quelqu'un. » Ce geste, en effet, est sans témoin, sans bénéficiaire sachant qu'il l'est. C'est le geste le plus pur que l'on puisse imaginer.

Que trouves-tu de plus divin ? La miséricorde.

Ne pas trop se dépêcher, donc, de proclamer son amour pour Dieu. Croire en l'amour de Dieu. En fin de compte, « nous n'avons pour seule offrande que l'accueil de son amour. » Pourvu encore que cette remarque ne me serve pas d'alibi.

À l'heure qu'il est.
Journal 1996-1997 (1998)

Document 12

La mort d'un seigneur

[Retour à la table des matières](#)

Mon père vient de mourir à 87 ans et je veux proclamer sa mémoire, car j'en suis fier.

Au début de novembre dernier, je suis allé le voir. Il était encore au foyer pour vieillards de Métabetchouan, mais son état exigeait qu'il se rende à l'hôpital de Chicoutimi. Beauté de ces noms : Métabetchouan, Chicoutimi.

Il ne voulait point trop s'en aller à Chicoutimi. Je lui demandai pourquoi. Il répondit : « À Chicoutimi, je ne suis pas capable de me *runner* tout seul. » À Chicoutimi, en effet, il devait, une fois par jour, se rendre de sa chambre à la salle de traitements radiologiques, ce qui est assez compliqué, surtout pour quelqu'un qui ne sait pas lire.

Je l'ai revu quelques jours avant sa mort. Pauvre vieux, tout sec, tout ramassé dans son lit : « Tu n'as pas ta montre ? » Elle était sur la table de nuit. Je lui ai dit : « C'est moi qui t'en ai fait cadeau, tu t'en souviens ? » Il a dit : « C'est vrai, ça. Donne-la-moi. » Il ne restait plus beaucoup de temps à mesurer, mais c'était un lien entre lui et moi. Et il l'a mise à son poignet avec une espèce de fébrilité. Il l'a gardée jusqu'à la fin.

En mars dernier, il avait fait un premier stage à l'hôpital de Chicoutimi. Il s'ennuyait. Il voulait retourner à Métabetchouan. Nous lui disions, mon frère et moi, qu'il fallait qu'il reste encore quelques semaines. Il répondait : « J'ai pas envie de passer ma vie ici. » Je lui disais : « À 87 ans, papa, tu en as un bout de fait. » Il répondait : « C'est vrai, ça. » Et il ajoutait : « Vous ne vivrez pas aussi vieux que moi, vous autres ; vous vous cassez trop la tête. »

La dernière fois que je l'ai vu, avant de le quitter, je lui ai demandé s'il voulait que je le tourne sur le côté, afin qu'il dorme. Il a répondu : « Je suis capable de me virer de bord tout seul. » Ce sont les dernières paroles que j'ai entendues de lui.

Ces hommes-là étaient des seigneurs. Des seigneurs illettrés, mais des seigneurs. Ils n'ont jamais connu ce que c'est que d'avoir un *boss*. Certes, mon père a toujours été un salarié, un manoeuvre : bûcheron, draveur, fermier à gages. Mais les *boss* étaient loin ou anonymes. Une fois embauché, il organisait son travail et son horaire comme il l'entendait. Et quand il avait fini sa journée, il avait fini sa journée. Il n'a jamais été obligé de figurer ni de faire le beau avec des crétins provisoirement importants. D'où son horreur de ne plus pouvoir se *runner* tout seul, dans les derniers mois. Son horreur de dépendre.

J'écris ces petites choses parce que je suis une bête à mots. J'écris cela pour un vieillard inconnu qui pourrait éventuellement le lire. Un vieillard abandonné, qui ressemble peut-être à mon père ; un petit vieux tout sec que personne n'étrive plus. Mais encore, pourquoi ? Pour faire penser, peut-être. On ne parle plus que des jeunes. Et encore, pour la dignité des vieux ; pour leur honneur ; pour qu'un petit vieux, abandonné, retrouve le sursaut de prendre ses distances, d'attendre dignement la surprise de mourir et tâche, tant qu'il peut, de se virer de bord tout seul.

C'est quoi, la surprise de mourir ? La liturgie que j'ai connue, avant les discothèques actuelles, disait, dans cette langue mystérieusement nourricière : *vita mutatur. non tollitur*. La vie est transformée ; elle n'est point enlevée. Je crois à cela. Du moins, j'espère que j'y crois. Quand même, j'ai peur.

Mon père n'avait point peur. En tout cas, rien n'indiquait qu'il avait peur. En novembre, il me disait : « C'est ma maladie pour mourir. » Il disait ça tranquillement, sans commentaires. Moi, je n'osais pas creuser la question avec lui. J'aurais peut-être dû le faire.

On croit dans la survie et on se demande où est son père. Un ami me disait l'autre jour ; six par deux, c'est ça la vérité. Six par deux, les dimensions d'un cercueil. Peut-être, avant d'insulter qui que ce soit, faudrait-il l'imaginer mort. On perdrait le goût d'être méchant. On perdrait bien des goûts.

Je ne veux rien d'autre, en écrivant ces quelques mots, que proclamer ce vieux silencieux. Personne n'a jamais parlé de lui. Et pourtant, il faut proclamer les seigneurs. Mon père était du nombre des derniers. Il faudra maintenant attendre longtemps. Ce qui pousse, c'est une autre race de monde.

La religion catholique, le système catholique, le modèle catholique, est une religion, un système, un modèle sphérique, parfait, plein. La foi catholique s'occupe de ses fidèles du premier au dernier instant de l'existence visible et les lâche dans l'éternité, où il n'est plus besoin de foi.

Elle n'explique rien ; elle dit tout sur tout. À la limite, je dirais : à supposer que ce ne soit qu'un système comme les autres, trouvez-moi meilleur système.

Devant le mystère de la mort, cette religion est souveraine. Non pas, encore une fois, qu'elle explique quoi que ce soit, mais parce qu'elle affirme là où tout le reste, au mieux, ne peut que crâner. Là où personne n'affirme rien ou n'affirme que le rien, il y a une splendide arrogance à affirmer tout.

L'impossibilité d'imaginer une survie, face au cadavre de son père, dont toutes les apparences conduiraient à penser qu'il repose enfin paisiblement, nous force à le retrouver dans le passé. Le passé n'a pourtant pas plus d'existence que l'inimaginable survie, mais le passé a été expérimenté et il fournit du matériau à reconstruction.

Un si vieil homme que mon père, dans un si petit village, a connu tout le monde et tout le monde l'a connu. Et si très peu l'ont admiré, tout le monde l'a aimé, en fin de compte. Il n'était dangereux pour personne ; il n'a jamais fait que gagner sa vie. Mais ça, par exemple, il l'a fait. Son extrême vieillesse seule a fini par lui conférer une sorte d'autorité. L'autorité qui vient de simplement marcher droit à 86 ans ; d'être sans disgrâces, ni physiques ni intellectuelles ; l'autorité qui vient de prendre soin de soi tout seul, presque jusqu'à la fin.

Ces hommes-là ont tellement aimé les chevaux, ils en ont tellement menés, qu'ils en avaient toute la majesté. Majesté qui vient de gagner sa vie sans parler et

de mourir de même. De ces hommes-là, on aurait envie de dire : c'étaient des belles bêtes.

Mon père avait comme l'idée qu'il vaut mieux s'occuper de soi tout seul, tant qu'on peut. Il disait : « Quand on attend après le gouvernement pour déjeuner, on déjeune tard. » Dans la même idée, il mettait depuis longtemps, à même sa pension de vieillesse, un peu d'argent de côté, pour se faire enterrer. Ces hommes-là, qui n'avaient jamais bâdré la société de leur vivant, avaient une sainte horreur de la bâdrer après leur mort.

Il aura eu de belles funérailles. En grégorien, s'il vous plait, y compris le *Dies iræ*, si plein d'espoir et d'un merveilleux chantage à l'amour : *Quarrens me, sedisti, lassus*. Me cherchant, Tu t'es assis, fatigué. Tu as pardonné à Marie Madeleine et Tu as exaucé le Larron, ne me lâche pas maintenant.

Presque plus personne ne comprend ni cette langue ni cette musique ni cette énorme poésie qui ont porté l'espoir et la misère de millions de chrétiens depuis le fond du Moyen Âge. Je suis vraiment dans les derniers de quelque chose.

Entre mon père et moi, la filiation est terriblement distendue. Qu'y avait-il de commun entre lui et moi ; entre sa vie et la mienne, hormis cette relation même d'un père à son fils ?

Il n'a jamais marché que du pas d'un cheval et nous voici sur la lune. Il a passé une grande partie de sa vie aux limites mêmes de la civilisation et souvent à cent milles de toute terre organisée et nous sommes maintenant branchés sur le monde entier par tous nos sens. Sa vie s'est étendue sur toute cette distance, mais il n'avait pas à l'occuper ni n'en était occupé. Il a commencé dans un monde et, pour l'essentiel, il a fini dans le même monde. J'ai commencé dans son monde et je continue dans un autre. Je suis drôlement éjarré.

Jamais je n'ai davantage senti la solution de continuité qui menace notre peuple. Les arbres ont été bûchés et coupés en pitounes. Les pitounes dérivent sur le mensonge. La liberté des pitounes ne m'intéresse pas ; il faut retrouver la liberté des arbres.

Où est le salut ? Je sais qu'il n'est pas en arrière. Il serait trop simple de dire qu'il est en avant. En avant de quoi ? Il n'est pas non plus dans le retrait. Suis-je

donc devenu un de ces pâles Renaissants qui se demandaient devant un crâne :
être ou ne pas être ?

Être est la réponse. Ce pays est à nous ; c'est mon père et des comme lui qui
l'ont fait. Il faut le reprendre en main et se virer de bord tout seul.

(La Presse, 2 février 1971)

À l'heure qu'il est.
Journal 1996-1997 (1998)

Document 13

L'autonomie pédagogique ou Jonas dans la baleine

Projet de mémoire à la ministre Pauline Marois

[Retour à la table des matières](#)

Accrochons d'abord le train de nos réflexions à la locomotive de votre allocution du 24 octobre 1996. Dans cette allocution, vous annoncez « sept grandes orientations devant constituer la base des plans d'action que vous entendez déposer prochainement. »

Dans sa lettre du 30 octobre 1996, M. Guy Vachon, président de l'Association des collèges privés du Québec (ACPQ), vous communiquait déjà ses commentaires. Aujourd'hui, nous reprenons un thème qui constitue lui-même un *leitmotiv* de votre allocution : *l'autonomie pédagogique*.

Vous parlez en effet de « marge de manœuvre » ; de « leadership pédagogique » ; de « laisser place à la diversité et à l'innovation » ; de « responsabilité en matière de gestion de l'enseignement et de programme ».

L'histoire des cégeps porte le paradoxe suivant, comme la baleine portait Jonas dans son ventre :

- D'une part, une liberté totale dans les salles de classe et vis-à-vis du calendrier scolaire ³⁵.
- D'autre part, un enfermement indéfonçable dans des normes extrinsèques : calendrier scolaire, double rentrée annuelle, horaires atomisés, tyrannie du calcul de la CI (charge individuelle), « droit » d'absence pour les élèves, magasinage des cours et des options, etc.

Deux raisons expliquent cette situation :

- Le carcan des conventions collectives.
- L'absence d'évaluation externe. Avec la notable exception des programmes de formation professionnelle, parce que, dans ce cas, le contrôle peut difficilement être reporté plus haut, plus tard.

Avant de parler d'autonomie pédagogique, il faut bien voir la réalité historique que nous venons de survoler. Autrement dit, on ne peut pas parler sérieusement d'autonomie pédagogique si l'on ne veut (ou peut) pas crever ce double blindage, comme celui des cuirassés ou des navires-citernes ³⁶.

L'ACPQ et l'autonomie pédagogique

En ce qui a trait à la gestion pédagogique, les membres de l'ACPQ sont les héritiers d'une tradition qui remonte littéralement au début de la Nouvelle-France. Cette tradition a été transmise par les collèges classiques.

Durant la décennie 50, les collèges classiques ont pressenti que des changements importants s'imposaient touchant l'organisation générale de l'enseignement qu'ils offraient ³⁷ : programmes, structures, contrôle.

³⁵ À ce sujet, il n'est pas contre-indiqué de relire certains chapitres de *L'École détournée*, de Balthasar et Boulanger, Boréal, 1989. Notamment, le chapitre intitulé « Une peau de chagrin : le calendrier scolaire » (p. 104).

³⁶ Dans le dernier rapport annuel du Conseil supérieur de l'Éducation, on lit ceci, p. 12 : « La qualité d'exécutant de principes préétablis, de régimes pédagogiques ou de conventions collectives devient un habit de plus en plus mal taillé. »

³⁷ Rappelons qu'en 1960, on comptait 96 collèges classiques.

L'Université de Montréal commanda une étude qui donna lieu au *Rapport Perras*. L'Université Laval suivit de près avec le *Rapport Lafrenière-Lauzon*. Ce n'est pas le lieu d'entrer dans les détails. Soulignons trois choses et une quatrième :

- Dans les deux cas, le cours classique traditionnel fut scindé en deux sections : la section secondaire et la section collégiale.
- Dans les deux cas, on avait identifié les collèges jugés aptes à exercer une large autonomie pédagogique, et les collèges qui demeuraient soumis à certaines exigences, notamment quant à la qualité des bibliothèques et des équipements de laboratoires.
- Dans les deux cas, une évaluation externe était maintenue (les examens finaux, après Philo II).
- La Faculté des arts de l'Université de Montréal était plus libérale.

Sous la poussée de ces événements et de la mentalité qui devait engendrer la Révolution tranquille (et donc la réforme scolaire), les collèges classiques fondèrent, en 1953, la Fédération des collèges classiques (FCC).

En 1968, quelques mois après la création des douze premiers cégeps, la FCC donna naissance à l'Association des institutions d'enseignement secondaire (AIES) et à l'Association des collèges du Québec (ACQ, devenue depuis ACPQ).

Sur le plan pédagogique, les collèges privés (les cégeps aussi) ont bénéficié de l'expérience des collèges classiques et des 14 instituts de technologie, grâce à la détermination et à la « dévotion » (en anglais : *dedication*) d'un nombre considérable de professeurs et d'administrateurs qui ont décidé, non pas de faire bande à part, mais de maintenir certains acquis de leur héritage. L'autonomie pédagogique et la créativité qu'elle favorise en sont deux.

Nous nous permettons ici de citer quelques lignes de la lettre que vous adressait M. Guy Vachon, le 30 octobre dernier :

[...] Ce sont des collèges privés qui ont fait du baccalauréat international un succès, ce qui a aidé les collèges publics à diversifier leur offre de service par la suite. Ce sont des collèges privés qui ont été les pionniers de l'alternance travail-études et ce sont ces collèges encore qui, actuellement, adaptent à notre contexte le concept européen des entreprises d'entraînement. Un grand nombre des collèges engagés

dans l'expérimentation des nouveaux programmes sont des collèges privés. Le rayonnement international de certaines de nos institutions contribue à la reconnaissance du Québec dans le monde et génère des emplois chez nous. Il n'est pas superflu de rappeler aussi que, par la qualité de leur gestion, nos collèges ont fait la preuve qu'il est possible d'assurer une formation de qualité à moindre coût. Nul doute possible sur ce point : les collèges privés ont apporté une contribution originale et significative au développement de l'enseignement collégial.

Les collèges privés n'ont pas fait bande à part. Ils se sont soumis à toutes les contraintes du ministère de l'Éducation en ce qui touche les programmes et les normes administratives du gouvernement. En ce qui a trait au financement, ils ont lutté avec acharnement pour leur survie et, malgré tout, pour leur développement.

Maintenant que l'autonomie pédagogique refait politiquement surface, les collèges privés sont particulièrement bien placés pour invoquer leur propre histoire. Durant la décennie 50, en effet, ils entreprirent la conquête d'une large autonomie pédagogique, comme nous venons de le rappeler brièvement. Dans le présent document, nous n'entendons pas insister davantage là-dessus. Prévenons cependant une objection facile : nous ne voulons pas retourner en arrière et revenir au cours classique. Nous voulons seulement faire état de notre expérience collective et des valeurs qui l'ont toujours inspirée. Nous ne voulons pas remettre en question certains acquis de ce que l'on a appelé la Révolution tranquille et de la réforme scolaire que celle-ci a entraînée. Par exemple : l'accessibilité géographique, la place des jeunes filles ³⁸.

Voilà pourquoi nous voulons d'abord rappeler nos convictions touchant le rôle de l'État en éducation et ensuite, décrire ce que nous entendons par autonomie pédagogique.

³⁸ En septembre 1967, les 12 premiers cégeps (publics) accueillaient quelque 14 000 élèves, dont 3 000 jeunes filles. Présentement, les jeunes filles, dans l'ensemble des cégeps et des universités (par voie de conséquence) sont près de 55 % des élèves.

L'État et l'éducation

Avec Aristote, rien de moins, nous savons que l'on ne doit pas sortir l'éducation de la politique, mais on peut espérer, sans trop d'illusion, sortir la politique de l'éducation ³⁹.

Notre position est claire : nous pensons que la responsabilité de l'État, c'est de :

- Fixer le niveau des apprentissages.
- Déterminer les contenus des programmes.
- Contrôler la valeur de l'enseignement ⁴⁰.

Le niveau des apprentissages

La discipline dont l'enseignement a le moins erré, c'est l'éducation physique. Pourquoi ? Réponse : dans cette discipline, le niveau des apprentissages n'est ni négociable ni trafiquable. Tu cours à telle vitesse, tu sautes à telle hauteur, tu fais tant de longueurs de piscine, etc.

Dans les disciplines libérales, par contre, le niveau souhaitable est plus difficile à établir. Encore que le bon sens nous assure qu'il n'y a *aucun bon sens* à devoir imposer des examens de français pour l'admission à l'université. En clair, d'imposer, à grands frais, des cours élémentaires de français après 13 ans de scolarité. Et, en plus, de trafiquer les résultats auxdits examens pour des raisons politiques. Pour ne rien dire de l'absurdité des critères de correction imposés par les joueurs d'estrade ou les chauffeurs du dimanche des Facultés des sciences de l'éducation.

³⁹ Il est piquant de noter que, depuis 1960, on compte 19 ministres de l'Éducation, contre trois chefs syndicaux. Il est assez aisé de savoir où se trouvent la maîtrise des dossiers, la permanence du discours, l'influence réelle des orientations idéologiques, etc.

⁴⁰ Notons que l'une des premières acceptions du terme « contrôle » s'applique à la garantie d'un État en ce qui a trait à la valeur des pièces de métal précieux.

Comment fixer le niveau des apprentissages ?

Il suffit, dans chaque discipline, d'indiquer ce que l'élève sera réputé savoir à la fin de ses études primaires, secondaires ou collégiales. Il n'est nul besoin, à cette fin, de publier d'énormes briques de 3 000 pages (Cf Cahiers de l'enseignement collégial) ni de multiplier les « comités d'experts ». « Un expert, c'est celui qui se trompe selon toutes les règles. » (Valéry)

Les annuaires du niveau collégial des collèges classiques et même du premier cycle universitaire dans la décennie 50, par exemple, comptaient une quarantaine de pages. Les titres des chapitres des manuels présentement en usage pourraient suffire à indiquer les niveaux d'apprentissage dans les diverses disciplines. Ajoutons que le programme du baccalauréat international tient également en fort peu de pages.

Touchant les programmes de formation technique cependant, il ne s'agit pas seulement de préparer des élèves en vue du marché du travail, mais de reconnaître « l'antique conscience », comme disait Baudelaire. Qu'est-ce à dire ? Ceci :

- Les élèves inscrits dans un programme professionnel sont des jeunes êtres humains. Leurs besoins, leurs interrogations, leurs doutes, leur insécurité ontologique ne sont pas différents de ceux des élèves inscrits dans un programme dit préuniversitaire. Ils sont les mêmes.
- Cela reconnu, il faut cependant prendre en compte le fait de l'inégalité des esprits, des tempéraments, des conditionnements familiaux, etc.

Durant un apprentissage scolaire, il est impossible de fournir un Rousseau à chaque Émile. Pour ce que cela donnerait, d'ailleurs ! Bossuet a échoué comme précepteur du duc de Bourgogne. Il faut quand même reconnaître deux catégories d'esprits. Faisons vite et disons :

- Les esprits davantage tournés vers la pratique, le concret.
- Les esprits davantage tournés vers le spéculatif, l'abstrait.

Cela dit, se pose la question de l'adaptation des cours dans les disciplines libérales. Nous n'oublions pas que tous les élèves sont de la même nature humaine ⁴¹.

Seul le maître, sous une gestion pédagogique autonome, mais qui ne se réfugie pas sous la jupe des normes gouvernementales, peut *faire la différence* entre les deux catégories d'esprits dont nous venons de parler. Il y aurait beaucoup plus de « maîtres » qu'on ne peut penser si tous les travailleurs de l'enseignement étaient libérés du joug de la troisième décimale et des contrôles procéduriers du ministère de l'Éducation.

Le contenu demeure substantiellement le même, mais la présentation, les illustrations, le rythme (bref, les cours ou les heures-contacts, si vous y tenez) doivent être modulés différemment. Le *Rapport Parent*, déjà, rappelait cette exigence élémentaire.

Les contenus des programmes

Par contenu, nous entendons simplement un certain arrangement des diverses disciplines dans divers programmes ; notamment, les programmes dits préuniversitaires.

En français, par exemple, personne n'est tenu d'avoir lu la Divine Marquise, Bossuet au complet, Molière, Racine, Voltaire, Rousseau, Proust, Tournier, Beauchemin, Lionel Groulx, Gabrielle Roy, Michel Tremblay ou Céline. Par contre, nul n'a le droit d'ignorer l'œuvre et le contexte historique des mêmes auteurs. Quand on est de culture française, on ne peut quand même pas n'avoir jamais entendu parler de La Fontaine et de n'en rien savoir par cœur. Nous disons : par cœur. Même raisonnement en ce qui a trait à la philosophie, à l'histoire, à la géographie, aux mathématiques, aux sciences expérimentales, etc.

Le principe organisateur des contenus de l'enseignement collégial qui nous paraît le plus fécond, c'est celui que le jargon régnant appelle l'approche-programme. Pourquoi pas, tout simplement : le programme ? On dit : programme d'un parti politique, programme d'un concert, programme de yoga, programme alimentaire, pour les végétariens.

⁴¹ On parle des droits de l'homme, mais on n'a pas encore osé parler de la nature humaine au pluriel.

Un programme, c'est ce qui est *annoncé* et qui, normalement, sera *respecté*. Sinon, on te rembourse ton billet. Mais l'État, lui, émet la monnaie-diplôme sans contrôle crédible. Et quand il se mêle de contrôler, il trafique.

Approche-programme, donc. À ce sujet, nous reprenons quelques lignes de la lettre adressée à M. Jean-Yves Marquis, le 27 juin 1995, par M. Robert Plamondon :

L'effort de renouveau (que le jargon actuel appelle « approche-programme » sous l'influence du mot anglais « *approach* ») n'a pas été vain : il a remis en question les manières de faire, il a secoué les habitudes, il a fait éclater le cadre devenu trop rigide des départements et des disciplines intellectuelles, il a lancé un nouveau défi à chaque professeur, et il a conduit les professeurs à redécouvrir le travail d'équipe. [...] L'approche-programme n'engage personne sur une fausse piste. Le mot programme fait partie du bagage commun de la pensée pédagogique. Orienter l'action par l'idée de programme, c'est mettre au centre de nos préoccupations la démarche que doit suivre l'étudiant dans l'ensemble de ses activités collégiales pour atteindre un objectif de formation, et c'est chercher à faire de l'ensemble de ces activités un tout cohérent.

La tendance, la mentalité consumériste et aussi la concurrence, elle-même entretenue par le mode de financement par tête de pipe entraînent fatalement la multiplication des programmes, des voies de sortie, des cours, appelez ça comme vous voudrez, selon le modèle des supermarchés : des rayons entiers de dentifrices, de céréales et de nourriture pour chiens.

Entendons-nous donc pour dire que les collèges reçoivent de la société le mandat d'offrir deux catégories de programmes :

- Des programmes dits préuniversitaires.
- Des programmes de formation technique.

En ce qui a trait à la première catégorie, nous estimons qu'il faut réduire à deux (ou même à un seul) le nombre des programmes préuniversitaires. Réduire le magasinage, ce n'est pas réduire l'autonomie des élèves ni celle des collèges. C'est la canaliser. C'est surtout s'affranchir de la tutelle des exigences (des préalables) des facultés universitaires qui entraîne répétitions et chevauchements coûteux.

teux et stérilisants. Soit dit en passant, une des misères des programmes préuniversitaires des cégeps tels qu'ils sont, vient du fait que leur accouchement s'est fait sous l'action des forceps des préalables universitaires. L'université, au fond, n'a jamais reconnu une finalité propre au niveau collégial.

Le programme intégré, autorisé depuis peu, est une voie de solution. À ce sujet, il n'est pas dit que les collèges privés, une fois de plus, n'ouvriront pas d'autres brèches. Mais n'anticipons rien.

En ce qui a trait à la seconde catégorie de programmes (les programmes de formation technique), l'éventail doit être plus large, car des besoins nouveaux découlent des progrès techniques eux-mêmes. Les professeurs sont tout à fait capables de s'y adapter à peu de frais et en peu de temps, si l'on cesse de faire voter le sexe du chat ⁴². Les collèges privés ont fourni maintes preuves, ces derniers 20 ou 25 ans, de leur créativité et de leur audace. Nous le rappelions plus haut.

Cependant, nous insistons sur le fait que les élèves inscrits dans l'une ou l'autre catégorie de programmes partagent une nature commune, et que leurs besoins fondamentaux de formation humaine doivent être pris en compte.

La vie crée des formes. La bureaucratie crée des normes. Les concertations provinciales, régionales ou interrégionales annoncées dans votre discours du 24 octobre dernier nous enchantent autant que la perspective, pour un mouton, de se retrouver dans la cage d'un lion. Que les collèges privés courent leurs risques en dehors de la cage.

Le contrôle

L'autonomie pédagogique suppose qu'un collège soit dirigé de l'intérieur. Prenons un exemple vieux comme le monde : un capitaine de navire reçoit certes des instructions externes qui émanent des armateurs, des lois internationales, des commandants militaires, selon le cas. Mais, une fois engagé sur les eaux, il est le seul maître à bord. La morale du navire, c'est le port. L'autonomie pédagogique ne

⁴² À ce sujet, voir la capsule, p. 56, du dernier *Rapport annuel* du Conseil supérieur de l'Éducation. À ce sujet précis, on est autorisé à lire la page 126 de *L'école, pour quoi faire ?* (Éditions LOGIQUES, 1996), volume signé collectivement par feu Arthur Tremblay, Jean-Noël Tremblay, François Caron et Jean-Paul Desbiens.

veut rien dire si elle ne veut pas dire cela : un collège est *dirigé*. Comme un avion, un navire, un train. On pourrait développer l'analogie en disant que le maître-mot du capitaine, c'est : *il faut*. Le « il faut » exprime la nécessité des forces (vent, marée, chargement, équipage, etc.) qu'il doit prendre en compte. Au demeurant, il dirige. Et le port est son juge.

Telle est notre façon d'introduire la question du contrôle de l'enseignement. Nous nous en tenons ici, bien sûr, au seul contrôle des apprentissages. Et notre idée là-dessus est claire : nous voulons un contrôle extérieur, uniforme, déclaratoire. Commençons par la fin :

- Nous voulons un contrôle déclaratoire ou final, si l'on préfère. Pas de pondération, pas de normalisation après coup. C'est dire que nous voulons un contrôle publié.
- Nous voulons un contrôle uniforme ou objectif, si l'on préfère. Nous voulons dire crédible.
- Pour être crédible, justement, le contrôle doit être extérieur au ministère de l'Éducation et extérieur aux collèges.

L'ACPQ propose même, à titre expérimental, de mettre sur pied un organisme *ad hoc* pour la préparation et la correction des examens. On ne peut pas faire l'économie de ce terme, pas davantage que l'on ne peut éviter les examens périodiques chez le dentiste ou son médecin de famille, comme on disait naguère.

Ici, nous sommes, non pas dans le plus profond de notre expérience pédagogique, mais dans le plus concret. L'expérience que nous vous proposons, pourrait conduire, dans cinq ou dix ans, à une certification de tous les collèges du réseau, tant publics que privés. Ce serait une assez belle « reconquête ». Pas chère, par-dessus le marché.

Conclusion

Vous êtes en mesure de voir que, pour FACPQ, l'autonomie pédagogique ne signifie aucunement balayer le ministère de l'Éducation sous le tapis. On peut rappeler ici un propos de César lui-même, à propos de César lui-même : *Cesar pontem fecit*. On sait très bien que César n'a transporté aucune brique. Il a joué son rôle, car le chef :

- Ordonne selon une visée.
- Vérifie l'exécution de son ordre.

Nous revoici au cœur du sujet : Qui doit être César ? Réponse :

- En ce qui a trait aux apprentissages : l'État.
- En ce qui a trait aux contenus : l'État.
- En ce qui a trait au contrôle, c'est encore l'État, mais, et c'est un MAIS dirimant, par le moyen d'un organisme, une régie, appelez ça comme vous voudrez, mais qui soit à la fois externe aux collèges et au gouvernement.

La clé de l'autonomie pédagogique joue dans cette serrure à triple tour, et nulle part ailleurs ⁴³. Comme vous pouvez voir, nous situons l'autonomie pédagogique comme il convient de situer n'importe quelle autonomie. Nous ne jouons pas au Robinson sur son île. L'école, qu'importe le niveau (ou l'ordre, comme dit le jargon), n'appartient pas au gouvernement ; elle n'appartient pas non plus à un professeur qui fait ce qu'il veut dans sa salle de classe. L'école doit accompagner, le mieux qu'elle peut, la société. Les boulangers le font, et ils le font efficacement. Cependant, l'État contrôle l'hygiène des boutiques, la vérité des poids indiqués, l'indication des ingrédients, en français et en anglais, par-dessus le marché, etc.

La vieille histoire dont nous sommes les héritiers, répétons-le, nous a appris que l'autonomie pédagogique ne se ramène pas uniquement à un contrôle à la sortie, comme dans une usine de voitures automobiles, quitte à devoir rappeler des milliers de voitures ⁴⁴, car enfin, on ne peut pas rappeler un petit d'homme déformé, mal formé ou découragé. Décrocheur, comme on dit maintenant. En matiè-

⁴³ Nous ne parlons pas ici de financement. Nous tenons naïvement pour acquis que l'État n'est pas la caisse de résonance de la Centrale de l'enseignement du Québec. Nous tenons pour acquis qu'une société n'a pas besoin d'un État boulangier ni d'un État pédagogue, car le système scolaire n'appartient pas au gouvernement et encore moins à Lorraine Pagé. Bref, nous tenons pour acquis que votre gouvernement n'entend pas asphyxier en douce, c'est-à-dire sans trop de turbulences politiques, le petit reste des écoles privées.

⁴⁴ En ce qui a trait à l'apprentissage du français, c'est pourtant bien ce que l'on fait ! On le fait aussi, en « rappelant » des jeunes et des beaucoup moins jeunes, à « l'éducation continue ».

re d'éducation, il faut faire fond sur le second jugement et non pas sur la première humeur du petit d'homme.

Notre vieille histoire nous a aussi appris que les trois super-inspecteurs nommés par votre prédécesseure (maintenant au fédéral) coûtent très cher (ce détail est insignifiant dans nos mœurs politiques), mais le pire, c'est qu'ils outragent les meilleurs collègues et les obligent à gaspiller des centaines d'heures/personnes à les accueillir, à leur présenter des centaines de pages complètement superflues et, ensuite, à devoir se défendre contre leurs préjugés, très bien connus par ailleurs, vis-à-vis du privé.

L'autonomie pédagogique, donc, suppose un partage concret, et courageusement assumé, des responsabilités. Le reste relève des idiosyncrasies individuelles (pléonasme voulu), lesquelles relèvent fort peu des systèmes d'éducation.

À l'heure qu'il est.
Journal 1996-1997 (1998)

Document 14

Trente ans d'enseignement collégial au Campus Notre-Dame-de-Foy

Qui ne sait pas tirer les leçons de 3 000 ans vit seulement au jour le jour. (Goethe)

[Retour à la table des matières](#)

Le Campus Notre-Dame-de-Foy offre l'enseignement de niveau collégial depuis trente-deux ans, dont trente sous l'autorité du ministère de l'Éducation. Trente ans, c'est la centième partie de 3 000 ans, si l'on s'en rapporte à la durée considérée par Goethe. Autant dire rien. Mais il y a peut-être des leçons à tirer en deçà de 3 000 ans. Il n'est pas du tout sûr, par exemple, que les élèves et la majorité des employés du Campus connaissent de manière point trop confuse les circonstances qui ont amené la création des cégeps. Ni non plus les orientations fondatrices du Campus, son histoire et les leçons qu'on en peut tirer. Rappelons donc brièvement la genèse de cette aventure.

Durant la période qui va de 1940 à 1965, les communautés de frères enseignants ont connu leur plus grande expansion, si l'on s'en rapporte à des critères sociologiques et quantitatifs : nombre de sujets, nombre d'oeuvres, nombre d'écoles de tous niveaux. En ce qui a trait en particulier à la formation pédagogique de leurs membres, chaque communauté possédait, finançait et dirigeait un ou plusieurs Scolasticats-Écoles normales. C'est le nom que portaient les institutions de formation professionnelle des religieux enseignants. Les communautés les plus

nombreuses possédaient deux et parfois trois Scolasticats (un par province communautaire).

Au milieu de la décennie 50, le projet de regrouper les ressources humaines et financières des communautés hantait l'esprit de quelques avant-gardistes, entre autres, le frère Cyrille des frères des Écoles chrétiennes. Ce projet prit d'abord la forme de la Fédération des frères éducateurs, qui fut davantage un lieu d'échanges plus ou moins sporadiques et de collaborations ponctuelles, notamment en matière d'organisation des études à la suite de la mise en vigueur d'une (déjà) réforme des programmes des Écoles normales décrétée par le Département de l'Instruction publique.

Peu après son arrivée au pouvoir, en 1960, le gouvernement Lesage, de son côté, se déclarait prêt à subventionner partiellement les Scolasticats-Écoles normales, à condition que les communautés se regroupent. Le 20 décembre 1961, M. Jean-Marie Martin, sous-ministre de la Jeunesse et directeur de l'enseignement supérieur du Québec, rencontrait treize frères provinciaux de plusieurs communautés différentes pour leur communiquer les intentions du gouvernement. C'est sous cette double poussée que le Campus Notre-Dame-de-Foy a été conçu et réalisé.

Le mouvement initial était amorcé et les pourparlers allèrent bon train, car 3 mois plus tard, 21 provinces de frères enseignants, totalisant quelque 5 000 religieux, avaient donné leur adhésion au projet, et l'on décidait d'ériger 2 campus, l'un à Québec, l'autre, à Montréal. Le père Maurice Couture, des pères de Saint-Vincent-de-Paul et présentement archevêque de Québec, se mit à parcourir le Québec pour regrouper un certain nombre de communautés de Pères. C'est ainsi que furent fondés le Campus Notre-Dame-de-Foy et le Collège Saint-Augustin, dans la région de Québec, et le Collège Marie-Victorin, dans la région de Montréal. Les trois institutions ouvrirent leurs portes en septembre 1965. En ce qui a trait à l'architecture de l'ensemble des deux campus et à l'infrastructure, le Campus Notre-Dame-de-Foy et le Collège Saint-Augustin convinrent d'un plan directeur unifié. Par la suite, les deux institutions évoluèrent chacune de leur côté.

Rappelons ici ce que nous disions plus haut : toutes les communautés étaient alors au plus fort de leur expansion. Ce fait explique que l'on ait vu si grand. Les communautés, en effet, extrapolaient la situation qu'elles connaissaient. Le Cam-

pus Notre-Dame-de-Foy a donc été conçu et réalisé avant ce que l'on a appelé la Révolution tranquille, mais quand il a ouvert ses portes, celle-ci atteignait son apogée.

En outre, aux remous de la Révolution tranquille s'ajoutait l'énorme mouvement déclenché par Vatican II. Mentionner la Révolution tranquille, c'est rappeler la réforme scolaire issue du *Rapport Parent*. Tout cela, c'est de l'histoire. Les décideurs et les acteurs de la réforme scolaire sont morts ou retraités. Il n'y a plus guère que quelques jeunes chercheurs universitaires qui connaissent les détails de cette immense aventure. Depuis, beaucoup de réformes ont été appliquées à la réforme initiale, comme autant de couches de peinture sur un même meuble. Le grain du bois s'est perdu.

Il fallait faire ce bref rappel avant de dire que le Campus Notre-Dame-de-Foy a dû s'adapter sans cesse aux mouvements de notre société. On peut s'en rendre compte en considérant le profil des programmes d'études de même que l'évolution de la population étudiante du Campus. Créée exclusivement pour de jeunes religieux, notre école accueillit trois étudiantes en 1968 ! Dès 1972, le Champagnat devenait une résidence pour les jeunes filles pensionnaires. En 1975, c'était le tour des résidences De-La-Salle et Marianiste. En 1974, le Campus abandonnait le secteur de la formation des maîtres qu'il avait réussi jusque-là à maintenir. En 1975, le Campus offrit ses premiers programmes de formation technique : art vestimentaire, garderie, gérontologie, prenant la relève du collège Marguerite d'Youville. D'autres programmes de formation technique s'ajoutèrent par la suite. Quelques-uns durent être abandonnés. En 1996, la résidence Champagnat devenait une résidence mixte. Entre-temps, les communautés rétrocédèrent à la Corporation du Campus la gestion complète de leur résidence respective : les frères des Écoles chrétiennes, en 1991 ; les frères maristes, les frères de l'Instruction chrétienne et les Marianistes, en 1993 ; les frères du Sacré-Cœur, en 1995. En 1990, le nombre de frères qui travaillaient soit dans les résidences soit à l'école était de plus de 90. Aujourd'hui, ils sont deux, une dizaine si l'on ajoute quelques frères retraités ou travaillant à l'extérieur du Campus, mais locataires dans l'une ou l'autre résidence.

Mais revenons un peu en arrière. En septembre 1967, les 12 premiers cégeps publics ouvraient leurs portes. La même année, le Campus obtenait l'autorisation d'offrir les programmes du secteur général des cégeps. Il offrait déjà les trois années du niveau collégial des collèges classiques affiliés à l'Université Laval. Au

mois de juin 1969, il se trouva donc que le Campus diplômait des élèves de cinquième secondaire ; des élèves inscrits à la Faculté des arts de l'Université Laval (en vue du baccalauréat ès arts) ; des élèves du niveau collégial relevant de la Direction générale de l'enseignement collégial ; des élèves ayant réussi les examens du Brevet A (administrés par le ministère de l'Éducation) ou du baccalauréat en pédagogie décerné par Laval ; des élèves de Licence 1 (option sciences religieuses), reconnue par l'Université de Sherbrooke. Comment un directeur des études pouvait-il se reconnaître dans tout cela, et sans informatique, laquelle ne sévissait pas encore ? On n'en était qu'à la mécanique.

Ajoutons qu'à l'ensemble des programmes réguliers qu'il offrait, le Campus organisait des cours d'été dans divers domaines et pour diverses catégories d'étudiants : cours de psychopédagogie, cours en arts plastiques, cours d'éducation physique, etc. Certains étés, on retrouvait sur le Campus plus de 2 000 étudiants. Durant les années 1968 à 1970, le Campus a également joué un rôle important dans la formation des immigrants, en liaison avec le Centre d'orientation et de formation des immigrants (COFI).

L'organisation administrative du Campus a suivi trois modèles différents :

- De 1962 à 1975, la corporation est composée des 11 provinciaux des communautés fondatrices, d'un certain nombre de frères professeurs au Campus et de quelques économes provinciaux.
- De 1975 à 1988, seuls les 11 provinciaux des communautés fondatrices font partie de la corporation.
- À compter d'octobre 1988, une corporation mixte administre le Campus.

Ce qui vient d'être rappelé ne touche que l'organisation pédagogique et administrative. Il n'est point fait mention des problèmes d'ordre financier ou politique. Dans son rapport annuel de l'année 1967-1968, le directeur général, frère Lionel Bouchard, écrit : « L'École normale Notre-Dame-de-Foy est amenée à s'interroger sur son avenir. » C'était trois ans après la fondation ! Ces dernières années, la question est devenue plus angoissante encore, à cause des compressions budgétaires et des menaces d'ordre idéologique reprises par les récents États généraux sur l'éducation. À preuve, les nombreuses fermetures d'institutions privées de niveaux primaire, secondaire ou collégial. Jusqu'à maintenant, la détermination des res-

ponsables du Campus a pu contrer ces difficultés. Le Campus Notre-Dame-de-Foy constitue une réalité unique dans le domaine de l'enseignement catholique du monde entier. Autant que l'on sache, en effet, c'est la seule réalisation intercommunautaire de cette envergure.

Il faut reconnaître que les hommes qui ont réalisé le Campus ont fait preuve de vision dans le choix du site et de la conception architecturale. Bien avant que l'écologie ne devienne une mode quand elle n'est pas un alibi, les frères ont prouvé leur souci de l'environnement.

Tel qu'il est devenu, le Campus est une réalisation dont le Québec peut être fier. Puisse-t-il demeurer fidèle aux orientations spirituelles et culturelles qui ont inspiré ses fondateurs et qui lui ont permis de se développer. S'il est une leçon qui se dégage de son histoire, en effet, c'est sa capacité d'adaptation à des situations nouvelles et imprévues.

À l'heure qu'il est.
Journal 1996-1997 (1998)

Document 15

Et statim Spiritus expulit eum in desertum (Mc 1, 12)

*(Homélie pour le premier dimanche du Carême,
16 février 1997)*

[Retour à la table des matières](#)

Matthieu, Marc et Luc relatent les trois tentations de Jésus au désert. En grec, le mot tentation signifie également épreuve. Naguère (et cette interprétation n'est pas périmée), on nous présentait ces trois tentations comme figurant les trois concupiscences qui sont bel et bien la trinité du Mal qui nous habite, et la façon dont nous sommes invités à les surmonter avec les armes dont Jésus s'est servi. Dans chaque cas, Jésus utilise la parole de Dieu.

Jésus ne discute ni ne négocie avec Satan. Il ne lui reconnaît aucune légitimité. Il est venu pour le vaincre ; non pas pour conclure un armistice avec lui. Jésus ne pose pas de sous-questions, comme le jeune homme riche. À ce sujet, Bonhoeffer remarque que « le diable seul offre une solution au conflit éthique : continue à poser des questions, tu ne seras pas obligé d'obéir. » « Dans le jeu du diable, en effet, les cartes de la malédiction et de la destruction reposent à côté de celles de la perfection. Il n'y a que celle de l'amour qui manque. » (Dag Hammarskjöld)

Certains exégètes interprètent les trois tentations comme des rappels des épreuves rencontrées par les Hébreux durant leur traversée du désert. Jésus est

ainsi présenté comme le nouveau Moïse accomplissant la vocation d'Israël en refusant tout messianisme dominateur et glorieux.

Luc présente Jésus comme celui qui surmonte les grandes tentations auxquelles succomba Adam qui voulut n'exister que par lui-même, faire alliance avec le tentateur, accaparer le pouvoir de Dieu. D'autres ont fait un rapprochement entre les tentations du diable et les propos repris par ceux qui invectivent Jésus mourant sur la croix : l'un des larrons, le peuple, les soldats.

Jésus pouvait-il être tenté ? L'idée même de tentation suppose que, dans une situation donnée, il se trouve dans l'homme une complicité du fait de notre péché qui suscite un débat intérieur entre le bien et le mal. Saint Paul en fait clairement état, et à son propre sujet, dans l'épître aux Romains (7, 13-25). L'idée d'épreuve ajoute la nuance d'un test en vue de sonder le courage, l'attachement, la foi. En l'un ou l'autre sens, Jésus pouvait-il être tenté ? Si la tentation suppose une complicité interne avec le mal, il est difficile de répondre par l'affirmative, car Jésus est sans péché. Mais cela ne signifie pas qu'il ne pouvait pas être éprouvé. L'épître aux Hébreux fait clairement la distinction : « Nous n'avons pas un grand prêtre incapable de compatir à nos faiblesses. Il a été éprouvé en tous points à notre ressemblance, mais sans pécher. » (4, 15) De fait, Jésus s'est trouvé au cœur de situations obscures et angoissantes.

La première a dû se présenter après son baptême par Jean et la désignation que Jean fait de lui comme l'Agneau de Dieu qui enlève le péché de monde. Les synoptiques fixent en un temps et un lieu précis les tentations de Jésus. Mais personne ne fut témoin de ce combat. Et on imagine mal Jésus racontant après coup son débat avec le diable, à la façon dont il peut nous arriver de rapporter à un ami une crise d'angoisse religieuse, professionnelle, sentimentale, que l'on a pu traverser il y a longtemps ou dans laquelle on se débat.

Les récits ayant trait aux tentations de Jésus au désert sont des enseignements sur sa personne et sa mission. Dans une perspective anthropologique, on peut donc penser que Jésus, au moment où il lui parut qu'il devait prendre la relève de Jean, non pas comme un disciple poursuit l'œuvre d'un maître, mais comme le révélateur suprême du dessein de Dieu sur l'homme et d'abord sur lui, Jésus, on peut penser donc qu'il se trouva, à plusieurs reprises, au cœur d'une situation obscure et angoissante.

Le Sermon sur la montagne n'a pas nécessairement été prononcé un certain après-midi d'un certain jour, tel que Matthieu, par exemple, le rapporte en trois chapitres. Il s'agit d'une catéchèse, d'un résumé de l'enseignement de Jésus. De même, le récit des tentations de Jésus nous enseigne qu'il est entré progressivement dans l'intelligence de sa mission, par sa fidélité sans faille au Père. Marc, avec son style nerveux, écrit : « Jésus venait d'être baptisé. (Point) Aussitôt, l'Esprit le pousse au désert. (Point) Et dans le désert, il resta quarante jours, tenté par Satan. » (Point).

D'autres passages des Évangiles nous parlent de Jésus qui se retire au désert pour prier. Pensons surtout à son dernier retrait, au Jardin des oliviers.

Légaut termine une longue méditation sur « Jésus chassé au désert » par cette prière : « Seigneur, à l'heure des troubles et des vertiges que causent les traumatismes de la naissance en nous de ce qui demeurera de nous de par ce que nous aurons vécu au long de nos jours dans la foi et la fidélité, faites-nous ressouvenir, quand nous commencerons à prendre vraiment conscience de la solitude extrême de notre cheminement, de ce désert où, de façon qui ne nous est pas connaissable, vous fûtes affronté au départ par tout ce qui allait tenter plus tard de vous faire dévier de votre mission. »

À l'heure qu'il est.
Journal 1996-1997 (1998)

Document 16

Lettre à Jean Forest

[Retour à la table des matières](#)

J'écris souvent à des inconnus, en réponse à une lettre, et les choses s'arrêtent là. J'écris parfois à un inconnu, *motu proprio*, et les choses s'arrêtent là. Avec Jean O'Neil, vous êtes le seul écrivain avec qui j'entretiens une manière de correspondance. Ayant lu les *Années*, vous connaissez une partie de ma correspondance avec ce dernier. Je lui avais écrit, une fois, que je ne souhaitais pas terriblement le rencontrer. Je l'ai rencontré, par hasard, un jour qu'il signait des exemplaires d'un de ses volumes dans une cage à signatures du Salon du livre de Québec. Quelques mois plus tard, je l'ai assez longuement rencontré, sur son invitation. Ça n'a pas été la rencontre du siècle. Nous continuons à nous écrire, deux, trois fois par année.

Je viens de relire votre première lettre, qui m'était parvenue par RND. Elle est datée du 30 septembre 1994. J'y trouve, en capsule, votre *Anatomie*. Sautons un bout. J'ai bien reçu votre carte de Noël 96. Belle reproduction d'une miniature d'un manuscrit latin (1380). Que faisiez-vous en 1380 ? Je remarque le regard du bœuf ; l'air amusé de l'âne (il devine que dans 33 ans, il promènera Jésus sur le dos d'un de ses descendants) ; l'indifférence des moutons ; l'épouvante d'un berger. Un Noël anglais dit ceci, à propos des anges : « ... *to certain* (rassurer) *poor shepherds* ... » ; en bas, à gauche, Joseph, a l'air fort intrigué. Quant à Marie et aux deux autres femmes, elles savent ce qu'elles ont à faire. On naît femme ; on devient

homme. Vers la fin, il n'y a plus guère moyen de distinguer. Les rôles et les attributs respectifs n'ont plus leur raison d'être. *Erunt sicut angeli Dei in cælo.*

J'ai donc reçu votre carte de Noël. J'avais commencé à vous répondre, mais vu que je n'avais pas encore écouté la cassette, j'ai remis la chose. Je reviendrai sur la « biscotte », comme s'obstine à dire, dit-on, Jacques Chirac.

Et voici que, contre toute attente, je reçois, mardi dernier, votre longue lettre et votre *Espagne*. Je commence par feuilleter votre *Espagne*. Je m'emballe. Je me mets à vous écrire, non pas sur « l'ardoise électronique », comme dit Jean O'Neil, mais à la main. À la « calligraphie ». Mon Dieu ! Que vous avez raison : le français est invivable. A-t-on idée d'imposer le mot calligraphie ? Ma mère disait : « une belle main d'écriture ». Et si l'on se mêle, en plus, de dire : « Monsieur a une belle calligraphie », on vient de faire un pléonasme. Et, dans votre cas, une menterie.

Ce soir-là, j'ai même composé le 1 (819) 555-1212, pour obtenir votre numéro de téléphone. J'ai fini par l'avoir. Auparavant, on m'a dit, en anglais : faites le 1 ; faites le 2, etc. Or, j'ai un appareil téléphonique à roulette. À la fin, une femme (marabout) m'a à peu près répondu en français. Vous étiez absent. Rien contre. Ça m'arrive d'être absent. J'ai pas de répondeur, évidemment. De plus, même présent, je passe des journées complètes débranché.

Vous m'habitez d'étrange façon. Vous ayant déchiffré, l'autre soir, tout en lisant des passages de votre *Espagne*, il est arrivé que, le lendemain matin, lisant le dernier chapitre de *Impromptus* de André Comte-Sponville (il y parle de Jésus), il fallait que je me secoue : je pensais continuer à vous lire.

L'idée m'est venue de chercher quel pouvait être votre âge. D'après l'indication de la p. 160 de votre *Anatomie*, « J'avais un quart de siècle d'inexpérience ... », et c'était en 1968, je déduis que vous avez entre 52 et 54 ans. À cet âge, j'étais provincial à Desbiens. Je ne pensais pas faire le bout que j'ai fait depuis. *On fait long depuis qu'on est las*, dit un proverbe qui gouvernait prémonitoirement ma vie. J'avais 15 ans quand je l'ai lu pour la première fois. J'aimais lire et relire la section des proverbes du dictionnaire Élie Blanc (édition de 1923). Je les aimais tous, sans trop remarquer qu'ils se renvoient presque tous dos à dos.

Ce n'est pas pour me vanter, mais j'ai été en Espagne avant vous. En juillet et août 1962, j'ai un peu voyagé en Espagne : Barcelone, Valencia, Madrid, Tolède, l'Escorial, Salamanque, Avila, Burgos, Bilbao. Malheu-

reusement, je voyageais seul. Une joie (ou un émerveillement) non partagée demeure incomplète. Et voilà pourquoi (en bref, merci) Dieu est Trine. *Bonum est sui diffusivum*. J'avais été autorisé à m'y rendre sous le prétexte de donner quelques cours de français à des confrères de Valencia. Chose qui fut faite. J'avais tout lu (en français) sur la guerre civile. Y compris Bernanos, Hemingway, Malraux, Koestler. Pensez donc, j'étais écolier en 1936, 1937, 1938, dans un collège dirigé par les frères maristes. On nous annonçait périodiquement, que 2, 5 ou 12 frères maristes venaient d'être tués en Espagne. Cent soixante-douze frères maristes furent assassinés par les Républicains durant cette guerre. Autant chez les frères des Écoles chrétiennes. Plus de 15 000 prêtres ou moines assassinés. J'ai oublié combien de sœurs ou de moniales. Sans doute moins. C'était quand même de l'assassinat sélectif.

Après ça, on est assez résistant à l'inusable propagande antifranquiste. Laquelle dure encore. Je viens de lire une recension dans *Canadian Forum* d'un volume à la mémoire de la brigade canadienne (côté républicain). Pendant ce temps, Mackenzie King ne tarissait pas d'éloges (dans son journal) sur Hitler. Et pendant ce même temps, Mussolini et Hitler, me direz-vous...

À Rome, l'année précédente, j'avais connu un confrère espagnol qui connaissait celui qui avait assassiné son père. Rien que ça. La même année (1961), Castro *shippait* en avion 126 frères maristes espagnols qui faisaient l'école par chez lui. Au Rwanda et au Zaïre, 12 frères maristes assassinés récemment, dont quatre Espagnols et un Britannique, tous volontaires. Non mais, en ont-ils fait, du mal, un peu partout, les frères ? Un autre confrère espagnol me disait qu'avant la bataille de Téruel, sa mère couvait un signe distinctif sur les chaussettes de deux de ses fils, pour les reconnaître après la bataille. « Reviens avec ou sur ton bouclier », disaient les mères de Sparte à leur(s) fils. Me trouvant à Madrid, le 26 août, j'entendis, à la lecture du calendrier mariste : « En ce jour, en 1936, à Malaga, assassinat par les Rouges du frère Pedro Jéronimo. » Huit ans avant que je reçoive ce nom, un homme l'avait porté, en Espagne, jusqu'à la mort. C'est vous dire que pour Tolède, l'Alcazar l'Escorial, la Valle de los caídos, etc., je n'avais pas besoin de guides.

Valle de los caídos : un après-midi torride. Ça sentait bon la résine de pin ou de cyprès (*Los cypressos crecen en Dios*. C'est le titre d'un roman publié après la guerre). J'entends crépiter les cigales. J'entends aussi des remarques épaisses et incultes sur Franco, les évêques en mercedes, etc. « Il leur faudrait une autre guerre civile. » Je me rends compte qu'il s'agit de trois curés français. Page 74, vous êtes un peu plus civilisé. Encore que

« Bien sûr, qu'on est contre Franco ! Cent pour cent. Vous nous prenez pour qui, hein ! » Vous ménagez un peu les chers collègues, quand même, n'est-ce pas ? Le fait est que si Franco avait laissé passer Hitler en douce, le problème n'aurait pas tellement été que Salamanque aurait été bombardée par les Anglais ; le problème, c'est que Hitler débarquait en Afrique sans frais, et deux ans plus tôt.

À Salamanque, Unamuno, le recteur de l'université, avait prononcé une violente réplique à une harangue du général Juan Yaguë Blanco, qui venait de dire : « *Viva la muerte* ». La foule voulait tuer Unamuno sur place. C'est la femme de Franco qui l'a protégé. Refrain de l'hymne de la légion étrangère espagnole, dont Yaguë avait déjà été commandant : « *Soy el novio de la muerte*. » (Je suis le fiancé de la mort.) Beaucoup plus tard, me trouvant à Santiago de Chili, j'ai demandé le texte complet à un confrère espagnol, qui travaillait au Paraguay. C'était en 1980, plus de 40 ans après le début de la guerre civile. Il me l'avait écrit séance tenante sur un bout de papier. Photocopie du texte incluse.

J'en ferais pas autant avec Ô *Canada*, non plus qu'avec le projet d'hymne national québécois de Dan Bigras, commandé par Madame. Il est vrai que nous avons la scie : « C'est à ton tour de te laisser parler d'amour. » Nous savons aussi que « mon pays, ce n'est pas un pays, c'est l'hiver ». Aujourd'hui, en tout cas, on ne voit ni ciel ni terre. De ma fenêtre, je ne vois même pas le boisé, à 400 pas. Et *Le Soleil* du jour titre en lettres de deux pouces de haut, et à la une : « Ras le bol de la neige, les Québécois fuient vers le sud. » Plus de religion, plus de langue, beaucoup (mais moins que l'hiver dernier) de neige, beaucoup d'enfants de Duplessis et de Saint-Vincent (Terre-Neuve) ou d'Alfred (Ontario), des sœurs et des frères qui ne savent même pas administrer une œuvre de charité (Lauberivière) ou qui déplacent leur argent à Toronto, la veille d'un référendum, etc. Par-dessus le marché, un esthète en balade qui se scandalise des « trésors » des cathédrales espagnoles et qui découvre que Jésus n'était qu'un placoteux. (p. 69) Comme c'est curieux, le Québec.

Je suis allé au Prado deux fois. J'ai même fait tirer par le service idoine, les reproductions (en noir et blanc) de tous les tableaux de saint Jérôme. Il n'y avait sans doute pas, à l'époque, une salle Picasso. Quoi qu'il en soit, je donnerais tous les Picasso du monde pour la Reddition de Bréda, de Vélasquez. Au demeurant, je ne suis pas amateur de musées. À l'époque toujours, je disais à un confrère italien que les musées, on y va quand il mouille, pas quand il fait soleil.

Je ne viderai pas votre contentieux avec Jérôme. Qu'il ait rendu « *ta biblia* » par « la bible » n'est peut-être pas une ignorance aussi grossière

que vous dites. On dit toujours « la métaphysique » d'Aristote, et non pas « *meta ta physica* », et c'est pas la faute à Jérôme.

Vous avez eu froid en Castille, en février. Vous auriez pu vous en douter. Je n'ai jamais eu autant froid que durant l'hiver passé à Rome, et à deux ou trois reprises par la suite, tard en automne ou en plein janvier. Un confrère espagnol (encore) me disait que sa mère, le matin, pleurait de froid en trayant les vaches et devait se réchauffer les mains sur les flancs de ces bonnes bêtes.

Frio, justement. Votre note (p. 68) me fait (un peu) froid dans le dos. « Voyez le Christ. Jamais cet homme ne parle avec les autres : toujours, il parle aux autres » Assez léger comme remarque.

Bon ! La biscotte. Je m'y suis pris en deux fois (fort éloignée l'une de l'autre) pour l'écouter jusqu'au bout. Le Monsieur cherche ses mots ou bien alors, ça déboule et on en perd. Et puis tous ses « n'est-ce pas ? » Un truc subliminal pour extorquer un acquiescement ? À la fin de l'entrevue, Brisebois multiplie les « n'est-ce pas ? ». Digression : récemment, j'ai été entraîné à écouter une entrevue radiophonique enregistrée deux ou trois semaines auparavant. Je ne m'écoute jamais, ni ne me regarde (à la télé). J'ai noté que je commence presque toutes mes phrases par « bon ! » Ça cache quoi, ce truc, ce tic ? Fin de la digression.

La cassette, donc. J'ai pas appris grand-chose. Monsieur consacre un bon quart de la bobine à relater une (une) expérience d'analyse avec un enfant-problème. C'est les parents qui avaient le problème et vice versa. Je savais ça depuis longtemps.

Sur le suicide : « Mes parents m'ont donné la vie ; ils ne m'ont rien donné d'autre. » On peut toujours accuser ses parents. « Les enfants commencent par aimer leurs parents ; devenus grands, il les jugent ; quelquefois, ils leur pardonnent. » (Oscar Wilde, cité par Comte-Sponville, qui ajoute : « Heureux les enfants qui peuvent pardonner à leurs parents : heureux les miséricordieux ! » Sur la mort : « La mort est une division. » Sacrée trouvaille ! Les dieux grecs ne mouraient pas sur une croix. Ils buvaient de l'ambrosie. Ambrosie, en grec, vient de « immortel ». À part ça, beaucoup de jeux de mots glorifiés, du type « je déses(père) ». J'ai lu ça quelque part, écrit tel quel.

Dans les dernières minutes de la cassette, on apprend que Monsieur est prêtre. Que la vocation est une réponse à un appel ou un appel auquel il est répondu. *Vocatus atque non vocatus Deus aderit.*

Vous me parlez d'un « éreintement » qui doit se produire dans la revue *Mæbius*. Vous auriez bien pu m'envoyer une photocopie. J'ai pas d'auto collée au cul. Je vis au bout du monde. J'ai appelé mon libraire. Il ne connaît pas la revue en question. J'ai pas envie de m'abonner à *Mæbius* à tout hasard. Je suis sado, maso, parano, schizo, dépressio circulaire et tout à fait vieux. Mais j'ai jamais passé une seconde sur un sofa de psy. Et j'ai pas les moyens de m'abonner à une revue pour le plaisir de m'y voir éreinté. Au demeurant, je la trouverai bien, soyez tranquille.

Même si je sais que « vous ne lisez plus guère », dédouané par votre *Espagne*, je vous fais tenir (je fais ma Sévigné) sous même pli mon journal de Jérusalem. Car enfin, votre *Espagne*, c'est un journal de voyage. J'avais remis mon manuscrit de Jérusalem à un petit éditeur, sur la base d'une vague promesse orale que je lui avais faite avant de partir. L'éditeur a fait une « faillite personnelle », bien à l'abri d'une loi (assez) récente. J'étais pourtant, jusqu'alors, son meilleur « vendeur », et pour cause ! Résultat, non seulement je n'ai pas eu de droits d'auteur, mais je ne suis même pas capable de me procurer deux ou trois exemplaires supplémentaires pour mes fins personnelles.

À l'heure qu'il est.
Journal 1996-1997 (1998)

Document 17

Lettre à Jean O'Neil

[Retour à la table des matières](#)

Jean des Terres Rompues,

Il me semble que j'avais des choses à vous dire en réponse à votre lettre du 11 février, ce que je ferai sans doute, à l'intérieur de la présente. Mais je commence par les *Terres*. Même que je commence par les deux derniers mots : *les Quadrantides*. À cause de la terminaison en « ide », je me doutais un peu que cela avait rapport à César. C'est le *Quid* qui m'a renseigné. Vous avez donc terminé l'ouvrage dans la nuit du 1er au 4 janvier. On se prend pour Thérèse d'Avila, morte dans la nuit du 4 au 15 (!) octobre 1582, à cause d'un ukase de Grégoire XIII. Vu que nous sommes en Carême, par esprit de pénitence et de componction, je me suis retenu d'aller directement au chapitre des *Deux bleuets*. Je m'y suis rendu page par page.

À l'heure qu'il est, j'ai lu pratiquement toute votre oeuvre. Votre méthode, si l'on peut parler de méthode, est toujours la même. Vous composez comme un musicien. Je ne suis pas ferré en musique. Je ne veux pas *m'enfarger* dans mon allégorie, mais enfin, je dis, et je sais un peu, que dans une symphonie, les concertos pour cors de Mozart, *Grand Canyon Suite* (je m'en tiens à de l'archiconnu, quant à moi), il y a des annonces, des développements, des reprises, des finales. Ainsi, il n'y a pas grand-différence entre *Le jardin et le fjord* et *De jardin en jardins*. Quelques accords supplémentaires.

Dans sa préface, Janouk Murdock utilise l'image de la courtepoinette. L'image s'applique non seulement à ce livre-ci, mais à l'ensemble de votre œuvre : *Oka, Promenades, Ladicté Coste, y compris Giriki, Jeremiah, Les Hirondelles*. Pour paraphraser Janouk, nous explorons la grande histoire (ou votre propre histoire) en disant : *C'est donc comme ça que les choses ont dû se passer*. Dieu sait, par exemple, que ma mère nous a souvent parlé du tremblement de terre de 1925 ou 1926. C'était pas de ma faute : je n'étais pas au monde. Un détail revenait, toujours le même : le fer à repasser qui était tombé du réchaud (dont la porte s'était ouverte toute seule) sur les ronds du poêle. Quant aux tremblements de terre de 1663, on en disait deux mots dans le manuel d'histoire : c'était une punition du Bon Dieu à cause de la « boësson » que Frontenac vendait aux sauvages.

Vos livres sont toujours informatifs. Je ne me mêlerai certes pas de rectifier une date, une longitude ou l'heure de l'apparition des Laurentides. Quant à l'océan *Iapetus*, c'est encore mon *Quid* qui me renseigne. Je suis facile à renseigner : « Quel tireur à l'arc manquerait une porte ? » disait Aristote. Sur Alexis le Trotteur, cependant, mon père m'avait raconté l'essentiel. Je ne le croyais d'ailleurs pas trop. Il nous parlait aussi de Pitre Racine, l'homme le plus fort de Métabetchouan. Lui, je l'ai vu de mes yeux, crochir un fer à cheval entre ses dents. On ne dira rien de Victor de Lamarre, l'homme fort du lac Bouchette. Vous n'en dites rien, vous non plus. Mais votre propos n'était pas de refaire l'histoire du Lac et du Royaume. Soit dit en passant, Desbiens célèbre l'été prochain le 350^e anniversaire du Poste. Ghislain Bouchard (*La fabuleuse histoire du Royaume*) y présentera une manière de « son et lumière » dans la cour située à l'ouest de la maison où je fus provincial résident. Il y occupe déjà une couple de chambres. Pas chères. Les frères, c'est pas des quêteux. C'est rien que des « pogne-en-cul ». Cf. *Les Enfants de Saint-Vincent* (T.-N.) ou *d'Alfred* (Ont.). Quant aux *Enfants de Duplessis*, attendons les enfants de Rochon. « Mais nous serons morts, mon frère », comme dit Raymond Lévesque.

Sur les « clairons ». Mes père et mère disaient clairons, eux aussi. Ma mère précisait que c'était des reflets du soleil de minuit sur les glaces du pôle Nord. Autant croire cette explication qu'une autre, même celle de Jean O'Neil. Après tout, nous croyons tous que la terre est ronde et que Lucien va venir à bout du déficit. *Sur le lac des Commissaires*. Vous m'apprenez d'où vient ce nom. Même Rosaire n'en savait rien, qui savait tout sur cette région. C'est pourtant « évident » quand on sait que le lac Bouchette tient son nom d'un arpenteur !

Vous ai-je déjà dit que je ne sais pas grand-chose de ma généalogie patrilinéaire et matrilinéaire ? La raison en est que, du côté de mon père, la parenté restait loin, qu'on les voyait peu et que j'étais « sauvage ». Mais je suis bien loin d'avoir retourné toutes les pierres de mon jardin généalogique. Jeune, on se tient pour acquis, pour nécessaire. Plus vieux, on n'ose pas poser certaines questions, surtout quand on pressent qu'il serait douloureux de mettre au jour quelques terribles secrets. J'en sais un peu plus du côté de ma mère, mais il me manque beaucoup de bouts. Ainsi, Charles, l'un des fils de Sixte, n'avait qu'une oreille. C'était une infirmité de naissance. Est-ce la raison pour laquelle il est demeuré célibataire ? Il voyageait passablement, y compris aux États. Il venait assez souvent chez nous. Il disait qu'il écrivait un livre. J'en bavais.

J'ai rêvé toute mon enfance à mon oncle Nelson. Il écrivait à ma mère une fois par année, mais il n'est venu au Lac qu'une seule fois, en 1962. J'étais à Rome ! Il pouvait avoir autour de 70 ans. Ma mère m'a dit qu'il avait été très impressionné d'apprendre que j'avais publié un livre ! Tu parles, Charles !

Nonobstant la crainte révérentielle que m'inspire votre souci informatif, je me risque à corriger deux erreurs : a) Mon père s'appelait Adélarde et non pas Horace ; b) Revenant des États-Unis, ma mère passa un an ou deux chez une parente, à Hébertville, et ensuite elle fut accueillie par Sixte Bouchard, et non pas par Henri, un des fils de ce dernier. Jean fut mon parrain et Henri, celui de Mozart. Henri est mort très vieux, à Jonquière, toujours travaillant le bois et entreprenant, à plus de 80 ans, un safari en Afrique.

La preuve que ma mère fut accueillie par Sixte, c'est que la maison d'icelui était la dernière de la municipalité de la paroisse, ou la première de la municipalité du village. Où est la preuve ? La voici : mon père, veuf depuis 10 ans, et pour la seconde fois, travaillait à ce moment-là chez Ti-Louis Tremblay à Bus, juste de l'autre côté du chemin. Preuve supplémentaire : la maison de Sixte était située à deux maisons de chez nous, du même côté de la rue en plus. J'allais régulièrement chercher *Le Devoir* après que le Bonhomme Sixte eut pris le temps de le lire. « Va chercher le journal », ma mère disait. En arrivant, je disais : « Chu v'nu chercher le journal. » C'était avant le Frère Untel et Georges Dor. Un midi, je revins tout affolé : le Bonhomme s'était acheté un appareil radio, haut comme la maison. Je dis à ma mère que mon « oncle » écoutait parler un homme caché dans un meuble. Elle riait de moi, mais, moi, je n'en démordais pas. Je venais tout juste de faire l'expérience ! On n'allait pas m'apprendre ce que c'est que la radio. J'ai jamais cru, non plus, que la terre est ronde. Une bal-

le de baseball, c'est rond. Or, tout autour de chez nous, c'était plein de coulées. Le Lac-Saint-Jean est peut-être un delta à l'envers. En fait, il a une anatomie féminine : mamelons et coulées.

Sur le *De viris illustribus*. Ma modestie étant inentamable, que voulez-vous que je vous dise ? Je n'avais jamais pensé aux rapprochements que vous faites. J'avais pourtant lu *À visage découvert*. J'en fais une brève mention dans *Les Années novembre*, il me semble. Outre une parenté biologique et géographique commune, Lucien et moi, nous partageons Tino Rossi. Rina Ketty, c'est une autre affaire. Plus généralement, et cela concerne l'ensemble de votre entreprise, il est toujours surprenant d'entrevoir la réponse à la très vieille question : D'où venons-nous ? Qu'est-ce que la Bible ? Réponse : une réponse, écrite après coup, en réponse à la question : « D'où venons-nous ? »

On les attend-y assez, les terres rompues de Saint-Jean-Vianney ? Est-il bien vrai qu'on ne connaît pas exactement le nombre de disparus ? Un voisin peut ignorer le nombre d'enfants du troisième voisin, mais quelqu'un d'autre le connaît certainement. À l'heure qu'il est, on doit connaître exactement le nombre de disparus. On n'est pas au Rwanda, quand même ! Il me semble que je vous ai déjà envoyé une photocopie de ce que j'avais écrit dans *La Presse*, ces jours-là. Si tel est le cas, je récidive.

Votre delta inversé est une trouvaille à tous égards. Une véritable invention. La définition que vous donnez d'un delta est autrement plus instructive que la forme de la quatrième lettre de l'alphabet grec. Cette révélation fait oublier l'erreur de la page 282, où il faut lire Genèse au lieu d'Exode.

Sur votre lettre du 11 février. Bon ! J'ai 70 ans depuis le 7 mars, et non le 9. Vous rectifiez les actes de naissance de tous les Murdock et autres McLeod, pourquoi pas le mien ? Non, je n'en fais pas de syncope. Oui, je vieillis. « Le temps de nos années est de soixante-dix ans. » (Ps 90, 10) Quatre-vingts pour les potentats de l'âge. Mon erre ralentit et mon aire rétrécit. Pourquoi vous être donné tant de misère avec Desmaures ? On trouve toutes vos trouvailles dans *Le Petit Jean* (Stanké, 1993), comme en font foi les coupures ci-jointes.

Vous savez que l'on trouve déjà vos *Terres* au Club Price. C'est pas que l'on soit jaloux, mais enfin, les Éditions LOGIQUES ont vendu exactement 295 exemplaires de *L'école, pour quoi faire ?* Je viens d'avoir le rapport annuel et les droits d'auteur adjacents. Ça paye pas le gin.

Et qu'est-ce que je lis présentement ? Réponse : *Je serai l'amour*, de Fernand Ouellette (Fides, 1997), sous-titré : *trajets avec Thérèse de Lisieux*.

P.-S.

(Feu) Arthur Tremblay Gadelle aurait aimé lire vos *Terres*, j'en suis sûr. D'autant que sa femme, Pauline, est une Dubuc, fille (petite-fille ?) du fondateur de Val-Jalbert.

C'était les premières vêpres de mon 70^e anniversaire de naissance. Il avait neigé toute la journée. En fin d'après-midi, Claudette Nadeau se présente, elle qui fut ma secrétaire et donc mon *boss*, du temps que j'étais cependant payé à titre de directeur général du Campus. Il arrive qu'elle est née un 7 mars, elle aussi. C'est pas donné à tout le monde. Comme vous savez, je distingue très bien père et mère, frères et sœurs. Après ça, je suis aussi « fourré » que le Saguenay l'a été par Alexis. Ainsi donc, j'ai fait lire à Claudette la section intitulée *De viris illustribus*. Compte tenu des erreurs que vous aviez commises, elle s'est mise dans la tête de vous instruire.

Remarquez bien que tout est profit, pour moi, en cette affaire. Je suis un peu plus dérnêlé. Et puis, *quod (ou quid) hoc ad æternitatem* ? Le plus clair de ce que j'ai ressenti en traversant du sexa au septua, c'est l'aspect, le côté dérisoire de l'existence humaine, si elle n'est pas illuminée par l'incarnation de Jésus. Que faisiez-vous en 1380, a.d. ? Aussi bien, je me demande comment Janouk peut écrire, par votre plume interposée : « Je ne dis pas que Dieu n'existe pas. Je n'en sais rien. » J'ai comme l'idée que l'origine de Dieu, ce n'est pas Voltaire. A-t-on idée de parler de l'origine de Dieu ! « On m'a dit que j'étais le fils de mon père et de ma mère. Je pensais être plus que ça. » (Lautréamont ?) Comme si les parents donnaient la vie ! Aristote (384-322, b.c.) savait (30 secondes, avant Ian Wilmut, à l'échelle des Laurentides) que *bos generat bovem*, et *Sol*. Et pendant ce temps, *Pioneer ou Explorer I ou II* est sorti du système scolaire (*sic*). Facile, mais *sic* quand même.

Peureux comme je suis, j'ai assez aimé ce que l'on raconte en 4^e de couverture : « L'âge du bois est un diptyque, dit Jean O'Neil, qui s'était bien gardé de l'annoncer plus tôt, par crainte de circonstances contrariantes. » Un personnage de Jerome K. Jerome dit : « Il se gardait bien de faire des promesses, car il respectait celles qu'il faisait. » Si vous n'avez jamais lu *Trois hommes dans un bateau*, sans parler du chien, vous ne savez pas ce que c'est que l'épanchement de Synovie. C'est une histoire cochonne. »

À l'heure qu'il est.
Journal 1996-1997 (1998)

Document 18

Des noms et des surnoms

[Retour à la table des matières](#)

Dieu ne s'est pas mêlé de nommer les êtres. Il a laissé cette entreprise aux pères et mères, aux astronomes, aux entomologistes, aux géographes, aux botanistes, aux chimistes et aux Princes de ce monde. Au sujet de ces derniers, le psaume 49, verset 12 porte une remarque ravageuse : « Leurs tombeaux sont leurs maisons, eux qui avaient donné leur nom à leurs terres ! » Il est vrai, cependant, qu'il est écrit aussi que Dieu « compte le nombre des étoiles, les appelle toutes par leur nom. » (ps 147, 4) Même en 1997, on est encore loin du compte, en ce qui a trait aux étoiles. Il ne s'agit pourtant que de créatures visibles. Or, Dieu est le créateur des choses visibles et invisibles, lesquelles dépassent infiniment le nombre des créatures visibles. (*Somme théologique*, 1, Q. 50, art. 3)

Adam est déjà une espèce de surnom, puisqu'il signifie « tiré du sol ». Le nom d'Eve lui fut donné par Adam, laquelle nomma elle-même ses deux premiers fils, etc.

Dans l'Antiquité, les hommes portaient un nom simple. Un prénom, dirait-on aujourd'hui. Socrate s'appelait Socrate. Point. Et non pas Socrate Gagnon ou Henri Socrate. Au fait, les noms de famille sont apparus vers les XIII^e et XIV^e siècles seulement. Champlain avait un prénom et un nom de famille. Mais quel était le

nom de famille d'Augustin ? Ainsi donc, avant les XIII^e ou XIV^e siècles, on ne portait que son nom de baptême, en Occident, en tout cas.

Les noms de famille trouvent souvent leur origine dans la désignation d'un trait physique ou moral (Lebrun, Lebon, Ledoux, Labonté, Petit, etc.). Ou encore, d'une profession (Marchand, Charpentier, Charron, Leverrier, etc.). Ou encore d'un lieu géographique (Dumont, Dupont, Langlois, Lamontagne, Laforêt, etc.) (Cf *Grevisse*, n° 236, p. 163 dans l'édition de 1953)

Je me suis amusé à parcourir l'annuaire téléphonique de Québec-Métro, à la lettre L. Tous les responsables d'admission, dans les écoles, par exemple, ont déjà remarqué que c'est la queue des porteurs qui est la plus longue. Cent quatre pages dans l'annuaire susmentionné, soit plus de 41 000 abonnés sur un total d'environ 312 000, non compris les commerces et les entreprises.

On y trouve Lemieux et Lepire ; Lemoine et Lemonde ; Lévesque et Labbé ; Lepage et Leroi ; Latendresse, Ladouceur et Laterreur ; Lacroix et Lachapelle ; Lafantaisie et Lafortune-, Lafleur, Latulipe, Larose et Laplante ; Le Rossignol et Létourneau. Je me suis arrêté à quelques exemples. Il y en aurait pour des pages et des pages. Et, je le répète, pour la seule lettre L.

Dans les communautés religieuses masculines et féminines, les novices recevaient un nom dit de religion. Nous avons tous en mémoire quelques noms de religieuses particulièrement bizarres. En ce qui concerne notre propre communauté, les bizarreries ne manquaient pas non plus. Je n'ai jamais cherché à connaître le principe organisateur du choix des noms, avant 1960. On suivait peut-être l'ordre alphabétique en donnant à un nouveau profes le nom d'un frère mort quelque part dans l'Institut. Le frère Avit note dans ses *Annales*, à propos d'un frère dont il n'est pas sûr du nom : « C'était l'année des M ... » On sait cependant que plusieurs noms n'étaient tout simplement pas sortables. Le frère Rosaire Lamontagne, par exemple, n'a jamais déclaré son nom religieux complet : Rosaire-Cisoès. A-t-on idée d'appeler un frère du nom de Macaire ou de Florianus ou d'Angelicus ? Et faites-vous donc conter, par le frère Borromée Caron, son aventure avec une institutrice de Rivière-du-Moulin qui ne pouvait pas imaginer que l'on pût être directeur d'école et s'appeler Sigismond, comme tout le monde ! J'en parle à mon aise : j'étais fort content de m'appeler Pierre-Jérôme, et j'aurais volontiers conservé ce nom.

Au demeurant, le fait de recevoir un nouveau nom marquait la volonté de rupture avec la famille, le monde, le « vieil homme ». C'est une longue et rude besogne, pleine d'errances, de reprises, de détours. L'attribution d'un nouveau nom n'était qu'un symbole. Encore qu'un nom peut devenir un programme. On sait que Jésus a surnommé Simon en l'appelant Pierre. Mais je ne veux pas entrer ici dans des considérations qui dépassent mon instruction.

Beaucoup de frères étaient presque davantage connus par leur surnom que par leur nom de religieux. Il semble que cette pratique fut particulièrement florissante entre les années 1930 et 1960. À part deux ou trois exceptions, je n'ai pas souvenir que des frères, ayant fait profession durant les années 1945 en montant, aient été *surnommés*. Les surnoms s'appliquaient donc aux frères des années antérieures.

Bon nombre de supérieurs, évidemment, avaient un surnom. C'était là une application de la vieille règle humaine selon laquelle les petits prennent leur revanche sur les grands. En d'autres termes, c'était une manifestation de la défense, par l'humour, contre les pouvoirs redoutés. De tout temps, le sexe, la mort, le clergé, les médecins, bref, les pouvoirs, ont alimenté l'humour. Pensez à Rabelais, à Molière, à Racine même, dans *Les Plaideurs*.

Les surnoms avaient donc pour fonction d'apprivoiser et de réduire une puissance. Il n'y a rien là de malsain. Au contraire. Ou encore, les surnoms stigmatisaient un trait de caractère, de comportement communautaire ou professionnel. Bref, une défense contre une fausse importance ou une réduction d'une provisoire importance.

Récemment, à l'occasion de la notice biographique du frère Donatien Lanouette, j'ai fait une brève allusion au surnom de certains confrères. Précisons que sobriquet est un synonyme de surnom. *Le Petit Robert* définit ainsi le terme sobriquet : « Soubriquet, "coup sous le menton". Surnom moqueur, et par extension, tout surnom familial. » Par mode d'illustration, une citation de Balzac : « Jadis, les gens du peuple n'étaient connus que par un sobriquet tiré de leur profession, de leur pays, de leur conformation physique ou de leurs qualités morales. Ce sobriquet devenait le nom de la famille bourgeoise qu'ils fondaient lors de leur affranchissement. »

On m'a suggéré, à la suite de ma remarque sur les surnoms dans la notice du frère Donatien, de reprendre ce sujet. À cette fin, j'ai demandé quelques suggestions, ou plutôt, quelques rappels. J'ai reçu une liste d'une cinquantaine de surnoms ayant été portés par des frères d'Iberville ou de Québec. La liste n'est pas exhaustive. Les mémoires défilent et les traditions se perdent ! Quoi qu'il en soit, je la passe en revue avec quelques commentaires en ce qui a trait aux surnoms dont je connais personnellement l'origine ou l'explication. De plus, à deux exceptions près, je m'en tiens aux surnoms de confrères décédés. Libre à chacun de la compléter : c'est un petit jeu de société qui peut remplacer les commentaires sur la température, la confiture et les coupures.

Je n'ai point jugé utile d'entreprendre une enquête. Me fiant à ma propre mémoire et à celle du frère Jean-Paul Dion, j'indique ci-dessous la liste des surnoms que l'on m'a communiquée avec le nom du porteur et une brève explication du surnom lui-même, quand il arrive que j'en connais l'origine.

* * *

- Byetown : porteur et origine inconnus.
- Chummy : porteur et origine inconnus.
- Cléo : frère Louis-Cléophas, mon premier directeur local.
- Colonel Sanders : porteur et origine inconnus.
- Don Claude : frère Claude-Albert. Aurait pu être Bénédictin. Surcompense durant les messes et les retraites annuelles. Va mourir en battant des plumas.
- Florus : porteur et origine inconnus.
- Grande Gueule : frère Henri-Ambroise. On devine facilement la raison du surnom.
- L'Engin : frère Auguste-Isidore. Origine du surnom inconnue.
- La Barbiche : porteur et origine inconnus.
- La Bine : frère Ernest-Léopold. Origine du surnom inconnue.

- La Bloune : frère Téléphore. Une manière d'onomatopée assez caractéristique de ses reparties.
- L'Éminence grise : frère Léon-Alphonse. La pertinence du surnom est évidente.
- La Grenouille : frère Henri-Colomb, parce qu'il tenait main ferme sur le portefeuille.
- La Miss : frère Marie-Wenceslas, à cause de ses airs et de sa démarche efféminés.
- La Mother Goose : frère Arsène. Il marchait comme une oie.
- La P'tite Édouard : frère Joseph-Édouard, qui était petit, artiste, lettré et plutôt maniéré.
- La P'tite Marie : porteur et origine inconnus.
- La Tour : porteur et origine inconnus.
- La Vierge : porteur et origine inconnus.
- La Vierge de Djibouti : porteur et origine inconnus.
- Le Bénitier : frère Philibert-Joseph, à cause de la forme de son menton.
- Le Blood : frère Benoît-Allyre. On trouve ce terme dans le *Glossaire du parler français au Canada* (PUL, 1968). Il signifie : crâne, franc, généreux. Appliqué par mode d'antiphrase, peut-être.
- Le Chameau : frère Joseph-Arthur. Il a pris soin de moi en 1946-1947, à l'infirmerie de Saint-Hyacinthe. C'est lui-même qui s'était donné ce surnom, en toute vérité et humilité. Infirmier pendant 46 ans !
- Le Curé de Chambly : porteur et origine inconnus.
- Le Détective Michotte : porteur et origine inconnus.
- Le Petit Caporal : porteur et origine inconnus.
- L'Empereur : frère Auguste-Henri. Portait très bien son surnom (et son nom) et ne le détestait pas, au fond.
- Le Grand Ben : frère Benoît-Gonzalès, à cause de sa haute taille.
- Le Grand Cou : frère Hilaire. Origine manifeste.

- Le Gros Master : porteur et origine inconnus.
- Le Guibou : sauf erreur, frère Joséphus. Je ne l'ai jamais rencontré. Surnom attribuable à son visage, sans doute, et peut-être aussi à cause de son intelligence. Le hibou (plus précisément, la chouette) étant le symbole de l'intelligence chez les Grecs.
- Le Malin : porteur et origine inconnus.
- Le P'ti-Flo : le frère (ou le neveu ?) du Flo actuel.
- Le P'tit Jésus : frère Louis-Armand. Origine du surnom inconnue.
- Le Petit Révérend : frère Philémon-Antoine. Il était petit et il se donnait des airs. Il « claquait l'aperi » de l'Office de l'époque. J'ai publié sa notice biographique dans *Entre-Nous*, en 1953. On m'avait reproché certaines remarques fort anodines.
- Le Pape : porteur et origine inconnus.
- Le Pif : frère Marie-Alexandre. Origine manifeste.
- Le Trappiste : porteur et origine inconnus.
- Le Très-Haut : voir plus haut le Grand Ben.
- Mistigri : frère Louis-Gustave. Nom familièrement donné à un chat. J'arrive mal à faire le lien entre le surnom et le porteur. Il a été onze ans provincial, par la grâce des divisions des provinces. J'ai connu un frère (Jean-Sylvain) qui l'avait eu comme maître des novices, comme maître des scolastiques, comme provincial et qui se retrouvait avec lui alors que Mistigri était supérieur local de la communauté des Anciens, à Saint-Hyacinthe. Le frère en question était assez tanné de Mistigri, lequel n'était aucunement tanné de lui-même.
- Mon Oncle : frère Victor-Gustave. Avait des allures avunculaires.
- Papillon : porteur et origine inconnus.
- Peg Top : porteur et origine inconnus.
- Picasso : porteur et origine inconnus.

- Pierre-la-poche : frère Pierre-André. Comme directeur, très près de ses sous, sans doute. Je l'ai très bien connu dans les dix dernières années de sa vie. Une manière de saint.
- Pinocchio : porteur et origine inconnus.
- Pistolet : frère Alexandre-Benoît. Désignait les élèves malcommodes par ce surnom passe-partout. N'aimait pas trop qu'on lui rappelle que ce surnom lui était revenu sous l'effet boomerang.
- Simon des études : porteur et origine inconnus.
- Thomas le cul : a quitté la communauté au début des années 60. Un des rares frères d'après les années 1950 à avoir reçu un surnom.
- Ti-Coq : frère Antonio-Joseph. Était petit et souvent monté sur ses ergots.
- Ti-Gnace : frère Ignace-Joseph, à cause de sa taille et aussi de la sympathie qu'il inspirait. On sait, en effet, que les diminutifs, dans la plupart des langues, sont des marques d'affection. Vodka, en russe, veut dire : « petite eau ».
- Ti-Méo : frère Roméo. Il était petit, vif à tous égards et il inspirait la sympathie.
- Ti-Nours : frère Charles-Félix. Je l'ai eu comme professeur au postulat. Le surnom lui allait bien.
- Ti-Père : porteur et origine inconnus.
- Ti-Pi : porteur et origine inconnus.
- Ti-Pil : frère Philippe Doré.
- Ti-Rouge : frère Léon-Maurice. Était petit et rouge, comme le Petit Renne au nez rouge.
- Ti-Toine : porteur et origine inconnus.
- Gros-Toine : frère Antoine Babin. Une manière de seigneur.
- Système : Marie-Ennemond. Origine du surnom inconnue.

- Trou de poule : Denis-Émile (?). Peut-être parce qu'il était petomane.
« Saint Augustin allègue avoir vu quelqu'un qui commandait à son derrière
autant de pets qu'il en voulait. » (Montaigne)
- Twice : frère Félix-Ernest. Origine du surnom inconnue.

Je répète que j'ai fait cet exercice parce qu'on me l'a demandé. C'est une façon, apparemment légère, de nous regarder rétrospectivement. Tout cela survole bien des misères, beaucoup de bêtises et bien des grandeurs. Bien des misères et bien des grandeurs connues de Dieu seul. Il a « façonné le cœur de chacun » (Ps 33, 15). Et même si « notre propre cœur nous condamne, il est plus grand que notre cœur » (I Jn, 3, 20), avec ou sans surnom. « Tous mes jours, tes yeux les voyaient, et sur ton livre, ils étaient tous inscrits ; mes jours étaient formés avant que pas un n'eût paru. » (Ps 139, 16)

À l'heure qu'il est.
Journal 1996-1997 (1998)

Document 19

Lettre à Jean Forest

« *La louange engendre une certaine force et organise
une certaine faiblesse. Il en est de même de la critique.* »
(Valéry)
(*Les soulignés sont de lui.*)

[Retour à la table des matières](#)

Jean-de-Mœbius,

Je suis votre texte, *grosso modo*. Je mets en italique vos mots de racrochement.

Je n'ai point trouvé de lien entre le titre de la revue et les personnes ou la maladie inscrites sous ce nom dans les dictionnaires que j'ai sous la main.

Vos suggestions de *lectures d'urgence*. En prime, je vous envoie quelques remarques sur Uta Ranke Heinemann. Elles sont datées du 18 mars 1991. On est fossile, mais on a déjà lu Uta Ranke, et on n'en est pas mort. Un jeune journaliste de *Voir*, qui m'avait interviewé peu après la publication du *Journal d'un homme farouche*, s'était bien moqué de mon obsession pour l'hymen de Marie. Je disais justement que cela ne m'importait pas. Mais il tenait à me faire passer pour une punaise de sacristie. (Cf. coupure jointe.) C'est plutôt Uta Ranke qui est obsédée par la chose.

On fait ce qu'on peut. Léon Bloy ajoutait : « On n'est pas des bœufs pour chier en marchant. » En 1970, j'ai été censuré par le directeur de *La Presse* pour avoir terminé un éditorial avec cette citation. *In illo tempore*, *La Presse* avait trois éditions par jour, de sorte que seule la première édition portait la remarque bucolique et fort anodine de Bloy. *Québec-Presses*, sous la direction de (feu) Gérard Godin (qui m'aimait bien, c'est bizarre), en avait évidemment fait des gorges chaudes. Depuis, on y décrit (dans *La Presse*) à pleine page les ébats amoureux des fefis. Tiens ! Je retombe dans une de mes obsessions. On en reparlera.

L'index. J'y tiens beaucoup. C'est d'abord un instrument de repérage pour moi. Qu'il soit *bourré d'inconnus*, c'est évidemment un choix délibéré, car ou bien on y place uniquement des noms connus ou bien on les inscrit tous. Or, hormis les noms des auteurs que je cite (et encore, ils ne sont pas tous des très connus), les autres noms sont, par définition, je dirais, des inconnus. Je fréquente assez peu le gros monde. Dès lors, où voulez-vous trouver des noms connus ? Par ailleurs, les éditeurs de journaux publient généralement une table onomastique. C'est très commode. Le journal de Jules Renard, par exemple, en contient environ 1 000. Bon ! C'est Jules Renard et non pas Moi/Je. N'empêche que 90% des noms cités étaient ou, en tout cas, sont devenus des inconnus. *One day hot, one day not.*

Vous faites même le décompte de mes renvois, et *dans l'ordre*, précisez-vous. Or, je cite Alain plus souvent que Pascal, votre premier par ordre. Oubli ou blocage lacanien ? Vous insistez sur Céline : « Mais tout de même ! Céline !... » Je n'interprète pas vos points d'exclamation. Je dis que j'ai découvert Céline tout fin seul, en 1955, et non pas à partir d'une quelconque critique. *Idem* pour Jünger, en 1971. Depuis, ils m'accompagnent. Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ? Quoi qu'il en soit, je ne vois pas comment ou en quoi mes auteurs les plus souvent cités appartiennent tous à la « Triste Famille ». Je ne comprends d'ailleurs pas ce que vous voulez dire par « Triste Famille ». « Famille, je vous hais. » Ce ne serait pas Gide qui aurait dit cela ? Au demeurant, je ne suis pas très famille. De plus et encore, eunuques : Légaut et Bernanos (six enfants chacun), Claudel, Bloy, Alain, Chesterton ? Ils devaient être des eunuques *secundum* Uta Ranke. Seule la psychanalyse est capable de visser des couilles aux castrats du judéo-christianisme.

Ici et là, de menues obsessions. Vous mentionnez les homosexuels, les féministes, l'euthanasie, les Autochtones, l'Ordre du mérite Nord-Côtier, les référendums, les vieux frères. Le mot obsession ne me paraît pas approprié. L'Ordre du mérite Nord-Côtier, j'en parle une fois et avec admiration pour les gens de la Côte-Nord. Les Autochtones, j'en parle davantage,

et toujours à propos de problèmes politiques. Il arrive que j'ai eu l'occasion d'étudier (si peu) la question autochtone à la suite d'une demande du ministère québécois des Affaires autochtones. Les référendums, le dernier surtout, m'ont effectivement obsédé. Je crois que nous étions quelques centaines de milliers de citoyens à partager cette obsession. Les vieux frères ? Mon Dieu, notre âge moyen est de 72 ans, et c'est mon journal que j'écris. L'euthanasie ? Ce n'est pas une obsession personnelle, c'est un problème de civilisation. Restent les homosexuels et les féministes. Je ne parlerais pas d'obsession dans ces deux cas ; je parlerais d'agacement ou d'irritation. On féminise les conventions collectives et même le français de la liturgie. C'est illisible et fou comme de la mar(d)e. Le temps n'est pas loin où un curailon nous forcera à dire un *Pater* bilingue : « Notre Père et Mère. [...] Pardonnez-nous comme nous pardonnons à ceux et celles. » Qu'on ne vienne surtout pas m'apprendre que Dieu n'a pas de sexe ! Quant aux homosexuels, je dirais comme le WASP : « Je ne suis pas raciste. La preuve, j'ai des amis noirs. » De toute façon, la guerre des sexes est perdue et je ne vois pas où sont les gagnants.

Je relis votre lettre à vos étudiants : « Que les Québécoises bottent le cul de leur mari [...] Que les Québécois insistent pour représenter la Loi. » On n'est pas partis pour ça. On est en train de réaliser la prophétie de Vigny : « La Femme aura Gomorrhe et l'Homme aura Sodome/ Et se jetant de loin un regard irrité/ Les deux sexes mourront chacun de son côté. » Saluant un ami (tout ce qu'il y a de plus *straight*) l'autre jour, je lui dis : « T'as toujours l'air gai. » Aussitôt, deux ou trois regards étonnés dans le petit groupe que nous formions. Les gais américains nous ont volé le mot gai.

Il cite d'ailleurs ici et là ses paroles (celles de Jésus), mais le fait très curieusement... en latin. Oui, je savais que Jésus ne parlait ni grec ni latin. C'est la faute à Jérôme. Je cite en latin parce que j'aime ça. Point. Je traduis d'ailleurs toujours. J'ignore le grec, mais j'ai un ami qui le lit couramment. Le russe aussi. Variante de la vieille joke de l'antisémite qui a un ami juif.

Tout le long de votre texte, vous écrivez Popaul IL Pourquoi ? Quel mal vous a-t-il fait ? Vous n'êtes pas sous obédience papale. Est-ce que je vous appelle Ti-Jean ? Est-ce que j'oserais écrire Lacan, comme dans *french cancan*. Ça serait aussi facile que ça l'était, pour vous, d'écrire les *Éditions archéologiques*. Vous m'apprenez que Lustiger veut dire loustic. Y a-t-il beaucoup à tirer de là ? Édith Cresson a-t-elle ruiné l'agriculture française ?

J'ai été surpris de la déclaration de Jean-Paul II à l'effet que Jésus est apparu à sa mère tout de suite après sa résurrection. Il ne s'agit point là d'une déclaration infaillible. La dernière déclaration infaillible de l'Église catholique date de 1950 : Assomption de Marie. Je comprends que cette référence ne vous attendrira pas. Votre pointe n'est point là. N'importe ! Je suis fatigué de la confusion entre l'enseignement infaillible de l'Église et tout le reste des déclarations papales ou cardinales. Un athée est obligé de ne pas croire aux apparitions de Lourdes. Un catholique n'est pas obligé d'y croire. Et un catholique distingue parole d'Évangile et parole d'encyclique (Henri de Lubac). Avant et après Bernard Dubourg.

La folie comme accident physiologique. Bon ! Je ne suis point trop sûr de mon « physiologique ». Ce que je veux dire, en tout cas, c'est que le support (comment dire ?) de notre esprit, de notre intelligence, de nos sentiments est d'ordre physique, électrique, chimique, neuronique et névrotique, comme vous voudrez. Quelques milligrammes de ceci ou cela, en plus ou en moins, font une sacrée différence. Les chimistes et leurs ministres, les pharmaciens et les médecins, en savent un bout là-dessus. D'ordre physique, dis-je. Mais qu'est-ce qui fait qu'un Maximilien Kolbe a pris la place d'un condamné à mort, dans un camp nazi ? Celui dont il avait pris la place assistait à la canonisation de Kolbe. Je le sais, j'y étais. Il est mort il y a deux ou trois ans. Je le sais, je l'ai lu dans *Time Magazine*. De toute façon, c'est encore un truc de Jean-Paul II. Toujours est-il qu'il était à Sajevo, ces derniers jours. Et je suis sûr qu'il était indifférent à sauter sur une mine. On le protège. Lui, il protège tout le monde. Il est bien le seul chef d'État de qui on ne peut pas rire quand il parle d'amour.

Marc Lépine et l'ADN. Vous avez lu trop vite. Ou bien j'ai écrit trop elliptiquement. J'ignore tout à fait ce qu'est l'ADN. Je désigne par là la loterie génétique. Je sais qu'elle se joue, mais je ne sais pas comment. L'homme, le corps de l'homme, est déjà un mystère.

Notes postérieures (31-12-97)

Le Soleil du jour porte à la une, sur cinq colonnes : « Les Haïtiens défient l'ADN. » Ils ne savent pas ce qu'est l'ADN. Moi non plus. Ni, non plus, 99 % des lecteurs du *Soleil*. Mais les fonctionnaires de l'Immigration canadienne ont l'air d'avoir une idée là-dessus.

Le doux exil. Il fut assez rude. Un exil est un exil. J'ai mis 18 jours entre l'ordre de partir et le départ. Et je n'avais pas de passeport. C'était le bon vieux temps ! Au risque de m'écraser sous la comparaison, rappelons que l'exil de Soljénitsyne, en 1974, était un exil. Il était Nobel, il fut porté

sur la main par l'Occident tout entier et il était plein de sous. Je sais, je sais, il avait connu le Goulag.

Arrivons-en à l'éreintement proprement dit. En fait, il ne s'agit pas d'un éreintement. Il s'agit d'une psychanalyse *in absentia*.

La mère est dans cet ouvrage comme le fil d'Ariane qui lui donne sa trajectoire. Vous me l'apprenez. Et je ne peux pas nier. Drewermann soi-même écrit : « Le risque constant que présente tout ouvrage de psychanalyse, c'est d'obliger le patient à se confronter à des données qu'il est soit trop tôt, soit trop tard, pour admettre et en tirer profit. » Dans mon cas, il ne serait certainement pas trop tôt, mais il est certainement trop tard. Dans sa peau meurt le crapaud. C'est toujours comme ça, avec la psy : si tu oublies ton parapluie chez l'épicière, ça veut dire quelque chose ; si tu ne l'oublies pas, ça veut encore dire quelque chose. Paraphrasons : si tu aimes ta mère, si tu t'en souviens avec attendrissement, tu es œdipien. Si tu l'abomines, si tu n'en parles qu'avec ressentiment, tu es quoi ?

André Comte-Sponville écrit : « Qu'est-ce que devenir adulte ? J'aime beaucoup la formule d'Oscar Wilde : Les enfants commencent par aimer leurs parents ; devenus grands, ils les jugent ; quelquefois, ils leur pardonnent. » Il faudrait citer tout le chapitre intitulé « La miséricorde » (*Petit traité des grandes vertus*). Miséricorde : *miser-cor-datum*. Cœur donné au miséreux, selon une étymologie (fantaisiste ?). Elle est de Joseph de Maistre. *Horresco referens*.

L'amour maternel ne rend aucunement libre. Je sais ça depuis un bon bout de temps. Seul l'amour sans qualificatif rend libre. Mais la mienne de mère, en autant que je sache en deçà d'une « analyse », m'a bien laissé libre de partir pour le juvénat, à 14 ans, prenant soin de me dire : « Si tu n'aimes pas ça, reviens ! » J'ai connu des vocations maternelles : la mère, sur son lit de mort, qui dit à son fils séminariste : « Promets-moi de faire un prêtre. » Ou de le rester, selon le cas. J'ai connu aussi pas mal de psychanalysés. Ils étaient aussi tordus après qu'avant. L'un d'eux m'a même dit, devant une manifestation d'indépendance de ma part envers lui : « C'est de la contre-dépendance. » Retour à l'histoire du parapluie (qui est de Chesterton).

Au total, je m'estime chanceux de vous avoir eu comme lecteur (non sollicité), et comme éreinté (prévenu par lettre). J'écrivais à Raymond Martin, en lui envoyant mon chèque : « Au prix où sont les médicaments, même pour les vieux, 11,42 \$, c'est donné. »

Vous écrivez : « Pardonne-leur, Père, ils ne savent ce qu'ils *disent*. » Vous mettez « disent » en italique. Vous savez que la citation authentique, c'est : « Ils ne savent ce qu'ils font. *Non enim sciunt quid faciunt*. »

Drewermann trace *le portrait-robot du clerc typique*. Le chapitre initial (sa clé de sol) s'intitule : Les élus ou l'insécurité ontologique. Il réduit, en partant, la limite métaphysique de l'homme, de la condition humaine, en une insécurité psychologique. Plus besoin de dieux ou de Dieu, de religion ou de philosophie. Amenez-nous des psychanalystes, les *sunday d(r)ivers* du mystère de l'homme.

Courbaturément,

P.-S. Écrites à quatre ans de distance, et portant sur des notations éloignées de 13 ans (les premières des dernières), étonnantes convergences entre votre critique et celle du jeune homme de *Voir*. Vous m'appelez « fossile » ; il m'appelle « dernier de sa race ». Avez-vous lu les mémoires de Élie Wiesel ? Ça vaut le détour, comme vous écriviez à propos de la « biscotte ».

Je suis en train de lire votre *Invention de Jésus*, publiée en 1987. Je suis 10 ans en retard. Je retrouve quelques vieilles questions. Par exemple (insignifiante, comparé à combien d'autres), la question des 153 poissons. Pour l'heure, je ne suis aucunement troublé ; je suis un peu éclairé sur des questions mineures. Pour un chrétien, il n'y a qu'une seule tristesse, c'est de n'être pas un saint. (Bloy) Pour un citoyen, et l'un n'empêche pas l'autre, l'accablement, c'est le mensonge politique et la bêtise. Heureusement que je ne suis pas comme mes semblables.

À l'heure qu'il est.
Journal 1996-1997 (1998)

Document 20

L'avenir de la francophonie en Amérique du Nord

(Université d'Ottawa, 6-8 novembre 1997)

[Retour à la table des matières](#)

Remarques préliminaires

L'occasion du présent colloque, c'est le 30e anniversaire des États généraux du Canada français ⁴⁵ tenus à Montréal du 23 au 26 novembre 1967. Cette année-là, j'étais fonctionnaire au ministère de l'Éducation du Québec. Je faisais partie de la petite équipe responsable de la mise en place des 12 premiers cégeps. Nous étions

⁴⁵ L'expression « États généraux » est un emprunt à une institution de la monarchie française qui date de Philippe Le Bel (1302). Les États généraux ne faisaient guère qu'approuver l'ordre du jour des monarques successifs. Les derniers États généraux furent réunis le 5 mai 1789. Ils se transformèrent en Assemblée nationale, abolissant, à toutes fins utiles, la monarchie.

Les États généraux des rois de France n'étaient évidemment pas des assemblées « démocratiques ». Une tradition démocratique mieux ancrée, une certaine sensibilité démocratique auraient dû nous interdire l'usage de cette expression, qui n'est pas innocente. Les Actes des États généraux de 1967 le laissent un peu voir. Quant aux États généraux québécois sur l'éducation, on sait qu'ils furent des écrans de fumée. Les braves petits délégués sont invités à déposer leurs mémoires, leurs griefs ou leurs souhaits dans le pot commun, après quoi le gouvernement (en l'occurrence, la Centrale de l'enseignement du Québec) fait ce qu'il veut. Il peut toujours dire : « C'était dans le pot. »

tous débordés de travail, au point que je n'ai pas trouvé le temps d'aller visiter l'exposition universelle de Montréal.

Je dois reconnaître du même coup que je n'ai guère suivi les États généraux. Mon cas est sans doute symptomatique d'un état d'esprit largement répandu chez l'ensemble des Québécois : totalement immergés dans l'aventure de la Révolution tranquille, nous n'avons guère de temps, de sensibilité, d'attention pour l'extérieur. C'est vers ce moment, d'ailleurs, que René Lévesque laissa tomber son « *dead ducks* » pour désigner cavalièrement les francophones hors Québec. Ce genre de remarques ne se rattrapent pas. Pas davantage que le « vote ethnique » de Jacques Parizeau, le 30 octobre 1995.

Je fais référence à mon sentiment de l'époque pour illustrer le point suivant : dans une vie individuelle ou dans une vie collective, quand on est totalement centré sur soi, on n'a plus guère de disponibilité pour regarder plus loin. Pour un individu, il peut s'agir d'un bonheur (un amour naissant, par exemple) ou d'un malheur (une maladie ou un deuil). Dans l'un ou l'autre cas, on est ramassé sur soi ou confisqué par des forces externes.

Pour une société, il en va de même. On en aura vu des foules en liesse, en deuil ou en colère durant le siècle qui s'achève, soit au cinéma, soit surtout à la télévision. Je n'ai pas besoin d'illustrer ce point, sauf à dire que liesse ou colère collectives sont de bien courte durée et qu'elles correspondent généralement au mensonge voulu par en haut, lequel s'appuie sur la complicité d'en bas. J'ai souvent à l'esprit cette remarque du président Édouard Daladier, reçu en triomphe à Paris après les accords de Munich (1938). On rapporte qu'il aurait dit à son voisin de limousine : « Oh ! s'ils savaient, s'ils savaient. » Bien avant Daladier, Montaigne écrivait : « Le bien public requiert qu'on trahisse et qu'on mente et qu'on massacre ; résignons cette commission (emploi) à gens plus obéissants et plus souples ⁴⁶. »

Je le disais à l'instant, et je m'en expliquais, au moment d'accepter assez témérairement de comparaître devant vous ce soir, je n'avais, pour ainsi dire, aucun souvenir efficace des États généraux de 1967. Pour les fins de la communication que je vous propose, j'ai donc dû lire, notamment, *Les États généraux du Canada*

⁴⁶ *Les Essais*, tome III, ch. 1.

français, publiés par L'Action nationale ⁴⁷, de même que l'ouvrage de Marcel Martel *Le deuil d'un pays imaginé : rêves, luttas et déroutas du Canada français* ⁴⁸.

Ainsi donc, l'occasion qui nous réunit, c'est le 30e anniversaire des États généraux du Canada français. Mais enfin, la commémoration d'un anniversaire est un exercice de nostalgie ou un party, à moins d'ouvrir sur la question : « Et maintenant, que faut-il faire ? » En clair : Quel est l'avenir de la francophonie en Amérique du Nord ?

La question n'est vraiment pas nouvelle. Pour tenter, après combien d'autres, d'y répondre, je fournirai d'abord une vision à long terme. Je dégagerai ensuite l'enseignement de l'histoire, en ce qui a trait à la francophonie extra-québécoise, à travers trois témoignages exemplaires. Enfin, je ferai quelques réflexions sur les conséquences qu'une éventuelle sécession du Québec aurait sur l'avenir de la francophonie en Amérique du Nord.

L'avenir à long terme

Au lendemain de la guerre de 1914-1918, Valéry écrivait : « Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles ⁴⁹. En vérité, les historiens et les archéologues le savaient depuis longtemps. Ni les civilisations, ni les peuples, ni les nations, ni les communautés religieuses, ni les langues n'ont reçu la promesse de la vie éternelle. Le français que nous lisons, entendons et parlons compte à peine plus de 300 ans d'existence, de ce côté-ci de l'Atlantique, aussi bien qu'en France même. Au Québec, les francophones ont même réalisé leur unité linguistique avant la France, et il le fallait bien : très peu de personnes, vivant en très peu de lieux, sont bien obligées d'adopter un langage commun.

En France, Jean Racine en personne (1639-1699) raconte que, voyageant dans le Midi, non seulement se sentait-il en pays étranger, n'y comprenant pas la langue

⁴⁷ Volume LVII, numéro 6, février 1968.

⁴⁸ Presses de l'Université d'Ottawa, 1997.

⁴⁹ *Oeuvres, La politique de l'esprit*, Pléiade, tome 1.

qu'on y parlait, mais encore, c'est de peine et de misère qu'il arrivait à se faire comprendre ⁵⁰.

Une nation ne se forge pas sans imposer une unité linguistique. Au début du XXe siècle, dans l'école de Jules Ferry, on lisait, un peu partout : « Défense de parler breton et de cracher par terre ». En fait, combien d'unités linguistiques sont-elles viables à l'intérieur d'un même territoire, dans l'état actuel du développement des communications ? Il y a à peine cent ans, nonobstant l'imposition d'une langue nationale à l'intérieur d'un même pays, il pouvait subsister deux dialectes différents dans un rayon de trente kilomètres. Domenach note que « la moitié des langues encore vivantes en 1950 se sont éteintes dans ces dernières vingt-cinq années. Il meurt à peu près deux langues chaque mois ⁵¹. » L'unique phénomène inverse, c'est celui de l'hébreu. La seule langue qu'un État ait réussi, littéralement, à ressusciter. Mais on sait que ce phénomène ne s'explique pas uniquement par des causes d'ordre politique.

Au Canada, malgré la politique du bilinguisme officiel, il m'est arrivé d'être incapable d'acheter un paquet de cigarettes en français, à l'aéroport international d'Ottawa. La vendeuse était une asiatique. Elle avait davantage le droit d'être asiatique que moi, d'être fumeur encore toléré, surtaxé et honteux.

En des temps plus libres, Tocqueville écrivait : « Au milieu de l'incertitude de l'avenir, il y a du moins un événement qui est certain. À une époque que nous pouvons dire prochaine, puisqu'il s'agit ici de la vie des peuples, les Anglo-Américains couvriront seuls tout l'immense espace compris entre les glaces polaires et les tropiques, ils se répandront des grèves de l'océan Atlantique jusqu'aux rivages de la mer du Sud ⁵². » Tocqueville écrivait cette réflexion en 1832. Depuis, et précisément en 1867, les États-Unis ont verrouillé une bonne partie des glaces polaires en acquérant l'Alaska, événement que ne pouvait guère prévoir Tocqueville, même si Bonaparte avait déjà cédé la Louisiane aux États-Unis en 1803. Pour faire bonne mesure, ajoutons que le Texas, de même que le Nouveau-Mexique, furent arrachés au Mexique en 1848. Tocqueville (1805-1859) vivait encore. Il a dû se sentir confirmé dans ses prophéties !

⁵⁰ Jean Forest, *Anatomie du québécois*, Triptyque, 1996.

⁵¹ *Ce que je crois*, Grasset, 1978.

⁵² *De la démocratie en Amérique*, tome 1, Folio, 1991.

Quant à être dans les rappels historiques, ajoutons que l'Angleterre, de son côté, ne prit pas à la légère la menace des Fénians en 1866. Elle fit construire trois forts sur la rive sud pour protéger la ville de Québec. Celui de Lauzon est devenu une attraction touristique ; celui de Saint-David, le plus à l'ouest, a été détruit ; celui du centre servait encore de dépôt de munitions durant la guerre de 1939-1945, sous la constante protection de sentinelles et d'un fort méchant gros chien. Juvéniste, j'ai joué au baseball devant ce fort.

Pour désamorcer le piège des mots

Il y aurait long à dire sur chaque mot du titre de l'ouvrage de M. Marcel Martel : *deuil, pays, imaginé, rêves, luttés, déroute*. Et l'expression clé elle-même : « Canada français ». On pense tout de suite au *Lament for a Nation*, de George Grant ⁵³.

Aussi bien vous en avertir tout de suite, nous ne ferons pas l'économie, ce soir, d'un petit exercice de vocabulaire. L'exercice est austère et peut paraître scolaire, mais les mots sont savants, et savoir ce que l'on dit est encore la meilleure façon d'éviter le verbiage ou la rhétorique démagogique. Mais auparavant, je veux vous dire l'impression que m'ont laissée les lectures dont je viens de parler : une impression de redites, de lassitude, de dérisoire. Le travail de Marcel Martel couvre plus d'un siècle (1867-1975). Personnellement, voilà près de 40 ans que je suis engagé, au sens actif et passif du terme, dans le débat constitutionnel. En fait, avec des intensités variables, c'est le Canada tout entier qui est aux prises avec la « question du Québec ».

Impression de dérisoire, donc. Aucun mépris dans ce mot, mais plutôt le constat de la vanité, de l'inutilité de ces « rêves et luttés ». Constat de l'impasse. Les diplomates disent hypothèque. Au demeurant, le mot dérisoire n'est pas plus sombre que le mot « deuil » ou « *lament* ». Je pourrais d'ailleurs tout aussi bien dire attendrissement. Disant cela, je pense, par exemple, au « sou de la survivance », dont Marcel Martel rapporte fidèlement le rendement décroissant jusqu'à l'abandon de cette collecte vers 1964. Écolier, j'ai bien dû le verser, mon « sou de la survivance », car nos professeurs étaient patriotes. L'un d'eux fouettait notre ap-

⁵³ Carleton Library, n° 50, 1978.

prentissage de la grammaire en nous vantant la « belle langue des Bossuet et des Molière ». Le problème, c'était que nous n'avions jamais lu une ligne de Molière !

À la fin de l'été 1995, la Fédération des communautés francophones et acadiennes lançait une campagne médiatique destinée à rappeler la vitalité de la francophonie extra-québécoise au Canada. Le gouvernement fédéral avait versé 500 000 \$ à la Fédération pour cette campagne, au grand scandale de Josée Legault, qui y a vu une ingérence du fédéral. On est loin du « sou de la survivance » ! Notons incidemment que les sécessionnistes jugent tout à fait normal de vouloir casser le Canada, mais qu'ils ne reconnaissent pas au fédéral le droit de chercher à le maintenir.

Dans le débat contemporain, le dictionnaire est à peu près épuisé ⁵⁴ : autonomie provinciale (Duplessis) ; souveraineté-association et « beau risque » (René Lévesque) ; statut particulier (Lesage) ; égalité ou indépendance (Johnson) : biculturalisme, bilinguisme, multiculturalisme (Trudeau) ; société distincte (Bourassa), partenariat (Parizeau) ; société unique (Calgary). Je n'ose même pas mentionner les mots : pays, patrie, peuple, nation, culture. Quelques jours avant le référendum d'octobre 1995, M. Chrétien disait : « Mon pays, c'est le Canada ; ma patrie, c'est le Québec. »

On peut écarter sans risque l'expression « Canada français ». Je l'ai utilisée moi-même en toute innocence lorsque, séjournant en Europe, en 1960-1964, il arrivait que l'on me demandât ⁵⁵ de quel pays ou nationalité j'étais. À quoi je répondais : « Canadien français ». Mais depuis 1965, on dit Québécois et on dit « Le Québec » et non plus « la Province de Québec ». En 1964, le papier à en-tête du ministère de l'Éducation portait encore « Province de Québec ». L'expression « Canada français » n'est plus utilisable.

⁵⁴ Lors de la séance d'ouverture des États généraux, le 23 novembre 1967, Jean Drapeau déclarait : « Il peut sembler que, depuis un an, on ait épuisé toutes les formules, exposé tous les choix ou encore défini toutes les options possibles. » Attendant !

⁵⁵ « On peut être un imbécile et pratiquer tout de même l'imparfait du subjonctif, cela s'est vu. Mais la haine de l'imparfait du subjonctif ne peut exister que dans le cœur d'un imbécile. » (Léon Bloy) Dans le reste de ce texte, sans « amour et sans haine », je ne m'engage toutefois pas à pratiquer l'imparfait du subjonctif.

Je ne dispose pas d'un droit de veto personnel sur l'emploi du mot « distinct » (ou le corollaire « société distincte »), mais quant à moi, je le bannirais du langage politique. D'abord, il ne veut rien dire de particulier, si je me permets de devancer l'ordre alphabétique. Un caillou est distinct d'un autre caillou. De plus, bien que le mot « distinct » vienne de la même racine étymologique, et s'écrive de la même façon en français et en anglais, il connote, en anglais, le sens de « séparé ». En clair, dans le conscient ou le subconscient d'un anglophone, le terme « distinct » préjuge de la conclusion du débat qu'il est censé occulter !

À Calgary, récemment, on a frappé une nouvelle pièce de monnaie politique : « société unique ». Unique veut dire : « Qui est un seul, par opposition à plusieurs » ; « qui n'a pas son semblable » ; « irremplaçable, exceptionnel » ; « supérieur, transcendant » ; « curieux, extravagant, inouï ». Je doute fort que les premiers ministres provinciaux aient jamais eu l'intention d'appliquer au Québec l'une ou l'autre des acceptions de ce terme.

Mais alors, quel mot peut-on employer, et à quelle fin ? Pour ma part, si jamais on consulte encore les citoyens à ce sujet, je voudrais que l'on parle de sécession, et de rien d'autre. Je voudrais que l'on pose la question suivante et même que l'on annonce d'avance qu'elle sera : « Voulez-vous, oui ou non, faire sécession d'avec le Canada ? » Je dis cela et pourtant je sais très bien qu'on ne lèvera pas cette hypothèque, quel que soit le résultat d'une consultation populaire.

Tout récemment encore, on a pu entendre des remarques cavalières de la part de députés du Bloc québécois à propos de l'avenir de la francophonie ou de la situation actuelle des francophones hors Québec. Gilles Duceppe déclare que les artistes acadiens devraient s'établir au Québec s'ils veulent vivre de leur art et fuir l'assimilation. La députée Suzanne Tremblay en rajoute : « Si ça continue comme ça, les statistiques nous disent qu'il n'y aura bientôt plus de francophones hors Québec. » Là-dessus, on peut dire premièrement qu'ils ne sont pas si nombreux que ça, les artistes qui vivent de leur art, à l'intérieur des frontières du Québec. Secondement, il est toujours périlleux de prédire la disparition rapide d'un groupe composé de plusieurs centaines de milliers de personnes.

Quelques cas exemplaires

L'été dernier, j'ai lu *La détresse et l'enchantement* de Gabrielle Roy. Ce n'est pas seulement son histoire et celle de sa famille que je retraçais, c'est aussi celle des colons du Lac-Saint-Jean et de l'Abitibi. Les pages où elle raconte la misère de ses parents et la sienne propre, dans les conditions économiques et culturelles où se trouvaient les Canadiens français qui sont allés s'établir au Manitoba, pourraient s'appliquer aux centaines de familles qui ont ouvert le Lac-Saint-Jean et l'Abitibi. Écoutons ceci : « De ceux que décrivait mémère Major, ils n'étaient pas si nombreux à survivre, quelques frères vieillards seulement. Ils me faisaient penser à des rescapés d'un long naufrage. Je les aimais, ces pauvres vieilles gens du Québec, retirés ici au bout du monde, qui ne parlaient encore entre eux que leur langue, mais qui avaient vu nombre de leurs enfants adopter à jamais l'anglais, et leurs enfants à eux devenus incapables de s'entretenir avec la vieille grand-mère ou le vieux grand-père ⁵⁶. »

Une cinquantaine de pages plus loin, elle écrit : « Nous étions usés, je suppose. Il y avait déjà beaucoup de défections... ou de départs. Un jour ou l'autre devait se présenter à chacun de nous l'inévitable tentation : passer du côté anglais, se laisser avoir tout de suite plutôt que d'éterniser cette mort lente ; ou alors s'en aller respirer l'air natal. » Ces êtres-là avaient quitté le Québec, pressés par la nécessité économique et tout autant par l'Église. Il est remarquable, en effet, que le premier document des évêques du Québec en faveur de l'établissement des Canadiens français au Manitoba date de 187 ⁵⁷.

Dira-t-on que ces sombres réflexions sont dépassées ? Que la situation, depuis, s'est améliorée ? Je n'ai pas les moyens d'en juger. Je rappelle, en tout cas, que les réflexions en question sont tirées du dernier ouvrage que Gabrielle Roy ait publié. Quoi qu'il en soit, je doute fort que l'addition du mot « Bienvenue » sur les plaques d'immatriculation des automobiles puisse garantir la survivance du français au Manitoba.

La décision de quitter son Manitoba natal, Gabrielle Roy finit par la prendre à 30 ans, et elle l'a longtemps vécue comme une trahison. Par la suite, elle a consacré une grande partie de son œuvre et de son génie d'évocation à faire revivre, à

⁵⁶ Boréal compact, 1996.

⁵⁷ En 1872, Mgr Taché écrivait à Mgr Laflèche, évêque de Trois-Rivières : « Si nous n'avons point d'émigration catholique, nous sommes perdus à tout jamais. Le flot ontarien va nous déborder de toute part. »

invoquer les gens et les lieux de son enfance. Gabrielle Roy est née en 1909. Elle aurait aujourd'hui 88 ans.

Plus près de nous, Nancy Huston (née en 1953) a vécu une aventure analogue : née en Alberta, elle a quitté les Plaines pour s'établir à Paris. En 1994, elle publiait un bref récit intitulé *Pour un patriotisme de l'ambiguïté*, sous-titré : notes autour d'un voyage aux sources. Elle écrit : « C'est une langue que j'ai quittée, presque aussi radicalement que j'avais quitté l'Alberta, pour des raisons personnelles et non pas politiques ; une langue à laquelle je suis revenue enrichie par une longue et amoureuse pratique d'une langue étrangère ; une langue que je parle désormais, me dit-on, comme je parle le français, c'est-à-dire imparfaitement, avec de petites fautes et un léger accent. [...] Souvent, je trouve difficile, déroutant, déstructurant, de ne coïncider vraiment avec aucune identité ; et en même temps, je me dis que c'est cette coexistence inconfortable, en moi, de deux langues et de deux façons d'être qui me rend le plus profondément *canadienne*. [...] Peut-être serait-ce cela, en fin de compte, la sagesse que pourraient détenir, s'ils le voulaient, les gens de ce pays : que nous sommes 27 millions d'anomalies territoriales (que faisons-nous au Canada ?) et, même, cinq milliards d'anomalies territoriales (que faisons-nous sur cette Terre ?) ⁵⁸.

Je dis tout de suite que je trouve un peu facile, un peu littéraire de parler de 27 millions et de 5 milliards d'anomalies territoriales. Je reviendrai sur cette question, un peu plus loin.

La détresse et l'enchantement est le dernier ouvrage qu'ait signé Gabrielle Roy. Elle avait alors 74 ans. Nancy Huston a 44 ans. Ces deux écrivains ont quitté les Plaines pour suivre leur destin personnel. Gabrielle Roy s'est fixée au Québec. Nancy Huston se déclare, à toutes fins utiles, apatride.

De son côté, et dans un autre registre, George Grant démontre que le Canada a fondé son identité sur ce qu'il appelle le conservatisme d'inspiration britannique. Les fondateurs politiques du Canada que nous connaissons voulaient démarquer le pays contre la République américaine, et ce fut le Parti conservateur, jusqu'à Dieffenbaker inclusivement, qui maintint cette volonté. Il donne, à titre d'exemple, la création de Radio-Canada par le gouvernement Bennett. Nous étions alors en

⁵⁸ *Pour un patriotisme de l'ambiguïté*, Les grandes conférences, Centre d'études québécoises, Fides, 1995.

pleine crise économique, mais quelques précieux millions de dollars furent dégagés spécifiquement pour contrer l'invasion culturelle américaine.

Par contre, ce furent régulièrement des gouvernements libéraux qui cédèrent à ce que Grant appelle le continentalisme, c'est-à-dire l'alignement économique et culturel sur le modèle américain. J'ignore si George Grant avait lu Tocqueville, et il n'importe. On peut penser sans avoir tout lu. Même que trop lire peut dispenser de penser. Il est plus facile de lire que de penser.

Les conséquences d'une éventuelle sécession du Québec

Votre colloque a prévu comme dernier et bref exercice une table ronde sur « les rapports entre le Québec et la francophonie canadienne pour les années 2000 ». Cette question nous renvoie au statut politique du Québec et, corrélativement, à la survivance du Canada tel que nous le connaissons depuis 130 ans. Or, il n'y a que trois scénarios possibles :

- Le *statu quo*.
- La sécession et donc la fin abrupte du Canada.
- La conclusion d'un nouveau pacte fédératif.

Le statu quo

Depuis 30 ans, nous brassons les mêmes cartes. Depuis 1967, au Canada et au Québec, on ne compte plus les forums, les sommets, les commissions parlementaires ou itinérantes, les élections fédérales ou provinciales, les référendums, les tournées, les Meech, les Charlottetown, les sondages. Et nous sommes dans une impasse. L'exercice de vocabulaire que j'ai fait tout à l'heure, de même que la présentation de quelques témoignages contemporains, le montrent assez, il me semble. Citerai-je encore une fois Tocqueville ? « Épuisée par un long débat, l'opinion accepte qu'on la dupe, pourvu qu'on la repose. » Bref, le *statu quo* a fait son temps, à moins qu'on ne se résigne à une « sécession par défaut », selon l'expression du politologue Gérard Bergeron.

La sécession

Vous imaginez bien que je ne reprendrai pas ce soir tout ce qui a été dit, écrit, débattu depuis 30 ans. Je ne reprendrai pas la littérature de la Commission Bélanger-Campeau. Ni les fameuses études de M. Richard Le Hir, que M. Lucien Bouchard n'a même pas pris la peine de lire avant de s'imposer comme pilote de la campagne référendaire de 1995. Quel citoyen, même vigilant et normalement informé, est capable, entre le dodo, le boulot et le retour au dodo, de se former une opinion sur le « partage de la dette », par exemple ? Et il existe 22 autres dossiers dûment catalogués par la Commission Bélanger-Campeau, et tout aussi hermétiques.

Si l'on propose la sécession, il devra être clair qu'il y aura un prix à la sécession. Dans la meilleure hypothèse, le prix sera d'ordre économique. Il signifiera une baisse significative et durable du niveau de vie. Cette conséquence inéluctable occasionnera bien davantage que les passagères « turbulences » déjà évoquées par M. Parizeau.

Je veux toutefois sortir un dossier en particulier : celui des frontières. Les frontières géographiques et les frontières culturelles.

Les frontières géographiques

Je sais très bien que le partitionnisme, non seulement n'a pas bonne presse, mais que le concept et son porteur, M. Stéphane Dion, ont été satanisés. Je pense ici à Pascal : « Les hommes n'ayant pu guérir la mort, la misère, l'ignorance, ils se sont avisés, pour se rendre heureux, de n'y point penser ⁵⁹. »

Transposons : les sécessionnistes, sachant très bien que la question des frontières se posera, et bien d'autres questions aussi, se sont avisés, pour gagner leur cause, de nous faire accroire que la question des frontières ne se pose pas, et que ceux qui la posent veulent tout simplement faire peur au monde.

À ma connaissance, Tocqueville n'a pas noté la chose dans son ouvrage, mais il demeure que la frontière entre le Canada et les États-Unis est la plus longue

⁵⁹ *Pensées* (213), Pléiade, p. 1147.

frontière non protégée au monde. « Non protégée », je veux dire : militairement. En 1976, pour célébrer le Bicentenaire de la Révolution américaine, l'Office national du film du Canada avait publié un album de photographies ⁶⁰. Les photographes avaient reçu comme consigne de ne rien photographier qui s'écartât de 10 milles au nord ou au sud de la frontière. Un exemplaire de l'album avait été remis au président Nixon. On m'avait demandé, à tout hasard, une légende devant figurer en bas d'une photo. J'avais écrit ceci : « Tout être, individuel ou collectif, protège son identité de diverses façons. C'est à cela que servent les pelures, les cosques, les écorces, les fourrures, les écales et les écoles. C'est à cela que servent les frontières »

Les frontières culturelles

Nancy Huston, dans le bref essai que je mentionnais tout à l'heure, énumère ce qu'elle appelle les quatre piliers de la culture : la cuisine, la musique, la religion, la langue. Je ne vois pas que la cuisine ou la musique constituent désormais des piliers culturels très solides. La religion, du moins dans nos pays, n'est plus une frontière. Reste la langue. La langue est la dernière frontière. Encore que Victor Barbeau écrivait, en 1963 (notez la date et le nom de l'auteur) : « On peut remédier à l'enseignement, mais on ne remédiera jamais à l'environnement. L'indépendance du Québec ne nous serait, du point de vue linguistique, qu'une vaine armure. » Et si maintenant l'on prêtait quelque attention aux derniers écrits de Georges Dor, on mesurerait combien, en effet, la sécession ne serait qu'une vaine armure.

Au Québec, en tout cas, depuis 1774, ce ne sont pas les Anglais qui ont empêché les (maintenant) Québécois de parler français comme du monde. Je ne parle pas d'accent. Tous les accents sont légitimes. Je parle de parler français. Je parle de vocabulaire, de grammaire, de syntaxe. Les linguistes ont fait beaucoup de ravages, soit dit en passant. Et ils se lèvent tous contre Georges Dor ⁶¹. On défend sa discipline prébendée et syndiquée. On ne défend pas le petit d'homme, assis sagement dans le fond d'une classe, et dont près de la moitié sont monoparentaux.

⁶⁰ *Between Friends / Entre Amis*, Office national du film du Canada, 1976.

⁶¹ Ce dernier vient de publier deux essais sur le langage parlé des Québécois : *Anna braillé ène shot (elle a beaucoup pleuré)* et *Ta mé tu là ? (Ta mère est-elle là ?)*, tous deux chez Lanctôt éditeur, Montréal, 1996 et 1997.

Culture et appartenance

Biologiquement, on est d'une famille, et la condition d'orphelin est vécue comme un malheur. Intellectuellement, on naît d'un maître, de quelques maîtres. C'est tout le sens de l'école. Les autodidactes existent, mais ils sont toujours plus ou moins des orphelins de la culture. On est d'une culture, étant entendu que la culture ne coïncide pas avec la langue, même si la langue est un élément déterminant de la culture.

On est d'une civilisation. Je suis invité ce soir sous les auspices du Centre de recherche en civilisation canadienne-française. Existe-t-il une civilisation canadienne-française ? La civilisation occidentale est différente de la civilisation orientale. Et je suis conscient de parier très sommairement en employant des termes aussi complexes que « occidental » et « oriental ». Mais enfin, si je passe de Montréal à Paris ou Madrid, je change de culture, mais je ne change pas de civilisation. Tandis que si je passe de Montréal à Tokyo ou Calcutta, je change non seulement de culture, mais aussi de civilisation.

On est d'une société. Il s'agit là d'une exigence de la nature humaine. La société, quand sont réunies un certain nombre de circonstances (nombre, aventures communes, diversification des échanges, littérature) prend la forme d'une nation. En dehors de sa nation, on est un exilé ou un réfugié.

Des individus peuvent choisir de vivre sans être de « quelque part », comme dit Nancy Huston. Ce sont des êtres favorisés par la fortune (selon les deux sens du terme : la chance ou l'argent). Parmi eux, une très grande majorité d'artistes et d'écrivains. Des millions d'autres êtres sont présentement de nulle part. On les appelle des réfugiés. Les réfugiés subissent ou complotent. Ils n'ont pas choisi leur sort. La condition d'exilé (que j'ai un peu connue) n'est pas mortelle. Elle peut être enrichissante. Elle l'a été pour moi. Mais je n'avais pas choisi cette condition, pour le temps où j'y fus, et j'y ai mis un terme, dès que la chose me fut possible. Au demeurant, j'ai des références qui transcendent mes appartenances naturelles ou civiles, si vous préférez.

En paraphrasant Nancy Huston, je dirais : : l'exil peut être la solution d'un écrivain, mais il ne peut être la solution du gros du monde. Ce gros du monde pour lequel on écrit, en fin de compte, quand on est un écrivain, ou pour lequel on

se proclame « un travailleur de la liberté », quand on s'appelle Bernard Landry, et que l'on est colonisé au point d'agiter ses plumas devant un bronze de De Gaulle. Après ou juste avant d'avoir écouté Mesmer, qui défend présentement Maurice Papon. Les deux furent ministres sous De Gaulle. Remarquez que je suis tout à fait contre les procès à cinquante ans de distance.

On ne peut cependant pas demander au gros du monde ce que certains êtres peuvent choisir librement. Pas plus que l'on ne peut demander au gros du monde de s'accommoder du désespoir religieux. À ce sujet, Jean Guilton écrit : « Le désespoir peut être la solution de quelques lettrés : il ne sera jamais la religion des masses ⁶². »

Le problème de l'immigration

Par association d'idées, je dis un mot en ce qui a trait à l'immigration. L'immigrant, en règle générale, n'est ni un réfugié ni un exilé. Le problème de l'immigration va se poser de plus en plus fortement. Je suis pour une politique généreuse à ce sujet. Je vous dirai même que je suis pour le métissage. L'avenir est au métissage. Je ne suis pas frileux. Mais je ne suis pas le gros du monde. De toute façon, j'achève même d'être ce que je suis. Paix à mes braises !

Qu'on le veuille ou non, en effet, les nations, les États riches et vastes (c'est le cas du Canada et du Québec) ne pourront pas endiguer l'invasion des barbares. Barbares veut dire « étrangers », selon l'étymologie. Je comprends que l'étymologie ne fonde pas une politique. Mais l'histoire nous montre que le soleil, la richesse ou l'espace, ou une combinaison de ces trois *réalités*, ont régulièrement attiré l'invasion des barbares, ou l'émigration des riches. Un demi-million de Québécois s'en vont au Sud entre novembre et avril. Le soleil est une « richesse naturelle », et les riches peuvent toujours se la payer.

Si j'en viens brièvement aux Autochtones, je dirai ceci : ce qui s'est passé il y a quelques années à propos de la contrebande de cigarettes n'est pas sans rappeler le *Boston Tea Party* de 1773. Le conflit entre l'Angleterre et sa colonie américaine, d'abord juridique, prit une forme violente quand, à Boston, des colons, dégu-

⁶² *Silence sur l'essentiel*, Desclée de Brouwer, 1987.

sés en Indiens, jetèrent à la mer les cargaisons de thé. Trois ans plus tard, ce fut la Déclaration d'Indépendance.

Au Québec, la situation, pour l'heure, est beaucoup plus facile. Sauf à Montréal, évidemment. Minoritaires depuis la Conquête, encore gouvernés par le surmoi d'un catholicisme étriqué et, de toute façon, congédié tranquillement, mais toujours agissant, nous sommes d'instinct du côté des minorités opprimées. Durant la guerre d'Algérie, nos mentors étaient pro-algériens. L'Algérie était loin. L'Algérie d'aujourd'hui ne me paraît pas tellement plus « plurielle » qu'elle ne l'était il y a trente ans. En fait, elle l'est moins, et tout le problème est là. Mais la pluralité qui est combattue, est combattue non pas au nom de la nationalité, mais au nom d'une appartenance religieuse.

Sommes-nous, ici, plus avertis, plus malins, plus absorbants ? Je résous toujours dans mon expérience personnelle. Je connais assez bien la « petite Italie » de Montréal : le kilomètre carré, plus ou moins, autour de la station de métro Jean-Talon. Cette enclave culturelle et commerciale est une richesse et une joie. Le coiffeur italien vous coiffe en français tout en parlant en italien avec ses compatriotes qui passent en passant. Où est le problème ? Il n'y en a aucun. *Idem* dans un restaurant vietnamien de la rue Saint-Denis ou dans le quartier chinois.

Le cas des Autochtones

Nous parlons alors d'immigrés ou de fils d'immigrés, c'est-à-dire de personnes qui ont décidé de s'intégrer dans une patrie d'adoption. Mais que faire avec les Montagnais ? Ou les Mohawks ? En ce qui a trait aux Mohawks, il faudrait d'abord un peu de courage politique pour isoler la mafia des autres. Quatre-vingt-quinze pour cent des autres ne demandent pas mieux.

Quant aux Montagnais (je les nomme par mode de symbole, et pour la raison que ce sont les seuls « sauvages » que j'ai connus du temps de mon enfance), leur identité, c'est-à-dire la permanence dans son être, dépend d'eux et d'eux seuls. Il ne sert à rien de remonter à Jacques Cartier. À ce compte-là, il faudrait tous remonter à Adam, le seul Autochtone véritable, c'est-à-dire : né du sol, selon la signification du mot Adam (Cf Gen 2, 7).

On emploie parfois l'expression « nation au pluriel » Cette expression a du sens si l'on se réfère à la multiplicité des types régionaux qui existent à l'intérieur d'un pays, d'une nation. Un Provençal est différent d'un Breton, mais tous les deux appartiennent à la nation française. De même, un Montréalais est différent d'un Beauceron, mais tous les deux sont Québécois. Un Italien de la deuxième génération est différent d'un Chicoutimien. Se sentent-ils de la même nation, au sens où un Gaspésien et un Chicoutimien se sentent de la même nation ? Ce n'est pas sûr. Ils sont certainement plus « proches » si tous les deux parlent français. Mais si l'Italien a adopté l'anglais comme langue d'usage, qu'ont-ils en commun, honnis le fait d'être soumis au même Code civil ? À ce compte-là, résidant à Rome pendant un an, je n'étais pas devenu Italien pour autant.

On voit maintenant que les habitants de l'ex-Yougoslavie étaient tous des sujets de l'État yougoslave, mais qu'ils ne se rapportaient guère à une quelconque nation yougoslave. On pourrait en dire autant des sujets de l'ex-URSS et de la plupart des pays africains. Dire « nation au pluriel » autrement que pour signifier des différences régionales, comme celles qui existent entre un Gaspésien et un Beauceron, c'est dire, en fait, État au sens d'une réalité imposée par une force plus ou moins contraignante, mais dont on sait qu'elle peut toujours prendre la forme la plus brutale.

La société est une exigence de la nature humaine parce que l'existence et le développement de la personne excèdent les capacités individuelles. À la limite, on pourrait dire que chaque homme a besoin de tous les autres hommes. Plus immédiatement, chaque homme, sans même qu'il ait été consulté, est projeté dans une première société, qui s'appelle la famille et presque aussi immédiatement, dans une société progressivement plus vaste pour l'individu, même si elle lui est antérieure, qui s'appelle le quartier, le village, la région. En un sens premier, le pays et la patrie soutiennent ainsi la personne et celle-ci, en retour, reconnaît son appartenance à la patrie et au pays, et accepte des obligations envers eux.

La question du Québec

La nation, la réalité de la nation se forme autrement. Je vous le disais au début, il y a trente ans, il ne me venait pas à l'idée de me déclarer Québécois. Je n'ai pas changé d'identité personnelle. Quand je dis JE, maintenant, je ne suis pas un

autre JE qu'alors. Qu'est-ce qui est survenu entre-temps ? Il est survenu quelque chose qui est en dehors de moi et à quoi, pourtant, je ne suis pas étranger. Ce quelque chose est objectif ; ce n'est pas le produit d'un sentiment ou d'une rêverie. Ce quelque chose s'appelle l'émergence de l'État québécois.

Le même phénomène ne s'est pas produit dans le reste du Canada. Un Albertain ou un Ontarien, il y a trente ans, aurait répondu : « *I am a Canadian* », à qui-conque lui aurait demandé qui il était. De même, un Américain, aujourd'hui comme il y a trente ans, répond : « *I am an American* », si jamais ça ne se voyait pas ! Il ne répond pas : « *I am a Texan* » ou : « *I am a Californian* ».

Il est tout de même bizarre que l'on soit amené à réfléchir publiquement sur ce genre de question. Je ne crois pas que beaucoup d'Américains, ni non plus beaucoup de Français soient encore obligés d'établir la « genèse de leur société ». Disant cela, je n'ignore pas que des millions d'êtres débattent la même question de façon autrement plus dramatique.

Le Québec doit-il devenir un État-nation ? La question se pose ; elle est posée depuis la Révolution tranquille. Non pas en termes référendaires, mais par voie de conséquence des transformations socioculturelles survenues depuis. La plus importante, du point de vue proprement politique, c'est la baisse de la natalité. En quelques années, le poids démographique du Québec est passé de 27 % à 24 % environ par rapport à la population du Canada. S'il devait passer en dessous de la barre de 20 %, on ne voit plus bien quelle importance politique il pourrait continuer d'avoir.

Depuis la Conquête, et encore maintenant, c'est à cause de la langue que la question du Québec se pose au Canada. Elle ne se pose pas à cause des appartenances religieuses. Elle ne s'est jamais posée en ces termes, sauf immédiatement après la Conquête. Et les Anglais, à ce sujet, il faut le reconnaître, n'ont pas mis long à trancher la question de manière civilisée. Je dis : civilisée ; je pourrais peut-être aussi bien dire : pragmatique. Ils voyaient venir la menace américaine. Ils n'étaient pas intéressés à devoir combattre sur deux fronts. La menace en question a changé de forme. Elle n'est plus militaire ; elle est culturelle.

Je disais ci-dessus que l'expression « Canada français » ou « canadienne-française » est devenue obsolète. On peut encore se déclarer franco-albertain, franco-ontarien, franco-mainitobain, mais il ne peut s'agir que de groupes res-

treints et sans influence autre que ponctuelle de nature électorale, donc symbolique et fugitive.

Le seul exemple contemporain de la création ou de la résurrection d'un État-nation, c'est Israël. Cette réalité s'est accompagnée de la résurrection de la langue hébraïque. C'est le seul exemple connu de la résurrection d'une langue, après une éclipse de plus de deux millénaires. Mais le moteur, la force, l'inspiration de cette double résurrection était de nature religieuse. La survivance et le développement de ce qui s'appelait le Canada français puisaient, eux aussi, dans une religion. Je ne vous apprends pas, je vous rappelle que nous avons longtemps marché derrière le slogan « la langue gardienne de la foi ». En vérité, le slogan se présentait tête-bêche : c'est la foi qui a été gardienne de la langue. Ce n'est pas le lieu de développer ce point. Je dis seulement, par mode de constat, que la foi n'est plus le principe dynamique et organisateur du Québec.

Dans les *Actes des Apôtres*, on trouve le passage suivant, qui possède sa beauté propre, en dehors de son contenu religieux. C'était la Pentecôte. « Or, il y avait, habitant à Jérusalem, des Juifs pieux venus de toutes les nations (en latin : *ex omni natione* ; en grec : *pantos ethnous*) qui sont sous le ciel. Au bruit qui se fit, la multitude s'assembla, et elle fut confondue de ce que chacun entendait parler les apôtres dans sa propre langue. Ils étaient stupéfaits, et dans leur étonnement ils disaient :- "Tous ces gens qui parlent ne sont-ils pas des Galiléens ? Comment donc les entendons-nous chacun dans notre langue maternelle ? Parthes, et Mèdes, et Élamites, et habitants de Mésopotamie, de Judée et de Cappadoce, du Pont et de l'Asie, de Phrygie et de Pamphylie, d'Égypte et de la région de la Libye voisine, de Cyrène, et Romains résidant ici, Juifs et prosélytes, Crétois et Arabes, nous les entendons parler dans nos langues. » (Ac 2, 5-11) Le texte latin porte : *linguam nostram in qua nati sumus*. La langue dans laquelle nous sommes nés. La langue est assimilée à une patrie.

Je ne fais aucune exégèse de ce passage ; j'en tire simplement l'indication que les hommes dont il est ici question associent spontanément langue et patrie. Par ailleurs, ils avaient vaguement conscience de former, sur l'heure, une communauté. La pluralité des appartenances politiques et nationales n'entre pas en conflit avec la réalité d'une communauté d'ordre religieux, pour la raison que le lien entre les parties est alors transcendant.

Pour un nouveau pacte fédératif

Les actes des États généraux font souvent allusion au Canada, au Québec, à la francophonie de l'an 2000. Les principaux acteurs et commentateurs de cet événement sont encore vivants. Je pense à François-Albert Angers, Rosaire Morin, Renaude Lapointe⁶³, Raymond Laliberté, Jacques-Yvan Morin, Claude Ryan, Marcel Gingras, Laurent Laplante, Jean-Marc Léger. D'autres sont morts : Jean Lesage, Daniel Johnson, Jean-Guy Cardinal, Georges-Émile Lapalme.

Quel est donc l'avenir de la francophonie au Canada ? Quel est même l'avenir du Canada ? En préparant la communication que je vous sou mets ce soir, j'ai été amené à lire (je ne dis même pas : à relire) des textes qui ne sont pas si vieux, en fin de compte, mais qui « sentent leur époque ». Les commentaires politiques vieillissent plus vite que les meubles et les maisons. Voici, en tout cas, un texte publié en mai 1964 dans *Cité Libre*. Il est signé par Albert Breton, Raymond Breton, Claude Bruneau, Yvon Gauthier, Marc Lalonde, Maurice Pinard et Pierre Elliott Trudeau. On y lit ceci : « Au plan canadien, le pays se cherche une raison d'être. La primauté accordée aux intérêts régionaux et l'absence de leadership au niveau du gouvernement central risquent d'entraîner la dislocation définitive de l'État fédéral. »

La raison d'être du Canada, c'est l'affirmation, à contre-géographie, d'une entité politique qui se démarque des États-Unis. Les hommes d'État britanniques, qui étaient de grands civilisés, ont très vite compris l'affaire. Dès 1774, le Québec, par exemple, obtenait sans coup férir, les trois libertés fondamentales : la religion, la langue, le droit civil. Le pacte de 1867 consacrait la réalité des deux peuples fondateurs.

Bien ! On ne parle plus des deux peuples fondateurs. Pour deux raisons, au moins :

- Le mot peuple (en français) équivaut, à toutes fins utiles, au mot nation. Quand les Américains disent : « We, *the people* », il faudrait en-

⁶³ Madame Renaude Lapointe écrivait dans La Presse du 25 novembre 1967 : « Apparemment, un grand nombre de Canadiens français souffrent de l'Angoisse de Hamlet, puisqu'ils ont senti, ou qu'on leur a fait sentir, le besoin de se soumettre à une psychanalyse collective qui se déroule présentement. »

tendre : « Nous, les citoyens ». Il serait assez stupide de traduire : « Nous, les gens ».

- De plus, entre-temps, je veux dire depuis la fin de la Première Guerre mondiale, au moins deux ou trois autres peuples sont devenus fondateurs, dans l'Ouest, en particulier.
- Pour la raison aussi que les Autochtones (toutes ethnies confondues) réclament une place et des terres. Sur ce point, et je n'en dirai pas plus, je ne cède pas à l'argument du premier occupant. À ce compte-là, je réclamerais ma maison natale, à Métabetchouan, qui fut vendue pour arrérages de taxes, conformément au Code civil québécois. La Fontaine, comme toujours, a écrit une fable définitive à ce sujet. Elle s'intitule : *Le chat, la belette et le petit lapin*.

Le 25 octobre dernier, M. Preston Manning déclarait à Montréal : « Le principe de la dualité linguistique est chose du passé. En tant que principe à partir duquel organiser la Constitution du XXI^e siècle, je crois que cela devient de moins en moins convaincant. [...] J'entrevois un Canada du XXI^e siècle dans lequel la majorité des citoyens ne sera constituée ni de francophones ni d'anglophones. »

La clé de voûte du Canada, c'est le Québec. L'histoire et la géographie en ont décidé ainsi. Je le rappelais tout à l'heure : la plus longue frontière non protégée (militairement) au monde, c'est celle qui sépare le Canada des États-Unis. Un peu partout ailleurs, la langue ou la religion ou le nombre (le fait massif du nombre) érigent des frontières. Entre le Canada et les États-Unis, la langue est la seule et dernière frontière.

Les frontières infrangibles passent par le cœur de l'homme. À ce compte-là, chacun peut se protéger jusqu'à la mort. Mais sur le plan collectif, il en va autrement. Sur le plan individuel, une personne peut décider de mourir pour sa foi. Mais je ne connais personne qui décide de mourir pour sa langue. On peut décider de se faire égorger pour n'adorer point César, car le défi est public, et la motivation est surnaturelle. On ne peut pas renier son Dieu. Il en va autrement pour la langue. On peut toujours, même en secret, la parler dans sa tête.

Collectivement, cependant, même si l'on sait que les langues sont mortelles (et qui s'en rend compte ?), une langue a besoin d'être imposée par la force. La force du nombre ou la force politique.

En 1867, cela était encore vrai. Je veux dire que cela reflétait une réalité. Les hommes politiques de l'époque n'étaient pas tenus d'anticiper la radio, la télévision, les fibres optiques ou la Silicon Valley. Ils protégèrent, pour les provinces fondatrices, les domaines qui leur paraissaient fondamentaux : la langue, la religion, l'éducation, la voirie. Il m'importe peu d'oublier un domaine ou l'autre. Je ne suis pas constitutionnaliste. Je pense, avec Alain, qu'on ne « fabrique pas plus une constitution qu'on ne fabrique un cheval ».

Le droit à l'autodétermination des peuples leur est intérieur. Un fort s'affirme et il n'a aucunement besoin de se « faire affirmer » par un autre. Il s'affirme sans même se le dire, sans même se le proposer.

Disant cela, je suis gouverné par des exemples individuels, lesquels ne manquent pas. Collectivement, cependant, je dois bien convenir que je suis incapable d'assurer ma sécurité physique. Il me faut une police. Je suis incapable de protéger l'air que je respire ou l'eau que je bois. Incapable aussi de construire et d'entretenir les routes que je prends ou d'adoucir ou de reculer les aménités de la vieillesse.

Dans ma tête et dans mon cœur, la langue française est sauvée depuis longtemps. Elle ne l'est pas au Canada et elle ne l'est pas non plus au Québec. Ma mère est née aux États-Unis. Elle est rentrée de force à Métabetchouan. Elle en est sortie pour le ciel. Entre-temps, ce fut la pauvreté, d'abord, et la religion, ensuite, qui l'ont maintenue à Métabetchouan.

Depuis 30 ans, nous pataugeons dans une impasse politique. Les référendums, et encore moins les instantanés des sondages, ne changeront rien. Il faut refaire le Canada. Je veux dire : il faut refaire un pacte. Il ne sera ni facile ni éternel. Mais enfin, il faut le refaire. Et il faut le refaire à la lumière que nous avons maintenant, et que n'avaient pas les Pères fondateurs.

Or, il est devenu de plus en plus clair que le Canada est formé ou s'est formé de cinq régions. Je commence par l'Ouest. La Colombie, en plus des Rocheuses et de son ouverture sur le Pacifique est une enclave *dans* les États-Unis. Ensuite, il y a les Prairies. Ensuite, il y a l'Ontario. Ensuite, il y a le Québec. Ensuite, il y a les Maritimes.

La clé de voûte, géographique et culturelle, c'est le Québec. Et la frontière, c'est la langue. Il devrait bien pouvoir se trouver un chef d'État, forcément anglophone, pour faire entrer cette provisoire vérité dans la gorge du ROC.

Je dis provisoire, car, à court terme, le Canada est une entité politique en transition vers le Sud. Je ne reprendrai pas le « *Lament* » de George Grant. Il reste, veut, veut pas, que la devise du Canada fut tirée du psaume 72, 8 : « Il dominera de la mer à la mer, et du fleuve aux confins de la terre. » Tocqueville, imprégné de romantisme comme il était, ignorait la chose. La chose, d'ailleurs, fut trouvée une bonne dizaine d'années après sa mort.

Faites l'hypothèse que je me doute un peu que ce verset de la Bible a été choisi par des hommes pour qui la Bible était une référence. Où sont, aujourd'hui, des références aussi autorisées ? Je n'en connais aucune qui soit invoquée. La seule référence invoquée, c'est le déficit.

À court terme, cependant (je dis court à l'échelle de l'histoire), le Canada glisse vers le Sud. Pour l'heure, c'est le Québec qui bâtit son barrage de castor. Si le Canada veut conserver un petit reste d'identité, il doit se redéfinir. Le pouvoir central fut une créature des provinces fondatrices. À la lumière de l'époque, les provinces fondatrices ont sauvé l'essentiel de leur identité. Nous sommes 130 ans plus tard ou plus loin. Le siècle s'achève. Le plus meurtrier de tous les siècles. Comparé à toutes les autres sociétés, le Canada a réglé ses conflits à fort peu de frais quant aux morts politiques. Quand je dis « mort politique », je ne pense pas une seconde aux morts électorales.

Les sécessionnistes disent que les francophones sont noyés dans un océan anglophone et que notre seule chance de survie, c'est de nous décréter majoritaires dans le seul territoire où nous le sommes *de facto*. Mais à ce compte-là, nous deviendrions une minorité de 2%. On ne voit pas bien comment le poids politique d'une minorité de 2%, dans un ensemble de 300 millions, pourrait équivaloir au poids politique d'une minorité de 25 % dans un ensemble de 30 millions.

Il va peut-être falloir reconnaître que nous avons davantage besoin d'alliance avec nos voisins francophones qu'avec les provisoires présidents de la République française. De toute façon, la France ne suivra jamais que ses intérêts politiques, donc économiques. La force prime le droit ou, si vous préférez, le droit est à la remorque de la force. Il ne s'agit pas là d'un principe moral, il s'agit d'un constat de fait. L'histoire et la géographie ont fait du Québec la clé de voûte du Canada.

En ce lieu, et m'adressant à des francophones, je n'ai pas à rappeler combien furent longues les luttes pour les timbres et les chèques bilingues, sans parler du drapeau.

Que peut bien signifier l'espèce de commémoration que vous faites ces jours-ci des États généraux d'il y a 30 ans ?

Elle doit signifier ceci ou rien : les francophonies extra-québécoises sont les avant-postes de la francophonie québécoise. Ces avant-postes ont davantage lutté que nous pour leur survivance. Je n'en dis pas plus, car je ne les connais pas, pour n'avoir jamais vécu leurs luttes, leurs deuils et leurs déroutes. Mais ces avant-postes ont besoin de pouvoir compter sur un Québec fort. À long terme, y aura-t-il un Québec fort ? À court ou à moyen terme, à quoi ressemblerait un Québec fort ? La force du Québec doit-elle passer par la sécession ? Je ne pense toujours pas que la force du Québec passe par la sécession.

Qu'il s'agisse des francophonies extra-québécoises ou des francophones québécois, l'excellence est la meilleure garantie. Dans *La détresse et l'enchantement*, Gabrielle Roy raconte sa rencontre avec le directeur de l'École normale de Winnipeg, un Écossais du nom de Mackintyre. Précisons que nous sommes en 1929, et que l'abolition du français comme langue officielle au Manitoba, de même que la fin de l'appui financier gouvernemental aux écoles confessionnelles dataient de 1890. Le directeur de l'École normale dit donc à Gabrielle Roy, entre autres : « Puisque votre groupe n'est pas nombreux, mieux vaut sans doute ne pas alerter le monstre du fanatisme qui sommeille d'un côté comme de l'autre. Je ne vois qu'un chemin à suivre pour vous : être excellents en toutes choses, toujours être meilleurs que les autres. Travaillez votre français. Soyez-lui toujours fidèles. Enseignez-le quand l'heure viendra, autant que vous le pourrez, sans vous faire prendre. Mais n'oubliez pas que vous devez être excellents en anglais aussi. Les minorités ont ceci de tragique, elles doivent être supérieures ou disparaître. »

Conclusion

À long terme, on peut penser que la prophétie de Tocqueville se réalisera, c'est-à-dire que les États-Unis finiront par occuper la totalité du continent en haut du Rio Grande. A long terme, l'Histoire nous enseigne aussi que des empires énormes ont implosé. Nous sommes tous témoins de l'implosion de l'URSS. Il

faut cependant vivre et agir à une échelle plus modeste. Je le rappelais tout à l'heure, en 1964, de grands esprits prédisaient « la dislocation définitive de l'État fédéral ». M. Lucien Bouchard déclarait, au lendemain de l'élection fédérale du 2 juin 1997 que c'était la dernière. On verra.

Les mots sont très savants. Ceux qui les utilisent le sont moins. Qu'est-ce donc qui est certain ? Ceci : on pourrait sortir le Québec du Canada, mais on ne sortira jamais le Québec du continent nord-américain. Or, s'agissant de l'avenir de la francophonie en Amérique du Nord, il faut se demander quelles sont, à court terme, ses meilleures chances ?

Il faut reconnaître que la menace de la sécession a sensibilisé le reste du Canada, et qu'elle a pu aider obliquement les minorités francophones. Mais on ne peut pas indéfiniment laisser planer une menace. Il vient un temps où il faut la mettre à exécution ou l'abandonner. Au demeurant, même si elle s'émousse, elle ne disparaîtra jamais. Il restera toujours un noyau irréductible. La classe politique anglophone, par ailleurs, n'est pas prête à reconnaître au Québec le statut qui lèverait l'hypothèque sécessionniste.

La sénatrice Pat Cartney de la Colombie canadienne agite publiquement, elle aussi, l'idée d'une séparation de sa province. Quand on se met à séparer, on sépare. On ne fait pas sa part à l'idée de séparation. Une fois la cage ouverte, il devient difficile de la refermer. En toutes hypothèses, je ne souhaite pas le remodelage des frontières actuelles du Québec. Mais, je le répète, on ne fait pas sa part à l'idée de séparation, de sécession, de partition. Et je ne crois pas qu'il y aurait beaucoup de Québécois pure laine qui seraient prêts à mourir pour la reconquête du Labrador.

Montaigne, qui vivait en une époque autrement plus violente que la nôtre sur ce continent, écrivait qu'en matière politique « la plupart des choses du monde se font par elles-mêmes : *Fata viam inveniunt*. Les destins trouvent leur chemin. » (Montaigne). Mais Montaigne continue : « L'issue autorise souvent une très inepte conduite. Notre entremise n'est quasi qu'une routine, et plus communément considération d'usage et d'exemple que de raison. Étonné de la grandeur de l'affaire, j'ai autrefois su par ceux qui l'avaient menée à fin leurs motifs et leur adresse (tactique) ; je n'y ai trouvé que des avis vulgaires. Et les plus vulgaires et usités sont

aussi peut-être les plus sûrs et plus commodes à la pratique, sinon à la montre ⁶⁴. »

Aucun des analystes politiques patentés ni non plus les *think tanks* les plus prestigieux n'ont vu venir la chute du mur de Berlin et l'implosion de l'URSS. Quand Montaigne écrivait que « la plupart des choses du monde se font par elles-mêmes », il ne faisait que reconnaître l'influence souterraine, imprévisible et implacable des forces qui modèlent la face du monde. À l'intérieur du modeste empan de ma vie, j'aurai vécu dans deux mondes totalement différents : le monde de Maria Chapdelaine et le monde de l'après-guerre. Et me voici embarqué dans un troisième monde aux développements exponentiels.

Pour l'essentiel, les forces qui modèlent la face du monde sont précisément la force et la technologie. La force découle du fait massif du nombre et de la richesse. Pour l'heure, les États-Unis sont la seule superpuissance, comme on dit. Le *nombre* des Américains est relativement insignifiant. C'est leur richesse plus la technologie qui leur assurent la prédominance. La technologie ignore les frontières. Le « Radio-Canada » de Bennett a contribué, tout autant que le train, à façonner l'imaginaire canadien. À toutes fins utiles, le train n'existe plus. Radio-Canada guère plus.

Que reste-t-il ? Il reste la volonté politique. C'est une volonté politique qui a réussi à démarquer le Canada des États-Unis. Cela a pris la forme du « pacte » de 1867. Reste à voir s'il se trouvera quelques chefs politiques suffisamment inspirés et assez courageux pour entreprendre la construction d'un nouveau pacte fédératif.

Fin du texte

⁶⁴ *Les Essais*, tome 3, chapitre VIII.